ENCYCLOPÉDIE

DE LA

PRÉDICATION

CONTEMPORAINE

ENCYCLOPÉDIE

DE LA

PRÉDICATION CONTEMPORAINE

RECUEIL

DE CONFÉRENCES, SERMONS, PANÉGYRIQUES,
DISCOURS DE CIRCONSTANCES, &c., &c.

d'après

NN. SS. LES ÉVÊQUES, LES RR. PÈRES DES DIVERS ORDRES RELIGIEUX
MISSIONNAIRES APOSTOLIQUES ET AUTRES PRÊTRES DISTINGUÉS.

HOMÉLIES

IV

ALMA COLLEGE
252
LIBRARY
M663
Los Gatos, Cal.

MARSEILLE
J. MINGARDON, LIBRAIRE-ÉDITEUR
11, PLACE SÉBASTOPOL, 11
1879

Tous droits réservés

65760

HOMÉLIES

XXIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

ÉVANGILE

(*Suite de l'Évangile selon saint Mathieu, ch. XVIII, v. 23-35.*)

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples cette parabole : Le royaume des cieux est comparé à un homme-roi qui voulut compter avec ses serviteurs. Or, lorsqu'il eut commencé à compter, on lui en présenta un qui lui devait dix mille talents. Et comme il n'avait pas de quoi les rendre, son maître ordonna qu'on le vendît, lui, sa femme, et ses filles et tout ce qu'il avait, et qu'on payât. Mais se jetant à ses pieds, le serviteur le priait, disant : Ayez patience pour moi, et je vous rendrai tout. Alors le maître de ce serviteur ayant pitié de lui, le renvoya et lui remit sa dette. Mais ce serviteur étant sorti, rencontra un de ses compagnons qui lui devait cent deniers ; et l'ayant saisi, il l'étouffait, disant : Rends-moi ce que tu dois. Et se jetant à ses pieds, son compagnon le priait, disant : Aie patience pour moi et je te rendrai tout. Mais lui ne voulut pas ; et il s'en alla, et le fit mettre en prison jusqu'à ce qu'il payât sa dette. Voyant ce qui se passait, les autres serviteurs furent grandement contristés ; ils vinrent et racontèrent à leur maître tout ce qui s'était fait. Alors son maître l'appela, et lui dit : Méchant serviteur, je t'ai remis toute ta dette, parce que tu m'as prié : ne fallait-il donc pas que toi aussi tu eusses pitié de ton compagnon, comme j'ai eu moi-même pitié de toi ? Et son maître irrité le livra aux bourreaux, jusqu'à ce qu'il payât toute sa dette. C'est ainsi que vous traitera aussi mon Père céleste, si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond du cœur.

HOMÉLIE

Sur le pardon des injures

PAR M. RICAUD.

Nonne oportuit et te misereri conservi tui sicut et ego tui misertus sum ?
Ne fallait-il pas pardonner à votre compagnon, comme je vous ai pardonné à vous même ? *Matth.* ch. 18 v. 33.

Reproche frappant, mais terrible que le roi dont il est parlé dans notre évangile fait aujourd'hui à son serviteur ingrat

et dénaturé, à qui il venait de remettre dix mille talents, et qui refusait obstinément de remettre cent deniers à son confrère. Méchant serviteur, indigne sujet, lui dit ce bon roi, fallait-il donc être si dur et si exigeant, tandis que j'avais été si bon et si indulgent pour vous, et l'importante remise que je venais de vous faire, ne vous obligeait-elle pas à accorder sans difficulté le léger délai que vous demandait votre compagnon? *Nonne oportuit et te misereri conservi tui?*

Voilà la figure, mes frères; voici la réalité. Jésus-Christ nous a remis tous nos péchés, et nous refusons de remettre à nos frères les légères offenses dont ils se sont rendus coupables envers nous. Mauvais chrétiens, rougissons de notre conduite. Jésus-Christ vient nous la reprocher aujourd'hui dans notre évangile. Le pardon des injures est un des préceptes les plus importants de la loi nouvelle, puisqu'il tient à la loi de charité, qui est l'essence du christianisme. Comparons donc, mes frères, la conduite que le Seigneur tient envers nous, avec celle que nous tenons envers notre prochain: nous verrons d'un côté, la bonté infinie de Dieu à notre égard, et de l'autre, notre excessive dureté à l'égard de nos frères. C'est tout le sujet et le partage de cette homélie.

PREMIER POINT.

Bonté de Dieu envers nous.

Pour comprendre toute la bonté de Dieu envers nous, mes très-chers frères, il faut considérer trois choses: la grandeur du Dieu que nous avons offensé, la multitude de nos offenses, et la facilité du pardon. Toutes les trois nous sont marquées dans notre évangile.

Et d'abord, grandeur du Dieu que nous avons offensé. Jésus-Christ pour nous en donner quelque idée, le compare à un roi. *Assimilatum est homini regi.* C'est en effet le Roi des siècles, monarque invisible et éternel, le seul Dieu qui mérite tout honneur et toute gloire dans tous les siècles des siècles. Les prophètes l'appellent le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs. *Rex regum et Dominus dominantium.* Ils nous le peignent assis au plus haut des cieux, ayant la terre sous ses pieds, commandant aux vents et aux tempêtes, et portant tout l'univers dans le creux de sa main. Toutes ces images se réduisent à cette parole: C'est l'Être nécessaire et

qui a tiré tous les autres du néant. L'Évangile fait plus, et pour nous donner de ce roi toute l'idée que nous devons en avoir, il nous le représente aujourd'hui tenant en quelque manière son lit de justice, et venant demander compte à chacun de ses œuvres. *Qui voluit rationem ponere cum servis suis.* Tel que nous l'attendons à la fin des temps, entouré de ses anges, ministres de ses vengeances. Mais quel est celui qui l'a offensé? c'est son serviteur. *Servus ;* c'est-à-dire, l'homme qu'il a créé à son image et à sa ressemblance, pour qui il a fait le reste de l'univers, qu'il a comblé de biens. L'ingrat pourtant s'est servi de ses bienfaits mêmes pour l'offenser ; enfant dénaturé, il s'est révolté contre son père ; sujet rebelle, il a enfreint toutes ses lois. Peut-on concevoir une révolte plus criminelle, une ingratitude plus noire, une perfidie plus atroce ?

Si un roi de la terre était outragé de la sorte par son serviteur et son sujet, nous approuverions qu'il en tirât la vengeance la plus éclatante. Cependant ce roi n'est que l'image de Dieu ; il ne nous représente que bien imparfaitement sa majesté et sa puissance. Que dire donc d'un pécheur audacieux qui s'attaque à Dieu lui-même, qui brave son pouvoir, qui méprise sa loi ? Ne mériterait-il pas d'être écrasé à l'instant même par ce Dieu tout-puissant qui tient notre sort dans ses mains, et qui pourrait nous faire rentrer dans le néant avec autant de facilité qu'il nous en a tirés? Cependant ce Dieu l'attend à pénitence. On dirait qu'il ferme ses yeux à nos égarements et ses oreilles à nos blasphèmes. Sa majesté paraît insensible à nos outrages, tellement que nous profitons même quelquefois de son silence pour nous enhardir à l'offenser. Quelle leçon pour vous, grands du monde, qui êtes si jaloux de vos droits, si fiers de votre autorité, si implacables dans vos haines ! quelle leçon pour nous tous, mes frères, dont l'orgueil s'aigrit si facilement, et se calme avec tant de peine ! Apprenons de notre Dieu à souffrir en paix une injure : si le Roi du ciel pardonne, un ver de terre refusera-t-il de pardonner?

Mais, peut-être que ces injures sont bien rares, et c'est ce qui engage notre Dieu à les pardonner avec tant de facilité. Ah ! mes frères, elles sont innombrables : l'Évangile les compare aujourd'hui à dix mille talents. *Decem millia talenta.*

Qui peut connaître, s'écrie le Prophète-roi, le nombre et la grièveté de ses fautes ? *Delicta quis intelligit ?* Depuis ce premier péché qui fut la source de tous les autres, l'iniquité ne cesse d'inonder la terre. La loi de Dieu est violée dans tous ses points ; l'honneur qui est dû au seul vrai Dieu, est souvent transporté à de vaines idoles ; l'impiété a pris la place de la religion ; le blasphème se fait entendre de toutes parts ; les jours consacrés au service du Seigneur, sont impunément violés. Le fils se déchaîne contre son père, l'époux contre l'épouse, le frère contre la sœur. L'impureté, qui comme un serpent caché sous des fleurs, n'osait paraître à découvert, ne rougit plus maintenant de se montrer ; elle marche tête levée, triomphant même, si je peux parler ainsi, de sa noirceur, de son ignominie. Les vols, les rapines, les concussions, toutes les injustices, en un mot, sont mises au rang des profits honnêtes et légitimes. Et au milieu de ce déluge de maux, Dieu garde le silence ; sa miséricorde retient le glaive de sa justice déjà levé pour nous frapper ; il supporte l'homme avec tous ses excès ; il n'anéantit pas ce serviteur rebelle qui lui doit tout, et qui abuse de ses bienfaits mêmes pour l'outrager ! Il le laisse en paix accumuler péchés sur péchés, iniquités sur iniquités, crimes sur crimes. *Debebat ei decem millia talenta.*

Mais, qu'avons-nous besoin, mes frères, de sortir de nous-mêmes pour prouver cette vérité ? La multitude des péchés dont nous nous reconnaissons tous coupables, ne suffit-elle pas pour nous convaincre de la patience inaltérable de notre Dieu ? Oui, chacun de nous en particulier, est ce serviteur redevable de dix mille talents. Depuis le premier usage de notre raison, jusqu'à ce jour, nous n'avons cessé de contracter de nouvelles dettes envers la justice divine. Si maintenant peut-être l'âge a ralenti le feu de nos passions, nous ne devons pas perdre sitôt le souvenir de nos iniquités passées. Rappelez donc, vous dirai-je, vos anciens jours. *Rememoramini pristinos dies ;* ces jours où en proie aux plus honteux penchants, vous marquiez presque tous vos moments par de nouveaux crimes. Pouvez-vous compter tous les péchés dont vous vous êtes rendus alors coupables ? Car que faut-il de plus, mes frères, qu'une habitude, par exemple, d'impureté, pour nous mettre hors d'état de calculer au juste,

le nombre de nos crimes passés ? qui peut dire les trésors d'iniquité qu'amasse à tous moments sur elle une âme impudique? Tant de pensées sales, tant de regards impurs, tant de paroles libres ou équivoques, tant de lectures licencieuses, tant de désirs de plaire, tant de liberté dans les parures, tant de licence dans les propos, sans parler encore d'un si grand nombre d'actions déshonnêtes ! Or, quoi de plus commun dans le monde que l'impureté? Avouons donc, mes frères, que, comme ce serviteur de l'Évangile, nous sommes coupables envers Dieu de plus de dix mille fautes, dont plusieurs peut-être méritent une éternité malheureuse. C'est aussi ce qui faisait dire autrefois à David que le nombre de ses péchés avait surpassé celui des cheveux de sa tête, et qu'il en était accablé comme d'un fardeau insupportable. *Iniquitates meæ supergressæ sunt caput meum, et sicut onus grave gravatæ sunt super me.* Cependant, mon frère, quelque coupable que vous soyez aux yeux de Dieu, il vous souffre ; il vous conserve une vie dont vous abusez indignement pour l'offenser ; il vous attend à pénitence ; il vous a fait parvenir à un âge où peu parviennent, afin de vous sauver ; et, tandis qu'il est si patient envers vous, vous seriez impatient envers vos frères ; et tandis qu'il vous supporte dans vos égarements, vous ne voudriez pas les supporter dans leurs faiblesses ! Ah ! combien la miséricorde de notre Dieu servira un jour à confondre votre âme superbe et vindicative !

Mais du moins, si Dieu pardonne au pécheur après tant de fautes si graves, ce ne sera sans doute qu'après lui avoir fait racheter son pardon par bien des délais et des reproches? Non, mes frères, le pardon que Dieu accorde au pécheur est un pardon généreux, prompt et facile. A peine le serviteur de notre évangile s'est mis aux genoux de son maître, a avoué son impuissance à le satisfaire, et lui a demandé miséricorde, que ce bon maître, non content de lui accorder le délai qu'il sollicitait, lui remet la somme énorme dont il était débiteur. *Omne debitum dimisit ei.* Image touchante de la miséricorde de notre Dieu. Quand nos péchés seraient aussi nombreux que les étoiles du ciel et que les grains de sable qui sont au bord de la mer, dès que nous humiliant à ses pieds, et reconnaissant notre néant et notre impuissance, nous les détestons, nous les confessons, il nous

les remet à l'instant même. Il ne demande de nous que l'aveu de nos fautes, un aveu humble, sincère, un aveu secret, et aussitôt nous voilà rentrés en grâce avec lui. Mais, me direz-vous, comment une telle facilité à pardonner peut-elle s'allier avec les droits de la justice divine ? Apprenez-le, mes frères, par l'explication de notre évangile. Cet homme insolvable, c'est Adam, notre premier père, qui, ayant eu le malheur de désobéir à Dieu, se vit par là destiné à l'enfer, lui, sa malheureuse compagne et toute sa postérité. *Jussit eum venundari et uxorem ejus et liberos.* C'en était fait de nous, si l'homme n'eût trouvé un médiateur qui apaisât pour lui la justice divine. Ce médiateur, c'est Jésus-Christ, qui est venu s'interposer entre nous et Dieu son Père, que nous avions offensé, et qui lui a dit ces paroles de notre évangile : *Patientiam habe in me, et omnia reddam tibi.* Mon Père, ayez patience ; l'homme pécheur, l'homme coupable ne peut s'acquitter envers vous ; le voilà donc pour toujours, lui et toute sa postérité, esclave malheureux du démon, si vous le traitez selon toutes les rigueurs de votre justice ; mais ce qu'il ne peut faire lui-même, je le ferai à sa place ; je m'acquitterai envers vous ; je vous offrirai une réparation égale à l'offense; je suis votre fils, je descendrai de mon trône sur lequel je suis assis à côté de vous ; j'irai me revêtir de la nature humaine, j'en prendrai sur moi toutes les douleurs, et je deviendrai ainsi par ma miséricorde semblable à Adam, qui voulut par son orgueil se rendre semblable à vous ; je porterai sur moi toutes ses iniquités, je m'en humilierai, je m'en punirai moi-même, l'innocent prendra la place du coupable, et le coupable sera absous. Cette satisfaction est acceptée, la miséricorde et la justice se réunissent dans Jésus-Christ, et l'homme est sauvé de l'enfer qu'il avait mérité. Peut-on concevoir, mes frères, un pardon plus généreux, plus prompt, plus facile ? La majesté de Dieu supporte nos outrages, sa patience attend notre retour, sa miséricorde nous accorde le pardon, et sa justice se charge elle-même de tous les frais de notre réconciliation. N'ai-je donc pas eu raison de dire qu'après un tel exemple Dieu avait non-seulement le pouvoir, mais encore le droit de nous faire un commandement du pardon des injures ? Nous avons vu sa bonté envers nous, voyons notre dureté envers nos frères : sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

Notre dureté envers nos frères.

Qui l'aurait dit, que ce serviteur sortant d'auprès de son maître, aurait aussitôt oublié le grand bienfait dont il venait d'être favorisé? Cependant, ô prodige d'ingratitude ! il rencontre un de ses confrères qui lui devait cent deniers, et le serrant jusqu'à l'étouffer presque, il lui dit : Rends-moi ce que tu me dois. En vain ce pauvre débiteur se jette-t-il aux pieds de son compagnon, et lui fait-il la même prière qui venait d'obtenir à ce créancier impitoyable la remise entière de l'énorme somme qu'il devait à son maître ; en vain lui dit-il : Ayez un peu de patience, et je vous rendrai tout. *Patientiam habe in me, et omnia reddam tibi ;* il ne voulut pas l'entendre, et il le fit mettre en prison.

Voilà notre image, mon cher auditeur : tout couverts du sang de Jésus-Christ, nous ne voulons pas accorder le pardon à nos frères, et nous alléguons pour cela différentes excuses : nous prétextons le caractère de notre ennemi, la grandeur de l'injure, la difficulté du pardon. Tous ces prétextes sont réfutés dans notre évangile.

Et premièrement, le caractère de notre ennemi : c'est, disons-nous, un esprit dangereux, un mauvais cœur, un homme intraitable. Mais d'abord n'est-ce pas la passion qui vous en fait juger de la sorte ? Cet homme n'a-t-il point d'amis ? ne l'avez-vous pas été autrefois vous-même ? Vous n'en jugiez pas alors ainsi. Depuis que vous le haïssez, ne prenez-vous pas peut-être ses défauts pour des vices, sa légèreté pour de la malice, son indolence pour de l'ingratitude, ses indiscrétions pour des perfidies et ses plaisanteries pour des noirceurs ? Mais quand même il serait aussi vicieux que vous voulez le dire, vous devriez toujours le supporter : Dieu vous supporte bien malgré tous vos vices. Croyez-vous votre frère plus abominable à vos yeux que vous ne l'êtes vous-même aux yeux du Seigneur ? Mais après tout, c'est votre frère, le serviteur du même maître. *Conservus* ; la créature du même Dieu, l'enfant du même père, l'héritier des mêmes espérances, le membre de la même Église. Admis aux mêmes sacrements que vous, et destiné aux mêmes promesses, il porte, comme vous, empreinte dans sa personne, l'image de

Dieu et de Jésus-Christ. Pouvez-vous la méconnaître, pouvez-vous ne pas lui rendre hommage ? Si vous n'accordez pas à votre prochain le pardon pour lui-même, accordez-le lui au nom de Dieu et de Jésus-Christ : un frère peut-il refuser quelque chose à son frère ? Les frères de Joseph l'avaient vendu, ils tombent en sa puissance, et il leur pardonne : je suis Joseph, votre frère, leur dit-il, et non votre ennemi, à Dieu ne plaise que je vous haïsse jamais. Et voilà quels doivent être les sentiments d'un véritable chrétien : à Dieu ne plaise qu'en haïssant mon frère, je haïsse le membre de Jésus-Christ. Ah ! mon cher auditeur, si nous considérions bien Jésus-Christ dans notre ennemi, il nous deviendrait aimable.

Mais, direz-vous, il m'a fait une injure atroce ; il m'a ravi mon bien ; il m'a déshonoré ; il a attenté à ma vie. Avouons d'abord que ce n'est pas là la cause ordinaire des haines et des vengeances : on se hait pour bien moins de choses ; pour quelques légers propos souvent infidèlement rapportés, exagérés peut-être, pour quelques manières hautaines, pour des manque d'égards, que sais-je ? pour des jalousies d'état, pour des préséances d'honneur. C'est ainsi que pour des intérêts de rien on se brouille. *Centum denarios.* Mais quand votre frère aurait réellement commis contre vous tous les excès dont vous le croyez coupable, il aurait toujours droit à votre indulgence. Vous étiez vous-même coupable de tous ces excès envers Jésus-Christ : vous l'aviez déshonoré par vos crimes, vous vous étiez révolté contre lui, vous lui aviez causé la mort. Et cependant il vous a pardonné ; vous devez donc pardonner à votre frère. D'ailleurs les offenses que vous avez reçues, ne vous seront pas préjudiciables, si vous savez en profiter : Dieu a permis tout cela pour vous faire expier vos fautes, pour vous détacher du monde, pour vous procurer les biens éternels. Votre frère est l'instrument dont il se sert pour vous châtier dans sa miséricorde. Comme un être furieux et déraisonnable, ne vous en prenez donc pas à l'instrument de sa justice ; mais baisez la main qui s'en sert pour votre salut. Ah ! si nous pensions toujours de la sorte, loin de haïr nos ennemis, nous les aimerions, et le salut nous viendrait ainsi de nos ennemis mêmes. *Salutem ex inimicis nostris.*

Enfin, il est difficile de pardonner. Oui, mes frères ; mais Dieu l'ordonne. N'a-t-il pas le droit de nous commander des choses difficiles, après en avoir tant fait pour nous ? Au reste, quelque difficile que soit l'accomplissement d'un tel précepte, il n'est pas au-dessus de nos forces aidées d'un secours divin. Dieu ne commande pas l'impossible ; mais il donne sa grâce pour que nous fassions ce que nous pouvons et que nous demandions ce que nous ne pouvons pas. Il est difficile de pardonner ; mais il est bien plus difficile de haïr. Quelle passion que la haine ! que de couleuvres elle nourrit dans le cœur ! que de fiel dont elle nous abreuve ! il est difficile de pardonner ; mais il sera bien plus dur de brûler dans l'enfer avec les vindicatifs. Voyez le mauvais serviteur de notre évangile entre les mains des bourreaux auxquels son maître l'a livré, pour le punir de sa vengeance envers son frère. Et la haine à laquelle le cœur du vindicatif est livré, n'est-elle pas son premier bourreau ? Voyez Saül animé de haine contre David : il est possédé du démon. En vain ce saint roi joue-t-il de la harpe devant lui pour apaiser sa fureur. La douceur de cet instrument semble ranimer sa haine, il oublie toutes les convenances, la décence même de son état, et tâche de percer de sa lance celui qui faisait tous ses efforts pour diminuer ses maux. Il est difficile de pardonner ; vous vous trompez, mon cher auditeur, il est très-doux de le faire. Joseph n'eut pas de plus grand plaisir que de pardonner à ses frères : il en pleura de joie. Il est difficile de pardonner ; mais quand cela serait, ne faut-il pas que le salut coûte quelque chose ? Votre salut n'a-t-il rien coûté à Jésus-Christ ? Voyez ce divin Sauveur dans l'état où la religion nous le présente ; cloué sur une croix, couronné d'épines, élevé entre le ciel et la terre, abreuvé de fiel et de vinaigre, maudit, insulté par ceux-mêmes qu'il venait sauver. Eh bien ! que fait ce Sauveur adorable ? Il s'adresse à son Père. Est-ce pour exciter sa justice ? Non, c'est pour demander sa miséricorde : Mon Père, pardonnez-leur ; ils ne savent ce qu'ils font. *Pater, dimitte illis, nesciunt enim quid faciunt.* Or, je vous le demande, sur quoi vous appuyerez-vous, quelle raison alléguerez-vous pour motiver votre haine, que l'exemple de Jésus-Christ n'ait condamnée d'avance ? Est-ce le caractère de vos ennemis ? Mais est-il plus atroce que celui des

pharisiens qui le firent condamner et des bourreaux qui le crucifièrent? Est-ce l'énormité de l'injure que vous avez reçue? Mais est-elle comparable à tout ce qu'a souffert pour nous ce divin Rédempteur ? Vous a-t-on dépouillé de tout, même de vos habits? Vous a-t-on couronné d'épines ? Vous a-t-on flagellé ? Vous a-t-on crucifié? Avouez qu'un tel exemple est bien propre, non-seulement à vous condamner, mais à vous faire abjurer sans peine le plus léger mouvement de haine et d'animosité. Décoré du beau nom de chrétien, si vous refusez d'imiter votre Maître, qui s'est proposé lui même comme votre modèle, Dieu ne vous regarde plus comme son enfant; Jésus-Christ ne voit plus en vous un frère; l'Eglise n'est plus votre maison, ni le Ciel votre patrie. N'approchez plus de cette chaire, vous n'y entendriez que des anathèmes ; éloignez-vous de ces tribunaux, vous n'y recevriez qu'un jugement sans miséricorde ; éloignez-vous surtout de la table sacrée, vous y mangeriez votre condamnation. Mais du moins une dernière ressource vous restera-t-elle, du moins pourrez-vous prier encore ? Non, mes frères, si vous ne pardonnez pas, la prière même vous est inutile, la prière même tourne à votre condamnation. Et de quel front, en effet, oserez-vous dire à Dieu ces paroles terribles : Seigneur, pardonnez-moi, comme je pardonne. *Dimitte nobis sicut et nos*, si vous nourrissez dans votre cœur des haines, si vous y formez des projets de vengeances, si vous vous permettez de déchirer la réputation de votre prochain, si vous cherchez à lui nuire, si vous ne pouvez vous pas résoudre à l'aimer, à lui faire du bien, à supporter sa présence ? C'est comme si vous disiez à Dieu : Seigneur, comme je ne pardonne pas à mon ennemi, ne me pardonnez pas à moi-même ; comme je le condamne, condamnez-moi ; comme je le fuis, fuyez-moi ; comme je le hais enfin, haïssez-moi. *Sicut et nos.* N'avez-vous pas horreur d'une telle prière ? C'est cependant la vôtre, mon cher auditeur, si vous ne pardonnez sincèrement à vos ennemis. *Sic et Pater meus cœlestis faciet vobis, si non remiseritis unusquisque fratri suo de cordibus vestris.*

Mais pourquoi ne parler à des chrétiens que sur un ton menaçant et terrible ? N'est-il pas ici de ces âmes généreuses et sensibles qui ont plus besoin d'encouragement que de me-

naces, pourles engager à accomplir ce précepte rigoureux de notre sainte religion ? O vous donc qui avez encore la foi, qui croyez à la certitude des récompenses célestes, levez les yeux au ciel ; jetez un regard sur ces trônes brillants, considérez ces voluptés pures, ces torrents d'ineffables délices dont jouissent les saints. Voyez à la droite du Fils de Dieu un saint Étienne qui a aimé ses ennemis; qui a prié pour eux ; voyez-y ces bienheureux martyrs qui ont offert leur sang pour le pardon de ceux qui le versaient si indignement ; voyez-y Jésus-Christ dont le dernier soupir a été un élan de charité pour ses bourreaux, et qui tient dans ses mains les couronnes promises à la charité. Voilà la récompense des efforts que la religion demande à votre sensibilité, à votre amour-propre, à votre orgueil, sources funestes de vos antipathies, de vos aversions, de vos haines. Encore cet effort, mon cher frère, encore ce sacrifice, ma chère sœur, et vous voilà heureux à jamais, heureux éternellement, et vous voilà en possession d'une récompense qui ne finira point.

Nous allons travailler Seigneur, à la mériter ; mais pour y réussir, pardonnez-nous comme nous pardonnons, remettez-nous toutes nos dettes comme nous sommes décidés à remettre tout ce qui nous est dû. Amour des ennemis, support des caractères, patience, charité, douceur, paix, union, concorde, ce sont les vertus de vos disciples ; ce seront aussi les nôtres. Ornés de ces vertus, nous paraîtrons avec confiance devant vous pour recevoir de votre main la couronne immortelle que votre bonté nous a promise ; et incorporé à jamais à ce peuple céleste dont le bonheur consiste à aimer et à être aimé, nous vous aimerons, nous serons aimés de vous. Ainsi soit-il.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Sur la parabole du débiteur injuste et impitoyable.

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE

Jésus dit à ses disciples cette parabole : Le royaume des cieux est semblable à un roi qui voulut entrer en compte avec

ses serviteurs. Quand il commença à se faire rendre compte, il s'en présenta un qui lui devait dix mille talens.

Le roi figuré dans cette parabole, est le Roi céleste, le Roi de gloire, le Dominateur suprême de tout; ses serviteurs, c'est le genre humain entier. Tous, nous sommes les serviteurs, de Dieu ; tous nous avons un compte à lui rendre. Nous devons donc nous envisager tous dans la personne de ce serviteur, que le Maître absolu appelle à compter avec lui. Représentons-nous qu'il nous demande de même le compte de notre vie ; offrons-nous à le rendre le plus tôt qu'il nous est possible. Car, il ne faut pas nous le dissimuler, il nous faudra le rendre tôt ou tard, volontairement ou de force, tandis que nous sommes encore en cette vie, ou lorsque nous en sortirons ; ou maintenant à sa miséricorde, ou alors à sa justice. C'est une insigne bonté de sa part de consentir à le recevoir, lorsque nous pouvons encore travailler à nous acquitter envers lui; de nous admettre à lui confesser notre dette, tandis qu'il est disposé à nous la remettre. Profitons aujourd'hui de sa faveur, pour ne pas éprouver un jour sa rigueur : approchons-nous, comme le recommande l'Apôtre, avec une religieuse confiance du trône de la grâce, pour y trouver la clémence encore assise, et pour en rapporter notre pardon par un secours favorable (1).

Les dix mille talents dont le serviteur se trouvait redevable à son maître, étaient dans la monnaie de ce temps, une somme immense, et excédaient de beaucoup toutes les fortunes particulières (2) ; mais ce n'est encore qu'une faible image de ce dont nous sommes comptables envers la justice divine. Il ne peut y avoir aucune proportion entre ce que les hommes se doivent les uns aux autres, et ce qu'ils doivent à Dieu ; la dette que nous fait contracter un seul péché étant infinie, ne peut avoir aucune mesure commune, aucun moyen de comparaison avec toutes les dettes de ce monde, réunies ensemble. C'est pour s'accommoder à nos faibles idées, que Sauveur présente ici l'emblème de la somme exorbitante de

(1) Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur, et gratiam inveniamus in auxilio opportuno. *Hebr.*, IV. 16.

(2) On croit communément que le talent valait dix mille livres tournois. Ainsi dix mille talens formeraient une somme de cent millions de notre monnaie.

dix mille talens ; il veut nous faire entendre par cette assimilation, encore si éloignée de la réalité, que nous nous trouvons redevables envers lui d'une dette supérieure à toutes nos facultés, et que nous sommes par nous-mêmes dans l'impuissance d'acquitter. En effet, si rentrant dans notre conscience, nous voulons nous examiner de bonne foi, de combien de péchés ne nous reconnaîtrons-nous pas coupables ? Que de pensées vicieuses, de désirs impurs, de jugements téméraires, de projet criminels ! Que de paroles, ou inutiles, ou indiscrètes, ou déshonnêtes, ou malignes, ou fausses, ou irréligieuses ! Combien d'actions défendues nous avons commises ! Combien d'autres ordonnées nous avons omises ! Combien d'autres, bonnes en elle-mêmes, ont été corrompues par leur motif ou par leur fin ! Que de grâces, dont nous avons abusé ; d'inspirations, que nous avons rejetées ; de remords, que nous avons repoussés ; d'exemples, que nous avons méprisés ; d'instructions, que nous avons négligées ; de sacrements que nous avons reçus avec tiédeur, que nous avons peut-être profanés ! Et en sortant de nous-mêmes, combien de péchés, que nous aurions dû empêcher, et que nous avons laissé commettre ! Combien, dont nous avons été cause par nos scandales ! Effrayé de ce compte si étendu et si rigoureux, qu'il lui faut rendre à la divine Majesté, le saint Prophète lui-même s'écrie : N'entrez pas, Seigneur, en jugement avec votre serviteur ; car nul mortel ne sera justifié en votre présence (1). Et nous, faibles, imparfaits, pécheurs comme nous le sommes, quelle terreur ne doit pas nous inspirer la pensée de la dette immense dont nous sommes chargés, et du compte qui doit nous en être demandé !

Comme il n'avait pas le moyen de les rendre, son maître ordonna qu'il fût vendu, lui, sa femme, ses enfants, et tout ce qu'il avait, pour l'acquit de sa dette. Le serviteur se jetant à ses pieds, le conjurait, en disant : Prenez patience à mon égard, et je vous paierai le tout.

Les lois anciennes qui autorisaient le créancier d'un débi- insolvable à faire vendre, non-seulement ses biens, mais sa personne et sa famille, et à les réduire en esclavage, nous paraissent d'une sévérité excessive. Une loi bien autrement

(1) Non intres in judicium cum servo tuo ; quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens. *Psalm.*, CXLII. 2.

terrible est portée contre ceux qui auront négligé de s'acquitter envers Dieu, tandis qu'il leur en accordait le temps et les moyens, et qui comparaîtront devant lui chargés de leur dette, et hors d'état de le payer. Une peine infiniment plus rigoureuse que l'esclavage, les attend ; ils le savent, et ils n'en sont pas émus. Le même homme qui dans ses affaires temporelles redoute de contracter des dettes, ne craint point d'en amasser envers Dieu. Il regarde comme un insensé le dissipateur qui, pour la jouissance frivole d'un petit nombre d'années, se prépare de longs jours à passer dans les privations de la misère, et peut-être dans l'horreur des prisons; et lui-même, dissipant journellement le trésor de grâces que Dieu lui accorde, il se dévoue volontairement pour de vains amusements, qui passeront bientôt, à des supplices affreux et éternels. Folle prudence des enfants du siècle, dont toutes les vues sont bornées à cette vie transitoire ! On se prétend sage, on en usurpe la réputation, parce que dans la gestion des biens terrestres on apporte quelque économie ; tandis que par l'extravagance la plus caractérisée, à la jouissance de ces faux biens, on sacrifie tous les biens célestes, les seuls vrais, les seuls assurés, les seuls impérissables.

Le débiteur surpris dans son insolvabilité, avait raison, sans doute, de ne pas se livrer au désespoir, mais de se jeter aux pieds de son maître, et d'implorer sa clémence. Sa conduite nous apprend quelle doit être la nôtre. Insolvables, bien plus encore que lui, nous n'avons comme lui d'autre ressource que la bonté infinie du maître, à qui nous avons si criminellement manqué. Nous devons donc, à l'exemple de ce serviteur, nous prosterner devont la divine miséricorde ; lui confesser sincèrement et douloureusement la dette immense que nous avons contractée envers elle ; la conjurer de prendre patience à notre égard ; lui promettre d'employer à nous acquitter envers elle, tout le temps qu'il lui plaira de nous accorder, tous les moyens qu'elle daignera nous fournir.

Il peut paraître étonnant, que ce serviteur, connaissant l'impuissance où il est de s'acquitter, ose cependant promettre à son Maître de lui restituer tout ce qu'il doit. Et nous, avec la conscience de notre profonde pauvreté, comment pouvons-nous nous flatter de payer ce que nous devons à Dieu ? N'est-ce pas une aveugle et téméraire présomption

d'en concevoir seulement la pensée ? Oui, sans doute, ce serait une présomption absurde jusqu'au ridicule, de croire qu'avec ce que nous avons, nous pourrons satisfaire à notre dette. Mais ce qui nous est impossible de notre propre fonds, admirons la bonté infinie de notre Dieu, c'est lui-même qui nous en donne les moyens ; c'est sa libéralité qui nous fournit de quoi nous acquitter envers lui. Sa miséricorde toute-puissante concilie merveilleusement notre faiblesse et ses droits. Toute satisfaction, venue de nous, serait insuffisante : mais Jésus-Christ a satisfait pour nous sur la croix ; et en offrant à Dieu sa satisfaction, à laquelle nous unissons la nôtre, nous lui présentons une réparation égale à l'offense. Nous avons contracté une dette infinie ; le prix dont nous la soldons, l'est pareillement ; et si c'est à Dieu que nous devons, c'est aussi Dieu qui paie pour nous.

Gardons-nous cependant de croire avec l'hérésie, que l'expiation de nos péchés, faites par le Rédempteur, nous dispense de les expier nous-mêmes. Nos œuvres satisfactoires sont insuffisantes ; elles ne sont pas inutiles : elles sont le moyen par lequel Jésus-Christ nous applique le prix infini des siennes ; les siennes donnent aux nôtres de la valeur : les nôtres nous rendent les siennes profitables ; sans les siennes, les nôtres seraient impuissantes ; sans les nôtres, les siennes seraient stériles ; les siennes ajoutent aux nôtres ce qui leur manque : les nôtres n'ajoutent rien aux siennes, mais nous les approprient.

Aussi la satisfaction du pécheur a-t-elle été toujours regardée par l'Église comme une partie essentielle de sa pénitence. Dans ses premiers siècles, elle n'admettait point à la réconciliation ceux à qui il restait encore à subir quelques-unes des sévères épreuves imposées par le ministère sacré. Depuis longtemps cette mère, pleine d'indulgence, s'est relâchée de sa rigueur primitive ; elle a cru dans sa sagesse devoir proportionner les peines expiatoires à la faiblesse actuelle de ses enfants. Mais sur cette condescendance de l'Église, il y a deux observations importantes à faire.

En premier lieu, nous pouvons recevoir le pardon de nos fautes, avant d'avoir exécuté la pénitence satisfactoire : mais nous ne pouvons l'obtenir qu'avec la volonté ferme de l'effectuer. La satisfaction, en vœu ou en effet, est toujours

nécessaire au sacrement. Le désir de satisfaire est inséparable de la contrition ; et celui-là serait bien peu repentant de ses péchés, qui refuserait de les expier. Nous devons, comme le serviteur de l'Évangile, dire à notre Maître : *Ayez patience à mon égard, et je vous paierai le tout.* S'il ne lui plaît pas de nous accorder le temps d'effectuer cette promesse ; s'il nous retire de ce monde, ayant que nous ayons pu nous acquitter avec lui, il n'en aura pas moins remis nos péchés ; et nous pouvons espérer de sa bonté miséricordieuse, qu'elle regardera comme reçu de nous tout ce que nous aurons voulu sincèrement lui restituer.

En second lieu, l'antique sévérité de l'Église, comparée à sa douceur actuelle, doit nous engager à joindre aux peines expiatoires qui nous sont prescrites dans le sacré tribunal, d'autres œuvres volontaires. Si la discipline ecclésiastique est changée, la loi divine ne l'est pas. L'Église en se relâchant de sa rigueur, a-t-elle fait relâcher Dieu de ses droits ? Un autre genre de satisfaction, qui est un bienfait de la bonté infinie, est de recevoir dans un esprit de pénitence les tribulations que Dieu nous envoie. De toutes les croix que nous pouvons porter, celles qu'il nous a choisies lui sont les plus agréables. Il daigne recevoir, comme expiation du péché, les suites et les peines du péché ; et faire des fléaux mêmes de sa justice les instruments de sa miséricorde.

Le maître de ce serviteur le prenant en pitié, le laissa aller, et lui remit sa dette.

Ce maître si compatissant, si généreux, qui, à la douleur de son serviteur, à sa résolution de satisfaire, accorde plus encore qu'il ne lui a demandé, et qui, non-seulement lui donne tout le temps qu'il sollicite, mais qui lui remet la totalité de sa dette ; c'est Dieu qui, dans le sacrement de pénitence en agit ainsi avec nous. La sentence d'absolution que prononce son ministre, efface tous nos péchés. Ils ont disparu ; ils sont anéantis. Je ne m'en souviendrai plus, dit le Seigneur par son Prophète (1). Cette clémence infinie qui doit être pour nous le motif d'une reconnaissance sans bornes, a été dans tous les temps l'objet des reproches et des

(1) Si autem impius egerit pœnitentiam ab omnibus peccatis suis..... omnium iniquitatum ejus, quas operatus est, non recordabor. *Ezech.*, XVIII, 11 et 22.

railleries des ennemis du christianisme. Les incrédules des premiers siècles, que copient servilement ceux du nôtre, présentaient cette inépuisable miséricorde comme un encouragement au crime, par la facilité du pardon. Aimeraient-ils donc mieux une Divinité implacable, que le repentir ne pût toucher? Préféreraient-ils de livrer le coupable au désespoir produit par l'irréparabilité du crime, et à ses terribles suites? Voudraient-ils, eux qui ne connaissent d'autre mobile des actions humaines que l'intérêt, ôter à l'homme qui a commis une faute, tout intérêt de se corriger? Serait-il dans leurs projets de priver la société des avantages sans nombre que lui apporte le dogme, aussi utile que consolant, de la certitude du pardon? Qu'ils étudient les règles de la pénitence chrétienne, ceux qui osent les calomnier, ils verront les conditions sévères auxquelles Dieu attache cette réconciliation qu'ils nous représentent si facile; ils verront quelle douleur on doit concevoir de ses péchés, et quelles qualités lui sont nécessaires; ils verront l'obligation imposée de réparer tous les scandales, de satisfaire pour toutes les injures, de dédommager de tous les torts, de rétracter toutes les calomnies, de faire cesser l'effet de toutes les médisances; ils verront les peines prescrites pour servir à la fois, et d'expiation pour les péchés passés, et de préservatif pour les futurs; ils verront que le premier, le grand caractère de la pénitence, est la résolution ferme et décidée de ne plus retomber dans ses fautes, de fuir les occasions qui y engagèrent, de réformer les inclinations qui les firent commettre, de plier les habitudes qui y entraînèrent, de réprimer les passions qui les engendrèrent. Oseront-ils après cela, nous dire encore que la facilité de la pénitence engage au péché? Ne seront-ils pas forcés au contraire de convenir que la condescendance infinie de notre Dieu prévient nos péchés, en même temps qu'elle les remet, et d'admirer avec nous cette Providence miséricordieuse, qui, en remettant nos fautes, nous donne, et des motifs puissants, et des moyens efficaces de les effacer; et qui pourvoit avec tant de sagesse à l'avenir, en réparant avec tant d'indulgence le passé?

Nous ne devons pas seulement à cette clémence suprême une inutile admiration, une reconnaissance stérile : ce que nous lui devons principalement, c'est d'en profiter, en rem-

plissant toutes les conditions auxquelles elle attache la grâce qu'elle nous accorde. Et n'est-elle pas elle-même un motif bien touchant, bien capable de nous inspirer un repentir sincère? Quoi de plus propre à exciter dans un cœur bien né le regret d'une offense qu'il a eu le malheur de commettre, que la générosité qui la pardonne ? Que pensons-nous d'un homme, qui, comblé des bienfaits de celui qu'il avait outragé, continue de lui faire de nouvelles injures ? C'est le jugement que vous devez porter de vous-même, pécheur, qui, ayant reçu de Dieu tant de grâces, qui ayant obtenu si souvent de sa miséricorde le pardon de vos offenses, ne cessez pas de l'insulter par de nouveaux péchés. L'ingratitude dont vous rougiriez envers un homme à qui vous auriez quelques obligations, vous n'avez pas honte de vous en rendre coupable envers Dieu, de qui vous tenez tout ce que vous eûtes jamais de véritables biens. Peut-être même, par un excès d'inconséquence et d'insensibilité, c'est cette infinie miséricorde elle-même qui vous invite si affectueusement à la pénitence, qui devient le prétexte dont vous essayez de justifier votre pénitence. Si ce Maître tout-puissant était en même temps impitoyable ; si au moment du péché, il en infligeait aussitôt l'épouvantable châtiment, vous trembleriez de l'offenser, et la terreur de ses vengeances vous retiendrait dans une vigilance et une circonspection continuelles. Et c'est précisément parce qu'il est bon, que vous ne craignez pas de lui déplaire ; c'est parce qu'il vous souffre dans vos désordres, et qu'il vous attend avec une inaltérable patience, que vous flattant qu'il vous attendra toujours, vous refusez de revenir à lui ; c'est parce qu'il ne cesse de vous prodiguer ses bienfaits, que vous ne cessez de multiplier vos offenses! Vous vous servez de sa bonté contre lui-même ; et non-content d'en abuser, vous l'outragez, en faisant d'elle le fauteur et le complice de votre péché. Elle est infinie, sans doute, cette miséricorde suprême ; elle l'est dans ses dons, puisqu'elle nous applique les mérites de Jésus-Christ ; elle l'est dans ses effets, puisqu'elle nous remet la dette immense du péché ; mais elle ne l'est pas dans sa durée. Elle ne connaît pas de bornes, mais elle a un terme ; elle ne s'épuise jamais, mais elle se lasse. Le bienfait du repentir fut refusé aux anges après un seul péché ; pensez-vous le mériter à force de crimes?

Ce serviteur étant sorti rencontra un de ses compagnons qui lui devait cent deniers ; et le serrant jusqu'à l'étouffer, il lui dit : Rends-moi ce que tu me dois. Son compagnon se jetant à ses pieds, le conjurait, en disant : Prenez patience à mon égard, je vous rendrai le tout. Mais il n'en voulut rien faire, et il alla le faire mettre en prison jusqu'à ce qu'il payât la dette. Les autres serviteurs voyant ce qui venait de se passer, en furent fort affligés, et vinrent rapporter au maître ce qui venait d'arriver.

Nous sommes fortement affectés de la conduite de ce serviteur, qui, au même moment où il a éprouvé de son maître une si grande bonté, traite son compagnon avec une dureté aussi barbare; qui, venant de sentir si vivement le besoin de l'indulgence, refuse d'en reconnaître le devoir ; qui se sert de la liberté que ses instances et ses larmes lui ont obtenue, pour en dépouiller son frère, et le précipiter dans un cachot. Nous comparons avec indignation ce qui lui a été remis, et ce qu'il exige ; la somme immense de dix mille talents, dont la générosité du maître l'a acquitté, et la médiocre dette de cent deniers dont il veut se faire payer sur-le-champ avec une impitoyable rigueur. Son compagnon emploie pour le toucher les expressions par lesquelles il a lui-même fléchi son maître : il est insensible à ses peines, à ses larmes, à l'état où il va le réduire, lui et toute sa famille, pour un intérêt aussi léger. Nous applaudissons à la conduite des autres serviteurs, qui dans leur affliction et dans leur colère, vont le dénoncer au maître, et lui rendre compte de cette inhumanité. Tout ce que nous pensons à cet égard est raisonnable ; notre indignation est parfaitement juste. Il ne nous manque qu'une chose, c'est d'en faire l'application ; c'est de considérer quel est ce serviteur dénaturé, dont le divin Sauveur nous propose l'emblème ; c'est le vindicatif, espèce d'hommes aussi injuste qu'inhumaine, aussi odieuse à la terre qu'au ciel.

Déjà dans l'ancienne alliance, l'Ecclésiastique avait relevé cette absurde contradiction de l'homme qui demande pardon à Dieu, en conservant de la haine contre son frère (1) ; mais Jésus-Christ dans son Évangile développe la loi du pardon

(1) Homo homini reservat iram, et a Deo quærit medelam. *Eccl.*, XXVIII, 3.

des offenses, en découvre le principe, en fait voir toute l'étendue, en propose les motifs, en établit la sanction.

Le précepte du pardon des injures découle du grand commandement qui est le fondement du christianisme ; c'est la loi de la charité appliquée à ceux qui nous ont offensés. Nous devons la charité à tous les hommes, amis ou ennemis. La charité est envers eux tous, quels qu'ils aient été à notre égard, le principe, la règle, la mesure de nos obligations. Or, cette vertu consiste, non-seulement à aimer le prochain, mais à l'aimer comme nous-mêmes (1). Ce n'est pas là un simple conseil que nous soyons libres de suivre ou de négliger ; c'est un véritable précepte, c'est le second précepte de la loi semblable au premier ; précepte absolu, qui n'admet point d'excuse ; précepte universel, qui ne connaît pas d'exception ; mais en même temps précepte plein de justice et de sagesse, qui nous donne pour règle de notre conduite envers les autres nos désirs pour nous-mêmes, et qui nous oblige à être pour eux ce que nous voulons qu'ils soient pour nous. Nous souhaitons qu'ils nous aiment, et qu'ils nous fassent du bien ; ainsi nous leur devons des sentiments intérieurs et des offices extérieurs, un amour qui se manifeste par des bienfaits, des bienfaits qui partent d'un principe d'amour.

Aimer ceux qui nous haïssent, qui nous ont fait du mal, qui s'efforcent encore de nous nuire ; les aimer du fond du cœur, leur désirer du bien, leur en faire ; c'est l'acte le plus pénible de notre religion, c'est de tous nos devoirs celui dont l'observation coûte le plus au cœur ; et c'est en conséquence celui sur lequel le cœur se fait le plus d'illusion. Il est nécessaire, pour les dissiper, de faire connaître exactement la nature et l'étendue du précepte.

L'amour des ennemis est une loi propre au christianisme ; c'est un des dons qu'il a faits à l'humanité. Les anciens avaient connu la clémence ; ils s'étaient élevés par l'effort de leurs raisonnements, jusqu'à comprendre qu'ils est beau de pardonner une offense ; mais là s'était arrêtée la raison humaine. La loi même donnée par Moïse, la plus parfaite que les hommes eussent jamais vue, ne passait pas ce point. Elle pros-

(1) Secundum autem simile est huic : Diliges proximum tuum sicut teipsum. *Matth.*, XXII, 39.

crivait la vengeance, interdisait la haine, commandait les services envers les ennemis ; mais elle n'allait pas jusqu'à prescrire l'amour. Ce grand précepte était resté dans le sein de Dieu, jusqu'au temps où Jésus-Christ l'en a tiré pour le publier. Il a fallu pour faire recevoir, goûter, pratiquer un commandement aussi onéreux, que Dieu vînt lui-même l'apporter à la terre. Admirable commandement, qui, en surpassant tout ce que la raison humaine avait pu imaginer, est cependant à la portée de la raison. L'esprit humain n'avait pu s'élever jusqu'à le deviner : mais aussitôt qu'il lui est présenté, il en reconnaît la sagesse, il en sent l'utilité. La foi qui se contente de désarmer le bras sans changer le cœur ne pourvoit qu'imparfaitement à la paix universelle; elle est un remède palliatif qui n'atteint point le mal, qui n'attaque que les symptômes ; elle laisse subsister les ressentiments. Aura-t-elle toujours la force d'en arrêter les suites ? Peut-on croire à la sincérité d'un pardon arraché par l'autorité, accordé à regret par la haine ? Peut-on compter sur la durée des réconciliations, tant que durent les inimitiés? Le feu qui n'est que couvert, est toujours prêt à se rallumer ; mais l'amour des ennemis l'éteint entièrement. Il détruit du même coup et l'effet et la cause. Quelle vengeance redoutera-t-on de celui dont on est aimé ? Ce n'est plus un pardon politique, que demande l'intérêt; un pardon timide, qu'extorque la crainte ; un pardon pharisaïque, que conseille l'hypocrisie ; un pardon dédaigneux, que suggère la pitié; un pardon superbe, qu'accorde la vanité : c'est un pardon chrétien, inspiré par la charité.

La charité chrétienne que vous devez d'abord à Dieu, et ensuite à sa considération à votre prochain, n'est pas, comme les affections humaines, un mouvement d'effervescence : elle réside, non dans l'inclination, mais dans la volonté ; elle est un sentiment, non de tendresse, mais de bienfaisance ; elle n'exclut pas la sensibilité, mais elle en est indépendante. Ainsi, l'amour que vous devez à tous les hommes connus ou inconnus, amis ou ennemis, n'est pas un mouvement affectueux; il n'en est cependant pas moins un amour réel, un amour intérieur; ce n'est pas un sentiment expansif, c'est un sentiment actif ; il ne s'épanche pas en effusion de cœur, il se répand en désirs sincères : et sans s'arrêter à de vaines tendresses, il se manifeste par des effets solides.

Tel est l'amour que nous devons à tous les hommes, quels qu'ils soient, et que le précepte le plus formel, qui ne peut être éludé par aucun subterfuge, étend jusqu'aux ennemis. Au temps de Jésus-Christ une tradition qui se présentait accréditée par des suffrages anciens, et autorisée par une coutume immémoriale en recommandant l'amour du prochain, permettait la haine des ennemis. A ce désordre diamétralement contraire à toute sa religion, Jésus-Christ oppose son autorité souveraine. Mais moi, je vous le dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent, et qui vous calomnient (1). Il n'allègue pas les préceptes donnés antérieurement dans l'Exode et dans le Lévitique, il ne va pas rechercher les exemples célèbres de Joseph, de Moïse, de David ; il ne s'arrête pas à développer les raisons qui montrent sensiblement l'avantage, la nécessité, la justice de son précepte ; il ne daigne pas confondre les prétextes dont s'autorise la haine : il commande, et c'est assez. Mortels, écoutons : c'est Dieu qui nous dicte sa loi suprême. Que toutes les impossibilités prétendues s'évanouissent. Il n'ordonne rien d'impossible, celui qui rend possible tout ce qu'il ordonne.

Ne venez donc plus nous dire que le précepte d'aimer vos ennemis excède les forces de la nature ; que vous n'êtes pas plus le maître de réprimer les mouvements impétueux qui s'élèvent en vous, malgré vous-même, que d'empêcher le caillou frappé de jeter des étincelles ; qu'il n'est pas au pouvoir de votre raison de prévenir ces transports soudains qui la préviennent elle-même ; et que des sentiments involontaires ne peuvent jamais être des crimes. Non, sans doute, ils ne sont pas coupables, tant qu'ils sont involontaires ; c'est la volonté qui commet le péché. L'effervescence subite qu'excite au dedans de nous le souvenir d'une injure atroce, ou la vue de celui qui l'a commise, est un malheureux effet de la dégradation de notre nature. La religion ne détruit pas la nature ; elle la réforme : elle n'anéantit pas ses agitations ; elle les réprime. Ces transports que vous éprou-

(1) Audistis quia dictum est : Diliges proximum tuum, et odio habebis inimicum tuum. Ego autem dico vobis ; Diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos, orate pro persequentibus et calumniantibus vos. *Matth.*, V. 43, 44.

vez sont des tentations, et non pas des chutes ; des provocations au péché, et non des péchés. C'est le consentement que vous y donnez qui les rend criminelles : c'est là seulement que commence le péché. Mais qu'au milieu de ces agitations, qui, comme des vagues furieuses, s'élèvent autour d'elle, et viennent la frapper, votre volonté, appuyée sur la charité, se maintienne immobile ; que, résistant vigoureusement à leur impulsion, elle ne se laisse entraîner, ni à des sentiments de malveillance, ni à des discours de médisance, ni à des marques de mépris, ni à des actes de vengeance ; alors ces mouvements mêmes, qui vous poussent au vice, deviendront des principes de vertu ; loin d'être punissables, ils seront méritoires, et, de ces germes de réprobation, vous aurez fait des semences de grâces.

Ils méconnaissent pareillement la loi de la charité, ceux qui disent : Je me suis réconcilié avec mon ennemi, je lui ai pardonné sincèrement, je ne le hais plus, je ne lui désire aucun mal, je ne lui en ferai jamais, j'observerai envers lui toutes les bienséances ; en un mot, je l'aimerai comme mon prochain, mais je ne puis jamais me résoudre à le voir. Quelle étrange idée vous formez-vous donc de l'amour du prochain? Non, la charité n'est pas restreinte à des termes purement négatifs : elle ne se contente pas de défendre, elle ordonne ; elle ne se borne pas à cesser de haïr, elle fait aimer ; elle ne détruit pas seulement le ressentiment ; elle le remplace par un amour réel : elle ne consiste pas à cesser de désirer du mal ; elle inspire un désir sincère du bien : il ne lui suffit pas qu'on ne nuise point au prochain ; elle exige qu'on le serve : en un mot, l'amour du prochain n'est pas l'indifférence ; c'est un sentiment, et non l'absence de tout sentiment. Vous ne manquerez pas envers votre ennemi aux bienséances ; c'est tout ce que vous croyez lui devoir. Vous avez raison, si c'est pour le monde que vous avez pardonné. Le monde n'a d'autre droit que de vous ordonner, d'autre pouvoir que de vous faire observer les bienséances ; mais elles ne sont que la moindre partie de ce que Dieu vous prescrit envers celui qui vous offensa. C'est une mince écorce qui, dès qu'elle n'est plus alimentée par la sève de la charité, se dessèche et tombe en corruption. La charité est un sentiment à la fois profond et effectif : elle s'épanche en désirs, mais elle ne s'en contente

pas; elle observe les bienséances, mais elle ne s'y arrête pas; elle poursuit de sa bienfaisance celui qui l'a poursuivie de sa fureur, et, par la plus noble des vengeances, elle repousse les offenses à force de bienfaits. Vous prétendez aimer celui dont vous avez à vous plaindre, en refusant de le voir. Craint-on de voir ce que l'on aime? Étrange amour, qui promet le même effet que la haine. Si vous croyez que c'est là un amour véritable, osez en demander un semblable à Dieu; priez-le de vous aimer, à condition de ne vous admettre jamais en sa présence.

N'est-ce donc pas assez, dit un autre vindicatif, que je me dépouille de mes répugnances et de mes haines? Le sacrifice du droit que cet homme m'avait donné de lui nuire, n'est-il pas suffisant aux yeux de Dieu? Faut-il encore pour lui plaire, que je prenne le parti de mon ennemi contre moi-même; que par mes services je l'encourage à d'autres offenses? Et que devient le droit naturel de me défendre, si, au lieu de repousser les attaques, je suis obligé de les payer par des bienfaits?

Vous vous abusez, et vous n'inculpez le précepte divin que parce que vous le méconnaissez. Non, Dieu ne vous interdit pas votre défense, mais il la règle: en vous la permettant, il vous défend de l'excéder; il veut que le besoin de vous défendre soit votre principe et votre mesure. Défendez-vous, mais ne haïssez pas; défendez-vous, mais ne vous vengez pas; employez à votre défense jusqu'à la force si elle est nécessaire, mais n'employez que celle qui est nécessaire. Vous avez intérêt à repousser l'injure, et la loi vous en donne le droit; vous n'avez pas d'intérêt à la rendre, et la loi vous l'interdit. Ce n'est pas pour armer votre ennemi contre vous, qu'elle vous ordonne de lui faire du bien. Aveugles que vous êtes! voyez que c'est au contraire pour désarmer sa fureur. Vos vengeances ne feraient que l'aigrir, vos bienfaits seuls peuvent le ramener. Apprenez-lui, par ce grand caractère, à connaître, et l'homme qu'il a eu la cruauté d'outrager, et la religion dont il a violé le plus beau précepte.

Mais, ajoute-t-on, ces services effectifs, est-ce moi qui les dois le premier? Quelle interversion de principes, d'exiger que celui qui a reçu l'offense, fasse les premières démarches! Mon ennemi me doit des réparations; il ne peut en

disconvenir. Qu'il me rende ce que lui prescrit impérieusement la justice, et je lui rendrai sans peine ce que demande de moi la charité.

Vous vous faites encore ici illusion, en confondant des choses essentiellement distinctes: le précepte évangélique et le conseil ; les démarches de réconciliation et les services.

Vous avez raison quand vous dites qu'ayant été offensé, ce n'est pas à vous que l'Évangile ordonne de prévenir votre ennemi, et de lui demander la réconciliation. C'est à celui qui a donné des sujets de plainte, que Jésus-Christ a dit: Laissez votre offrande sur l'autel, et allez vous réconcilier avec votre frère (1). Mais ce droit rigoureux d'exiger que l'offenseur fasse les premiers pas, s'il n'est pas contraire à la loi de la charité, est-il bien conforme à l'esprit de la charité ? Contemplez le principe, le modèle de toute charité, voyez quelle est la conduite de Dieu envers vous. Et croyez-vous acquérir à ses yeux un grand mérite, en cédant à des réparations ? Vous en coûte-t-il beaucoup d'accorder le pardon à des excuses ? Et quand les humiliations de votre ennemi auront flatté votre vanité, plus que ne l'avaient blessées ses offenses, attribuerez-vous encore à la charité l'indulgence dont vous daignez user ? Non, ce n'est pas la charité qui les opère, ces raccommodements que l'on voit quelquefois dans le monde, où l'objet principal est de ne pas faire de trop fortes démarches ; où tout ce que l'on craint est de s'avancer trop ; où la chose dont on veut être assuré, c'est que l'adversaire fera de son côté des pas au moins égaux. Ce sont des traités de la sagesse mondaine, et non des œuvres de la charité chrétienne. Une réconciliation de société exige souvent plus de négociations et de soins, que la pacification des empires. Reconnaissons cependant que la charité, active dans ses désirs, est prudente dans ses moyens. L'ouvrage d'une réconciliation demande souvent des précautions; des démarches précipitées éloigneraient l'effet au lieu de l'accélérer, aliéneraient les esprits, au lieu de les rapprocher. Mais ces mesures de sagesse, dans la pratique de

(1) Si ergo offers munus tuum ad altare, et ibi recordatus fueris quia frater tuus habet aliquid adversum te ; relinque ibi munus tuum ante altare, et vade prius reconciliari fratri tuo ; et tunc veniens offeres munus tuum. *Matth. V.* 23 *et* 24.

la charité, c'est encore à la charité à les prescrire ; cette sublime vertu ne peut dépendre que d'elle-même. A elle seule il appartient d'inspirer et de diriger les tempéraments utiles à son exercice ; elle seule doit en être le principe et le but, la règle et la mesure : son intérêt est le seul mobile qui doive, tantôt donner un libre cours à ses pieux élans, tantôt les modérer pour les rendre plus efficaces.

Mais lors même que la charité, ou ne commande pas les démarches de réconciliation, ou conseille de les suspendre, elle n'en prescrit pas moins les services réels. Ce n'est pas seulement à ceux avec qui on est réconcilié, qu'il est ordonné de faire du bien. La loi ne dit point : Attendez que le cours de l'inimitié soit passé : suspendez vos bienfaits jusqu'à ce que les offenses soient terminées. Le précepte est bien autrement étendu : sous les efforts de la rage, sous les coups, sous les outrages, il vous enjoint encore de prier pour vos ennemis, et de chercher à leur être utile.

Ainsi, le pardon des injures, parce qu'il est compris dans la loi de charité, est universel. Il est universel pour les personnes. C'est en vue de Dieu, par son ordre, parce que Jésus-Christ l'a adopté comme vous sur la croix, et l'a fait votre frère, que vous devez aimer votre prochain. Cherchez un homme que Dieu n'aime pas, pour qui Jésus-Christ n'ait pas répandu son sang, qu'il ne vous commande pas de chérir ; et, si vous pouvez en trouver un, il vous sera permis de le poursuivre de votre inimitié. Le pardon est universel pour toutes les injures. Combien de fois, dit saint Pierre, pardonnerai-je à mon frère ? sera-ce bien jusqu'à sept fois ? non pas sept fois seulement, lui répond Jésus-Christ, mais jusqu'à soixante et dix fois sept fois (1) : c'est-à-dire, pardonnez aussi souvent que vous serez offensé. Que la miséricorde chrétienne excède la méchanceté humaine ; que votre clémence lasse enfin la fureur de vos ennemis, si elle ne peut pas la désarmer.

Alors son maître le fit appeler, et lui dit : Méchant serviteur, je t'avais remis toute ta dette, parce que tu m'en avais prié : ne devais-tu pas avoir pitié de ton compagnon,

(1) Domine, quoties peccabit in me frater meus, et dimittam ei ? usque septies ? Dicit illi Jesus : Non dico tibi usque septies ; sed usque septuagies septies. *Matth. XVII. 21 et 22.*

comme j'ai eu pitié de toi ? Alors son maître irrité, le livra aux exécuteurs de la justice, jusqu'à ce qu'il payât toute la dette. C'est ainsi que vous traitera le Père céleste, si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond du cœur.

Nous trouvons la conduite de ce maître pleine de justice ; nous applaudissons à sa sévérité ; nous aimons à le voir reprenant tous ces droits contre ce serviteur impitoyable, le livrer au châtiment que mérite son inhumanité. Pouvons-nous en juger ainsi, sans retourner nos pensées sur nous-mêmes, sans songer, qu'en exerçant des inimitiés, nous attirons sur nos têtes le terrible arrêt dont Jésus-Christ fait la conclusion de sa parabole ?

Pour faire sentir à son serviteur toute l'étendue de sa méchanceté, le maître commence par lui rappeler l'indulgence dont il a usé envers lui. Pour nous pénétrer de l'obligation essentielle de pardonner à nos ennemis, de les aimer, de leur faire du bien, considérons notre divin Modèle. Connaissant toute l'étendue du sacrifice qu'il nous prescrivait, à son commandement il a voulu joindre son exemple. En nous dictant sa loi, il a commencé par s'y soumettre ; et, pour alléger le joug qu'il nous imposait, il s'en est chargé le premier. C'est l'amour des ennemis qui l'a tiré de ses splendeurs éternelles, qui l'a revêtu d'un corps mortel, et qui a exécuté ce prodige d'amour que notre esprit n'eût jamais osé imaginer, qu'il ne peut pas même comprendre. C'est l'amour des ennemis, qui, dans tout le cours de sa vie mortelle, n'a cessé de répandre des bienfaits sur un peuple qui ne cessait de l'accabler de persécutions, de calomnies et d'outrages. C'est l'amour des ennemis, qui l'a cloué sur la croix, et qui, le suivant jusqu'à la mort, a fait de son dernier soupir un élan de charité, qui implorait le pardon de ses bourreaux. C'est ainsi, c'est en se sacrifiant lui-même pour les hommes qui l'avaient offensé, qu'il s'est fait reconnaître le Fils de Dieu : c'est ainsi qu'à sa suite vous pouvez le devenir. Pardonnez, comme il a pardonné ; aimez vos persécuteurs, comme il a aimé les siens ; et il vous déclare que vous serez le fils du Père céleste, qui répand ses bienfaits sur les méchants comme sur les bons, sur les injustes comme sur les justes (1).

(1) Ut sitis filii Patris vestri, qui in cœlis est, qui solem suum oriri facit super bonos et malos, et pluit super justos et injustos. *Matth. V.* 45.

La condition à laquelle il attache l'inestimable bienfait de son adoption, est que vous soyez pour tous vos frères ce qu'il a été pour vous. Pour connaître toute l'indulgence que vous leur devez, rappelez-vous celle dont vous avez eu besoin ; repassez dans votre esprit tout ce qu'il a fallu que Dieu vous pardonnât, toutes les grâces dont il n'a cessé de vous combler, malgré vos offenses réitérées. Ne vous est-il pas arrivé quelquefois, dans les mouvements d'une sainte ferveur, vous retraçant tous les bienfaits divins, animé par la reconnaissance, embarrassé de l'exprimer, de vous écrier avec David : Que pourrai-je donc faire pour vous, ô mon Dieu, après tout ce que vous avez daigné faire pour moi ? Par quels vœux, par quelle obéissance, par quels sacrifices pourrai-je reconnaître tous les biens que j'ai reçus de votre bonté (1)? N'allez pas chercher ailleurs ce que vous avez entre les mains. Le sacrifice de vos inimitiés est le plus agréable, parce qu'il est le plus grand que vous puissiez faire. Ce n'est ni la nature qui vous y porte, elle y répugne ; ni le monde, ses maximes y sont opposées. Aucun homme ne peut mériter un sacrifice aussi pénible : Dieu seul en est digne ; Dieu seul peut en être le principe et l'objet. Ce n'est plus l'ennemi qui m'a poursuivi de sa rage, que j'ai devant les yeux ; c'est le Dieu qui n'a cessé de verser sur moi, tout indigne que je m'en étais rendu, ses plus abondantes faveurs ; c'est lui qui recevra le pardon que je vais accorder.

Et vous, objet de notre profonde douleur, qui sous la chaîne honteuse du péché, gémissant de son poids accablant, la secouez avec peine ; qui, pour en être délivré, avez fait des efforts jusqu'ici trop faibles ; ce seul coup peut la briser. Ce pardon, qu'après de longues années de larmes, de prières, de macérations, les saints pénitents que l'Église célèbre, craignaient encore de ne pas obtenir, un seul acte va vous l'acquérir ; Jésus-Christ vous le promet : Remettez, et il vous sera remis (2).

Allez vous réconcilier avec celui qui fut l'objet de votre haine, et vous présentant ensuite devant le sanctuaire où votre Dieu réside, armé de sa parole, réclamez-en avec une

(1) Quid retribuam Domino, pro omnibus quæ retribuit mihi ? *Psalm.*, CXV, 12.

(2) Dimittite, et dimittemini. *Luc.*, VI, 37.

sainte confiance l'exécution. Faites, Seigneur, par votre miséricorde, ce que je viens de faire avec votre grâce. J'ai rempli la condition que vous m'aviez imposée ; remplissez la promesse que vous m'avez faite. Pardonnez-moi d'après votre engagement, comme j'ai pardonné d'après votre précepte. Il ne faut pas croire cependant que le pardon des offenses ait par lui-même, pour remettre les péchés, la vertu qui n'est attachée qu'à la charité parfaite, ou au sacrement de pénitence ; mais un acte aussi héroïque que l'amour des ennemis, ou émane de cette charité qui désarme la colère de Dieu, ou attire le sentiment de componction, qui, joint au sacrement, fléchit sa justice. Soit dans son principe, soit dans son effet, il opère la justification ; il suppose le pardon accordé, ou il l'obtient : il faut être l'ami de Dieu pour lui faire un tel sacrifice, ou, en le lui offrant, on mérite de le devenir.

Le pardon des injures est le moyen certain de notre justification ; il en est aussi le moyen nécessaire. Et vous le reconnaissez vous-même dans cette prière, la plus excellente de toutes, que Dieu vous a dictée, et que vous lui adressez tous les jours : Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Votre bouche la prononce, votre cœur la répète-t-il ? Ce que vous dites, le comprenez-vous ? Ce que vous demandez, le désirez-vous ? Vous consentez que Dieu ne vous pardonne que comme vous pardonnez ; vous donnez vous-même pour condition et pour mesure à la grâce dont vous avez besoin, celle que vous accorderez. Voici dans la bouche d'un vindicatif le sens de cette prière : Seigneur, je suis ennemi, soyez le mien : je refuse toute réconciliation, ne vous réconciliez pas avec moi ; je porte la haine dans le cœur, ne cessez pas de me haïr ; je ne veux pas voir celui qui m'offensa, ne me voyez jamais ; je ne lui ferai aucun bien, retirez de moi vos bienfaits ; je travaille à sa perte, préparez la mienne ; j'attise ma vengeance, et je brave la vôtre. Si ce n'est pas ainsi que vous l'entendez, c'est ainsi du moins que Dieu l'entend. Vous serez exaucé, malheureux ; vous le serez malgré vous. Cette prière si touchante qui vous fut dictée pour implorer la miséricorde, vous en faites une imprécation contre vous-même ; Dieu en fera un jour votre arrêt : arrêt terrible, mais arrêt plein de justice qu'aura prononcé d'avance votre propre bouche.

Emporté par votre passion, vous ne voyez que le but qu'elle se propose : vous ne découvrez pas celui où elle vous conduit. Vous vous imaginez vous satisfaire en perdant votre ennemi, et vous ne sentez pas que c'est vous-même que vous allez perdre. Vous ne pouvez le frapper de votre vengeance, que vous ne vous brisiez contre la vengeance divine. Votre fer ne peut l'atteindre, sans passer par vos propres entrailles. Peut-être même votre haine impuissante n'aura par la force de lui nuire ; mais son effet certain sera de vous faire le mal le plus funeste : il est douteux que le coup que vous méditez parvienne jusqu'à lui ; mais ce qui est sûr, c'est qu'il vous fera une plaie mortelle. Jugement sans miséricorde, a prononcé la justice divine, sur celui qui n'a pas fait miséricorde (1). Nous la retrouverons, cette épouvantable loi écrite en lettres de feu, sur le tribunal où nous serons cités, et vers lequel nous faisons chaque jour un pas ; nous subirons toute sa rigueur, si, comme Jésus-Christ nous le prescrit dans cet évangile, nous ne pardonnons pas à nos frères, et si nous ne lui pardonnons pas du fond de nos cœurs.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Sur le pardon des injures

PAR M. ROY

ancien curé de St-Paul-St-Louis à Paris.

Aimez-vous les uns les autres ; le grand commandement de la loi nouvelle exige de votre part un amour généreux et universel, c'est à cette marque qu'on reconnaîtra que vous êtes les disciples de Jésus-Christ. Aimez, non-seulement ceux qui vous aiment, qui vous recherchent, qui publient vos vertus fausses ou véritables, que seriez-vous en cela de plus que les païens et les infidèles ? mais aimez vos ennemis mêmes, bénissez ceux qui vous affligent et vous persécutent, pardonnez-leur lors même qu'ils refusent de vous pardonner : voilà, mes frères, une maxime qui a fait dans tous les

(1) Judicium enim sine misericordia illi, qui non fecit misericordiam. *Jacob.*, II. 13.

temps la gloire du christianisme et qui a toujours présenté notre religion sainte dans son plus beau jour ; c'est ce précepte qui lui a attiré le respect et la vénération de toute la terre, qui lui a fait des disciples jusque dans les régions les plus barbares, et qui lui a fait trouver des admirateurs au milieu même des oracles de la philosophie moderne. Je la vois partout répandue dans nos livres saints cette maxime sublime de l'amour et du pardon des ennemis, mais c'est surtout dans l'évangile de ce jour qu'elle vient s'offrir avec de plus grands développements à nos esprits et à nos réflexions.

Le prince des Apôtres venait de demander à son Maître combien de fois il serait obligé d'accorder le pardon à celui qui l'aurait offensé. Sera-ce *jusqu'à sept fois ?* et par là il pensait porter le précepte de la charité chrétienne au plus haut degré de perfection : *Usque septies ? Je ne vous dis pas seulement jusqu'à sept fois*, lui avait répondu le Sauveur, *mais jusqu'à soixante et dix fois sept fois* (*Matth.*, XVIII, 22) ; c'est-à-dire qu'il faut en quelque sorte que votre miséricorde lasse la fureur de votre ennemi, si elle ne peut parvenir à la désarmer.

C'est cette réponse dont Jésus-Christ veut nous faire apercevoir la justice dans toute la suite de notre évangile. Pour y parvenir, il emploie une comparaison sensible et familière ; c'est un roi qui oblige ses serviteurs de lui rendre compte de leur administration ; le premier qui se présente lui est redevable de sommes immenses, mais, à la douleur qu'il semble éprouver, à la résolution qu'il exprime de satisfaire, ce prince généreux non-seulement lui accorde le temps qu'il sollicite, mais lui remet la totalité de sa dette. Mais à peine ce même serviteur a-t-il été comblé des bienfaits de son Maître, qu'il rencontre un de ses frères qui lui doit quelques deniers et il en exige le payement avec une impitoyable rigueur ; les témoins d'un procédé si injuste sont affligés pour ce dernier débiteur et s'élèvent avec indignation contre celui qui vient de sentir aussi vivement le besoin de l'indulgence et qui refuse d'en reconnaître le devoir.

Et nous aussi, chrétiens, nous sommes affligés sans doute en réfléchissant à l'ingratitude de celui qui se sert de la liberté que ses prières et ses larmes lui ont obtenue pour en dépouiller son frère et le précipiter dans une sombre prison ; nous

comparons avec étonnement la somme immense dont la générosité du Maître l'a acquitté et la dette médiocre dont il exige le paiement avec une dureté aussi barbare, et nous applaudissons à la justice du châtiment que le Maître exerce contre cet ingrat serviteur ; mais profitons de cette figure pour en faire sur nous-mêmes une application salutaire. C'est ainsi, conclut le Sauveur, que votre Père céleste se conduira envers vous : *Sic et Pater vester cœlestis faciet vobis* (*Matth.*, XVIII, 35). Malheur donc à vous et à moi, chrétiens, si nous ne pratiquons pas à l'égard du prochain la même charité que le Dieu de miséricorde exerce tous les jours en notre faveur : malheur à nous tous, si dans les offenses que nous recevons de la part de nos frères, nous nous livrons à nos ressentiments et à nos vengeances : *Sic et Pater vester cœlestis*, etc.

De là la nécessité de vous entretenir aujourd'hui sur le pardon des injures. J'en conviendrai avec vous, mes frères, c'est l'acte le plus pénible de notre religion, c'est de tous nos devoirs celui dont l'observation coûte le plus au cœur, parce que de toutes les passions qui tyrannisent le cœur, la haine est la plus furieuse et la plus persévérante. Cependant, c'est le précepte le plus universellement recommandé dans nos livres saints, et je dois vous en faire connaître l'étendue ainsi que les motifs qui peuvent en faciliter la pratique. Mon Dieu ! il me faut une grande confiance dans l'onction touchante de votre grâce pour traiter un sujet qui a presque toujours été l'écueil du zèle et des efforts des ministres de votre parole sainte. Ne craignons pas de l'avouer de nouveau, mes frères, pardonner sincèrement et de bonne foi, pardonner pleinement et sans réserve, c'est ce que le christianisme a de plus sublime, de plus héroïque et de plus parfait. Je sais qu'avant que le Dieu de l'Évangile eût fait entendre ses oracles, on avait vu sur la terre de grands exemples de générosité et de clémence ; je sais qu'il s'était trouvé des hommes qui, par l'effort de leurs raisonnements, s'étaient élevés jusqu'à comprendre qu'il est glorieux de pardonner un outrage, mais là s'était arrêté la raison humaine, et ces systèmes du paganisme qui ont attiré l'admiration de tous les siècles, étaient plus propres à flatter la vanité qu'à convaincre les esprits et toucher les cœurs, parce qu'ils ne tendaient

qu'à surmonter une faiblesse par une autre faiblesse, une passion par une autre passion, le ressentiment et la vengeance par l'orgueil et l'ostentation. En effet, mes frères, quelle était la conduite de ces sages formés à l'école de la philosophie humaine ? Ce n'était point assez pour leur constance de supporter les injures, de braver les affronts, ils voulaient être froids et insensibles à tous les mouvements de la nature, et par cette patience imaginaire, ils n'étaient ni époux, ni pères, ni amis, ni sujets, le nom de philosophe faisait toute leur gloire. Que peut contre moi la calomnie, s'écriait ce farouche disciple du Portique ? que m'importent les révolutions des peuples et des empires ? que l'ennemi renverse nos murailles, qu'il arrache mes enfants des bras de leur mère éplorée ? je ne donnerai point de larmes à des malheurs qui ne sauraient m'atteindre : libre au milieu des fers, tranquille sous les ruines de nos villes, je n'ai rien perdu si ma constance a triomphé. Orgueilleuse philosophie, tu ne vois pas que cette insensibilité ne tend qu'à affaiblir tous les devoirs, qu'à rompre tous les liens de la société, tu ne vois pas que la vertu que tu te flattes en vain de posséder, n'est que l'ordre dans nos penchants et nos affections, qu'elle n'obtient de mérites que par les efforts et les sacrifices, et que là où il n'y a point d'efforts et de sacrifices il ne saurait exister de vertu ?

Je ne viens donc point, chrétiens, outrager ici les sentiments de la nature, en préconisant une morale contraire aux affections les plus légitimes, je ne viens point vous dire que vous devez vous montrer insensibles aux injures, que la violence qui vous dépouille ne vous enlève rien, et que la perte des biens présents ne doit point vous jeter dans l'affliction ; ce langage de l'enthousiasme ne serait point celui de la religion ; elle ne dit pas à ses disciples : Vous n'aimerez rien sur la terre, mais vous aimerez Dieu par dessus toutes choses ; elle ne leur dit pas : Vous ne souffrirez point, vous ne serez point affligés, mais elle leur dit : Vous serez exposés tous les jours aux coups de la tribulation. Les passions des hommes causent de si étranges ravages dans la société qu'il est bien difficile de se soustraire aux inimitiés et aux vengeances. Vous souffrirez donc, et vous n'opposerez que les armes de la patience. On vous maudira et vous vous venge-

rez par des bénédictions. Vous serez offensés sans droit, sans raison, sans justice, à cause de vos vertus mêmes, et il vous faudra pardonner et vous réconcilier, parce que c'est le précepte et la loi de l'Évangile : *Benefacite his qui oderunt vos* (*Matth.*, V, 44).

C'est ainsi que le pardon des injures devient une loi particulière au christianisme et un des dons les plus précieux qu'il ait faits à l'humanité : la loi même donnée par Moïse, la plus parfaite que les hommes eussent jamais vue, ne développait ni le principe, ni les motifs, ni l'étendue de ce précepte. Elle proscrivait la vengeance, interdisait la haine, commandait les services envers les ennemis, mais elle n'allait pas jusqu'à prescrire l'amour. Ce précepte sublime était resté dans le sein de Dieu, jusqu'au moment où Jésus-Christ vint détruire le mur de séparation que le péché avait élevé entre le ciel et la terre.

Aussi, à peine a-t-il entrepris le grand ouvrage de la rédemption, qu'il s'empresse de fixer tous les esprits sur cette grande maxime du pardon des injures. Il n'attend pour la publier ni le cours ni la fin de sa mission : c'est pour ainsi dire à son entrée dans le monde, à sa première prédication, à son sermon sur la montagne, où, entouré de cette multitude qu'attirait la sainteté de ses œuvres et la sublimité de sa doctrine, que ce souverain législateur fait entendre cet oracle : Peuples, soyez attentifs à ma parole. Jusqu'ici on ne vous a présenté que des traditions mensongères capables d'étouffer la voix de la nature et de relâcher les liens qui doivent vous unir : jusqu'ici on s'est efforcé de vous entretenir dans cette erreur dangereuse : Vous aimerez votre prochain, et vous haïrez votre ennemi ; pour moi, au contraire, je viens vous dire : Aimez votre ennemi et faites du bien à ceux qui vous haïssent. *Ego autem dico vobis : diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos (Ibid.)*. Voilà, chrétiens, par où votre Dieu a commencé la carrière de sa mission. De tout cet assemblage de vérités éternelles qu'il venait nous annoncer, c'est la première qu'il s'empresse en quelque sorte de répandre ; c'est le premier oracle qui soit sorti de sa bouche divine ; le premier principe de morale qu'il communique aux hommes ; le premier acte de législateur qu'il ait fait sur la terre, et comme la pierre fondamentale sur laquelle

devait porter l'édifice de sa religion sainte. Il semble qu'il n'ait été envoyé de son Père que pour prescrire le précepte de l'amour et du pardon des ennemis.

Ce n'est pas sans doute que ce divin Maître ignorât quels avaient été les principes du monde à cet égard ; et quels ravages la passion de la haine avait causés dans l'univers. I savait que dans tous les âges la société avait été troublée par ses fureurs, que les droits les plus sacrés avaient été méconnus, que les villes et les empires avaient été ensevelis sous leurs ruines : il savait que le torrent qui ravage, le feu qui consume, les flots d'une mer qui ouvre ses abîmes, ne sont qu'une faible image du désordre d'un cœur livré aux transports de la vengeance : il savait donc que sa doctrine comparée à celle des passions et des préjugés ne pouvait manquer de surprendre et de révolter tous les esprits, et cependant, dit saint Augustin, bien loin que cette pensée arrête les mouvements de son zèle, elle contribue à l'affermir et à l'enflammer. Vous l'avez entendu dire, vous l'entendez tous les jours : qu'il est permis de haïr son ennemi et de s'en venger : *Audistis quia dictum est : Odio habebis inimicum* (*Ibid.*, 43). Mais est-ce votre Dieu qui a prononcé cette maxime insensée ? Non, les principes de sa morale sont invariables pour tous les temps et pour tous les lieux. Ce sont ces pharisiens hypocrites qui, accoutumés à ajouter à tous les vices la lâcheté et l'imposture, et à couvrir des intérêts du ciel les vices de leurs passions, ont pu seuls altérer la loi de votre Créateur : *Audistis*, etc.

Qui peut vous tenir encore ce langage séducteur ? C'est ce monde profane, trop esclave de ses intérêts et de ses préjugés pour admettre la vertu dans des actions qui contrarient et qui affligent la nature, c'est ce monde le théâtre des scandales et de la perfidie, où l'on ne se connaît que pour se trahir, où tous les talents sont inutiles sans le talent de nuire, et où l'art de parvenir n'est que celui de supplanter et de perdre ses ennemis. Voilà les maîtres qui vous apprennent que vous ne devez point de pardon à celui qui vous a offensés : *Audistis quia dictum est*, etc. A ces oracles de mensonges, Jésus-Christ vient opposer l'autorité et la sagesse de son Évangile, et pour vous faire apercevoir plus clairement la supériorité de sa morale sur celle des hommes, il a soin de

vous avertir que c'est lui qui fait entendre sa voix : *Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros.* Ah ! s'écrie ici un docteur de l'Église, en commentant ce texte de la loi nouvelle : Cette seule expression est bien propre à nous pénétrer de la grandeur et de l'excellence du précepte : elle est bien capable de nous convaincre que c'est par là que Jésus-Christ a voulu qu'on distinguât ses disciples, et que les chrétiens eussent non-seulement des amis comme tous les autres hommes, mais qu'ils fussent les seuls dans l'univers pour qui il n'y eût point d'ennemis : *Amicos diligere omnium est, inimicos solorum Christianorum.*

Mais, chrétiens, ce qu'il nous importe surtout de bien comprendre, c'est que ce précepte est universel pour les personnes et pour les injures, parce qu'il découle du grand commandement de la loi nouvelle, parce qu'il n'est que la loi de la charité appliquée à ceux qui nous ont offensés, Il ne suffit donc pas, pour se conformer aux usages et aux bienséances du monde, de garder encore quelques mesures avec son ennemi, tandis qu'on pourrait lui faire sentir tout le poids de son ressentiment; il ne suffit pas de ne porter qu'une atteinte légère à sa réputation lorsqu'on pourrait la détruire, de ne l'attaquer que par la médisance lorsqu'on pourrait le noircir par la calomnie, de se contenter enfin de le rendre l'objet de l'humiliation et du mépris, lorsqu'on se connaît assez puissant pour l'immoler et pour le perdre. La loi du Seigneur vous défend toute espèce de vengeance, celle qui demeure dans les bornes de la malice, aussi bien que celle qui va jusqu'aux transports de la fureur ; elle réprouve jusqu'au désir de nuire puisqu'elle vous oblige de pardonner du fond du cœur : *De cordibus vestris* (*Matth.*, XVIII, 35). Si vous ne deviez vous conduire que d'après les idées et les jugements des hommes, vous pourriez vous en tenir à un extérieur de modération et de prudence, mais votre Dieu exige le sacrifice du cœur et des sentiments, et si le cœur ne pardonne pleinement et sans réserve, vous resterez toujours chargé du crime de la vengeance : *De cordibus vestris.*

Maintenant, mes frères, interrogez vos dispositions, et si vous admettez que Dieu ait un droit incontestable à vous assujettir à ses préceptes, quels prétextes pourriez-vous donc alléguer pour justifier vos inimitiés ? opposerez-vous à la

loi du pardon, des répugnances naturelles, les maximes du monde, la crainte des jugements des hommes? Mais si vous êtes chrétiens de cœur et de sentiment, toutes ces excuses et ces prétendues justifications ne sauraient l'emporter dans votre esprit sur les ordonnances de la loi du Seigneur, puisqu'elle ne vous prescrit aucun sacrifice, dit saint Jérôme, qui ne dépende de vous et de votre volonté, et qu'on vous voit faire tous les jours pour vos passions ce que vous n'avez pas le courage d'entreprendre pour la vertu. Souffrez, en effet, que je vous le demande, ô vous qui prétendez ne pouvoir étouffer le ressentiment d'une injure, éprouvez-vous des répugnances aussi invincibles lorsqu'il s'agit de votre élévation et de votre fortune? Lorsque l'ambition vous domine, ou que la voix de la cupidité se fait entendre, vos affections se plient facilement à vos vues et à vos projets. On vous voit perdre en un instant cette hauteur, et cette fierté qui portaient le trouble et l'effroi dans tous les cœurs ; on vous voit supporter des mépris, dévorer des rebuts et des humiliations ; on vous voit devenir complaisant, souple, rampant peut-être, pourvu que vous ayez l'espérance d'obtenir ce qui peut flatter vos goûts et vos désirs : et le commandement du Seigneur, et les consolations de la foi, et les motifs de la charité chrétienne ne peuvent vous faire surmonter l'injuste opposition qui vous éloigne de votre frère ?

Vous regarderez comme un sacrifice trop pénible pour la nature de mettre vos penchants d'accord avec vos intérêts éternels, mais ne savez-vous pas que ce n'est point selon la nature que votre Dieu l'exige de vous, mais selon la grâce qui ne vous manquera jamais, et qui sera assez puissante pour vous soutenir ? Ne savez-vous pas que pour un chrétien l'héroïsme consiste à entendre et à imiter Jésus-Christ pardonnant à ses bourreaux ; que pour être dédommagé de la perte des biens, de l'honneur, de la vie, c'est assez pour lui de ce témoignage consolant : lorsque je pardonne une injure, je remplis le précepte le plus pénible, mais aussi le plus méritoire de ma religion ; Dieu est témoin de mes efforts et de mon sacrifice, mais il sera un jour ma récompense.

Ne nous dites donc plus, mes frères : Mon ennemi a dirigé contre moi les outrages les plus sanglants, il a trahi mes plus chers intérêts, il a abusé pour me nuire des lois

sacrées de la confiance et de l'amitié, il s'est opposé à mon bonheur, et le sentiment de la bienveillance ne peut plus se rétablir dans mon âme. Il s'est opposé à votre bonheur ? âme chrétienne, destinée à être éternellement heureuse par l'amour et la connaissance du souverain bien, vous avez donc oublié votre auguste caractère, votre grandeur, vos espérances? est-ce dans la jouissance des objets terrestres que vous devez placer votre félicité ? avez-vous été rachetée par un prix infini pour des avantages si frivoles ? Jésus-Christ votre chef et votre modèle a-t-il voulu naître et mourir dans la pauvreté pour vous inspirer une idée aussi avantageuse de la gloire et des honneurs de la vie présente ? Ah ! si vous placez votre bonheur dans ces objets périssables, je sens que vous ne pouvez aimer le concurrent qui vous les dispute, ou l'homme injuste qui vous les ravit, mais votre haine ne sera pas moins coupable, parce que vos affections sont déréglées.

L'avare qui n'a jamais connu le plaisir de répandre des bienfaits, de soulager celui qui souffre, de mêler ses larmes aux larmes des malheureux, ne pourra pas aimer, sans doute, celui qui s'oppose à sa fureur d'accumuler, mais cette cupidité qui fait son crime pourra-t-elle excuser son aversion ? L'ambitieux dévoré par la soif des honnenrs et de la gloire mondaine sera-t-il en droit de perdre son rival, parce qu'il s'est fait un système de sacrifier tous les devoirs à sa passion ? L'homme insensé qui attaque la vie de son semblable, en même temps qu'il expose la sienne, osera-t-il dire pour justifier sa fureur : L'opinion publique m'a subjugué, j'ai redouté les vains discours de la multitude, l'honneur me commandait la vengeance, et la loi qui me l'interdisait ne pouvait me garantir aux yeux du monde du reproche de la lâcheté et de l'infamie. Homme coupable, ne savez-vous pas que le monde n'est qu'un faux juge dans ce qui regarde la honte ou l'honneur, et qu'il n'appartient qu'à Dieu de juger de l'un et de l'autre ? vous vous croiriez déshonoré parce que le monde a attaché la gloire à la vengeance, et l'opprobre au pardon ? mais, s'il plaisait au monde d'attacher l'honneur à l'injustice, au parjure, à l'adultère, à l'incrédulité, toutes les passions, tous les crimes, pourraient devenir des titres de gloire, et dites-moi alors quel précepte de l'Évangile nous resterait-il à observer aujourd'hui surtout, et dans ce siècle

impie où presque toutes les idées d'ordre et de vertu sont renversées ? Pour confondre la vanité de vos prétextes, et vous convaincre jusqu'à quel point vous êtes en contradiction avec vous-mêmes, je ne veux vous présenter que cette courte réflexion : Si le devoir vous demandait de faire pour votre Dieu ce que vous êtes disposé à faire tous les jours pour le monde; s'il vous fallait encore comme dans les premiers siècles du christianisme souffrir la proscription des biens, l'exil, les chaînes, mourir enfin pour la foi, ah ! je ne crains pas de l'avancer, on ne trouverait point en vous le défenseur et le héros de la religion. Et lorsque la voix du monde et des préjugés se fait entendre, lorsqu'il s'agit de terminer ce que vous appelez une affaire d'honneur, qui doit souvent son origine aux motifs les plus coupables, à une discussion élevée au milieu des plaisirs et de la débauche, vous obéissez sans contrainte à la voix du monde et des préjugés, la vengeance et la mort deviennent pour vous un devoir : alors, dans un âge où vous pourriez réaliser les plus heureuses espérances pour la religion et la patrie, dans un âge où tous les objets qui vous environnent devraient contribuer à vous rattacher à la vie, il faut qu'au mépris des lois divines et humaines, à la honte des mœurs et de votre raison, vous exposiez votre éternité aux hasards d'un combat, avec un rival que souvent vous ne connaissez pas assez pour le haïr; il faut enfin que, victime de l'opinion des hommes, vous terminiez comme un vil gladiateur une vie que votre Créateur ne vous avait accordée que pour la recherche du bien et la pratique de la vertu !

Spectacle déchirant qui a fait verser tant de larmes à l'humanité, qui a répandu tant de fois le deuil et la consternation dans les familles, déplorable frénésie, fruit de l'ignorance et de l'aveuglement des siècles barbares, inconnue à ces anciens peuples si renommés par leur exploits et que leur courage avait rendus les maîtres du monde ! Ah ! chrétiens, je le sais, je n'aurai point la consolation d'en avoir inspiré l'horreur à ces hommes qui rougiraient d'être les martyrs de Jésus-Christ, et à qui le sacrifice de la vie n'offre plus rien de pénible, lorsqu'il est contraire aux lois de la raison, de la nature, et de la société. Mais, au moins, j'ai la confiance, avant de descendre de cette chaire chrétienne, que

vous n'aurez pas entendu en vain le précepte du Seigneur, vous, mes frères, dont les cœurs sont faits pour la religion, vous surtout, qui coulez vos jours loin du trouble et du tumulte des armes, au milieu des fonctions paisibles de la société.

Voulez-vous remplir sans reproche, les obligations que vous impose votre auguste caractère, et passer les années rapides de votre pèlerinage, sans haine, sans aigreur, sans désir de vengeances? dirigez toutes vos affections vers le bien. Ne soyez ni injustes, ni mondains, ni voluptueux, transportez votre plus grand intérêt dans l'avenir, et vous vous écrirez avec l'âme fidèle : Mon Dieu ! je sais que votre miséricorde fait tout servir à mon bonheur ; dans la confiance que m'inspire cette vérité, que m'importe que les hommes travaillent à me nuire, puisque je découvre par les vues de la foi que les obstacles qu'ils mettent à mon bonheur deviennent pour moi des ressources puissantes de salut, je dois les plaindre, sans doute, puisqu'ils sont assez malheureux pour être injustes ; mais je dois les aimer, puisqu'ils sont frères, que vous les aimez vous-même, et que votre grâce est assez puissante pour les rétablir dans l'héritage de vos enfants. Je compare les biens présents avec l'espérance des avantages futurs, et je sais qu'il vaut mieux perdre tout ce qui passe avec le corps, que de renoncer à la charité qui est le fondement du bonheur éternel : *Omnia detrimentum feci, ut Christum lucrifaciam. (Phil.,* III, 8.

XXII^E^ DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

ÉVANGILE

(*Suite de l'Evangile selon saint Mathieu, ch. XXII, v. 15-21*).

En ce temps-là, les pharisiens s'en allant, se concertèrent pour surprendre Jésus dans ses paroles. Ils envoyèrent donc leurs disciples avec des hérodiens, disant : Maître, nous savons que vous êtes vrai, que vous enseignez la voie de Dieu dans la vérité, et que vous n'avez égard à qui que ce soit ; car vous ne considérez point la face des hommes. Dites-nous donc ce qu'il vous en semble : Est-il permis de payer le tribut à César, ou non? Mais Jésus,

leur malice connue, dit : Hypocrites, pourquoi me tentez-vous ? Montrez-moi la monnaie du tribut. Et eux lui présentèrent un denier. Jésus leur demanda : De qui cette image et cette inscription ? Ils lui répondirent : De César. Alors il leur répliqua : Rendez-donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu

HOMÉLIE

Sur le tribut dû à César

PAR M. RICAUD.

Cognitâ autem Jesus nequitiâ eorum, ait: Quid me tentatis, hypocritæ?
Mais Jésus connaissant leur malice, leur dit : Hypocrites, pourquoi me tentez-vous? *Matth.* 22. v. 18.

Des personnages bien différents se présentent aujourd'hui dans notre évangile, chrétiens auditeurs : Jésus-Christ et les pharisiens. Jésus-Christ, la sainteté même, envoyé de Dieu, son Père, pour enseigner la vérité aux hommes, et les pharisiens, suscités par le démon, le père du mensonge, pour s'opposer à la destruction de l'erreur et aux progrès de la vérité. Ces antagonistes se rencontrent et se combattent souvent dans l'Église ; mais ils le font aujourd'hui avec plus d'énergie que jamais. Chacun emploie pour sa défense les armes qui lui sont naturelles et qui lui conviennent : Jésus-Christ, la sagesse, la discrétion et la douceur ; les pharisiens, la malice, la dissimulation et l'hypocrisie. Soyons donc dans ce moment les spectateurs du grand combat que l'Église va nous mettre devant les yeux, mes frères : il ne nous sera pas inutile ; nous y apprendrons à aimer la vérité et à haïr l'injustice. La malice des pharisiens ne servira pas moins à nous instruire, que la sagesse de Jésus-Christ. L'une et l'autre vont faire le sujet et le partage de ce discours, entièrement fondé sur l'évangile que nous avons à vous expliquer.

PREMIER POINT.

Malice des Pharisiens.

Le vieillard Siméon l'avait annoncé : Jésus-Christ devait être un signe de contradiction dans le monde. Cet oracle de

vérité s'est accompli à sa naissance, pendant sa vie et à sa mort ; et il ne s'accomplit que trop encore aujourd'hui, mes très-chers frères. Mais parmi tous les ennemis de notre divin Maître, il n'en fut point de plus acharnés que les pharisiens. Ces prêtres de l'ancienne loi le haïssaient par envie, par intérêt et par vengeance. Il dévoilait leur hypocrisie, et il condamnait leur ambition, tandis que regardé lui-même partout comme un saint personnage, il était suivi et affectionné par le peuple. Il n'en fallait pas tant pour animer contre lui ces docteurs du mensonge. Mille fois ils tâchent de le surprendre dans ses discours, ou dans ses actions ; ils lui proposent des objections, ils lui tendent des piéges. Jésus-Christ les confond sans les éclairer, et leur ferme la bouche sans les convaincre. Ils l'admirent, mais ils ne se convertissent pas; et tout le fruit qu'ils retirent de ses instructions, c'est de devenir toujours plus endurcis et plus coupables. Aujourd'hui donc ils font un dernier effort pour triompher de sa sagesse, et ils recueillent pour ainsi dire toute leur malice dans un conseil, qu'ils tiennent pour le séduire et pour le perdre. *Abeuntes pharisæi consilium inierunt ut caperent eum in sermone.*

Dans ce conseil ténébreux, assemblé contre le Seigneur et contre son Christ, l'on proposa bien des choses, et l'on décida enfin qu'il ne fallait plus attaquer notre divin Sauveur sur la religion, puisque si souvent il avait fait preuve de ses lumières sur cette matière ; mais qu'il fallait le prendre du côté de la politique, espérant que, sur cet objet, il ne se tiendrait pas autant sur ses gardes. Ils conclurent encore qu'ils ne devaient pas se montrer eux-mêmes, leur présence pouvant lui donner de l'ombrage ; mais qu'ils se contenteraient de lui envoyer quelques-uns de leurs disciples, afin qu'il s'en défiât moins. C'est pourquoi ils choisirent parmi leurs sectateurs, ceux qu'ils jugèrent plus propres à dissimuler et à se contrefaire; ils leur enjoignirent de faire semblant de vouloir se mettre au nombre de ses disciples ; ils leur recommandèrent d'affecter beaucoup de zèle pour la justice, d'amour pour la vérité, de respect pour leur nouveau maître. Ils leur ordonnèrent de proposer la difficulté qu'ils leur suggéraient, moins comme une objection que comme un doute qui les retenait encore, et comme s'ils n'eussent attendu

que sa réponse pour s'y conformer. Ils leur associèrent quelques hérodiens, gens tout dévoués à Hérode, dont ils soutenaient les intérêts, grands défenseurs des impôts qu'ils levaient eux-mêmes, grands partisans des Romains, dont ils tenaient tout leur pouvoir, gens par conséquent qui n'auraient pas laissé impunie la moindre parole contraire à leur autorité. Tels furent ceux à qui ils confièrent le succès de leur tentative. Ils choisirent, pour la faire réussir, un jour où Jésus-Christ était occupé à annoncer sa doctrine à une grande foule de peuple, accourue de toute part pour l'entendre. Ne doutant pas que l'envie de plaire, de dominer, de se faire un nom, ne lui fît avancer quelque chose de répréhensible devant cette multitude, ils remplirent la place de témoins affidés, qui pussent dénoncer sa révolte et son crime ; et eux-mêmes, après tous ces préparatifs, se glissèrent secrètement parmi la foule, afin de pouvoir, sans être vus, considérer l'événement, et jouir en paix de leur triomphe. *Et mittunt ei discipulos suos cum herodianis.*

O haine de la vérité, vice exécrable, voilà donc réunis tous les traits qui te caractérisent ! Tu persécutes obstinément ceux qui te combattent ; tu vois dans eux la vertu sans l'aimer, la vérité sans la suivre ; tu ne te rebutes, tu ne te décourages jamais ; un artifice éventé est suivi d'un autre artifice plus méchant encore. Tu emploies toutes sortes de moyens pour nuire; tu agis, ou tu fais agir ; tu parais, ou tu te caches, suivant les diverses circonstances, et tes divers intérêts. Amis ou ennemis te sont indifférents, pourvu qu'ils te servent. Tu ménages les passions de ceux mêmes que tu veux perdre. Tu te replies comme un serpent, tu t'enveloppes dans l'obscurité, et tu te fais un plaisir malin de former des trames contre l'innocent, et de verser le sang du juste. *Abeuntes pharisæi consilium inierunt ut caperent eum in sermone ; et mittunt ei discipulos suos cum herodianis.*

Ces disciples rusés, formés par de si habiles maîtres, jouèrent leur rôle mieux encore qu'on n'aurait pu l'espérer. Ils prirent un air de persuasion, percèrent la foule, firent signe à Jesus-Christ qu'ils voulaient lui parler ; et tandis que ce divin Sauveur s'arrêtait pour les entendre, et que toute la multitude jetait sur eux des regards d'impatience et de curiosité, ils témoignèrent à Jésus le plus grand respect, le sa-

luèrent profondément, l'appelèrent leur maître, et lui déclarèrent qu'ils venaient se ranger au nombre de ses disciples. *Magister.*

Ces préludes de politesse et de civilité furent suivis d'un éloge pompeux qu'ils lui débitèrent, suivant les instructions qu'ils avaient reçues : ils lui dirent qu'ils l'avaient toujours connu pour véritable, c'est-à-dire, comme ils l'expliquèrent ensuite, qu'ils savaient qu'il était rempli d'amour pour la vérité, amour qui éclatait dans tous ses discours, et qui brillait dans toute sa conduite. Ils ajoutèrent surtout qu'en disant la vérité il ne faisait aucune acception ou distinction de personne, et qu'il ne craignait pas de déplaire pour cela, s'il le fallait, à qui que ce fût. Compliment artificieux qu'ils avaient appris de leurs maîtres, et qu'ils prononcèrent avec beaucoup d'affectation, de respect et d'apparence de sincérité, pour tâcher, s'il leur eût été possible, de piquer sa vanité, de séduire son zèle, et de le faire tomber dans le précipice qu'ils lui avaient préparé. *Scimus quia verax es... non enim respicis personam hominum.*

C'était là véritablement, mes frères, le caractère de Jésus-Christ; et, quoique la dissimulation et la malice inspirassent aujourd'hui ces paroles aux pharisiens, c'était pourtant un témoignage qu'ils rendaient malgré eux à un fait reconnu de tout le monde. En effet, aimer la vérité, la dire, agir suivant ses lumières, et cela malgré toutes les oppositions, en dépit des plus grands obstacles, tels étaient les traits caractéristiques du Sauveur. Il ne faisait autre chose qu'annoncer la vérité aux hommes, et il l'annonçait avec simplicité et sans faste. Il l'aimait tellement, qu'il se faisait un plaisir de la louer et de la récompenser partout où il la rencontrait : dans un gentil, dans un lépreux, dans un samaritain, dans une femme du peuple. Il était intrépide et inébranlable pour sa défense : la haine des pharisiens et des chefs du peuple ne l'intimidait pas ; les desseins qu'ils formaient contre sa vie ne l'arrêtaient pas. Il remplissait infatigablement son ministère ; et il disait toujours, en tous lieux et à tous : Heureux les pauvres, heureux les affligés, heureux les petits ; malheur aux pharisiens, malheur aux riches, malheur au monde ! Quel amour de la vérité ! quel zèle pour son triomphe ! il le poussait si loin, qu'il en de-

vint enfin la victime. Cet éloge lui était donc bien dû, et lui convenait à toute sorte de titres. *Scimus quia verax es... non enim respicis personam hominum.*

Ce qui me surprend donc, mon cher auditeur, ce n'est pas que les pharisiens aient reconnu ces vérités qui étaient évidentes et palpables ; mais c'est qu'en les reconnaissant, ils aient osé appeler Jésus-Christ leur Maître, et n'aient pas craint de se dire ses disciples. *Magister.* Un disciple, en effet, doit ressembler à son maître ; c'est de quoi il doit s'occuper ; c'est à quoi il doit prétendre. Mais quel rapport entre la conduite de ces docteurs de la loi et celle de leur nouveau maître? le même qu'entre la lumière et les ténèbres. Car, aimaient-ils la vérité, eux qui ne haïssaient Jésus-Christ que parce qu'il la leur disait sans cesse? Enseignaient-ils la vérité, eux qui avaient corrompu la pureté de la loi par des additions que leurs intérêts ou leurs autres passions leur avaient fait introduire et admettre? Agissaient-ils suivant la vérité, eux qui avaient recours à mille artifices, à mille détours de politique et de malignité pour élever leur crédit et pour détruire leurs adversaires? Enfin étaient-ils sans partialité et sans acception de personnes, eux qui se faisaient un point de conduite de mépriser les pauvres et les petits, et de n'avoir des égards et des attentions que pour les grands et pour les riches? Et dans l'instant même où ils feignent si artificieusement de se déclarer ses disciples, ne montrent-ils pas par leur conduite, combien peu ils le sont, et combien peu ils méritent de l'être? Comment osent-ils donc s'exposer à ce parallèle humiliant? Comment ne meurent-ils pas de honte en lui faisant cet aveu que la vérité leur arrache ? *Magister, scimus quia veraxes.... non enim respicis personam hominum.*

Et voilà, mes très-chers frères, le portrait de bien des chrétiens, le notre peut-être. Nous nous faisons gloire d'appartenir à Jésus-Christ; nous l'appelons notre maître; nous nous reconnaissons pour ses disciples. *Magister.* Et honorés d'un titre si glorieux, décorés d'un si beau nom, nous nous mettons fort peu en peine de nous en rendre dignes par notre fidélité à remplir les devoirs les plus sacrés qu'il nous impose. Jésus-Christ aimait la vérité et était plein d'estime pour elle ; et nous, si nous l'aimons, c'est lorsqu'elle nous

flatte ; mais nous la haïssons, nous la persécutons, lorsqu'elle nous reprend et nous corrige. Jésus-Christ parlait toujours suivant la vérité, et ne disait jamais rien contre elle ; et nous, nous avons recours au mensonge ponr soutenir nos moindres intérêts, quelquefois même sans intérêt, sous prétexte que c'est un mal léger, oubliant que c'est ne pas aimer Dieu, que de ne pas aimer la vérité, qui n'est autre chose que Dieu même. Jésus-Christ agissait toujours suivant la vérité et la justice; et nous, par mille manéges rusés, adroits, par mille détours artificieux, nous trahissons continuellement dans notre conduite, quelquefois la justice, et très-souvent la vérité. Enfin Jésus-Christ soutenait la vérité, sans respect humain et sans faiblesse ; et nous, mes frères, nous craignons toujours de trop faire pour elle ; nous l'abandonnons lâchement quand elle est attaquée, nous la trahissons à la vue du moindre danger ; nous rougissons de prendre son parti ; nous n'osons pas ouvrir la bouche pour sa défense ; nous la sacrifions sans cesse à de vains ménagements et à une fausse politique. Où est maintenant dans le monde, je vous le demande, cette belle sincérité dans les paroles et dans les actions, ordonnée même par l'Évangile ? où est cette noble impartialité pour les personnes, tant recommandée par l'apôtre saint Jacques aux premiers chrétiens ? ce sont là tout autant de vertus qu'on semble ne plus connaître, dans la dévotion même. Mais il est des abus bien plus révoltants encore : combien de phariens de nos jours, et combien même au milieu du christianisme, qui ont sans cesse la justice et la vérité dans la bouche, et qui ne l'ont jamais dans le cœur ; qui s'en servent comme d'un voile pour cacher leur mauvaise foi et leurs injustices ; et qui, après avoir dit les plus belles choses sur la justice et sur la vérité, montrent par leur conduite, un moment après, qu'ils sont les plus fourbes et les plus injustes des hommes ! Sont-ce là des chrétiens ? Ce sont pourtant des gens qui s'en donnent le nom ; mais qu'ils méritent peu l'éloge que reçoit le divin Sauveur de ses ennemis mêmes ! *Magister, scimus quia verax es... non enim respicis personam hominum.*

Après s'être préparé les voies par ce compliment, à une décision favorable, ils lui proposèrent hardiment la question qu'ils avaient méditée ; à savoir, s'il fallait payer le tribut à

César, où s'il fallait refuser de le faire. *Quid tibi videtur ? licet censum dare Cœsari, an non ?*

C'était là véritablement, mes chers auditeurs, une question fort difficile à résoudre dans ces circonstances. Les Juifs qui étaient le peuple de Dieu, ne se voyaient qu'avec peine forcés de payer tribut à des nations étrangères, et même soutenaient qu'ils ne pouvaient le faire en conscience. Les Romains, maîtres du monde entier, se croyaient autorisés par leurs conquêtes à exiger tribut de toutes les nations qu'ils avaient soumises, et punissaient de mort sans miséricorde tous ceux qui s'y refusaient, ou qui osaient soutenir publiquement le contraire. Les scribes et les pharisiens, pour plaire au peuple, et pour augmenter leur puissance, l'animaient en secret et le portaient à la révolte. Hérode et les hérodiens maintenaient la légimité des impôts les percevaient et se déclaraient ouvertement du parti des Romains qui les conservaient dans leurs charges. Tous ces intérêts divers et opposés rendaient donc la question fort périlleuse à décider et fort délicate ; et c'était précisément pour cela qu'ils voulurent la lui faire. *Quid tibi videtur ? licet censum dare Cœsari, an non ?*

Comment donc Jésus-Christ répondra-t-il à cette demande captieuse, sans se compromettre avec les Juifs ou avec les Romains ? S'il dit qu'il faut payer le tribut, il soulève le peuple entiché de ses droits, et risque d'en devenir la victime, ou du moins de perdre son respect et sa confiance. S'il soutient au contraire qu'on ne doit pas le payer, il s'attire la haine des Romains, et il est perdu sans ressource. S'il se tait on le prend pour un lâche, et il déplaît aux uns et aux autres. Embarras donc et difficultés de tous côtés ; mais embarras et difficultés que les pharisiens avaient prévus, et dont ils triomphaient par avance. *Quid tibi videtur ? licet censum dare Cœsari, an non ?*

Voilà donc, mes frères, tout le résultat de leur conciliabule ; voilà tout le motif de leur ambassade ; voilà l'unique but de leurs politesses affectées, de leur respect simulé, de leurs compliments artificieux. La question qu'ils viennent de faire, nous montre à découvert la noirceur de leur dessein et toute la profondeur de leur malice. Qu'en pensez-vous?

faut-il payer le tribut à César? *Quid tibi videtur ? licet censum dare Cœsari, an non ?*

La question une fois proposée, les disciples se tûrent pour en attendre la décision. Il se fit alors quelques rumeurs dans l'assemblée : le peuple, par l'impatience où il était de voir terminer ce doute ; les Romains, par la peine qu'ils avaient d'entendre traiter ces matières ; les pharisiens et les hérodiens, par l'envie qui les possédait de maintenir respectivement leur puissance. A ce tumulte qu'occasionna sans doute le choc de tant d'intérêts divers, succéda bientôt un silence causé par la curiosité ou par la haine. Jésus-Christ lui-même se tut quelques moments, comme pour laisser un peu jouir ses ennemis de leur prétendu triomphe. Il ouvrit ensuite sa bouche divine, et détruisit d'un seul mot toute leur intrigue. Méchanceté noire des pharisiens dans la question captieuse qu'ils font proposer à Jésus-Christ par leurs disciples ; nous venons de le voir. Sagesse profonde du Sauveur dans la réponse qu'il y fait ; c'est le sujet de la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Sagesse de Jésus-Christ.

Le prophète Isaïe l'avait prédit, chrétiens auditeurs : l'Esprit-Saint devait reposer sur Jésus-Christ, et avec lui l'esprit de sagesse, d'entendement, de conseil et de science. Aussi, notre divin Sauveur le fit-il bien voir dans cette circonstance. Il perça à l'instant même dans le cœur de ses ennemis, il en découvrit toute la malice, et ils ne purent rien cacher à ses yeux de leur noirceur et de leur perfidie. *Cognita autem Jésus nequitia eorum.*

Non, mes frères, ne nous y trompons pas, il ne sert de rien au pécheur de s'envelopper dans ses intrigues et dans ses manéges. Il réussira peut-être par là à séduire les hommes, qui ne jugent que sur l'apparence ; à passer pour ce qu'il n'est pas ; à usurper l'estime et l'admiration ; à triompher, si vous voulez, dans tous ses perfides desseins ; mais après tout, trompera-t-il jamais Dieu lui-même? lui dérobera-t-il la connaissance de son péché? se soustraira-t-il à sa vengeance ? et à quoi lui servira enfin d'avoir ébloui les hommes faibles et bornés, si Dieu le connaît et le juge? *Cognita autem Jesus nequitia eorum.*

Mais ce n'était pas assez pour Jésus-Christ d'avoir reconnu la malice de ses adversaires ; il fallait encore, pour le triomphe de la vérité, les dévoiler et les confondre, en la faisant connaître à tout ce peuple assemblé. C'est ce qu'il fit en peu de mots, et de deux manières différentes : d'abord en répondant au discours flatteur qu'ils lui avaient fait ; et ensuite en décidant la question maligne qu'ils lui avaient proposée.

Quant à leur compliment, il s'y montra très-peu sensible. Au contraire, il quitta pour un moment cet air de douceur et d'humilité qui faisait le fond de son caractère, et les regardant avec indignation et avec toute l'autorité que lui donnait son ministère : Taisez-vous, leur dit-il, hommes fourbes et hypocrites, et ne soyez plus assez téméraires, pour oser tenter votre maître et votre Dieu. *Quid me tentatis, hypocritæ*?

Arrêtons-nous quelques moments à ces paroles, mes frères, et pesons-en attentivement le sens.

La première chose qu'elles nous apprennent, c'est qu'un flatteur est un tentateur ; et c'est là un avis, mes très-chers frères, qui nous est utile à tous, même dans nos affaires temporelles, mais qui l'est surtout à ceux, ou à celles, qui par leur sexe ou par leur rang, sont encore plus que les autres exposés dans le monde à la flatterie. Ainsi vous, grands du monde, riches du monde, pourquoi croyez-vous qu'on vous entoure avec tant d'assiduité, qu'on encense vos caprices mêmes, qu'on prévient tous vos goûts, qu'on préconise jusqu'à vos défauts, qu'on exalte jusqu'à vos vices, et qu'on les érige en vertus ? C'est afin de pouvoir par là abuser de votre crédit, tromper votre vigilance, séduire votre bonne foi, et malverser sous votre nom. Et vous, filles et femmes mondaines, pourquoi croyez-vous qu'on se montre quelquefois si empressé à vous servir, si ardent pour vos intérêts, si facile à vous donner des louanges, si exact à applaudir à tout ce que vous dites, à tout ce que vous faites ? Pourquoi en un mot, ces soins assidus, ces attentions délicates que l'on a pour vous en toute rencontre, et à quelque prix que ce soit ? C'est souvent, et l'expérience ne vous le prouve que trop, afin de piquer votre vanité, d'intéresser votre amour-propre, d'avoir entrée dans votre cœur, et de vous précipiter ensuite dans toute sorte de crimes. *Quid me tentatis* ?

La seconde chose que ces paroles nous apprennent, c'est

qu'un flatteur est un hypocrite, c'est-à-dire, qu'il pense bien différemment qu'il ne parle, et que, tandis que sa bouche vous appelle homme sage, personnage sensé, femme respectable, fille vertueuse, son esprit vous regarde comme un ignorant ou comme un sot, comme une orgueilleuse ou comme une imprudente. Il ne cherche, en un mot, qu'à vous mesurer et à vous connaître, et plus vous croyez à ce qu'il vous dit, moins il pense devoir le croire. Or, mes frères, quelle faiblesse que d'attacher quelque importance à de vains compliments, à de fausses louanges, auxquels celui qui vous les adresse ne croit pas lui même ! *Hypocritæ.*

En un mot, ces paroles nous apprennent à craindre la flatterie, à mépriser la flatterie, à repousser la flatterie, à n'aimer ni à l'entendre, ni à l'employer nous-mêmes. Eh ! dans quel temps ces avis sont-ils plus nécessaires que dans ce siècle, où l'art de dissimuler est porté à son comble, où l'on a sans cesse le miel à la bouche et le fiel dans le cœur ; où l'on dit dans un endroit ce que l'on contredit un moment après dans un autre ; où l'on couvre par des manières affectées des desseins de ténèbres et d'iniquité ; où l'on poignarde en embrassant, et où enfin l'on n'aime uniquement que soi, alors même que l'on paraît le plus aimer les autres? Prenez-y donc bien garde, mon cher auditeur : suivez le conseil du saint roi David ; pratiquez ce qu'il faisait lui-même sur le trône où la Providence l'avait placé ; écoutez avec respect, avec amour, avec confiance, les avis, les reproches mêmes des gens de bien : ils ne peuvent que vous être utiles ; mais craignez, fuyez, repoussez, quelque douces qu'elles soient, les flatteries des pécheurs, si vous voulez conserver votre innocence. La flatterie, nous dit l'Écriture, paraît à notre cœur aussi douce que l'huile ; mais elle le déchire ensuite bien plus que le trait le plus perçant. Eh ! n'y a-t-il pas déjà assez de notre misérable amour-propre pour nous tromper, sans qu'il soit besoin encore que d'autres nous aident à le faire ? Regardons comme nos ennemis, tous ceux qui oseront nous parler de la sorte, et employons, s'il le faut, pour les forcer au silence, la sainte liberté, que doit nous donner le désir de sauver notre âme. *Quid me tentatis, hypocritæ ?*

Mais après tout, ce n'était encore là que les préliminaires de la grande question qu'il s'agissait de décider, et dans la-

quelle résidait toute la difficulté ; et c'était là aussi que les pharisiens attendaient notre divin Maître, pour voir s'il se tirerait heureusement de tant d'embarras. Voyons nous-mêmes comment il y répondit.

Si Jésus-Christ eût fait une réponse directe à la demande qu'on lui avait proposée, ses ennemis n'auraient pas manqué d'y trouver quelque chose à reprendre, et il n'aurait pas satisfait tout le monde également. Il prit donc une route plus simple, plus sûre et plus courte, et il aima mieux les convaincre par un fait, que par des raisonnements. Montrez-moi, leur dit-il, la monnaie dont vous vous servez pour payer votre tribut. *Ostendite mihi numisma census.* A l'instant chacun s'empressa de lui présenter un denier. *Obtulerunt ei denarium.* Jésus-Christ le prit, le considéra attentivement, et le montrant ensuite à ceux qui le lui avaient présenté : De qui est, leur dit-il, cette figure et l'inscription qu'il y a à l'entour? *Cujus est imago hæc et superscriptio?* Surpris de sa demande, et ne sachant ce qu'il voulait en conclure, les pharisiens lui répondirent sans hésiter, que chacun savait que c'était là l'image de César, *Dicunt ei: Cæsaris.* O insensés, qui ne voyaient pas que par là ils détruisaient le piége qu'eux-mêmes avaient tendu ! Car Jésus-Christ les prenant par leurs propres paroles, et profitant de leur réponse, leur dit en rendant la pièce d'argent : Puisque vous reconnaissez César pour votre roi, en vous servant de sa monnaie, faites-vous connaître aussi pour ses sujets, en lui payant votre tribut : et ne vous glorifiez du titre de peuple de Dieu que vous portez, que pour remplir tous vos devoirs religieux et civils, avec plus d'exactitude encore. Voilà ma décision sur cette matière. Rendez à César, ce qui est à César, et à Dieu, ce qui est à Dieu. *Reddite ergo quæ sunt Cæsaris, Cæsari ; et quæ sunt Dei, Deo.*

Par cette réponse, il ne déplut à personne, et il satisfit également tout le monde. Le peuple ne put s'empêcher de voir et de convenir qu'en recevant la monnaie de César, il l'avait par là même reconnu pour roi, et s'était engagé à lui rendre ce qu'il en avait reçu, en lui payant son tribut, toutes les fois et tout autant qu'il serait nécessaire. Les Romains furent charmés qu'il consacrât ainsi leur puissance, jusqu'à la mettre à côté de celle de Dieu. Les pharisiens couverts de honte et de dépit, se virent obligés d'admirer et de se taire.

Les Hérodiens surtout firent éclater leur joie et lui donnèrent publiquement les plus grands éloges. Tous furent convaincus et satisfaits, et tous répétaient, dans le sentiment de leur surprise et de leur enthousiasme, cette belle sentence : Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. *Reddite ergo quæ sunt Cæsaris, Cæsari, et quæ sunt Dei, Deo.*

Que cette conduite est admirable, mes très-chers frères ! mais qu'elle fournit en même temps matière à notre instruction ! Appliquons-nous pour cela à l'étudier et à la connaître. Jésus-Christ nous y donne l'exemple de bien des vertus.

D'abord il demande une pièce d'argent : il n'en a point lui-même, il la reçoit des mains du peuple, et, lorsqu'il s'agit de pratiquer ce qu'il enseigne aux autres, c'est-à-dire de payer le tribut à César, il a besoin d'un miracle pour y satisfaire. Il nous apprenait par là, ce qu'il nous avait déjà enseigné plusieurs fois par ses discours et par ses exemples, que l'esprit de pauvreté et de détachement des richesses est l'essence de notre religion, et l'âme du christianisme. *Ostendite mihi numisma census.*

Ensuite il s'informe de qui est cette image et cette inscription, ignorant ou feignant d'ignorer le nom même de celui qui avait étendu dans tout l'univers sa réputation et son empire. Il nous apprenait par là à nous soucier peu de ce qui se passe dans le monde, à ne nous occuper que de ce qui nous touche de plus près, c'est-à-dire de notre salut; à ne pas donner trop de temps à des raisonnements politiques, quelquefois criminels, toujours pour le moins superflus, et à prouver que nous aimons sincèrement notre patrie, en faisant des vœux pour sa prospérité, et surtout en la servant utilement dans l'état où la Providence nous a placés. *Cujus est imago hæc et superscriptio?*

Enfin, et ceci vient plus directement à notre sujet, il nous apprenait par l'ensemble de sa conduite, qu'il ne suffit pas quelquefois d'aimer la vérité, de la respecter dans ses actions et dans ses paroles, mais qu'il faut encore faire tout cela en temps et lieu, avec discrétion et avec prudence. Oui, mes frères, il y a un milieu entre cette crainte coupable qui nous fait taire la vérité, et cette critique turbulente qui nous fait dire souvent mal à propos. Avis dont nous avons tous besoin dans les corrections fraternelles que la charité nous oblige

quelquefois à nous faire les uns aux autres ; mais, avis dont ont besoin surtout ceux qui ont quelque autorité dans le monde, les supérieurs à l'égard de leurs inférieurs, les pères et les mères à l'égard de leurs enfants, les maîtres et les maîtresses à l'égard de leurs domestiques. Disons la vérité, pour la faire aimer, et non pour la faire haïr ou craindre. Ah ! elle est si aimable par elle-même, qu'il est bien peu de cœurs assez endurcis pour ne pas l'aimer, dès qu'ils la reconnaissent. Mais il faut pour cela qu'ils la voient seule et dégagée de tout intérêt propre. D'où vient, mon cher auditeur, qu'elle est si haïssable dans votre bouche ? c'est que vous la mêlez avec toutes vos passions, avec votre envie, avec votre orgueil, avec votre susceptibilité, avec vos caprices. Il est peu de gens, parmi ceux qui vous sont soumis, qui soient assez vertueux, ou assez éclairés, pour faire une telle distinction, et de là qu'arrive-t-il ? c'est qu'ils en viennent jusqu'à haïr la vérité, en ne croyant souvent haïr que vos défauts et que vos vices. Séparez-la donc vous-mêmes de ce chaos ; montrez-la toute seule, dans sa beauté, dans son éclat ; dites-la comme Jésus-Christ, avec douceur, avec discrétion et avec prudence ; et en la disant de la sorte, vous commencerez par gagner les cœurs, et vous finirez par gagner les âmes. Leçon admirable que nous donne aujourd'hui Jésus-Christ par son discours et par sa conduite. *Reddite ergo quæ sunt Cæsaris, Cæsari, et quæ sunt, Dei, Deo.*

Mais que firent les pharisiens en entendant ces paroles ? sans doute qu'ils ouvrirent les yeux à la lumière, qu'ils reconnurent leur erreur et leurs crimes, qu'ils renoncèrent à leurs passions, et qu'ils revinrent à Jésus-Christ ? Non, mes frères, l'évangéliste se contente de nous faire remarquer qu'ils furent saisis d'admiration, qu'ils se turent, et qu'ils laissèrent là celui qu'ils n'avaient pu tromper ; mais que du reste leur cœur ne changea pas. En effet, un jour, malgré ce qu'ils viennent d'entendre, on les ouïra crier sur une place publique que Jésus-Christ est l'ennemi de César. S'ils s'en vont donc aujourd'hui, c'est afin d'aller tramer en secret de nouveaux desseins pour le perdre. *Mirati sunt, et relicto eo abierunt.*

Et voilà, mes frères, jusqu'où conduit la haine de la vérité : on commence par détester celui qui l'annonce ; on la persé-

cute ensuite dans sa personne ; on aveugle son propre esprit, on endurcit son cœur ; et si quelques rayons de lumière viennent à bout de temps en temps de percer l'obscurité volontaire de cet effroyable chaos, on n'y ouvre un moment les yeux, que pour se replonger ensuite dans de plus profondes ténèbres. *Mirati sunt, et relicto eo abierunt.*

Appréhendons ce malheur, mes frères ; et pour cela, aimons la vérité qui nous reprend, et craignons celle qui nous flatte. Ne la haïssons jamais, ne la persécutons jamais, ne la trahissons jamais dans nos actions, ni dans nos paroles, comme les pharisiens de notre évangile ; mais aimons à l'entendre, quelque désagréable qu'elle nous puisse être ; disons-la nous-mêmes avec courage et franchise, mais avec douceur, discrétion et prudence, comme Jésus-Christ. C'est là le principal fruit que nous devons retirer de ce discours, et tout le précis de cette homélie.

Mais surtout, retenez bien cette maxime, qui termine notre évangile, maxime qui est l'abrégé du christianisme, et que je voudrais, s'il m'était possible, graver partout, et principalement dans vos esprits et dans vos cœurs : Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. *Reddite ergo quæ sunt Cæsaris, Cæsari, et quæ sunt Dei, Deo.*

Cette maxime regarde d'abord la soumission due aux souverains. Et en effet, mes frères, si Jésus-Christ recommandait tant l'obéissance à un prince tel que César, étranger pour les juifs et infidèle, que n'aurait-il pas dit, s'il eût été parmi nous, de l'obéissance que nous devons à un prince (1) dont nous sommes les sujets naturels, et qui est chrétien et catholique comme nous ? à un prince tel que celui qui nous gouverne, qui ne veut que le bien de ses sujets, et qui a fait asseoir avec lui la religion sur le trône ? Combien ne nous aurait-il pas recommandé à son égard l'amour, la fidélité et le zèle ! Le servir, c'est servir Dieu, puisqu'il en est lui-même l'image, le serviteur et le ministre. *Reddite ergo quæ sunt Cæsaris, Cæsari, et quæ sunt Dei, Deo.*

Mais, cette maxime a encore un autre sens plus commun et plus étendu : elle nous apprend à remplir fidèlement tous nos devoirs, soit envers Dieu soit envers les hommes. Devoirs envers Dieu : devoirs de foi, de culte, d'amour, de fidé-

(1) Ceci était écrit avant notre déplorable Révolution.

lité, d'obéissance ; devoirs envers les hommes : devoirs de justice, de bienfaisance, de charité, de douceur, d'humanité. Devoirs qui sont liés inséparablement les uns aux autres : ce n'est qu'en rendant à Dieu ce qui est à Dieu, qu'on peut apprendre exactement à rendre aux hommes ce qui est aux hommes ; et de même, ce n'est qu'en rendant aux hommes ce qui est aux hommes, qu'on peut se flatter justement de rendre à Dieu ce qui est à Dieu. Si vous remplissez les uns sans les autres, vous n'avez rien fait : ce n'est qu'en vous acquittant fidèlement et des uns et des autres que vous pourrez vous rendre le consolant témoignage que vous avez accompli toute justice. *Reddite ergo quæ sunt Cæsaris, Cæsari et quæ sunt Dei, Deo.*

Il y a dans le monde, mes frères, des gens qui se disent pieux et qui croient l'être, qui fréquentent beaucoup nos églises, qui ont beaucoup de pratiques de religion, qui récitent beaucoup de prières, mais qui du reste négligent ou abandonnent les devoirs de leur état, l'attention à leur ménage, l'éducation de leurs enfants, le soin de leurs domestiques ; impitoyables avec les malheureux, intraitables dans les différends qui leur surviennent, usurpateurs des biens d'autrui, négligeants à payer leurs domestiques, ou à satisfaire leurs créanciers. Ces gens-là croient rendre à Dieu ce qui est à Dieu ; mais ils ne rendent pas aux hommes ce qui est aux hommes. Il en est d'autres au contraire qui se flattent de ne faire tort à qui que ce soit, qui vivent d'une manière en apparence irréprochable, qui passent pour des personnes d'honneur et de probité, mais qui dans le fond ne connaissent presque pas Dieu, se soucient fort peu de sa religion, perdent aisément et sans peine son amour et sa grâce. Ceux-là s'imaginent rendre aux hommes ce qui est aux hommes, mais ils ne rendent pas à Dieu ce qui est à Dieu. Double écueil, double illusion, double précipice. Les premiers n'ont qu'une fausse piété, qu'une dévotion imaginaire ; les seconds n'ont qu'une sagesse insuffisante et une philosophie toute mondaine. Le seul parfait chrétien est celui qui réunit l'un et l'autre de ces deux devoirs, qui rend en même temps et à Dieu ce qui est à Dieu, et aux hommes ce qui est aux hommes. C'est là ce que Jésus-Christ lui-même est venu nous apprendre par ses discours et par ses exemples ; c'est l'ac-

complissement de toute sa loi ; c'est la charité chrétienne, en un mot, vertu divine, la plus grande de toutes, qui seule nous sanctifiera sur la terre, pendant les temps, et qui seule subsistera dans le ciel, pendant l'éternité bienheureuse que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Jésus-Christ enseigne ce qui est dû à César

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE.

Les pharisiens s'étant retirés, tinrent conseil entre eux sur les moyens de surprendre Jésus dans ses paroles.

Quel homme, quelque saint, quelque bon, quelque modeste qu'il soit, peut espérer d'éviter les traits de l'envie et de la calomnie, puisque Jésus-Christ y a été constamment en butte? Il a voulu en être attaqué, pour nous donner deux instructions importantes. La première est de n'être ni étonnés, ni désolés, quand nous en devenons les objets ; la seconde est de connaître la conduite à tenir dans cette circonstance pénible et délicate. Mais ces leçons sont généralement aussi mal observées que les autres du divin Sauveur. Considérons l'effet que produisent sur nous les traits d'inimitié, les propos satiriques dont nous sommes l'objet : nous verrons que c'est assez ordinairement l'affliction, mais plus souvent encore la colère. Quand nous apprenons qu'un discours a été tenu contre nous, le premier mouvement est de nous informer de qui il est parti. Aveugles que nous sommes ! Nous ne voyons pas qu'il nous serait bien plus avantageux de l'ignorer. Nous éviterions, d'une part, la tentation de la vengeance ; et de l'autre, le danger de nous faire, par nos représailles, un ennemi irréconciliable. Peu nous importe, pour l'ordinaire, de savoir quel est l'auteur du propos qui nous offense. Ce qui nous intéresse essentiellement, c'est d'examiner avec soin si le reproche est fondé, afin de nous corriger. Nous pouvons faire servir à notre salut la médisance faite contre nous, de trois manières : en la supportant, en

l'offrant à Dieu, en réformant les défauts qu'elle nous fait connaître. La médisance est un vice qui rend très-odieux celui qui en est infecté; mais la susceptibilité contre la médisance est un défaut qui rend bien malheureux celui qui en est atteint. Cette inculpation qui vous désole allait s'éteindre, et c'est votre souffle imprudent qui l'a rallumée. Vous vous plaignez qu'elle circule; et c'est vous qui, en la repoussant, l'avez répandue. Notre vanité nous présente comme des injustices manifestes les médisances faites contre nous; mais avec de l'attention et de l'impartialité envers nous-mêmes, nous verrions presque toujours que nous nous sommes attiré ce que nous croyons ne pas mériter. Cet homme, dont les discours nous choquent, dont les intrigues nous nuisent, n'avons-nous pas provoqué son inimitié par des propos légers, par des manques d'égards, peut-être par des offenses plus graves ? Ce reproche qui, à nos yeux, est une calomnie, n'y avons-nous pas donné lieu, au moins par des imprudences? Telle est l'injustice générale : nous ne nous apercevons point de ce qui dans nous offense les autres ; mais nous sentons avec une vivacité excessive tout ce qui, dans les autres, nous choque le plus légèrement. Ainsi, tandis qu'on donne au prochain des sujets continuels de se plaindre, on se plaint de lui souvent sans sujet. Le moyen certain de conserver la paix avec les hommes, se réduit à deux points très-simples : ne point choquer et ne point se choquer ; être attentif à ne point offenser les autres par ses actions ou ses paroles ; être décidé à ne s'offenser jamais des paroles ou des actions d'autrui. De ces deux devoirs, la charité nous fera pratiquer l'un, et l'humilité l'autre. Aimons le prochain, et nous éviterons avec soin tout ce qui peut le blesser. Reconnaissons notre faiblesse et nos défauts, et nous sentirons la justice des traverses et des dégoûts que nous éprouvons.

La haine acharnée des scribes et des pharisiens contre Jésus-Christ a droit de nous étonner. C'était précisément cela même qui aurait dû lui concilier leur estime, qui les aliénait : sa doctrine si pure, parce qu'elle condamnait leurs vices ; sa vie exemplaire, parce qu'elle était une censure de la leur. Plus il faisait de choses pour les amener à la vérité, plus ils s'irritaient contre lui. Plus il faisait de bien, plus ils

lui voulaient de mal ; affreux effet de la haine qui s'aigrit de ce qui devrait la calmer, et qui change en poison les remèdes propres à la guérir ! Combien de Saüls persécutent un David par l'envie de ses succès ! Combien d'Amans cherchent à perdre un Mardochée, offusqués de son inflexible vertu ! Combien de vieillards accusent d'adultère une Susanne, irrités de son invincible chasteté ! Combien de courtisans dénoncent un Daniel comme coupable de désobéissance, blessés de son inaltérable fidélité au prince et à Dieu !

C'est dans ses paroles que les pharisiens cherchent à attaquer Jésus-Christ. Ils savaient, ces hommes aussi adroits que méchants, que c'est par ce côté que l'homme est plus facile à surprendre. Sans parler des excès auxquels la langue se laisse entraîner par les passions ; sans parler des blasphèmes de l'impiété, des saletés de la luxure, des mensonges de la duplicité, des noirceurs de la haine, combien de péchés ne lui font pas commettre l'inattention, la légèreté, l'imprudence, l'indiscrétion ! Combien de fautes nous échappent dans l'abondance de nos paroles, dont nous ne nous apercevons pas, et qui ont cependant des suites fâcheuses, soit par le tort qu'elles font, soit par le scandale qu'elles donnent ! La circonspection dans les discours est un des points les plus délicats et les plus importants de la doctrine chrétienne. Il faut une finesse de tact, que l'on n'acquiert que par la réflexion, par l'expérience, et surtout par le secours de la grâce, pour se communiquer dans la mesure convenable ; et pour être à la fois franc et discret, ouvert et réservé ; pour ne dire que ce qu'il faut, et pour dire tout ce qu'il faut ; pour tenir le milieu entre le bavardage qui amène l'indiscrétion, et la taciturnité qui fait soupçonner de fausseté. Ce doit être notre occupation constante de nous rendre tellement les maîtres de notre langue, qu'elle ne nous emporte jamais à des paroles dont nous ayons à nous repentir. En acquérant cet empire sur nos discours, nous l'obtiendrons facilement sur nos actions. L'apôtre saint Jacques compare la langue au frein avec lequel on mène les chevaux où l'on veut, et au gouvernail par lequel on dirige les plus grands vaisseaux (1).

(1) Si autem equis fræna in ora mittimus ad consentiendum nobis, et omne corpus illorum circumferimus. Ecce et naves, cum magnæ sint, et a ventis validis minentur, circumferentur a modico gubernaculo ubi im-

Qui sait la conduire, est capable de se régler toute sa vie. Qui a la force de se préserver du genre de péché qui se commet le plus promptement, pourra sans peine se garantir des autres.

Et ils lui envoyèrent de leurs disciples avec des hérodiens, qui lui dirent : Maître, nous savons que vous êtes véridique, et que vous enseignez la voie de Dieu selon la vérité, sans acception d'aucunes personnes ; dites-nous donc votre sentiment? Est-il permis, ou non, de payer le tribut à César ?

Les pharisiens avaient plusieurs fois tenté inutilement Jésus-Christ sur des points de religion. Ici ils imaginent de l'attaquer sur une matière d'État. Le peuple juif, depuis environ un siècle, sujet et tributaire des Romains, regardait leur autorité comme usurpée, et leur joug comme illégitime. Il croyait que le tribut n'était pas dû à l'empereur, qui, de son côté, l'exigeait exactement. La question proposée au divin Sauveur, tendait à le compromettre avec l'un ou l'autre parti ; à le rendre odieux au peuple, ou suspect à la puissance souveraine.

S'il dit que le tribut doit être payé, il déplaira aux Juifs, à qui on le présentera comme traître à sa nation. S'il répond que le tribut n'est pas dû, il se déclare ennemi des Romains; et aussitôt on le dénoncera aux officiers de l'empereur, comme rebelle à son autorité. Par un raffinement de méchanceté, les pharisiens avec leurs émissaires envoient des serviteurs d'Hérode, prince attaché aux Romains, de qui il tenait son pouvoir, et qui le soutenaient. Ainsi, le Sauveur allait se trouver en face de deux partis opposés, ce qui, à ce qu'on espérait, redoublerait son embarras et son danger.

Une autre ruse des pharisiens, est la manière dont ils parlent à Jésus-Christ, pour lui ôter le soupçon de leur trahison. Avant de proposer leur insidieuse question, ils commencent par lui donner des louanges. Cette manière de flatter ceux que l'on veut perdre est aussi ancienne que le monde. Ce fut en flattant nos premiers parents de l'espoir de l'immortalité, de la science universelle, de la ressemblance avec Dieu, que le démon les séduisit, et les entraîna avec toute leur postérité dans leur ruine. Depuis ce temps la flatterie est encore

petus dirigentis voluerit. Ita et lingua modicum quidem membrum est, et magna exaltat. *Jacob.*, III, 3 et 5.

de tous les moyens de corruption, celui dont il se sert le plus souvent, et qui lui réussit le mieux. Tout le monde réclame contre le vice de l'adulation ; tout le monde en connaît le danger ; tout le monde se propose de s'en garantir, et presque tout le monde se laisse gagner par elle. On déteste et on méprise en général les flatteurs ; mais on accueille et on chérit en particulier ceux par qui on est flatté. On plaint et on blâme ceux qui ont la faiblesse de se laisser abuser par des éloges ; et l'instant d'après on devient dupe d'éloges plus grossiers encore. On démêle avec justesse ceux qui flattent les autres ; on est incapable de discerner ceux par qui on est flatté. On reconnaît clairement la fausseté des éloges donnés à autrui, on est toujours persuadé de la sincérité de ceux que l'on reçoit. Plus ils sont outrés, plus l'amour-propre se persuade qu'il les mérite. Comme les animaux imbéciles qui habitent l'élément liquide, chacun vient successivement se faire prendre à l'appât par lequel il a vu enlever son voisin.

Ce piége est d'autant plus difficile à éviter, qu'il est souvent tendu avec une grande adresse. Le flatteur a sur celui qu'il entreprend de séduire un grand avantage ; c'est qu'il a le temps d'étudier son caractère, de sonder ses inclinations, d'examiner ses passions, de concerter en conséquence ses moyens, et de les y adapter. La flatterie sait se revêtir de toutes sortes de formes, et est habile à choisir les plus propres aux succès. Quelquefois elle se garde de donner des louanges grossières qui la feraient découvrir ; mais, comme nous la voyons ici, elle loue l'homme des qualités qu'il possède réellement. Souvent elle ne le loue pas directement ; mais elle a soin de le vanter devant des personnes qui le lui rapportent. D'autres fois, pour se donner un air de franchise, à de grandes louanges elle entremêle quelques légers reproches. Elle se montre, selon les occurrences, impartiale ou zélée ; elle prend tantôt le ton de la justice, tantôt celui de l'intérêt, quelquefois même celui de la brusquerie. Il serait impossible de la suivre dans la multiplicité des voies tortueuses qu'elle sait prendre. Souvent, pour atteindre son but, elle suit la route qui y paraît le plus opposée. Comment l'homme droit et franc, qui, jugeant les autres d'après son cœur, ne soupçonne pas le mal, évitera-t-il tant d'embûches semées

sous ses pas ? Comment échappera-t-il à ces filets, dont il est de toutes parts environné ? C'est pour l'en garantir que Jésus-Christ lui recommande de joindre à la simplicité de la colombe, la prudence du serpent (1). Ce sont deux excellentes vertus, mais qui ont l'une de l'autre un besoin réciproque. Séparée de la simplicité, la prudence dégénère en finesse; isolée de la prudence, la simplicité tombe dans la duperie. Le prudent sans simplicité est sujet à devenir trompeur ; le simple sans prudence est exposé à se voir toujours trompé. Le moyen de concilier parfaitement ces deux vertus, et d'éviter sûrement les piéges de la flatterie, c'est la religion qui le donne. Il consiste à posséder la vertu que le christianisme donne pour base à toutes les autres, l'humilité. L'homme véritablement humble, est par cela même à la fois simple et prudent. Simple, toute affectation lui est étrangère, toute prétention odieuse, toute voie oblique insupportable. Prudent, il connaît la fumée des adulations dont on l'encense, et n'a garde de s'en repaître. Il découvre le foyer noir et infect dont elle s'élève, et il s'en éloigne. Comme c'est par la vanité que la flatterie se glisse dans le cœur, l'humilité lui en ferme la porte. Quel accès peut-elle avoir dans une âme à qui toute louange est suspecte ; qui, profondément pénétrée de son indignité, croit ne mériter aucun éloge ; qui, continuellement occupée de ses défauts pour les corriger, ne pense aux qualités dont elle ne peut se refuser le témoignage, que pour en déplorer l'imperfection et la fragilité ?

Les pharisiens louent Jésus-Christ de deux qualités : de ce qu'il est parfaitement sincère dans ses instructions, et de ce qu'il ne fait aucune acception de personnes. Mais ils ne le flattent ainsi, que pour le faire tomber dans les excès de ces deux vertus. Ils vantent la sincérité de ses paroles pour lui en faire lâcher quelqu'une qui soit imprudente ; et son impartialité, pour l'engager à heurter quelqu'une des puissances. Ne pouvant découvrir en lui aucun vice, c'est par ses vertus mêmes qu'ils veulent l'induire en faute. Mais il déconcertera cette nouvelle ruse comme toutes les autres. Modèle de la perfection, il montrera la juste mesure dans laquelle elle consiste ; car, dans la vie morale, on marche en-

(1) Estote ergo prudentes sicut serpentes, et simplices sicut columbæ. *Matth.*, X, 16.

tre les deux dangers, de ne pas atteindre la perfection, et de l'outrer. Où commence l'excès, la vertu finit, et le vice s'étend au-delà comme en-deçà des limites qui la circonscrivent. La sincérité, chère à la terre comme au ciel, fait le bonheur de la vie présente, et prépare celui de la vie future; mais portée trop loin, elle devient indiscrétion. Il est toujours défendu de trahir la vérité ; il est souvent recommandé de la taire. Mentir est pécher contre la justice ; dire vrai hors de propos, est presque toujours offenser la charité. L'homme élevé à l'école de Jésus-Christ est véridique, mais circonspect ; et publiant les vérités utiles, retenant au-dedans de lui celles qui seraient nuisibles, il sert constamment le prochain, la société, lui-même et Dieu, soit par ce qu'il dit, soit par ce qu'il ne dit pas.

C'est de même un mérite aux yeux de Dieu, de ne pas faire acception des personnes. Mais il faut craindre d'abuser de ce principe, pour choquer les convenances, heurter les égards sociaux, et enfreindre les lois de la civilité, qu'a fait dicter l'utilité publique. Il est recommandé surtout aux pasteurs des âmes, de faire le discernement des circonstances qui exigent d'eux, ou qui leur interdisent des préférences. Dans le spirituel, ils ne doivent point connaître les différences que l'ordre de la société met entre les rangs. L'âme de l'homme le plus pauvre, le plus humble, est aussi grande devant Dieu que celle du seigneur le plus élevé. Mais dans tout ce qui est temporel, ils sont tenus de rendre à la condition et à la dignité ce que la loi ou l'usage leur attribue. Deux sortes de ministres pèchent dans cette matière. D'une part, ceux qui pour rendre, selon le précepte de l'Apôtre, honneur à qui l'honneur est dû (1), transportent à l'ordre religieux ce qui leur est commandé dans l'ordre civil, s'occupant exclusivement des personnes d'un état considérable, se livrant entièrement à la direction de quelques âmes dévotes de qualité; et pour ces personnes dont la considération flatte leur vanité, négligeant le reste de leur ministère; se faisant les agents de leurs affaires, les complaisants de leurs goûts, les ministres de leurs divertissements ; intervertissant les heures de l'office divin selon les volontés et les caprices des seigneurs de leurs paroisses. D'une autre part, ils sont

(1) Reddite ergo omnibus debita... cui honorem, honorem. *Rom.*, XIII, 7

aussi répréhensibles ceux qui, pour ne pas faire acception des personnes, ne savent pas en faire la distinction; qui manquent aux égards, aux prévenances, aux attentions, au respect dus aux hommes de l'état supérieur; qui, par la rudesse de leur ton, par la grossièreté de leurs manières, aliènent, offensent, irritent ceux dont l'amitié et l'estime leur seraient si utiles, même pour l'exercice de leurs fonctions. Le pasteur religieux et éclairé sait concilier les devoirs de son ministère avec ceux de la société. Il connaît l'étendue et la borne des uns et des autres. Il étend sa sollicitude pastorale indistinctement sur tous ses paroissiens. Il réserve ses déférences et ses égards pour ceux à qui ils sont particulièrement dus. Il vole auprès du petit, comme auprès du grand, quand ses fonctions l'y appellent; mais il prend auprès de chacun d'eux le ton convenable. Affable pour l'un, respectueux devant l'autre, il se fait chérir de celui-ci par ses prévenances, de celui-là par sa bonté. Il s'incline devant l'un, sans s'avilir; se rabaisse au niveau de l'autre, sans se familiariser; et il conserve la dignité de son état jusque dans le respect qu'il témoigne à l'un et à l'autre.

Mais Jésus connaissant leurs mauvais desseins, leur dit : Hypocrites, pourquoi me tentez-vous? Montrez-moi la monnaie dont on paie le tribut. Ils lui présentèrent un denier. De qui sont, leur dit Jésus, cette image et cette inscription? De César, lui répondirent-ils. Alors il leur dit : Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.

Avant de répondre à l'interrogation des pharisiens, le Sauveur répond à leurs louanges. Sa réponse consiste à dire qu'il ne s'y méprend pas; qu'il connaît les projets que leurs cœurs ont conçus, les délibérations qu'ils ont prises, le piége que lui a tendu leur haine. Avant de les confondre, il les démasque. Pour faire avorter leur méchanceté, il la manifeste. Ils durent dès ce moment sentir qu'il leur serait impossible de venir à bout de leurs criminels desseins.

Un long discours qu'eût tenu Jésus-Christ sur les droits des puissances, sur les titres qu'avaient les Romains, par la conquête et par la possession à la souveraineté de la Judée, eût été mal entendu, et malicieusement interprété. Il tranche la question d'une manière plus courte. Il se fait représenter la monnaie dont on payait le tribut. Il est universel-

lement reçu parmi les nations que le droit de faire battre la monnaie à son coin est un apanage de la puissance souveraine. La monnaie étant le prix de toutes les choses temporelles, l'image du souverain et son inscription, qui y sont imprimées, annoncent que tout ce qui est temporel est sous sa dépendance. Ainsi en montrant aux pharisiens que la figure et l'inscription, gravées sur la monnaie, étaient celles de César, il leur donnait lieu d'en conclure que César était réellement le souverain à qui on devait l'obéissance et le tribut. Dans sa profonde sagesse, il ménage les termes, pour ne pas offenser les esprits prévenus, et pour ne pas donner de prise aux esprits méchants. Mais ce qu'il dit, suffit pour les éclairer tous sur leurs devoirs. Il dit ce qui est nécessaire; il supprime ce qui serait dangereux; et par son discours mesuré, mais clair pour ceux qui veulent l'examiner, il laisse les pharisiens dans la confusion, et les auditeurs dans l'admiration de sa prudence (1).

Mais si la réponse de Jésus-Christ ne renferme pas tout ce que les pharisiens avaient espéré de lui faire dire, elle va d'un autre côté beaucoup plus loin que leur demande. Il fait de la soumission aux puissances souveraines, un précepte de sa religion; il sanctionne leur autorité de la sienne, et ordonne de leur rendre généralement, et sans exception, tout ce qui leur est dû, de même qu'on est tenu de rendre à Dieu tout ce qui lui appartient.

Hélas! il n'y a que peu d'années, il n'était pas nécessaire de prêcher fortement cette maxime. La soumission à l'autorité, l'attachement à son prince, étaient des vertus dont on se piquait universellement. On y attachait son honneur; on s'offensait d'être soupçonné d'y manquer. Les ministres évangéliques, dans leurs exhortations, pressaient souvent leurs auditeurs d'être aussi fidèles à leur Dieu, qu'ils l'étaient à leur roi. Mais l'irréligion est venue détruire le peu qui restait encore de vertus. Sentant l'appui réciproque que se donnaient les autorités religieuses et civiles, les incrédules se sont efforcés de soulever contre la religion les nations et leurs souverains. Accumulant sans pudeur contre elle les reproches les plus contradictoires, ils ont dit, tantôt qu'elle n'est que le fruit de l'intérêt et de la politique des rois, tantôt

(1) Et audientes mirati sunt, et relicto eo, abierunt. *Matth.*, XXII, 22.

qu'elle est leur plus dangereuse ennemie. Flatteurs alternativement des monarques et des peuples, ils parlent aux passions opposées des uns et des autres un langage contraire. Aux rois, ils présentent les abus que, dans divers siècles, des factieux ou des fanatiques ont pu faire de la religion ; et les attribuant à la religion elle-même, ils les multiplient et les exagèrent. Aux peuples, ils disent que les maximes du christianisme, en ordonnant une soumission entière, placent sur leur tête un joug de fer, et autorisent tous les excès de la domination la plus vexatoire. Ils peignent l'Église de Jésus-Christ, aux rois, comme une puissance rivale ; aux peuples, comme une puissance tyrannique. Ils la dénoncent, aux uns, comme excitant les révoltes ; aux autres, comme favorisant le despotisme.

Toutes accusations également injustes et absurdes. Nous les désavouons, nous les condamnons, nous les livrons à toutes les peines que mérite leur crime, les ministres ambitieux ou fanatiques, ennemis de la religion et de l'état, dont la criminelle audace a abusé de l'une pour troubler l'autre. Mais est-il juste d'imputer à la religion des maximes qu'elle réprouve, et de la rendre responsable des excès qu'elle condamne ? L'Évangile, voilà notre loi ; les saints, voilà nos modèles. Étudiez l'Évangile, contemplez les exemples des saints, et osez nous dire ensuite que la religion élève une puissance rivale de la puissance souveraine.

Quand l'incrédule viendra vous répéter que notre religion favorise le despotisme, demandez-lui : Où donc existe le despotisme ? Parcourez toutes les régions de l'univers, vous ne le trouverez établi que parmi les nations qui ont le malheur de ne pas connaître la loi douce et bienfaisante de Jésus-Christ. Là il existe en principe ; là il règne légalement. Dans les heureuses contrées que le christianisme tient sous sa loi, le despotisme n'est pas connu ; et cependant la puissance souveraine y est mieux affermie. Jusqu'au moment à jamais déplorable, où la religion a été détruite dans notre patrie, nous n'avions l'idée, ni des révolutions, ni des proscriptions si communes dans les états soumis à la volonté d'un despote. L'autorité était d'autant mieux obéie, qu'elle était modérée ; et la soumission d'autant plus absolue, qu'elle était volontaire. Un seul précepte de notre sainte loi, concilie tous

les intérêts qui paraissent contraires. Ce grand précepte est celui qui nous assujettit aux princes par le même motif qu'il nous soumet à Dieu, et qui, selon l'expression de Bossuet, place le trône des rois dans la conscience où Dieu a le sien : *Soyez soumis, non-seulement par crainte, mais aussi par conscience (1).*

Grâces immortelles au divin Sauveur ! jusqu'à son avénement les peuples n'étaient assujettis à leurs rois que par la crainte ; et les rois, de leur côté, étaient sans cesse agités de la terreur de voir cet affreux lien se relâcher. Des soupçons mutuels, des frayeurs réciproques tourmentaient le monarque et les sujets, et étaient des sources continuelles, tantôt de vexations et tantôt de révoltes. En faisant de l'obéissance un devoir religieux, Jésus-Christ a rétabli la confiance entre l'autorité et la soumission. Il a dissipé les jalousies de l'une, en bannissant les inquiétudes de l'autre. La conscience a rendu la soumission absolue ; la sécurité a rendu l'autorité modérée. Ainsi, il a retenu celle-là dans la dépendance par devoir, celle-ci dans la justice par intérêt ; et le bonheur de toutes les deux est le fruit de son admirable maxime : *Non-seulement par crainte, mais aussi par conscience.* Que l'obéissance du chrétien est supérieure à celle de tous les autres peuples ! Comme elle ne provient point de la crainte, toujours respectueuse, elle n'est jamais basse. Comme elle n'a point pour fondement l'intérêt, elle est flatteuse pour le maître, sans être avilissante pour le sujet. Indépendante des faveurs, supérieure aux disgrâces, la soumission chrétienne, toute passive qu'elle est, porte le noble caractère de la liberté.

Jésus-Christ met sur la même ligne l'obligation de rendre ce qui est dû à Dieu et à César. C'est que dans sa religion, l'autorité de César est une émanation de celle de Dieu. Il n'y a de puissance, dit l'Apôtre, que celle qui vient de Dieu ; et toutes celles qui existent ont été ordonnées par lui (2). Peuples, écoutez avec une attention particulière ce grand et salutaire principe : qu'il se grave profondement dans vos es-

(1) Ideo necessitate subditi estote non solum propter iram, sed etiam propter conscientiam. *Rom. XIII*, 5.

(2) Non est enim potestas nisi a Deo; quæ autem sunt, a Deo ordinatæ sunt. *Rom. XIII*, 1.

prits, qu'il fasse dans vos cœurs une forte et durable impression. Il sera le fondement de votre tranquillité, le garant de votre bonheur. La puissance que vous trouvez établie, voilà celle que Dieu a placée sur vos têtes, à laquelle vous devez obéir comme à lui-même, à laquelle vous ne pouvez manquer sans vous révolter contre lui. O combien est utile; avec quelle profondeur de vues est attempérée au maintien des sociétés, cette maxime propre au christianisme qui soumet chaque sujet à l'autorité sous laquelle il est né ! Lorsque la Providence préparait, dans le secret de ses desseins, cette terrible révolution dont elle punit nos crimes, combien de nos concitoyens (et peut-être avons-nous aussi à nous le reprocher) demandaient de grands changements ; et sous prétexte d'abus réels, ou exagérés, ou imaginaires, sollicitaient une diminution de l'autorité, un retour vers l'ordre antique, des assemblées contre-balançantes ! Publicistes inexpérimentés, vous n'aperceviez que les inconvénients actuels, qui au moins vous sont connus, et vous ne pouviez pas calculer tous ceux par lesquels vous vouliez les remplacer. Vous n'aperceviez que les inconvénients actuels ; et vous ne considériez pas que l'innovation, si imprudemment désirée, pouvait en un moment détruire tous les biens que des siècles de prospérité avaient apportés, et amonceler plus de maux, que des siècles de sécurité n'avaient laissé naître d'abus. Vous n'aperceviez que les inconvénients actuels, et vous ne prévoyiez pas les désastres, les crimes, les horreurs de tout genre, qui marchent à la suite des changements de constitution, et qui occupent le passage d'un gouvernement à un autre. Il a fallu, pour vous instruire, les fléaux dont vous êtes les victimes. Et peut-être encore cette épouvantable leçon n'a-t-elle pas suffi pour dessiller vos yeux, et dissiper vos préjugés !

Vous découvrirez, sans doute, dans les constitutions qui vous régissent, quelques imperfections ; elles sont l'ouvrage des hommes. Vous apercevrez dans vos gouvernements quelques abus ; ce sont des hommes qui les administrent. Mais avec les imperfections et les abus que les hommes y ont apportés, ce sont encore des institutions divines. Dieu, ordonnateur des empires, vous déclare que, pour des motifs et par des raisons qu'il ne lui plaît pas de vous faire connaître, sa

sagesse suprême les a ainsi ordonnés. Étaient-ils donc sans inconvénients, les gouvernements de ces monstres, qui, se détruisant les uns les autres, s'arrachaient successivement les rênes de l'empire romain ; et, après avoir baigné de sang leur trône usurpé, finissaient par l'arroser du leur ? Et cependant, voyez quelle soumission absolue, constante, inaltérable, leur portaient nos pères dans la foi. Fidèles aux Néron et aux Domitien, dont la rage les traînait au supplice, autant qu'aux Constantin et aux Théodose, dont la piété les comblait de faveurs, ils recevaient avec résignation des mains de la Providence, les maîtres cruels ou humains qu'elle leur envoyait ; et révérant en eux le Dieu qui en faisait les ministres de sa miséricorde ou de sa colère, ils périssaient tantôt dans les combats pour leur service, tantôt sur les échafauds par leurs ordres.

Incrédules, paraissez maintenant. Venez nous dire ce que vous substituez à ce fondement, que la religion donne aux gouvernements. Qu'apportez-vous à la place de cette conscience que vous mettez à l'écart, de ce Dieu que vous anéantissez ? Vous nous parlez d'un contrat entre le souverain et les sujets ; contrat qui n'existe presque dans aucun état ; contrat obscur dont les clauses incertaines sont souvent interprétées par la mauvaise foi, plus souvent encore éludées par la fraude, ou enfreintes par la violence, et constamment exécutées au gré de la force. Et en admettant même la réalité de votre contrat, la religion est encore nécessaire à son exécution. Elle seule peut donner à toutes les parties, des motifs efficaces sur tous les hommes, puissants dans tous les temps, propres à toutes les circonstances.

Et que les faits viennent encore ici confirmer les raisonnements. La religion avait établi et maintenu parmi nous cet antique respect pour la majesté royale, qui est la plus ferme défense de l'autorité, qui lui élève un rempart dans la pensée, qui étouffe les résistances dans leur germe, et n'en laisse pas même concevoir l'idée. Ce fut l'effet de ces lois bienfaisantes, qui mettent nos devoirs envers le roi à côté de ceux envers Dieu. Jeunes gens, interrogez vos anciens : ils vous diront quelle était, dans leur jeunesse, l'impression mêlée d'amour et de crainte, que répandait dans toutes les parties de la monarchie, le nom du souverain. Un peuple immense,

un peuple qu'il ne connaissait point, et dont il était inconnu, recevait ses ordres dans le silence de la soumission, et les exécutait avec la promptitude du zèle (1). Nous les avons vus, les temps heureux où cette nation, maintenant si différente d'elle-même, contemplant avec vénération l'intervalle qui la séparait du trône, ne se permettait pas de le mesurer. On osait à peine lever les yeux sur l'objet de son obéissance. Il n'entrait pas dans l'imagination d'examiner ses lois, de discuter son administration, de juger ses commandements. Les murmures, s'il s'en élevait, étaient regardés comme des indiscrétions ; les censures, comme des crimes. Nous les avons vus ces beaux jours de la tranquillité, du bonheur, de la gloire de notre nation. Hélas ! nous les avons vu s'écouler, et passer. Tant que la religion fut révérée, l'autorité le fut comme elle et par elle. La même époque vit commencer les attaques contre l'une et contre l'autre. Les progrès de l'incrédulité et ceux de l'insubordination marchèrent constamment du même pas. Les doutes de la religion et ceux de l'autorité, semés par les mêmes mains, germèrent et s'élevèrent avec une égale rapidité ; et dès qu'on eut osé citer à son tribunal la Divinité, on y eut bientôt jugé les rois.

Et que devient l'autorité, quand elle est ainsi indiscrétement livrée au jugement d'une subordination indocile, d'une présomptueuse légèreté, et souvent d'une malveillance artificieuse. On l'accuse, si elle est sévère, de cruauté; si elle est indulgente, de faiblesse. On reproche l'imprudence à sa conduite franche et ouverte ; la dissimulation et la fraude à sa politique cachée et secrète. On traite la pompe dont elle s'environne, de vaine et frivole étiquette : la simplicité sous laquelle elle se présente, d'indécente mesquinerie. N'est-ce pas là ce que nous avons tous vu, tous entendu ? Allons plus loin : n'est-ce pas ce que nous avons tous à nous reprocher à nous-mêmes ? Quelles étaient les conversations dont l'administration ne fût pas le sujet ordinaire ? Quels étaient les cercles où on ne se permît pas de l'examiner, de la discuter, de la régler, de la décrier ? Nos téméraires censures de l'autorité avaient préludé aux criminelles déclamations, sous lesquelles elle a succombé. C'est nous, ce sont nos mains cou-

(1) Populus quem non cognovi, servivit mihi ; in auditu auris obedivit mihi. *Psalm. XVII.* 45.

pables, qui lui ont porté les premiers coups; et ses atroces ennemis n'ont fait qu'agrandir la brèche que notre imprudence avait ouverte.

A Dieu ne plaise, ô nos concitoyens que par d'aussi fâcheux souvenirs, nous cherchions à aggraver encore votre juste douleur, et à appesantir sur vous des maux que vous ressentez déjà si vivement. Mais nous ne devons pas nous dissimuler nos erreurs, nous aveugler sur nos torts. Peut-être un jour nous sera-t-il accordé de pouvoir les réparer. Commençons donc par les connaître, et par les déplorer. Revenons à ces principes sacrés et précieux d'une soumission absolue que nous avaient transmise nos pères, et dont nous n'avons pu nous écarter sans devenir coupables et malheureux. Ne nous occupons de l'autorité qui nous gouverne qu'au pied des autels. Ne nous en occupons que par nos prières pour nos maîtres, par nos vœux pour leur bonheur, par nos instances auprès de celui qui fait régner les rois, pour que leurs lois justes et bienfaisantes rendent notre vie paisible et tranquille. Voilà, le grand Apôtre nous le déclare, voilà ce qui est bon, ce qui est agréable à Dieu, notre Sauveur (1).

Ce précepte de prier pour nos souverains, est un lien de plus qui nous attache à eux, et un souvenir fréquemment renouvelé, que notre soumission est un devoir religieux. En faisant de leur conservation et de leur prospérité un objet de culte, il les rapproche de la Divinité, consacre leur personne, et la met au-dessus des atteintes. David persécuté par Saül, David dépouillé, fugitif, sans asile, David tint deux fois dans sa maison la vie de son ennemi. Mais dans cet ennemi, il voit l'oint du Seigneur; et oubliant ses malheurs, méprisant les dangers qu'il court encore, il ne considère que l'inviolabilité des rois.

L'inviolabilité des rois! A ce mot, quel affreux souvenir vient frapper nos esprits! Nous ne pouvons donc parler d'aucun de nos devoirs, sans que notre pensée ne se rapporte douloureusement sur les désastres, sur les crimes dont l'incré-

(1) Obsecro igitur primum omnium fieri obsecrationes, orationes, postulationes, gratiarum actiones, pro omnibus hominibus ; pro regibus, et omnibus qui in sublimitate sunt, ut quietam et tranquillam vitam agamus... hoc enim bonum est, et acceptum coram salvatore nostre Deo. *I Timoth.*, II, 1 2 et 3.

dulité a couvert notre malheureuse patrie. O opprobre de notre nation, que quatorze siècles antérieurs de fidélité et d'amour n'effaceront pas devant les races futures ! O forfait, que n'expieraient pas aux yeux de la postérité des siècles plus longs encore de vertu ! Ce roi qui ne paraissait en public, qu'environné d'applaudissements ; que si peu d'années auparavant, accompagnaient encore les acclamations et les transports de son peuple, lorsqu'il traversait ses provinces ; ce roi qui n'eut d'autre amour que celui de ses sujets, d'autre passion que celle du bien, d'autre faiblesse que l'excès de sa bonté ; c'est celui-là que l'incrédulité est allée frapper ! voilà la victime qu'elle s'est choisie ! ou plutôt, car la foi doit élever nos pensées vers celui qui dispose les événements, voilà la solennelle leçon que Dieu a donnée à l'univers. Il a voulu, par le plus exécrable des crimes, épouvanter les nations, et donner aux peuples, qui en ont tous frissonné d'horreur, l'expérience des atrocités auxquelles ils sont capables de se porter quand ils s'abandonnent à l'impiété. Et c'est nous que la Providence a choisis pour donner cet exemple éclatant ! nous, la nation jusque-là la plus transportée de l'amour de ses maîtres, pour montrer au monde étonné qu'il n'y a aucun principe que l'irréligion ne viole, aucun sentiment qu'elle n'étouffe. Et c'est sur le roi le plus vertueux, le plus bienfaisant, le plus exempt des défauts, qu'il a laissé tomber le coup affreux qui retentira dans tous les siècles, pour leur apprendre qu'il n'est aucun motif, aucun lien qui puissent arrêter les crimes de l'incrédulité.

Détournons s'il est possible nos regards de cette horrible idée ; et portons-les sur un dernier bienfait du christianisme, commun à l'autorité souveraine et aux nations qu'elle régit. Il ne se contente pas de placer la puissance souveraine au-dessus des atteintes de l'insubordination ; il la préserve de ses propres excès. L'irréligion ne peut donner aux rois que des ennemis qui les combattent ; la religion leur donne un maître qui viendra s'asseoir au milieu d'eux pour les juger (1). L'irréligion les expose sans cesse aux attentats de la révolte ; la religion les soumet constamment aux équitables arrêts de

(1) Deus stetit in synagoga deorum ; in medio autem deos dijudicat. *Psalm.*, LXXXI. 3.

celui qui juge les justices (1). L'irréligion ne sait remédier aux abus de l'autorité, que par l'abus, bien autrement funeste, de l'insurrection ; la religion les prévient par la surveillance toujours active de celui dont les rois tiennent leur pouvoir, qui leur déclare qu'il les punira avec une rigueur exemplaire (2). L'abus de l'autorité n'est pas sans doute un titre pour se soulever contre elle ; mais réel ou imaginaire, il en est toujours le prétexte : et la loi divine qui ôte aux soulèvements tout motif par la soumission qu'elle commande, tout intérêt par les intérêts supérieurs qu'elle présente, tout désir par les sentiments qu'elle inspire ; la loi divine leur enlève encore tout prétexte par les grandes obligations qu'elle impose aux souverains. Peuples ne murmurez pas contre le précepte qui vous contient dans l'obéissance absolue ; il est la sauvegarde de votre félicité. Rois, ne vous plaignez pas de l'autorité toute-puissante qui pèse sur vos têtes, et de ses commandements sévères ; elle consolide votre puissance par l'obligation qu'elle vous impose d'en modérer l'exercice ; elle la rend stable en la rendant bienfaisante. Unissez-vous aux sentiments d'un des plus grands monarques qui aient existé. Bénissez le Seigneur, qui, par les préceptes qu'il dicte à vos sujets et à vous-mêmes, tient votre peuple constamment courbé sous votre joug et soumis à vos lois (3).

Et nous, victimes de nos fautes, cessons de nous abuser sur la cause de nos malheurs. Non, ce ne sont point les vices des constitutions, les abus des gouvernements, les erreurs des administrations, les fautes des souverains, les hauteurs des grands, les déprédations, les rapines, les vexations des agens de l'autorité, qui suscitent les révolutions, renversent les trônes, bouleversent les empires, et du faîte de la prospérité, précipitent dans l'infortune, tout à la fois grands et petits, maîtres et sujets, rois et nations : c'est le Maître de l'univers, irrité des crimes d'une nation, et voulant montrer à toutes les autres un terrible exemple de sa justice. Il permet les excès des grands et l'insurrection du peuple ; et frappe ainsi, du même coup, et les grands et le peuple. Il ne fait que

(1) Ergo justitias judicabo. *Psalm.*, LXXIV. 3.
(2) Judicium durissimum his qui præsunt, fiet. *Sap.*, VI. 6.
(3) Benedictus Dominus, Deus meus... qui subdit populum meum sub me. *Psalm.*, CXLIII. 1 et 2.

retirer sa main maîtresse de l'ordre ; et tout ce qu'elle soutenait, s'écroulant au même instant, tout tombe dans la confusion et le trouble. Parlons sans figures : l'insubordination d'un peuple est l'instrument dont se sert la Providence pour punir ses autres vices. Le sentiment d'indépendance et d'ambition qui corrompit le genre humain dans sa source, et causa tous les les maux qui font encore souffrir l'humanité, est le même qui perd les nations, et les plonge dans leur ruine. Le tentateur dit à nos premiers pères : Vous serez comme des dieux. Ils le crurent, et leur funeste illusion enveloppa toute leur postérité dans leur faute et dans leur châtiment. Il a dit de même aux factieux de notre patrie : Vous serez comme des rois : et ils l'ont cru également. Grand Dieu ! le crime semblable aura-t-il les mêmes suites ? Les maux qu'il a attirés sur nous, se prolongeront-ils de même dans les races futures ? et poursuivrez-vous sur les générations qui nous suivront les forfaits de la nôtre ? Dieu de bonté, détournez ce malheur, le plus affreux de tous. Jetez un regard de miséricorde sur ce royaume, où vous fûtes autrefois tant honoré. Assez de châtiments ne sont-ils pas amassés sur nos têtes ? Assez d'exemples n'ont-ils pas étonné, épouvanté, instruit les nations ? C'est à nous à mériter le retour de la miséricorde divine par notre retour à elle. N'espérons la cessation de nos maux, que dans la cessation de leur cause. Pour la demander avec succès, rendons-nous dignes de l'obtenir, et qu'une conversion sincère et totale nous acquière le droit d'être exaucés.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Sur ce que nous devons être à l'égard de Dieu et du prochain

PAR M. L'ABBÉ CHARLES BRETON

missionnaire apostolique.

Les Pharisiens vinrent donc un jour vers Jésus pour le tenter, et ils lui dirent : *Maître, nous savons que vous êtes*

sincère et véritable, et que vous enseignez la voie de Dieu dans la vérité, sans avoir égard à qui que ce soit, parce que vous ne considérez point la qualité des personnes. Cette louange, mes frères, était bien due au divin Sauveur, il la méritait à juste titre. Lui, la raison souveraine, la sagesse éternelle du Père, lui qui était venu en ce monde pour être la voie, la vérité et la vie, il était sincère et véridique dans toutes ses paroles, et jamais son cœur ne démentait ce qu'exprimaient ses lèvres. Mais en est-il ainsi de nous, qui nous disons les disciples de Jésus-Christ, qui faisons profession de le suivre, d'imiter ses exemples, d'accomplir les préceptes de son Évangile ; il est notre modèle, marchons-nous véritablement sur ses traces, et mériterions-nous sans flatterie la louange que lui décernaient les Pharisiens ? Sommes-nous, comme le divin Maître, francs et sincères à l'égard de Dieu? Tous les jours nous lui disons : Père, pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Quand notre bouche prononce ces mots, notre cœur n'est-il pas plein de fiel et d'amertume contre quelqu'un de nos frères? Tous les jours aussi nous disons à Dieu : Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur, parce que vous êtes infiniment aimable, je vous préfère à toutes les créatures. Cela est-il vrai ? N'oublions-nous pas souvent, et trop souvent, le Créateur pour la créature ? Ne nourrissons-nous pas au fond de l'âme quelque attache secrète, quelque affection criminelle, et ne nous agenouillons-nous plus, comme les païens, devant des dieux de pierre ou de bois, n'offrons-nous pas encore notre encens et nos vœux à des idoles qui ont usurpé, dans nos cœurs, les droits légitimes du Maître du Ciel? Je vois l'avare prosterné devant ses monceaux d'or ; je vois l'ambitieux rêver la conquête du monde ; je vois le jeune voluptueux plongé sans honte ni remords dans la fange des plus viles passions ; et tous ces gens-là disent à Dieu : Je vous aime de tout mon cœur, je vous préfère à toutes les créatures ! Enfin, nous venons au temple pour adorer Dieu, le bénir, le remercier, l'invoquer : nos lèvres murmurent les paroles de la prière ; mais notre cœur où est-il ? Peut-être bien loin de Dieu ! Il est où nous l'avons laissé : dans nos maisons, dans nos ménages, au milieu de nos familles ; trop heureux encore quand les ajustements de la toilette n'occupent pas notre attention jus-

qu'au pied des autels, et quand nous ne venons pas à l'église pour voir ou pour être vus! Nous ne sommes donc pas sincères et véridiques à l'égard de Dieu.

Le sommes-nous à l'égard du prochain, envers nos frères? Pas davantage. Dans le monde, et surtout dans ce qu'on est convenu d'appeler le grand monde, la bonne société, on entend à chaque pas force protestations d'attachement, d'affection, d'inaltérable dévouement; et, au fond, rien n'est moins vrai que tout cela. On se confond en politesses, en longues et profondes révérences; et, au fond, on se rit peut-être de celui à qui l'on prodigue avec une telle libéralité ces marques extérieures de respect et d'estime. Qu'y a-t-il souvent derrière le rideau de gaze où se joue cette comédie? C'est que chaque femme croit voir dans toutes ses compagnes une rivale qu'il faut éclipser à tout prix; c'est que chaque homme trouve dans ses semblables des adversaires, des envieux, des ennemis qu'il faut, par tout moyen, réduire à l'impossibilité de nous nuire. Ce manque de vérité et de franchise domine tellement les relations habituelles de la vie, qu'il a perverti jusqu'à notre langue elle-même. Tous les jours nous disons: *Je suis ravi, je suis enchanté*, ou bien, *je suis au désespoir ;* et notre cœur est tout de glace au milieu de ses enchantements, et nos désespoirs ne vont même pas jusqu'à l'épiderme de notre âme! On dirait, enfin, que nous voulons réaliser dans notre conduite de chaque jour le mot d'un diplomate fameux: Que la parole n'a été donnée à l'homme que pour mieux déguiser sa pensée. Ne nous flattons donc point d'être sincères à l'égard de nos frères.

Le serons-nous du moins à notre égard? Non plus; ici encore il faut que nous prenions plaisir à nous tromper, à nous abuser nous-mêmes. Nous nous faisons accroire le bien pour le mal, le mal pour le bien. Au lieu de demeurer dans la voie de Dieu, la voie de ses commandements, de ses règles, nous courons après nos passions. Nous nous arrangeons au dedans de nous-mêmes un petit monde à notre guise; nous formons notre conscience comme nous l'entendons, au gré de nos caprices; nous cherchons à nous faire illusion; en un mot, nous ne sommes pas véritables à notre égard. Quel sujet de damnation pour nous!

Les Pharisiens rendaient aussi ce témoignage à Jésus-

Christ qu'il n'avait égard à qui que ce soit, sinon à Dieu. Quelle disproportion encore ici entre le divin modèle et nous! N'avons-nous pas trop d'égard à nous-mêmes ? L'amour-propre, la vanité, l'orgueil est le dieu de ce monde ; c'est le mobile de toutes nos actions. Analysons chacune de nos pensées, chacune de nos paroles, chacune de nos œuvres, et au fond nous trouverons toujours le *moi*, c'est-à-dire l'égoïsme, comme la base indestructible de toute notre conduite. Le Sauveur ne regardait pas non plus la qualité des personnes. Comment aussi l'imitons-nous sous ce rapport ? Ne flattons-nous pas celui-là, ne caressons-nous point celui-ci? N'aimons-nous pas un tel d'une affection particulière? Au lieu d'embrasser, en vrai serviteur de Jésus-Christ, tous les hommes dans une ardente et universelle charité, ne choisissons-nous pas ceux dont l'humeur, le goût, les qualités, l'esprit nous reviennent davantage, tandis que nous enveloppons tous les autres dans une même proscription, c'est-à-dire une même indifférence?

Méchants disciples, ah ! que nous sommes éloignés de la vie et des mœurs de notre Maître qui méritent tant de louanges !

Les Pharisiens continuent, et s'adressant toujours à Jésus, ils lui disent: *Donnez-nous votre avis sur ceci: Est-il permis, ou non, de payer le tribut à César?* Voilà une question bien simple, bien naturelle, et qui semble fort inoffensive. Cependant elle cachait un piége, car elle était faite par des gens qui voulaient surprendre le Sauveur dans ses paroles, et la malice reposait dans leurs cœurs. Aussi Jésus-Christ, qui déteste souverainement la tromperie, leur jette un blâme sévère : *Hypocrites, pourquoi me tentez-vous* ? Il demande ensuite à voir la pièce d'argent qu'on donnait dans ce temps-là pour le tribut. On la lui montre ; il leur dit : *De qui est cette image et cette inscription?* Mes frères, permettez-moi de vous adresser la même question : De qui êtes-vous l'image, *cujus imago hæc?* Vous êtes, nous sommes tous les images de Dieu. Notre âme, dans ses facultés est un reflet merveilleux des trois personnes de l'auguste Trinité elle-même ; notre corps porte dans sa mystérieuse organisation et dans la noblesse de ses traits, le sceau, l'empreinte, l'irrécusable cachet de la puissance et de la majesté divine. L'hom-

me créé innocent et pur conservait ainsi, dans une vivante image, au sortir des mains créatrices, la ressemblance de son auteur. Mais depuis, hélas ! qu'avons-nous fait de cette image sacrée ? Comme elle est gâtée maintenant ! Est-ce bien encore l'image de Dieu ? N'est-ce pas plutôt celle du démon ? Et au lieu de porter toujours sur notre front les joies pures du Ciel et dans notre âme les délices d'une conscience tranquille, n'est-ce pas l'enfer qui est au-dedans de cette âme, l'enfer avec toutes ses terreurs, ses remords, ses angoisses ? *Cujus imago hæc?* Ah ! oui, Seigneur, je le reconnais, le front dans la poussière et l'amertume dans l'âme, j'ai souillé, déshonoré, défiguré votre image ; j'en ai fait l'image d'un homme terrestre. Par le péché, je vous ai chassé de mes sens qui n'ont de vie que par votre puissance, chassé de mon cœur qui n'a reçu de vous le sentiment que pour vous aimer, chassé de tout mon être que vous ne m'aviez donné que pour vous servir. Plus rien en moi, à cette heure, ne porte peut-être l'auguste empreinte de votre Être adorable. Je suis comme une grande ruine dont les débris, dispersés sur le sol, tout en attestant encore la main prodigieuse qui les assembla pour la première fois, remplissent toujours de terreur et de tristesse celui qui les contemple. Mes frères, réveillons-nous donc. Il est temps que, comme nous avons porté l'image de l'homme terrestre, nous portions aussi l'image de l'homme céleste (*Cor.*, 15). Réformons-nous nous-mêmes, jusqu'à ce que Jésus soit formé en nous, et que nous puissions dire avec l'Apôtre : Je vis, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi : *Vivo jam non ego, vivit vero in me Christus* (*Gal.*, 2).

Mais écoutons encore les dernières paroles de Jésus-Christ dans l'Évangile de ce jour ; elles ne sont pas moins que les autres fécondes en enseignements pratiques : *Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.*

Il faut rendre à chacun ce qui lui appartient. Nous sommes de Dieu, donc nous devons être à Dieu ; il est notre premier principe, donc il doit être notre Maître ; il nous a créés dans une effusion d'amour, par pure bonté, lorsque nous n'étions nullement nécessaires à son bonheur ou à sa gloire : donc nous devons lui appartenir entièrement. L'argile n'est-elle pas au potier ? l'enfant à son père, le serviteur à

son maître ? Mais tous les droits de l'homme sur les créatures, Dieu les possède sans doute à notre égard, et au plus haut degré, et aux titres les plus sacrés, puisque c'est de lui que nous tenons ce que nous sommes, puisqu'il n'y a rien en nous qui ne soit comme un fruit de son propre fonds, et dès lors sa propriété. Or, chrétiens, rendons-nous à Dieu ce qui lui appartient ? Notre corps, notre âme, nos sens et toutes nos puissances sont à lui. Rendons-nous à Dieu notre corps et nos sens ? Nous en servons-nous pour sa gloire ? Hélas ! que de fois nous les avons fait servir à la passion, au crime ! Quel est celui de nos sens qui n'ait pas été un instrument d'iniquité ? péchés des yeux, péchés des oreilles, péchés de la langue, péchés de la bouche, péchés des mains, péchés des pieds ! Je regarde, et il n'est pas resté une seule partie de saine dans ce corps de misère et de corruption. Est-ce ainsi que nous rendons à Dieu ce que nous lui devons ? *Hæccine reddis Domino tuo ?* Lui rendons-nous notre âme, en pensant à lui, en l'aimant, en le craignant ? Ah ! notre âme n'a-t-elle pas été comme un grand chemin toujours foulé par les pieds des passants et des chevaux ? Combien de fois notre âme n'a-t-elle pas laissé tomber les saintes bannières de sa modestie et de sa chasteté devant quiconque ne jetait pas sur nous un regard méprisant ? Notre âme n'a-t-elle pas bu à la coupe de toutes les iniquités, ne s'est-elle point enivrée du vin de toutes les prostitutions ? Quelle est celle de ses facultés qui n'ait pas été coupable ? Nos affections ont rampé auprès des créatures. Nous nous sommes abaissés devant des idoles, des statues de chair et de sang ; nous avons déposé à leurs pieds la couronne qui ceignait nos fronts et le sceptre du commandement que Dieu nous avait remis entre les mains. Créés libres et rois, nous nous sommes faits esclaves, esclaves du démon, esclaves du monde, esclaves d'une pauvre créature, esclaves de nos penchants honteux ! Nous avons embrassé dans une délirante étreinte les vers et la pourriture ; nous avons dit aux vers : Vous êtes nos frères ; et à la pourriture : Tu es notre sœur ! Et notre âme s'en allait loin, bien loin du bon Dieu. Hélas ! et mille fois hélas ! est-ce ainsi que nous avons rendu à Dieu ce que nous lui devions : *Hæccine reddis Domino tuo ?*

Et cependant, chrétiens bien-aimés, voyez à combien de

titres nous devons à Dieu l'hommage de nos affections et de tout notre être. Il nous a créés de préférence à une infinité d'autres qu'il aurait pu, qu'il n'a pas voulu créer comme nous, et qui peut-être eussent fait un meilleur usage de l'existence. Tous les jours encore dans notre conservation, il renouvelle le miracle de notre création. Il nous a rachetés en mourant pour nous au haut d'une croix d'ignominie, la tête couronnée d'épines sanglantes ; il nous a appelés à la grâce du christianisme, il a fait rayonner sur nous le sceptre merveilleux de la foi qui éclaire, qui console et qui purifie. En un mot, il nous a comblés de tous les biens, ei dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce.

Seigneur Jésus, mon maître et mon ami, quand donc nous rendrons-nous à tant de bienfaits ? Quand donc notre ingratitude tombera-t-elle devant les prodiges sans cesse renouvelés, sans cesse augmentés, de votre tendresse et de votre dévouement? Ah ! laissez votre grâce triompher de nos cœurs rebelles ; désormais nous voulons dire adieu au monde et à ses plaisirs, à la créature et à ses séductions ; nous voulons vous aimer, vous servir, n'aimer que vous seul, ne servir que vous seul. Désormais nous voulons être à vous dans le temps, pour être avec vous dans l'éternité. *Amen !*

XXIII[E] DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

ÉVANGILE

(Suite de l'Évangile selon saint Mathieu, ch. IX, v. 18-26.)

En ce temps-là, Jésus parlant à la foule *des disciples de Jean*, voilà qu'un chef *de synagogue* s'approcha de lui et l'adorait, disant : Seigneur, ma fille vient de mourir ; mais venez, imposez votre main sur elle, et elle vivra. Et Jésus, se levant, le suivait avec ses disciples. Et voilà qu'une femme affligée d'une perte de sang depuis douze ans, s'approcha de lui par derrière et toucha la frange de son vêtement. Car elle disait en elle-même : Si je touche seulement son vêtement, je serai guérie. Mais Jésus s'étant retourné, et la voyant, dit : Ma fille ayez confiance, votre foi vous a guérie. Et cette femme fut guérie à l'heure même. Or lorsque Jésus fut arrivé à la maison du chef *de synagogue*, et qu'il eût vu les joueurs de flûte et la foule tumultueuse, il disait : Retirez-

vous car la jeune fille n'est pas morte, mais elle dort. Et ils se moquaient de lui. Après donc qu'on eut renvoyé la foule, il entra, prit la main de la jeune fille, et elle se leva. Et le bruit s'en répandit dans tout le pays.

HOMÉLIE

Sur la guérison de l'Hémorroïsse

PAR M. RICAUD.

Si tetigero tantum vestimentum ejus, salva ero.
Si je puis seulement toucher son vêtement, je serai sauvée. *Matth.* IX. v. 21.

Deux miracles, chrétiens auditeurs, composent toute la suite de cet évangile: la guérison d'une femme, et la résurrection d'une fille. Je me bornerai, pour abréger, à l'explication du premier, me réservant, si la providence le permet, de vous expliquer quelque jour le second. Voici comment ce miracle est rapporté par trois évangélistes.

Jésus étant à Capharnaüm, la première année de sa vie publique, un chef de la synagogue vint le prier de rendre la vie à sa fille qui était morte. Tandis qu'il y allait, suivi et pressé de toutes parts par une grande foule de peuple que la curiosité ou des motifs plus répréhensibles encore avaient attirée, une femme, qui depuis douze ans était affligée d'une perte de sang, pour la guérison de laquelle elle avait dépensé tout son bien sans succès, ayant entendu parler de Jésus, perça la foule, toucha son manteau par derrière, et fut à l'instant guérie. Notre divin Sauveur qui s'en aperçut, se tourna aussitôt, et demanda qui l'avait touché. Saint Pierre, autant que les autres disciples, surpris d'une pareille question, lui répondit au nom de tous: Maître, vous voyez la foule qui nous accable, et vous demandez qui vous a touché ? Jésus répliqua que sans doute on le pressait de tous côtés; mais qu'il était vrai aussi qu'on l'avait touché, et qu'il le connaissait à une vertu secrète qui était sorti de lui. Alors, cette femme toute tremblante vint se jetter à ses pieds, et lui avoua ce qu'elle avait fait. Jésus la rassura, l'appela sa fille, et lui dit: Votre foi vous a guérie.

Les saints ont toujours regardé l'action de cette femme qui recouvre la santé en touchant le corps de Jésus-Christ, comme l'image, la figure d'une âme chrétienne et pieuse, qui trouve son salut dans une communion bien faite. Saint Augustin va encore plus loin, et il nous dit que ce qui arriva ce jour-là à Jésus-Christ, nous représente ce qui devait lui arriver tous les jours dans la suite, et que, comme des personnes alors, en le touchant, ne faisaient que l'incommoder, tandis qu'une seule le touchait avec avantage, de même maintenant beaucoup de chrétiens dans la communion reçoivent Jésus-Christ sans fruit, tandis que quelques-uns seulement profitent de sa visite. Beaucoup le pressent, et peu le touchent. *Multi premunt, pauci tangunt.*

Arrêtons-nous à cette idée, mes très-chers frères. Pour vous faire retirer de l'action de notre hémorroïsse tout le fruit que je désire, voici comment j'envisage mon sujet. Dans la conduite de cette foule de peuple qui presse de toutes parts et embarrasse Jésus-Christ, je découvre les causes et les motifs qui rendent nos communions si souvent infructueuses. *Multi premunt* ; premier point. Dans la conduite de cette femme qui seule touche si à propos Jésus-Christ, je découvre les règles et les moyens qui seuls peuvent rendre nos communions salutaires. *Pauci tangunt ;* second point. Vous le voyez, le sujet est tout de pratique, et très-propre à vous instruire. Accordez-moi, je vous prie, une favorable attention.

PREMIER POINT.

Jésus-Christ pressé par la foule.

Nous voyons dans notre évangile une grande foule autour de Jésus-Christ, et cependant il y en a peu qui profitent de son attouchement et de sa présence; pourquoi ? Parce que les uns, et c'étaient les pharisiens, ne venaient à lui que par hypocrisie et pour le surprendre ; parce que les autres, et c'était le peuple, n'y couraient que par curiosité et par inconstance; parce que quelques-uns enfin, et c'étaient les disciples, ne le suivaient que par habitude et par coutume. Image de ce qui arrive encore aux pieds de nos autels. On entoure Jésus-Christ, on vient en foule à sa table ; mais la plupart le reçoivent sans utilité et pour leur perte ; pourquoi ? Parce que les uns, comme les pharisiens, s'en approchent avec des

dispositions mauvaises; parce que les autres, comme le peuple, viennent à lui sans les dispositions requises; par ce que quelques-uns, enfin, comme les disciples, le reçoivent seulement par usage et par coutume. Communions mauvaises, communions précipitées, communions tièdes. Que de gens donc qui embarrassent, qui pressent Jésus-Christ sur nos autels ! *Multi premunt.*

Et d'abord, pharisiens qui pressent Jésus-Christ. Il y en avait sans doute plusieurs dans la foule qui, empressés à le suivre ne le perdaient jamais de vue ; mais c'était pour le tenter et pour le surprendre. Sous les dehors d'une fausse piété, sous le masque d'un attachement vrai pour sa personne, ils cabalaient sans cesse contre lui, ils lui tendaient des piéges à chaque instant, et tenaient continuellement des conseils secrets pour le perdre. En un mot, ils s'approchaient de lui, conduits en apparence par l'admiration, et en vérité par l'envie et par la haine. Aussi, Jésus-Christ ne dissimule-t-il pas combien leur présence le fatiguait. Il s'en était plaint longtemps auparavant par les prophètes ; il s'en plaignait lui-même souvent à eux; ils les appelaient hypocrites, sépulcres blanchis, à cause de leur candeur simulée et de leur corruption intérieure; il prononçait contre eux les plus terribles anathèmes; et bien qu'il démasquât leur hypocrisie et confondît leurs projets, il ne les changeait pas pour cela, il ne gagnait rien sur eux ; il n'ignorait pas qu'il devait en être un jour la victime ; il les regardait comme ses meurtriers ; il leur disait de remplir la mesure de leurs pères, qui avaient tué tous les prophètes, en l'immolant lui-même, lui qui était le terme et l'accomplissement de tous leurs oracles, il les menaçait des plus terribles vengeances; il leur montrait, en un mot, par toute sa conduite, combien leur air de piété et leur réforme extérieure, qu'ils joignaient à de détestables complots et à des projets sanguinaires, le choquaient autant qu'ils déplaisaient à son cœur et lui étaient à charge.

Image, mes frères, de tant d'âmes qui encore aujourd'hui approchent de Jésus-Christ dans son sacrement, conduites en apparence par la religion, par la piété, et dans le fond par l'hypocrisie et par l'imposture ; de tant de pécheurs sacriléges qui, après avoir abusé de la confession, en ne s'accusant pas de tous leurs péchés avec sincérité, en ne prenant

pas assez de temps pour les connaître, en les cachant tout à fait, ou les déguisant en partie, en viennent jusqu'à profaner même le sacrement auguste de la communion, se rendent coupables du corps et du sang de Jésus-Christ, reçoivent un Dieu de toute pureté dans un cœur souillé par le vice, et mettent dans un même temple l'idole de Baal et l'arche du Dieu vivant. Oh! que des pécheurs de ce caractère sont à charge à Jésus-Christ! qu'ils le pressent! qu'ils l'embarrassent! Ils le crucifient de nouveau, suivant l'expression de l'apôtre ; ils l'immolent à une fausse honte, à un vain respect humain : ce sont des sépulcres blanchis, remplis au-dedans de corruption; bien différents de ce sépulcre neuf, image d'un cœur pur, où l'on mit, après sa mort, le corps de Jésus-Christ. Si l'Église s'étonne que le Verbe fait chair n'ait pas eu en horreur le sein tout pur d'une chaste vierge, comment ne nous étonnerons-nous pas qu'un pécheur de ce caractère n'ait pas honte de le recevoir dans son cœur? Oh! quel affront! quel outrage pour Jésus-Christ! mais en même temps quel malheur! quel fléau pour le sacrilége! Il mange, c'est saint Paul qui nous le dit, son jugement, sa condamnation; et ce pain qui devait être, d'après son institution, l'avant-goût de son éternelle félicité, devient, par l'abus qu'il en fait, le gage le plus certain de sa damnation éternelle.

Or, pour nous appliquer à nous-mêmes cette vérité, et pour descendre dans le détail, voyons si ce n'est pas là la cause de l'inutilité de nos communions passées, si nous n'avons pas dans le fond du cœur quelque repli caché que nous n'ayons pas manifesté au directeur de notre conscience, s'il n'y a pas dans nous quelque péché que nous n'ayons jamais eu la force et le courage de révéler. A Dieu ne plaise, mes frères, que je vienne ici imprudemment exciter dans vous de vains scrupules! Mais à Dieu ne plaise aussi que, de peur de vous troubler, je néglige de vous guérir! Je sais que les péchés oubliés après un mûr examen, quoiqu'ils restent soumis aux clefs sitôt qu'on s'en souvient, sont remis avec tous les autres, par là même qu'ils sont oubliés, et ne peuvent rendre ni nos confessions, ni nos communions sacriléges. Mais je sais aussi, et plût à Dieu que les exemples en fussent moins fréquents! je sais que des pécheurs passent quelque-

fois toute leur vie dans un silence coupable, ou dans un doute criminel, qu'ils ne rompent et qu'ils n'éclaircissent qu'à la mort, supposé encore qu'ils en aient alors la volonté ou le temps, et qu'ils accumulent ainsi profanations sur profanations, sacriléges sur sacriléges. Je sais qu'on a honte souvent de confesser son péché, et qu'on n'en a point de le commettre ; qu'on l'accuse avec peu de sincérité et de regret, qu'on tait de graves circonstances, qu'on réfléchit peu de peur d'avoir trop à dire ; que sais-je, mes frères ? et de combien d'illusions le démon ne nous remplit-il pas quelquefois sur cet article ? comme si l'on pouvait tromper Dieu en trompant un homme qui tient sa place. Ah ! mes frères, évitez ce malheur ; et sans faire de la confession le tourment de vos consciences, faites-en le soulagement. Soyez dans la parfaite résolution de tout dire et de tout détester, voilà l'essentiel. Cela une fois posé, soyez tranquilles ; et gardez-vous de tomber dans le crime de ces pharisiens qui font souffrir par leur hypocrisie le fils de Dieu. *Multi premunt.*

En second lieu, peuple qui presse Jésus-Christ. Quel était ce peuple, mes frères ? C'était un peuple inconstant et léger ; tantôt froid, et tantôt rempli d'admiration pour le Sauveur. Jouet des pharisiens et des princes des prêtres, un jour, il suivait en foule Jésus-Christ, et un autre jour, il l'abandonnait ; un jour, il voulait le faire roi, et un autre jour, il déclarait qu'il n'en avait point d'autre que César ; tantôt le comblant d'honneurs, et tantôt le chargeant d'outrages ; quelquefois le mettant au-dessus de tous les hommes, et puis le plaçant indignement au-dessous de Barrabas. Quel peuple ! mes frères, quelle nation, quels hommes ! et que leur inconstance dut être à charge au cœur de Jésus ! Aussi s'en explique-t-il souvent lui-même. Il les appelle une génération dépravée et adultère, parce qu'ils violaient à tous moments la fidélité qu'ils lui avaient si souvent promise ; il les menace des plus grands malheurs, de la destruction de leur ville, d'une captivité générale, d'une vie errante, infortunée, et, ce qui est bien plus encore, de l'abandon de leur Dieu ; enfin, s'il vient à eux, c'est en pleurant, c'est en versant des larmes sur leur profond aveuglement, sur leur endurcissement prochain ; larmes saintes, larmes divines qui sont un présage infaillible des crimes qu'ils doivent commettre, et

des maux épouvantables qui en seront le terrible châtiment.

Image bien ressemblante de tant d'âmes qui, encore à présent, sont à charge à Jésus-Christ, dans le sacrement de nos autels, par les vicissitudes et les variations continuelles de leur conduite ; qui, attirées par la foule, par la coutume, par l'usage, par un reste de religion et de christianisme, viennent à certains jours, à certaines fêtes, se réunir en foule aux pieds de nos autels, entourer nos tribunaux, s'asseoir à la table sainte. On les dirait changés, convertis, animés d'une grande ferveur, ils croient l'être eux-mêmes ; mais à peine sortis du lieu saint, ils oublient tout, ils fréquentent les mêmes personnes, ils recherchent les mêmes occasions, ils vivent dans les mêmes habitudes, ils renouent les mêmes intrigues, ils se permettent les mêmes profits illicites, c'est-à-dire qu'au sortir du lieu saint ils sont en tout les mêmes qu'auparavant. Or, je vous le demande, chrétiens, quelles communions ? et qu'a-t-on gagné à s'approcher ainsi de la table sainte ? Ah ! mes frères, que des âmes de ce caractère sont à charge à Jésus-Christ ! qu'elles le pressent et qu'elles l'attristent ! Il vient à elles dans la communion, mais c'est comme autrefois dans Jérusalem, en pleurant, en versant des larmes amères sur leur déréglement et sur leur conduite. Il pleure sur les malheurs qui les menacent, sur l'abandon de Dieu, suite presque inévitable de leurs continuelles rechutes, sur l'endurcissement fatal, sur l'aveuglement profond dans lequel elles se plongent ; il les regarde comme des épouses adultères qui, ayant fait mille fois infidélité à l'Époux de leurs âmes, à qui elles avaient pourtant juré dans la communion même une fidélité inviolable, sont à la veille d'être privées de ses grâces, dépouillées de ses bienfaits, enlevées à son amour, chassées loin de sa présence et honteusement répudiées ; de sorte que dans un jour de fête, dans une solennité, leur empressement même devient pénible, désagréable à Jésus-Christ et fait couler ses larmes. *Multi premunt.*

Ah ! mes frères, que le nombre de ces pécheurs est grand, même parmi ceux qui pensent avoir de la religion ! On n'approche de Jésus-Christ que deux ou trois fois dans l'année, et l'on croit avoir satisfait à son devoir, en vivant du reste dans de mauvaises habitudes. On s'endort ainsi comme les

vierges folles, et l'on sera tout surpris, à son réveil, de ne trouver en soi qu'une fausse lueur de vertu. Prenez garde, mes frères, de ne pas vous abuser si grossièrement ; et pour vous appliquer à vous-mêmes cette vérité, voyez si vous n'agissez pas de la sorte ; si vous ne vous contentez pas dans l'année de quelques communions, qui ne font que suspendre vos désordres, sans les détruire et les effacer ; si, au sortir de là, vous n'êtes pas toujours les mêmes ; si vos communions ne sont pas suivies presqu'aussitôt de la rechute ; si, sous prétexte que vous communiez rarement, vous ne vivez pas tranquilles dans une vie lâche ou désordonnée. Ah ! s'il en est ainsi, mon cher auditeur, détrompez-vous ; vous n'êtes pas en sûreté de conscience ; vous marchez à grands pas vers votre perte ; vous serez surpris dans l'état de péché, et ces rechutes continuelles vous conduiront inévitablement à l'impénitence finale. Changez donc de conduite, confessez-vous plus souvent, communiez de même ; mais ne communiez jamais qu'en abandonnant tout à fait le péché, de peur de lasser Jésus-Christ par votre inconstance et par vos rechutes. *Multi premunt.*

Disciples enfin eux-mêmes qui pressent le Sauveur. Oui, mes frères, qui le croirait ? Ces disciples, si chéris de Jésus-Christ, pour qui il avait tant d'amour et à qui il en donnait de si fréquents témoignages, ces disciples eux-mêmes lui étaient quelquefois à charge ; ils s'unissaient au peuple et aux pharisiens, pour le gêner, pour l'incommoder dans bien des circonstances. Non pas, prenez garde à ceci, qu'ils vinssent à lui dans l'idée de le perdre, ou qu'ils fussent enclins à l'abandonner ; non certes, ils lui étaient tout dévoués, et ils avaient tout quitté pour le suivre ; mais ils ne profitaient pas comme ils auraient dû, de sa compagnie et de sa présence. C'était toujours dans eux la même grossièreté, les mêmes défauts, les mêmes faiblesses ; toujours à sa suite, ils n'en étaient pas pour cela de beaucoup meilleurs ; ils avaient de l'ambition, ils nourrissaient des désirs de vengeance, ils n'entendaient rien aux mystères du royaume de Dieu, et ils se mettaient fort peu en peine d'y entendre. Aussi Jésus-Christ dans son Évangile, le leur reproche-t-il souvent ; il leur témoigne combien ces défauts lui déplaisent : Vous aussi, leur dit-il, vous êtes toujours les mêmes ; ô gens de peu

de foi et lents à croire, jusques à quand vous supporterai-je? Voyez combien ils le pressent, ils le fatiguent, puisque, malgré sa douceur, et l'amour qu'il leur porte, il est obligé de leur faire de pareils reproches. Et la suite fit bientôt voir combien ils les méritaient, puisque à la première épreuve où la Providence les plaça, ils l'abandonnèrent, ils le renièrent, par crainte, par faiblesse, par respect humain, malgré leurs serments, malgré ses bienfaits, malgré son amour ; que dis-je? Et n'y en eut-il pas un parmi eux qui en vint jusqu'à trahir Jésus-Christ, et à le vendre à ses ennemis?

Et voilà une grande leçon pour nous, ô mon Dieu, qui par notre état sommes continuellement avec vous, qui vous avons souvent dans nos mains, qui vous recevons plus fréquemment que le reste des fidèles ! Quel malheur, si nous faisions le sujet de notre perte de ce qui doit être le principe de notre salut, et de ce qui est de votre part un bienfait inexprimable ! Comblés de plus de dons, nous sommes obligés aussi à une plus grande reconnaissance ; nous devons être plus vertueux, plus attentifs, plus exacts ; nous devons dans toutes les circonstances mettre à exécution les promesses que nous vous avons si souvent faites; nous devons croître en sainteté plus que tous les autres hommes ; et malheur à nous si nous ne le faisions pas ! La grandeur de notre élévation serait la mesure de la profondeur de notre chute ; la familiarité avec les choses saintes ne ferait que nous rendre de jour en jour plus coupables; et peut-être qu'après avoir commencé par abandonner, par renier Jésus-Christ, nous en viendrons enfin jusqu'à le trahir et à le vendre. Quel abîme ! quel malheur !

O vous donc, chrétiens auditeurs, s'il en est ici de ce nombre, qui fréquentez les sacrements, et qui avez la louable coutume de faire du pain eucharistique la nourriture journalière de vos âmes, à Dieu ne plaise que je vienne ici vous détourner d'une pratique si sainte et si salutaire, d'une pratique si conforme à l'esprit du christianisme naissant, et que l'Église a tant de fois et si solennellement approuvée ! Communiez donc tous les jours, je vous y engage, je vous y exhorte ; mais souvenez-vous que ce n'est pas le tout de communier souvent ; qu'il faut surtout prendre garde de le faire par coutume ; qu'il ne faut pas nourrir, avec la fréquente

communion, une habitude vicieuse, quelque légère quelle soit, mais qu'il faut être bien déterminés, et travailler efficacement à les déraciner toutes de l'âme ; qu'il faut aimer Dieu sans réserve, que vous devez lui donner sans partage votre cœur, et lui prouver, s'il le faut, votre amour, par de généreux sacrifices. Souvenez-vous qu'il faut renoncer à tout pour lui plaire, marcher par devoir dans la voie des commandements, et par amour dans celle des conseils, pratiquer de bonnes œuvres, remplir tous les devoirs de son état, embrasser toutes les vertus, abhorrer tous les vices, être dans la ferme résolution de ne commettre aucun péché quelque léger qu'il soit, de propos délibéré, nourrir et fortifier son âme par la méditation et par la prière, marcher en la présence de Dieu, avancer toujours et ne jamais regarder en arrière, vivre, en un mot, comme les premiers chrétiens, puisqu'on a le bonheur de communier aussi souvent qu'eux. Si vous vivez de la sorte, communiez souvent : vous ne pouvez trop le faire. Mais si vous gardez, si vous entretenez dans votre cœur des habitudes secrètes d'amour-propre, d'antipathie, de sensibilité, de mollesse, de hauteur, de curiosité, de malignité, de critique ; si toute votre dévotion consiste à communier souvent, sans faire aucun progrès dans la vertu, sans déraciner aucun vice, et si vous vous croyez pieux seulement pour cela, détrompez-vous. Ces communions multipliées ne serviront qu'à vous familiariser avec les choses saintes ; de la familiarité vous passerez au dégoût et à la satiété; et, comme un corps mal sain, qui continue à se nourrir sans goût des viandes ordinaires, tombe insensiblement dans un état dangereux et funeste pour la santé ; de même cette fréquentation ne servira qu'à aggraver vos fautes, et à être ainsi le sujet le plus terrible de votre condamnation. *Multi premunt.*

Vous venez de voir, chrétiens auditeurs, dans cette foule qui presse et incommode Jésus-Christ, les causes qui rendent si souvent nos communions infructueuses. La conduite de l'hémorroïsse va vous offrir les règles et les moyens qui seuls peuvent les rendres saintes et salutaires. Ce sera le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

Conduite de l'hémorroïsse.

Au milieu de cette foule mal disposée et importune, une femme se présente, mes très-chers frères, mais quelle femme! considérons-la quelques instants, et apprenons d'elle les dispositions qui doivent nous conduire à la sainte table. Elle s'approche de Jésus-Christ, mais comment ? Avec foi, avec humilité, avec amour. Avec foi, mais avec la foi la plus vive ; avec humilité, mais avec l'humilité la plus profonde; avec amour, mais avec l'amour le plus touchant. Telles sont les dispositions qui doivent rendre nos communions saintes et salutaires : foi vive qui nous éclaire, humilité profonde qui nous abaisse, amour ardent qui nous embrase. Encore un moment d'attention, chrétiens auditeurs. Ceci servira, je l'espère, à votre instruction et à votre édification.

Disposition de foi, première disposition de l'hémorroïsse. Qu'est-ce qui la conduit aux pieds de Jésus-Christ ? c'est la foi. Qu'est-ce qui lui fait obtenir la guérison qu'elle demande? de l'aveu même de Jésus-Christ, c'est encore la foi. Quelle est donc cette foi, mes frères? foi la plus vive et la plus ferme : elle voit un homme, et dans cet homme, s'élevant au-dessus des apparences de l'humanité, elle reconnaît le Fils de Dieu. Assurée de son pouvoir, elle ne doute pas un moment qu'il ne lui accorde un prompt et parfait soulagement, et pleine de cette idée consolante, elle n'hésite plus. Ni la nature de son mal, ni son existence déjà si ancienne, ni l'inutilité des remèdes qu'elle a employés jusque-là, ni la foule qui entoure Jésus-Christ, ni l'état si triste dans lequel elle se trouve actuellement même, rien ne l'arrête. Elle perce la foule avec empressement, elle accourt, elle se jette aux pieds de son divin Sauveur. Quelle hardiesse, quel danger! n'importe, la foi la conduit, elle brave tout. Mais, arrivée aux pieds de Jésus-Christ, qu'y fait-elle ? Ah ! mes frères, c'est ici que va paraître sa foi dans tout son éclat. Elle ne dit rien, elle n'exige rien, elle le touche, et elle guérit. Jaïre avait la foi, mais une foi faible et chancelante : il demande que Jésus-Christ vienne, qu'il impose les mains sur sa fille et qu'il la guérisse. Le centenier en avait davantage : il ne veut pas que Jésus-Christ vienne chez lui, il ne demande qu'une seule

parole ; mais l'hémorroïsse de notre évangile en a plus que tous les deux : elle ne demande rien, elle n'exige rien, elle ne dit même rien. Elle sait que pour la guérir, Jésus-Christ n'a pas besoin de faire un pas, de lui imposer les mains, de dire une seule parole, ni même d'être averti qu'elle est malade : tous ces préliminaires paraissent superflus à sa foi vive et éclairée. Elle est aux pieds de Jésus-Christ, dans un respectueux silence. Sa foi lui découvre sous les vêtemsnts de notre divin Maître, une vertu secrète inconnue à tout le monde, et dont elle sait profiter pour la santé de son corps, et encore plus pour le salut de son âme.

Et voilà, mes frères, une idée de la foi qui doit nous conduire aux pieds des autels, lorsque nous allons y chercher, à l'exemple de l'hémorroïsse, le soulagement, la paix et la guérison de nos âmes. Il fallait de la foi, sans doute, pour reconnaître le Fils de Dieu sous les apparences de l'humanité ; mais il en faut encore bien plus, j'ose le dire, pour le découvrir sous les espèces eucharistiques. Là, on voyait un homme, et il y était ; ici l'on voit du pain, et il n'y en a pas. Croire ce que l'on ne voit point, c'est le mérite de la foi ordinaire ; croire le contraire de ce que l'on voit, c'est le propre de la foi de l'Eucharistie. Il faut donc de la foi en approchant de la présence sacramentelle de Jésus-Christ, autant et plus qu'il en fallait en approchant autrefois de sa présence mortelle. Mais quelle foi faut-il ? Ah ! mes frères, une foi divine, convaincue de la présence de Jésus-Christ, et fondée sur ses paroles mêmes et sur l'enseignement et la croyance de l'Église dans tous les siècles ; une foi vive, qui le représente à notre esprit tel qu'il est dans le ciel, resplendissant de gloire, la joie et le bonheur des âmes bienheureuses qui le voient et qui le possèdent, l'admiration des anges qui l'entourent et qui l'adorent, tel que saint Jean le vit autrefois dans la céleste Jérusalem, et tel qu'il nous le représente dans son Apocalypse. Je le sais, mes frères, une foi aussi vive et aussi éclairée, n'est pas à la portée de tout le monde : c'est la récompense de la vertu. Mais nous pouvons la demander ; mais nous pouvons travailler à l'obtenir, en n'allant jamais à la sainte table, sans nous y être bien disposés, sans y avoir pensé de loin, sans avoir fait de cette idée, je dois dans peu recevoir mon Dieu, la nourriture et l'aiguillon de notre âme, en nous occupant sans cesse de cette pensée, et la nuit et le jour, au milieu de nos occupa-

tions et même de nos délassements ; en redoublant de ferveur à mesure que l'heureux moment approche, et en témoignant autant d'ardeur à remercier Jésus-Christ que nous en avons eu à désirer sa venue. Et ceci regarde ceux mêmes qui communient très-souvent et tous les jours, plus encore ceux-ci que tous les autres, puisque, recevant plus de grâces, ils doivent être plus saints. En effet, ne penser à la communion, qu'à l'instant où l'on communie, c'est la preuve d'une foi faible pour le moins et paresseuse ; c'est s'exposer au danger dont nous parle saint Paul, de ne pas faire le discernement de cette divine nourriture. Prévenons un tel malheur, mes très-chers frères : nourrissons notre foi envers l'eucharistie ; occupons-nous continuellement ou de la communion que nous avons faite, ou de celle que nous devons faire bientôt. C'est le moyen de nous approcher avec foi du sacrement auguste de nos autels.

Disposition de respect, seconde disposition de l'hémorroïsse. De cette foi si vive qui l'anime, naît le respect le plus profond. Elle connaît la grandeur de Jésus-Christ ; elle est persuadée de sa propre bassesse ; dans cette idée, elle voudrait s'anéantir à ses pieds ; que dis-je ? Elle consent, en s'abaissant devant lui, d'être foulée, s'il le faut, aux pieds de tout ce peuple. Elle l'adore en secret ; elle cache les respects qu'elle lui rend ; elle renonce même aux louanges que son humilité pourrait lui attirer de la bouche de son cher maître. Mais Dieu ne veut pas la laisser inconnue ; alors son humilité se trouble, tandis que sa foi rend avec courage à la divinité de Jésus-Christ un éclatant témoignage. Oh ! que les respects de cette femme sont profonds ! oh ! que ses adorations sont sincères ! La Cananéenne s'humilia sans doute aux pieds du Sauveur, puisqu'elle se comparait à un petit chien aux pieds de son maître ; mais à genoux même elle criait, elle conjurait qu'on fît attention à sa prière. Rien de tout cela dans notre hémorroïsse : Elle se croit indigne d'attirer l'attention de Jésus-Christ ; elle ne veut pas l'arrêter un instant dans sa marche ; elle ne laisse parler que son cœur ; et Jésus-Christ qui aime surtout ce langage, lui fait voir bientôt qu'il l'a entendue.

Or, tel est le respect qui doit aussi nous conduire à la sainte table ; et si notre foi est sincère, il doit nécessairement nous y accompagner. Comment, en effet, croire que vous allez re-

cevoir Jésus-Christ, et ne pas vous humilier à ses pieds, à la vue de votre bassesse et de votre néant? Mais cette humilité ne doit pas être dans vous une vertu stérile et infructueuse; il faut qu'elle influe sur votre conduite. Respect extérieur, qui paraisse dans votre maintien, dans vos regards, dans vos paroles, dans vos habits mêmes : car rien n'est petit, quand il s'agit de prouver notre religion et notre foi; et il n'arrive que trop souvent dans le monde, qu'on manque à toutes ces circonstances. Combien de personnes, en effet, nous le disons avec douleur, s'approchent de l'autel saint avec trop de simplicité, disons mieux, avec un négligé si grand, qu'il semblerait que pour elle la communion est une des actions les plus indifférentes de la journée! Combien d'autres qui s'en approchent avec une véritable indécence, et jusqu'à faire rougir les ministres de Jésus-Christ! Que notre respect paraisse donc au dehors, mes frères, mais qu'il soit surtout intérieur, puisque c'est surtout l'intérieur que Jésus-Christ demande. Respect intérieur, qui nous fasse nous disposer avec soin à sa venue, comme devant recevoir dans nous le Roi des rois, et qui nous porte en conséquence à purifier et à orner notre âme Respect intérieur, qui nous anime au moment de la communion, et qui nous tienne dans l'admiration et dans le silence. Respect intérieur, qui, un moment après, nous aide à remercier Jésus-Christ, le placer sur un trône, dans notre cœur, mettre à ses pieds tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes, notre entendement, notre volonté, notre esprit, notre cœur, notre corps, nos passions, nos vertus, notre honneur, nos biens, nos parents, nos familles, nos amis, nos ennemis, notre vie, que sais-je? notre salut même. Respect intérieur, qui ne nous abandonne pas au sortir du temple et de la communion, mais qui nous suive sans cesse, pour nous faire surmonter toutes les tentations qui se présenteront; pour nous faire fuir toutes les occasions dangereuses; pour nous faire pratiquer toutes les vertus de notre condition; pour nous aider à faire généreusement tous les sacrifices; en un mot, pour conserver à Dieu sans partage, notre esprit, notre cœur, notre corps, qu'il a honorés de sa présence, que nous lui avons consacrés par la communion; et pour lui rendre, quand il le faudra, témoignage au milieu du monde, sans timidité comme sans ostentation. Tel est le fruit que doit produire dans nous le respect pour l'Eucharistie.

Enfin disposition de confiance, dernière disposition de l'hémorroïsse. Abîmée dans un respect si profond, qu'aurait-elle fait sans un peu de confiance ? elle se serait éloignée de Jésus-Christ, et n'aurait jamais pu gagner sur elle de percer la foule pour l'atteindre. Le respect la retenait, mais la confiance l'attire. Et, quelle confiance, mes chers auditeurs ! admirez-en la vivacité et la force. Si je puis seulement, dit-elle, toucher le bord de sa robe, je serai guérie. Quoi ! une maladie si dangereuse par sa nature, si invétérée, puisqu'elle subsiste depuis douze ans, si opiniâtre, puisqu'elle y a dépensé tout son bien, si incurable, puisqu'elle a résisté aux efforts des plus habiles médecins, une telle maladie serait guérie en touchant seulement le bord d'une robe ! quelle apparence ! Non, mes frères, la femme de notre évangile ne raisonne point tant : la grandeur de son mal est pour elle un nouveau motif de confiance ; elle connaît la bonté et la puissance de son bienfaiteur ; tant de malades qu'il a guéris, tant de morts même qu'il a ressuscités, lui font croire qu'elle aussi sera guérie. Elle s'approche avec confiance ; elle perce la foule ; elle touche la robe de Jésus-Christ, et Dieu, récompensant sa vertu, elle éprouve à l'instant même non-seulement une guérison parfaite dans son corps, mais encore une joie, un contentement, une satisfaction, une paix, qui remplissent et qui inondent son âme.

Et voilà, chrétiens auditeurs, le modèle de la confiance qui doit nous animer, en approchant de la sainte table. Dieu vient à nous comme un Roi, mais comme un roi rempli de douceur ; ne séparons jamais ces deux idées : l'une sans l'autre nous causerait de la présomption ou du désespoir. Approchons avec confiance du sacrement de l'Eucharistie : c'est le sacrement de l'amour. Si la grandeur d'un Dieu nous effraie, que sa bonté nous rassure ; c'est lui-même qui nous ordonne de venir à lui ; et dans quels termes ? sous peine de n'avoir pas la vie en nous. Il est la nourriture de nos âmes : la nourriture est pour les faibles. Il est notre remède : les remèdes sont pour les malades. Animons-nous donc de la plus vive confiance. Confiance raisonnable, fondée sur nos besoins mêmes, comme nous venons de le dire, sur la bonté de Jésus-Christ qui n'a établi son sacrement que pour cela. Confiance qui produise l'amour et l'amour le plus ardent ; con-

fiance qui nous porte à dire à Dieu dans les épanchements de notre cœur : Oui, mon Dieu, je le sais, j'ai bien des défauts, bien des misères ; mais à qui irai-je pour les guérir, sinon à vous ? Dans le cours de votre vie mortelle, vous guérissiez les malades, vous rendiez la vue aux aveugles, le sentiment et le mouvement aux paralytiques, l'ouïe aux sourds ; vous purifiiez les lépreux, vous redressiez les boiteux, vous ressuscitiez les morts. Pourquoi n'opéreriez-vous pas les mêmes prodiges dans les jours de votre vie glorieuse et immortelle ? Daignez, ô mon Dieu, les renouveler en moi. Mon âme est fermée à votre divine lumière ; éclairez-la. Elle est sourde à vos inspirations ; excitez-la. Elle se traîne avec peine dans la voie de vos commandements ; fortifiez-la. Elle est dénuée de force et d'ardeur pour vous plaire ; ranimez-la. Elle est souillée de mille fautes ; purifiez-la. Elle est malade, en un mot ; guérissez-la. Mais si elle était morte, ah ! mon Dieu, je n'en sais rien, je ne le crois pas ; mais si elle était morte, si elle était coupable de quelque péché mortel, ah ! mon Dieu, ressuscitez-la ; c'est là même un des effets de votre sacrement, de suppléer en certaines occasions à la pénitence elle-même. Hélas ! cette femme ne fait que vous toucher ; que dis-je ? elle ne touche que votre robe, et elle est guérie à l'instant. Pourquoi ne le serais-je pas, moi qui ne vous touche pas seulement, mais qui me nourris de vous, qui deviens une même chose avec vous ? Guérissez-moi donc de mon infirmité qui est si bien représentée par l'infirmité de cette femme : de cette perte journalière qui me consume dans votre service ; de ces fautes petites, mais continuelles, qui refroidissent insensiblement dans moi le feu de votre amour, et qui peuvent en venir peu à peu jusqu'à me faire perdre la vie de mon âme, en la jetant dans le péché mortel. Que votre présence, que votre attouchement, arrêtent dans moi ces malheureux effets ; et que, comme cette femme, non-seulement je sois guéri, mais encore que ma guérison frappe ceux de mes frères qui ont peut-être été témoins jusqu'à présent de mes faiblesses, de mes infidélités, de mes désordres !

Voilà, mes frères, les instructions que nous présente notre évangile, et en même temps, les avantages que vous pouvez puiser dans le sacrement de l'Eucharistie. Si jusqu'à présent, vous n'en avez retiré rien de semblable, ne l'attribuez

qu'à vous-mêmes. Oui, mon cher auditeur, rentrez au fond de votre cœur, et examinez-vous sérieusement. Peut-être vos communions ont-elles été jusqu'ici infructueuses par votre faute. Parce que vous avez gardé dans votre âme quelque chose qui la souillait, vos communions ont été indignes et sacriléges. Parce que vous avez communié trop rarement et sans la volonté de vous convertir, elles ont été tièdes et languissantes. Parce que, même en communiant souvent, vous ne vous y êtes pas assez préparé, elles ont été nulles et sans fruit ; c'est-à-dire que jusqu'à ce jour vous avez imité dans votre manière d'approcher de Jésus-Christ ou les pharisiens, ou le peuple, ou du moins plusieurs de ses disciples encore grossiers et charnels. Changez de conduite, mon cher auditeur ; imitez la femme de notre évangile. Comme elle, venez à Jésus-Christ ; mais venez-y comme elle avec une foi vive, une entière confiance, un respect profond, une humilité sincère. En vous approchant ainsi, comme elle, vous toucherez le cœur de votre bon Maître ; comme elle, vous sentirez sortir de Jésus-Christ une vertu secrète qui vous changera, vous guérira, vous consolera ; et ce divin Sauveur, après vous avoir fait jouir ici-bas des précieux avantages de la communion sacramentelle, vous rassasiera enfin dans le ciel où il se montrera à vous face à face. Je vous le souhaite. Ainsi soit-il.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Jésus-Christ guérit une femme malade d'une perte de sang, et ressuscite la fille d'un chef de la synagogue.

PAR LE CARDINAL DE LA LUZERNE

Lorsque Jésus parlait aux disciples de Jean, un chef de synagogue s'approcha de lui, et l'adora, en disant : Seigneur, ma fille vient de mourir ; mais venez lui imposer la main, et elle vivra.

Saint Marc et saint Luc nous apprennent que ce chef de synagogue s'appelait Jaïr (1). Ce n'est pas sans raison qu'ils

(1) *Marc.*, V. 22, *Luc.*, VIII: 41.

déclarent son nom. Ce qui n'est pas fort important aujourd'hui, était alors de la plus grande importance. En nommant celui qui avait été l'objet du miracle, ils donnaient une grande facilité à la vérification ; et par là même ils s'obligeaient à dire la vérité. Très-peu d'années s'étaient écoulées entre le temps où le fait s'était passé et celui où ils le racontaient. Un miracle aussi public ne pouvait être ignoré dans le pays. Un chef de Synagogue était un homme très-connu. Ainsi, rien de plus aisé, lors de la prédication des apôtres, que de s'assurer s'il y avait eu, dans les environs de Capharnaüm, un homme qui s'appelât Jaïr ; si cet homme avait eu une fille, si cette fille était morte ; si Jésus-Christ l'avait ressuscitée. Qu'à l'examen les faits se trouvassent être faux, ou même n'être pas très-notoires, commes les apôtres attestent qu'ils le furent, leur témoignage tombait ; ils étaient déclarés imposteurs, et traités comme tels. Il fallait qu'ils fussent bien certains des témoignages, non-seulement de Jaïr et de sa famille, mais de tous les habitants du canton, pour oser aussi hardiment les provoquer. On ne voit point que les contemporains, et que ceux qui les ont suivis, aient contesté la réalité de ce prodige. On voit au contraire les philosophes qui, dans les premiers siècles, ont écrit contre le christianisme, reconnaître formellement la vérité des miracles de Jésus-Christ. Et peut-on, en connaissant la rage acharnée contre le christianisme naissant, croire que s'il eût été possible de les révoquer en doute, on ne l'eût pas fait ? Peut-on imaginer que la réclamation universelle de tout le pays, qui eût eu lieu immanquablament, si les faits se fussent trouvés faux, eût pu être étouffée par les apôtres, alors si faibles? Peut-on se figurer que leur prédication aurait eu le moindre succès, si l'on avait pu leur objecter un seul mensonge? C'est en publiant les circonstances qui pouvaient servir à constater les miracles de leur Maître, que les apôtres les ont fait croire. Les miracles ont donc été reconnus véritables.

Dans l'impuissance de nier que la publicité des miracles de Jésus-Christ ait été avouée, et de son temps, et de celui qui l'a suivi (1), l'incrédulité s'efforce d'affaiblir le poids de

(1) Quand nous disons que la vérité des miracles de Jésus-Christ a été reconnue de son siècle et des suivants, il faut en excepter sa résurrection,

ces aveux. Elle prétend qu'ils ne sont nullement décisifs. C'était, dit-elle, un principe universellement reçu dans ce siècle, avoué de tous les partis, des grands comme du peuple, des philosophes et des ignorants, que par les secours des esprits, un homme peut faire des choses surnaturelles. Les Pères attribuaient aux démons les prodiges de Pythagore et d'Apollonius. Les philosophes disaient de même que les miracles de Jésus-Christ étaient l'effet de la magie. Dira-t-on que les aveux des Pères prouvent les miracles du paganisme? On ne peut pas soutenir avec plus de fondement que ceux des philosophes établissent la réalité des miracles du christianisme. De part et d'autre, ces aveux étaient faits sans examen. Il faut les regarder comme ces propositions que les philosophes et les théologiens accordent, parce qu'ils ne se soucient pas de les contester, les regardant comme indifférentes, et persuadés qu'elles ne décident rien pour le fond de la question.

Ce n'est pas précisément sur les aveux des philosophes qui ont combattu le christianisme dans les siècles immédiatement postérieurs à son établissement, de Celse, de Porphyre, de Julien, d'Hiéroclès, que nous fondons la certitude des miracles de Jésus-Christ. Nous convenons que, si elle n'était établie que sur la reconnaissance d'écrivains qui vivaient un, deux, trois ou quatre siècles après, la preuve serait légère, et que la foi n'y trouverait pas un motif suffisant. Mais nous rapprochons ces aveux de deux faits constants : l'un, que les miracles de Jésus-Christ ont été publiés et attestés uniformément par plusieurs témoins oculaires ; l'autre, que des contemporains, dont plusieurs les avaient vus, qui tous étaient à portée de les vérifier, parmi lesquels beaucoup étaient intéressés à les contredire, aucun n'en a contesté la réalité. Alors ces aveux acquièrent un grand poids, parce qu'ils ne sont plus les aveux particuliers de ces écrivains ; mais parce qu'ils prouvent la persuasion des contemporains, et qu'ils forment un aveu général et continu de tous les ennemis qu'a eus le christianisme, depuis le moment où les miracles ont été opérés jusqu'au quatrième siècle.

laquelle n'ayant pas eu la même publicité que ses autres prodiges, a éprouvé des contradictions de la part des incrédules de ce temps-là.

Nous disons : Celse reconnaît que les miracles du Sauveur sont réels ; donc ils le sont. C'est que Celse est le garant non suspect du siècle qui l'a précédé. Dans son témoignage, nous trouvons celui des contemporains de Jésus-Christ. Il y avait à peine cent ans que Jésus-Christ était remonté dans les cieux, lorsque Celse écrivait contre sa religion. Il avait dû voir dans sa jeunesse des personnes qui avaient connu, ou Jésus-Christ lui-même, ou des hommes de son temps. Ayant profondément étudié l'histoire évangélique dont il cite fréquemment des textes, il ne pouvait ignorer ce qu'avaient pensé sur les faits qui y sont rapportés, ceux que l'on disait en avoir été les témoins. Si, du temps de Jésus-Christ, la vérité de ses miracles avait été contestée par quelques personnes, Celse l'aurait su ; s'il l'avait su, il l'aurait dit. Animé comme il l'était contre le christianisme, ingénieux à trouver des arguments pour le combattre, aurait-il voulu renoncer à l'avantage que lui auraient donné des dénégations ? Aurait-il cherché à affaiblir l'autorité des miracles, s'il avait pu en révoquer en doute la vérité ? les aurait-il attribués à la magie, s'il avait pu citer quelques témoins qui les eussent niés ? Ce que nous disons de Celse, peut s'appliquer aux autres philosophes qui l'ont suivi dans sa haine contre la religion. Le christianisme a été dès son origine un sujet de contradiction. De même que les prédications des apôtres, les objections de leurs adversaires ont eu de tous les temps la plus grande publicité. Elles ont passé de génération en génération aux ennemis du christianisme, qui se sont succédé sans interruption pendant les premiers siècles. Les pères les transmettaient à leurs enfants avec leur haine ; et nous les trouvons successivement copiées par tous les philosophes qui ont écrit contre la religion. Si parmi ces objections il y en eût eu qui portassent sur la réalité des miracles, auraient-elles été ignorées de Porphyre, d'Hiéroclès, de Julien ? Les auraient-ils passées sous silence ? Ils ont répété tout ce qui avait été dit dit contre l'Évangile depuis le commencement de sa publication, et ils n'ont pas contredit la réalité des miracles ; ils l'ont même reconnue. Donc la réalité des miracles n'a pas été attaquée dans le temps, dans le pays où ils ont été opérés, par ceux qui auraient eu la facilité, et qui avaient l'intérêt de les combattre. Elle n'a pas été attaquée :

donc elle n'a pu l'être ; donc la notoriété des miracles était si éclatante, leur certitude si constante parmi les contemporains, qu'il était impossible aux plus ardents ennemis du christianisme, de les révoquer en doute. La même providence, qui a livré pendant trois siècles la religion aux fureurs persécutrices, pour que son établissement miraculeux confondît à jamais ceux qui viendraient de nouveau l'attaquer, a voulu que, pendant le même temps, elle fût aussi combattue par les arguments de la philosophie, afin que l'aveu formel des faits, sur lesquels elle est fondée, fût la réfutation anticipée et victorieuse de tous ceux qui, dans le cours des siècles, oseraient entreprendre de les contester.

On assimile les aveux des saints Pères de l'Église, relativement aux miracles du paganisme, à ceux des païens, relativement aux miracles de Jésus-Christ. Passons à nos adversaires ce que nous pourrions leur contester, que les saints Pères sont constamment convenus des prodiges allégués par les païens. Bornons-nous à dire que ces aveux de plusieurs saints Pères ne se lient pas, comme ceux des philosophes païens, à des relations de témoins oculaires, à des confessions de contemporains intéressés à contredire. Il ne s'agit pas de savoir si les Pères ont dit des miracles d'Esculape, de Pythagore, d'Apollonius, la même chose que les philosophes ont dit des miracles de Jésus-Christ. La question est de savoir si les Pères l'ont dit par le même motif que les philosophes; si les aveux des Pères prouvent, de même que ceux des philosophes, la persuasion générale du temps et du pays où l'on dit que les miracles ont été opérés. Nous soutenons qu'ils ne la prouvent pas. Et comment la prouveraient-ils ? Ces prétendus prodiges n'ont été rapportés que très-longtemps après la date qu'on leur donne. Par exemple, ceux d'Apollonius, les plus célèbres de tous, n'ont pour témoins que Philostrate qui leur est postérieur d'un siècle. D'où peut-on savoir quel effet avaient produit ces prodiges sur la génération qui a dû les voir, quand ils ne sont rapportés qu'au bout d'un siècle, et que l'on ignore même l'opinion des générations qui se sont écoulées dans cet intervalle ? Placés à une grande distance de temps et de pays, de ces faits qu'on leur objectait, les saints Pères n'étaient pas à portée de les vérifier. Dès lors leurs aveux ne signifient rien. Qu'ils aient cru inutile

de discuter des prodiges, d'après la persuasion fondée sur l'Écriture que le démon peut en faire, ou qu'ils aient jugé trop pénible, après un si long temps, de se livrer à les examiner ; ou, si l'on veut, qu'ils aient été abusés par les récits qu'on leur faisait, et qu'avec trop de crédulité ils aient attribué à la puissance du démon, ce qui était l'œuvre de l'adresse des prêtres ; tout cela nous est indifférent : nous consentirons à cet égard à tout ce que l'on voudra. Les aveux des philosophes qui ne pouvaient pas ignorer les contradictions qu'aurait éprouvées la narration des miracles de Jésus-Christ, n'ont certainement pas les mêmes motifs. Et dès lors entre les uns et les autres il n'y a pas de parité. Les miracles de Jésus-Christ ont été avoués, parce que d'après l'attestation unanime et bien connue des contemporains, amis et ennemis, il était impossible d'en révoquer en doute la certitude ; ceux du paganisme l'ont été, parce qu'ignorant, à la distance où l'on était, l'opinion des contemporains, on a trouvé inutile ou embarrassant d'en montrer la fausseté. C'est avec une force victorieuse que nous opposons aux incrédules les aveux de leurs devanciers. C'est sans raison qu'ils nous objectent ceux de nos saints docteurs.

Dans les trois morts, dont les évangélistes racontent la résurrection, les saints Pères et les interprètes voient l'image des différents degrés de mort spirituelle, dont la bonté divine daigne retirer les âmes qui ont eu le malheur d'y tomber. La fille de Jaïr qui ne faisait que de mourir, représente ceux qui ne se sont engagés dans le péché que depuis peu de temps, et qui n'y ont pas fait encore de grands pas. Le fils de la veuve de Naïm, mort depuis plus longtemps, et que l'on portait déjà en terre, est le symbole des pécheurs plus avancés dans les voies de perdition, et qui font des pas continuels vers l'enfer. Enfin Lazare, mort depuis quatre jours, et exhalant une odeur fétide marque les malheureux croupissants dans le limon du crime, dont l'âme, absolument corrompue, jette une puanteur infecte et contagieuse. En rappelant à la vie ces trois morts, Jésus-Christ nous apprend que quelque enfoncé que l'on soit dans le péché, sa grâce est toujours assez puissante pour nous en retirer. Pour pardonner au pécheur, ce n'est pas au nombre et à l'énormité des offenses qu'il a égard, c'est à la sincérité et à la vivacité de la péni-

tence. Le plus grand criminel est plus près du salut que celui qui vient de tomber pour la première fois, s'il est plus fortement repentant, et plus profondément contrit. Pécheurs, depuis quelque temps que vous le soyez devenus, ne désespérez pas : Jésus-Christ a ressuscité des personnes mortes depuis différents temps. Mais ne prenez pas trop de confiance. Entre ses nombreux miracles, on ne voit que trois résurrections. C'est aux vœux et aux larmes de leurs familles, qu'il a rendu ces morts : ce ne sera de même qu'à vos prières et à votre repentir, qu'il accordera la vie de votre âme. Voyez par l'exemple de Jaïr, comment vous pourrez l'obtenir.

Nous trouvons dans sa prière deux qualités qui doivent animer les nôtres : l'humilité et la confiance. Il commence par se prosterner aux pieds de Jésus-Christ, et lui dit ensuite, que s'il veut bien venir imposer les mains à sa fille, certainement elle vivra. Nous devons à la grandeur de Dieu, l'hommage de notre humilité ; et à sa bonté, celui de notre confiance. Nous ne méritons rien ; soyez humbles : tout nous est promis ; soyons confiants. Dieu nous déclare par un prophète qu'il jette un regard favorable sur la prière des humbles (1) ; et par un apôtre, il nous ordonne, sous peine de n'être pas exaucés, de le prier avec foi et sans hésiter (2). Ces deux qualités de nos pères ne se nuisent pas, mais se modèrent réciproquement. L'humilité est le frein qui retient la confiance, et la confiance l'aiguillon qui anime l'humilité. L'humilité empêche la confiance de s'emporter à la présomption, et la confiance empêche l'humilité de dégénérer en pusillanimité.

Si nous sentions nos besoins aussi vivement que ce père sentait la perte de sa fille, nos prières seraient animées des mêmes sentiments que la sienne. Mais l'attachement aux biens de la terre étouffe dans nous l'amour des biens célestes. Plus nous sommes ardents pour les intérêts de la chair et du sang, plus nous sommes froids pour ceux du salut. Quelle proportion peut-il y avoir entre ce que nous poursui-

(1) Respexit in orationem humilium ; et non sprevit precem eorum *Ps.*, CI, 18.

(2) Postulet autem in fide nihil hæsitans ; qui enim hæsitat, similis est fluctui maris qui a vento movetur et circumfertur. Non ergo æstimet homo ille quod accipiat aliquid a Domino. *Jacob.*, I, 6 et 7.

vons avec la plus ardente vivacité, et ce que nous daignons à peine demander mollement et sans chaleur? Quelle comparaison un homme, qui n'a pas entièrement perdu la foi, peut-il raisonnablement faire entre une grâce de Dieu, et une faveur d'un grand ; entre une œuvre méritoire pour le salut, et une démarche pour acquérir quelque bien terrestre ; entre une tentation surmontée, et un avantage remporté sur un concurrent? Et cependant, à la honte de l'esprit humain, nous voyons continuellement comment entre ces divers objets se comportent des hommes que l'on croit raisonnables, qui se prétendent même chrétiens. Ils disent bien qu'ils préfèrent les intérêts du ciel à ceux de la terre : mais leurs actions démentent à tout moment leur langage. Singulière préférence qu'ils donnent à Dieu sur le monde ! Elle consiste à travailler toujours pour le monde, et à ne faire rien ou presque rien pour Dieu.

Par la bonté avec laquelle Jésus-Christ acquiesce au désir de Jaïr, il nous montre un caractère que doit essentiellement avoir la nôtre. Il lui suffit d'avoir vu la douleur de ce père, d'avoir entendu le besoin qu'il a de son assistance. Il se lève aussitôt, et le suit pour lui rendre l'objet de sa tendresse. Ainsi la charité qu'il nous enseigne est active, et vole au secours du prochain dès qu'elle peut connaître ses besoins. Elle ne fait pas attendre ses bienfaits; elle se hâte de les répandre, et leur donne un nouveau prix par sa promptitude à les accorder. Est-ce ainsi que se montre la nôtre ? Lorsque nous daignons soulager les infortunés, ne les laissons-nous pas languir dans une attente qui les consume et les désole ? La cause de cette lenteur à obliger, est dans les uns la négligence, dans les autres la prétention. Ceux-là ne trouvent pas que la satisfaction de faire du bien vaille la peine de se détourner de ses occupations, de se distraire de ses plaisirs; ceux-ci imaginent que leurs grâces, plus longtemps désirées, exciteront plus de reconnaissance. Combien est différente de cette froide et lâche bienfaisance, qui calcule toujours l'intérêt de son plaisir ou de sa vanité, la munificence chrétienne qui s'oublie constamment elle-même ! Combien elle est, et plus chère aux malheureux qu'elle soulage, et plus méritoire pour l'homme religieux qui la pratique.

Et voilà qu'une femme, qui depuis longtemps était ma-

lade d'une perte de sang, s'approcha par derrière, et toucha la frange de son vêtement. Car elle disait en elle-même: Si je touche seulement sa robe, je serais guérie. Jésus s'étant retourné, et l'ayant vue, lui dit: Ayez confiance, ma fille, votre foi vous a sauvée. Et à l'heure même la femme fut guérie.

Saint Marc et saint Luc ajoutent au récit de ce miracle, quelques circonstances omises par saint Matthieu. Jésus-Christ en marche pour guérir la fille de Jaïr, était suivi d'une troupe nombreuse qui le pressait beaucoup. Cette femme, malade depuis douze ans, avait consulté plusieurs médecins, y avait dépensé tout son bien, et loin de recevoir du soulagement, était devenue beaucoup plus incommodée. Ayant entendu parler de Jésus, elle vint dans la foule derrière lui, et toucha son vêtement, en disant: Si je touche seulement ses habits, je serai sauvée; et aussitôt elle s'aperçut que son flux de sang s'arrêtait. Jésus sentant qu'il était sorti de lui une vertu, se retourna en demandant qui l'avait touché. Ses disciples lui répondirent: Vous voyez cette foule qui vous presse, et vous demandez qui vous a touché! Mais Jésus regardait pour voir la femme qui avait fait cela. Elle, effrayée et toute tremblante, sachant ce qui s'était passé en elle, se jeta aux pieds du Sauveur, et lui avoua toute la vérité. Alors Jésus-Christ lui dit: Ma fille, votre foi vous a sauvée; allez en paix et soyez guérie de votre infirmité (1).

La maladie dont cette femme était attaquée, était de celles que l'on rougit communément de déclarer en public. Les saints Pères y ont vu en conséquence la figure du vice honteux dont on cherche presque toujours à voiler les actes; qui souille le corps avec l'âme; qui malheureusement est de tous le plus commun dans le monde, et qui en entraîne tant d'autres à sa suite; qui rendit Samson faible, David homicide, Salomon idolâtre, les vieillards de la captivité calomniateurs. Une autre analogie que remarquent les docteurs entre l'état de cette femme et la passion impure, c'est la durée de l'une et de l'autre. Il y avait beaucoup d'années qu'elle était affligée de son infirmité. Et tel est le deplorable effet du vice qui attaque la pureté, que c'est celui de tous auquel on reste plus constamment attaché, et dont il est le plus dif-

(1) *Marc*, V, 24 et suiv.; *Luc*, VIII, 42 et suiv.

ficile et le plus rare de se défaire. Les afflictions, la perte des places, des dignités, des biens, les malheurs de divers genres, qui corrigent souvent des autres passions en détachant de leurs objets, n'ont que peu de prises sur celle-là. Elle est de tous les états, on la porte dans toutes les situations, elle se survit en quelque sorte à elle-même, et l'impuissance de la satisfaire ne la détruit pas. Jusque sous les neiges de la vieillesse, ce feu honteux couve encore. Quand il ne peut plus embraser les sens, il s'efforce de réchauffer la mémoire et l'imagination. Au défaut des plaisirs infâmes qu'il ne peut plus donner, il rappelle des souvenirs criminels, et présente des images abominables ; et il rend la caducité aussi coupable par ses regrets et ses habitudes, que l'avait été la jeunesse par ses désirs et ses emportements.

Les auteurs sacrés remarquent que cette femme avait inutilement recouru à l'art des médecins; qu'elle n'avait fait qu'y dépenser sa fortune, et qu'elle n'en était que plus incommodée. Sous cet emblème, il nous apprennent que pour se guérir des maux spirituels, c'est non-seulement sans fruit mais avec danger, qu'on emploie les moyens humains. Ne vous confiez, dit le Prophète, ni aux princes, ni aux enfants des hommes, incapables de donner leur salut (1). C'est de Jésus-Christ seul qu'il faut l'espérer. Les conseils des hommes les raisonnements de leur sagesse, sont des remèdes absolument inefficaces pour eux-mêmes. Si on ne les rapporte pas à Dieu, s'ils ne sont pas des moyens que lui-même emploie pour nous ramener à lui, si on ne les appuie pas des motifs de la religion, et surtout des secours de la grâce, au lieu de nous servir, ils ne feront pour l'ordinaire que nous nuire. La philosophie, si vantée pour remédier aux maux de l'âme, en est un médecin bien inhabile. Elle ne sait guérir un mal, que par un mal contraire, souvent plus funeste. Son moyen, pour réprimer une passion, est de lui en opposer une autre, et si jamais elle a pu chasser un vice d'un cœur, elle y en a fait entrer bien d'autres. C'est qu'elle ne peut combattre un intérêt terrestre que par un autre intérêt également terrestre. Elle n'a pas en son pouvoir de plus puissants moyens ; et tout intérêt de ce monde, est le mobile de quelque passion.

(1) Nolite confidere in principibus, in filiis hominum, in quibus non est salus. *Psalm. CXLV*, 2 *et* 3.

Il n'y a que la religion qui soit, et qui puisse être un remède efficace, un remède certain, un remède universel aux maux spirituels. Elle seule a la force de tenir toutes les passions à la fois comprimées, par les grands préceptes qu'elle dicte ; par les grands conseils qu'elle donne ; par les grands devoirs qu'elle impose ; par les grands exemples qu'elle présente ; par les grands motifs qu'elle suggère ; par les grands intérêts qu'elle offre ; par les sentiments qu'elle inspire ; par les grands moyens qu'elle prépare ; par les grands secours qu'elle fournit.

Il paraît que la femme de cet évangile n'avait pas été personnellement témoin des miracles de Jésus-Christ, mais elle les avait entendu raconter aux témoins oculaires ; et, sur leur récit universel, uniforme, bien circonstancié, elle avait cru en lui, et s'était persuadée qu'elle pourrait obtenir de lui sa guérison. Notre foi a les mêmes motifs que celle de cette femme ; mais a-t-elle la même vivacité ? Nous n'avons pas été témoins des miracles de notre Rédempteur ; mais les témoignages de ses apôtres, confirmés par l'aveu de l'incrédulité d'alors, rendus plus incontestables encore par leurs succès transmis jusqu'à nous par le consentement unanime de dix-huit siècles, ne sont-ils pas aussi puissants que les rapports qui ont déterminé la croyance de cette femme ? Pourquoi donc, appuyée sur de tels fondements, notre foi est-elle aussi languissante ? Pourquoi, si nous en avons véritablement, la démentons-nous continuellement par nos œuvres ? Pourquoi ne nous inspire-t-elle pas la confiance de venir aux pieds du divin Sauveur, lui demander la guérison des infirmités dont notre âme est accablée ? Si la malade de notre évangile s'était contentée comme nous de croire spéculativement, si elle n'avait pas agi conformément à sa croyance, si elle n'était pas venue trouver Jésus-Christ, elle serait morte au bout de peu de temps dans son affligeante infirmité. Et c'est ce qui nous arrivera, et ce qui nous sera bien plus funeste, puisque nos maux nous conduisent à une mort bien autrement malheureuse, si nous n'allons pas avec la même confiance vers le Médecin bienfaisant qui peut seul nous guérir.

Cette femme espérait trouver Jésus-Christ seul, et lui exposer en particulier son infirmité. Elle le rencontre envi-

ronné d'une foule nombreuse qui le suit. Elle n'ose, ni entreprendre de l'arrêter, ni essayer de le tirer à part. Mais ces difficultés ne la retiennent pas. Le désir ardent d'être guérie, la confiance entière dans le bienfaiteur universel, soutiennent son courage. La vraie foi ne se déconcerte point des embarras, ne se rebute pas des obstacles, elle sait que c'est à les surmonter que consiste le principal mérite. Ceux que le démon oppose à notre conversion seraient bientôt franchis, si nous avions un désir réel de nous convertir. Le premier de tous les obstacles, celui qui donne de la force aux autres, c'est dans nous-mêmes qu'il est; c'est notre mauvaise volonté, c'est notre attachement à nos péchés. Nous disons que le retour à Dieu est trop pénible. Il l'est parce que nous le rendons tel. Nous trouvons impossible ce que nous ne voulons pas faire; et pour excuser notre persévérance dans le mal, nous aimons mieux nous accuser de faiblesse, que de convenir de notre opiniâtreté.

Le moyen qu'emploie cette femme pour parvenir à sa guérison, montre la grandeur de sa foi. Malgré la faiblesse où la jette son état, elle imagine de pénétrer dans la foule qui environne le Sauveur. Elle ne craint pas d'en être accablée; elle s'efforce de la percer; et enfin, par degrés, elle parvient jusqu'auprès de Jésus-Christ, persuadée qu'il lui suffira d'avoir touché ses habits pour être guérie. Il y avait cependant encore dans sa foi de l'imperfection, si elle imaginait pouvoir toucher le vêtement de Jésus-Christ à son insu. Elle devait bien penser que celui qui avait la toute-puissance, possédait aussi la toute science. Mais en cela elle péchait par ignorance, et non par mauvaise volonté; et la constance avec laquelle elle exécute son projet, malgré les difficultés qu'elle dut éprouver, et de la part de la foule qu'il fallait traverser, et du côté de sa propre faiblesse qu'il fallait surmonter, réparait avec avantage ce qui manquait à son instruction. Nous sommes plus instruits qu'elle; nous connaissons, mieux qu'elle ne le connaissait, le divin Médecin des âmes et du corps; mais nous sommes bien moins avancés qu'elle dans la voie de la guérison. C'est que nous n'avons pas sa persévérance. On entend beaucoup de projets de conversion; on voit de grands plans de réforme; pourquoi donc si peu de conversions effectuées, si peu de réformes

réalisées ? C'est qu'il n'est pas difficile de projeter ; l'exécution seule est pénible. La même vivacité d'imagination, qui avait enfanté ces beaux desseins, à la vue des difficultés, s'exalte en sens contraire, et les grossit. Au moment d'agir, on ne voit plus que des obstacles à surmonter, des tentations à vaincre, des liaisons à rompre, des engagements à dissoudre, des habitudes à réformer, des plaisirs à éviter, des passions à réprimer. On commence par s'effrayer; bientôt après on se rebute, ensuite on se dégoûte. On finit par reprendre, de lassitude et de lâcheté, le train de vie dont on avait senti le vice, et dont on avait désiré avec assez de bonne foi se retirer.

Jésus-Christ se retourne, et demande qui l'a touché. Ne croyons pas cependant qu'il l'ignorât. Pouvons-nous douter que ce fût lui-même qui eût préparé ce miracle; qui eût inspiré à la femme le désir de venir le trouver ; qui l'eût fait arriver précisément au moment où il marchait environné d'une troupe nombreuse ; qui lui eût fait concevoir l'espérance d'être guérie en le touchant ? Son intention n'était pas de recevoir une instruction; il voulait la donner. Il voulait faire remarquer à ceux qui l'entouraient ce nouveau prodige, dont ils ne se seraient pas aperçus, s'il ne l'eût pas fait avouer à celle qui en était l'objet. Il voulait, en affermissant la foi de Jaïr et de tous les autres, leur apprendre que pour opérer des miracles il ne lui était pas nécessaire d'être présent ; puisqu'il en faisait même sans paraître le vouloir, et qu'ils sortaient de lui comme naturellement, et sans attendre ses ordres. Cette nouvelle manière d'opérer des prodiges dut jeter dans l'âme des assistants une grande admiration; et dans le cœur du malheureux père, un redoublement de confiance et d'espoir.

Les disciples du Sauveur, qui n'étaient point dans le secret de ses intentions, lui répondent que, pressé comme il l'est de tous côtés, il ne doit pas s'étonner d'avoir été touché par quelqu'un. Ils ne comprenaient par le sens de sa parole et ne savaient pas en quoi consistait la différence entre le presser, et le toucher. Ils ne pouvaient pas faire la distinction des motifs qui réunissaient tout ce monde autour de Jésus-Christ. Lui seul, parmi ceux qui s'empressent auprès de lui, sait discerner la foule qu'y conduisent la curiosité,

la coutume, le désir d'être remarqué, ou la crainte de l'être, du petit nombre d'âmes ferventes qui, confondues dans cette multitude, s'approchent de lui pour attirer sur elles-mêmes les grâces dont il est la source féconde. Nous voyons quelquefois les autels entourés d'une affluence nombreuse. Les temples ne paraissaient pas suffisants au concours des adorateurs qui s'y précipitent. Il n'est pas accordé aux ministres, successeurs des apôtres, de discerner dans cette foule, qui toute témoigne à peu près le même zèle, ceux qui n'apportent auprès de Jésus-Christ qu'un empressement inutile et importun des âmes privilégiées qui lui présentent une confiance sincère dans sa bonté, et un désir ardent de la mériter. Mais Jésus-Christ les voit et les remarque. Entre toutes ces voix dont retentissent les voûtes sacrées, il distingue celles qui, partant de bouches plus pures, poussées par des sentiments plus affectueux, s'élèvent jusqu'à lui. Il supporte l'importunité des uns ; il récompense la ferveur des autres : celles-là sont l'objet de sa patience ; celles-ci de sa complaisance.

A la demande du Sauveur, la femme fut saisie de frayeur. Elle craignit d'avoir, sans le vouloir, commis une indiscrétion. La confiance la plus entière en Dieu n'est pas exempte de crainte. L'incertitude, si on est digne d'amour ou de haine (1), retient dans la terreur les âmes les plus ferventes. Le sentiment de leur faiblesse, la conscience de leurs fautes, que grossit à leur vue l'humilité, les fait trembler, en pensant à celui qui déclare que ceux qui le servent le plus fidèlement, sont sujets à l'instabilité, et que jusque dans ses anges il trouve des inperfections (2) ; que parmi les saints, il n'y en pas un qui ne soit exposé à changer, et que les cieux mêmes ne sont pas purs devant ses yeux (3). Lorsqu'elles peuvent se tenir assurées de la droiture de ses intentions, elles ne le sont pas de l'innocence de leurs actions. Leur conscience leur rend-elle témoignage en faveur de leurs actions ? elles craignent d'avoir péché par quelques omissions. Elles sont agitées de l'inquiétude, et de ce qu'elles ont fait, et de ce qu'elles

(1) Nescit homo utrum amore, an odio dignus sit. *Eccli.* IX. 1.

(2) Ecce qui serviunt ei, non sunt stabiles, et in angelis suis reperit pravitatem. *Job.*, IV. 18.

(3) Ecce inter sanctos ejus nemo immutabilis, et cœli non sunt mundi in conspectu ejus. *Job.*, XV. 15.

ont manqué de faire. Mais cette inquiétude n'est pas le désespoir. Toute tremblante qu'est cette femme, elle se jette aux pieds de Jésus-Christ. Elle avait compté sur sa puissance ; elle se confie à sa bonté. Elle ne rougit plus d'avouer publiquement sa maladie. Tout ce qu'elle craint, c'est d'avoir déplu à Jésus-Christ. Elle se hâte, par un sincère aveu de son action, d'en obtenir le pardon. Pécheurs, vous ne pouvez recevoir le remède aux maladies de votre âme, qu'en les confessant avec candeur au médecin que Jésus-Christ a établi pour les guérir. Quelque honteuses qu'elles soient, quelque peine que vous ressentiez à les déclarer, vous y êtes strictement obligés. C'est à cette condition que Dieu attache le bienfait de votre rétablissement. Il vous faut de toute nécessité, ou avouer vos péchés, ou en rester chargés.

Au lieu de blâmer cette femme, Jésus-Christ la loue, au lieu de la reprendre, il la console ; au lieu de la punir, il la récompense. Il lui déclare que le prix de foi est non-seulement sa guérison, mais aussi son salut. A la grâce qu'elle avait désirée, il en joint une autre infiniment plus précieuse. Apprenons de là à rapporter tous les biens de l'ordre temporel que nous sollicitons, au bien suprême vers lequel ils doivent nous conduire. Si nous demandons la santé, que ce soit pour être plus en état de servir Dieu. Si nous implorons la bienfaisance céleste pour ceux que nous aimons, que ce soit dans la vue de les attacher à elle plus fortement. Si nous l'invoquons pour la prospérité publique, que ce soit afin que le peuple chrétien vaque plus librement au culte de Dieu et à l'observation de ses préceptes. Notre salut et celui de nos frères, voila quel doit être le but de tous nos vœux. Quand il n'en est pas l'objet immédiat, qu'il en soit au moins la fin dernière. Imitons dans nos prières l'ordre que suit la Providence dans ses dispositions. Le salut des hommes en est constamment l'objet et le terme. Les choses mêmes, qui paraissent y être les plus étrangères, sont dirigées vers ce but universel par les moyens que sa sagesse a choisis, et qu'elle ne nous permet pas toujours de connaître. Ainsi, notre devoir est de tout y rapporter; et comme nous devons sans cesse y tendre, nous devons continuellement nous en occuper.

Jésus-Christ déclare à la malade qu'il vient de guérir, que c'est par sa foi qu'elle a été sauvée. Est-ce que la foi est suf-

fisante pour le salut? Gardons-nous de cette erreur qui a été condamnée par l'Église. La foi est nécessaire pour être sauvé; mais séparée des autres vertus, elle devient inutile. Ce n'est pas de la foi stérile et active, d'une croyance purement spéculative qui reste dans l'esprit, et qui n'y produit rien, que parle le Sauveur. Son apôtre nous explique en son nom quelle est la foi qui procure le salut; c'est celle qui opère par la charité (1). La foi, accompagnée du cortége des vertus qu'elle mène à sa suite, la foi secondée par la multitude des œuvres dont elle est la mère; c'est là cette foi à laquelle Jésus-Christ dit que cette femme doit son salut, à laquelle il attache le nôtre. Croire, et ne pas agir conformément à sa foi, est une inconséquence aussi criminelle qu'elle est absurde. Loin de nous absoudre au tribunal céleste, elle nous y accusera, et nous y serons comme le serviteur dont parle Jésus-Christ, qui est d'autant plus sévèrement châtié, qu'ayant mieux connu la volonté de son maître, il ne s'y est pas conformé (2).

Jésus étant arrivé à la maison du chef de synagogue, et voyant les joueurs d'instrument et une troupe qui faisait un grand bruit, dit : Retirez-vous, car cette fille n'est pas morte; mais elle dort. Et ils se moquaient de lui. Lorsqu'il eut fait sortir la foule, il entra, et prit la main de la jeune fille qui se leva. Et le bruit de cet événement se répandit dans tout le pays.

Le Sauveur marche de prodiges en prodiges. A peine a-t-il terminé une guérison, il va opérer une résurrection. Il nous montre, par la manière dont il procède, ce qu'on doit faire pour opérer la résurrection spirituelle des âmes. Arrivé à la maison où la mort l'attendait pour lui rendre sa victime, il trouve, ce qui était d'usage chez les Juifs comme chez les païens, une troupe bruyante de musiciens rassemblés, ou pour exprimer la douleur, ou pour la distraire. Ainsi, les morts spirituels, pour s'étourdir sur leur état, s'efforcent de se dissiper, recherchent le bruit et le fracas, courent après les divertissements. La première chose que fait Jésus-Christ

(1) Nam in Christo Jesu neque circumcisio aliquid valet, neque præputium, sed fides, quæ per caritatem operatur. *Galat.*, V. 5.

(2) Ille autem servus, qui cognovit voluntatem domini sui, et non præparavit, et non fecit secundum voluntatem ejus, vapulabit multis; qui autem non cognovit, et fecit digna plagis, vapulabit paucis *Luc.*, XII 47 et 48

pour rendre la vie à la morte, est d'éloigner tout ce vain tumulte. Sans doute, ce monde inutile ne pouvait pas mettre de bornes à sa puissance. Il était le maître de rappeler à la vie la personne morte, au milieu de la multitude et du bruit qu'elle faisait. Mais il voulait nous enseigner que pour rappeler à la vie de la grâce l'âme qui a eu le malheur de la perdre, il faut commencer par la retirer des dissipations, des divertissements, des plaisirs qui la distraient et la détournent de la pensée du salut. Ce sont des liens qu'il faut briser, pour lui rendre la liberté de revenir à Dieu. L'éloignement du monde est un préalable indispensable de la conversion. Si des circonstances particulières rendent impraticable un éloignement physique et absolu, un éloignement moral est au moins absolument nécessaire. Si on ne peut s'écarter entièrement du monde, il faut au moins en séparer son cœur. Il faut au milieu du monde se faire une solitude, éviter ses assemblées, renoncer à ses fêtes, fuir ses illusions, et tout ce que le Sage appelle la fascination de la bagatelle qui obscurcit le bien (1). Au milieu des dissipations mondaines, les grands motifs de la religion ne frappaient pas le pécheur. La poussière qu'élevait autour de lui l'agitation du monde, ce tourbillon dont il était enveloppé et sali, dérobait à ses regards la vue de Dieu, la contemplation de ses promesses et de ses menaces. Ce n'est que lorsqu'elle est sortie de ce nuage qui l'aveuglait, que l'âme rendue à la pure lumière de la religion, voit les objets tels qu'ils sont. Elle reconnaît sa difformité et l'horreur qu'elle inspire. Elle découvre sur sa tête le glaive de la vengeance céleste prêt à l'immoler, et sous ses pieds, l'abîme creusé par la colère divine où elle va s'engloutir. Elle aperçoit, d'un côté, la justice levant le bras pour la frapper ; de l'autre, la miséricorde étendant les bras pour la recevoir. Elle voit Jésus-Christ, maintenant son intercesseur, prêt à devenir son juge. En même temps que ses yeux s'ouvrent à la lumière, son cœur s'ouvre à la terreur et à l'espérance, qui y font entrer le repentir et lui font mériter son pardon.

Nous voyons les joueurs d'instruments et les autres personnes se moquer de ce que le divin Sauveur dit que cette fille n'est pas morte, mais seulement endormie. Ils ne com-

(1) Fascinatio enim nugacitatis obscurat bona. *Sap.*, IV, 12.

prenaient pas le sens de son discours ; et assurés comme ils l'étaient de la mort de la fille, ils le trouvaient déraisonnable. Mais avec un peu de réflexion, ils auraient senti que la réputation seule de Jésus-Christ devait leur inspirer du respect pour ses paroles, et qu'un homme qui avait opéré tant de miracles, avait bien le droit d'appeler un simple sommeil, la mort qu'il était le maître de faire cesser. Mais ce n'est pas ainsi que raisonnent les gens du monde. Ce qu'ils n'entendent pas, ce qu'ils ne sont pas dignes d'entendre dans le langage de la religion, est le sujet de leur risée. Les traits de leur raillerie n'épargnent pas les ministres les plus respectables. C'est surtout lorsqu'ils voient un de leurs semblables prêt à quitter leur coupable société, et à retourner à Dieu, qu'ils redoublent leurs sarcasmes, et contre lui, et contre les vertueux pasteurs qui le rendent à la vie de la grâce. Mais Jésus-Christ ne s'arrête pas à leurs vaines et insolentes plaisanteries. Sans daigner leur répondre, il les fait tous sortir, et opère en leur absence le miracle dont ils ne méritaient pas d'être témoins. Par sa conduite ferme et prudente, il apprend à ceux qu'il laissera après lui chargés de la résurrection des âmes, à ne se laisser ni déconcerter ni abattre par les propos du monde, et à n'y répondre que par les faits et par les œuvres de leur ministère.

Les évangélistss remarquent qu'en ordonnant à la jeune fille de se lever, Jésus-Christ lui donna la main pour l'aider. Pasteurs des âmes, c'est encore ici une instruction qu'il vous donne. Ce n'est pas assez pour vous d'engager par vos exhortations les pécheurs à entrer dans les voies de la pénitence ; vous devez, comme Jésus-Christ, leur donner la main pour les soutenir et prévenir d'autres chutes, pour les guider et les empêcher de s'égarer de nouveau. Les commencements d'une conversion exigent de vous des soins assidus. Les cicatrices des plaies que vous avez fermées sont prêtes à se rouvrir. Le feu que vous avez étouffé n'attend qu'un souffle pour se rallumer. Le pli des habitudes que vous avez comprimées fait effort pour se reformer. Le levain des passions que vous avez réprimées, mais non encore détruites, fermente toujours avec assiduité. L'ennemi que vous avez chassé de ce cœur, rôde sans cesse autour de lui pour y rentrer. Médecin spirituel, n'abandonnez pas ce malade que vous avez

guéri, mais pas entièrement rétabli ; qui est délivré de son mal, mais qui n'a pas recouvré toutes ses forces. Que votre charité consomme ce qu'a commencé votre zèle. Facilitez-lui, en les partageant, les exercices de sa pénitence. Unissez vos vœux à ses vœux ; excitez ses regrets par la douleur que vous lui montrerez ; soutenez ses résolutions de vos vives exhortations. Votre présence l'encouragera ; votre assistance le fortifiera : et sa parfaite conversion, ouvrage commun de ses efforts et de vos secours, fera le bonheur de tous les deux.

Enfin, saint Marc et saint Luc rapportent que Jésus-Christ, après avoir ressuscité la jeune fille, ordonna qu'on lui donnât à manger. Il donne le même ordre pour ceux qu'il ressuscite spirituellement. Lorsqu'ils sont entièrement rendus à la vie, que tous les symptômes de mort sont disparus, qu'ils se sont levés de ce cercueil, séjour de corruption où les tenaient enfermés leurs vices, il commande qu'on leur fasse manger le pain descendu du ciel qui fait vivre éternellement (1). C'est par cette nourriture substantielle qu'ils conserveront la vie recouvrée. L'eucharistie leur rendra leur première vigueur, elle l'augmentera encore, et achevant de chasser de leur intérieur tout ce qui pourrait y rester d'humeurs malignes et dangereuses, elle les préservera, selon la parole du divin Sauveur, de l'affreux malheur de retomber dans l'état de mort dont sa grâce les a retirés (1).

(1) Ego sum panis vivus, qui de cœlo descendi. Si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum. *Joan. VI.* 51, 52.

(1) Hic est panis de cœlo descendens, ut si quis ex ipso manducaverit, non moriatur. *Joan. VI.* 50.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Sur la Foi qui doit accompagner une bonne communion

PAR M. ROY

ancien curé de St-Paul-St-Louis à Paris.

Dicebat enim intra se: Si tetigero tantum vestimentum ejus, salva ero. (Matth., IX, 21.)

Elle disait en elle-même: Si je puis seulement toucher le bord de sa robe, je serai guérie.

Qu'elles sont dignes de notre admiration et de nos éloges, mes frères, les paroles de cette femme, affligée depuis longtemps d'une infirmité qui l'avait réduite à une extrême langueur! Le moyen qu'elle emploie pour parvenir à sa guérison, montre bien toute la grandeur de sa foi et toute l'étendue de sa confiance dans le Sauveur du monde. Témoin des miracles éclatants qu'il opère en faveur de tant d'autres, elle espère qu'il ne sera pas moins puissant et moins miséricordieux pour elle. Malgré la faiblesse de son état, elle s'efforce de percer la foule qui environne cet Homme-Dieu, elle ne craint pas d'en être accablée, et elle parvient enfin par degrés jusqu'auprès du Sauveur; sa confiance est si vive qu'elle ne croit pas qu'il soit nécessaire de lui exposer sa douleur, de lui adresser ses prières, de réclamer ses bienfaits; elle se persuade que c'en est assez pour elle et qu'il lui suffit de toucher ses vêtements pour ressentir les effets de cette vertu divine, dont il donne tous les jours de si éclatants témoignages: *Si tetigero tantum*, etc. Ses espérances ne furent pas trompées, chrétiens, à la grâce qu'elle avait désirée; le Fils de Dieu en joint une autre encore plus précieuse, en lui déclarant que le prix de sa foi est non-seulement sa guérison, mais aussi son salut. Ma fille, rassurez-vous, votre foi vous a sauvée: *Confide, filia, fides tua te salvam fecit.* (*Ibid.* 22). Dans cette vertu, qui sortit des vêtements du Sauveur pour opérer la guérison de cette femme de notre évangile, les saints Pères ont remarqué l'emblème des grâces abondantes attachées à la participation de cet auguste sacrement où

nous recevons Jésus-Christ même en personne, où par un prodige qui en renferme une multitude d'autres, il vient opérer avec nous l'union la plus réelle, la plus intime, la plus admirable que peut inventer l'amour divin, et où il nous communique en quelque sorte la plénitude de son être et de sa divinité. Bienfait ineffable que le langage des hommes et celui des anges ne saurait jamais exprimer, bienfait immense dont il n'est pas plus accordé à notre cœur de sentir toute l'étendue, qu'à notre esprit de comprendre toute la profondeur du mystère qui nous le présente ; bienfait incompréhensible, qui surpasse les lumières de la sagesse humaine, en même temps qu'il semble épuiser les efforts de la puissance divine, puisque, d'après le langage de saint Augustin, Dieu, tout grand, tout immense qu'il est en miséricorde, ne pouvait faire aux hommes un plus riche présent.

Nous le savons tous, chrétiens, que l'adorable sacrement de nos autels est un prodige d'amour qui renouvelle sans cesse parmi nous l'inappréciable bienfait de la rédemption. Nous savons tous que le Dieu qui se communique à nos âmes sous les symboles sacrés, est une victime sainte qui apaise la colère céleste. Nous savons tous que dans ce mystère de charité il abandonne l'appareil redoutable du juge pour prendre envers nous le titre du père le plus tendre, de l'ami le plus généreux. Nous savons tous, en un mot, que Jésus-Christ, dans ce banquet sacré qu'il nous prépare, ne descend du trône de sa gloire que pour devenir sur la terre notre nourriture, notre force et notre consolation. Nous le savons, et pourquoi ne cherchons-nous donc pas à répondre avec plus de conformité aux desseins de ses miséricordes sur nous ? Pourquoi cette nourriture céleste, au lieu de détruire nos langueurs et nos infirmités spirituelles, nous laisse-t-elle toujours aux prises avec nos vices et nos penchants déréglés ? Pourquoi enfin, en nous éloignant des marches du sanctuaire, nos œuvres n'annoncent-elles pas à toute la terre que le Dieu qui réside dans nos âmes est le Dieu des vertus ?

Ah ! mes frères, confessons-le sans crainte de nous tromper, si nos communions nous laissent toujours froids et insensibles dans le service du Seigneur, si elles ne fixent pas nos irrésolutions, si elles ne brisent pas les chaînes de nos

habitudes criminelles pour nous établir dans un état permanent de paix, de justice et d'innocence ; c'est qu'elles ne sont pas accompagnées de ces dispositions de foi et de désir qui, dans la participation des choses saintes, sont seules capables d'ouvrir pour nous les trésors de la grâce, et de faire dominer l'empire de la charité sur tous nos sentiments. C'est afin de les ranimer en vous, ces dispositions, que je vais m'appliquer, dans cette instruction, à vous en faire sentir la nécessité et les avantages ; puissiez-vous, chrétiens, les graver si profondément dans vos cœurs, qu'elles éloignent de vous le désir des biens terrestres pour vous faire goûter les délices de la céleste patrie, et vous attacher inviolablement à la loi de votre Dieu.

La profondeur du mystère de l'Eucharistie, où la raison humaine se perd et se confond, et les bienfaits précieux que Dieu répand sur l'homme, dans cet auguste sacrement, prouvent assez que nous devons recevoir le corps de Jésus-Christ avec une foi vive et un désir ardent de nous unir à cette source de grâces : deux dispositions qui doivent accompagner une bonne communion et qui renferment des vérités assez intéressantes pour que je m'efforce de les mettre dans tout leur jour.

La vivacité des sentiments de notre cœur suit presque toujours l'intime conviction de notre esprit, et nous pouvons avancer avec assurance que la faiblesse de notre foi est l'unique cause de la froideur et de l'indifférence que nous éprouvons dans la participation des saints mystères. Si l'homme pouvait percer le voile qui couvre à ses yeux l'auguste sacrifice de la nouvelle alliance ; s'il voyait les portes du sanctuaire éternel s'ouvrir à la voix du ministre du Très-Haut, le Dieu de majesté descendre au milieu de l'éclat et de l'appareil de sa gloire, accompagné d'une multitude d'intelligences célestes, ces esprits si purs et si saints, pénétrés en sa présence d'une frayeur respectueuse, et ne se croyant pas dignes d'arrêter leurs regards sur sa personne divine ; s'il apercevait sous ces symboles sacrés toute la splendeur de la Majesté suprême et la terreur qu'elle inspire, il ne participerait à l'immolation de l'Agneau sans tache qu'avec cette humilité profonde, cette crainte filiale, cette dévotion vive que la dignité du mystère doit inspirer ;

le sentiment de son néant et de sa bassesse le ferait trembler à l'approche de ce sanctuaire redoutable ; et loin d'apporter à cette action sainte un esprit distrait et occupé par les intérêts du siècle, un cœur enchaîné et appesanti par le charme séducteur des passions du monde, il craindrait qu'il ne sortît du sein de nos tabernacles des foudres et des éclairs, pour punir le mortel téméraire à qui la présence du Tout-Puissant ne peut imprimer une frayeur respectueuse.

Mais ce mystère de charité envers les hommes n'offre rien qui en impose à nos sens. Le Dieu de l'Eucharistie n'est point environné de cet appareil imposant qui annonce le Dieu de domination et de puissance ; ce n'est pas même ce Dieu qui, pendant les années de sa vie mortelle, tempérait l'éclat de sa gloire, et qui à travers les ombres de l'humanité laissait entrevoir de temps en temps les merveilles du Maître du monde. On n'aperçoit plus autour de son trône ces barrières formidables qui rendaient autrefois sa présence inaccessible. Tout inspire auprès de lui la confiance et la paix, et il ne nous demande pour approcher de son sanctuaire que les sentiments de notre amour et de notre foi.

De là cette froideur, cette dissipation, ce dégoût que la plupart des chrétiens font paraître dans l'usage de cette nourriture céleste ; emportés par les inutilités et les occupations frivoles du siècle, cette action sainte ne réveille plus leur piété ; ils n'entretiennent plus avec Jésus-Christ ces rapports secrets, ces liaisons intérieures, cette communication intime, qui sont le fruit du recueillement et de la prière, et qui font goûter tout le charme et toutes les délices du pain des anges. Accoutumés à une vie tout extérieure, livrés à des pensées mondaines et terrestres, les prodiges qui ne frappent pas leurs sens ne les touchent que faiblement, et ils n'éprouvent qu'une dévotion stérile et languissante dans un mystère qui, par les trésors inépuisables des grâces qu'il renferme, devrait leur faire verser à chaque instant des larmes de tendresse et de reconnaissance.

Oh ! combien la foi nous devient donc nécessaire pour représenter les dons de Dieu avec vivacité à nos esprits, et pour pénétrer nos cœurs de la dignité et de l'excellence d'une sainte communion ! Il faut que la lumière vive et pure dissipe les nuages épais qui environnent le sanctuaire, qu'elle

montre, sous ces signes mystiques, la victime sans cesse renaissante de nos péchés qui sera la nourriture des élus jusqu'à la consommation des siècles; il faut enfin qu'elle présente à nos yeux ce Maître du monde devant qui les peuples et les nations ne sont que cendre et que poussière, qui vient prendre possession de notre âme pour l'orner de ses dons les plus précieux, y rétablir la justice et la paix, et y affermir l'empire de toutes les vertus.

C'est alors qu'à la lueur de ce flambeau sacré, le chrétien fidèle découvre toute l'étendue des miséricordes du Seigneur, et que s'appliquant à connaître et à respecter la sainteté infinie de l'adorable sacrement, il ne se présente à la table sainte qu'avec une vénération proportionnée à la grandeur du mystère ; il sait que le Dieu qui repose sur nos autels est un Dieu sévère et terrible dans ses jugements, qu'il aperçoit des taches et des imperfections dans ses anges mêmes, et qu'il ne découvre souvent que des crimes là où l'œil de l'homme ne voit que des vertus ; il se montre attentif à ces paroles redoutables de l'apôtre saint Paul : Que celui qui boit indignement le sang de Jésus-Christ boit sa propre condamnation. *Qui manducat et bibit indigne, judicium sibi manducat et bibit.* (*I Cor.*, XI, 29.) Du fond de ces tabernacles où réside la plénitude de la Divinité, il entend retentir ces paroles formidables que prononçaient les ministres, dans les premiers âges du christianisme, avant d'appeler les fidèles à la participation des saints mystères, et qui répandaient la terreur dans les âmes les plus ferventes : Loin d'ici les profanes et les prévaricateurs ; les choses saintes ne sont que pour les saints : *Sancta sanctis.*

Mais parce que, d'après la remarque du saint évêque de Genève et des autres docteurs qui ont traité des dispositions nécessaires à cet acte le plus auguste de la religion, le but de l'épreuve ordonnée par l'apôtre des nations et de l'anathème prononcé par l'Église n'est point de tenir l'âme séparée de Jésus-Christ, mais plutôt de l'engager à s'en rapprocher par des efforts soutenus dans la pratique des préceptes évangéliques, le chrétien dirigé par la foi ne se borne pas à verser des larmes stériles sur son indignité, et à se perdre dans l'abîme de sa fragilité et de ses faiblesses ; il s'empresse de détruire le mur de séparation, de préparer

les voies du Seigneur, d'éloigner les obstacles qui pourraient tarir pour lui les sources de la grâce, de réparer les ravages du péché ; et comme il est convaincu que ce n'est pas assez respecter la sainteté du sacrement lorsqu'on se contente de retrancher les scandales, et de fuir tous les excès du vice et de la corruption, il s'applique à retracer dans ses mœurs celui qu'il veut recevoir dans son cœur.

Le Dieu de l'Eucharistie est un Dieu humilié et anéanti ; il renonce donc à l'amour et à la recherche de cette gloire mondaine, qui se plaît à étaler l'appareil fastueux de ses titres et de ses dignités, et à l'exemple de ses apôtres, loin de rechercher l'estime et l'applaudissement des hommes, il se trouve heureux d'être l'objet de leurs mépris et de leurs persécutions, et il regarde un jour d'humiliation et d'opprobre comme un jour d'honneur et de triomphe.

Le Dieu de l'Eucharistie est un Dieu obscur et inconnu. On le voit à son exemple s'accoutumer au silence de la retraite et de la solitude, éviter le tumulte et la dissipation du siècle, s'éloigner de ces assemblées et de ces théâtres profanes qui présentent tant d'opposition avec les maximes austères de l'Évangile et ces promesses solennelles prononcées à la face de nos autels dans ce premier sacrement qui nous confère la grâce de l'adoption et qui nous établit les cohéritiers de Jésus-Christ.

Le Dieu de l'Eucharistie est un Dieu de paix et d'union, et il s'applique à bannir de son cœur toute haine et toute antipathie contre le prochain ; il n'ignore pas que l'admission à la table sainte est le lien extérieur qui, en unissant à Jésus-Christ leur chef les enfants de l'Église, les réunit tous entre eux, et il se montre attentif à la doctrine de l'apôtre de la charité, qui décide que celui qui ne chérit pas son frère qui est présent à ses regards ne peut pas se flatter d'aimer son Dieu qu'il ne voit pas : *Qui enim non diligit fratrem suum quem videt, Deum quem non videt quomodo potest diligere ?* (*I Joan.*, IV, 20.)

Enfin le Dieu de l'Eucharistie est un Dieu de pureté et de sainteté, et le chrétien fidèle cherche à se rapprocher de ce divin modèle autant que la fragilité de sa nature et la faiblesse de son cœur peuvent le lui permettre : quoiqu'il sache que les dispositions les plus pures et les plus parfaites lais-

seront toujours une distance infinie entre la dignité de l'homme et celle du sacrement, entre le bienfait et la reconnaissance, il se prépare à cette action redoutable par l'éloignement du monde, la mortification des sens, par une vie intérieure et recueillie, il éloigne jusqu'au souvenir dangereux des fautes qu'il a déplorées au tribunal sacré, il prend contre les rechutes toutes les mesures et toutes les précautions dont sa faiblesse lui fait sentir la nécessité, il évite jusqu'à ces entretiens et ces liaisons qui n'égarent point l'esprit mais qui l'appesantissent vers la terre, qui ne séduisent point le cœur, mais qui l'attachent aux frivolités du monde, qui ne conduisent point à de coûteux écarts, mais qui sont un obstacle aux grandes vertus. C'est par de telles précautions qu'il ouvre son âme aux sentiments de la dévotion la plus vive, qu'il trouve son bonheur et sa joie dans la nourriture du pain des anges, et qu'il s'écrie avec bien plus de motifs que le Roi-Prophète dans les transports de son admiration : Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu, pour que vous daigniez vous ressouvenir de lui, pour que vous lui fassiez la faveur de le visiter ! (*Psal.*, VIII) que vos tabernacles sont aimables, ô Dieu des vertus ! *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum!* (*Psal.* LXXXIII, 2.) Anges du ciel, justes de la terre qui environnez les saints autels, célébrez à jamais la gloire du Seigneur, et ses miséricordes incompréhensibles sur les hommes, et que les accents de vos bénédictions et de vos louanges s'unissent à la reconnaissance que m'inspirent ses bienfaits.

C'est par de tels transports, mes frères, que la piété s'exprime lorsque le flambeau de la foi nous éclaire dans la participation des saints mystères, et qu'il fixe notre esprit à des vérités si consolantes. L'admiration, le respect, la ferveur croissent toujours avec la vivacité de cette lumière, et le cœur s'ouvre tout entier à des objets où il découvre la source de sa joie et de sa félicité. Telles seraient sans doute les dispositions des fidèles, si la foi les conduisait aux pieds des autels, et leur faisait sentir tout le prix de cette nourriture céleste. Mais hélas ! vous le savez comme moi, mes frères, ce feu divin qui devrait embraser toute la terre, et nous rendre presque sensible la présence de Jésus-Christ sur nos autels, réveille à peine notre attention sur la grandeur et l'excel-

lence du sacrement. Le corps adorable du Fils de Dieu n'est presque jamais discerné des aliments ordinaires ; on le reçoit sans le sentir, on s'en nourrit sans y trouver la vie, et on le porte dans son âme sans s'unir avec lui. Au milieu de ce que la religion nous présente de plus auguste et de plus terrible, l'esprit se livre à des idées frivoles et terrestres, la piété n'étant plus éclairée par la foi, s'éteint dans la familiarité des choses saintes ; le cœur faiblement remué passe du dégoût à la tiédeur, de la tiédeur à l'insensibilité, de l'insensibilité au mépris, du mépris à l'impiété peut-être et au sacrilége ; et c'est ainsi, dit saint Ambroise, que le sacrement du salut devient le sceau funeste de la réprobation, et que Jésus-Christ n'apercevant point dans une âme son esprit et sa loi, loin d'être un Dieu sauveur qui la sanctifie est un Dieu vengeur qui la condamne et qui la réprouve : *Si non mutat vitam, magis occiditur quam vivificatur.*

Hélas ! mes frères, que sont-ils devenus ces temps heureux de la primitive Église, où les accroissements et les triomphes de la foi annonçaient d'une manière touchante et presque sensible la présence réelle de l'Homme-Dieu dans le sacrement de nos autels ? Alors le sang de la nouvelle alliance devenait une source féconde de ces vertus éclatantes que nous contemplons avec admiration, et que nous n'osons, dans le ravissement où elles nous jettent, proposer à notre imitation. Alors les enfants de l'Église venaient puiser à la table sainte ce courage et cette constance héroïques qui les faisaient triompher des persécutions et des supplices : de l'autel ils volaient au martyre, et ils allaient recevoir auprès du Dieu du ciel la récompense des vertus que le Dieu de l'Eucharistie avait formées dans leurs cœurs.

Ah ! reconnaissons-le en frémissant, mes frères, de quel étonnement, de quelle indignation ne seraient-ils pas saisis s'ils reparaissaient un moment au milieu de nous, ces chrétiens si purs et si fervents, et qu'ils fussent les témoins de notre indifférence et de nos mépris pour l'action la plus auguste du christianisme ! Dans ces jours douloureux pour lesquels la Providence nous a réservés, malgré les blessures profondes de l'Église, malgré les attentats de l'hérésie et les ravages de l'impiété, le sacrifice de propitiation se renouvelle encore entre nos mains, c'est toujours la même victime qui

s'immole sur nos autels, mais ce n'est plus le même peuple qui vient y participer. Nous voyons encore des communions mais trop souvent nous n'apercevons ni les vertus qui disposent au sacrement, ni les vertus que le sacrement doit produire. En considérant ce trésor inépuisable de grâces que Dieu répand sur une terre bien préparée, une seule communion devrait suffire pour faire des saints, et après un très-grand nombre de communions, on n'est pas encore parvenu au premier degré de la sainteté, on sort du sanctuaire avec toutes ses faiblesses et ses imperfections, et on ne s'est pas corrigé d'un seul vice. Cette âme, tant de fois arrosée du sang de Jésus-Christ, est encore livrée tout entière à la dissipation et aux plaisirs du monde, aux délicatesses et aux jalousies de sa vanité, aux ménagements et aux caprices de son humeur, à l'amertume et à l'aigreur de ses ressentiments. Elle ne sait encore ni s'abaisser par l'humilité, ni s'enflammer par le zèle et la charité, ni se précautionner par la retraite et la vigilance, ni se soutenir par la prière, ni s'affermir par les épreuves et les souffrances. Oh ! mes frères, est-ce ainsi que nous espérons trouver dans la participation du corps de Jésus-Christ une nourriture qui nous soutienne et nous vivifie ? *Si non mutat vitam, magis occiditur quam vivificatur.*

Ames justes et véritablement chrétiennes, que les solennités de notre religion sainte rassemblent de temps en temps à l'ombre de nos autels, pour vous faire puiser à la table eucharistique un nouveau goût pour la prière et les autres devoirs que vous impose la dignité de votre vocation, venez donc ranimer aujourd'hui notre foi languissante, et nous aider par vos exemples à dédommager notre Dieu de la froideur et de l'insensibilité d'un si grand nombre de nos frères. Apprenez-nous quels transports vous ravissent dans ces jours heureux où votre âme, possédant l'auteur de toutes les grâces, semble atteindre à la félicité des élus. Est-il un adoucissement plus tendre dans vos peines, une force plus sensible dans vos tentations, une consolation plus solide dans votre exil ?

Et vous, Dieu des vertus, inspirez ces sentiments à tous ceux qui s'unissent à vous dans le sacrement de votre amour. Confondez les censures amères de ce monde injuste et imposteur, qui s'entretient sans cesse des défauts que conser-

vent quelquefois ceux qui participent à votre table sainte, et qui affectent de dissimuler les vices que la communion prévient et ceux qu'elle réforme. Montrez à toute la terre que ce n'est point du milieu des tentes des pécheurs, mais du sanctuaire de votre amour qu'on voit sortir ces âmes magnanimes qui donnent au monde des exemples de vertu que le monde lui-même est forcé de révérer : ces âmes de paix et de concorde qui réunissent tous les cœurs par les liens de la charité, ces âmes de miséricorde et de consolation qui essuient les larmes de l'indigence et qui visitent le malheur, ces âmes de zèle et d'édification qui s'appliquent à ranimer et à soutenir ces asiles et ces établissements précieux qui doivent déjà leur naissance à la ferveur et à la piété. Enfin, mon Dieu, que tous les cœurs soient remplis du souvenir de vos bienfaits, afin qu'après avoir reçu sur la terre cette nourriture qui est le gage de l'immortalité, ils méritent d'en goûter les délices dans l'éternité bienheureuse.

XXIVe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

ÉVANGILE

(*Suite de l'Évangile selon saint Mathieu, ch. XXIV, v. 15-35.*)

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Quand vous verrez l'abomination de la désolation, prédite par le prophète Daniel, régnant dans le lieu saint (que celui qui lit entende) : Alors, que ceux qui sont dans la Judée fuient sur les montages ; et que celui qui sera sur le toit ne descende pas pour emporter quelque chose de sa maison : et que celui qui sera dans les champs, ne revienne pas pour prendre sa tunique. Mais malheur aux femmes enceintes et à celles qui nourriront en ces jours-là ! Priez donc que votre fuite n'arrive pas en hiver, ni en un jour de sabbat. Car alors la tribulation sera grande, telle qu'il n'y en a point eu depuis le commencement du monde jusqu'à présent, et qu'il n'y en aura point. Et si ces jours n'eussent été abrégés, nulle chair n'aurait été sauvée ; mais à cause des élus, ces jours seront abrégés. Alors, si quelqu'un vous dit : Voici le Christ, ici, ou là, ne le croyez pas. Car il s'élèvera de faux Christs et de faux prophètes ; et ils feront de grands signes et des prodiges, en sorte que soient induits en erreur (s'il peut se faire) même les élus. Voilà que je vous l'ai prédit. Si donc on vous dit : Le voici dans le désert, ne

sortez point : le voilà dans le lieu le plus retiré de la maison, ne le croyez pas. Car, comme l'éclair part de l'orient et apparaît jusqu'à l'occident, ainsi sera l'avènement du fils de l'homme. Partout où sera le corps, là aussi s'assembleront les aigles. Mais aussitôt après la tribulation de ces jours, le soleil s'obscurcira, et la lune ne donnera plus sa lumière ; les étoiles tomberont du ciel et les vertus des cieux seront ébranlées. Alors apparaîtra le signe du Fils de l'homme dans le ciel : alors pleureront toutes les tribus de la terre, et elles verront le Fils de l'homme venant dans les nuées du ciel, avec une grande puissance et une grande majesté. Et il enverra les anges, qui, avec une trompette et une voix éclatante, rassembleront ses élus des quatre vents de la terre, du sommet des cieux jusqu'à leurs dernières profondeurs. Apprenez la parabole prise du figuier. Quand ses rameaux sont encore tendres et ses feuilles naissantes, vous savez que l'été est proche. Ainsi vous-mêmes, lorsque vous verrez toutes ces choses, sachez que le Christ est proche, à la porte. En vérité, je vous dis que cette génération ne passera point jusqu'à ce que toutes ces choses s'accomplissent. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.

HOMÉLIE

Sur la punition des Juifs infidèles et le châtiment des mauvais chrétiens.

PAR M. RICAUD.

Cœlum et terra transibunt; verba autem mea non præteribunt.
Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. *Matth.* 24 v. 35.

Telles sont, chrétiens auditeurs, les paroles solennelles par lesquelles Notre-Seigneur Jésus-Christ terminait la prophétie la plus terrible qui ait été faite aux hommes, et que nous avons aujourd'hui à vous expliquer. Mais apprenez auparavant à quelle occasion le Sauveur la prononça. Peu de temps avant sa mort, un jour, comme il sortait du temple, ses disciples lui en firent remarquer la grandeur et toutes les beautés. Vous voyez, leur répondit-il, ce superbe édifice et tous ces magnifiques bâtiments. Eh bien ! je vous dis en vérité qu'un temps viendra où il n'en restera pas pierre sur pierre. Les disciples qui croyaient avec les Juifs que le temple devait être éternel, frappés d'étonnement en enten-

dant la sentence qui semblait en annoncer la destruction prochaine, lui demandèrent quand elle aurait lieu, et par suite, quand arriverait la fin du monde, qui dans leur esprit en était inséparable. Ce fut alors que notre divin Maître leur tint ce discours admirable dans lequel il leur prédit ces deux grands événements. Car c'est ainsi que les saints Pères l'ont toujours entendu. Ils ont découvert, et il y a en effet dans cette prophétie, deux sens, dont le premier regarde la ruine de Jérusalem, et le second, la fin du monde. Ces deux catastrophes s'y trouvent quelquefois confondues par des traits qui leur sont communs, et quelquefois distinguées par des caractères qui leur sont propres. J'entreprends aujourd'hui de vous l'expliquer dans le premier sens, me réservant de vous décrire, dimanche prochain, les diverses circonstances qui doivent signaler le jour terrible où Dieu viendra juger les nations. Vous verrez donc avec quelle sévérité Dieu a puni les Juifs incrédules, et les moyens que vous devez employer vous-mêmes pour éviter les malheurs dont la ruine de Jérusalem était la figure. C'est ce qui va faire le sujet et le partage de cette homélie. Puissiez-vous, en considérant avec attention quels ont été et quels doivent être les effets de la justice divine envers les pécheurs, apprendre à la craindre et à vous en garantir ! Commençons.

PREMIER POINT.

Punition des Juifs infidèles.

Les Juifs ayant mis le comble à leurs crimes en livrant à la mort l'auteur de la vie, Dieu résolut enfin de détruire cette nation infidèle. Depuis longtemps il l'en avait menacée par les prophètes ; mais aujourd'hui Jésus-Christ lui-même vient le lui annoncer d'une manière plus explicite, afin de lui donner par ce nouvel avertissement, un dernier moyen de renoncer aux dispositions criminelles qui allaient bientôt consommer sa ruine, ou du moins, afin d'instruire et de prémunir ses disciples, en leur peignant d'avance tous les maux, tant spirituels que temporels, qui devaient fondre sur l'ingrate Jérusalem.

Et d'abord, quant aux maux temporels, il leur en désigne l'époque en ces termes : Lorsque vous verrez l'abomination de la désolation, qui a été prédite par le prophète Daniel,

dans le lieu saint, que celui qui lit, fasse attention à ce qu'il lit. Ces paroles sont obscures, mes très-chers frères, et les interprètes les ont expliquées de deux manières. Les uns disent que l'abomination de la désolation fut dans le lieu saint, lorsque les troupes romaines entrèrent avec leurs idoles dans la Judée qui était une terre sainte, et que Dieu appelle souvent dans l'Écriture son sanctuaire. D'autres pensent que cette prophétie se vérifia, lorsque les impies, connus sous le nom de zélateurs, s'emparant du Temple, le profanèrent par les crimes les plus atroces, et par les excès de tout genre qu'ils y commirent. Quoiqu'il en soit de ces deux interprétations, Jésus-Christ recommande à ses disciples, de bien remarquer cette circonstance, s'ils veulent éviter les malheurs de la ruine de Jérusalem, dont elle est le signe avant-coureur : Que celui qui lit fasse attention à ce qu'il lit : *Tunc qui legit intelligat.*

Alors, continue notre divin Sauveur, que ceux qui sont dans la Judée, fuient sur les montagnes ; que celui qui est sur le toit n'en descende pas pour chercher quelque chose dans sa maison, et à plus forte raison, que celui qui est aux champs n'en retourne pas pour prendre sa tunique ; car le salut ne pourra se trouver que dans la fuite la plus prompte. Malheur aux femmes enceintes et aux nourrices dans ces temps calamiteux, parce que leur état, ou le soin de leurs enfants, les empêchera de se soustraire à ces affreux désastres ! Priez Dieu que votre fuite n'arrive pas en hiver, à cause de la rigueur de la saison, ni au jour du sabbat, à cause de la loi qui défend d'entreprendre, ce jour-là, un long voyage. Peut-on, chrétiens, se servir d'expressions plus énergiques, et plus propres à nous représenter d'effroyables malheurs ? *Rogate ut non fiat fuga vestra in hieme vel sabbato.*

En effet, ajoute Jésus-Christ, la tribulation de ce temps-là sera si grande, que depuis le commencement du monde jusqu'à présent il n'y en a jamais eu de semblable, et qu'il n'y en aura jamais jusqu'à la fin des siècles. Ici quittons un moment la prophétie de notre divin Maître, et interrogeons l'histoire de la ruine de Jérusalem. Dieu a voulu qu'elle fût écrite par un Juif, sauvé miraculeusement en quelque sorte du désastre de sa nation, afin qu'il pût rendre témoignage à l'accomplissement de la prédiction du Sauveur : témoignage

authentique, s'il en fut jamais, puisque l'historien que j'invoque ne raconte que des événements dont il a été témoin oculaire, et auxquels il a pris part lui-même ; témoignage enfin d'autant plus digne de foi, et qu'on pourrait d'autant moins récuser, que la vérité seule a pu le lui arracher, puisqu'il est et sera toujours un sujet d'opprobre pour sa nation. Or, que nous dit Josèphe ?

Nous trouvons dans son récit les circonstances les plus propres à nous inspirer une crainte salutaire de la justice vengeresse de Dieu, dont les effets déjà si terribles dès ce monde, le seront infiniment davantage dans l'éternité. Le terme de la patience du Seigneur étant donc arrivé, les Romains, ministres de ses vengeances, sont envoyés pour assiéger l'infortunée et trop coupable Jérusalem. qui les appelle par sa révolte et son obstination. C'était précisément au temps de Pâques, fête la plus solennelle des Juifs, qui attirait chaque année dans cette vaste et populeuse cité, une grande multitude d'étrangers. Il y accouraient de toutes parts en cette circonstance solennelle, et ils s'y étaient rendus cette fois plus nombreux encore qu'à l'ordinaire, en sorte que près de trois millions d'habitants s'y trouvaient renfermés, lorsque le siége commença. Cette ligne de circonvallation, marquée d'une manière si précise dans la prophétie de notre divin Sauveur, fut exactement tracée autour de Jérusalem, par Titus qui commandait l'armée Romaine, afin que rien ne pût en échapper. C'est alors qu'on vit tous les fléaux se réunir pour faire subir à la fois, à cette immense population, mille morts toutes plus affreuses les unes que les autres. Attaquée au dehors par une armée invincible, elle est déchirée au dedans par les différentes factions d'une guerre intestine des plus redoutables. A ces divers ennemis, viennent s'en joindre daux autres plus terribles encore, je veux dire, la famine et la peste. La disette, en effet, ne tarde pas à se faire sentir ; on l'éprouve même à un tel point que plusieurs après avoir vendu de riches possessions, de précieux héritages pour une mesure d'orge, sont réduits, comme les animaux, à brouter l'herbe des champs, et à se jeter avec avidité, pour s'en nourrir, sur des matières dont la pensée comme la qualité font horreur. De là, cette cherté des vivres si excessive que des sommes d'argent suffisaient à peine

pour se procurer la nourriture d'un jour. De là, cette rapidité étonnante avec laquelle on voyait disparaître d'immenses richesses, et les plus abondantes provisions. Le mari arrachait les aliments des mains de son épouse, le père les ravissait à son fils, et la mère à sa fille. L'historien, témoin oculaire, qui nous a conservé ces détails, ajoute qu'une mère fut assez dénaturée pour tremper ses mains dans le sang de son enfant, s'en nourrir comme d'une viande commune, et cacher soigneusement pour le lendemain ce qu'elle n'avait pu dévorer la veille, de peur qu'on le lui enlevât. On ne rencontrait çà et là que des hommes défigurés, ou plutôt des spectres hideux, des fantômes effroyables, qu'on voyait, après avoir traîné quelque temps une vie languissante et malheureuse, tomber tout-à-coup, frappés soudainement par la mort. Les rues et les places publiques étaient jonchées de cadavres, entassés les uns sur les autres ; ceux qui vivaient ne suffisaient plus pour ensevelir les morts. De là aussi cette odeur pestilentielle qui, en corrompant l'air et portant au loin l'infection, augmenta plus encore la mortalité. Ceux qui voulant se soustraire aux dangers de la ville, prenaient le parti d'en sortir, rencontraient une mort encore plus cruelle, sous les coups des Romains, qui, usant à leur égard de tous les raffinements d'une cruauté inouie, les crucifiaient sans pitié. C'est ainsi, mes frères, que cette nation déicide éprouvait un châtiment analogue au crime qui était la première cause de ses calamités, et essuyait, de la part d'une soldatesque idolâtre, tous les outrages qu'elle avait elle-même indignement prodigués au Fils de Dieu.

Au milieu de tant de sujets de désolation, tel était l'aveuglement de ce peuple, que rien ne put le détourner de la ruine épouvantable vers laquelle il se précipitait : ni les discours les plus éloquents et les plus persuasifs, ni les promesses les plus engageantes, ni la vue des rigueurs extrêmes qu'il se préparait, par sa résistance opiniâtre et insensée. Tout fut inutile, et Titus, malgré la douceur et la clémence de son caractère, se vit obligé d'employer contre eux, les moyens les plus violents. Aussi, malgré l'avantage de sa situation et toutes les fortifications que l'art y avait ajoutées, malgré la triple muraille dont elle était défendue, malgré sa citadelle, son palais et son temple, après un siége de sep

mois, où périrent plus de onze cent mille Juifs, Jérusalem est prise d'assaut. Un tison ardent, lancé au hasard, ou plutôt conduit par une main invisible, disons mieux, un tison enflammé jeté par un soldat que pousse un instinct surnaturel, selon l'expression de Josèphe, va tomber sur le temple. Le feu y prend aussitôt à une foule d'endroits à la fois, et se propage avec une rapidité qui paraît miraculeuse à tout le monde. En vain Titus commande-t-il d'arrêter les progrès de l'embrasement: ses ordres, ses menaces, ses promesses sont inutiles, et cet édifice, une des merveilles du monde, est entièrement consumé, avec les richesses immenses qu'il renferme, malgré les efforts réunis des vaincus et des vainqueurs. Alors les Romains, sous les armes victorieuses de Titus entrent dans la ville, y passent au fil de l'épée tout ce que les précédents désastres avaient épargné, hommes, femmes et enfants ; la ville est détruite, entièrement ruinée, et tellement rasée de fond en comble, que le prince vainqueur la fait applanir, y fait passer la charrue, afin qu'il n'en restât pas pierre sur pierre, comme Jésus-Christ l'avait annoncé.

O Dieu Très-Haut ! que vous êtes terrible dans vos desseins sur les enfants des hommes ! ô justice de mon Dieu ! que vous paraissez évidemment dans toute la suite de cette guerre ! événements tragiques, scènes affreuses, portant des caractères si visibles de la justice divine, que Titus, tout payen qu'il était, en est frappé lui-même, et que lorsqu'on vient le féliciter de sa victoire, et lui en décerner la couronne, il la refuse, et reconnaît que c'est Dieu même, qui, pour punir les Juifs, a combattu contre eux, et qu'il n'a fait que lui prêter son bras.

Or, après tout cela, je vous le demande, mes frères, Jésus-Christ n'avait-il pas bien raison de dire que la tribulation de ces jours-là serait si grande, que depuis le commencement du monde jusqu'alors, et même jusqu'à la fin des temps, il n'y en aurait jamais eu, et il n'y en aura jamais de semblable. *Erit tunc tribulatio magna, qualis non fuit ab initio mundi usque modo, neque fiet.*

Cependant Jésus-Christ assure que ces jours seront abrégés en faveurs des élus. En effet, Dieu a voulu que ce peuple, quoique dispersé parmi les autres, sans corps de nation, sans

chef, sans temple, sans autel, sans sacrifice, subsistât toujours pour plusieurs raisons qui toutes ont rapport aux élus. Il l'a conservé d'abord et il le conserve, à cause des élus qui étaient au milieu de lui, ou qui devaient y être dans la suite, en croyant à la prédication des apôtres, ou de leurs successeurs ; il l'a conservé et il le conserve ensuite, à cause de toute la nation qui devait être élue elle-même un jour, en revenant de ses erreurs, et en reconnaissant Jésus-Christ pour le Messie ; il l'a conservé et il le conserve enfin, à cause des élus de tous les autres peuples, à qui la conservation de la nation juive fournit une des preuves les plus frappantes de la divinité de notre religion. C'est en ce sens qu'on peut dire que les jours de ruine ont été abrégés pour ce peuple et qu'il a été conservé lui-même à cause des élus. *Breviabuntur propter electos.*

Tels sont les malheurs temporels que Jésus-Christ annonce aux enfants de l'ingrate Jérusalem. Mais il y joint en même temps la prédiction des maux spirituels encore plus terribles, savoir: l'aveuglement et l'endurcissement qui doivent mettre le sceau à leur réprobation. C'est pour les prémunir contre ce double malheur que notre divin maître leur dit : Si alors quelqu'un vous annonce que le Christ est ici, ou qu'il est là, ne le croyez point.

Les Juifs étaient si convaincus, même en ne voulant pas reconnaître Jésus-Christ, que le temps du Messie était proche, qu'ils l'attendaient incessamment, comme nous l'apprenons par le récit des Évangélistes, et par le témoignage de tous les auteurs contemporains. Mais Dieu pour les punir de n'avoir pas voulu reconnaître son Fils, et ce n'est pas le moindre des châtiments spirituels qu'il en tira, permit qu'ils fussent trompés par plusieurs séducteurs ; et c'est ce que Jésus-Christ leur annonce en ces termes : Alors il s'élèvera plusieurs faux Christs et plusieurs faux prophètes tellement à redouter pour le grand nombre, et qui feront des signes et des prodiges si éclatants, qu'ils induiraient en erreur, si cela se pouvait, les élus eux-mêmes. Je vous l'annonce d'avance, afin que vous n'en soyez pas surpris. *Ecce prædixi vobis.*

Il parut, en effet, peu de temps après la mort de notre divin Maître plusieurs imposteurs qui prétendaient séduire le monde. Parmi eux se distinguèrent surtout Simon le magi-

cien et Apollonius de Thyanes. Simon était un juif de Samarie, qui se convertit d'abord à l'Évangile, mais qui ensuite s'étant laissé dominer par l'orgueil, et ayant offert de l'argent à saint Pierre pour obtenir le don d'opérer des miracles et de faire descendre le Saint-Esprit sur les fidèles, fut maudit par le saint Apôtre et livré au démon. Alors cet esprit infernal lui fit faire des prestiges qui étonnèrent toute la ville de Rome et lui attirèrent les honneurs divins; mais c'était là que la justice de Dieu l'attendait. Comme l'atteste une tradition respectable, l'imposteur toujours plus enivré de ses succès, tente de s'élever en l'air, prétendant parvenir au plus haut des cieux, et y prendre possession du trône qui lui était destiné. Et voilà que tout à coup saint Pierre qui s'était préparé à cette lutte par la prière et par le jeûne, invoque de concert avec l'Église la vertu du Tout-Puissant contre les efforts du démon ; et aussitôt l'impie est confondu, le fourbe retombe misérablement de la plus haute élévation jusqu'à terre, et le corps brisé, fracassé, il se donne lui-même la mort pour ne pas survivre à sa honte. Apollonius était un philosophe payen dont le démon se servit également pour opérer quelques faux miracles. Mais Simon et Apollonius ne furent pas les seuls imposteurs qui s'élevèrent à cette époque. C'est pourquoi Jésus-Christ ajoute : Si alors on vous dit que le Christ est dans le désert, ne sortez pas de la ville pour aller le voir; si l'on vous dit qu'il est dans l'intérieur du temple, ne le croyez point non plus. Ces paroles se rapportent à deux autres séducteurs qui parurent dans le même temps, dont l'un ayant conduit une grande multitude de peuple dans le désert, l'y fit périr, et l'autre, peu de temps avant la prise de Jérusalem, par l'espoir de leur montrer un grand miracle, avait attiré dans le temple une foule de Juifs qui y furent taillés en pièces par les Romains. C'est contre tous ces genres de séductions, dont les Juifs furent la victime, que Jésus-Christ veut prémunir ses disciples. *Ecce prædixi vobis.*

Mais notre divin Maître ne se contente pas de détourner ses enfants du mensonge et de l'erreur ; il leur donne encore un signe frappant pour connaître la vérité. Tel on voit un éclair, leur dit-il, paraître en un initant de l'orient à l'occident, tel sera l'avénement du Fils de l'homme. Ce signe frappant est la figure de l'étonnante rapidité avec laquelle la religion

chrétienne s'est établie dans tout le monde. Voilà pourquoi Jésus-Christ le compare, cet établissement, à un éclair. *Sicut fulgur.* En effet, du vivant même des apôtres, cette religion sainte s'étendait déjà jusqu'aux Indes, où saint Thomas avait porté le flambeau de la foi ; si bien que saint Paul lui-même ne craignait pas de dire aux premiers chrétiens, que la religion qu'il leur annonçait était prêchée dans tout l'univers. *Fides vestra annuntiatur in universo mundo.* Jésus-Christ oppose donc ce miracle si rapide et si prodigieux de la prédication de l'Évangile à tous les prétendus miracles que le démon pouvait opérer dans ce temps-là, qui avaient trompé, induit en erreur tant de Juifs, et il finit en invitant les apôtres à s'attacher à cette religion sainte par ces paroles mystérieuses : Partout où est le corps, les aigles s'y assembleront aussi. *Ubicumque fuerit corpus, illic congregabuntur et aquilæ:* pour leur aprendre que s'ils veulent un jour s'élever jusqu'à lui comme des aigles, ils doivent ici-bas être inviolablement, inséparablement unis à son corps mystique qui est l'Église.

C'est ainsi, mes très-chers frères, que notre divin Sauveur annonce d'avance à ses disciples tous les malheurs tant spirituels que temporels qui devaient fondre sur l'ingrate et coupable Jérusalem, et leur donne en même temps les moyens de s'en préserver. Rentrons à présent en nous-mêmes, chrétiens auditeurs. Songeons que si la colère de Dieu a été si terrible contre les Juifs qui avaient crucifié son Fils, et abusé de tant de grâces, elle ne le sera pas moins au dernier jour contre les mauvais chrétiens qui renouvellent sa mort, en se la rendant inutile. Faisons encore une fois à notre âme l'application des paroles divines que nous venons d'entendre, et apprenons ce qu'il faut faire pour se garantir des maux figurés par la ruine de Jérusalem : c'est ce que nous allons voir dans la seconde partie.

SECOND POINT.

Châtiments des mauvais chrétiens.

La ruine de Jérusalem est la figure de la fin du monde, chrétiens auditeurs ; nous trouvons dans ces deux grands événements plusieurs traits de ressemblance. L'un est le signal de la dissolution de la nation Juive, et l'autre entraînera la fin du genre humain tout entier. Le premier est la

consommation de la loi ancienne qui se trouve à la fois et accomplie et remplacée par la loi nouvelle, et dans le second, la religion chrétienne elle-même achèvera son cours pour faire place à la religion de l'éternité qui en est le but et la fin. Mais combien la désolation et la séduction des derniers temps l'emporteront sur celles de Jérusalem! Ici ce n'était qu'un seul peuple qui était frappé du glaive de la justice Divine, et alors l'univers entier gémira sous les coups de la vengeance céleste. C'est pour cela que Jésus-Christ intruisant aujourd'hui tous les hommes et particulièrement les chrétiens dans la personne de ses disciples, veut bien leur indiquer les moyens d'éviter les maux de cette époque de désordre et d'horreur. Ces mots sont la corruption des mœurs et la corruption de la foi. Voyons ce que Jésus-Christ ordonne à ses disciples pour les en préserver.

Lorsque vous verrez, dit-il d'abord, l'abomination de la désolation dans le lieu saint, que celui qui lit fasse bien attention à ce qu'il lit. L'abomination de la désolation, chez les Juifs, était l'idolâtrie et le sacrilége: il en sera de même parmi les chrétiens. On est idolâtre lorsqu'on préfère la créature au Créateur; on est sacrilége, lorsqu'on profane le culte de Dieu ou les choses qui lui sont consacrées. Ainsi, lorsque les chrétiens oubliant le Seigneur, rendront les hommages souverains de leur esprit et de leur cœur à de vaines idoles, c'est-à-dire, aux vils objets de leurs passions, à l'or, à l'argent, aux vanités, à la gloire du monde, aux plaisirs des sens, en un mot, à toute autre chose qu'à Dieu; lorsque les maximes du monde auront prévalu sur celles de l'Évangile, une vaine philosophie sur la droite raison et sur la religion, le mensonge sur la vérité; lorsque tout esprit s'élevant contre la loi de Dieu, la piété sera appelée fanatisme, et la foi faiblesse d'esprit, imbécilité; lorsqu'on se fera un honneur de douter de tout et qu'on ne rougira presque plus que de la vertu; lorsque toute chair ayant corrompu sa voie, les femmes auront abdiqué la pudeur, apanage de leur sexe, et les hommes banni de leur cœur la religion et la probité; lorsque les pères inspireront l'incrédulité à leurs enfants, les mères l'indécence à leurs filles; lorsqu'enfin nos temples seront violés, les ministres du Seigneur méprisés, nos sacrifices troublés, nos sacrements ou abandonnés, ou profanés; alors

que celui qui lit fasse bien attention à ce qu'il lit. *Tunc qui legit intelligat.*

Alors, continue Jésus-Christ, que ceux qui sont dans la Judée s'enfuient sur les montagnes. Les Juifs pouvaient bien quitter la ville de Jérusalem au moment où elle allait être détruite ; mais les chrétiens ne pourront pas quitter ce monde. Il est donc évident qu'il s'agit ici d'une fuite spirituelle. En effet, il faut quitter le monde, car le monde est l'ennemi irréconciliable de Jésus-Christ, et nul ne peut servir à la fois deux maîtres dont les intérêts sont si opposés. Il faut quitter le monde, parce que le monde est tout entier sous l'empire de l'esprit malin, comme dit saint Jean ; parce qu'il ne respire que l'iniquité, qu'il ne vit que de l'iniquité et qu'il ne porte qu'à l'iniquité, par les trois concupiscences qui composent en quelque sorte son essence et sont les trois divinités qu'on y adore. Il faut quitter le monde, pour se soustraire à sa corruption et pour échapper à l'anathème qui pèse sur lui et sur tous ses sectateurs. Fuyez du milieu de Babylone, nous dit l'Esprit-Saint, et que chacun sauve son âme. Il faut quitter le monde, c'est-à-dire, s'en séparer au moins d'esprit et de cœur, éviter les occasions dangereuses qu'il nous offre, nous prémunir contre le levain pernicieux de sa doctrine, contre la contagion de ses exemples et l'appât trompeur de ses plaisirs ; il faut quitter le monde, c'est-à-dire, nous ranger du côté du petit nombre, puisque le petit nombre seul sera sauvé, ne pas rougir du service de Dieu, être disposé à souffrir plutôt toutes sortes de railleries, de sarcasmes et de persécutions, notre Seigneur Jésus-Christ nous déclarant qu'il rougira au dernier jour devant son Père de quiconque aura rougi de lui devant les hommes. Il faut enfin quitter le monde, fuir sur la montagne, s'éloigner du tumulte et du bruit, aimer la retraite, goûter le silence, vaquer à la prière, converser souvent avec son Dieu, marcher en sa sainte présence, faire ses délices de sa parole, fréquenter avec piété les sacrements, et tendre sans cesse à la perfection évangélique. Ce n'est pas tout pourtant, il faut persévérer dans ces saintes dispositions. Il faut se tenir sur la montagne, afin que l'air empesté du monde, le souffle contagieux des scandales et des passions ne vienne jamais les flétrir ; il faut se tenir sur la montagne, l'esprit et le cœur élevés au-dessus des faux ju-

gements du siècle, et de sa conduite perverse, et ne pas craindre de passer pour singuliers à ses yeux, en évitant toutefois ce qui ne serait que pure affectation. Il en est peu, à la vérité qui agissent ainsi ; mais dans tous les siècles, le nombre des insensés a été le plus grand et celui des sages le plus petit. Au temps du déluge, Noé seul avec sa famille connaissait et servait le vrai Dieu ; à Sodome, Loth seul avec ses enfants ; et à la ruine de Jérusalem il n'y eut de sauvés que les chrétiens qui fidèles à l'avis de Jésus-Christ s'étaient retirés à Pella, petite ville située dans lès montagnes de la Judée. *Qui in Judœâ sunt, fugiant ad montes.*

Mais je sais que je parle ici à des chrétiens à qui Dieu a fait la grâce de se retirer du monde en esprit et en vérité. Faites donc bien attention, mes frères, à ce qui suit : Que celui qui est sur les toits, n'en descende pas, et que celui qui est aux champs, n'en retourne point, pour chercher et prendre quoi que ce soit. *Qui in tecto non descendat.. et qui in agro non revertatur.* Vous avez commencé à mener une vie chrétienne, ne descendez pas la pente si rapide du relâchement, pour ne pas retomber bientôt dans l'abîme du péché. Vous avez renoncé au monde, n'y retournez pas, mais vivez dans une sainte crainte, dans une salutaire défiance de vous-mêmes, qui en vous tenant loin de ses dangers, fera votre salut. Ne descendez pas, dit saint Augustin, de l'élévation de la foi à la bassesse d'une vie charnelle, et après vous être déjà bien avancé, ne reculez pas en regardant derrière vous, de peur que la malice de siècle ne corrompe votre esprit, et que vous ne vous laissiez emporter à ses vaines illusions. *Qui in tecto non descendat... et qui in agro non revertatur...*

Mais pourquoi est-ce qu'on est tenté de descendre ou de retourner, mon cher auditeur? Jésus-Christ nous l'apprend : C'est, dit-il, pour prendre son manteau, ou pour chercher toute autre chose. *Tollere aliquid, tollere tunicam suam.* Ah! chrétiens, l'intérêt, la vanité, l'ambition, le plaisir, voilà ce qui perd souvent les âmes les plus saintes. Cet homme menait une conduite irrépréhensible; tout à coup une occasion malheureuse se présente ; c'est un gain considérable, mais qu'il ne peut se procurer que par des moyens réprouvés par la loi de Dieu : parce qu'il n'est pas assez détaché des biens de ce monde, il se laisse séduire, et se perd. Cet autre aime

la religion, il a le sentiment des devoirs qu'elle prescrit; mais parce qu'il tient encore trop à la terre, à ce qui flatte les sens et l'amour-propre, il se laisse éblouir par l'éclat des honneurs, ou gagner par l'attrait de perfides plaisirs; il sacrifie sa conscience, et se perd. Ce père de famille avait un état qui lui suffisait pour l'entretien de sa maison, et il avait alors le temps de servir Dieu; mais dans l'espoir de gagner davantage, il s'est jeté dans de grandes affaires, et négligeant la plus importante de toutes qui est celle du salut, il n'a plus un instant pour penser à son âme; il se perdra. Cette jeune personne solidement pieuse ne pensait qu'à Dieu, à son service, ne voulait plaire qu'à lui seul; mais l'espérance d'un mariage avantageux lui a inspiré d'autres sentiments; elle ne songe plus qu'aux vanités du monde, qu'à plaire aux créatures : elle se perdra. Cet homme dans une condition privée, était honnête, irréprochable, et chrétien; mais depuis qu'il s'est poussé à des emplois importants, on ne le connaît plus; il est tout changé soit par rapport à Dieu, soit par rapport aux hommes : il se perdra. N'en soyons pas surpris : celui qui après avoir mis la main à la charrue, regarde derrière lui, n'est pas propre au royaume de Dieu. Et pourquoi? parce que la piété chrétienne suppose un esprit mûr qui sait prendre son parti, une âme courageuse qui sait triompher d'un dégoût, d'un obstacle, d'un danger, de sa propre faiblesse; une âme généreuse qui sait mépriser un plaisir, un gain, un honneur, une âme forte, constante, enfin qui, le droit chemin une fois connu, y entre sans balancer, ne s'en détourne pas aisément, le suit avec ardeur, y marche avec persévérance. Dispositions toujours nécessaires, mon cher auditeur, mais dispositions qui seront plus indispensables encore, dans les dernières tentations qui arriveront à la fin des temps. *Qui in tecto non descendat... et qui in agro non revertatur...*

Malheur, poursuit Jésus-Christ, aux femmes enceintes et aux nourrices dans ces temps-là! *Væ prægnantibus et nutrientibus in illis diebus.* Écoutez comment nous devons entendre ces paroles dans le sens spirituel. Il y a des âmes enceintes et des âmes nourrices, dit saint Augustin. Les âmes enceintes sont celles qui sont remplies de bons désirs, mais qui ne produisent aucun fruit de salut, qui aiment le bien, mais qui ne le pratiquent pas. Malheur à ces âmes. *Væ præ*

gnantibus! et pourquoi? parce que, tandis que leurs bons désirs les tranquilliseront, la persécution viendra, et elles succomberont parce qu'elles n'auront pas la force de faire ce qu'il faudra; elles ne pratiqueront pas le bien qu'elles aiment, et elles feront le mal qu'elles n'aiment point. Ce sont les arbres en fleurs qui craignent le plus la violence de l'orage. *Væ prægnantibus in illis diebus.* Les âmes nourrices sont celles qui se laissent dominer par les sentiments d'une complaisance désordonnée pour leurs bonnes œuvres. Oubliant que le Seigneur est le Dieu des vertus, que de lui descend tout don parfait, et qu'à lui comme à son unique source doit être rapporté tout le bien qui est en nous, elles arrêtent sur elles-mêmes leurs pensées, leurs sentiments, et s'attribuent une gloire qui n'appartient qu'au Seigneur. Aussi Dieu, qui se glorifie d'être le Dieu jaloux, et qui ne peut consentir à ne donner sa gloire à un autre, se plaît-il à les humilier; pour cela, il n'a qu'à se retirer, qu'à les abandonner à elles-mêmes, et elles font alors la triste expérience de leur faiblesse. Telle est la conduite ordinaire de Dieu à l'égard des âmes nourrices et orgueilleuses. Mais c'est surtout dans ces temps de désastres qu'elles éprouveront les terribles effets de la folle confiance qu'elles mettent en elles-mêmes. Dépourvues du secours de Dieu qui fait toute notre force, comment pourront-elles se soutenir au milieu de dangers si multipliés et si pressants? Elles verront fondre sur elles des maux qui surpasseront non-seulement ceux dont Jérusalem fut accablée, mais encore tout ce qu'on peut imaginer, et qui les réduiront au dernier malheur. *Væ nutrientibus in illis diebus.* Malheur donc, encore une fois, à ces âmes présomptueuses, ce sont elles qui ont le plus à redouter les jugements de Dieu. *Væ autem prægnantibus et nutrientibus in illis diebus.*

Priez donc, ajoute Jésus-Christ, que votre fuite n'arrive ni en hiver, ni au jour du sabbat. *Orate ut non fiat fuga vestra in hieme vel sabbato.* En hiver, les jours sont plus courts et les chemins plus mauvais. Le jour du sabbat, les Juifs se livraient à un entier repos. Ah! qu'il y en a, même dans le christianisme, de ces âmes inconstantes qui ont dans la dévotion leurs hivers et leurs étés, qui sont tantôt toutes de feu, et tantôt toutes de glace! de ces âmes judaïques qui veulent

trouver en cette vie la paix et le repos, qui ne servent Dieu qu'en vue des récompenses temporelles, et qui, concentrant ici-bas toutes leurs affections, ne s'occupent que nonchalemment de leurs intérêts éternels ! Priez Dieu, vous dirai-je avec Jésus-Christ, mes frères, que la persécution ne vous trouve pas dans ces dispositions funestes, que le temps de la colère n'arrive pas en hiver, c'est-à-dire, dans le refroidissement de la charité en vous, ni au jour du sabbat, qui nous marque, selon les Pères, une molle oisiveté, une criminelle inaction dans l'œuvre de Dieu et la sanctification de notre âme. Dieu qui nous aime toujours également, veut que nous l'aimions aussi toujours de même ; les âmes tièdes et inconstantes sont indignes de lui ; il les rejette de son cœur, ainsi qu'il est dit dans l'Apocalypse ; un chrétien ne doit jamais se lasser de faire des privations, de souffrir et d'agir ; sa vie n'étant qu'une milice continuelle, un combat perpétuel, il ne trouvera le repos que dans le ciel, sa patrie. Si telles ne sont pas vos dispositions, priez Dieu qu'il les change, qu'il vous corrige de votre lâcheté, de vos inconstances, de votre tiédeur. *Orate ut non fiat fuga vestra in hieme, vel sabbato.*

Oui, mes frères, pour servir Dieu dans des circonstances si difficiles, il faudra des âmes fortes, généreuses, qui se soient fait une heureuse habitude de la vertu ; des âmes sorties de l'enfance spirituelle et parvenues à une âge parfait ; des âmes constantes, ferventes, agissantes, qui, connaissant le prix des souffrances, aiment la croix de Jésus-Christ, et pourquoi ? Écoutez ce divin Sauveur lui-même, qui va vous en dire la raison : parce que la tribulation de ces jours sera si grande, ces jours seront si mauvais et remplis de tant d'affliction, d'amertume, de tentations ; les maux qu'on y souffrira seront parvenus à un tel excès, qu'on n'en aura jamais vu de pareils depuis le commencement du monde jusqu'alors. *Non fuit... neque fiet.* La ruine de Jérusalem avec ses horreurs, ne sera rien en comparaison des calamités qui accompagneront la fin du monde. Mais ayez confiance, âmes humbles et timides : Jésus-Christ ne vous abandonnera pas. Comme les jours mauvais de Jérusalem furent abrégés en faveur des élus qu'il y avait parmi les Juifs, ainsi les jours mauvais de la fin des temps le seront à cause des élus qu'il y aura alors. Il les protégera, il les sauvera non-seulement de

la corruption des mœurs, mais encore de la perte et même de l'affaiblissement de la foi. *Breviabuntur propter electos.*

La foi n'est pas moins nécessaire que les mœurs, mes très-chers frères, et Jésus-Christ veut conserver l'un et l'autre à ses disciples. Aussi leur dit-il : Si quelqu'un vous annonce que le Christ est ici ou qu'il est là, ne le croyez point. *Si quis vobis dixerit : ecce hic est Christus, aut illic, nolite credere.*

Suivant saint Augustin, ce sont les hérétiques qui disent : le Christ est ici ou il est là, puisqu'ils divisent l'Église, qui est le corps mystique de Jésus-Christ ; mais un véritable chrétien ne reconnaît Jésus-Christ que dans l'Église, centre unique et nécessaire de la vérité. Il faut donc beaucoup se défier des hérétiques, surtout dans ces derniers temps, où le Sauveur nous assure qu'il s'élèvera plusieurs faux prophètes. *Surgent pseudochristi et pseudoprophetæ.* Le démon déploiera alors toute sa subtilité et sa puissance. Nouveaux Simon-le-magicien, ces faux prophètes accompagneront leur doctrine de prestiges, qui par leur ressemblance avec les miracles, induiraient en erreur, s'il était possible, les élus eux-mêmes. *Ita ut in errorem inducantur, si fieri potest, etiam electi.* Le Sauveur nous en avertit d'avance, afin de ne point nous laisser séduire. *Ecce prædixi vobis.* Sans doute que les miracles qui supposent l'intervention divine, prouvent incontestablement la vérité de la doctrine en faveur de laquelle ils sont faits : toutefois, il en est d'apparents que font les partisans du démon, et qui peuvent nous tromper ; car Jésus-Christ assure que plusieurs viendront à lui au jour du jugement, après avoir fait des prodiges en son nom, et qu'il leur répondra : Je ne vous connais point. A qui appartient-il donc de juger des miracles et de les distinguer des prestiges du démon ? à l'Église avec laquelle Jésus-Christ doit être jusqu'à la fin des siècles, et qui seule a le droit de prononcer en matière doctrinale. *Ecce prædixi vobis.*

Si les faux miracles ne doivent pas nous séduire, chrétiens auditeurs, à combien plus forte raison les fausses vertus et la prétendue science des partisans de l'erreur. C'est pourquoi Jésus-Christ continue en ces termes : Si donc on vous dit : voilà qu'il est dans la désert, ne sortez point pour le voir, voilà qu'il est dans le sanctuaire du temple, ne le

croyez point. *Si ergo dixerint vobis : ecce in deserto est, nolite exire ; ecce in penetralibus, nolite credere.* On peut dire que les hérétiques sont dans le désert, quand ils affectent la réforme et le recueillement avec l'apparence de la piété, et qu'ils sont dans le plus intime du temple, quand ils font parade d'une vaste science, d'une profonde érudition. Ne vous laissez pas éblouir par ces vains dehors. Cet homme est un saint, il pratique les plus austères pénitences, c'est un nouveau Jean-Baptiste. *Ecce in deserto est.* Mais il n'est pas soumis à l'Église ; dès lors il n'a plus la charité, et quand même il livrerait son corps aux flammes, tout cela ne lui servirait de rien : ne le suivez donc pas. *Nolite exire.* Cet autre est l'esprit le plus pénétrant de son siècle, c'est un nouveau Paul, élevé jusqu'au troisième ciel. *Ecce in penetralibus.* Mais il est attaché à son propre sens, il ne veut pas écouter l'Église ; il n'a donc pas la charité qui ne peut exister sans l'humilité, et quand même il parlerait le langage sublime des prophètes et des anges, qu'il pénétrerait les mystères les plus secrets, puisqu'il ne sait pas se soumettre, ne le croyez pas. *Nolite credere.*

Qui devons-nous donc croire, mes très-chers frères, qui devons-nous écouter ? l'Église catholique, que Dieu a établie la colonne, le fondement de la vérité, et dont nous avons le bonheur d'être les enfants. Cette Église embrasse tous les temps, et sa lumière éclaire tous les hommes. Invariable dans sa doctrine, elle croit ce qu'on a toujours cru, et ses ministres enseignent ce qui a toujours été enseigné. Visible jusqu'à la fin des siècles, elle est cette arche protectrice, dans laquelle seule on peut éviter le naufrage et aborder au port du salut.

Ainsi suivre les divins enseignements de l'Église, être en tout ses disciples soumis, voilà, mes frères, un moyen puissant et infaillible pour vous préserver de la corruption de la foi et des mœurs. C'est ce que Jésus-Christ veut faire entendre dans les dernières paroles de cet évangile : Partout où sera le corps, là s'assembleront les aigles. *Ubicumque fuerit corpus, illic congregabuntur et aquitæ.* Le corps, disent les saints pères, c'est Jésus-Christ ; les aigles sont les justes, les saints, qui, élevés au-dessus des choses de la terre, ont pris leur vol vers les régions célestes, et peuvent fixer

le divin soleil de justice, sans en être éblouis. Or, Jésus-Christ a un double corps : un corps naturel, c'est l'auguste sacrement de nos autels, et un corps mystique, qui est l'Église. Voulez-vous donc conserver votre foi pure et sans tache ? unissez-vous étroitement à ce corps mystique ; soyez indissolublement attachés à l'Église, observant fidèlement ce qu'elle commande, et évitant avec soin ce qu'elle défend ; enfants dociles de cette mère bien-aimée, suivez sa voix, écoutez ses conseils, vous souvenant que celui qui ne l'écoute pas est comme un payen et un publicain. Tant que vous apporterez cette humble docilité à ses enseignements vous ne dévierez point du droit chemin de la vérité. Voulez-vous, en même temps, conserver une grande innocence de mœurs? rassemblez-vous souvent autour du corps naturel de Jésus-Christ, aimez à le visiter dans ses divins tabernacles, à venir vous prosterner aux pieds de cet autel, où, tous les jours, victime volontaire, il s'immole à son Père pour l'expiation de vos fautes, et surtout à vous asseoir fréquemment à cette table sainte, où il veut bien vous nourrir de sa chair sacrée. C'est le froment des élus, le vin qui fait germer les vierges. Ceux qui mangent ce pain de vie et boivent ce délicieux breuvage, vivront, mais d'une vie pure, d'une vie surnaturelle, d'une vie toute d'union au céleste époux de nos âmes. Nourrissez-vous donc souvent, mes frères, de ce divin aliment, gage d'immortalité, et votre charité s'alimentant à ce foyer d'amour, grandira sans cesse ; en un mot, aimez Jésus-Christ, aimez l'Église, et votre foi et votre pureté resteront intactes, jusqu'au jour de votre mort ; ce jour dont le Seigneur s'est réservé la connaissance, dont nous approchons sans cesse, et vers lequel, les années se succédant avec une si étonnante rapidité, le temps nous entraîne avec une force irrésistible.

Nous voici donc arrivés au dernier dimanche de l'année ecclésiastique, et sur le point d'en commencer une nouvelle. Combien parmi ceux qui m'écoutent n'en verront pas la fin, et se trouveront ainsi, plus tôt qu'ils ne pensent, entre les mains du Dieu vivant, pour entendre l'arrêt de leur sort éternel ; arrêt qui ne fera que recevoir au dernier jour sa confirmation solennelle ? Ah ! Seigneur, nous vous en conjurons, que ce ne soit pas pour notre confusion et notre mal-

heur éternel ! Faites plutôt que, prévenant la rigueur de vos jugements, par la sévérité de ceux que nous exercerons envers nous-mêmes, fils soumis de notre sainte mère, qui nous rappelle cette importante vérité au commencement et à la fin de son année, nous en fassions l'objet habituel de nos méditations; et que par là, salutairement effrayés, nous nous jugions, nous nous condamnions et nous nous punissions nous-mêmes. Alors soutenus par la force de cette vérité, fermes dans la foi, fidèles enfants de l'Église, fervents disciples de Jésus-Christ, nous persévèrerons jusqu'à la fin avec une conscience pure, et marchant de vertus en vertus, nous mériterons d'entendre de votre bouche, au jour suprême de vos justices, la sentence de bénédiction, qui, en nous plaçant parmi vos élus, nous associera à votre bonheur éternel. Ainsi soit-il.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Sur les Prophéties

PAR LE CARDINAL GIRAUD

Archevêque de Cambrai.

Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non præteribunt.
Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. *Matth.* XXIV. 35.

Le Dieu qui avait inspiré les Prophètes, prophétise lui-même aujourd'hui les malheurs et la ruine de cette ville ingrate qui n'avait pas connu le jour où il était venu lui apporter la paix. Déjà il avait vu Jérusalem couchée dans la poussière avec ses superbes tours et son temple, l'admiration de l'univers. Ici il marque l'époque de cette grande catastrophe, il en indique les signes avant-coureurs, il en décrit les circonstances les plus frappantes, et pour nous en tracer une peinture plus vraie, il ne craint pas de la comparer et de la confondre en quelque sorte avec la destruction et la ruine du monde. Vous savez, M. F., comment cette prédiction s'est ac-

complie, comment l'armée romaine, commandée par Titus, renversa de fond en comble la cité déicide ; et ce seul événement, visible à tous les yeux, et présent à toutes les nations, démontre assez que celui qui l'a prédit de si loin et avec tant de précision ne pouvait qu'être l'Envoyé de Dieu ; mais il est bon de connaître aussi comment il avait été prédit lui-même longtemps avant sa venue, et quelle preuve victorieuse en faveur de sa divinité résulte de cette masse imposante de témoignages. Ceci nous amène naturellement à traiter la question des Prophéties de l'ancien Testament ; question importante, s'il en fut jamais, puisqu'indépendamment de l'instruction qu'elle nous offre, en faissant passer sous nos yeux les plus grands personnages de l'histoire et les plus beaux traits des livres sacrés, elle nous fournit en même temps une des preuves fondamentales de la vérité de notre religion. Mais avant d'entrer dans le fond de notre sujet, nous devons vous donner quelques éclaircissements préliminaires.

Et d'abord qu'est-ce qu'une prophétie ? La Prophétie n'est point une histoire, ou, si l'on veut, c'est l'histoire de l'avenir; elle regarde les événements futurs. Raconter des faits déjà passés, c'est la tâche de l'historien ; prédire ce qui n'est pas encore, c'est le privilége du Prophète. La Prophétie n'est pas une prévision douteuse, incertaine, une simple conjecture, semblable à celles que l'on peut tirer de certains pronostics ; son caractère est d'être infaillible. Enfin, la Prophétie véritable doit être indépendante de toute cause humaine ou naturelle ; ce qui la distingue de la science des politiques, qui s'élèvent quelquefois, par le moyen des causes secondes, à la connaissance des effets qu'elles doivent produire.

De cette définition, je tire deux conséquences importantes: la première, que Dieu seul peut être l'auteur de la Prophétie, puisqu'il n'y a qu'un être infiniment intelligent qui puisse prévoir, sans être aidé d'aucun secours naturel, les effets qui doivent résulter des actions libres des hommes ; la seconde, qu'une religion appuyée sur des Prophéties de ce caractère est nécessairement divine, Dieu essentiellement vrai ne pouvant favoriser l'erreur par son propre témoignage. Aussi Isaïe criait-il hardiment aux idoles: Prophétisez seulement et nous croirons que vous êtes des dieux : *Annuntiate quæ ventura sunt, et sciemus quia dii estis* (1). Comme s'il avait dit: On veut

(1) *Is.* XLI. 23.

que nous adoptions votre culte et que nous vous rendions des hommages ; nous voulons bien ne pas rejeter entièrement cette proposition ; mais avant de nous déterminer, il nous faut des preuves de votre divinité ; or, comme la prophétie est le signe le plus infaillible de la vérité et le caractère le plus authentique de la vraie religion, nous ne vous demandons qu'une chose : annoncez l'avenir, et nous tombons à vos genoux : *annuntiate quæ ventura sunt, et sciemus quia dii estis.* En sorte, M. F., qu'une seule Prophétie exactement vérifiée dans Jésus-Christ suffirait pour établir qu'il est le vrai Messie et que sa religion est divine, à moins qu'on ne suppose que Dieu ait menti une fois, ce qui serait une folie et un blasphème. Mais nous n'en sommes pas réduits à une seule preuve de ce genre pour appuyer notre croyance: elles se représentent en foule ; et si les Juifs, si les mécréants de tous les temps et de toutes les sectes nous interpellent comme Isaïe et nous disent : Montrez-nous seulement quelques Prophéties clairement accomplies dans la personne de Jésus-Christ, et nous croirons qu'il est Dieu ; nous n'aurons, pour leur répondre, que l'embarras du choix.

En effet, Chrétiens, ouvrons les Écritures, et nous nous assurerons qu'il n'est pas de circonstance remarquable de la vie et de la mort de Jésus-Christ qui n'ait été prédite ou figurée par les Prophètes : je dis prédite ou figurée, pour distinguer les Prophéties directes d'avec les faits et les personnages mystérieux sous lesquels le Sauveur était comme voilé. Et pour parler d'abord des circonstances proprement prophétiques, les Prophètes sont tellement remplis de toutes celles de la vie de Jésus-Christ, qu'un homme célèbre n'a pas craint d'avancer que la plus belle histoire de Notre-Seigneur serait sans doute l'histoire que l'on écrirait d'après les Prophètes. Un autre écrivain, frappé de ce sublime passage d'Isaïe, au chapitre cinquante-troisième, où tous les traits de la passion du Sauveur sont représentés avec une telle précision qu'il n'y a pas lieu de se méprendre sur la ressemblance, cet autre écrivain a dit qu'aux quatre passions de saint Mathieu, de saint Marc, de saint Luc et de saint Jean, on pourrait en ajouter une cinquième non moins fidèle, et lui donner pour titre : *Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ selon Isaïe.*

Mais, pour en venir aux détails, et vous mettre en état de juger par vous-mêmes de la justesse de ces observations générales, je vais placer sous vos yeux un tableau des circonstances prophétiques les plus frappantes, que nous comparerons successivement avec les faits rapportés dans les Évangiles. D'après Daniel, le Christ doit paraître après soixante-neuf semaines d'années, ou 490 ans, à partir de l'édit pour la restauration du temple de Jérusalem, et, après 490 ans, Jésus-Christ paraît sur la terre. D'après Moïse, le plus ancien des historiens et des Prophètes, il devait sortir de la race d'Abraham, et les Évangélistes, par une succession non interrompue, font remonter sa généalogie jusqu'à David et Abraham. Selon Isaïe, il devait naître d'une vierge, et Marie devient la mère de Jésus-Christ sans cesser d'être vierge. Selon Michée, il doit venir au monde dans Bethléem, et Béthléem est en effet le lieu de sa naissance. Selon David, les rois de l'Arabie viendraient lui offrir de riches présents, et les Mages-rois déposent au pied de sa crèche leur encens et leur or. Selon Zacharie, le Messie, Roi-Sauveur, doit faire son entrée à Jérusalem monté sur un vil animal, et Jésus-Christ, monté sur une ânesse, entre triomphant dans cette ville, aux acclamations de tout un peuple. Selon Malachie, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, une hostie pure et sans tache remplacera les sacrifices sanglants de l'ancienne loi, et Jésus-Christ offre chaque jour sur l'autel son corps et son sang, victime pure qui doit être immolée jusqu'à la fin des siècles.

Les circonstances de sa mort ne sont pas marquées avec moins de précision dans l'Ancien Testament. Zacharie prédit que le Christ sera vendu pour trente deniers; David, qu'il sera abreuvé de fiel et de vinaigre, qu'il sera trahi et livré par son ami, que ses pieds et ses mains seront percés, que ses vêtements seront jetés au sort, qu'il sera rassasié d'opprobres et compté au nombre des scélérats. Celui-ci (1), qu'il descendra aux enfers. Celui-là (2), qu'il ressuscitera d'entre les morts et que son tombeau sera plein de gloire. Toutes prédictions si clairement accomplies en Notre-Seigneur,

(1) Zach.
(2) Isa.

qu'il est superflu d'en faire la comparaison avec les événements.

Les effets miraculeux de la mission de Jésus-Christ n'ont pas échappé non plus à la vue pénétrante des Prophètes. Osée annonce qu'après que le Messie sera venu, le peuple juif, qui le méconnaîtra, cessera d'être son peuple, et qu'enfin dispersé dans tout l'univers, il restera sans rois, sans autel et sans sacrifice. Ecoutez encore Daniel, David et Isaïe : d'après leurs oracles, le Messie doit être la lumière des nations et le salut du monde : les peuples iront à lui par torrents ; il dominera d'une mer à l'autre et jusqu'aux extrémités de la terre ; les îles les plus lointaines viendront à lui ; la pierre mystérieuse deviendra une grande montagne qui remplira l'univers. Vous me délivrerez, dit le Messie à son Père, des contradictions de mon peuple, et vous me placerez à la tête des nations. Un peuple que je n'avais pas connu s'attachera à moi ; il n'était pas mon peuple, et je l'appellerai mon peuple ; il n'avait point eu de part à mes miséricordes, et il en sera comblé. Mes enfants, au contraire, se sont lassés de me suivre ; je les abandonnerai à leur sens réprouvé. Il ne faut que des yeux, mes frères, pour voir l'accomplissement de ces prédictions dans la dispersion de ce peuple étonnant, toujours poursuivi et toujours subsistant, toujours puni et toujours aveugle ; dans les rapides progrès du Christianisme dès sa naissance, et dans l'immense diffusion de l'Église, qui ne cesse de s'étendre ou de réparer ses pertes par de nouvelles conquêtes.

Si nous en venons maintenant aux circonstances figuratives des livres saints, nous trouverons que tout l'Ancien Testament n'est au fond que l'histoire anticipée du Nouveau, en sorte, dit l'Apôtre, que tout arrivait aux anciens en figure des événements à venir.

Pour nous borner, arrêtons-nous à quelques traits plus remarquables. Le sacrifice d'Isaac est une vive image du sacrifice de Jésus-Christ. Isaac chargé du bois de son sacrifice représente Jésus-Christ portant sa croix. Abraham, malgré sa tendresse, commande à ce fils unique de mourir. Le Père céleste donne le même ordre à l'objet éternel de son amour et de ses complaisances. Jésus-Christ, comme Isaac, se montre obéissant jusqu'à la mort et survit comme lui à son sa-

crifice, avec cette différence qu'Isaac n'est point immolé et ne ressuscite qu'en figure, au lieu que Jésus-Christ donne sa vie et la reprend réellement. Qui oserait douter, en lisant ces deux scènes si touchantes, que la première ne soit la figure de l'autre ? Joseph ressemble encore à Jésus-Christ : comme Joseph, il a été haï par ses frères : comme Joseph, il a été vendu par eux et livré aux étrangers : comme Joseph, Jésus, condamné malgré son innocence, et placé entre deux criminels, prédit à l'un son salut, et à l'autre sa perte ; enfin, comme Joseph Jésus-Christ est parvenu par ses humiliations à une souveraine puissance. Comment ne pas voir une intention divine dans des rapports si justes et des traits de ressemblance si naturels ? Que le temps me permet-il de faire passer sous vos yeux tant d'autres figures de l'ancienne loi aussi fidèlement réalisées dans la nouvelle : l'agneau pascal dont le sang répandu sauva les Israélites de l'ange exterminateur, comme par l'aspersion du sang de Jésus-Christ nous sommes préservés de la colère céleste ; — la manne du désert descendue du ciel pour nourrir le peuple de Dieu, image visible de l'Eucharistie, pain des anges, véritablement venu du ciel pour sustenter nos âmes dans ce désert de la vie ; — le serpent d'airain, emblème si sensible de Jésus-Christ en croix qu'il s'en fait lui-même l'application : Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé, afin que tous ceux qui croient en lui ne périssent point, mais obtiennent la vie éternelle ; un Melchisédech, roi de paix et de justice, pontife du Très-Haut, offrant le sacrifice avec le pain et le vin, comme le souverain Prêtre du Nouveau Testament ; — un Jonas enseveli trois jours et trois nuits dans le sein d'une baleine, comme le Sauveur trois jours enfermé dans les entrailles de la terre ; — tous les Prophètes enfin et tous les saints personnages des premiers temps qui n'ont pas seulement salué de loin le Rédempteur par leurs oracles, mais qui en ont été eux-mêmes les figures vivantes par leurs vertus, par leurs bienfaits et leurs miracles, et les persécutions qu'ils ont souffertes pour la cause de la vérité !

Maintenant, pour se refuser à la preuve éclatante qui se tire de cet accord merveilleux des prédictions avec les événements, il ne reste à l'incrédulité obtinée que deux moyens : ou de dire

que ces prophéties sont supposées et faites après coup, ou de prétendre que les rapports si justes de ces prophéties avec les faits sont un simple jeu du hasard, sans aucune intervention de la puissance divine. Dira-t-on que ces prédictions sont supposées et faites à plaisir après les événements? Mais, outre qu'elles portent avec elles l'empreinte et les caractères d'une haute antiquité, nous avons sous les yeux un fait qui ne nous permet pas le plus léger doute à cet égard. Toute la nation juive, répandue sur tous les lieux que le soleil éclaire, semble n'être ainsi dispersée que pour nous offrir un monument éternel de l'authenticité des prophéties ; ce qui a fourni à saint Augustin l'idée ingénieuse d'appeler les Juifs nos porte-livres, *capsarii nostri*. Bien qu'ils y lisent à chaque pas leur aveuglement et leur réprobation, par une adorable disposition de la Providence, ils les vénèrent, ils les conservent comme un dépôt précieux, et en remontant de génération en génération, ils démontrent invinciblement que ces prophéties ont réellement pour auteurs les hommes auxquels on les attribue. Aveuglés qu'ils sont par le décret d'une justice sévère, il leur manque des yeux pour les lire ; mais, chargés de ce dépôt par le même Dieu qui les punit, ils sont toujours là pour les appuyer de leur témoignage. Et quel témoignage plus solennel, plus irrécusable, que celui d'un peuple qui se lève tout entier pour déposer en faveur de l'authenticité de ses propres livres, de sa propre histoire, transmise de la main à la main des pères aux enfants, quelque intérêt d'ailleurs qu'il ait à la méconnaître et à la répudier. Dieu l'a voulu, M. F., il a réglé que les plus grands ennemis du Christianisme seraient eux-mêmes une preuve toujours subsistante de sa divinité.

Reste donc la misérable ressource d'attribuer au hasard l'harmonie qui règne entre l'Ancien et le Nouveau Testament. Le hasard ? quand cessera-t-on de se servir de ce mot ? mot impie autant qu'absurde, qui n'explique rien que l'embarras de ceux qui s'en font une arme contre la vérité. Sans doute, ce serait bien le plus grand des miracles que des rapports si parfaits se fussent rencontrés sans miracles ; mais pour mieux convaincre ces aveugles volontaires, établissons une comparaison qui soit sensible aux moins clairvoyants.

Représentez-vous donc une statue dont les diverses par-

ties ont été travaillées par différents sculpteurs qui ne se sont jamais connus, et qui ont fleuri dans des siècles et dans des pays extrêmement éloignés les uns des autres; une statue dont la tête, par exemple, a été ciselée par un sculpteur qui vivait à Constantinople il y a douze cents ans, dont les bras ont été taillés par un autre qui habitait Rome il y a huit cents ans, dont les autres membres sont l'ouvrage de cinq ou six artistes, dont l'un vivait à Lyon, l'autre à Paris, un troisième à Londres, le quatrième à Amsterdam, et les derniers à St-Pétersbourg, et cela à plus de cent ans d'intervalle entre la mort des uns et la naissance des autres. Imaginez-vous ensuite que toutes ces pièces détachées, faites chacune à part dans des contrées si diverses et à des époques si différentes, offrissent néanmoins entre elles une symétrie si exacte et des rapports si justes, qu'en les rapprochant les unes des autres il en résultât une figure qui représenterait au naturel un grand monarque, Louis XIV, par exemple : vous ne pourriez vous empêcher de convenir qu'un accord si marqué entre des personnes qui n'ont pu ni se voir ni s'entendre, est l'effet non pas du hasard, mais d'une intelligence surnaturelle qui aurait présidé elle-même à la confection de cette merveille. Or tel est le prodige que nous admirons dans le tableau de Jésus-Christ tracé par les Prophètes. Ils ne purent concerter ensemble les traits qu'ils employèrent pour nous le représenter, puisqu'ils vécurent à des époques et dans des lieux tout différents. L'un prophétisait dans l'Égypte, l'autre dans le pays de Moab, celui-ci à Jérusalem, celui-là à Babylone. Le premier vivait plus de dix-huit cents ans, le dernier environ quatre à cinq siècles avant Jésus-Christ. Cependant, malgré la distance des lieux et l'intervalle des années où ces hommes prophétiques ont rendu leurs oracles, ils s'accordent si bien ensemble, qu'en réunissant tous les traits de leurs pinceaux, il en résulte un portrait si ressemblant à Jésus-Christ, qu'il faut s'arracher les yeux pour ne pas l'y reconnaître. Si c'est là du hasard, il n'est point de chef-d'œuvre si parfait dont il ne puisse revendiquer l'honneur ; ce hasard aveugle devient le principe de l'ordre, de l'harmonie et de la régularité.

J'ai voulu, mes frères, vous développer cette preuve de notre sainte religion, parce qu'elle m'a paru belle, concluante,

et à la portée de tous les esprits ; parce qu'il ne nous suffit pas de vous tracer la règle des mœurs, si nous ne vous exposons encore les fondements de la foi ; parce que ces sortes de preuves ne sont pas seulement utiles, mais nécessaires, dans un siècle que l'on proclame le siècle des lumières, et qui peut être en effet fort savant et fort éclairé sur tout le reste, mais qui est bien, pour la connaissance de la religion le siècle le plus ignorant et le plus ténébreux de tous ceux qui se sont écoulés depuis l'établissement du Christianisme, sans en excepter même les siècles que l'on se plaît à nommer barbares. Nous reviendrons quelquefois à ces preuves, pour vous donner des armes contre l'erreur et le mensonge qui se glissent et s'insinuent partout, dans les livres, comme dans les conversations, dans les classes plus obscures comme dans les classes plus élevées de la société. Car le caractère le plus distinctif de l'ignorance, c'est la suffisance et l'orgueil. Moins on sait et plus on veut paraître savoir ; et l'on trouve, à chaque pas sur son chemin, et ici et ailleurs, et dans les assemblées publiques et dans les réunions particulières, et dans les magasins et dans les salons, nombre de gens, jeunes et vieux, hommes et femmes, grands et petits, lesquels, parce qu'ils n'ont pas ouvert un bon livre ou entendu une instruction depuis leur première enfance, se croient en droit de faire les docteurs, de railler, de contredire, de blasphémer ; d'autant plus vains et présomptueux qu'ils ne savent rien, qu'ils n'ont rien lu, rien étudié, si ce n'est peut-être quelques obscénités et quelques sophismes, d'autant plus tranchants qu'ils sont aussi incapables de faire une objection raisonnable que d'en comprendre la réponse ; misérables colporteurs d'incrédulité, qui ne feraient que pitié, si leur audace n'en imposait aux simples, et si leur ton dogmatique et décidé ne faisait des dupes ! Mais ce n'est point assez de nous prémunir contre leurs attaques et de nous garantir du venin de leur langue insidieuse; nous devons encore les plaindre, mes frères, et prier Dieu qu'il les éclaire et qu'il les touche de sa grâce. Ainsi, en conservant le dépôt de la foi, nous remplirons encore les devoirs de la charité, en sorte qu'ayant accompli toute justice, nous en recevions l'éternelle récompense. Ainsi soit-il.

AUTRE HOMÉLIE

Pour le même Dimanche

Sur le Jugement particulier

PAR M. L'ABBÉ DUPANLOUP

aujourd'hui évêque d'Orléans.

Statutum est hominibus semel mori post hoc autem judicium.
Il est arrêté que tout homme doit mourir et après la mort, le jugement. *Ep. aux Hébr.* ch. IX, v. 27.

Il y a certes de quoi trembler, mes frères, à la pensée des terribles catastrophes qui seront les avant-coureurs du dernier jour. Dieu envoie Jésus-Christ, son Fils, pour juger le monde, et toute la terre est ébranlée. Les nations, armées les unes contre les autres, s'entre-tuent par de sanglantes batailles ; la mer a franchi ses limites ; les astres éteints ont suspendu leur course ; ceux qui dorment dans les tombeaux s'éveillent au son de la dernière trompette ; les éléments confondus sont dissous par le feu et l'univers est détruit.

Le voilà bien ce jour qu'on peut appeler, à juste titre, le jour d'une grande calamité et d'une grande misère, le jour des ténèbres, et surtout le jour de la colère : *Dies iræ*. Quelle que soit la terreur de ce dernier jour, il en est pour chacun de nous, mes frères, un autre dont la pensée ne doit pas moins nous glacer d'effroi ; je veux parler de la mort, où l'âme, seule avec Dieu, entend prononcer la sentence irrévocable qui décide de son sort pour l'éternité.

C'est ce jugement que les saints ont médité en tremblant, qui remplissait de frayeur les solitaires et les anachorètes exténués de jeûnes et de veilles, et qu'appréhendaient les Hilarion et les Jérôme après la plus longue et la plus austère pénitence.

Pour moi, quand je pense au jugement terrible qui m'attend, je ne puis que tomber aux pieds de mon juge ; et je n'entreprendrais point de vous en parler si ce n'était pour acquitter la dette de mon devoir. J'essaierai donc de vous dire, dans le tremblement des saints, ce que ce dernier jour

réserve au pécheur, et je consolerai ensuite vos regards en vous montrant ce qu'il réserve à l'âme fervente.

Cette scène sera rapide, saisissante, aussi ne la diviserai-je point.

Méditons donc, mes frères, tandis que nous en avons le temps, méditons ce jour d'angoisses, ou plutôt, cette transition rapide qui nous placera en face de notre juge.

Oui, il faut du courage pour contempler ce lugubre tableau et pour écrire ainsi sa propre histoire ; car nul n'y échappera.

Lors même que vous vivriez sans Évangile, si vous ne vivez pas sans foi ni loi, sans âme et sans Dieu, vous ne pouvez pas vous dispenser de croire qu'il vient un jour où l'âme comparaît devant son créateur pour recevoir le prix de ses œuvres.

Écoutez ce que Platon dit à ce sujet, guidé simplement par la conscience du vice et de la vertu.

« Quand l'âme est séparée du corps, elle arrive à un lieu « tout divin où elle voit d'un côté le Ciel et de l'autre l'En- « fer. Alors elle paraît devant son juge, et après le jugement, « les bons s'en vont souvent à droite pour recevoir leur ré- « compense, et les méchants s'en vont à gauche, emportant « avec eux la marque et les signes extérieurs de leur ré- « probation. Car l'âme, dans l'autre monde, n'emporte avec « elle que les habitudes contractées pendant la vie. Le juge « les examine sans s'occuper du rang qu'elles ont tenu sur « la terre, mais seulement de ce qu'elles sont au moment où « elles paraissent devant lui. Pour ceux dans lesquels il « trouve des marques d'une vie inique, molle et intempé- « rante, ils souffrent un juste châtiment. Les uns, qui ne « sont pas indignes de guérison, sont livrés à la peine et « aux remords jusqu'à ce qu'ils aient expié leurs fautes ; les « autres, qui en sont indignes, souffriront une peine éter- « nelle. »

Oui, je veux croire ces choses, continue le philosophe, je veux travailler, dès à présent, à présenter mon âme pure à mon dernier jour. — O toi, mon ami, mon auditeur, je te défie à cette rivalité de la vertu, toi qui, s'il te fallait paraître aujourd'hui devant ton juge ne trouverais peut-être au fond de ta conscience rien qui ne fût capable d'irriter sa justice.

La mort est terrible pour tous, mes frères, même pour les âmes justes et ferventes ; car, plus elles sont éclairées de la lumière céleste, plus cette lumière leur révèle leur infirmité et les fait gémir même sur les souillures cachées que Dieu seul connaît. D'ailleurs, l'idée de la dissolution épouvante la nature ; elle a horreur du tombeau ; Dieu n'a pas fait la mort, il a créé l'homme inexterminable, comme dit l'Écriture : *Deus creavit hominem inexterminabilem*, c'est par le péché que la mort est entrée dans le monde, *per peccatum mors ;* toutefois, la mort, quelque terrible qu'elle soit, perdrait le droit de nous effrayer si elle n'était suivie du jugement.

Nous sommes mortels, et nous ne pouvons pénétrer le triste secret du jugement qui nous attend après la vie. Vous mourrez, et l'amour de vos proches ne vous sauvera pas. Tandis que votre famille éplorée se pressera autour de votre lit funèbre, une autre scène invisible et secrète se passera entre vous et le souverain juge. Quand votre âme aura quitté ce monde, l'horizon immense de l'éternité se dévoilera à vos regards ; vous serez saisis d'une horreur divine à la vue de ces espaces vides et immenses au milieu desquels la majesté de Dieu vous apparaîtra. L'âme sortie de sa sphère terrestre est investie par cette majesté suprême dans le lieu même où elle a rendu le dernier soupir ; elle n'est pas montée dans des régions supérieures, Dieu n'est pas descendu à sa rencontre, il se trouvait tout près d'elle, il était là.

Au moment où l'âme paraît devant son juge, les anges n'entourent pas le redoutable tribunal, comme ils l'entoureront au dernier jour ; les nations ne sèchent point de frayeur dans l'attente des maux à venir, tout se passe entre elles et Dieu. Eh ! qu'importe au pécheur qui va entrer dans son éternité, la multitude des spectateurs accourus à son jugement ? La pompe et la solennité dans un pareil moment seraient pour lui une distraction et en quelque sorte un appui. Il faut qu'il soit seul avec Dieu, seul avec ses œuvres.

O mon Dieu, que votre jugement est terrible ! N'entrez point en compte avec votre serviteur : *Non intres in judicium cum servo tuo, Domine*. Cri inutile, Dieu tient l'âme immobile en sa présence, il la perce du feu de ses regards, et pénètre ainsi jusque dans les replis les plus secrets de la conscience.

Lorsque, autrefois le plus malheureux des pécheurs cherchait à cacher dans l'ombre et le silence du feuillage sa douleur, sa honte et ses remords, la voix de Dieu se fit entendre à lui au fond de sa retroite pour l'obliger à en sortir. Adam, où est tu ? montre-toi : *Adam, ubi es* ? Oh ! quelle terreur la voix du Seigneur entendue pour la première fois après le péché ne dut-elle pas porter dans le cœur de l'homme coupable ! Eh bien mes frères, cette terreur vous ne vous y déroberez pas. Ici-bas, on étouffe la voix de Dieu, on se fuit soi-même, on va dans le monde, on s'étourdit au bruit de ses plaisirs et de ses affaires ; mais un jour viendra où l'âme rendue à elle-même sera forcée d'entendre une voix qui lui criera : Adam, où est tu ? *Adam ubi es* ?

Quand l'âme séparée de son corps se trouve éclairée des plus vives lumières, et qu'à la lueur de cette clarté divine elle se voit telle qu'elle est, vide de bonnes œuvres et chargée d'iniquités, une indicible horreur la saisit et elle s'écrie : La colère du Seigneur est pour moi comme une montagne amoncelée sur ma tête et prête à m'engloutir ; jamais je ne pourrai en soutenir le poids : *Pondus ejus ferre non potui.*

Non, il n'y a point d'expression pour peindre l'effroi d'une âme qui se trouve investie par la majesté immense d'un Dieu irrité. David, pécheur, s'écriait : Où irai-je pour échapper aux regards du Seigneur ? Si je prends des ailes pour m'envoler aux cieux, c'est sa main qui me porte ; si je m'élance au-delà des mers, il m'attend sur le rivage ; si je descends au fond des abîmes, je l'y retrouve encore pour être mon juge.

Que peuvent pour moi toutes les créatures au moment de la mort ? que peuvent tous mes parents fondant en larmes ; leurs larmes ne me sauveront pas si je suis coupable.

Lorsque je paraîtrai devant mon juge, dans la solitude immense de l'éternité, je n'aurai plus pour moi que mes œuvres, et, si ce trésor me manque, quelle sera ma destinée ?

Oh ! c'est alors que je comprendrai la vanité du monde, de ses fausses joies, de ses misérables voluptés ; je comprendrai la pratique de ces vertus chrétiennes, de cette humilité dont les enseignements réitérés de l'Église peuvent à peine nous donner l'intelligence la plus vulgaire ; je verrai que Dieu est tout et que nous ne sommes rien. En ce monde, nous comp-

tons notre corps pour tout, Dieu, notre âme et notre éternité pour rien ; mais, après la mort, lorsqu'il ne nous reste que ce qu'il en faut pour être réduits en poudre sous les coups de la justice divine, nous comprendrons l'adoration du Seigneur, en esprit et en vérité, et l'injuste fureur de ces hommes qui passent leur vie à insulter Dieu et à jeter, dans leurs livres impies, l'ironie et l'injure sur tout ce qu'il y a de plus sacré sur la terre, la religion et la vertu.

O vous, chrétiens fidèles, condamnés maintenant à vivre au milieu d'un monde ennemi de votre salut, que vous vous saurez bon gré, alors, de l'avoir méprisé et d'avoir su profiter de ces heures saintes où le monde nous apparaît tel qu'il est ; que vous vous estimerez heureux d'avoir fréquenté le saint temple; entendu la parole de Dieu et suivi les pieux exemples qui vous étaient offerts ; quelle joie d'avoir triomphé du vice par la vertu, et d'avoir tant souffert pour votre âme!

Ame juste, vous voilà aux pieds de votre Dieu qui vous juge dans sa miséricorde et qui vous fait entendre ces douces paroles: Entre dans la joie de ton Seigneur : *Intra in gaudium Domini tui.*

Oui, il sera grand, en ce dernier jour, le bonheur de ceux qui se seront fait violence, de ceux qui auront été persécutés, parce qu'ils pratiquaient des vertus héroïques dont le monde ne voulait pas. Mais si nos mains sont trouvées vides, si Dieu voit en nous la recherche d'une vie molle et oisive, le dégoût de la piété et la violation de ses commandements, quel compte terrible n'aurons-nous pas à rendre !

Que faire pour prévenir la colère du Seigneur? il ne nous sera pas possible de revenir en cette vie pour réparer par la pénitence les fautes que nous aurons commises ; pensons-y d'avance, afin d'approcher de notre juge avec moins de terreur et d'effroi.

D'où viens-tu, dit le Seigneur à l'âme tremblante en sa présence ? — Seigneur, je viens de la terre. — Et qui t'y avait placée, continue le souverain juge ? — Seigneur, c'était vous. — Eh bien, pourquoi t'avais-je placée sur la terre? C'était, répond l'âme saisie de frayeur, c'était pour vous connaître, vous aimer et vous servir. — L'as-tu fait ? dit Dieu. — Et alors les livres où sont écrites toutes les actions des hommes sont ouverts en présence de l'accusé : *Libri aperti*

sunt. Le premier, c'est le livre de vie, *librum vitæ ;* toutes vos bonnes actions y sont inscrites, même une bonne pensée, même un verre d'eau froide donné pour l'amour de Jésus-Christ, tout y est écrit ; ce livre est tenu par votre bon ange ; vous connaissez son dévouement, comptez sur sa fidélité.

L'autre livre est le livre de mort ; tout y est écrit, depuis la première pensée du mal jusqu'à la délectation de la volonté et la consommation du crime, depuis la parole inutile jusqu'au blasphème : il est tenu par le démon ; vous connaissez sa haine, comptez sur son exactitude. Et quand Dieu aura placé l'homme en face de ses œuvres : Maintenant, lui dira-t-il, appelle moi un Dieu sans miséricorde, *Deus absque misericordia.* Certes, je t'avais bien prouvé mon amour, mais tu l'as méprisé. Maintenant, la mesure de mon amour est devenue la mesure de ma justice ; je suis sans miséricorde, *absque misericordia.*

Si Dieu doit être aussi terrible qu'il a été bon, s'il doit être aussi redoutable dans la vallée de Josaphat qu'il a été miséricordieux sur le Calvaire, il ne nous reste qu'à cacher notre visage dans nos mains et à nous jeter au pied de la croix, disant comme le prophète : Si vous tenez compte de nos iniquités, Seigneur, qui pourra subsister devant vous ? *Si iniquitates observaveris, Domine, Domine quis sustinebit ?*

Si, dans ce moment, mes frères, ces deux livres s'ouvraient devant vous, dites-moi lequel des deux l'emporterait ? Que deviendrait la vertu même, si elle était traitée sans miséricorde ? Examinez-vous pour prévenir le jugement de Dieu, car alors, il faudra bien le faire malgré vous. Vous n'aurez point d'excuse au jour de votre mort, quand on vous mettra devant les yeux les points sur lesquels devait porter cet examen sérieux de votre vie.

Ces points, c'était les commandements de Dieu et de l'Église, et les sept péchés capitaux.

Quoi, direz-vous, est-ce que tout cela était sérieux ?

Oui sans doute, car je ne sache pas que l'Évangile ait jamais voulu plaisanter.

Il y avait d'abord les commandements de Dieu, il y avait le premier : « Un seul Dieu tu adoreras. »

Vous étiez homme, Dieu avait éclairé votre âme du flam-

beau de l'équité naturelle pour vous faire connaître vos devoirs, et jamais vous n'avez redouté sa justice. Bien plus, vous étiez chrétiens, Dieu vous avait donné une lumière divine, une connaissance de la religion profonde et de l'adoration qu'il exigeait de vous ; vous saviez ce que vous deviez à Dieu par l'amour, à vos frères par la justice, à vous-même par la chasteté. Qu'avez-vous fait ?

On rencontre des hommes qui disent : Si la religion ne consistait que dans la morale, nous serions chrétiens : mais l'obscurité de vos mystères nous arrête.

Hypocrites ; c'est plutôt leur élévation que leur obscurité qui vous repousse et qui effraie votre lâcheté.

Il y avait aussi le troisième commandement : « Les dimanches tu garderas en servant Dieu dévotement. »

Vous voyez, mes frères, que nous vous disons les choses simplement. Nous ne sommes pas ici des professeurs, nous vous parlons le langage le plus populaire, parce que c'est celui qui peut faire le plus de bien à vos âmes.

Eh bien, ce commandement : « Les dimanches tu garderas, » comment l'avez-vous observé ? Appelez-vous la sanctification du jour du Seigneur ces vingt minutes prises dans une journée dont les œuvres n'avaient rien qui les distinguât des œuvres d'une journée ordinaire ; ce temps si court, passé au pied du sanctuaire que les anges environnent en se voilant de leurs ailes, et devant lequel vous avez porté tant de fois des sens égarés et une imagination vagabonde ? Que faisiez-vous à cette messe où vous veniez par habitude et où vous cherchiez à tromper l'ennui par des préoccupations frivoles ? Combien de fois la nonchalance n'a-t-elle pas fait tomber de vos mains le livre modeste que l'Église y avait mis ? vous accusiez la sainte gravité du ministre qui célébrait les divins mystères ; à peine quelques froides formules, quelques paroles expirantes venaient-elles errer sur vos lèvres ; je vous le demande, était-ce là adorer Dieu ? N'était-ce pas plutôt une dérision sacrilége ?

Il y avait encore le quatrième commandement. « Tes père et mère honoreras. » Je le sais, notre siècle a essayé de détruire l'autorité de ce précepte, mais vous êtes chrétiens, mes frères, et en vertu des principes du christianisme, eussiez-

vous cinquante ans, vous devez honorer les auteurs de vos jours.

Vous étiez peut-être un jeune homme né au sein d'une famille chrétienne qui avait conservé et les mœurs patriarchales et la probité antique. Vous aviez une mère pieuse qui vous avait nourri de son lait et qui avait fait entendre à votre oreille des paroles de foi et de piété ; mais bientôt, séduits par l'ambition d'une folle indépendance, vous avez secoué le joug de l'Évangile pour suivre les conseils du monde et de vos passions ; votre mère pleurait sur vous, que n'avez-vous pas à redouter si vous avez méprisé ses larmes ?

Vous étiez peut-être une jeune chrétienne ; vos premières années vous virent simple et docile suivre humblement les conseils de vos pasteurs ; vous veniez aux jours consacrés par la religion adorer et prier Dieu dans son temple, dans cet asile où le ciel est plus ouvert, où l'âme est plus près du Seigneur. Mais un jour est venu où votre âme languissante et presque sans vie s'est fermée aux douces impressions de la piété pour s'ouvrir aux rêves d'une imagination séduite ; vous trompiez une mère trop crédule et un confesseur trop charitable ; mais les regards pénétrants du Seigneur ne voyaient plus en vous qu'une terre stérile digne de la réprobation.

Il y avait les commandements de l'Église, et, entre autres, ceux-ci : « Vendredi, chair ne mangeras, ni le samedi mêmement. » — « Quatre-temps et Vigiles jeûneras, et le Carême entièrement. » Faites-y attention, tout cela était sérieux ; car, encore une fois, l'Évangile ne plaisante pas ; et quand Jésus-Christ disait : Si quelqu'un n'écoute pas l'Église, regardez-le comme un païen et un publicain, il parlait très-sérieusement.

Et, d'ailleurs, mes frères, l'Église ne nous a point fait de commandements nouveaux, elle n'a fait que coordonner les commandements de Dieu, et régler la manière dont ils doivent être observés. L'Église nous dit : Jeûnez, faites abstinence ; mais Jésus-Christ a dit : Faites pénitence et croyez à l'Évangile. L'Église nous oblige à la confession et à la communion ; mais Jésus-Christ a dit : Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'au-

rez pas la vie en vous. Jugez maintenant s'il est permis de traiter de pareils commandements avec légèreté.

Il y avait encore les sept péchés capitaux, ennemis acharnés de notre âme, qui me font gémir aussi bien que vous. Ils étaient là avec leurs filles nombreuses, la vanité, la lâcheté, l'intempérance, et tant d'autres passions honteuses dont le détail consterne celui qui prêche plus encore que celui qui écoute, penchants funestes d'une nature corrompue qui faisaient dire à saint Paul : J'ai peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois moi-même un réprouvé.

Pensez-y, mes frères, tout ceci mérite qu'on y fasse attention. Vous rendrez compte à Dieu d'une parole inutile, ce qui ne veut pas dire que pour une parole de cette nature vous encouriez la réprobation ; mais s'il est vrai que Dieu vous demande compte d'une parole oiseuse, quel jugement pensez-vous qu'il portera de ces discours marqués au sceau de la médisance, par lesquels vous frappez d'un double coup votre âme et votre prochain. Quel compte ne rendrez-vous pas de ces paroles impures, écrites en caractères affreux dans le livre de l'éternité ?

Le ciel et le terre passeront, mais de la loi en vertu de laquelle vous devez être jugé, il ne passera pas un point, pas un *iota*. Remarquez la magnifique énergie de ce langage : La terre sera détruite, les cieux seront roulés comme un livre, *Cœlum et terra transibunt*. Mais l'Évangile ne passera pas, car il est éternel. *Evangelium æternum*. Il n'est pas seulement question ici des préceptes de la loi, il est question d'un seul mot, d'une seule lettre, d'un seul *iota* qui ne passera point et qui sera discuté au jour du jugement. Oh ! n'est-ce pas là une pensée effroyable, et ne faut-il pas regarder comme une insensée la créature inconséquente qui croit ces choses et qui n'en frémit pas ?

Vous dites quelquefois que vous ne pouvez pas vous examiner : et pourtant, un jour viendra où Dieu lui-même scrutera votre conscience et quand cet examen terrible sera achevé, un seul trait de la lumière divine réunira dans vos yeux comme dans un point fixe toutes les actions de votre vie ; alors, vous serez comme ce voyageur qui marche la nuit sans savoir où il va. En marchant ainsi, il tombe dans une fosse creusée pour prendre des reptiles et lorsque le jour vient

l'éclairer, il se voit environné d'une multitude de monstres auxquels il ne peut plus échapper.

Vous serez encore semblable au voleur surpris en flagrant délit, au moment où il se croyait à l'abri de tous les regards; alors, vous avouerez que vous avez péché ; mais, prenez-y garde, ici-bas, *un peccavi* dit du fond du cœur pouvait vous sauver ; au tribunal de Dieu, il ne vous sauvera pas.

L'Écriture a dit: L'arbre tombera du côté où il penche ; rentrons dans nos consciences, si dans ce moment la voûte de ce temple s'écroulait sur nous, de quel côté pencherions-nous dans l'éternité ?

Un jour, un peuple léger, touché par la parole prophétique, cherchait à se rassurer contre les menaces du Seigneur en se disant : Cette prophétie ne s'accomplira que dans longtemps : *In tempora longa iste prophetat.* Mais de la parole que je vous annonce, mes frères, il n'en est point ainsi ; bientôt elle s'accomplira pour vous, et, pour quelques-uns, plus tôt peut-être que vous ne le pensez. Il n'est pas loin le jour où vous rendrez compte de vos œuvres à votre Créateur. Tenez-vous donc prêts ; priez les uns pour les autres, et dites, comme autrefois le peuple déicide : Que ferons-nous donc pour expier notre péché? Convertissez-vous au Seigneur, voici les jours de la grâce et du pardon. Allez à votre Dieu, sa miséricorde vous invite, sa charité vous presse ; faites pénitence, afin d'éviter les maux qui menacent le pécheur et de paraître avec confiance au tribunal du souverain juge.

NOTA. --- Il ne peut y avoir moins de 23 dimanches après la Pentecôte, ni plus de 28; et dans tous les cas, le 24e est toujours le dernier. Quand il y a plus de 24 dimanches, on prend ceux d'après l'Épiphanie ; le 3e s'il y a 28 dimanches, le 4e s'il y en a 27 ; ainsi de suite en remontant jusqu'au sixième.

FIN DES HOMÉLIES DES DIMANCHES DE L'ANNÉE.

PARABOLE

du mauvais Riche

PAR LE R. P. CHAMPIGNY.

Homo quidam erat dives qui induebatur purpura et bysso, et epulabatur quotidie splendide. (Luc., XVI, 19.)
Il y avait un homme riche qui était vêtu de pourpre et de lin, et qui se traitait magnifiquement tous les jours.

EXORDE.

Comme il y a des vices qui se cachent sous le voile et l'apparence des vertus, on voit aussi des états criminels qui, se couvrant de certains dehors, paraissent légitimes et très-innocents, et comme les péchés, dit saint Grégoire, qui se parent du masque de la vertu, sont les plus difficiles à détruire, parce qu'étant sous un éclat étranger, ils ne sont pas aisément découverts: aussi ces sortes d'états criminels qui imposent par de fausses apparences, et passent pour justes ou du moins pour légitimes, sont les plus dangereux et les plus funestes. Or, mes frères, entre tous ces états si pernicieux, les saints Pères ont mis celui de mener en ce monde une vie qui, paraissant réglée, ne laisse pas d'être délicieuse et sensuelle, où l'on goûte des plaisirs qui, passant pour honnêtes, attachent néanmoins l'âme et la mettent dans une disposition secrète de s'arrêter ici-bas pour toujours, d'y perpétuer et fixer, s'il était possible, un séjour où elle jouît tranquillement de ces délices.

Malheureuse disposition de la plupart des gens du siècle! et qui fait le caractère particulier du mauvais riche. On ne lui reproche point d'adultère, de vols, de calomnies, d'injustices. Il était bon parent, et cette inclination paraît même par la prière qu'il fait après sa mort qu'on avertisse ses frères de se bien garder de venir en ce lieu de tourments qui l'affligeaient. Il ne paraît pas qu'il se soit enrichi du bien d'autrui. On ne voit pas non plus que la bonne chère qu'il faisait ait fait tort à personne, et qu'elle soit allée à des excès qui aient altéré sa santé. Il avait une foule d'amis, puisqu'il tenait grande table : ce qui d'ordinaire en attire beaucoup. Qu'il y a de gens,

mes frères, qui se croiraient vertueux s'ils n'avaient que le défaut d'être richement vêtus et bien nourris ! Celui que nous appelons le mauvais riche étant exempt de grands désordres, aurait en ce temps passé pour un homme de bien et de probité, et se serait attiré les louanges de la plupart du monde. Cependant Jésus-Christ fait son procès, voulant par là former notre jugement en nous découvrant le sien sur ce sujet. Ce riche mourut, dit-il, et il fut enseveli dans l'enfer ; voilà comment Dieu en a jugé, et comme il n'est pas permis de douter que son jugement ne soit juste et infiniment juste, c'est à nous à chercher sur quoi il est fondé et quelles en sont les raisons. C'est ici tout le plan de mon discours.

Puisque le luxe flatte les sens et sert à la délicatesse et à la mollesse, puisque l'entretien des délices dissipe les biens qu'il faudrait donner pour la subsistance des pauvres, puisque les plaisirs, en éloignant la peine, éloignent en même temps la compassion et rendent par conséquent le cœur dur et impitoyable, nous devons dire que la source du malheur et la perte du riche de notre évangile doit s'imputer à la mollesse des plaisirs et à la délicatesse de la vie. J'entreprends aujourd'hui de combattre ce vice que je puis appeler l'idole commune de tous les hommes et le péché qui règne le plus dans toutes les conditions. Voici trois vérités importantes qui doivent porter la frayeur dans l'âme de ceux qui passent leur vie dans la mollesse des plaisirs et consoler en même temps ceux que les afflictions et les peines éloignent d'un tel état : 1° L'attachement à la joie et aux plaisirs du monde est un état très-criminel : *première proposition.* — 2° Cet état, tout criminel qu'il est, est peu connu et aperçu : *seconde proposition.* — 3° Cet état, tout criminel et peu aperçu, est néanmoins très-commun et très-ordinaire : *troisième proposition.*

Voilà donc le vice que j'entreprends de combattre et que Jésus-Chrits a si souvent condamné par ses lois et même par son exemple dès le premier moment de sa vie mortelle, lorsque renonçant en quelque sorte aux plaisirs si solides, si légitimes et si naturels qu'il goûtait au sein de son Père et dans ce repos éternel, il descendit dans le sein de Marie après qu'un ange l'eut saluée en ces termes : *Ave, gratia,* etc.

PREMIER POINT.

Puisque l'attrait naturel du cœur est le plaisir, et que notre âme, selon saint Augustin, se détermine toujours dans ses actions par ce qui lui plaît davantage : on peut dire qu'elle n'est jamais plus fortement attachée à Dieu, ni par conséquent plus parfaite que quand elle le goûte et qu'elle en fait ses délices ; et comme des choses contraires on tire des conséquences opposées, n'est-on pas forcé d'avouer que notre âme n'est jamais plus attachée à la créature, ni par conséquent plus enracinée dans le mal que quand elle persévère à y trouver de la joie et son parfait repos ?

Voilà le malheureux effet de cette vie molle et aisée qu'on aime dans le monde, et qui, n'étant qu'un enchaînement de différents plaisirs qu'on fait succéder des uns aux autres avec le moins d'interruption que l'on peut, entraîne misérablement les âmes dans la perdition et renverse tout ce qu'il y a de plus grand et de plus saint dans le christianisme par la ruine entière des vertus les plus nécessaires et les plus capitales. C'est ici le fond de ma première proposition : pour preuve je n'ai qu'à commencer par la foi.

Cette divine qualité qui est le fondement de la vie chrétienne et qui, selon saint Paul, réside dans le cœur : *Corde creditur ad justitiam (Rom.,* X, 10) ; cette foi que saint Augustin appelle l'amour de la vérité: *charitas veritatis:* parce qu'elle fait aimer les vérités de l'Évangile, peut-elle subsister avec l'amour et la recherche des divertissements et de la joie du monde? Quel moyen d'aimer une vérité qui condamne ces sortes de plaisirs lorsqu'on aime ces plaisirs mêmes? Comment avoir dans le cœur une foi qui commande de porter tous les jours sa croix, lorsqu'on a dans le cœur une disposition contraire et un éloignement infini pour toutes les croix et pour toutes les peines? Eh ! ne me dites pas ici, mondains, que parmi tous vos divertissements et tous vos plaisirs, vous ne cessez jamais de croire les vérités de l'Évangile et les maximes de la religion et que vous conservez votre foi dans toute sa pureté. Comment pouvez-vous assurer que votre foi est pure? Vous vous trompez. Ce n'est qu'une foi purement humaine et fondée sur la révélation de la chair et du sang, puisqu'elle en flatte tous les sentiments ; ou bien une foi toute

judaïque qui, donnant la connaissance des vérités de la religion, n'en inspire l'amour en aucune manière; ou peut-être une foi encore plus vaine que celle même des démons : car vous savez que ces esprits, quoique si superbes croient néanmoins nos mystères avec tremblement, ce que vous ne faites pas ; bien loin de trembler, vous n'en êtes point touchés : faisant assez voir par là que vous ignorez ce que c'est que la foi véritable et divine qui seule forme le chrétien. A vous dire vrai, cette vertu n'est pas tellement de l'esprit qu'elle ne soit encore du cœur. Elle a comme deux parties : l'une de connaissance et l'autre d'amour; la chaleur s'y mêle avec la lumière. Si votre foi n'est qu'une lumière froide comme celle des Juifs qui croient les vérités saintes, sans les aimer, ou comme celles des démons qui les croient en les haïsssant : pourrez-vous nier que ce soit là une foi morte et inutile, ne vous excitant point aux bonnes œuvres; ou bien une foi criminelle étant rebelle et ennemie, ou tout au plus une foi qui assujettit l'esprit, mais qui laisse le cœur neutre ou qui le rend réfractaire aux vérités saintes et par conséquent à l'autorité de Dieu même qui les a établies ? Cette foi l'oseriez-vous soutenir ? Est-ce une foi chrétienne, véritable et divine ? Si les vérités chrétiennes doivent être crues chrétiennement, direz-vous que vous les croyez de cette sorte, vous qui ne les faites point entrer dans votre cœur? *Corde creditur ad justitiam.* (*Rom.*, X, 10.) Et comment les faire entrer dans le cœur que par une affection et une complaisance pieuse, *pio affectu*, disent les théologiens ? dès lors qu'elles déplairont, que l'on n'aura que du dégoût pour elles, ne seront-elles pas hors du cœur ? Et pour lors ce sera la nécessité, la servitude et la contrainte, et non pas la volonté qui les imprimera dans l'esprit. Et cette foi n'est pas la foi des chrétiens, mais des Juifs ou bien des démons. Telle, mes frères, peut-on dire qu'est à peu près la foi de ces personnes aisées et sensuelles qui mènent une vie molle, et goûtent, quoique sans aucun excès, les plaisirs du monde. Les démons voudraient par la haine qu'ils ont contre Dieu détruire les vérités qu'il a établies; mais les sensuels souhaitent pour l'amour qu'ils ont pour eux-mêmes être en pouvoir de les changer. Ceux-là ne peuvent aimer les vérités divines parce qu'elles font leur peine et leur tourment ; ceux-ci non plus ne les sauraient goûter parce qu'elles les privent

des satisfactions qu'ils aiment. Ainsi, ces gens qui demeurent, disent-ils, pleinement persuadés de toutes les maximes de la foi pour qui cependant ils n'ont que du dégoût, seront tout au plus chrétiens d'esprit et ne le seront point de cœur. En sorte qu'on pourra dire d'eux ce que Jésus-Christ reprochait aux Juifs : ils m'honorent des lèvres, mais leur cœur est bien éloigné de moi.

Prenez-y bien garde, mes frères, la délicatesse de la vie et cet amour du plaisir ruinent en même temps avec la foi la vertu de la religion, et cette maxime si solide de saint Augustin sera toujours véritable : *Summa religionis est imitari quod colimus ;* que l'essentiel de la religion et l'unique point où elle se réduit, est d'imiter le Dieu que l'on adore. L'imitation et l'adoration d'une divinité doivent nécessairement être jointes ensemble et jamais séparées. Ne le voit-on pas dans les religions profanes ? Les païens ne se sont forgés que des divinités dont ils voulaient suivre les dérèglements. Ainsi, les vindicatifs ont adoré un Mars, parce qu'ils en voulaient imiter les vengeances. Les impudiques offraient de l'encens à une Vénus, parce qu'ils aimaient les voluptés : le culte d'une divinité engageant nécessairement à vouloir se régler sur ses exemples. Mes frères, quel est le grand objet de notre adoration ? Quelle est la divinité que nous reconnaissons dans notre religion ? N'est-ce pas un Dieu attaché en croix, qui ayant passé toute sa vie dans les souffrances, meurt enfin par l'excès de ses douleurs et qui après sa mort, montant au ciel selon l'ordre de son Père, y a voulu porter ses plaies pour se rendre éternellement présente l'idée de ses douleurs et de sa croix, au milieu même de sa gloire ? Voilà quel est le Dieu du christianisme. On n'est donc pas le véritable adorateur de ce Dieu, ni par conséquent véritable chrétien, quand, au lieu d'imiter ses souffrances, on éloigne autant que l'on peut et qu'on efface de son esprit toute pensée de mortification et de peine ; quand on applique ses soins à écarter jusqu'aux plus légères incommodités de la vie ; quand on ne se refuse jamais les plaisirs que la pudeur et la santé peuvent permettre. N'est-ce pas là la disposition de tous ces gens qui se trouvent bien en ce monde ? Ils font assez voir par leur conduite qu'ils désapprouvent secrètement et dans le fond de leur cœur que Jésus-Christ ait souffert les douleurs

de la croix, pour n'être pas obligés par cet instinct si naturel et si inséparable de la religion d'imiter ce qu'elle adore. Je n'avance pas cela de moi-même, c'est saint Augustin qui me l'apprend : *Displicet delicatis quod Deus cruciatus est.* C'est jusque-là que va le crime de cette mollesse et de cet amour des plaisirs du monde. Si la foi et la religion y trouvent leur ruine entière, l'espérance et la charité qui ne sont pas moins essentielles, ni moins nécessaires pour le salut, n'y rencontrent pas moins la leur.

L'espérance, qui communément parlant poursuit et recherche un bien absent, mais difficile, a cela de propre, quand elle est chrétienne, qu'elle envisage et se propose pour objet des biens surnaturels, dont l'acquisition n'est pas possible en cette vie, ce qui la fait continuellement gémir et soupirer, dit le même Père, pour y atteindre. Il est donc constant par tous ces différents caractères de l'espérance chrétienne que ces gens dont nous parlons, ces heureux du monde sont privés de cette vertu. Écoutez-moi, chrétiens, si vous vous intéressez à votre salut ; car : 1° l'espérance est la recherche d'un bien absent et éloigné, et ces gens-là n'ont en vue que des choses présentes. 2° L'espérance chrétienne fait gémir et pousser des soupirs : ces gens-là sont pleinement satisfaits. 3° L'espérance est dans une continuelle poursuite s'élançant, pour ainsi dire, vers l'objet qu'elle désire posséder ; mais ces gens-là s'arrêtent et trouvent leur repos. Encore une fois, l'espérance chrétienne s'élevant jusqu'au ciel, elle prétend en recevoir des couronnes et des récompenses qui sont déjà, selon l'Écriture, placées dans son sein : *Reposita est hæc spes mea in sinu meo* (*Job*, XIX, 27.) *Reposita est mihi corona justitiæ, quam reddet mihi in illa die justus judex.* (II *Tim.*, IV, 8.) Mais ces gens-là s'abaissent aux choses terrestres. Enfin, l'espérance chrétienne, souffrant dans l'éloignement où elle se voit de sa patrie, passe ses jours dans l'amertume : ces gens-là, au contraire, trouvent toutes les douceurs dans leur exil. Ce n'est pas qu'ils ne sentent quelquefois des peines et des inquiétudes qui viennent troubler leurs plaisirs ; mais toutes ces peines et ces inquiétudes sont bien différentes de celles qui suivent l'espérance. Car au lieu que celle-ci gémit et soupire de se voir trop longtemps dans ce pèlerinage, et même d'y goûter quelques sa-

tisfaction malgré elle, la peine au contraire et l'inquiétude des gens du siècle est de voir que les plaisirs, que la jeunesse et la vie passent trop vite. Enivrés des contentements qu'ils goûtent, tout modérés qu'ils se les figurent, ils sont sur le point de faire un échange bien injuste et de se passer volontiers du paradis, du ciel, pour celui qu'ils croient trouver sur la terre. Cela est tellement vrai, que lors même que dans les rencontres où on leur parle de la gloire future et du bonheur des saints en l'autre vie, ils transportent et font monter la terre dans le ciel, et ne s'imaginent qu'une félicité toute terrestre ; et bien loin de se représenter que ce corps grossier et animal doit un jour devenir très-pur et se spiritualiser en quelque sorte, selon l'expression de l'Apôtre, ils rendent, au contraire, l'âme, de spirituelle qu'elle est par sa nature et qui le sera encore davantage par le don de la gloire, ils la rendent toute charnelle en ne lui donnant dans l'autre vie que des plaisirs semblables à ceux qu'ils goûtent en celle-ci.

« Ah ! que l'espérance des chrétiens, dit saint Augustin, n'a garde de former ces désirs ! Elle ne permet point à l'âme de souhaiter et d'aimer un autre amour que Dieu même qui est son unique bien, ni d'envisager d'autres plaisirs que celui de le posséder et d'en jouir. Si vous espérez goûter d'autres délices qu'en Dieu et qui soient séparées et distinguées de Dieu, votre âme n'est point chaste, dit encore saint Augustin, ni exempte d'infidélité et de corruption dans son amour, puisqu'elle le partage et ne le donne pas tout à son époux. » C'est pourtant là, mes frères, la disposition où se trouvent ces sortes de gens qui s'estiment heureux dans le monde. « Car se voyant dans la nécessité de quitter la terre, ils se représentent que dans le ciel on trouvera les mêmes plaisirs que l'on aimait ici-bas, et ne s'imaginent cette félicité future que sous des idées grossières de richesses, de pompes, de spectacles magnifiques, de santé inaltérable et de délices des sens. Voilà, continue ce savant Père (et c'est toujours saint Augustin), voilà quelle était l'espérance des Juifs. Ces âmes basses et rampantes n'ont jamais eu en vue qu'une félicité terrestre et sensuelle qu'ils se sont même figurée devoir être la récompense des justes après la résurrection. » Concluons donc que la mollesse de la vie et ses fausses douceurs attachant l'âme, ruinent la foi, la religion, l'espérance

chrétienne, et par une suite nécessaire, la charité qui ne peut subsister ici-bas sans toutes ces vertus.

Car quelle apparence que la charité, cet amour souverain que l'on a pour Dieu, règne dans un cœur que la cupidité, sa plus grande ennemie, possède et domine pleinement? « Ce n'est que par la ruine et par la défaite de la cupidité, que la charité entre dans un cœur; la diminution ou la destruction de l'une fait toujours l'accroissement ou la perfection de l'autre: *Diminuta cupiditate crescit charitas,* dit saint Augustin, *extincta cupiditate, consummatur charitas.* » Ce sont deux amours contraires qui se combattent et ne peuvent jamais s'accorder ensemble. Vous voyez donc bien, mes frères, que ces plaisirs de la vie, faisant régner la cupidité dans ceux qui les aiment et qui s'y attachent, bannissent nécessairement l'amour de Dieu et ruinent entièrement la charité. « Il ne se peut, dit encore saint Augustin, et c'est sur quoi l'on ne fait pas assez de réflexion, il ne se peut quand on a seulement commencé d'aimer Dieu qu'on ne s'ennuie d'être au monde; car on souffre nécessairement dans l'absence de ce que l'on aime, et de ce que l'on aime souverainement; et c'est par là que la charité a toujours fait autant de martyrs que de saints, et qu'elle a rendu leur martyre aussi long que leur vie, » La raison, c'est que toute la pente et toute l'inclination de l'amour étant pour la présence et pour l'union, l'âme se trouve dans un état violent, tant que ce corps qu'elle anime l'empêche d'aller joindre dans le ciel l'unique objet qu'elle aime. La nature la retenant dans l'une, mais la portant vers l'autre, elle est divisée en quelque sorte, et dans cette division, elle souffre un tourment perpétuel et des plaies profondes et cruelles qui la font languir et s'écrier parfois : *Vulnerata charitate ego sum.* Je suis, ô mon Dieu ! je suis vivement blessée de l'amour que j'ai pour vous. Et c'est là une des différences qui distinguent la charité des fidèles sur la terre d'avec celle des bienheureux dans le ciel. L'amour des bienheureux est un amour jouissant et qui possède pleinement son objet; c'est ce qui fait leur joie et le comble de leur félicité ; mais sur la terre la charité est un amour aspirant qui n'a que des souhaits et qui se voyant éloigné de son objet qui est Dieu, se consume en désirs dans son absence.

Ce ne sont pas là, chrétiens, des idées et des spéculations

vaines, mais des vérités solides et fondées dans l'Écriture et dans les Pères. Voyons maintenant, s'il vous plaît, l'opposition qu'il y a entre la charité et le grand attachement qu'on a pour les plaisirs et les vaines satisfactions du monde. Ces gens qui s'estiment heureux de les goûter, ressentent-ils dans ce repos où ils sont, tous ces ennuis et ces violents transports que donne nécessairement le saint amour ? ressentent-ils dans cette profonde paix, la vive douleur que l'éloignement et l'absence de ce bien infini causent à ceux qui l'aiment ? Les langueurs du saint amour peuvent-elles s'accorder avec leur joie profane ? ses ardents désirs et ses poursuites, avec leur froideur ? et ses soins assidus pour plaire à Dieu, avec leur indifférence et leur oubli pour ce même Dieu ? Fausse joie ! vaine félicité du monde ! que vous rendez malheureux tous ceux qui vous goûtent ! Et quelque licites et innocentes qu'on vous croie, vous êtes criminelles, puisque vous ruinez dans le christianisme tout ce qu'il y a de plus saint et de plus divin ; mais aussi que vous êtes artificieuses puisque vous cachez avec tant de soin les maux extrêmes que vous causez ! Voilà, mes frères, ce que je dois vous montrer : que cet état de mollesse et d'attachement aux plaisirs de la vie, quoique très-criminel, n'est pas aperçu de la plupart des gens. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Après avoir exactement recherché quelles pourraient être les véritables causes d'une ignorance si dangereuse, j'en ai découvert deux. Et pour les expliquer, il faut supposer d'abord, comme je l'ai déjà dit, que cette vie agréable et délicieuse dont nous parlons, est entièrement exempte de ces plaisirs déréglés et de ces intempérances honteuses qui abrutissent l'esprit, souillent le corps et font confusion à l'âme ; qu'elle n'admet que les divertissements modérés et reçus par les lois de la bienséance humaine. De là, qu'arrive-t-il ? C'est que ces plaisirs, venant à se suivre et à se succéder les uns aux autres, forment par cette chaîne qui les unit, cet état de vie qu'on appelle molle et sensuelle, que nous condamnons avec l'Évangile. Ce fondement étant ainsi posé, je dois vous faire voir les deux principales causes qui rendent ce danger et ce déréglement, quoique criminels inconnus à la plupart

des gens qui s'y trouvent engagés. C'est ici le fond de ma seconde proposition.

La première cause de cette ignorance est que, dans la recherche et l'examen qu'ils font de leur conduite et de leurs actions, pour en découvrir la malice, ils ne regardent ces sortes de divertissements et de plaisirs que séparément, et dans le détail, et un à un, dans des circonstances propres et particulières ; en quoi (comme il n'y paraît rien contre les lois de la pudeur et de la bienséance) ils croient que tout y est réglé et honnête. Ainsi, ne regardant pas ces plaisirs dans cette suite continuée, et dans cette chaîne malheureuse qui les lie, cette vie douce et agréable, ou plutôt, cette vie molle et sensuelle, ne leur paraît pas si criminelle qu'elle est. Je dis criminelle, parce qu'elle attache entièrement le cœur à l'amour du monde où elle lui fait trouver ses satisfactions et son repos ; je dis criminelle, parce qu'elle fait oublier le ciel ou ne le fait regarder qu'avec indifférence ; je dis criminelle, parce qu'elle est une vie oisive et inutile qui fuit l'occupation et le travail et qui attire sur une âme la malédiction dont il est parlé dans l'Évangile, touchant l'arbre qui ne porte point de fruits ; je dis enfin criminelle, en cela même qu'aveuglant le pécheur, à qui elle cache le mal et le danger de son état de chrétien, elle le jette dans une ignorance inexcusable de ses devoirs les plus essentiels. Cette ignorance vient donc de de ce qu'on regarde ces différentes sortes de plaisirs et de divertissements qui font la mollesse de la vie, séparément, et dans le détail, et chacun à part, et non pas cette union et cette suite qui les rend criminels.

Car, souvenez-vous, s'il vous plaît, de ce que nous avons déjà dit, que ce n'est pas un seul divertissement particulier, qui se présente en une occasion et dans les bornes de la bienséance ; ce n'est pas ce plaisir passager qui rend criminel, cet état de mollesse que nous condamnons : ce qui le rend criminel, c'est cet enchaînement et cette suite de plaisirs, lorsqu'on ne sort de l'un que pour entrer dans l'autre ; ce qui fait que la vie se passe agréablement et avec douceur. Et pour en donner une idée juste où les gens de médiocre qualité soient compris aussi bien que les grands, disons que la mollesse de la vie, qui est un état de damnation, se réduit à passer la vie à son aise, et à se trouver bien dans le monde.

Voilà ce qui perd une infinité d'âmes : *Væ vobis divitibus?* (*Luc.*, VI. 24.) Ce sont les paroles de Jésus-Christ. Voilà l'arrêt terrible et l'anathème qu'il prononce : malheur à vous, riches ! Permettez, ô mon Dieu ! de vous en demander la raison. Est-ce à cause de leur abondance et de leurs richesses? Non, Pourquoi donc? *Habetis consolationem vestram.* (*Ibid.*) C'est parce que vous passez votre vie dans le plaisir. Mes frères, ce ne sont pas les richesses qui damnent ; vous pourriez, par leur bon usage et par vos aumônes, les faire servir à votre salut ; mais c'est votre vie aisée, cette suite de douceurs auxquelles vous vous attachez, qui font votre condamnation. Vous les aimez, et elles vous perdent. Vous vous flattiez d'être dans la bonne voie, n'ayant rien reconnu de criminel dans ces divertissements, et dans cette paix dont vous jouissez ; vous les avez examinés dans le détail, avec leurs circonstances, et n'y découvrant rien de contraire aux lois de la tempérance et de la pudeur, vous les avez estimés innocents et permis ; et c'est cette discussion et cet examen si précis qui vous trompent et qui vous cachent le malheur de votre état. Car en ne regardant ces sortes de plaisirs que séparément et les détachant l'un de l'autre, vous rompez cette chaîne funeste qui les lie ensemble et les rend criminels. Voilà la première cause qui rend inconnu le malheur de cette vie molle et délicieuse : c'est qu'on la partage, qu'on la divise, et que pour ne la regarder que dans ses parties qui ne semblent pas mauvaises, on la méconnaît dans son tout qui l'est extrêmement.

La seconde cause qui cache le déréglement de cet état, est que les saints Pères, aussi bien que les philosophes et les sages du siècle, ont toujours regardé comme honnêtes, des plaisirs qui n'ont rien que de conforme à la raison et aux règles de la tempérance. Sur ce pieds-là, les gens du monde croient que ces sortes de plaisirs dont nous parlons sont permis et légitimes ; puisque bien loin de combattre ces lois et ces règles de la raison et de la tempérance, ils s'y conforment entièrement. Car premièrement, pour la raison, disent-ils, on a soin d'éviter, non-seulement ces voluptés grossières et ces excès honteux qui absorbent l'âme, mais encore ces plaisirs qui troublent tant soit peu la raison, et qui affaiblissent la liberté de l'esprit pour l'asservir aux sens. On fait

même servir les plaisirs et les divertissements à donner plus de liberté à l'esprit, et à le rendre plus enjoué dans les entretiens et dans les assemblées. Ils se persuadent ainsi que la raison garde toujours son rang, et l'esprit toute sa liberté, y paraissant tous deux plus éloignés de ce qu'on appelle gêne et contrainte. De là ils concluent qu'il n'y a rien de contraire à la raison, ni qui blesse leur liberté dans les satisfactions qu'ils se donnent, que tout y est raisonnable, et que tout y est honnête et innocent. Mais quelle étrange honnêteté qui déshonore l'état du chrétien, et qui combat la vraie raison ; non pas peut-être la raison de l'homme, telle qu'elle est à présent, corrompue et dépravée, mais la raison du chrétien ! Car autre est l'intelligence de l'homme, autre l'intelligence du chrétien ; autre est la sagesse du siècle, et autre la sagesse de Jésus-Christ ; autre enfin la raison qui conduit l'homme, et autre la raison qui conduit le chrétien. Or ces deux sortes de raisons sont tellement opposées l'une à l'autre, qu'il faut nécessairement sacrifier et assujettir l'une pour faire vivre et régner l'autre. Ne savez-vous pas, mes frères, ce que dit le Saint-Esprit, que la sagesse et la raison humaine sont pure folie devant Dieu ? C'est la foi qui est la raison du chrétien. Cette foi tire de ses principes infaillibles des conséquences certaines que toute la philosophie et la raison humaine n'entendent pas. C'est par la foi que le chrétien, pour être véritablement raisonnable, doit juger des choses ; et c'est aussi par là que vous connaîtrez l'aveuglement et l'erreur déplorable de ceux qui veulent justifier l'amour des plaisirs du monde. Car, s'il est vrai (comme il l'avouent) qu'une conduite ne peut jamais passer pour honnête que quand elle est conforme à la raison, peut-on estimer honnête cette vie molle qui combat la foi et toutes ses maximes ? cette foi que saint Augustin appelle une raison sublime et divine : *Sublimissima et divinissima ratio.*

Mais comme la plupart des homme se contentent de vivre simplement en hommes, et de suivre la raison qui fait l'homme et non pas la raison qui fait le chrétien, de là vient aussi qu'ils ne connaissent pas combien est déraisonnable, combien déshonnête, ni par conséquent combien est criminel cet état de mollesse et de délicatesse dans lequel on passe la vie ; outre que l'idée qu'ils se sont formée eux-mêmes de la

tempérance et les bornes dans lesquelles ils l'ont renfermée, ou plutôt l'étendue qu'ils lui ont donnée, contribuent beaucoup à leur erreur. Car n'usant des plaisirs qu'avec modération, ils se flattent que cette prétendue modération rend l'amour de leurs plaisirs innocent et permis. C'est ainsi que ces philosophes et ces sages du siècle se sont aveuglés eux-mêmes, rendant licite ce que l'Évangile condamne. Car permettant aux hommes d'aimer et de rechercher des plaisirs modérés (comme ils parlent), que font-ils autre chose que de leur permettre d'être modérément sensuels, modérément voluptueux, modérément pécheurs ? Que dis-je ? modérément sensuels, modérément pécheurs ? cette fausse modération est un véritable excès. Car pourquoi ménage-t-on de cette sorte les plaisirs, que par un amour passionné pour les mêmes plaisirs ; pour en rendre le goût plus délicat, plus satisfaisant, et la durée plus longue ? Car la volupté qui ne serait pas modérée, abrutirait la raison, et étoufferait l'attention et la liberté de l'esprit ; et l'application et l'attention étant ôtées, le plaisir leur deviendrait moins sensible. C'est donc par un raffinement de délicatesse et par un excès d'amour pour la volupté qu'on s'étudie ainsi dans le monde à ménager et à modérer le plaisir que l'on goûte. C'est encore pour l'entretenir plus longtemps et se le perpétuer s'il est possible durant toute la vie. Ainsi l'on se rend, dans le monde, tempérant pour être plus longtemps immodéré et intempérant. Ah ! mes frères, la tempérance chrétienne est bien éloignée de cette modération si déréglée ; et, pour parler le langage des Pères, la tempérance chrétienne est la meurtrière des plaisirs : *Voluptatum jugulatrix* (S. Cypr.), en les égorgeant : ce n'est pas qu'elle rende le chrétien insensible aux plaisirs ; mais c'est qu'elle les lui fait éviter en lui en inspirant une secrète aversion, quand ils se mêlent dans l'usage des choses nécessaires à la vie. C'est ainsi que saint Augustin gémissait dans son cœur, quand le plaisir venait à lui flatter le goût et à se glisser dans la nourriture qu'il était obligé de prendre. De sorte que le chrétien ne peut jamais aimer les plaisirs des sens, lors même qu'il les goûte. Mais parce qu'il est un composé de deux natures et qu'il joint en lui les sens et la raison, et, pour le dire ainsi, l'ange et la bête ; comme il ne peut, dans cette partie inférieure de l'â-

me, recevoir l'impression des sens sans recevoir celle du plaisir qui les flatte, il doit, dans cette plus noble partie et dans cette raison qui est comme le sommet de l'âme, demeurer toujours détaché de ces sortes de plaisirs et n'avoir aucun goût pour eux. Je le répète, mes frères, et je dis que l'homme, et surtout l'homme chrétien, ne doit jamais, dans cette partie supérieure de l'âme qui raisonne et qui veut s'attacher au plaisir, y prendre de goût, ni par conséquent l'aimer. « Le devoir de la tempérance chrétienne, dit saint Augustin (j'entends cette tempérance que l'Évangile ordonne), est de mépriser généralement toutes les satisfactions des sens, et d'en détacher nos cœurs pour les porter uniquement vers les délices célestes et divines. »

Il n'y a donc point de modération qui puisse jamais rendre la volupté et les délices de la terre assez honnêtes et assez réglées pour leur faire mériter notre amour ; et pour vous en convaincre davantage, je vais vous dire quelque chose de terrible et cependant très-véritable : c'est que l'on voit souvent des pécheurs, si j'ose ainsi parler, qui ont pourri dans les plaisirs infâmes (comme Lazare dans son sépulcre), sortir, par la puissance et l'efficace de la voix de Dieu, de l'abîme de leurs péchés, comme celui-ci de son tombeau et du sein de la mort. Mais rarement voit-on ces personnes qui passent leur vie à leur aise dans la délicatesse et la mollesse des plaisirs et dans ces délices qu'on appelle mal à propos honnêtes et réglées, entrer dans la vraie mortification, s'assujettir aux rigueurs de l'Évangile et crucifier leur chair. D'où vient cela ? C'est que cette modération prétendue et cette honnêteté qu'ils se figurent dans leurs divertissements et leurs plaisirs, leur met un bandeau sur les yeux et leur cache le malheur de leur état. Il est inconnu à la plupart des gens, je vous l'ai prouvé ; il me reste à vous montrer qu'il est très-commun et très-ordinaire. C'est ma troisième partie.

TROISIÈME POINT.

Quoi que l'on dise que le propre caractère du bien est de se communiquer et de se répandre ; on trouve que le mal, qui est son contraire, lui ressemble beaucoup en ce point, et que si, dans l'ordre de la nature, le bien est plus répandu et plus commun que le mal, dans l'ordre de la morale, au con-

traire, le mal est beaucoup plus commun et plus répandu que le bien. En effet, ne voit-on pas que le crime et le vice ont plus de sectateurs que la sainteté et la vertu? Mais de tous ces maux, celui qui paraît le plus universel, le plus étendu et qui combat davantage la morale de l'Évangile, c'est la mollesse de la vie et l'amour des plaisirs. Voilà le fond de cette dernière proposition.

C'est ici, mes frères, qu'on trouve trop véritable cette maxime si célèbre que chacun est attiré par son plaisir (1), et plût à Dieu que l'on ne fût attiré que par son propre plaisir le mal n'irait pas si loin ; mais on l'est encore par le plaisir d'autrui, c'est-à-dire par les satisfactions et par les délices que les autres prennent ; et c'est par là qu'on peut reconnaître que ce ne sont pas seulement les riches et ces heureux du siècle qui se perdent par l'amour des plaisirs, mais que ce sont encore les pauvres et les misérables. Car ne leur est-il pas ordinaire de brûler d'envie quand ils voient les divertissements de ceux à qui les richesses en fournissent les occasions ? Ne leur est-il pas ordinaire, lors même qu'ils ressentent leur pauvreté et leur misère, de souhaiter passionnément les biens et les plaisirs des autres ? Ainsi la passion et l'amour des plaisirs dominent souvent dans le cœur des plus misérables, et ils deviennent par là coupables du même crime que les sensuels et les heureux du siècle. La raison, vous la voyez, c'est que le vice aussi bien que la vertu consiste surtout dans la disposition du cœur ; prêt à en exercer les actions mêmes avec un cœur charitable, le pauvre sera libéral aux yeux de Dieu et fera des aumônes comme s'il distribuait des biens ; avec un cœur contrit, le pécheur sera pénitent comme s'il versait des larmes ; avec un cœur humble, les rois du monde sont petits sur le trône ; avec un cœur détaché, les riches, au milieu de l'abondance, ont le mérite de la pauvreté. Vous voyez bien, mes frères que c'est proprement la disposition et l'inclination du cœur qui produit la vertu. Il faut dire du vice la même chose, et pour l'appliquer à mon sujet, je dis que c'est dans la pente, le désir et la disposition du cœur pour les plaisirs que consiste bien plus

(1) *Trahit sua quemque voluptas* (*Virg.*). Maxime consacrée par plusieurs Pères, et particulièrement par saint Augustin en plusieurs endroits de ses ouvrages.

le vice de la mollesse de la vie, que dans la jouissance même des plaisirs. C'est ce qui rend ce crime si universel et si commun. Car où sont les personnes si pures et si détachées des satisfactions de la vie, qui se les refusent lorsqu'elles se présentent ; puisque la plupart les recherchent même et les poursuivent quand elles leur échappent ? Où sont les personnes qui, dans leurs afflictions et dans leurs disgrâces, soupirent plutôt après les délices solides et ineffables du ciel, qu'après les vaines consolations de la terre ? Où sont les personnes que l'amour saint, la charité, dont la force égale celle de la mort, selon l'Écriture : *fortis ut mors dilectio* (*Cant.*, VIII, 6), fasse mourir à toutes les fausses joies du monde? Ah! que le nombre en est petit ! Cependant il faut demeurer d'accord que le monde est beaucoup plus dangereux dans ses douceurs et dans ses caresses que dans ses rigueurs : *Periculosior est mundus blandus quam molestus ;* ce sont les propres termes de saint Augustin (*De moribus Eccles.*, chap, 23) ; et qu'il est plus difficile de ne pas s'attacher aux biens et aux plaisirs dont on jouit, que d'en supporter tranquillement la privation. Car il est certain que la présence d'un objet fait une impression bien plus vive et plus sensible que ne fait la simple idée. D'où il suit que les personnes dont la vie est heureuse et aisée, et à qui tout sourit dans le monde, sont exposées à de plus rudes combats et tentées d'une manière plus dangereuse par l'enchantement et la douceur continuelle des plaisirs dont ils sont environnés, que ne sont les personnes que la bassesse de leur condition et que l'éclat d'une fortune médiocre éloignent de ces mêmes plaisirs.

« Ainsi n'enviez pas. » disait saint Augustin à son peuple (*in Ps.* LXXXV *et in Epist.* 83), et je le dis après lui à ceux de mon auditoire que la félicité apparente et trompeuse d'une vie molle et mondaine pourrait tenter, « n'enviez pas à ces gens riches et si heureux dans le siècle leur prospérité et leurs délices ; ce que vous croyez bonheur et prospérité est plutôt tentation : *Quæ putatis prospera, magis tentationes sunt ;* » et tentation plus invincible qui entraîne l'âme, qui la rend captive et qui l'engage au crime en l'attachant à la créature.

Remarquez, suivant la pensée de ce Père, qu'il se forme

une chaîne funeste composée de différents anneaux qui serre l'âme et qui l'engage dans le péché. Les plaisirs qui font cette vie aisée dont nous parlons charment les sens, et les sens charmés surprennent la raison, et, par l'alliance intime qu'ils ont avec elle, l'engagent et l'attirent. Vous me direz ici que les passions dans l'homme se trouvent jointes avec la liberté et avec la raison qui les peuvent dompter. Mais c'est cela même qui fait le péril et le malheur ordinaire de l'homme ; car les passions étant si proches du lieu où la raison réside, il leur est par là fort aisé de l'attirer et de la gagner. La même âme qui est raisonnable et libre est encore sensible. Ah ! qu'il est donc mal aisé que cette âme, en tant que sensible, s'attachant aux plaisirs par l'endroit de la passion, elle ne s'y attache encore comme libre et par le consentement de sa volonté ! C'est une chaîne dont le premier anneau attire le second, et celui-ci en attire un autre ; la raison, souvent flattée, suit enfin les attraits et le mouvement de la passion, et l'une et l'autre se portent où les sens se sont eux-mêmes attachés.

Vous voyez par là, mes frères, quel est le danger de ceux qu'on appelle les aisés et les heureux du monde, qui passent leur vie dans une mollesse continuelle. C'est presque une nécessité invincible que le cœur s'attache à cette vie molle où leurs sens sont attachés. Eh ! quel moyen que cette satisfaction continuelle des sens ne devienne enfin celle du cœur? et à moins d'une perpétuelle violence et d'un combat très-pénible à des gens qui ne veulent rien souffrir et qui évitent, autant qu'il leur est possible, toutes sortes d'inquiétudes et de peines, ne faut-il pas qu'ils soient enfin vaincus par les plaisirs ; qu'ils en deviennent les esclaves et que, par cette chaîne malheureuse, ils soient entraînés dans la perdition ? N'enviez donc pas, mes frères, je le répète avec saint Augustin, n'enviez et ne désirez point ces fausses douceurs et cette joie trompeuse du siècle. Estimez-vous d'autant plus heureux que votre pauvreté et vos afflictions vous éloignent de ce faux bonheur. Mais pour vous qu'on appelle les heureux du siècle, tremblez au milieu de votre prétendu bonheur ; et si vous ne le craignez pas, dès là, vous devenez vous-mêmes la preuve terrible de la vérité que j'ai avancée, à savoir que la mollesse de la vie ruine et détruit la foi dans le cœur. La

foi inspire toujours ce détachement des plaisirs et l'amour des souffrances, étant impossible d'être dans un vrai fidèle, sans conformer son jugement à celui de Jésus-Christ, et par conséquent sans croire les souffrances aimables, après qu'il les a lui-même aimées et estimées un si grand bien, et sans croire les plaisirs du monde dignes de notre mépris et de notre haine, après qu'il les a lui-même rejetés et méprisés.

Que ceux-là sont heureux ! ô mon Dieu, qui, suivant vos conseils, vos exemples et le mouvement de la grâce, s'entretiennent l'esprit et le remplissent de si bons sentiments ; qui aiment mieux passer leur vie dans la privation de toutes les voluptés que dans la jouissance d'aucune ! Cet éloignement volontaire des plaisirs et fait pour vous obéir leur procure dès ce monde une joie ineffable qui surpasse toutes celles que l'on y goûte et qui sera suivie d'une autre dans le ciel que les yeux n'ont point vue, que les oreilles n'ont point ouïe, et qui n'est encore entrée que très-imparfaitement dans le cœur de l'homme. Je vous la souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

MÊME PARABOLE

PAR MONMOREL

aumônier de Madame la Duchesse de Bourgogne.

1. Le mauvais usage que le riche a fait de ses biens, et le bon usage que le pauvre a fait de sa misère. — 2. La récompense de l'un, et la punition de l'autre.

Après que Jésus-Christ, dans la parabole du méchant économe, nous a représenté la nécessité de l'aumône et le bon usage que nous devons faire de nos biens, *afin que les pauvres nous reçoivent un jour dans les célestes demeures* (1) ; pour rendre cette vérité plus sensible, et l'inculquer plus intimement dans nos cœurs, il va la fortifier par l'exemple d'un riche qui, ayant abusé de ses biens, *a trouvé sa sépulture dans les enfers ;* et d'un pauvre qui, ayant supporté sa misère avec patience, *a été reçu après sa mort dans le sein d'Abraham.* Considérons donc pour notre instruction les différents états de ce riche et de ce pauvre, soit pendant leur

(1) *Luc.*, XVI, 9.

vie, soit après leur mort : l'un qui a joui de tout le bonheur de ce monde, et qui, en mourant, tombe dans le plus grand de tous les malheurs ; l'autre qui a souffert pendant un temps la pauvreté la plus excessive, et qui est élevé au comble de la félicité pour en jouir éternellement. Ainsi, en expliquant notre évangile, nous verrons dans les deux parties qui le composent : 1° le mauvais usage que ce riche a fait de ses biens, et le bon que ce pauvre a fait de sa misère ; 2° la récompense de l'un et la punition de l'autre. Ce sont les deux parties de cette homélie qui, en nous obligeant de parler du danger des richesses et de l'utilité de la pauvreté, nous donnera lieu en même temps d'établir les principes les plus importants de la morale chrétienne.

PREMIER POINT.

Il y avait un homme riche qui était vêtu de pourpre et de lin, et qui se traitait magnifiquement tous les jours. Il y avait aussi un pauvre nommé Lazare qui était couché à sa porte, tout couvert d'ulcères et souhaitant se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche : mais personne ne lui en donnait, et les chiens venaient lui lécher ses plaies.

On ne peut pas dire que les richesses soient mauvaises en elles-mêmes, puisque Dieu en est l'auteur, et qu'il s'en est servi dans l'ancienne Loi pour récompenser la fidélité de ses serviteurs ; mais on ne peut douter que, par rapport à notre propre corruption, elles ne soient très-dangereuses par la difficulté d'en bien user et de les posséder sans y mettre son cœur. « Abraham était riche (1) ; mais, dit saint Pierre Chrysologue, il l'était moins pour lui que pour les autres. Bien loin de renfermer ses trésors dans ses coffres, il ne s'occupa qu'à les cacher dans le sein des pauvres (2). » — « Job était puissant (3) ; mais, dit saint Chrysostome (4), il se servait de l'argent, et il ne servait pas l'argent. Il en était le maître, et non l'idolâtre ; il se considérait comme dispensa-

(1) *Gen.*, XIII, 2.

(2) Abraham non sibi, sed pauperi dives fuit, et in sinum pauperis potius quam in horreis recondere suas studuit facultates (S. Petr. Chrysol., *Serm.*, 2).

(3) *Job.*, I, 3.

(4) *Hom.*, 22, in Matth.

teur, et non point comme propriétaire de tout ce qu'il avait. En un mot, il n'était nullement attaché à ses richesses ; c'est pour cela qu'il ne s'affligea point, lorsqu'il les perdit. » L'Écriture nous fournit ainsi quelques exemples de fidèles qui se sont sanctifiés dans la grandeur et l'abondance ; mais combien pourrait-elle nous produire de riches, qui, comme celui de l'Évangile, n'ont employé leurs biens qu'à se procurer toutes les aises de la vie, et qui se sont fait un sujet de damnation de ce qui devait être pour eux une matière de salut ? Or, deux choses font principalement le danger des richesses : la première, c'est que, de quelque manière légitime qu'on les possède, on est criminel devant Dieu dès qu'on s'en sert pour vivre dans le luxe et dans la mollesse ; la seconde, c'est qu'il est bien difficile que celui qui fait un pareil usage de ses biens, ne se laisse pas entraîner à toutes sortes de crimes.

Plusieurs Pères estiment que ce qui est rapporté de ce riche, qui *en mourant fut enseveli dans les enfers*, est une histoire, et quelques autres pensent que ce n'est qu'une parabole (1). Quoi qu'il en soit, ce que Jésus-Christ nous en dit, peut également servir à notre instruction, puisqu'il est vrai que celui qui vivra comme lui sera infailliblement damné comme lui. Voilà peut-être sur quoi on ne fait presque point de réflexion. Les grands du monde, que cet Évangile devrait si fort alarmer, ne pensent pas qu'il ait aucun rapport à eux. Le nom de mauvais riche, qu'on donne communément à celui-ci, leur en fait prendre une idée toute différente de celle que le Fils de Dieu nous en donne. Sans vouloir trop approfondir ce qu'il était, on se le représente comme un homme qui avait acquis ses biens par des voies injustes et criminelles ; qui en était tellement l'esclave, qu'il n'osait s'en servir pour les besoins les plus pressants ; plus pauvre au milieu des plus grands biens que le plus nécessiteux dans la plus excessive misère ; en un mot, dur pour lui-même et impitoyable pour les autres. Et comme ce portrait ne ressemble qu'à certains infâmes dont le nombre est petit et que tout le monde déteste, on consent volontiers à sa damnation, sans rien appréhender pour soi. Mais, hélas ! ce n'est point là comme était fait le riche dont nous parlons. Il vivait

(1) *S. Iren.*, lib. IV, cap. 4 ; *Tertul.*, De anima ; *S. Greg.*, *Hom.*, 4, De Evang. ; *S. Chrys.*, De Diab. et Salv. ; Theod.

comme vivent tous les grands de la terre, ou plutôt, tous les grands de la terre vivent comme lui, et ont par conséquent à craindre pour eux le malheur qui est tombé sur lui. Les Pères, au lieu de le regarder comme coupable d'injustice et de rapine, estiment que ses biens étaient légitimement acquis (1). Bien loin d'être avare et d'enfouir ses trésors dans la terre, il était magnifique et les dépensait avec faste ; et cependant tant s'en faut que l'usage qu'il en faisait fût innocent ; il était coupable de trois péchés : de luxe, de mollesse et d'intempérance. C'est ce que l'Évangile a eu soin de nous marquer dans ce peu de paroles : *Il était vêtu de pourpre*, voilà son luxe ; *de fin lin*, voilà sa mollesse ; *et il se traitait magnifiquement tous les jours*, voilà son intempérance. Tel était le riche qui *a trouvé sa sépulture dans les enfers*, et tels sont une infinité de chrétiens riches et non riches dans toutes sortes d'états.

Ah ! si le luxe était un si grand péché dans la Loi de Moïse, où il n'était fait mention que de la grandeur et de la magnificence du Dieu que l'on adorait ; si un prophète donne sa malédiction à ceux qui passent leur vie dans les plaisirs (2), de quel crime donc ne sont pas coupables des chétieus qui, dans la Loi nouvelle, sous un Jésus pauvre et mortifié, vivent dans le luxe, dans la mollesse et dans l'intempérance? Cependant jusqu'où n'a-t-on pas porté ces excès ?

Le luxe est devenu si monstrueux que ce serait rendre un service des plus importants à la Religion et à l'État que de remettre les choses sur le pied qu'elles étaient il y a trente ans. La pourpre, qui était une couleur réservée pour les personnes les plus distinguées, est prise indifféremment par ceux et celles à qui il plaît de la porter. L'or et l'argent sont répandus à profusion sur les habits, les meubles, les équipages ; et, comme si l'on n'avait pour but que de se ruiner au plus tôt, on invente tous les jours des modes extravagantes, qui ne tendent qu'à employer plus d'étoffes, et à les mettre hors d'état d'en pouvoir faire aucun usage. Ce désordre est répandu dans tous les états ; or, comme le luxe cause moins de remords que les péchés corporels, on n'a point de scrupule de faire ce que tout le monde fait, au lieu qu'il faut conclure qu'on

(1) Erat dives de suo (*S. Aug.*, Serm. 19, De verb. apost.).
(2) *Amos.*, VI, 4.

est dans la voie de perdition dès qu'on marche avec la multitude (1).

Pour avoir une juste idée de la vie du monde la plus molle et la plus sensuelle, représentons-nous celle que mènent une infinité de chrétiens : passer une partie de la nuit à jouer, et la moitié du jour à dormir ; ne s'occuper que de ce qui peut satisfaire les sens ; avoir soin que les plaisirs succèdent aux plaisirs ; être dans l'inaction, ou lire par délassement les livres, sinon les plus dangereux, au moins les plus inutiles, quand on est seul ; n'avoir que des conversations qui réjouissent l'esprit ou qui attendrissent le cœur, quand on se trouve en compagnie ; en un mot, n'employer jamais utilement un moment de ce temps qui nous a été donné pour acquérir les biens de l'éternité, n'est-ce pas là ce que font une infinité de gens de l'un et de l'autre sexe ? Et ce qui est de plus terrible, c'est qu'on ne se fait point de scrupule de vivre de la sorte, dès que, par nonchalance ou pour des raisons purement humaines, on ne tombe point dans des vices grossiers. Cependant, dit saint Grégoire, si le luxe et la sensualité n'étaient pas des péchés, le Seigneur n'aurait pas dit si nettement dans l'Évangile que *ce riche, qui, en mourant fut enseveli dans les enfers, était vêtu de pourpre et de fin lin* (2) ; Abraham ne dirait pas que la juste cause de sa damnation est *de ce qu'il a eu toutes ses aises dans ce monde ;* Jésus-Christ n'aurait pas donné *sa malédiction à ceux qui ont toute leur consolation dans cette vie.* L'Apôtre n'assurerait pas qu'une veuve *qui vit dans les délices est morte, quoiqu'elle paraisse vivante* (3).

Enfin ce riche faisait tous les jours bonne chère : *Epulabatur quotidie splendide.* Ce n'est pas dire qu'il donnât dans la crapule et l'ivrognerie ; mais c'est-à-dire qu'il aimait la délicatesse et la magnificence ; mais ce qu'il y avait de plus exquis se servait tous les jours sur sa table, et qu'il ne se mettait point en peine de la dépense pour avoir ce qui était de plus rare, soit avant ou après les saisons, soit des pays et des

(1) *Matth.*, VII, 13.

(2) Si cultus pretiosarum vestium culpa non esset, sermo non tam evidenter exprimeret quod dives purpura et bysso indutus apud inferos irremediabiliter torqueretur (*Hom.* 40, in Evang.).

(3) I. *Tim.*, v, 6.

lieux les plus éloignés. Est-il donc possible que des chrétiens osent se faire honneur de ce que Jésus-Christ reproche comme un crime à un Juif? Car est-il rien de plus ordinaire que d'en voir qui font une pareille dépense dès qu'ils le peuvent? Oui, sans doute ! Ce qui est encore plus commun, c'est d'en voir qui vivent de cette sorte, et qui ne le peuvent pas. Ainsi la différence qu'on peut mettre entre ce riche et tant de grands qui sont prodigues comme lui, c'est que celui-là ne faisait tort à personne, puisqu'il ne dissipait que ses propres biens, au lieu que ceux-ci ne font grande chère qu'aux dépens d'autrui : c'est que pour vivre dans la grandeur, ils ruinent une infinité de gens pendant leur vie, et leur font banqueroute à la mort. A quoi donc doivent-ils s'attendre, sinon en mourant d'être *ensevelis dans les enfers*?

Que si l'on dit que la principale cause de la damnation de ce riche a été sa dureté envers Lazare : à cela il est aisé de répondre, que lorsqu'on donne comme lui dans le faste et les vices du siècle, on est forcé à être dur et impitoyable comme il était, parce qu'on se met dans l'impossibilité d'assister les pauvres, quand, par la dépense excessive que l'on fait, les biens dont on jouit ne peuvent plus suffire pour ce qu'on appelle ses propres besoins. Or, voilà ce qui rend les richesses si dangereuses : c'est que rien n'est plus difficile d'en avoir et d'en user suivant les desseins de la Providence. Car, ou les uns les conservent avec attachement et deviennent des avares maudits de Dieu ; ou les autres s'en servent à se faire ici-bas une félicité temporelle, et ressemblent au riche de notre Évangile. Mais si cet état qui consiste à jouir des biens de la terre, au lieu de s'en servir pour acquérir les biens du ciel, est criminel en lui-même ; et si par là les richesses sont si fort à appréhender, elles sont encore bien plus à craindre en ce qu'elles nous conduisent à toutes sortes de péchés, quand nous les faisons servir dans le luxe, la mollesse et l'intempérance.

Il ne faut qu'un peu de réflexion jointe à l'expérience qu'on peut avoir, pour se convaincre que le luxe conduit à une infinité de crimes ; et quelque corruption qu'il y ait aujourd'hui dans le monde, on peut assurer en gémissant qu'elle ne fera qu'augmenter, si l'on n'emploie toutes sortes de moyens pour le réprimer. Car enfin, dès qu'on se fera une loi de sui-

vre des modes que le plus extravagant, ou la plus folle inventera tous les jours pour augmenter tellement la dépense, qu'elle excédera le revenu chez la plupart des hommes et des femmes, c'est une espèce de nécessité, que ceux-là dans leurs charges ou leurs emplois deviennent injustes, voleurs concussionnaires, et que celles-ci vendent leurs âmes, et prostituent leur honneur pour soutenir un état qui souvent ne leur convient point. Ainsi, femmes du monde, qui tirez une sotte vanité de ces habits et de ces ameublements au-dessus de votre condition et de vos facultés : pour arrêter, ou du moins pour humilier votre orgueil, on vous déclare hautement que le monde n'est point dupe, qu'irrité de votre faste, il déterre avec malignité qui vous êtes ; et qu'après avoir supputé vos revenus, il conclut hardiment que la magnificence qui paraît dans tout votre extérieur est, en même temps, et la marque et la récompense de votre libertinage.

On n'oserait découvrir les suites d'une vie molle et sensuelle. Mais quand on pense que rien ne nous est plus recommandé dans l'Écriture, que *de veiller et de prier sans cesse, pour ne pas succomber à la tentation* (1) ; que *la vie de l'homme est un combat perpétuel sur la terre* (2) ; que nous avons des ennemis extérieurs et intérieurs à combattre ; que dès qu'on s'endort, ou qu'on met les armes bas, on ne manque point d'être vaincu ; que David, ce prince *selon le cœur de Dieu*, tomba dans le péché, parce qu'il était demeuré oisif dans son palais *au temps que les rois ont coutume d'aller à la guerre* (3) ; et que Samson, le plus fort de tous les hommes, devint tout d'un coup le plus faible, parce qu'il s'endormit entre les bras de Dalila (4) : quand on pense, dis-je, à tout ce que les Pères ont écrit de la nécessité de mortifier ses sens, pour réprimer ses passions, on ne peut s'empêcher de croire que ceux qui les irritent par une vie douce, molle et sensuelle, sont coupables d'une infinité de crimes.

Quant à l'intempérance, personne ne doute que ce ne soit la mère de tous les vices, comme la sobriété est la gardienne de toutes les vertus. Ce qui flatte le goût irrite la concupis-

(1) *Marc.*, XIV, 38.
(2) *Job.*, VII, 1.
(3) *II Reg.*, XI, 1.
(4) *Judic.*, XVI, 19.

cence, dit saint Bernard (1). Il est bien difficile, dit saint Grégoire, de conserver son innocence, en faisant bonne chère tous les jours, car la volupté en est presque toujours la suite ; et quand le corps prend trop de plaisir à se repaître de mets délicats, le cœur se livre bientôt à une joie dissolue (2). C'est l'intempérance, dit l'Écriture, qui produit la colère et l'emportement : elle ôte la pudeur aux femmes, et inspire l'audace aux hommes, de manière qu'il est presque impossible que les uns et les autres ne se laissent pas entraîner au penchant d'une passion qu'ils irritent sans cesse, quand ils se laissent aller à l'intempérance. Jugeons donc des vices du mauvais riche *qui était vêtu de pourpre et de fin lin, et qui se traitait tous les jours magnifiquement*. Ç'a été la pourpre, dit un Père, qui l'a porté à l'orgueil, le fin lin à la mollesse, la bonne chère à l'intempérance, la liberté de tout faire à l'inhumanité, l'excès à l'impiété, les parfums à la sensualité, l'éclat à l'aveuglement, l'élévation au précipice (3). On ne doit donc pas s'étonner si en mourant il fut enseveli dans les enfers. Ce qui est le plus surprenant, c'est qu'ayant devant les yeux un si funeste exemple, au lieu d'appréhender les biens de la terre, on les désire avec empressement ; c'est que quand on les possède, on en fait le même usage que lui ; c'est qu'on marche tranquillement sur les mêmes traces, et qu'on tombe ainsi les yeux ouverts dans le même abîme : mais, il n'est pas encore temps de parler de son supplice. Et pour consoler les pauvres dans leurs misères, autant que ce que nous avons dit du danger des richesses doit alarmer les grands du monde, disons deux mots du bon usage que Lazare a fait de sa pauvreté.

Supporter la plus grande misère avec la patience la plus grande, c'est ce qui s'appelle faire un bon usage de la pauvreté, et c'est ce qu'a fait Lazare. Couché à la porte du riche, sans avoir le moindre endroit où il pût se retirer, il était comme un autre *Job tout couvert d'ulcères* (4). Il manquait

(1) Epist. ad Robert.

(2) Pene enim semper epulas concomitatur voluptas ; nam cum corpus in refectionis delectatione resolvitur, cor ad inane gaudium relaxatur.

(3) Divitem sic extulit purpura ad superbiam, byssus ad luxum, ad inhumanitatem copia, abundantia ad impietatem, unguentum ad marcorem, ad cæcitatem splendor, sublimitas ad ruinam (*S. Chrysost.*, Serm. 124).

(4) *Job.*, II, 7.

tellement de tout, que semblable à l'enfant prodigue qui souhaitait *se rassasier des écosses que mangeaient les pourceaux*, il désirait les miettes de pain qui tombaient de la table du riche pour en vivre. Abandonné de tout le monde, personne n'avait pitié de lui ; les chiens seuls, plus humains que les hommes, venaient et lui léchaient ses plaies. Fut-il jamais rien de comparable à cette misère ? Sa patience seule pouvait l'égaler ; aucun murmure ne sortit jamais de sa bouche, jamais nul désir injuste ne se forma dans son cœur. Bien loin d'envier les biens de ce riche, content de son état, il se met comme la Chananéenne au rang des chiens (1), il désire seulement des miettes de pain. Il ne demande pas, comme Salomon, *ni les richesses ni la pauvreté* (2), il ne veut que le pur nécessaire pour entretenir sa vie dans la misère où il est, et où il comprend que Dieu le veut. Pauvre du siècle, souffrez-vous une aussi grande misère ? et celle que vous souffrez, l'endurez-vous avec une aussi grande patience ? Si cela est, comptez que la pauvreté ainsi soufferte vous fera arriver dans ce monde au comble des vertus, et vous préparera dans l'autre une plénitude de gloire. C'est la pauvreté, dit saint Chrysostome, qui a conduit Lazare à la sagesse, la douleur à la vertu, le mépris à la patience, la faim au jeûne, la soif à la souffrance, la mort à la vie, la peine à la récompense, la terre au ciel, la misère de cette vie à un royaume qui ne finira jamais (3). Il n'y a que la patience qui puisse adoucir la rigueur de votre sort ; mais pour l'établir dans votre cœur, et vous mettre en état de profiter de votre pauvreté, écoutez ces deux réflexions, et gravez-les profondément dans votre cœur.

La première, c'est que Dieu nous voit, et que quand nous souffrons telle adversité ou telle affliction, c'est toujours pour notre bien qu'il le permet. Les Pères remarquent qu'il n'est point dit quel était ce riche qui *était vêtu de pourpre et de fin lin*, parce que, disent-ils, le Seigneur ne connaît point les superbes. Au contraire, le pauvre est nommé par son propre

(1) *Matth.*, XV, 27.
(2) *Prov.*, XXX, 8.
(3) Pauperem provexit ad philosophiam paupertas, ad virtutem dolor contemptus ad patientiam, necessitas ad voluntatem, fames ad jejunium, sitis ad tolerantiam, ad vitam mors, ad præmium pœna, ad cœlum terra egestas ad regnum (*Serm.*, 124).

nom ; il s'appelait Lazare, parce que le Seigneur *connaît ceux qui sont à lui* (1). Est-il donc un plus grand sujet de consolation, que de se dire à soi-même dans quelque misère qu'on soit réduit : Le Seigneur me voit, il sait ce que je souffre, il ne me laisse dans les souffrances que pour m'éprouver et me purifier. *Il ne permettra pas que je sois tenté au-delà de mes forces* (2). *Son bras n'est pas raccourci* (3), et celui qui a bien pu délivrer Jonas du sein de la baleine (4), les trois enfants de la fournaise ardente (5), Daniel de la gueule des lions (6), me tirera de ma misère, quand il lui plaira.

La seconde réflexion que nous devons faire, c'est que cette vie est très-courte, et qu'une récompense éternelle attend ceux qui n'auront eu dans ce monde que des sujets de tristesse et d'affliction. C'est que la pauvreté soufferte avec patience *opérera en nous le poids d'une gloire immortelle* (7). Comparons donc la félicité passagère des impies avec le malheur éternel qui en sera la suite, les peines apparentes des gens de bien qui sont dans la souffrance, avec la gloire infinie qui les attend, et il ne sera pas difficile de conclure qu'il vaut bien mieux souffrir avec Lazare, et avoir part à sa récompense, que de jouir avec le riche des douceurs de cette vie, et de trouver à la mort sa sépulture dans les enfers.

SECOND POINT.

Or il arriva que ce pauvre mourut, et fut emporté par les anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi, et fut enseveli dans les enfers, et lorsqu'il était dans les tourments, il leva les yeux en haut, et vit de loin Abraham et Lazare dans son sein, et s'écriant, il dit ces paroles : Père Abraham, ayez pitié de moi, et envoyez-moi Lazare, afin qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau pour me rafraîchir la langue, parce que je souffre d'extrêmes tourments dans cette flamme. Mais Abraham lui répondit : Mon fils, souvenez-vous que vous avez eu vos biens dans votre vie, et que Lazare n'a eu

(1) *II Tim.*, II, 19.
(2) *I Cor.*, X, 13.
(3) *Isa.*, LIX, 1.
(4) *Jon.*, II, 11.
(5) *Dan.*, III, 17.
(6) *Idem*, XIV, 40.
(7) *II Cor.*, IV, 17.

que des maux : c'est pourquoi il est présentement dans la consolation, et vous êtes dans les tourments. De plus, il y a un grand abîme entre vous et nous, de sorte que ceux qui voudraient passer d'ici vers vous ne le peuvent, comme on ne peut passer ici du lieu où vous êtes. Le riche lui dit : Je vous supplie donc, père Abraham, de l'envoyer dans la maison de mon père, où j'ai encore cinq frères, afin qu'il leur atteste ces choses et les empêche de venir aussi eux-mêmes dans ce lieu de tourments. Abraham lui repartit : Ils ont Moïse et les Prophètes, qu'ils les écoutent. Non, dit-il, père Abraham, mais si quelqu'un des morts les va trouver, ils feront pénitence. Abraham lui répondit : S'ils n'écoutent ni Moïse ni les Prophètes, ils ne croiront pas non plus, quand quelqu'un des morts ressusciterait.

Il ne faudrait que ces premières paroles méditées avec attention, pour nous rendre indifférents aux biens et aux maux de cette vie. *Or il arriva que le pauvre mourut et le riche mourut aussi.* Voilà la fin de toute créature. Les riches et les pauvres, les grands et les petits, les souverains et les sujets, les saints et les pécheurs meurent également ; et tout ce qui reste aux uns et aux autres, c'est le bon et le mauvais usage qu'ils ont fait des différents états où ils ont été : *Opera illorum sequuntur illos (1).* Dans ce moment décisif commence la récompense de ceux qui ont été fidèles à la loi de Dieu, et la punition de ceux qui y ont été rebelles ; ou, pour parler avec Abraham, c'est alors que ceux qui n'ont eu que des maux dans cette vie, sont remplis de joie et de consolation, et que ceux qui en ont goûté tous les biens se trouvent dans les tourments et dans les supplices. Après donc, dit saint Chrysostôme (2), que nous avons vu le sort différent du riche et de Lazare pendant leur vie, voyons maintenant le changement qui est arrivé à tous les deux après leur mort. Lazare a souffert la misère la plus excessive, et cette misère est *comme un feu qui le purifie (3)* de tout péché, et qui le fait passer, du sein de la pauvreté, dans celui de l'abondance ; car, être dans *le sein d'Abraham*, c'est être dans un lieu où l'on trouve tout ce que l'on peut désirer, où l'on jouit d'une

(1) *Apoc.* XIV, 13.
(2) *Hom.*, 1, De Divite et Lazaro.
(3) *Hebr.*, XII, 29.

paix inaltérable, où l'on est pour jamais délivré de la douleur, du chagrin, de la moindre inquiétude, et où l'on est pour toujours dans le centre de la joie et de la félicité. Ainsi, celui que nous avons vu si pressé de la faim, qu'il souhaitait seulement des miettes de pain pour se rassasier, et si dénué de tout secours, qu'il n'en recevait que des chiens qui venaient lécher ses plaies, est porté par une infinité d'esprits bienheureux qui se font une gloire de l'avoir entre leurs mains *et est assis dans le royaume du ciel avec Abraham, Isaac et Jacob (1).*

Telle fut la récompense donnée à Lazare dans le moment de sa mort ; mais, hélas ! qui peut exprimer la punition du riche dans l'instant de la sienne ? Il mourut, et aussitôt les démons s'en saisirent comme d'une proie qui leur appartenait à tant de titres ; et dans le temps qu'on préparait sur la terre une pompe funèbre pour son corps, son âme, comme une victime engraissée par les délices et la sensualité, fut plongée dans les enfers pour y brûler éternellement. On lui rendait de grands honneurs où il n'était pas, tandis qu'il souffrait d'horribles tourments où il était. Parcourons notre Évangile, et, en y découvrant plusieurs circonstances qui aggravent son supplice, fasse le ciel que nous jetions dans le cœur des grands du siècle une crainte salutaire qui les mette en état d'éviter un si funeste malheur.

Comme il y a différents degrés de gloire dans le ciel (2), il y a aussi dans l'enfer différents degrés de supplices : *Multipliez ses tourments et ses douleurs, à proportion qu'il s'est élevé dans son orgueil, et qu'il s'est plongé dans les délices,* dit l'Écriture (3). Or, voilà le premier motif sur lequel nous jugeons de l'excès du supplice de ce riche qui ne s'est rien refusé de tout ce qui pouvait contenter son orgueil ou satisfaire sa sensualité. C'est aussi ce qu'Abraham lui fait entendre par ces paroles : *Souvenez-vous que vous avez reçu vos biens dans cette vie, c'est pourquoi vous êtes dans les tourments.* Saint Augustin (4) remarque que ce patriarche ne lui dit pas : Souvenez-vous que vous avez reçu des biens, mais *vos biens* :

(1) *Matth.*, VIII, 11.
(2) *Joan.*, XIV, 2.
(3) *Apoc.*, XVIII. 7.
(4) *Serm.*, De Verb. Dom.

« *bona tua,* » comme s'il lui disait : Souvenez-vous que vous êtes tellement servi de vos biens ponr faire ici-bas votre félicité, que vous n'avez point cru ni espéré qu'il y en eût d'autres pour vous. *C'est pourquoi vous êtes dans les tourments.* Non dans le tourment, dit un Père, *mais dans les tourments,* « *in tormentis,* » c'est-à-dire, que rien ne manque à ses souffrances. Aussi, quand l'Évangile nous le représente demandant avec empressement une goutte d'eau pour rafraîchir sa langue toute pénétrée d'un feu devorant, il fait voir, par cette demande, l'excès de ses peines. Et, par le refus que lui fait Abraham, il nous fait comprendre que, dans l'enfer, il n'y a pas le moindre soulagement à espérer (1). Et, en effet, il était bien juste que celui qui avait refusé une miette de pain à un pauvre, pressé de la faim, n'obtînt pas une goutte d'eau pour rafraîchir sa langue. Car, dit l'Apôtre saint Jacques, *Celui qui n'aura point fait miséricorde sera jugé sans miséricorde (2).*

Ce n'est pas assez que les peines que souffre le riche dans l'enfer soient infinies : ce qui le jette dans la rage et le désespoir, c'est qu'on lui ôte toute espérance d'en sortir, et c'est la seconde circonstance de son supplice qui en aggrave infiniment la rigueur. En vain a-t-il recours à Abraham, et le prie-t-il d'avoir pitié de lui : *Il y a un grand abîme entre vous et nous,* lui répond Abraham, *de sorte que ceux qui voudraient passer d'ici vers vous, ne le peuvent, comme on ne peut passer ici du lieu où vous êtes.* Que ces paroles font bien entendre qu'on se repent trop tard, quand on n'est plus dans le lieu ni dans le temps de la pénitence (3) ! que *de quelque côté que l'arbre tombera, il y restera (4),* et que *celui qui bouche son oreille au cri du pauvre, criera lui-même, et ne sera jamais exaucé (5) !*

Une troisième circonstance de la punition du mauvais riche, c'est qu'il voit Lazare dans le sein d'Abraham. Ce qui fait estimer à saint Grégoire que les damnés connaissent le bonheur des saints, afin qu'ils soient tourmentés, et par leur

(1) *S. Greg.,* Moral., lib. XVIII, cap. 12.
(2) *Jac.,* II, 13.
(3) Frusta agit pœnitentiam cum non est pœnitentiæ locus. (*S. Chrys.* De divite et Lazaro).
(4) *Eccli.,* XI, 3.
(5) *Prov.,* XXI, 13

propre supplice et par la félicité des autres (1). Or, en quoi le bonheur de Lazare augmente le malheur du riche, c'est qu'il l'a vu couché à sa porte, qu'il l'a méprisé, sans en avoir jamais eu la moindre compassion ; c'est qu'il est réduit à demander une goutte d'eau à celui-là même auquel il a refusé une miette de pain (2) ; c'est qu'il connaît que, s'il avait exercé envers lui la miséricorde qu'il lui devait, il jouirait de la même félicité. Ainsi, dit un Père, de même que, quand Adam fut chassé du paradis terrestre, on le plaça vis-à-vis, afin que la présence de ce lieu délicieux qu'il avait perdu par sa faute, servît à augmenter son repentir et sa punition (3) : de même le mauvais riche voit Lazare dans le sein d'Abraham, afin que la vue et la connaissance d'un bonheur dont il pouvait jouir comme lui redouble les peines et les tourments qu'il endure.

Mais enfin, afin que ce riche soit tourmenté dans toutes les puissances de son âme, comme il l'a mérité de l'être dans toutes les parties de son corps, il se ressouvient qu'il a cinq frères qui vivent comme lui, et qui, par le mauvais exemple qu'il leur a donné, ne manqueront pas aussi de tomber dans le même malheur ; et ce souvenir l'inquiète et l'alarme. Ne croyons pas que ce soit par un principe de charité, puisque cette vertu ne se trouve point dans un lieu où il n'y a *que désordre et confusion (4)*, mais c'est par un amour naturel pour ses frères, ou par un amour-propre de lui-même qui lui fait appréhender que leur punition ne vienne encore augmenter la sienne. Car, dit saint Grégoire, afin qu'il ne manque rien au supplice des damnés, ils verront la gloire de ceux qu'ils ont méprisés, et ils ressentiront la peine même de ceux qu'ils ont aimés au préjudice de l'amour qu'ils devaient à Dieu (5). Et c'est la dernière circonstance de son tourment.

(1) Credendum est quod injusti quosdam justos conspiciant, ut eos videntes et conspicientes in gaudio non solum de suo supplicio, sed etiam de illorum bono crucientur (*In id Evang.*).

(2) Petit guttam qui negaverat micam. (*S. Aug.*, Serm. 227, De temp.).

(3) Quemadmodum enim Deus Adamo e paradiso ejecto ex adverso paradisi sedes assignavit ; ita Lazarum quoque in cruciatuum ejus augmentum divitus hujus aspectui objecit (*Titus Bostr.*, Epist., in id Evang.).

(4) *Job.*, X, 22.

(5) Ad pœnam namque suam, et cognitio, et memoria. Ut enim peccatores in supplicio amplius puniatur et eorum vident gloriam quos contempserunt, et de illorum pœna torquentur quos inutiliter amaverunt. (*Hom.* 40, In Évang.).

Dans cette crainte il fait à Abraham une nouvelle prière qui n'est pas mieux reçue que la première : *Je vous supplie*, lui dit-il, *d'envoyer Lazare dans la maison de mon père où j'ai encore cinq frères, afin qu'il leur atteste ces choses, et les empêche de venir aussi eux-mêmes dans ce lieu de tourment.* Mais Abraham lui répartit : *Ils ont Moïse, et les Prophètes, qu'ils les écoutent.* En effet, celui qui croit à la Loi et aux Prophètes n'a pas besoin qu'un mort ressuscite pour le convaincre du châtiment réservé à ceux qui violeront la loi de Dieu; et celui qui n'y croit pas, ne croirait pas davantage aux morts qui viendraient l'en assurer. Jésus-Christ a ressuscité un autre Lazare (1), et s'est ressuscité lui-même pour donner aux Juifs les preuves les plus évidentes de sa mission ; et ces preuves si claires, au lieu de les convaincre, n'ont servi qu'à les aveugler davantage (2). C'est donc la plus grande de toutes les erreurs de nous imaginer qu'il nous manque encore quelque chose pour croire à l'Évangile, et que nous nous rendrions à tel ou tel miracle. Voilà cependant ce qui endort une infinité de pécheurs, qui, en attendant des preuves plus certaines pour se déterminer à croire, s'imaginent pouvoir, toujours à bon compte, suivre le penchant de leurs passions. Voilà ce qui a perdu le mauvais riche ; et quiconque vit comme lui doit s'attendre à tomber un jour dans le même abîme.

Concluons que, pour éviter un malheur si funeste, nous devons nous préserver de donner dans les vices qui l'y ont conduit, c'est-à-dire dans le luxe, la mollesse et l'intempérance, puisque ces états sont non-seulement criminels en eux-mêmes, mais qu'ils nous mènent à toutes sortes de péchés. Si, cependant, nous avons été assez malheureux pour nous laisser entraîner au torrent, ayons recours à l'aumône ; et, par le saint usage que nous ferons de nos biens, nous réparerons le passé, et nous nous précautionnerons contre les péchés que nous pourrions commettre à l'avenir. Or voici quelques réflexions que nous devons faire sur la matière que nous traitons, et qui nous appliqueront tout le fruit de cette homélie.

La première, c'est qu'il ne faut pas nous imaginer que l'aumône soit un conseil et une œuvre de surérogation, c'est

(1) *Joan.*, XI, 44.
(2) *S. Aug.*, Quæst. Evang., lib. II, quæst. 38.

un précepte dont l'omission mérite la damnation éternelle. Le riche de notre Évangile n'est pas damné pour avoir ravi le bien d'autrui, mais pour n'avoir pas donné le sien à ceux qui en avaient besoin (1). La raison est que nous ne sommes pas les maîtres ou les propriétaires de nos biens, mais les dispensateurs et les économes. Le Seigneur les a mis entre nos mains pour prendre notre nécessaire, et pour ensuite distribuer aux pauvres la portion qu'ils y ont aussi bien que nous. Si l'on veut savoir ce que c'est que ce nécessaire, l'Apôtre le réduit à ce qu'il faut *pour se vêtir, et pour se nourrir (2)*. Non pour se vêtir avec luxe, et pour se nourrir avec sensualité, puisque voilà ce qui a fait le crime du mauvais riche, et le sujet de sa damnation, mais pour se vêtir et pour se nourrir suivant sa condition et son état, de manière, cependant, que ce soit la nécessité et la bienséance qui règlent la nourriture et le vêtement, et jamais la cupidité ; car, dès qu'elle s'en mêlera, quelques biens que vous puissiez posséder, bien loin d'avoir du superflu pour les pauvres, vous n'en aurez jamais assez pour vous. Faites donc en sorte de retrancher ce qu'un monde corrompu, ce qu'une mode extravagante, ce qu'une sensualité criminelle vous font dépenser, afin de pouvoir donner aux pauvres le fonds que le Seigneur a remis entre vos mains pour eux ; et souvenez-vous que l'aumône est un précepte si essentiel, que saint Chrysostome n'a pas fait difficulté d'avancer que, si nous ne la faisons pas, nous serons punis comme ceux qui ravissent le bien d'autrui, et que nous méritons le supplice de l'enfer, dès que nous dépensons pour nous plus que la nécessité ne le demande (3).

La seconde réflexion que nous pouvons faire, c'est qu'il ne faut pas nous imaginer que le précepte de l'aumône ne tombe que sur ceux qui sont pressés par un pauvre réduit dans la dernière extrémité, et prêt à mourir de faim si on ne

(1) Dives iste non abstulisse aliena reprehenditur, sed propria non dedisse (*S. Aug.*, quæst. Evang., lib. II, quæst. 38.

(2) I. *Tim.*, VI, 8.

(3) Propter hoc igitur discamus quod quoties eleemosynam non præstiterimus, pari cum his qui spoliant supplicio afficiemur : itaque cum in mandatis habeat eas distribuere suis conservis gentibus, si quid amplius quam postulat necessitas in seipsum insumpserit, gravissimas illic daturus est pœnas. (*Hom.*, 3 De divite).

lui donne un prompt secours. Car, voilà à quoi on voudrait réduire le péché du mauvais riche ; dans la dureté qu'il a eue pour Lazare, qui était couché à sa porte, et qui ne demandait que des miettes de pain : mais, en vérité, ces exemples sont trop rares pour un précepte aussi recommandé que celui de l'aumône. Tant qu'il y aura des pauvres, qui, suivant la parole de Jésus-Christ, ne nous manqueront jamais (1), il tombera sur tous ceux qui sont en état de la faire. Quand il arriverait même que jamais aucun ne nous la demanderait (2), ne savons-nous pas que les hôpitaux et les prisons sont remplis de toutes sortes de misères à soulager, et cela nous doit suffire. Il n'est point dit que Lazare ait demandé l'aumône au mauvais riche, qui cependant a trouvé sa sépulture dans les enfers. Il suffit de les voir, ou de savoir qu'il y en a dans le besoin, pour être obligé de les secourir (3). *Si quelqu'un,* dit l'Apôtre saint Jean, *a des biens de ce monde, et que voyant son frère en nécessité, il lui ferme son cœur et ses entrailles, comment l'amour de Dieu resterait-il en lui* (4) ? Ainsi, riches de la terre, il faut que vous ayez non-seulement les oreilles et les mains toujours ouvertes, pour entendre le cri du pauvre, et pour remédier à ses besoins, mais il faut encore que, comme le saint homme Job, *vous soyez l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux* (5), c'est-à-dire, que vous devez vous servir de vos yeux pour découvrir la misère qui est souvent devant vous, mais que la honte fait en sorte de cacher, et de vos pieds pour aller chercher celle qui est éloignée de vous, mais qui ne paraîtra pas moins digne de votre compassion. *Heureux le riche qui s'occupe ainsi du pauvre et de l'indigent, le Seigneur sera son libérateur dans le jour de sa colère* (6).

Enfin, une troisième réflexion que nous devons faire en voyant ce riche, qui ne peut obtenir une goutte d'eau après sa mort, parce qu'il n'a pas donné une miette de pain à La-

(1) *Joan.*, XII, 8.
(2) *S. Basil.*, Reg. 15.
(3) Non solum aures præbere debemus audiendis precantium vocibus, sed etiam oculos considerandis necessitatibus (*S. Ambr.*, lib. II officior., cap. 16.)
(4). I *Joan.*, III, 17.
(5) *Job.*, XXIX, 15.
(6) *Psal.*, XL, 2.

zare pendant sa vie ; c'est qu'au lieu d'attendre à l'extrémité de ses jours à donner aux pauvres ce que nous ne pouvons plus garder pour nous, ne faisant le plus souvent, par des testaments faits au lit de la mort, que redonner à notre vanité ce qui a toujours été la matière de notre avarice, nous devons nous hâter de faire le bien, parce qu'il viendra un temps où nous ne pourrons plus l'opérer. Convaincus donc de la nécessité de faire l'aumône, que chacun la fasse selon son pouvoir ; qu'il en prenne dans le moment la résolution, et qu'il l'exécute aussitôt. Deux oboles, un verre d'eau froide, ne seront pas sans récompense devant Dieu (1). Le Seigneur, qui n'a pas besoin de nos biens, demande peu à ceux qui ont peu à donner (2). Mais il prétend que ceux qui ont beaucoup reçu de sa libéralité, donnent beaucoup à la charité ; et il faut que les grands du siècle, qui sont magnifiques en tout, le soient aussi dans les aumônes. Ne vous y trompez pas, cependant, riches du siècle, en faisant part de vos biens à ceux qui sont dans le besoin, il y va plus de votre intérêt que de celui des pauvres mêmes. Ce que vous paraissez leur donner, c'est à vous-mêmes que vous le donnez, puisque vous recevrez au centruple le bien que vous leur aurez fait, suivant ces paroles du Prophète : *Celui-là donne à usure au Seigneur qui a compassion du pauvre* (3). Les biens de la terre que vous perdez, quand l'avarice vous les fait conserver, vous les conservez, quand la charité vous les fait répandre (4). Donnez donc à celui qui vous demande, afin que vous puissiez recevoir vous-mêmes. Ne refusez pas le pauvre dans sa nécessité, si vous ne voulez pas brûler dans les flammes. Donnez à Jésus-Christ sur la terre, afin qu'il vous le rende dans le ciel (5).

Seigneur, pour profiter des exemples que votre Évangile nous met aujourd'hui devant les yeux, d'un riche qui a trouvé *sa sépulture dans les enfers*, et d'un pauvre que *les anges ont porté dans le sein d'Abraham*, faites, par la vertu de votre

(1) *Matth.*, X, 42.
(2) Marc., XII. 42.
(3) *Prov.*, *XIX*, *17*.
(4) Terrena omnia quæ servando amittimus, largiendo servamus (*S. Greg.*, Moral., lib. XII, cap. 2).
(5) Da petenti, ut possis ipse accipere, tribue pauperi, si non vis flammis exuri. Da in terra Christo, quod tibi reddat in cœlo (*S. Aug.*, Serm. 24, De Verb. Dom.).

grâce, que nous concevions autant d'aversion pour les richesses qui forment si souvent des obstacles à notre salut, que d'amour pour la pauvreté qui en est un moyen si sûr. Mais parce que, suivant les desseins de votre providence, vous voulez qu'il y ait ici-bas des riches et des pauvres, afin que les autres se sanctifient par une fidèle administration de leurs biens, et les autres par une grande patience dans leurs maux; faites que les riches soient pauvres de cœur, et que les pauvres le soient encore plus de volonté que d'effet. En un mot, Seigneur, nous vous supplions que les uns et les autres fassent un bon usage des différents états où ils se trouvent placés par votre ordre; que les riches assistent les pauvres dans ce monde, afin que *les pauvres reçoivent un jour les riches dans les demeures éternelles.* Ainsi soit-il.

MÊME PARABOLE

PAR M. GÉRARD.

Crucior in hac flamma. (Luc., XVI, 24.)
Je souffre d'extrêmes tourments dans cette flamme.

Qui est-ce qui fait entendre ce cri affreux de la douleur et du désespoir ? Un homme du siècle, un réprouvé. Il a joui de la vie; et maintenant il est enseveli dans les enfers. De ce lieu de gémissements et d'horreurs, il élève la voix; depuis tant de siècles, il crie inutilement pour lui; rien, non, rien ne peut apaiser son tourment. Mais ses cris seront-ils inutiles pour nous ?

Partisans d'un monde aveugle, voici un homme vain, sensuel et mondain comme vous, qui, par ses plaintes et par son exemple, s'offre à vous instruire; ne dites plus que nous vous menaçons en vain, que le monde n'est pas si dangereux qu'on le fait, que vos richesses sont à vous, que cette vie est faite pour en jouir, et qu'après elle il n'y en a point d'autre si terrible à redouter. Faites donc taire le mauvais riche; désavouez donc le Fils de Dieu même qui l'a fait parler; effacez donc de son Évangile cette triste image des tourments de l'enfer et ce témoignage si convaincant de sa

réalité, ou convenez que les dangers de la réprobation, surtout pour les heureux du siècle, sont bien plus grands, et ses peines bien plus redoutables que vous ne l'aviez pensé. Arrêtons-nous à ces tristes, mais importantes vérités, et dans la parabole du mauvais riche, envisageons les sources les plus ordinaires de la réprobation : c'est le sujet de ma première partie; et les tourments des réprouvés, c'est le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Tout ce qui est dans le monde, dit l'apôtre saint Jean, *est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie.* (*I Joan.*, II, 16.) Concupiscence des yeux par l'amour des richesses, concupiscence de la chair par l'amour des plaisirs, orgueil de la vie par l'amour des distinctions et des honneurs; et de ces trois caractères en naît un autre qui en est comme inséparable, la dureté du cœur. C'est à des traits si frappants qu'est marqué l'esprit du monde, de ce monde réprouvé par Jésus-Christ; c'est donc en eux qu'il faut chercher les principales causes de réprobation, et ce sont eux aussi que nous offre la parabole du mauvais riche. *Il y avait un homme riche,* dit Jésus-Christ (*Luc*, XVI, 13); ainsi commence la déplorable histoire de cet heureux du siècle, dont l'exemple est si propre à nous instruire. Hé ! que sert donc ce premier trait à l'importante leçon que notre divin Maître a bien voulu nous donner? Est-ce donc un crime *d'être riche?* Est-ce donc en soi un premier titre de condamnation ? Non, sans doute. Ce patriarche que l'Évangile nous montre au sein de la gloire et du bonheur, le fidèle Abraham, avait eu des richesses, mais il les avait possédées sans attache; il avait mérité la couronne réservée à ceux qui sont pauvres de cœur au sein de l'opulence; il avait été riche plus pour les autres que pour lui.

Ce qui est donc une première source de damnation pour les mondains, ce n'est pas précisément ce qu'ils possèdent, c'est la manière dont ils le possèdent; c'est cet attachement à des biens périssables dont ils jouissent lorsqu'ils devraient seulement en user. Ce sont des riches, selon toute la force du terme, et conséquemment des riches qui mettent toute leur confiance dans leurs richesses, et dont les richesses font

à leurs propres yeux comme aux yeux des autres, leur premier, leur principal mérite. Elles sont l'idole de leur cœur, celle qu'ils encensent, celle à laquelle ils sacrifient. Jamais ils n'en ont trop ; ils n'en ont jamais assez au gré de leurs désirs. A l'espoir d'en acquérir davantage ils immoleront, s'il le faut, la foi, la conscience et l'honneur ; ils les immolent tous les jours à une augmentation réelle de fortune, dès que l'occasion s'en présente, et qu'ils ne peuvent la saisir qu'à ce prix ; ils sont du moins disposés à les immoler pour conserver des biens qui leur sont si chers ; c'est en eux, c'est sur eux qu'ils se reposent. *Voilà mon Dieu*, pourraient-ils se dire à eux-mêmes, et ils se le disent tous les jours dans la préparation du cœur et dans la conduite de la vie : *Voilà mon Dieu* (*Exod.*. XXXII, 8) ; car le Dieu du ciel et de la terre, le vrai Dieu, ils le négligent, ils l'oublient, ils ne lui rendent tout au plus qu'un culte d'usage et d'ostentation ; et le culte intérieur, le culte de vénération, de confiance et d'amour, ils l'accordent à la seule opulence. Tel est le premier caractère de celui qui est animé par l'esprit du monde, et telle est pour lui la première cause de réprobation, c'est un riche : *Erat dives ;* au sein même de l'indigence, par ses sentiments et ses désirs, ce serait encore un riche, au sens que Jésus-Christ a réprouvé par ses leçons et ses exemples. Aussi encourra-t-il l'anathème prononcé contre les riches par le Fils de Dieu même : *Væ divitibus* (*Luc.*, VI, 25). Aussi périra-t-il, lui et tout ce qu'il possède, lui et tous ses désirs, toujours plus grands que sa fortune ; aussi, comme le riche de notre évangile, il mourra et sera enseveli dans l'enfer : *Mortuus est et dives, et sepultus est in inferno.* Ah ! fallait-il se passionner pour des biens qui devaient durer si peu ? Fallait-il acheter une fortune de quelques jours, de quelques années, aux dépens de l'éternité ? O vous qui tenez de toutes les forces de votre âme à ces faux biens, à ces biens passagers, voyez donc ce qu'il vous en restera un jour ; écoutez ce que l'on dira, ou ce que l'on pourra dire de vous : c'était un riche : *Erat dives ;* il est mort : *Mortuus est*, et qu'est-il devenu ? Où est-il ? L'enfer en a fait sa proie, et le démon sa victime : *Sepultus est in inferno.*

Il y avait un homme riche qui était vêtu de pourpre et de lin ; seconde circonstance que Jésus-Christ relève dans

notre évangile; et pour l'homme du jour, pour l'heureux du siècle, seconde source de réprobation, le faste et l'orgueil. Cet homme dont parle l'Évangile, n'était que riche, et à ce titre, la pourpre qui couvrait les rois n'était pas faite pour lui servir d'ornement; si toutefois il y avait quelque chose de trop recherché, de trop superbe pour un cœur orgueilleux, ce fol orgueil, toujours plein de sa propre excellence, toujours empressé à la faire sentir, à la faire avouer aux autres, toujours jaloux de distinctions et de préférences, toujours avide de respects et d'égards, et pour l'ordinaire trop peu sûr de pouvoir en obtenir par des vertus, prétend les mériter par le faste ; dans cette confiance, le mondain ne s'occupe, comme le riche de notre évangile, qu'à parer l'idole de sa vanité : *Induebatur purpura et bysso.* Voyez-le, mes frères, tout rempli de lui-même, étaler à nos yeux, pour les éblouir, ce qu'offrent de plus magnifique la nature et l'art joints ensemble. Déjà, pour y fixer sa demeure, il s'est fait élever un pompeux édifice plus digne de la majesté des rois que de la fortune d'un particulier. Les meubles les plus précieux l'embellissent et le décorent; sa vanité y appelle une foule de courtisans et de flatteurs ; il sort de ce cercle trop étroit, et se produit au dehors ; il est traîné comme dans un char de triomphe, une troupe d'esclaves est à sa suite, il parcourt les places publiques, il se montre dans toutes les occasions d'éclat. Partout il élève une tête altière, la terre n'est pas digne de le porter ; il jette sur des hommes comme lui un regard fier et méprisant. Il les croit formés d'un autre limon que lui; et sait-il s'il y a des Lazare à sa porte? Le superbe ! il courbe à peine le genou devant l'Être-Suprême qui l'a créé ; il se regarde presque comme le Dieu de la terre; mais que vois-je?... Le colosse tombe et est réduit en poudre. Cet homme si vain est réduit à la cendre de ses pères ; il est mort, il est enseveli dans l'enfer : *Mortuus est, et sepultus est in inferno.* Descendez à des conditions plus obscures, et voyez, mes frères, surtout aujourd'hui, ce luxe et ce faste qui les confond toutes, voyez cette folle émulation qui règne entre elles, ce désir de primer, d'effacer tout ce qui nous environne ; cette somptuosité dans les habits et dans les meubles, les modes bizarres que la vanité enfante et varie chaque jour; ces parures si hardies, si recherchées, si indécentes,

qui ôtent aux vierges mêmes les attraits de la pudeur, et ne permettent plus de distinguer au dehors les femmes vraiment modestes, vraiment sages, de celles qui ont cessé de l'être ; ces dépenses excessives, qui sont la ruine des familles, ou ne sont soutenues et réparées que par les plus criantes injustices ; et dites-nous si c'est là l'esprit de l'Évangile, si tout ce faste s'accorde avec les humiliations d'un Dieu fait homme, si c'est pour un si fol usage que les biens vous sont donnés, si tous ces traits d'opposition avec Jésus-Christ vous permettent de prétendre à son royaume, et si vous devez être surpris de voir ce riche couvert de pourpre, cet homme du monde si haut, si vain, si superbe dans le luxe et la pompe qui l'environnent, ces femmes du siècle si parées par l'orgueil et le désir de séduire et de plaire, de les voir un jour humiliés, confondus, grossir aux yeux de l'univers la foule des réprouvés : *Sepultus est in inferno.*

Le riche dont parle Jésus-Christ, cet homme si fastueux et si vain se traitait magnifiquement tous les jours : *Epulabatur quotidie splendide ;* c'est-à-dire qu'il joignait la sensualité et la mollesse à l'orgueil, nouveau caractère du mondain ; l'amour du plaisir et de la volupté, nouvelle source de réprobation.

Le riche, dont l'Évangile nous offre le triste exemple, ne s'étudiait qu'à nourrir les coupables excès de sa délicatesse par les mets les plus recherchés. Ce qu'il y avait de plus délicieux et de plus rare ornait sa table ; l'œil et le goût y étaient également flattés ; tout était magnifique dans ses repas : *Epulabatur splendide.* Sa vie n'était qu'un cercle d'amusements, qu'un enchaînement continuel de jeux et de plaisirs. Si des devoirs importuns en interrompaient le cours, ce n'était que pour quelques moments, et comme pour servir de délassements aux plaisirs mêmes. Chaque jour ramenait de nouvelles joies et de nouveaux festins : *Epulabatur quotidie.* Tel est à peu près la vie de tous les heureux du siècle. La vigilante aurore a déjà éveillé la plupart des mortels, pour les appeler au travail ; le soleil a déjà commencé sa carrière ; il est presque au milieu de sa course, et ces enfants de la mollesse ouvrent à peine les yeux à la lumière ; et déjà ils sourient avec complaisance au plan qu'ils se sont fait pour remplir agréablement leur loisir. A

leur lever, les plus douces odeurs embaument leurs vêtements et parfument l'air qu'ils respirent ; des fleurs sont sur leur sein, leur tête est couronnée de roses ; de doux entretiens, des lectures amusantes, des livres surtout du style le plus léger, où la religion et la vertu sont tournées en ridicule, ouvrent leur esprit à l'impiété et leur cœur aux plaisirs ; une jeunesse bruyante et volage vient s'offrir tour à tour à les faire naître ou à les partager ; quelques affaires sérieuses, traitées avec tout l'enjouement de la bagatelle, remplissent le premier intervalle, et amènent à leur suite les amusements les plus variés ; les repas, la promenade, le jeu, les spectacles, des concerts ravissants, toutes les inventions de la volupté achèvent le cercle riant d'un si beau jour. Las de tant de plaisirs, mollement étendu sur le duvet et sur la plume, plongé dans les bras du sommeil, bercé par des songes enchanteurs ou flatteurs qui volent sous ses lambris dorés, le voluptueux répare ses forces pour pouvoir bientôt les épuiser encore. Mais quelle surprise, grand Dieu ! la mort, l'impitoyable mort plonge, ou plutôt interrompt son sommeil, le cite au tribunal redoutable du Juge suprême, et le précipite dans les enfers : *Mortuus est et sepultus est in inferno.*

Cependant, quelle vie viens-je de peindre ? Ce n'est pas la mienne, direz-vous ; grâce au Seigneur, je mène une vie plus sage et plus réglée ; j'en conviens, mes frères, mais prenez garde ! Que de traits dans votre vie ressemblent à ceux-là ? Quel désœuvrement ! quelle mollesse ! quel goût pour le jeu et pour les plaisirs ! quels amusements frivoles et dangereux ! quel esprit de dissipation ! quel éloignement pour l'application et pour le travail ! quels vides du moins dans l'emploi de votre temps ! quelle recherche de vos aises et de vos commodités ! quelle fureur pour les spectacles ! Aujourd'hui surtout, que de piéges tendus de toute part à la jeunesse et aux mœurs des citoyens, par les jeux, les ris, la volupté ! Jamais, non jamais les amusements ne furent si multipliés ; ce n'est partout, malgré la misère des temps et pour le peuple même, que danses, que feux de joie, que concerts, que parties de plaisirs et qu'allégresse. Jamais Dieu ne fut plus outragé ; jamais l'iniquité ne fut plus répandue ; jamais nous n'avons plus eu lieu de craindre les vengeances du Seigneur.

O voluptueux ! ô Sybarites ! où sont les mœurs de vos ancêtres et leurs antiques vertus ? Il ne vous reste plus nulle force pour le bien, nul amour pour la religion, nulle émulation pour l'honneur, nuls sentiments pour la patrie, nul courage pour vous dompter vous-mêmes. La mollesse vous asservit au joug honteux des passions et à l'empire funeste de l'erreur et de l'incrédulité ; vous n'êtes plus des citoyens ; vous n'êtes plus des hommes ; vous êtes encore moins des chrétiens, ou si vous l'êtes encore de nom, l'êtes-vous en effet ? Membres faibles et délicats sous un chef couronné d'épines, qu'y a-t-il de commun entre vous et Jésus crucifié ? où est votre amour pour la croix ? où est cette vie sérieuse et appliquée, cette vie sage et mortifiée que vous prêche l'Évangile ? Ah ! vous trouvez le temps que vous passez sur la terre trop court pour vous contraindre ; hé ! comptez-vous pour rien l'avenir fatal auquel il vous conduit, et les tourments que vous vous préparez ? Tels que le riche voluptueux de notre évangile, que vous payerez cher de vains plaisirs ! comme lui, vous mourrez ; comme lui, vous serez ensevelis dans l'enfer : *Sepultus est in inferno.*

Et comment un tel sort ne vous serait-il pas réservé comme à lui ? A tous ces titres de réprobation, dont un seul suffit pour perdre, vous joignez, comme lui, la dureté de cœur qui en est la suite, et qui laisse encore moins de ressource qu'eux au repentir. Oui, mes frères, l'homme attaché aux richesses, l'homme vain et superbe, l'homme sensuel et voluptueux, le mondain, pour tout dire en un mot, est presque toujours dur et avare envers les malheureux. Tel a été ce riche impitoyable que nous peint Jésus-Christ. Il y avait à sa porte un pauvre nommé Lazare, un pauvre réduit à la mendicité, et l'objet de la commisération publique, *erat mendicus*, un pauvre étendu sans force et sans secours, accablé sous le poids de ses infirmités, un pauvre tout couvert d'ulcères, et qui n'avait pas même la ressource du travail au milieu de sa misère, *ulceribus plenus*, un pauvre réduit à une telle extrémité, qu'il eût désiré se nourrir des miettes qui tombaient de la table du riche.

Et le riche, uniquement occupé de sa fortune et de ses plaisirs, ne daignait pas même jeter les yeux sur ce malheureux, ou les détournait aussitôt avec mépris.

Cet objet si touchant pour une âme sensible, ce spectacle de l'humanité souffrante, ces tristes plaintes arrachées par la douleur, ces humbles prières d'un infortuné qui implore la pitié de son semblable, rien ne l'attendrit, rien ne l'émeut et ne l'intéresse. Il est sans sentiments, sans entrailles ; de vils animaux qu'il nourrit à sa table se montrent plus humains que lui : *Canes lingebant ulcera ejus.*

Tel est donc le cœur du riche sensuel et superbe ; il s'endurcit au sein de l'opulence, de l'orgueil et de la mollesse ; il pense que ceux qui souffrent sont faits pour souffrir ; il croirait au-dessous de lui d'abaisser ses soins jusqu'à eux ; il les jugerait presque d'une autre nature que lui. Borné à lui-même, il est heureux, et cela lui suffit, si cependant on peut être heureux quand on n'a point d'entrailles, et qu'on ne sait pas faire son bonheur de celui de ses semblables.

Hé ! n'est-ce pas, en effet, cette même dureté de cœur que vous nous offrez tous les jours, ô vous, grands, riches, heureux du siècle ? quand nous sollicitons quelques moyens de soulagement en faveur de l'indigent, où les trouvons-nous ? Le dirai-je, mes frères ? ce n'est pas, pour l'ordinaire, dans ceux qui se voient le plus en l'état d'être bienfaisants sans pour ainsi dire qu'il leur en coûte, mais c'est dans ceux à qui un bien modique ne permet pas les moindres libéralités sans de grandes privations et de vrais sacrifices. C'est dans des hommes vraiment fidèles, aux yeux desquels la charité est la première des vertus chrétiennes, et qui, pour l'exercer dignement, savent prendre même sur leur nécessaire. Voilà ceux dont l'âme pieuse et tendre soulage, console les malheureux et fait vivre les pauvres. Les riches le plus souvent n'apportent que des excuses et des prétextes, où les autres savent offrir et trouver des secours. Si quelquefois leur main s'ouvre, s'ils accordent quelque assistance, c'est avec tant de dureté, c'est d'une manière si hautaine et si insultante, c'est avec une épargne si sordide, que leurs aumônes, arrachées par le respect humain plus que par la prière, sont comme un reproche fait à Dieu, et un outrage fait aux malheureux.

O riches ! vos richesses sont-elles donc tellement à vous que vous n'en deviez aucun compte ? Le Dieu juste et sage qui vous les a données, ne vous les a-t-il données que pour vous seul ? Sera-ce donc à lui qu'il faudra s'en prendre, si

vous avez trompé les vues de sa providence? N'était-ce pas sur vos biens qu'il avait prétendu fonder la subsistance de ceux qui n'en ont pas, et n'est-ce donc pas Jésus-Christ même que vous refusez d'assister dans ses membres souffrants? Aussi, quelle terrible malédiction n'entendrez-vous pas au dernier jour ! Éloignez-vous, maudits, et allez brûler dans les enfers ; c'est celle qu'a subie le mauvais riche. *Mortuus est et dives, et sepultus est in inferno.*

Pour vous, pauvres, qui m'écoutez, consolez-vous, vos peines cesseront bientôt. Cette vie n'a qu'un temps. Il y a un Dieu juste qui sait proportionner la récompense au travail, et qui saura vous dédommager des souffrances par le bonheur. Il y a un Dieu juste ; laissez donc, laissez aux riches, aux heureux du monde, làissez-leur cette vie si courte, ce songe doré de la vie que doit suivre un si triste réveil. Si vous êtes patients et résignés, si vous aimez votre état, si vous ne maudissez pas et vos peines et le riche qui les aggrave par son faste et ses mépris, l'éternité, l'heureuse éternité est votre partage. Voyez Lazare, il n'a souffert qu'un peu de temps, il est mort : *Factum est autem ut moreretur mendicus* ; il a souffert sans murmurer ; il a béni les épreuves par lesquelles Dieu l'a fait passer, et en sortant de cette vie de croix et de mérites, il a été emporté par les anges dans le sein d'Abraham ; *Et portaretur ab angelis in sinu Abrahæ.* Voyez-le dans la gloire, enivré pour toujours du torrent des plus pures voluptés, et bénissez, comme lui, l'heureux sort qui vous est réservé.

Et vous qui, doués des avantages de la prospérité, en craignez, en prévenez les abus ; qui aimez, qui soulagez les pauvres, qui les considérez comme vos frères, qui respectez en eux Jésus-Christ même qui s'est revêtu de leur indigence pour vous faire part de ses richesses ; qui leur êtes unis d'esprit et de cœur, ayez confiance, vous aurez part à leur bonheur. Les miséricordes du Sauveur sont pour vous ; il vous les promet à vous, qui vous êtes montrés miséricordieux, qui possédez des biens terrestres sans tenir à la terre, qui vous êtes défendus avec tant de sagesse du piége le plus dangereux pour le salut, qui ne faites servir vos richesses qu'à multiplier vos sacrifices et à augmenter vos mérites, qui êtes morts à toutes les vanités du siècle, et dont la vie est cachée en Jésus-Christ

Mais vous tous, au contraire, qui jouissez si doucement de la vie présente, n'ai-je donc aucune espérance à vous donner pour l'avenir ? Non, si vous conservez toujours le même esprit, si vous ne cessez pas d'appartenir au monde, si vous continuez à participer à son orgueil, à ses folles joies, à sa mollesse, si vous ne devenez pas pauvres de cœur et détachés, si vous n'êtes pas sensibles aux cris des malheureux, et que vous ne mesuriez pas le bien que vous ferez sur tous les moyens que le ciel vous a donnés pour le faire, dans cette triste et accablante supposition qu'il dépend si fort de vous de ne pas réaliser, quel serait votre sort, quels seront les tourments de l'enfer et le sort des réprouvés? C'est le sujet de ma seconde partie ?

SECONDE PARTIE.

La brillante carrière de cet heureux du siècle, dont l'Évangile nous peint le faste et la mollesse, est donc finie. Le fantôme de sa félicité s'est donc évanoui. Son orgueilleuse prospérité, qui faisait gémir le juste et devenait un sujet de scandale pour le faible, est donc venue se briser contre les horreurs de la mort et du tombeau ; et tandis que son corps repose jusqu'au jour de la résurrection, sous un mausolée superbe, son âme, réservée à des tourments éternels, est ensevelie dans l'enfer.

Ici, mes frères, quelles idées s'offrent en foule, et, au seul nom de l'enfer, laissent entrevoir à une imagination ardente les objets les plus effrayants ! Ce n'est pas elle toutefois que je vais consulter ; vous auriez raison de vous mettre en garde contre ses vaines terreurs, et de rire en secret des fantômes qu'elle se serait formés. Mais c'est Jésus-Christ même, c'est sa parole infaillible qui va servir à m'éclairer, et je ne veux emprunter, pour vous peindre le sort des réprouvés, que les traits de son Évangile, que du moins l'Écriture sainte toute seule va m'offrir. Rassurez-vous ensuite, vous, pécheurs, qu'un seul instant peut rendre malheureux pour toujours ; et si vous croyez encore à Jésus-Christ, si vous n'êtes pas absolument incrédules, soyez tranquilles, si vous l'osez. Le sentiment des peines qu'il endure, la considération des pertes qu'il vient de faire, le souvenir des biens et des grâces qu'il avait reçus, l'horrible perspective de l'avenir, tels

sont en peu de mots les tourments du réprouvé. Puissent les sombres traits d'une si désolante peinture vous prémunir contre les dangers d'un pareil sort.

L'infortuné dont le Fils de Dieu nous expose aujourd'hui les malheurs, est à peine précipité dans le lieu de son supplice, qu'il en éprouve toute la rigueur : *Cum esset, in tormentis.* Il est environné des ombres de la mort : *In regione mortis* (*Isa.*, IX, 2) ; une lueur pâle et tremblante, plus affreuse que les plus épaisses ténèbres, ne lui laisse entrevoir que des objets d'épouvante et d'horreur ; nul ordre règne dans ce triste séjour : *Ubi nullus ordo et sempiternus horror inhabitat* (*Job*, X, 21) ; nulle paix n'habite dans son cœur ; une foule innombrable de malheureux ne fait entendre autour de lui que des gémissements lugubres, que des imprécations et des blasphèmes, que le cri de désespoir : *Ibi erit fletus et stridor dentium* (*Matth.*, XXII, 13 ; *Luc.*, XIII, 28) ; un étang de souffre et de feu est le lit de douleur sur lequel il repose : *Et cruciabitur igne et sulphure* (*Apoc.*, XIV, 10) ; des chaînes que rien ne peut rompre l'y tiennent attaché. Ce feu cruel le ronge, le dévore, et, dans l'excès des maux qu'il ressent, il s'écrie : Je souffre, je souffre d'extrêmes tourments dans cette flamme : *Crucior in hac flamma.* Mes frères, que ce cri du damné retentisse à vos oreilles et au fond même de votre cœur, je souffre dans tout mon être, *crucior*, et c'est au milieu des flammes, *in hac flamma.* Ce n'est pas là une expression figurée ; il n'est pas ici question du feu de nos passions ; c'est une flamme, c'est un feu proprement dit que, dans mille endroits, l'Évangile nous propose à croire ; c'est un feu dont le feu, plus matériel et plus grossier répandu sur la terre, n'est pas même une triste image ; c'est un feu qui, pour agir sur notre âme, n'a plus besoin de l'entremise de nos sens. *Crucior in hac flamma.* Ame tendre et délicate, que la moindre mortification rebute, que la croix la moins pesante effraye, qui ne trouvez jamais de situation assez douce au gré de vos désirs, qui vous enivrez ici-bas des joies et des plaisirs ; cette flamme, ce premier tourment du réprouvé, cette horreur, ce chaos, ce trouble, cette consternation, cette épouvante ; la douleur, les gémissements, les cris, le désespoir ; un état bien plus terrible que la mort, une nuit éternelle ; cette sombre clarté, plus effrayante encore que la nuit ; ces

horribles ministres de la justice d'un Dieu, occupés sansrelâche à tourmenter leur victime, jusqu'aux êtres inanimés, doués d'une sorte d'intelligence et de discernement pour faire souffrir plus cruellement le pécheur; tous les tourments réunis, comment les soutiendrez-vous ? et cependant ce ne sont encore là, pour parler le langage des divines Écritures, que de premières gouttes, échappées du torrent des vengeances du Seigneur.

Le réprouvé, comme le mauvais riche de notre évangile, ajoute à tous ces maux, la désolante, l'affreuse comparaison des biens qu'il a perdus. Comme lui, il lève de loin les yeux vers le ciel : *Elevans a longe oculos suos.* Quelle surprise ! il voit dans le sein d'Abraham un Lazare autrefois affligé et malheureux, couvert de plaies et courbé sous le poids des souffrances : il le voit au sein du bonheur ; il voit des justes qu'il ne daignait pas honorer d'un regard, il les voit revêtus de gloire et d'immortalité ; il voit ces âmes pieuses, abjectes, méprisées ici-bas, le rebut du monde, l'objet de la raillerie des libertins et des faux sages, il les voit élevées en honneur, et devenues les juges de ceux qui les avaient si indignement jugées et condamnées sur la terre. Il porte les yeux de l'esprit encore plus haut : *Elevans a longe oculos suos ;* il voit toute cette cour céleste dont les prophètes ont publié la grandeur et la magnificence ; il la voit dans toute sa pompe radieuse et brillante des splendeurs de Dieu même, éclairée de sa lumière, enivrée de ses saintes voluptés, abîmée dans son sein, célébrant ses louanges, brûlant de son amour, heureuse de son bonheur ; il entend les cantiques immortels qu'elle consacre à sa gloire, les vives expressions de sa joie et de sa reconnaissance, ses cris d'allégresse et ses chants de victoire. Quelle source de regrets pour un réprouvé! Il croit que si un de ces justes et de ces bienheureux, descendait jusqu'à lui, il le soulagerait au milieu de ses douleurs, qu'il lui communiquerait quelque chose de sa joie, qu'une goutte, qu'une seule goutte de ce fleuve de paix et de délices dans lequel ils sont plongés, éteindrait le feu qui le dévore. Ayez pitié de moi, s'écrie-t-il, de moi, malheureux, qui était fait pour être associé à votre felicité, de moi, qui souffre sans mesure : *Miserere mei ;* et il oublie que ce n'est plus le temps de la pitié, que ce n'est plus le jour des misé-

ricordes, qu'il faut se résoudre uniquement à souffrir : ayez pitié de moi, et envoyez-moi Lazare, afin qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau pour me rafraîchir la langue : *Miserere mei, et mitte Lazarum.* Ainsi il appelle, mais en vain ; ses cris sont impuissants, ses vœux sont superflus, le ciel même est inexorable ; tout dans la nature, tout est insensible à ses plaintes. Il porte encore plus haut ses regards ; il les élève jusqu'au trône de Dieu même : *Elevans a longe oculos suos.* Ce Dieu de gloire dissipe toutes les ombres, écarte tous les nuages qui pourraient affaiblir l'éclat de sa majesté ; il fait briller tous ses charmes, il ouvre tous ses trésors, il se revêt de toute sa magnificence, il dévoile à ses élus, pour les récompenser, tous ses attributs de sagesse, de bonté, de justice, de clémence, d'amour pour l'ordre et pour le bien ; il les dévoile aux yeux du réprouvé, pour le punir. N'étant plus retenu par les objets sensibles, n'étant plus séduit par les prestiges d'un monde faux et trompeur, l'infortuné s'élance tout entier vers ce Dieu dont il aperçoit les perfections ; l'enchantement l'attire malgré lui et fait violence à son cœur. Au fond de ce cœur malheureux se réveille avec la plus grande force le désir du souverain bien qu'il a perdu. Ce bien, c'est Dieu seul, et il n'y a plus de Dieu pour lui : Dieu n'est plus son protecteur, son consolateur, son Sauveur ; il ne lui fait plus éprouver aucune influence de sa bonté et de sa miséricorde ; il ne s'offre plus que comme un Dieu ennemi, que comme un Dieu vengeur ; ainsi le réprouvé est déchiré par deux sentiments contraires, l'amour et la haine : l'amour, pour un objet souverainement aimable ; la haine, pour un Dieu souverainement juste, et dont la justice s'arme tout entière contre lui. Voilà donc, se dit-il à lui-même, voilà cet objet seul grand, seul vraiment digne d'être aimé, seul véritablement parfait, pour lequel j'avais été créé ; voilà, dans son sein, l'heureux sort qui m'était réservé ; voilà les vraies richesses, les joies pures, le vrai bonheur dont je devais jouir ; voilà le royaume qui m'était préparé. O fureur ! ô rage ! ô malédiction !.... ô Dieu inflexible, que je voudrais si bien pouvoir bénir avec tes saints ! ennemi de mon péché ennemi de mon repos, il n'y a donc plus entre nous qu'une guerre éternelle ! Je ne te possèderai donc jamais ? Tu me repousses, tu me brises, tu m'accables de ton poids !... O mort ! ô

néant ! hélas ! c'est vainement qu'il les implore !... et ce pécheur maudit le jour qui l'a vu naître, et il maudit la terre qui l'a porté, et il maudit les plaisirs qui lui coûtent tout son bonheur, et il ne cesse de se déchirer, de se maudire lui-même.

Il a tout perdu, absolument tout perdu par sa faute; autre circonstance de son supplice, le souvenir des biens, des grâces, dont il a si follement abusé. *Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua. Mon Fils, souvenez-vous des biens que vous avez reçus pendant la vie.* Ainsi parla Abraham au riche maudit et réprouvé; et quel souvenir, quel affreux souvenir ce peu de mots ne lui rappelle-t-il pas? Vous avez reçu des biens; vous en avez reçu sans nombre, sans mesure, en tout genre; un esprit orné, des lumières abondantes, une éducation heureuse qui renfermait le germe des plus grands sentiments, une santé florissante, des richesses, du crédit, des amis, c'est-à-dire, tous les moyens de vous rendre utile; le pouvoir, la facilité de faire le bien, les occasions qui s'en offraient à chaque instant, les impressions secrètes de la grâce qui vous pressaient d'en profiter, mille exemples qui vous rappelaient l'égalité des hommes, les jeux de la fortune, le néant des vanités, le vide des plaisirs, la nécessité de mourir; que de motifs pour être vertueux! que d'engagements à la reconnaissance envers votre Dieu! que de sources de bonnes œuvres envers vos semblables! que de trésors à acquérir pour le ciel! souvenez-vous-en: *recordare;* vous avez abusé de tout; santé, crédit, talents, richesses, vous avez tout fait servir à offenser ce même Dieu qui vous avait tout donné; vous avez étouffé toutes les lumières, rejeté toutes les inspirations, méprisé toutes les grâces, perdu tous les moments par de continuels délais, rendu inutiles tant de moments dont il vous eût été si facile de bien user: *recordare;* tandis que l'indigent, le malheureux, éprouvé par tous les genres de privations, de croix et de misère, buvant jusqu'à la lie le calice amer de l'opprobre et de la douleur; tandis que Lazare, sans autres moyens de salut que ses souffrances, sans autre fonds de lumière et de sentiment que celui que donne la piété, Lazare soumis, résigné, adorant les desseins de Dieu sur lui, baisant la main qui l'affligeait, se conformant en toutes choses à la volonté du Très-Haut par sa pa-

tience, fidèle aux moindres grâces, Lazare a vu changer son sort et ses malheurs en une éternelle félicité. Ainsi toute justice est remplie, tout ordre est rétabli ; la Providence du Souverain Juge, tant de fois accusée, est justifiée ; la vertu malheureuse est récompensée ; le vice orgueilleux et triomphant est puni ; Lazare est dans la consolation, et vous dans les tourments ; et vous ne pouvez vous en prendre qu'à vous seul. *Nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris.* Et quels tourments ! quelles réflexions accablantes ! quel redoublement de transport et de rage ! O reproches intérieurs ! reproches amers ! supplice de la conscience ! ver insupportable ! ver rongeur ! cruels remords ! Insensé ! que n'ai-je pris le parti de la vertu ! que ne l'ai-je pris ! mais non, j'ai préféré les fausses douceurs, les douceurs passagères du vice, et j'en suis puni. Ah ! j'en suis bien puni ! malheureux ! malheureux, parce que je l'ai bien voulu : avec tant de moyens, pour ne pas l'être, lorsque j'étais fait pour une tout autre destinée ! O Dieu ! Dieu !.... ô douleur trop justement méritée ! malheureux ! et c'est pour toujours ! car il y a d'ailleurs, dit encore Abraham au mauvais riche, il y a un trop grand abîme entre vous et nous : *Inter vos et nos chaos magnum firmatum est.* Le passage de l'un à l'autre séjour, du ciel à l'enfer, et de l'enfer au ciel n'est pas possible ; le bonheur des saints et le malheur des réprouvés sont également fixes et immuables. Leur destin est accompli et leur jugement irrévocable : *Firmatum est.* Quoi ! toujours souffrir ! quoi ! pas la moindre ressource, pas la plus légère espérance ! Quoi ! les siècles, et les siècles des siècles s'écouleront ! le nombre des grains de sable qui couvrent les rives de l'Océan, des gouttes d'eau qui roulent dans son sein, des atomes qui remplissent les airs, des particules de lumière réfléchies de tous les astres et dans tout l'univers, s'épuisera avant que l'éternité finisse ! Que dis-je, finir !... Alors elle ne fera encore que commencer ; elle recommencera toujours ; elle ne s'écoulera, elle ne s'épuisera jamais. Elle sera toujours stable, toujours uniforme, toujours sans succession, sans changement, toujours présente dans son immensité. L'éternité est comme un globe qui étant appuyé sur le cœur d'un misérable, lui fait sentir tout son poids, quoiqu'il ne le touche que par un point ; l'infortuné est accablé sous le poids de l'éter-

nité tout entière. Que le réprouvé gémisse, qu'il importune, qu'il fatigue les enfers de ses cris, jamais, non jamais, il n'apaisera la colère du souverain Juge. Le puits de l'abîme est fermé ; il est fermé à tout soulagement pour toujours, à tout secours, à tout moyen de sanctification, à la compassion, à l'intercession des saints, à la rosée du ciel, aux rayons du soleil de justice, à l'effusion des grâces ; il est fermé au sang adorable de l'Agneau sans tache : *In inferno*..... Il n'est ouvert pour le malheureux, qu'à la malédiction et au péché, au péché qui est devenu éternel comme lui. Ici tous les besoins sont sans adoucissement, toutes les misères sans consolation, tous les maux sans remède ; ici les semences de divisions, les germes de discorde se développent de toute part ; ce que le péché avait uni, le péché le divise ; ici tous les liens de l'amitié sont brisés, tous les nœuds du sang sont rompus, la nature a perdu ses droits et son empire, l'amour se change en fureur, les noms les plus doux ne rappellent que des sentiments de vengeance et de haine ; le fils maudit son père, dont les exemples l'ont perdu, l'épouse maudit son époux, dont les folles complaisances ont avancé sa ruine ; l'amant maudit son amante et ses appas trompeurs ; le frère accuse son frère, et le maudit. On n'entend plus que des invectives, des reproches amers ; on ne voit plus aucune trace de l'amour et de la pitié. Les réprouvés sont autant de vases d'iniquité qui se heurtent, qui se choquent, qui se combattent, qui reçoivent et qui se renvoient les uns aux autres les malédictions de tout l'enfer : *Vasa iniquitatis bellantia* (*Gen.*, XLIX, 5).

Et prenez garde, mes frères, c'est pour cela même que le mauvais riche supplie Abraham d'envoyer Lazare à ses frères pour les porter à la pénitence. La seule crainte de les entendre un jour dans l'enfer lui reprocher leur égarement et leur perte, de les voir s'acharner contre lui et redoubler l'horreur de son supplice par leurs imprécations, de voir le ciel même exaucer leurs vœux et seconder leur ressentiment, de sentir ses tourments accrus en proportion des crimes que son seul exemple leur aura fait commettre, voilà, mes frères, voilà ce qui le rend sensible, et non pas la compassion pour leur sort. Hélas ! il voudrait que l'univers entier fût malheureux comme lui, si dans le malheur général il n'y avait rien de plus à redouter pour lui-même.

Mais ici une nouvelle horreur me saisit, l'idée d'un nouveau tourment me fait frémir, et ce tourment serait lui seul un enfer à mes yeux ; c'est la société qu'on y rencontre : ce ne sont pas seulement des complices de nos propres fautes, ou des malheureux qui les auront imitées, qui partageront nos douleurs, et en les partageant ne feront que les accroître, mais ce seront des coupables en tout genre. Les âmes les plus perverses, les caractères les plus odieux et les plus noirs, les perfides les plus accoutumés à la trahison et aux forfaits, d'infâmes assassins, d'abominables impudiques, des blasphémateurs et des impies, des emportés et des furieux, des scélérats et des démons ; âmes délicates, qui commettez le crime et n'aimez pas ceux qui le commettent, qui peut-être même suivez d'ailleurs les lois morales, qui passez pour des âmes honnêtes, et qui en un sens cherchez à l'être en effet ; qui avez horreur de certains excès, mais ne pratiquez pas avec assez de soin les vertus évangéliques, vous pour qui la société d'un libertin pendant une heure seulement serait le plus terrible supplice, avec tous vos sentiments qu'un Dieu vengeur vous conservera pour vous punir de ne les avoir pas mieux dirigés, hélas ! quels associés vous aurez un jour, et que sera pour vous l'enfer ? Que dis-je ! quels associés, ah ! plutôt quels tyrans ? car ici les rangs sont confondus ; le pauvre insulte au riche, le faible au puissant du siècle, le serviteur à son maître, le flatteur à celui qu'il avait si follement encensé. O mélange horrible ! chaos, éternel chaos ! ô comble d'horreur !

Mais finissons ces tristes détails, et que la réponse d'Abraham à la demande du mauvais riche achève de nous éclairer. S'il n'écoute, lui dit-il, ni Moïse ni les prophètes, il ne croirait pas même quand quelqu'un des morts ressusciterait. Réponse, mes frères, la plus précise que nous ayons à vous faire lorsque vous osez bien nous dire qu'aucun de nous ne sait ce qui se passe dans l'autre vie, que personne n'en est revenu pour vous instruire, et qu'après tout vous ne sauriez croire qu'il y eût un enfer, à moins que quelque Lazare ressuscité ne prît soin de vous en convaincre. Vous ne sauriez croire..... Ainsi, mes frères, les remords de la conscience, les terreurs de l'avenir ne parlent pas assez hautement pour vous. Toutes les preuves de la religion ne vous

suffisent pas ; il faut encore que Jésus-Christ fasse des miracles en votre faveur ; il faudra qu'il en fasse tous les jours et pour chacun de vous ; il faudra que les miracles se multiplient, et deviennent si communs, si ordinaires, qu'ils cessent d'être des miracles. Hommes de peu de sens et de bien peu de foi, que demandez-vous? Mais enfin, êtes-vous chrétiens ou ne l'êtes-vous pas ? croyez-vous encore à Jésus-Christ ? Voici celui qui a fait le ciel et l'enfer, qui daigne vous éclairer ; voici un mort que lui-même fait parler, non pas sur la terre, où sa vertu toute puissante en a ressuscité autrefois, mais au fond même des enfers, où l'attachement à des biens périssables, l'orgueil, le faste, la mollesse, l'amour des plaisirs, la dureté du cœur l'ont précipité. Voici un mort qui, depuis près de deux mille ans, vous crie : Je souffre, je souffre d'extrêmes tourments dans cette flamme : *Crucior in hac flamma.* Pénétrez en esprit au fond des abîmes ; voyez son désespoir et sa rage ; entendez ses gémissements et ses cris, ses gémissements sourds et plaintifs, ses cris d'un furieux et d'un forcené. Hélas ! deux mille ans presque écoulés ne sont pas pour lui un moment dans l'immense étendue de l'éternité. Deux mille ans, des millions d'années, un renouvellement, un cercle, un enchaînement perpétuel de souffrances, une éternité pour des plaisirs si courts qu'il avait goûtés ici-bas ! O mes frères, son exemple peut encore vous préserver d'un pareil sort. C'est Dieu même qui, dans sa bonté, a pris soin de vous l'offrir.

O vous que l'occasion trouve toujours si faibles, que les objets sensibles entraînent, qui cédez si aisément à l'appât trompeur des voluptés ! désormais, avant que de pécher, éprouvez donc au moins, par de légères douleurs, si vous pourrez en soutenir un jour d'infiniment plus vives et plus durables ! Imitez Martinien, ce pieux anachorète si fortement et si dangereusement tenté. Une femme nommée Zoé était venue le chercher au fond de son désert dans le dessein de le séduire ; déjà elle se flatte d'en triompher, lorsque tout à coup Martinien s'élance à travers un brasier ardent. Que faites-vous donc ? lui dit-elle en s'écriant ; j'essaie, répond-il, si en cédant aujourd'hui au feu de la volupté, je puis espérer d'avoir un jour la force d'endurer la violence des feux allumés pour une éternité dans l'enfer. Utile réflexion ; elle

sauva Martinien et convertit Zoé. Hé ! mes frères, le péché passe si vite ! la mort vient si promptement, et souvent d'une manière si subite et si imprévue ! un instant, un seul instant peut décider de votre bonheur et de votre malheur éternel. Puissiez-vous, dans le moment qui vous est encore donné, faire un heureux choix ! Le ciel vous est encore ouvert. Puisse une pénitence sincère vous le rendre ! puisse une vie vraiment chrétienne vous y conduire ! Je vous la souhaite.

PARABOLE

de l'Enfant prodigue

PAR LE CARDINAL GIRAUD

Mortus erat, et revixit; perierat, et inventus est.
Il était mort, et il est ressuscité ; il était perdu, et il est retrouvé. (*Luc*, XV. 24.)

Telle est en deux mots, M. F., l'histoire de la grande misère et de la grande miséricorde. D'abord, le péché, vainqueur de la grâce, et la grâce, à son tour, victorieuse du péché : le pécheur égaré, perdu dans ses voies, errant au hasard sur les montagnes, dans les déserts, le long des précipices, comme une brebis sans pasteur ; et Dieu qui court à sa poursuite, l'appelle à grands cris, le retrouve enfin, et des rivages de l'enfer où il allait se précipiter, le ramène avec joie dans le sentier du Ciel : le pécheur blessé, dépouillé par l'ennemi, étendu sur le chemin sans mouvement et sans vie ; et la miséricorde qui passe, l'aperçoit, s'attendrit, verse l'huile sur ses plaies, le réchauffe dans son sein, et s'écrie dans un doux saisissement : Mon fils était mort, et il est ressuscité ; il était perdu, et il est retrouvé : *Filius meus mortuus erat, et revixit ; perierat, et inventus est*. C'est la double instruction que Jésus-Christ nous donne dans cette parabole touchante, où, sous les traits d'un fils ingrat et d'un père tendre, il nous découvre l'excès de notre malice et l'excès de sa bonté. La première partie de cette histoire, nous pouvons la lire dans notre cœur : hélas ! nous ne savons que trop ce que

c'est que la misère : mais la seconde, ah ! il n'y a que le Dieu des miséricordes qui ait pu nous raconter les miséricordes d'un Dieu. Qui ne connaît, M. F., la parabole de l'Enfant prodigue ? qui n'a pas donné des larmes au récit de ses crimes, de ses malheurs ? quelles entrailles ne se sont pas émues au récit de sa réconciliation ? Parmi tant de faiblesses d'une part, et tant d'indulgence de l'autre, qui ne s'est pas reconnu soi-même, qui n'a pas reconnu son Dieu ? mais surtout qui n'a senti le désir d'être meilleur ? Relisons-la donc, M. F., cette histoire délicieuse, que l'Église proposait hier à nos pieuses méditations, et, dans la simplicité d'une homélie évangélique, cherchons dans les égarements et le retour du Prodigue, le motif et le modèle de notre pénitence. C'est tout le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

Égarements de l'Enfant Prodigue.

Un homme avait deux fils. C'est sous la tendre image d'un père de famille que Dieu veut être considéré des hommes, parce qu'en effet de tous les titres que réclament ses perfections, nul ne convient mieux à son cœur et au nôtre : *Homo quidam habuit duos filios.* Mais pourquoi deux fils, puisqu'il confond tous ses enfants dans la même affection et les mêmes tendresses ? Ah ! ce n'est pas en Dieu qu'il faut chercher la cause de cette distinction, mais dans les dispositions des hommes, qui, justes ou coupables, partagent en deux branches la grande famille du genre humain. Le fils demeuré fidèle représente la société des justes ; le prodigue représente la masse des pécheurs ; son départ de la maison paternelle, ses crimes, ses malheurs nous montrent le péché dans sa naissance, dans ses progrès et dans ses amertumes.

Et d'abord, le péché dans sa naissance. *Et dixit adolescentior ex illis patri :* Le plus jeune des deux fils dit à son père : Donnez-moi la portion de votre héritage qui doit me revenir. La jeunesse, celui de tous les âges le plus naturellement fait pour la vertu, est aussi le plus exposé aux troubles des passions. Que manquait-il à ce jeune insensé pour goûter le bonheur ? Un père empressé, complaisant, allait au-devant même de ses désirs ; il trouvait dans le sein paternel les plaisirs de l'amitié, les leçons de la sagesse, les conseils

de l'expérience. Cependant une vague inquiétude s'empare de son esprit et de son cœur : une double image apparaît à ses yeux : ici la vertu avec ses peines légères et ses charmes impérissables ; là le vice avec ses attraits d'un jour et ses longs remords. Il peut encore choisir ; mais le choix décidera de sa vie. D'un côté une voix lui crie : « Arrête, que fais-tu ? pourquoi quitter un père qui t'aime, une maison chère à ton enfance, des joies innocentes et pures ? Sais-tu bien où te conduira cette démarche imprudente ? Ah ! laisse éteindre ce premier feu, calme ces dangereux transports ; un jour, mais trop tard, tu pleureras ta faute, la vertu seule est sans repentir. » De l'autre, les passions l'appellent : « Pourquoi te refuser aux plaisirs de son âge ? Voudrez-tu vieillir sans avoir connu nos douceurs ? Le moment passe et ne revient plus ; hâte-toi de le saisir ; n'écoute pas ce vieillard chagrin qui blâme en toi des jouissances que les années lui refusent ; imite plutôt ces jeunes amis qui, par le doux essai qu'ils ont fait de leurs droits, t'apprennent à réclamer les tiens ; sois libre, et tu seras heureux. » Confiant et crédule, parce que son inexpérience le livre en proie à toutes ses illusions, le jeune imprudent prête l'oreille à cette voix enchanteresse ; les sentiments honnêtes combattent quelque temps des inclinations coupables ; la passion l'emporte enfin ; il va trouver son père, il ose lui parler de ses droits quand il ne devrait songer qu'à ses devoirs : *Pater, da mihi portionem substantiæ quæ me contingit.*

Et tel est le commencement de tout péché, l'esprit d'indépendance et de révolte, fils impur de l'esprit d'orgueil ; c'est par là qu'il est entré dans le monde, c'est toujours par là qu'il s'introduit dans les cœurs. Dieu a départi à chacun de nous une juste mesure des biens de la nature et de la grâce, héritage commun de tous les hommes : mais il a voulu qu'on en usât sous son bon plaisir, qu'on lui en apportât l'hommage à titre de justice et de reconnaissance. La passion s'indigne de cette dépendance : Dieu est un tyran qui demande l'impossible ; la religion, un joug importun qu'il faut se hâter de secouer ; l'autorité, quelle qu'elle soit, une atteinte aux droits de la nature. « Laissez-moi, dit ce jeune homme las de contraindre des penchants jusque-là surmontés par des habitudes vertueuses ; je ne suis plus un enfant qu'il faille mener

à la lisière et tenir dans une honteuse tutelle : cessez de m'imposer des devoirs qui me captivent et d'exiger de moi des hommages qui m'humilient ; je suis assez sage pour me conduire moi-même. » Comme ce roi insensé de l'Égypte, qui disait dans son orgueil : Ce fleuve est à moi, c'est moi qui me suis fait moi-même (1), » il s'accoutume à dire : Mon cœur est à moi ; ma pensée est à moi ; mes actions sont à moi ; laissez-moi donc le libre exercice de mes facultés : esprit, raison, talent, lumière, je veux les posséder en maître, je veux en user et en abuser à mon gré. *Da mihi portionem substantiæ quæ me contingit.*

Prêtez l'oreille, M. F., n'entendez-vous pas comme un tonnerre éloigné, comme un bruit sourd d'insubordination et de révolte, qui menace de secouer la terre et d'ébranler la société dans ses vieux fondements ? Et pourquoi ce frémissement des peuples ? et que veulent ces nations qui se remuent avec une chagrine inquiétude ? Et quelles sont ces voies tumultueuses qui s'élèvent devant le trône ? N'est-ce pas encore, n'est-ce pas toujours le même cri d'orgueil, la même impatience de tout frein et de toute dépendance ? Elles viennent, ces grandes familles, ennuyées du bonheur, fatiguées du repos sous un sceptre paternel, elles viennent aussi demander à leurs chefs, à leurs pères, une prétendue émancipation, et réclamer leur portion de souveraineté ? *Pater, da mihi* (2).

(1) Meus est fluvius, et ego feci memetipsum. *Ezech.*, XXIX. 9.

(2) Prêchant la même homélie devant un autre auditoire, le Prélat substitua à ce paragraphe les paroles suivantes :

« Chrétiens, et vous surtout, pères et mères, vos oreilles sont faites à ce langage, car aujourd'hui l'autorité des siècles, l'autorité des vieillards, l'autorité des pères, la plus sacrée parmi les hommes, n'est pas plus respectée que celle de Dieu. Vit-on jamais se manifester avec des symptômes plus alarmants cette fièvre d'indépendance ; maladie morale, particulière à ces derniers temps, qui fait bouillonner toutes les têtes, échauffe tous les esprits, trouble toutes les idées, et va saisir jusque sur les bancs de l'école l'enfance, déjà mûre pour les rudiments de l'anarchie et le catéchisme de l'impiété. Funeste ardeur de l'indépendance, quelle est donc ta cause ? Est-elle dans le sang que nous ont transmis nos pères ? Est-elle dans l'air qu'on respire ? Sont-ce les derniers mugissements des tempêtes passées ? Est-ce l'annonce de nouveaux orages ? Et quand le vertige trouble la raison des peuples, quand ennuyées du bonheur, fatiguées du repos sous un sceptre paternel, les nations se lèvent devant les rois, pour réclamer leur émancipation et leur part de souveraineté, n'est-ce pas encore, n'est-ce pas toujours ce même cri d'orgueil et de révolte : *Pater, da mihi substantiam quæ me contingit ?*

Le père indulgent cède à des instances qui sont un ordre pour lui, pour l'inutilité d'un refus ; il consent à abandonner des dépouilles qu'il se verrait bientôt arracher. Ainsi Dieu met le bien et le mal à la discrétion de notre libre arbitre, et laisse l'homme, comme parle le Sage, dans la main de son propre conseil (1). *Et divisit illis substantiam.* Quelques jours suffisent au Prodigue pour régler son départ. Il faut si peu de temps pour perdre l'innocence, et l'on va si vite dans le mal, une fois qu'on s'y est engagé ! Fier d'avoir conquis ce qu'il appelle sa liberté, enorgueilli de sa nouvelle fortune, il part, il s'éloigne sans regret du toit paternel, berceau de son enfance, où ses jeunes années s'étaient écoulées dans une paix si douce, et qui devait encore fournir un abri tranquille à ses vieux jours ; il fuit, il s'abandonne sans jeter un dernier regard sur des lieux pleins de souvenirs si tendres, sans dire un dernier adieu à une famille en pleurs, à un père inconsolable. O départ plus déplorable du pécheur, lorsqu'il déserte nos temples saints, cité de son Dieu, maison de son père, et ces tribunaux de miséricorde qui le réconciliaient avec le Ciel et avec lui-même, et cette table où il avait été initié aux mystères des enfants de Dieu ! Mais où va-t-il, cet imprudent voyageur, sans conseil et sans guide ? Il marche au hasard partout où le portent ses pas, jusqu'à ce qu'enfin il s'enfonce et se perde dans une région éloignée, comme pour s'interdire l'espoir et même la pensée du retour. *Et non post multos dies, congregatis omnibus, profectus est in regionem longinquam.*

Quelle est, mes frères, cette région éloignée ? C'est l'oubli de Dieu, de qui le pécheur se sépare, moins par le mouvement de ses pieds que par les mouvements déréglés de l'âme. Oh ! qu'il est vraiment relégué dans une contrée lointaine, celui qui s'est éloigné de son Dieu ! région triste et désolée, terre de ténèbres épaisses, que la rosée de la grâce ne visita jamais. Ce n'est plus le même ciel ni ses douces influences, ce n'est plus le même air qu'on respire. Plus de pensées chrétiennes, d'affections saintes, de sentiments de foi, d'espérance, d'amour. Dieu, chassé du cœur, où est son royaume, garde un silence terrible. Le pécheur est aux extrémités de la terre. Qui donc le remènera de si loin ? La toute-puis-

(1) *Eccli.*, XV.

sance peut seule opérer ce prodige. Le proscrit relégué dans les déserts du nouveau monde monte sur les hauteurs pour chercher de l'œil sa patrie, et, mesurant avec effroi et les terres sans fin et les grandes mers, il renonce à l'espoir et ne veut plus être consolé. O pécheur ! vous êtes encore plus loin de Dieu, et si vous ne sentez pas cet exil, c'est qu'en vous éloignant de Dieu, vous vous êtes aussi éloigné de vous-même. Le bonheur est si près de nous ! on le trouverait dans la joie d'une conscience pure ; on va le chercher bien loin, hors de Dieu et de soi-même. Vous croyez que ce pécheur est présent dans cet auditoire, qu'il nous voit, qu'il nous entend. Comme vous, il a des yeux et il ne voit pas, des oreilles et il n'entend pas, un cœur et il ne sent pas. Ah ! il n'est plus avec lui-même et il s'en est allé dans une région étrangère ; toute son âme est sortie par les portes de ses sens, elle s'est répandue et divisée entre une multitude d'objets étrangers : elle est dans l'or qu'amassa l'avarice, elle est dans la boue des voluptés grossières. Vous n'avez devant vous qu'une maison abandonnée d'où le maître est absent : de là vient que nous avons beau le presser, l'exhorter, lui parler de Dieu et de ses douceurs, du péché et de ses amertumes, de l'éternité et de ses terreurs ; rien ne le remue, rien ne le touche, nos cris se perdent dans le désert ; il est parti, il est déjà trop loin pour nous entendre, la grande voix du tonnerre ne le réveillerait pas : *Profectus est in regionem longinquam*,

Suivez maintenant les progrès de la passion ; voyez-la dans ses excès, dans ses fureurs. Le Prodigue ne voulait d'abord qu'un peu de liberté ; il avait fixé lui-même le terme où il devait s'arrêter ; mais le premier pas une fois fait sur la pente rapide du vice, on ne marche plus, on court, on se précipite : c'est la pierre, c'est l'avalanche qui roule de la montagne, toujours plus impétueuse. Il ne voulait que satisfaire une passion ; mais une passion ne va jamais seule ; elles se tiennent toutes par la main ; celles même qui semblent s'exclure ne sont pas incompatibles : on peut être en même temps avare et prodigue ; la volupté qui paraît si douce aime le sang ; les monstres de débauche furent presque toujours des monstres de cruauté ; l'orgueil lui-même, si fier en apparence, s'associe naturellement avec les passions brutales,

soit que Dieu ait voulu l'humilier par ce honteux voisinage, soit qu'il aveugle l'âme au point de lui ôter toute raison ; les anciens philosophes furent livrés à l'impureté en punition de leur orgueil, et l'exemple d'un impie chaste est encore à trouver. Le Prodigue, abandonné à lui-même, sans autre règle que ses désirs, devait donc suivre l'une après l'autre toutes les erreurs ; et, pour peindre la honte de sa vie, l'écrivain sacré, qui n'ose retracer tant d'horreurs, a trouvé ce mot énergique, qui résume à la fois tous les genres d'excès : *Vivendo luxuriose*. Respectons le silence de l'Évangile, qui n'a pas voulu nous mettre dans la confidence de tant d'affreux secrets. Mais enfin serait-il bien difficile d'y suppléer? Je n'aurais qu'à jeter un regard sur le monde ; car le monde, ce qu'on appelle le monde de plaisirs, le monde de péché, le monde réprouvé par Jésus-Christ, était alors ce qu'il est aujourd'hui, le réceptacle de tous les vices et le tombeau des vertus. Serait-ce donc calomnier le Prodigue que de l'assimiler à ces libertins de profession dont nos cités abondent, que de comparer sa vie avec la vie du monde? Et quelle vie, grand Dieu ! N'en examinons pas, si vous le voulez, les dehors : les jeux, les ris, les banquets, les spectacles, les assemblées de plaisirs, les nuits changées en jours par la continuité des fêtes, la perte irréparable du temps consumé dans l'enchantement des riens, *fascinatio nugacitatis*, comme parle l'Apôtre, en forment la partie la plus innocente. Mais au dedans, que de noirceurs ! Ah ! si vous pouviez sonder les cœurs, interroger la nuit ténébreuse, faire parler les murailles, que d'horribles révélations ! Pensées, désirs, habitudes impures, conseils séducteurs, commerces incestueux, intrigues, adultères, abrutissement stupide dans les uns ; dans les autres, raffinements de volupté, corruption raisonnée, dissolutions savantes, la crédulité abusée par des promesses parjures ; le fils de l'étranger introduit dans la famille sous la protection d'un nœud sacré ; l'innocence arrachée avec de l'or à la vertu pauvre et malheureuse ; le plaisir, réduit en système, devenu une rage, une frénésie qu'il faut satisfaire, quoi qu'il en coûte, dût l'univers en périr ; le luxe, monstre affamé qu'il faut nourrir aux dépens de la famille, aux dépens de la justice et souvent de l'honneur, et le reste que je ne dis pas : telle est la vie du monde, telle

fut la vie du Prodigue, si bien caractérisée par l'Écriture : *Vivendo luxuriose.* C'est le triple libertinage, et de l'esprit, du cœur et des sens.

Faut-il s'étonner qu'au milieu de tant de séductions il ait dissipé tous ses biens ? Les fortunes les plus opulentes sont bientôt épuisées par des profusions ruineuses. Un héritier dissipateur dévore en quelques jours les fruits de plusieurs siècles d'économie. Les trésors de Salomon, le plus riche des rois, ne pourraient suffire aux besoins toujours nouveaux que l'on est habile à se créer, comme s'il n'y en avait pas assez dans la nature. Mais il est un abus plus déplorable, une dissipation plus criminelle de dons plus rares et d'avantages plus précieux. Ce jeune homme croissait pour l'honneur de ses parents et la consolation de leur vieillesse. La grâce et la nature à l'envi l'avaient orné : on tirait de son enfance les présages les plus flatteurs : quelques années de libertinage ont detruit ces belles espérances. La foi s'est éteinte ; la conscience ne crie plus ; cette délicatesse de mœurs, qu'alarmait une pensée, qui se reprochait une parole, un regard trop libre, un sentiment trop tendre, s'est durcie aux remords, comme la pierre sur laquelle l'eau roule sans la pénétrer. Sa sensibilité n'est plus qu'un froid égoïsme qui croirait ôter à ses plaisirs ce qu'il accorderait aux larmes des misérables. Cette intelligence si prompte devient lente et paresseuse ; cet esprit si vif et si délicat ne goûte plus rien de ce qui est aimable, décent, honnête, vertueux ; la pensée meurt étouffée dans la boue. Le corps lui-même a perdu sa grâce et sa vigueur ; on voit les traces hideuses du péché, qui a passé dans tous ses traits, et y a laissé je ne sais quoi d'inquiet et de sinistre. Je ne parle pas de sa vie, dont les excès précipitent le terme ; il est déjà dans le tombeau avant d'avoir cessé de vivre, et la mort trompée croit frapper un homme et ne frappe qu'un cadavre. Vertus, honneur, santé, fortune, sentiments élevés, inclinations généreuses, nobles qualités de l'esprit et du cœur, tout..... tout a péri dans ce grand naufrage. *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.*

Reste le péché avec ses misères. *Et postquam omnia consummasset, facta est fames valida in regione illa.* Et après qu'il eut tout consumé, une famine cruelle se fit sentir dans

cette contrée. Ici commencent les malheurs du prodigue : la faim remplace l'abondance, le besoin expie la prodigalité, car le péché porte avec lui sa peine ; c'est un fruit agréable à la vue, mais qu'un ver secret ronge au cœur : *Et ipse cœpit egere.* Ah ! sans doute, plaignons ce misérable qui passe subitement des douceurs de la vie dans les horreurs de la plus extrême indigence ; plaignons ces entrailles qui ne se reposent ni jour ni nuit et qui réclament en vain un rafraîchissement; mais une faim plus affreuse, plus dévorante, c'est celle du pécheur, après qu'à force d'excès il a tout usé, tout flétri, tout désenchanté. Malheureux celui à qui le monde suffit et qui croit pouvoir se passer de Dieu ; mais plus malheureux encore celui qui, dégoûté du monde, ne goûte pas encore Dieu ! Désabusé des illusions de la vie, et ne connaissant pas le bien suprême, le cœur qui se nourrit d'amour, languit et se dessèche faute d'aliments. L'âme est un gouffre profond que les plaisirs ont creusé au lieu de la remplir. Toujours béante, elle ne cesse de crier : J'ai faim ! Versez-y les fleuves et les mers, jetez-y les royaumes et les empires, elle criera toujours : J'ai faim ! Pécheurs, et vous surtout qu'une longue expérience a rendus savants dans l'iniquité, vous connaissez cet enfer. Pauvres pécheurs, vous avez faim, et cependant que vous manque-t-il ? Vos trésors sont pleins, vos celliers regorgent, l'abondance couvre vos tables, toute la terre est à vous. Il vous manque mon Dieu, et lui seul peut combler le vide immense de votre cœur. (Dieu de mon âme, que ceux qui vous aiment éprouvent une faim bien différente (1) ! Ceux-là aussi sont affamés, mais de cette justice substantielle qui prévient et nourrit de ses fruits ceux qui la désirent (2). Vous vous donnez en proie à vos serviteurs, vous devenez leur pain de chaque jour ; le besoin ne s'épuise pas par la jouissance, mais le plus doux rassasiement allume toujours de nouveaux désirs).

Dans l'extrémité qui le presse, le prodigue s'engage au service d'un maître dur et impitoyable : *Et abiit, et adhæsit uni civium regionis illis.* C'est la suite des misères qu'entraîne le péché ! Il avait cherché la liberté, et il a trouvé l'esclavage ; il a secoué le doux joug d'un père, il servira

(1) Viscera sanctorum requieverunt per te. *Philem.*, 7.
(2) Præoccupat qui se concupiscunt. *Sag.*, VI, 14.

les caprices d'un tyran. Et maintenant, hommes superbes, parlez-nous d'indépendance, car ce fut toujours la prétention des esclaves. Je veux bien croire que vous avez rompu tous les liens de la religion, que vous ne dépendez plus ni de Dieu, ni de son Église, ni de la conscience, ni de l'honneur ; mais en êtes-vous plus libres ? Non, vous n'avez fait que changer de maître, et pour un Dieu juste et bon que vous avez rejeté, vous vous êtes imposé mille tyrans aveugles et cruels. Celui qui commet le péché se rend l'esclave du péché (1). Le Prophète a dit que le pécheur traîne l'iniquité comme de longues chaînes, et le crime comme les traits d'un char (2), comme le forçat traîne le boulet. La voilà donc réduite à l'esclavage, cette âme faite pour régner ! elle jette sa couronne, elle se dépouille de la pourpre, et s'en vient, comme parle l'Esprit-Saint, et pauvre et nue, et honteuse et misérable (3), se mettre au service et à la solde de toutes les passions. Ce pain du péché, tout amer qu'il est, il faut aussi le manger à la sueur de son visage. Ce pécheur, épuisé de fatigues à courir dans de déplorables voies, voudrait enfin se reposer ; mais les passions avides de jouir, dit le Sage, comme les sangsues de boire le sang, ne disent jamais c'est assez. La cupidité le réveille et lui dit : Lève-toi, recule cette borne, étends cet héritage. La volupté : Apporte, apporte des plaisirs. L'ambition : Monte plus haut. Encore le pécheur n'a-t-il pas toujours le choix de son maître, et, comme le prodigue commis à la garde de vils troupeaux, souvent il est amené, de désordres en désordres, à subir le joug des plus monstrueuses passions : *Et misit illum in villam suam ut pasceret porcos.* L'homme créé dans l'honneur n'a pas compris sa dignité ; il s'est fait semblable aux animaux dépourvus d'intelligence (4). Il en vient alors aux derniers excès : ses sens émoussés ont besoin d'un vif aiguillon qui les réveille ; il se plonge et se roule dans la débauche, moins par goût que par une habitude devenue presque nécessaire. Il va jusqu'à désirer cette nourriture grossière, cette poignée de glands que le prodigue envie aux animaux immondes ;

(1) Qui facit peccatum servus est peccati. *Joan.*, VIII, 34.
(2) *Is.*, V, 18.
(3) Et miserabilis, et pauper, et cæcus, et nudus. *Apoc.*, III, 17.
(4) Homo, cum in honore esset, non intellexit. *Ps.*, XLVIII, 13.

mais il vient un temps où cette horrible pâture lui est même refusée ; la vieillesse arrive, traînant avec elle un long cortége d'infirmités ; ses cheveux blancs ne lui apportent pas la sagesse, car les passions ne laissent pas de vivre après même qu'on ne peut plus les nourrir ; il demande encore de quoi satisfaire ses appétits honteux, mais la nature est sourde à ses désirs (1). C'est le Prodigue qui vit pour son troupeau sans vivre comme lui. *Et cupiebat implere ventrem suum de siliquis quas porci manducabant, et nemo illi dabat.* Que reste-t-il à côté d'une si grande misère ? Il reste, répond saint Augustin, une grande miséricorde : *Restabat magna miseria et magna misericordia.* Pécheurs qui avez imité l'Enfant prodigue dans ses égarements, imitez-le dans son retour (2). Sujet de la deuxième partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Retour de l'Enfant Prodigue.

La conversion, mes frères, est surtout l'œuvre de la grâce. L'homme n'a pas même tout le mérite de sa bonne volonté, puisque Dieu opère en lui, dit l'Apôtre, et le vouloir et le faire. Il ne fait que correspondre à la grâce qui le prévient. Suivre le Prodigue dans ses démarches vers sa réconciliation, c'est donc raconter les voies et la conduite de la grâce ; il rentre en lui-même, il propose, il exécute.

1° *Il rentre en lui-même.* Il rentre en lui-même : *In se autem reversus.* C'est pour s'être éloigné de soi-même que le pécheur s'est éloigné de Dieu ; la première grâce pour le ramener à Dieu est donc de le ramener à son cœur : *Redite, prævaricatores, ad cor* (3). Toute la terre est désolée, a dit le Prophète, parce que personne ne se recueille au fond de son âme (4) ! Et en effet, c'est le défaut de réflexion qui perd les gens du monde. Ah ! s'ils rappelaient leurs sens égarés, s'ils entraient en discussion avec leur propre cœur, s'ils se demandaient : Où en suis-je avec Dieu ? Qu'ai-je fait aujourd'hui pour le ciel ?... Ils auraient horreur d'eux-mêmes et

(1) *S. Pierre Chrysol.*
(2) Quem secutus es errantem, sequere pœnitentem. *S. Ambr.*
(3) *Is.*, XLVI, 8.
(4) Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde. *Jerem.*, XII, 11.

de leur vie. Mais la tête leur tourne parmi les distractions des plaisirs, les préoccupations, les embarras des affaires, et, soit dissipation, soit amour-propre, ils négligent de se connaître et ne cherchent qu'à s'avilir. Que fait Dieu lorsqu'il veut guérir une âme d'une disposition si préjudiciable au salut ? Il verse sur ses joies des amertumes salutaires, il lui envoie l'adversité, laquelle, comme parle Isaïe (1), donne l'intelligence. Tandis qu'il vécut dans les plaisirs, le prodigue oublia la maison paternelle ; il est dans les larmes, et voici qu'il se ressouvient de son père. Et vous aussi, mes frères, quand le temps est serein, et que le vent souffle du côté de la fortune, il vous semble qu'absolument vous pouvez vivre sans Dieu ; vous vous endormez, sur la foi des zéphyrs, dans une tranquille indifférence. Mais que tout à coup le ciel vienne à s'obscurcir, qu'un revers soudain, un malheur imprévu, et si vous le voulez, le dégoût et la lassitude du monde et du péché attristent votre cœur, oh ! qu'il fait bon alors d'avoir un Dieu confident de ses peines, de se tourner vers Celui qui console ! Eh ! sans vous, Seigneur, quelle main essuierait nos larmes ? Les hommes sont d'importuns et froids consolateurs. Que de vœux alors, que de regrets, que de tendres protestations d'une inviolable fidélité ! Vous avez pleuré, et vous êtes redevenus chrétiens ; mais trop souvent ces beaux projets de conversion se sont dissipés avec l'orage ; le calme s'est rétabli sur les flots, et vous ne vous êtes plus souvenu des jours de la détresse. Il n'en est pas ainsi du prodigue, que je vous représente maintenant comme un modèle de pénitence. Il rentre en lui-même, mais c'est pour s'humilier, se frapper la poitrine, et reconnaître qu'il est puni avec justice. Sa première pensée se porte naturellement vers l'abondance de la maison paternelle. Entendez ses gémissements ; la douleur n'exhala jamais d'accents plus plaintifs : Hélas ! dit-il, que de mercenaires dans la maison de mon père ont du pain en abondance, tandis qu'ici je meurs de faim ! Quel état, et quel état ! Quoi ! tant de misères à la place du luxe, de tant de délices ! La condition du fils de famille pire que celle des serviteurs et des étrangers ! *Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus, ego autem hic fame pereo !* C'est le premier sentiment et comme

(1) *Is.*, XXVIII, 19.

le premier cri d'une âme touchée de la grâce. Vous l'avez éprouvé, pécheurs. Combien de fois, au milieu de vos désordres, dans ces moments plus calmes, où les passions font silence, et où vous n'étiez plus étourdi du bruit du monde, ne vous êtes-vous pas dit à vous-mêmes : Heureuses années de mon innocence, qui me les rendra ? Mes jours étaient sereins, mes nuits tranquilles; toutes mes joies étaient pures, nul remords ne venait en empoisonner la douceur. La table du Seigneur m'était ouverte ; je m'enivrais des délices de sa maison. Qu'ai-je perdu, et qu'ai-je trouvé? Que de mercenaires, oui, que de justes moins favorisés de la grâce, avec moins de secours et moins de lumières que moi, s'abreuvent à la source du bonheur, tandis que moi, vrai mercenaire, qui porte tout le poids de la chaleur et du jour, je suis réduit à me nourrir de mes larmes et à dévorer mon propre cœur ! *Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus, ego autem hic fame pereo !* Oui, plus d'une fois, mon frère, cette pensée a touché votre âme; peut-être en ce moment vous touche-t-elle encore. Grâce précieuse, ne la négligez pas, elle en amène d'autres à sa suite; c'est elle qui détermine le retour du prodigue.

2° *Il propose.* Vous le voyiez tout à l'heure abattu, désolé, tristement couché dans la poussière, n'attendant que de la mort la délivrance de ses peines : entendez-le, maintenant que la grâce l'a changé, prêtez l'oreille au langage nouveau qu'elle lui fait parler ; vous y reconnaîtrez les conditions et les vrais caractères de la pénitence chrétienne ; mais il faut vous les appliquer à vous-mêmes. Il ne s'arrête pas à de stériles réflexions qui découvrent la profondeur de la plaie sans y apporter le remède : sa résolution est prise; et d'abord il se lèvera : Je me lèverai, s'écrie-t-il en s'indignant contre lui-même d'avoir pu balancer un moment ; je sortirai de ces lieux si funestes à mon repos et à mon innocence : *Surgam !* Sortir de la corruption du péché, rompre avec les habitudes du péché, fuir les occasions du péché, voilà la première disposition pour recouvrer la justice. Dites-le donc avec lui, pécheur, la miséricorde aussi vous invite et vous presse : Oui, je me lèverai : *Surgam !* Ah ! je me suis assis trop longtemps dans les ténèbres et dans les ombres de la mort. Qu'il est profond l'abîme où je suis descendu ! mes pieds touchent pres-

que aux enfers, et c'est à peine si mes yeux peuvent de si loin entrevoir les clartés du ciel ; mais c'est du fond de cet abîme, Seigneur, que je crie vers vous, et vous entendez la voix de ma prière : *Surgam*, je me lèverai ! Et que fais-je ici, malheureux, couvert de honte et de boue, chargé de chaînes avilissantes ? Ah sortons, sortons de cette terre maudite, où j'ai semé l'iniquité et où je n'ai recueilli que les douleurs : *Surgam !* Je le sais, mes forces sont épuisées ; je me suis lassé dans les voies du péché ; un pesant fardeau m'accable ; je ne puis faire un pas sans la grâce, et la grâce, j'en ai si longtemps abusé ! mais la main du Dieu fort me soutiendra ; je me lèverai donc : *Surgam !* Eh ! où irez-vous, enfant coupable, malheureux ? Ah ! pouvez-vous le demander ? j'irai vers mon père : *Surgam et ibo ad patrem.* Admirez sa confiance et son amour. Il devrait dire vers son juge ; mais il connaît ses entrailles paternelles ; il sait que si un enfant peut cesser d'aimer son père, la nature parle toujours au cœur d'un père en faveur de son enfant même ingrat. Oui, M. F., vous ne savez rien de Dieu, si vous ne savez qu'il est amour. Il est père, et nul ne l'est autant que lui : *Nemo tam pater quam Deus.* Que vous êtes donc injustes quand vous nous accusez de faire Dieu méchant ! Eh ! qu'y gagnerions-nous ? Tous n'avons-nous pas besoin, et nous plus que les autres, d'espérer dans ses miséricordes ? Que vous demandons-nous pour prix de votre réconciliation, si ce n'est que vous commenciez à l'aimer ; que vous n'écoutiez pas l'esprit de crainte, mais l'esprit des enfants qui nous fait crier : Dieu notre Père : *In quo clamamus, Abba Pater!* Mais c'est vous, hommes timides et de peu de foi, qui n'osez pas vous ouvrir, vous livrer à lui, qui vous défiez de sa bonté, qui ne savez pas lui dire avec le Prodigue : Mon Père, j'ai péché : *Et dicam ei : Pater, peccavi !* Voilà le mot qu'il lui tarde le plus de prononcer ; cet aveu, qui coûte tant aux superbes, est un besoin pour son cœur ; il sent qu'il ne sera soulagé qu'à ce prix. Vous qui regardez la confession comme un joug, vous ne savez donc pas toute la douceur que l'on goûte à confesser ses fautes, à s'avouer faible et misérable ! Après les joies de l'innocence, les aveux du repentir sont la félicité suprême. Dieu les exige moins pour lui que pour nous-mêmes. Lui qui a fait le cœur de l'homme, sait bien qu'il ne peut pas

porter tout seul le poids de son crime ni le secret de ses remords, et que le coupable ne s'absout pas lui-même. Aussi, voyez comme le Prodigue est pressé d'avouer sa faute, comme au lieu de l'atténuer et de l'adoucir, il en relève l'énormité par la force des expressions, comme il est éloquent à s'accuser lui-même ! Il suffisait de dire : J'ai péché ; c'était assez pour son devoir ; mais ce n'était pas assez pour sa consolation. J'ai péché contre le ciel et devant vous ; j'ai outragé les droits de la conscience et ceux de la nature : *Peccavi in Cœlum et coram te.* Quelle étrange manière de demander grâce ! Est-ce bien là ce qu'il devait dire ? Ah ! ce n'est pas ainsi que l'on se justifie auprès des hommes. Excusez-moi, ma faute est une erreur, une surprise, un entraînement, une fatalité : voilà ce que l'on dit. Mais avec Dieu il faut un autre langage ; il faut lui dire avec David : Vous me pardonnerez mon péché, Seigneur, car il est grand : *Propitiaberis peccato meo, multum est enim.* Chrétiens, quel excès de bonté ! Quoi ! la grièveté de mon péché augmente ma confiance, et plus je suis pécheur, plus j'ai lieu d'espérer le pardon ! Oui, mon Dieu, c'est un titre à votre clémence que d'avoir beaucoup péché ; vos autres attributs me condamnent, mais votre miséricorde est à moi ; vous êtes vous-même ma miséricorde : *Deus meus misericordia mea.* Ne dites donc plus : Mon péché est trop grand pour qu'il puisse m'être pardonné (1). Votre péché est grand, mon frère, j'allais presque m'en réjouir ; votre péché est grand ! Eh bien ! aller trouver votre Dieu ; dites-lui : Seigneur, voilà un grand pécheur, il est digne d'intéresser votre bonté ; riche et généreux comme vous l'êtes, c'est une belle occasion de montrer les trésors et la magnificence de votre grâce : *Propitiaberis peccato meo, multum est enim.* L'humilité vient ensuite avec l'esprit de pénitence et de satisfaction. Je ne suis plus digne d'être appelé votre enfant : *Jam non sum dignus vocari filius tuus.* Oui, je le sais, il n'y a plus de retour pour moi à ces premières douceurs que je goûtais à votre service ; je ne mérite plus ces caresses, ces bénédictions de choix, dont vous favorisez vos enfants bien-aimés ; vous me les accorderiez, que, par respect pour vos dons, je vous prierais de retirer votre main paternelle. Ah ! pour ces âmes fidèles qui ne vous ont jamais

(1) Major est iniquitas mea quam ut veniam merear. *Gen.*, IV, 13.

quitté, à elles les grâces, les familiarités tendres, un repos aimable et délicieux dans le sein du Père de famille ; c'est le partage de l'innocence ; mais pour moi, c'est déjà trop d'honneur que vous m'admettiez au nombre de vos mercenaires, que vous me permettiez de vous servir dans les plus humbles offices de votre maison, et de recueillir les restes de votre table. J'ai bien été l'esclave du monde, pourquoi ne serais-je pas le vôtre ? Ce que j'ai souffert pour plaire à cet ingrat, ah ! si du moins je l'avais souffert pour vous ! Non, je ne veux plus chercher de consolations que dans mes regrets et dans mes larmes ; remettez en mes mains les intérêts de votre justice, et reposez-vous sur moi du soin de vous venger : *Fac me sicut unum de mercenariis tuis.*

3° *Il exécute.* L'exécution suit de près ces résolutions généreuses. Le Prodigue repentant n'écoute pas ces timides conseils qui ébranlent les volontés faibles : « Que dira-t-on de toi ? Tu vas prendre des engagements, es-tu sûr de les remplir ? Ne précipite rien, laisse mûrir ces projets, attends une occasion plus favorable. » Ni la longueur, ni la difficulté des chemins, ni la crainte, ni la mauvaise honte ne l'arrêtent. Il se lève, il marche à grands, il court retrouver son père. : *Et surgens venit ad patrem suum.* Mais la miséricorde épargne la moitié du chemin au repentir. Il était encore bien loin, et déjà le père a reconnu son fils. Ému de compassion, il accourt malgré son grand âge ; il a peine à en croire ses yeux, mais il en croit sûrement son cœur. Le cœur d'un père ne trompe pas. Du plus loin, ô mon Dieu, que vous voyez le pécheur essayer les premiers pas, les premiers efforts pour retourner à la vertu, vous lui tendez la main, vous l'attirez ; c'est la grâce qui le conduit et le guide, et c'est la grâce encore qui vient à sa rencontre : *Cum autem adhuc longe esset, vidit illum pater ipsius.* Et, maintenant, Chrétiens, venez voir le plus beau spectacle dans l'entrevue du père miséricordieux et du fils coupable. Le Prodigue allait tomber à genoux ; il est déjà dans les bras de son père. Quelles douces étreintes, quels tendres embrassements ! Il veut parler ; ses soupirs étouffent sa voix. Dans le trouble indéfinissable de sa joie et de sa douleur, il a perdu la forme de son discours et ne se souvient plus de ce qu'il s'était promis de dire. Il ne sait plus d'autre langage que celui des larmes ; ce langage est

compris. Deux cœurs s'entendent, dont l'un est malheureux, et l'autre compatissant. Le Père attendri ne répond rien : il oublie et la faute et le châtiment qu'elle mérite. Quels reproches peut-il faire à celui qui s'accuse ? Une seule pensée l'occupe. Il voit son fils dans un état déplorable, dépouillé, presque nu, à peine recouvert des lambeaux de la misère : « Vite, qu'on rende à son repentir la première robe de son innocence ; qu'on lui mette au doigt cet anneau, gage d'une alliance nouvelle; qu'il reprenne sa chaussure pour affermir ses pas dans les voies de la vertu; immolez le veau gras, apprêtez le festin, conviez nos voisins et nos amis ; que la plus douce symphonie anime cette fête de famille : car mon fils était mort, et il est ressuscité ; il était perdu, et il est retrouvé; il me semble que je ne suis père que d'aujourd'hui : *Mortuus erat, et revixit ; perierat, et inventus est.* O moment plus délicieux encore, quand le prêtre tient la main levée, non pour frapper, mais pour bénir ! quand les pleurs du ministre et du pénitent se confondent, et vont s'unir au sang de Jésus-Christ, pour former ce bain salutaire qui rend la vie et la santé à nos âmes ! Vous qui avez senti cette ivresse, racontez-le dans l'assemblée des fidèles : quel mélange inexplicable de souvenirs amers et de joies ravissantes ! Quelque chose de si vif et de si tendre se passe au fond du cœur, qu'on est tenté d'appeler bienheureuses ces fautes dont le repentir a tant de douceurs dans son amertume. Soulagée du poids qui l'oppressait, l'âme est prête à s'envoler au ciel sur les aîles de l'amour. Comme ces enfants qui sont plus chers à leur mère quand ils ont coûté à ses entrailles des déchirements plus douloureux, le bon Pasteur semble aimer de préférence la brebis infidèle qu'il a ramenée au bercail à force de fatigues et de sueurs. Ce n'est pas assez qu'il se réjouisse : il faut que le Ciel et la terre, que les anges et les hommes prennent part à sa joie. Ce n'est pas assez qu'il pardonne : il faut que le repentir obtienne les honneurs de la fidélité ; il faut que le Prodigue reprenne cette robe blanchie dans le sang de l'Agneau ; il faut que la table soit dressée, que la victime sainte soit immolée, et que le Dieu qui pardonne confirme ses lettres de grâce, en s'imprimant lui-même comme un sceau sacré sur le cœur du pécheur réconcilié. Justes, n'en soyez point jaloux; vous êtes toujours avec votre Père, tous ses biens

sont à vous. L'enfer seul doit s'attrister quand un pécheur revient à la pénitence.

Hélas! nous avons tous été des prodigues ; nous avons fui de la maison paternelle, nous avons marché par des sentiers difficiles, nous avons dissipé tous nos biens dans une terre étrangère. Que nous en est-il revenu ? La honte, l'indigence, une faim que rien ne peut satisfaire, un vide que rien ne peut combler, des ennuis, des déplaisirs mortels. Après avoir en vain parcouru toutes les routes pour trouver le bonheur, essayons enfin celle de la religion et de la vertu ; rentrons en nous-mêmes ; revenons au Seigneur. Le voilà qui vous appelle, qui vient au-devant de vous. N'endurcissez pas plus longtemps vos cœurs, ne vous obstinez pas contre vos remords. Levez-vous, allez au ministre de la réconciliation ; avec la charité de son Dieu, il a de plus la triste expérience de vos infirmités et de vos misères. La plus belle prérogative de Dieu, comme des rois, est le droit de faire grâce ; donnez-lui lieu de l'exercer en votre faveur ; n'enviez pas cette gloire à votre Maître ; n'enviez pas cette joie aux anges ; ne la refusez pas à nos larmes et à nos prières ; ne vous la refusez pas à vous-mêmes ; ce serait vous refuser la paix dans cette vie et dans l'autre, la félicité suprême, que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

MÊME PARABOLE

PAR M. L'ABBÉ DUQUESNAY

curé de S.-Laurent à Paris, aujourd'hui évêque de Limoges.

Misericordiâ motus est.
« Il fut touché de miséricorde. »
(*Luc.* 15, 20.)

Je viens aujourd'hui, mes bons et bien-aimés Frères et amis, je viens continuer la tâche que j'ai entreprise. Je viens essayer de ramener les pauvres âmes que le tableau de la justice divine n'aurait pas converties, et je les ramènerai bien sûrement par la considération de la bonté et de la miséricorde de mon divin Sauveur Jésus.

Ah! à la seule pensée des choses que j'ai à vous dire ce soir,

mille images gracieuses, douces, aimables, se présentent à mon esprit. Je sens que les paroles arrivent sur mes lèvres plus abondantes et pleines de suavité. Voulez-vous, mes Frères, dites, voulez-vous que je vous raconte en détail, et que je vous explique l'histoire de ce bon pasteur qui n'avait pour toute richesse que cent brebis ? Une de ces cent brebis s'échappe, elle s'en va, la malheureuse, l'infidèle... et voilà que le bon pasteur qui, par imprudence, ce semble, laisse les quatre-vingt dix-neuf autres, court et traverse les montagnes et les vallées, et ne s'arrête que lorsqu'il a mis la main sur la pauvre brebis qui s'était égarée : il la prend, il la saisit, non pas pour la châtier, mais pour la caresser, pour la mettre amoureusement sur ses épaules, pour la presser contre son cœur, et la rapporter au bercail. Ou bien préférez-vous que je vous dépeigne la joie de cette pauvre femme qui, pour tout trésor avait un talent, un seul, qui le perd, qui l'égare, et qui bouleverse sa maison ; puis, ayant retrouvé son talent, elle invite ses voisins, ses amis, ses compagnes ; elle se réjouit et fait une fête ? Ou bien, aimez-vous mieux que je vous dise les transports de joie, l'ivresse de ce bon père, père d'un enfant prodigue mais repentant, mais désormais fidèle ? Laquelle de ces pages de l'Évangile vous paraît plus propre à toucher votre cœur, et à vous inspirer des sentiments de confiance envers Dieu ?

Je crois, mes Frères, deviner vos désirs et interpréter vos sentiments. Eh bien, oui, ce soir, ensemble, comme de bons amis, sous les yeux du bon Dieu, notre Père, nous allons méditer la parabole de l'enfant prodigue. Ce n'est pas une histoire qui vous est étrangère : c'est une image fidèle où chacun de vous se reconnaîtra, où, sans avoir besoin d'autre interprète que son propre cœur, chacun s'écriera vingt fois pendant ce récit : Ce bon Père, ah ! c'était donc, c'était Notre-Seigneur Jésus-Christ ; cet enfant prodigue, mais aujourd'hui repentant, désormais fidèle, ah ! c'est moi, pauvre âme !... Implorons sur cette instruction, qui sera utile à bien des âmes, implorons la lumière de Dieu par l'intercession de la Sainte Vierge Marie. *Ave, Maria.*

I.

Un père avait deux fils, deux seulement, tant est petit le

nombre des enfants de Dieu. Le plus jeune lui dit un jour : Mon père, donnez-moi la portion d'héritage qui me revient : *Pater, da mihi portionem substantiæ quæ me contingit.*

Je ne sais, en vérité, de quoi je dois m'étonner davantage, ou de la bonté et de la condescendance du père, ou de l'ingratitude et de l'insolence du fils. Avez-vous remarqué ? Il est jeune encore. Ordinairement, à cet âge, le sentiment de la piété filiale est dans toute sa fraîcheur et dans toute sa force ; on ne connaît d'autre amour que celui des parents : en eux reposent les plus chères affections du cœur. Notre jeune homme a brisé tous ces liens de respect et de dépendance, et il dit à son père : Donnez-moi la portion de bien qui me revient : *Pater, da mihi portionem substantiæ quæ me contingit.*

Ah ! malheureux, tu oublies que tu es son fils ? quoi ! tu t'impatientes de sa trop longue vie ; tu lui demandes ta part d'héritage, et ton père est encore vivant !.. Arrête, imprudent jeune homme, ne dis pas un mot de ce que tu médites ; ce serait causer la mort de ton père — Je dois sans doute beaucoup à mon père ; mais je ne puis pas toujours rester sous cette gênante tutelle du premier âge ; l'heure de mon émancipation est venue, et c'est elle, c'est ma liberté que je réclame : *Pater, da mihi portionem substantiæ quæ me contingit.*

Et que demandes-tu donc dans la maison de ton père ? Un jour, tous ces riches domaines seront à toi ; déjà tu en as la jouissance... Ah ! combien voudraient avoir tes espérances ! combien voudraient posséder ce que tu possèdes ! La vie la plus riante, sans la liberté, n'est qu'une lente agonie. J'éprouve un besoin que ne peuvent satisfaire ni les caresses de mon père, ni l'empressement de mes serviteurs, ni mes riches espérances ; j'éprouve le besoin de la liberté : *Pater, da mihi portionem substantiæ quæ me contingit.* — Ah ! mon fils, s'écrie le vieillard tout en larmes ; ah ! c'est moi qui suis ton père ; c'est moi qui t'ai reçu dans mes bras, qui ai joui de ton premier sourire. T'en souvient-il ? dans les épanchements de ta tendresse, tu me disais, tu me répétais que tu m'aimais, que ta vie tout entière se passerait à côté de moi, que tu serais la consolation de ma vieillesse. J'ai accepté cette espérance, je me suis cru le plus heureux des pères. Je me disais : Hé bien ! quand viendra pour

moi le moment du dernier passage, mes fils, mes deux fils seront là près de ma triste couche, l'un à ma droite, et l'autre à ma gauche ; et moi, vieux Jacob, je les bénirai l'un et l'autre, je bénirai leur postérité, et, mes mains dans leurs mains, en signe d'un éternel amour, je m'endormirai doucement dans le Seigneur... Ah ! mon fils, voudrais-tu m'enlever, m'arracher cette espérance ?... Mais l'âme du prodigue ne sent rien; il est dominé par une seule pensée, la pensée de la liberté; et il dit, il répète ces paroles insolentes : Mon père, donnez-moi le bien qui me revient : *Pater, da mihi portionem substantiæ quæ me contingit.*

Mes Frères, je crois être assez sûr de vos cœurs pour dire qu'en ce moment, en m'entendant, vous condamnez sévèrement ce jeune homme... Prenez bien garde, n'allez pas si vite à condamner l'enfant prodigue. C'est le commencement de votre histoire. Vous souvient-il de ces années qui ont précédé et qui ontsuivi votre première communion? Permettez-moi de vous rappeler ce souvenir le plus pur de toute votre vie ; alors vous étiez vraiment les enfants chéris, les enfants gâtés de Dieu, vous vous répandiez en prière aux pieds des saints autels. Quand revenaient les fêtes solennelles, on vous voyait avec votre mère ou avec vos jeunes amis, on vous voyait à la table sainte, et plus d'une fois le prêtre du Seigneur fut dans l'admiration de votre foi. Il vit avec respect couler de vos yeux des larmes de piété et de religion, et vous étiez heureux alors.

Mais voilà qu'un jour je ne sais quel changement s'est fait : est-ce par une suggestion perverse, est-ce par une curiosité malicieuse? Je ne sais ; mais voilà qu'un jour, vous, enfants de parents si chrétiens, d'une famille si respectable, vous pour qui la pratique des vertus était si facile, vous avez dit, non pas de bouche, cela importe peu, mais vous avez dit dans le langage de vos œuvres, de vos actions : J'ai quatorze ans, j'ai dix-huit ans, je vois la religion abandonnée par à peu près tous ceux de mon âge ; j'entends parler de certains plaisirs, de certaines libertés : je veux savoir par moi-même ce que c'est : Mon père, donnez-moi la portion d'héritage qui doit me revenir.

Ah ! mes Frères, ce ne fut pas sans combats, et je raconte ici votre histoire. Dieu vous fit entendre de sages remon-

trances par votre conscience, par les conseils de vos parents, par la voix de ce vieux père qui était alors le guide de votre jeunesse. Quoi ! vous disait-il, abandonner déjà le parti de la vertu, fréquenter cette compagnie dangereuse, aller dans ce lieu, vous laisser dominer par l'habitude, par le respect humain ! O mon fils, n'allez pas sacrifier là votre temps, ne recherchez pas ses coupables jouissances. Et vous, que lui répondiez-vous ? Avide d'indépendance, vous avez réclamé votre liberté, et, encore une fois, par vos actions encore plus que par vos lèvres vous avez dit : *Pater, da mihi portionem substantiæ quæ me contingit.* « Mon père, donnez-moi la portion d'héritage qui me revient. » Dieu n'ayant plus besoin de vous, Dieu ne voulant pas d'un hommage forcé, contraint, vous a laissé prendre ce que vous cherchiez avec tant d'ardeur : ce furent des moments d'ivresse entremêlés et suivis de beaucoup de regrets, de beaucoup de remords, de beaucoup de déceptions, vous en conviendrez ; tandis que votre ami demeuré fidèle amassait des mérites qui depuis se sont sans cesse accrus et multipliés.

N'est-il pas vrai que c'est là le commencement de votre histoire ?

A peine le Prodigue est-il maître de son bien, que, pour réaliser tout de suite une grande somme d'argent, il vend à un étranger son patrimoine : peu lui importe qu'à ces lieux se rattachent des souvenirs touchants ; il vendra ces souvenirs pour de l'argent. Peu lui importe que le bien soit le fruit des labeurs de son vieux père : il vendra les sueurs de son père pour de l'argent ; et quelques jours après, notez bien, après quelques jours, *non post multos dies*, il part, et s'en va emportant son trésor. Il va, non dans un pays voisin où son père eût pu le surveiller, où son père eût pu lui faire parvenir de sages conseils ; mais il marche à grandes journées, et ne s'arrête que lorsqu'il est arrivé dans un pays lointain et tout peuplé d'étrangers : *Peregre profectus est in regionem longinquam.*

Ainsi, vous, mon pauvre frère, après avoir pris le parti de goûter le plaisir de cette indépendance, de cet affranchissement du joug religieux, qu'avez-vous fait ? Vous avez évité soigneusement les assemblées pieuses, les rencontres chrétiennes, la rencontre de ce prêtre, de cet ami, de ce parent

qui eût enfoncé dans votre conscience la pointe du remords. Après quelques jours vous vous étiez enfoncé dans les plaisirs du monde, dans la patrie de l'iniquité, et plusieurs de vous me le disaient ce matin, un abîme a appelé un autre abîme : *Abyssus abyssum invocat.* Oh ! en ce moment, mes Frères, vous étiez loin de Dieu. *Profectus est in regionem longinquam.*

Comment vous dépeindre la nouvelle vie du Prodigue ? On le voit paraître en public dans le faste de l'opulence, environné de jeunes gens licencieux comme lui ; il est au milieu d'eux comme un roi : il a de l'argent, il est jeune : ils le flattent à l'envi ; ils le caressent. Le prodigue, jaloux de mériter les éloges de ses nouveaux amis, sacrifie comme vous, mes Frères, à l'opinion du monde, multiplie les fêtes, les danses, les festins ; il y passe les jours et les nuits ; il y sacrifie sa jeunesse, sa considération, ses affections de famille, sa fortune ; tout y passe, tout s'en va par là... Et cependant il éprouve au dedans de lui un abîme, un vide qu'il ne peut combler.

Un soir ses amis vantaient la splendeur de la fête de la veille, et proposaient de nouveaux projets pour le jour suivant. Car c'était pour les voluptueux une grande affaire que le choix de leurs plaisirs. Le prodigue adopte les idées les plus extravagantes... Mais il faut de l'or ; tous ses amis lui en demandent, tous tendent la main... Le prodigue cherche, et il ne trouve plus rien. Son anxiété est grande, il cherche encore, et il reconnaît qu'il ne lui reste plus rien, pas même une obole, et il lui faut humblement avouer son indigence et solliciter le secours de ses amis. Ses amis, ah ! il les voit s'en aller les uns après les autres ; quelques-uns même lui reprochent durement la déception qu'ils éprouvent ; les autres le raillent avec amertume ; tous s'en vont, et le laissent seul sans une obole.

Cette position est critique : mais ce n'est que le commencement de malheurs plus grands. Il survint dans ce pays, dit l'Évangile, une grande famine, *facta est fames valida in regione illa*, et le texte sacré nous fait comprendre ce que le Prodigue eut à en souffrir par un seul mot ; mais je vous avoue que lorsque pour la première fois je lus cette parole, j'en fus saisi profondément ; voici cette parole : Et le

prodigue eut faim, il commença à avoir faim, *et ipse cœpit egere*. Il eut faim, c'est-à-dire que tous ses sens sont douloureusement affectés, ils demandent une nourriture qu'il ne peut leur donner. Il eut faim, c'est-à-dire que ses yeux étincelaient, ses dents se montraient menaçantes, aiguisées comme un glaive ; sa la langue était désséchée ; ses mains se contractaient ; elles broyaient tout ce qu'elles pouvaient saisir. Il eut faim, c'est-à-dire que sa tête était creuse, il lui venait de sombres pensées, il éprouvait dans tout son être des sensations tristes. Il eut faim... oh ! la profonde parole, et que n'ai-je le temps de vous la développer, mes Frères !... Cette faim qui fait que l'homme se tord dans les convulsions du désespoir, cette faim qui fait grincer les dents, voulez-vous la connaître? C'est le remords, c'est le vide, c'est le malheur, c'est cette tristesse à laquelle vous n'avez jamais pu échapper, et qui vous poursuit aussi, vous, pauvres pécheurs. Vous aussi vous avez eu faim. *Et ipse cœpit egere.*

Un dernier bien restait au Prodigue, bien sacré, la liberté, pour laquelle il avait quitté la maison de son père ; eh bien, il va vendre sa liberté. Le voyez-vous allant de ferme en ferme, de maison en maison, offrant sa liberté à si vil prix qu'on voudra lui en donner ; et, dès qu'il trouve un acheteur, le marché est conclu. Il ne se possède plus, il est esclave ; son maître peut le laisser vivre, peut le faire mourir, le traiter comme il veut, le Prodigue n'a pas le droit de se plaindre, il est esclave ; l'esclave, c'est la propriété du maître, comme un meuble chez moi est ma propriété.

Mais que faire de ce jeune homme? Quelle fonction lui confier pour qu'il puisse couvrir son maître de ses dépenses ? Il ne peut l'appliquer aux nobles travaux agricoles, encore moins lui confier l'administration de sa maison. Son maître l'enverra dans une métairie, et lui confiera la garde des pourceaux : *Et misit illum in villam suam, ut pasceret porcos.* Je le vois, cet infortuné jeune homme, chasser devant lui ce vil troupeau de bétail. Quelquefois il s'assied à l'ombre d'un arbre, et de là il regarde tous ces animaux allant et venant ça et là, et se disputant leur dégoûtante nourriture.

Juste ciel, mes Frères ! son indigence est si profonde, l'avarice des maîtres qu'il sert est si dure qu'il lui vient une pensée que vous n'auriez pas devinée seulement si vous ne

connaissiez le texte sacré : pour apaiser sa faim il en est réduit à désirer les restes de ces animaux immondes : *Et cupiebat implere ventrem suum de siliquis quos porci manducabant*. Ah ! infortuné jeune homme, où est la vigueur de ta jeunesse, où est ta fierté naguère légitime ? Tu es esclave ! tu te meurs de faim, et tu en es réduit à disputer à des pourceaux le gland qui les nourrit !... c'est-à-dire que tu voudrais bien changer ta nature d'homme contre leur nature de brute, et encore tu ne peux pas satisfaire cet infâme désir !... O dégradation profonde ! ô fruit amer de la rebellion contre l'autorité paternelle !...

Mais, encore une fois, mes bien-aimés Frères, ceci n'est pas une vaine parabole, c'est l'histoire, l'histoire fidèle de quelques-uns d'entre vous, de ceux qui sont livrés à l'habitude du péché, qui ne peuvent pas, je me trompe, ils le pourraient bien, car on peut toujours, mais qui pour le moment n'ont pas de courage, parce qu'ils ne veulent pas sortir du péché. Vous aussi, mes Frères, après avoir pris la ferme résolution de goûter par vous-mêmes les fruits du péché, vous avez vendu vos plus précieuses inclinations, les traditions chrétiennes que vous aviez reçues dans votre famille, vos vertus, vos mérites, votre innocence baptismale, votre âme enfin sauvée par le sang du divin Sauveur Jésus ; vous avez audacieusement vendu tout cela, trafiqué de tout cela ; et puis après cette vie dont je vous parlais tout à l'heure, est venu l'esclavage ; vous êtes devenus esclaves des besoins charnels. Si vous me dites non, je vous dirai que vous êtes devenus esclaves de la cupidité. Si vous me dites non, je vous dirai : Vous êtes devenus esclaves du respect humain. Si vous me dites non, je vous dirai : Vous êtes devenus esclaves des jouissances et des vanités de ce monde, n'importe lesquelles ; mais la preuve que vous êtes esclaves, c'est qu'aujourd'hui, malgré les lumières de votre raison, malgré que vous vous dites : C'est vrai ! à tout ce que ce prédicateur me dit depuis six semaines, je n'ai rien à répliquer ; malgré tout cela, vous ne vous convertissez pas. — Et pourquoi ne pas faire le premier pas ? Parce que vous êtes esclaves du démon, n'importe lequel, le démon de l'impureté, le démon de l'orgueil, le démon de l'avarice s'est emparé de vos sens intérieurs et extérieurs, et alors il les occupe à des œuvres d'iniquité.

Mes Frères, ah ! si j'entre dans ce détail, c'est parce que cela n'est vrai que trop souvent. Il est de ces esclaves du péché qui ont été jusqu'à désirer changer leur nature d'homme contre la nature de la brute, des esclaves qui ne sont arrêtés par aucun instinct de dignité et de vertu ; mais ils ne peuvent pas, car Dieu a mis au fond du cœur de tous les hommes, un goût, un amour de la vérité qui est plus fort que nos mauvais penchants.

Ah ! je m'étais proposé, ce soir, de persuader, d'amollir vos pauvres âmes par le récit de la bonté de Dieu ; et je me surprends encore à vous parler de vos iniquités et de vos péchés... Hélas ! mes Frères, c'est qu'il est impossible de parler de la miséricorde divine sans mettre en regard nos iniquités. Ah ! maintenant, mes Frères, j'ai hâte de vous parler le langage pur de la miséricorde. Voyons-en donc le tableau dans le retour de l'Enfant prodigue. Ce sera le sujet d'une seconde réflexion.

II

A quoi s'attend-on dans ce récit ? Quel doit-être, selon vous, mes Frères, le dénouement de cette histoire ? Ou bien le prodigue va mourrir de faim, ou bien le désespoir s'emparera de lui et il se donnera la mort de ses propres mains. Voilà quelle doit être, d'après les prévisions humaines, la fin tragique de cet infortuné... Eh bien, vous vous trompez, mes Frères. Vous ne connaissez pas les merveilleuses ressources de l'homme quand il est aidé et soutenu par la grâce de Dieu.

Tout à coup une sorte de résurrection s'opère dans le Prodigue : ses traits s'animent, s'illuminent ; ses yeux sont fixes ; il est dans l'attitude d'un homme qui pense, qui réfléchit... Et, en effet, il rentre en lui-même : *In se autem reversus*... Oh ! que je voudrais pouvoir pénétrer dans ce pauvre cœur et analyser tout ce qui s'y passe. C'est d'abord comme un chaos ; et puis peu à peu la lumière pénètre et l'ordre se fait, et le prodigue voit comme trois tableaux devant lui : son passé, son présent, son avenir. Son passé : il y a quelques années qu'étais-je ?... Et il se rappelle tous les délicieux souvenirs de la maison paternelle : il se promène par la pensée à travers les champs et les jardins, ou bien il est assis au foyer domestique, à côté de son père, et l'entend

raconter de merveilleuses histoires et lui donner de sages conseils. Puis il aperçoit distinctement la cause de tous ses désordres : ah ! c'est cette fatale idée d'indépendance, de liberté ; depuis ce moment, ses jours n'ont plus été marqués que par le chagrin. Le Prodigue voit tout cela, il y pense, il y réfléchit : *In se autem reversus.* Et aujourd'hui, quelle est ma position ? Il se voit tel qu'il est, esclave, se mourant de faim, réduit à garder les pourceaux et à leur disputer le gland qui les nourrit. Ah ! les couleurs sous lesquelles il se représente sa vie d'autrefois, elles sont tout autres. Autrefois il disait qu'il obéissait à sa nature, à la destinée de ses penchants. Aujourd'hui il reconnaît que c'était la dépravation de sa nature, un entraînement honteux, un avilissement qui le couvre de honte et de confusion. Il en convient, il l'avoue. — Et puis ce soir, demain ; qui serai-je ? Quel sera mon sort ? — Il voit la mort se dresser devant lui, il sent par avance les inexprimables déchirements de l'agonie. L'horizon de sa pensée s'élargit : il voit tous les animaux se jeter sûr son cadavre, en dévorer la chair et les os. Chose étrange ! Cette pensée, que le Prodigue devrait repousser loin de lui avec horreur, le Prodigue s'y arrête avec une sorte de complaisance. Il entend des reproches, des reproches amers, mais il entend aussi une voix qui l'excite à la confiance. Le remords qui l'éclaire lui montre des abîmes dans la conscience ; mais elle lui fait voir aussi un petit chemin, une petite issue par laquelle il peut revenir.

Ainsi Dieu, mes Frères, agit à votre égard dans cette retraite. Ah ! sans doute, du haut de cette chaire, plus d'une fois des paroles sévères, plus d'une fois des reproches sont descendus sur vous. Nous vous avons dit : Tu es cet homme-là ; tu es cet homme infâme et déshonoré ; mais en même temps vous avez entendu une invitation à la confiance envers Dieu ; plus d'une fois, nous vous avons obligés à visiter, à scruter tous les abîmes de votre conscience, et vous avez frémi ; mais aussi une divine lumière vous a montré une issue par laquelle vous pouvez revenir à Dieu.

Notre Prodigue, appelons-le désormais notre heureux pénitent, ne se contente pas de former des souhaits ; il ne dit pas seulement : ah ! je voudrais bien être dans la maison de mon père ; je serais heureux si j'étais au nombre de ses ser-

viteurs ; il ajoute tout de suite et avec résolution : *Surgam, et ibo ad patrem meum ;* je me lèverai, et j'irai vers mon père. Sans doute il me sera difficile de tromper la vigilance de mes maîtres, de rompre les liens de mon esclavage. N'importe, je ferai comme je pourrai ; je me traînerai, s'il le faut, sur mes genoux et sur mes mains ; mais je veux, je veux revoir mon père. Je suis un enfant rebelle, dénaturé, indigne de porter l'honorable nom de mon père ; mais enfin il ne m'a pas maudit, il ne m'a pas renié... Ah ! mon père, mon généreux père, c'en est fait ; je vous ai délaissé, mais je reviens à vous. *Surgam et ibo ad patrem meum.* La confiance qui se fait jour dans son âme ne lui fait pas perdre de vue le souvenir de ses fautes. « J'irai à mon père, dit-il, je me jetterai à ses pieds, j'embrasserai ses genoux ; je couvrirai ses mains de larmes et de baisers, et je lui dirai : Mon père, non je ne mérite pas d'être appelé votre fils ; mais que je vous voie, que je vous embrasse, et c'en est assez pour moi.

O mes Frères ! ô enfants prodigues qui êtes ici ! le beau modèle à suivre ! Dites donc vous aussi : C'en est fait, je veux me convertir à la fin de cette retraite. Qu'importe ce qu'il m'en coûte pour rompre cette liaison, pour faire le sacrifice de cette amitié, pour renoncer à ce passé coupable ! Que les autres parlent de moi, qu'ils rient, qu'ils me blâment, qu'ils me remarquent, c'en est fait, je veux me convertir, je veux être un homme conséquent avec moi-même, un homme complet. *Surgam et ibo ad patrem.* Je m'attends à des ennuis, je m'attends à des chutes peut-être ; mais n'importe, je ferai comme je pourrai, je monterai sur toutes les pierres du chemin, c'est-à-dire sur la prière, les sacrements, les bonnes œuvres ; enfin je ferai comme je pourrai, mais je veux être chrétien, je veux me convertir, je veux mettre ma conduite d'accord avec ma conscience. *Surgam et ibo ad patrem meum.* Il est vrai, j'étais un enfant rebelle ; il y a vingt ans, quarante ans, cinquante ans que j'ai abandonné la maison de mon père, mais il ne m'a pas renié, mais il ne m'a pas maudit ; plus je suis coupable, plus sa miséricorde éclatera, plus ma reconnaissance sera vive. O mon père, mon généreux père, c'en est fait, je me lève et je viens à vous. *Surgam et ibo ad patrem meum* Et tout de suite, tout de suite, il se lève et il marche à son père. *Surgens venit ad patrem suum.*

Ah ! qu'il fait bien de ne pas tarder ! S'il eût remis au lendemain, peut-être fût-il mort de faim, peut-être son maître eût-il deviné son projet. S'il eût tardé un jour, un moment, il fût peut-être mort dans les liens de l'esclavage.

Ah ! que d'âmes, pendant ce jubilé, en nous entendant, formeront de belles résolutions ! mais, parce qu'elles différeront, parce qu'elles auront hésité quand la grâce parlait et les poussait vers Dieu, elles mourront dans l'iniquité. Un Père de l'Église a dit que le grand nombre des réprouvés, ce ne sont pas des impies, ce ne sont pas des incrédules ; ce qui forme la majorité des réprouvés dans les enfers, ce sont des hommes qui disaient : « Je me convertirai, je l'espère bien, je ne mourrai pas dans mon péché ; mais pas maintenant, plus tard, une autre fois... »

Ah ! mes Frères, profitez donc de l'exemple des autres, et ne soyez pas comme ces malheureux que la faim dévore sans cesse.

Il y avait longtemps que le Prodigue avait quitté la maison paternelle ; comme vous, il y a longtemps que vous avez quitté le service de Dieu, tout en l'aimant cependant au fond de votre cœur. Rien n'avait pu cicatriser dans le cœur du père, la blessure que lui avait faite l'ingratitude de son fils. Ce vénérable vieillard languissait, il soupirait après son enfant ; tout ce qu'il voyait lui rappelait son fils absent. Apercevait-il un jeune homme prospérant par ses qualités, par ses talents, il se disait : « Mon fils annonçait toutes ces heureuses dispositions ; s'il fût resté près de moi, il aurait été l'orgueil de mes vieux ans. » Voyait-il un mendiant à peine vêtu de haillons, il soupirait et disait : « Mon enfant, peut-être, est dans ce triste état. » Chaque soir, comme la mère de Tobie, il montait sur les tours de la ville, et de là, il regardait au loin, comme si son fils devait venir ; chaque jour il était trompé, et cependant il ne se décourageait pas. O admirable anxiété du cœur paternel, non, non, tu ne seras pas toujours trompée ! ô saintes espérances du cœur paternel, non, non, vous ne serez pas toujours vaines !

Un jour donc... c'est l'image de la miséricorde de Dieu que je médite en ce moment..., un jour donc qu'il était à sa place accoutumée, regardant sur la route, voilà qu'il aperçoit dans le lointain un homme qui paraît s'avancer péni-

blement, et, soudain, ses entrailles s'émeuvent, son cœur s'agite, sa vue se trouble. Cet homme, quel est-il ? quelque étranger, un voyageur, un mendiant peut-être. Mais le vieillard s'apprête à courir... Arrêtez, vieillard vénérable, vous vous trompez, ce n'est pas votre fils. Voyez plutôt cet extérieur misérable, ces traits amaigris, cette marche lente et pénible... ce n'est pas votre fils, si brillant de jeunesse et de santé. — Laissez-moi, s'écrie le vieillard, que son cœur avertit ; laisse-moi courir, c'est mon fils !... — O père trop tendre, votre amour vous aveugle ; attendez au moins qu'il soit venu tomber à vos pieds, qu'il vous ait demandé pardon... — Laissez-moi, vous dis-je, c'est mon fils ! — Mais il vient à vous parce qu'il ne lui reste plus rien, parce qu'il a besoin de vous. — Ah ! je veux courir au-devant de lui ; laisse-moi, c'est mon fils... Et ce vieillard, ardent comme un jeune homme, s'élance ; il atteint son fils, et le père et le fils s'embrassant tous deux, s'étreignant tous deux, confondent leurs larmes et restent longtemps embrassés...

Ah ! c'est là l'image attendrissante de votre bonté, ô mon Dieu ! c'est vous qui êtes ce bon père ! Pendant cette retraite, pendant ce carême, vous nous voyez venir de loin, vous souriez à nos premières démarches, et avant même que nous soyons humiliés, déjà vous nous faites sentir la douceur de vos caresses et de vos embrassements.

Ce n'est, mes Frères, ce n'est qu'après les premiers épanchements de la piété filiale et de l'amour paternel, que le Prodigue enfin peut parler, et, à travers ses larmes, ses soupirs, il dit à son père, en prenant ses mains entre ses mains : « Père, père, je ne suis pas digne d'être appelé votre fils ; *Jam non sum dignus vocari filius tuus.* Mettez-moi au nombre de vos serviteurs. *Fac me sicut unum de mercenariis tuis.* Ah ! j'ai péché contre le ciel et contre vous. *Peccavi in cœlum et coram te.* »

Ce père, loin de se répandre en reproches, donne aussitôt ses ordres : « Serviteurs, apportez sa première robe, mettez-lui un anneau au doigt, et à ses pieds une chaussure nouvelle... *Cito proferte stolam primam, et induite illum, et date annulum in manum ejus, et calceamenta in pedes ejus.*

Mes Frères, avez-vous pris garde ? Avez-vous reconnu le sacrement de la pénitence ? Tous les jours d'absolution gé-

nérale, pour vous cette merveille se renouvelle. Demain, vous aussi, là-bas, dans un confessionnal, agenouillés aux pieds de votre père, vous lui direz : « Mon père, je ne suis pas digne d'être appelé votre enfant ; j'ai péché contre le ciel et contre vous... » Et le prêtre, sans vous adresser un mot de reproche que vous mériteriez pourtant, murmurera de mystérieuses paroles, et les anges descendront du ciel, apportant une robe blanche ; ils en revêtiront votre pauvre âme ; elle sera belle, blanche, immaculée, comme au jour de votre baptême et de votre première communion. Demain, au tribunal de la pénitence, on vous mettra un anneau au doigt, c'est-à-dire que l'alliance si malheureusement rompue entre vous et Dieu sera rétablie ; vous rentrerez dans vos droits d'enfants de Dieu. Demain, au confessionnal, une chaussure nouvelle vous sera donnée ; c'est-à-dire qu'en sortant de là vous serez forts, vous serez inébranlables pour marcher avec ardeur dans le chemin de la vertu.

Est-ce tout ? la réconciliation est-elle faite ? Non, pas encore ; cela ne suffit pas au cœur du père de famille : « Serviteurs, amenez la plus belle, la plus grasse des victimes ; tuez-la et mangeons-la, et réjouissons-nous ; car mon fils que voici, il était perdu, et je l'ai retrouvé ; il était mort, et il est ressuscité.

Eh bien ! pasteur de cette paroisse, montez à l'autel, faites descendre la victime sainte, immolez-la par le glaive mystique des paroles de la consécration ; dressons la table, qu'elle soit longue, qu'elle soit large, et mangeons, et réjouissons-nous, car ces fils que voici, ils étaient perdus, et ils sont retrouvés ; ils étaient morts, et ils sont ressuscités.

O âmes fidèles ! ne soyez pas jalouses de l'accueil empressé fait à vos pauvres frères et à vos sœurs malheureuses ; mais, bien au contraire, confondez votre joie avec la nôtre ; et après-demain, jour de la communion générale, faisons une grande fête dans cette paroisse, dites avec nous : « Mangeons, réjouissons-nous, car ces fils, ces enfants que voici, ils étaient perdus, et ils sont retrouvés ; ils étaient morts par le péché, et ils sont ressuscités. »

Ah ! mes Frères, ce ne sont pas là de vaines images, ce sont des vérités attendrissantes. Oh ! amour à notre Seigneur Jésus-Christ, car c'est lui qui est ce bon père ; oh ! disons-

lui tous ensemble : « Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces. C'en est fait, Seigneur, je me rends, je me convertis ; il ne sera pas dit que je résisterai toujours aux avances de votre grâce. Jouissez, jouissez enfin du bonheur de me voir à vous. O mon Dieu ! encore un miracle de votre grâce pour toucher les cœurs endurcis qui se trouvent ici. Nous tous ensemble nous vous adorons aujourd'hui, demain, après-demain, toujours. Mon Dieu, je vous aime, oh ! je vous aime de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces, aujourd'hui, demain, après-demain, toujours, pendant toute l'éternité ! » — Ainsi soit-il.

MÊME PARABOLE

PAR M. L'ABBÉ COMBALOT

missionnaire apostolique.

Filius meus mortuus erat, et revixit; perierat, et inventus est.
Mon fils était mort et il revit, il était perdu et le voilà retrouvé.
(*Luc*, XV, 24.)

Ces paroles brûlantes de charité nous révèlent la vivacité des sentiments de ce bon père pour son fils malheureux, qui, après s'être égaré, est revenu au toit paternel. Heureux vieillard, il lui est donné de revoir cet enfant chéri, de le presser sur son cœur amoureux, de l'arroser de ses larmes ; et quelle que soit la cause de son retour, il lui prodigue ses caresses et se livre à l'excès de sa joie en s'écriant : Mon fils était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et le voilà retrouvé ! Oh ! peut-il alors dire avec le vieux Jacob : « Je descendrai consolé dans la tombe, puisque mes yeux ont vu mon fils bien-aimé. » Il ne considère pas quel est le motif qui lui ramène son fils ; il ne sait qu'épancher sa tendresse par ces paroles : Mon fils était mort, et il revit ; il était perdu, et le voilà retrouvé. La mesure de son amour pour ce fils qui lui est revenu est aussi grande que longs furent ses égarements. Il oublie les écarts de son fils pour ne se souvenir que de sa miséricorde. Sa tendresse seule entoure son enfant retrouvé.

Telle, mes frères, et plus vive encore, est la charité de Jésus-Christ pour les pécheurs. Qui dira la joie de son cœur quand un prodigue vient se jeter à ses pieds pour lui faire l'aveu de sa profonde misère et conjurer sa miséricorde contre sa justice? Qui dira son bonheur quand un pécheur, qui a long-temps voyagé dans le sentier tortueux des passions, se souvient qu'il a un père tendre? quand, brisant les chaînes de ces tyrans qui l'accablent, cet enfant rebelle tend les mains vers son Dieu, alors les foudres de la vengeance tombent éteintes à ses pieds. Dieu se rappelle qu'il est père, ses entrailles de père parlent bien haut, et les bras de sa miséricorde s'ouvrent pour étreindre son enfant et lui pardonner.

Pour moi, mes frères, j'éprouvais le besoin d'épancher mon cœur; il me tardait de vous parler de cette touchante bonté de mon Dieu, de son amour immense, de sa longanimité à attendre le pécheur. Les vérités terribles consternent et refoulent souvent le repentir au fond du cœur désolé, car l'homme dominé par les passions est si à plaindre, il est si digne de pitié, d'intérêt! Quelquefois, après être resté insensible aux coups des tonnerres de la justice, un mot, un seul mot du cœur le ramène. Le charme irrésistible de la confiance triomphe de ses opiniâtres résistances; il tombe aux genoux de son père et lui dit: Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous. Mes frères, tels ont toujours été dans tous les temps, les merveilleux effets de la parabole du l'enfant prodigue, qui nous offre un tableau si touchant de repentir et de la miséricorde. Puissé-je vous émouvoir dans l'exposition de cette page si consolante de notre évangile, et vous faire rentrer en vous-mêmes.

Je distingue deux parties dans l'histoire attendrissante du prodigue: 1° le tableau de ses égarements; 2° la ravissante peinture de son retour.

Vierge sainte, donnez-moi des paroles persuasives qui trouvent le chemin du cœur. Vous êtes appelée d'un nom qu'il nous est si facile d'entendre prononcer, le refuge des pécheurs: *Refugium peccatorum!* Réalisez cette glorieuse appellation à notre égard. Nous nous sommes éloignés de la vie, obtenez notre retour; il sera votre ouvrage, et nous vous bénirons éternellement. *Ave, Maria!*

PREMIER POINT.

Tableau des égarements de l'Enfant Prodigue.

Un père, dit notre évangile, avait deux fils, et le plus jeune dit à son père : Mon père, donnez-moi ce qui doit me revenir de votre bien : *Homo quidam habuit duos filios ; et dixit adolescentior ex illis patri : Da mihi portionem substantiæ quæ me contingit.* Que manquait-il à ce fils sous le toit paternel ? Il avait tout ce qui peut satisfaire des désirs légitimes : naissance illustre, abondance de toutes sortes de biens; il était l'objet des tendresses maternelles et des soins de son père ; tout se réunissait pour son bonheur. Mais il avait ouvert son cœur à des passions naissantes : des compagnons corrompus lui avaient peint les charmes de l'indépendance et les douceurs du vice. Dès lors son âme, si candide, si franche, se ferme aux émotions de la piété filiale. Tout à l'heure la vue, la compagnie de son père étaient ses délices; maintenant sa présence le gêne, il le fuit, et, las d'habiter avec l'innocence, il demande la portion de son bien : *Da mihi portionem substantiæ quæ me contingit.* Son père, étonné de cette parole : Que vous ai-je donc fait ? en quoi vous ai-je offensé, mon fils ? Je n'ai, au contraire, rien négligé pour vous élever ; je vous ai donné tout ce qui pouvait vous satisfaire ; tout ici est à vous : mes biens, mes espérances, mon cœur ; car vous savez, mon fils, si je vous ai aimé et si je vous aime. Rappelez-vous toutes les preuves que je vous ai données de mon amour.... et vous me quittez ! Je croyais que vous seriez l'appui et la consolation de ma vieillesse ; je me suis donc trompé ! Ce malheureux père se lamente en vain, la voix du sang est couverte par les cris tumultueux des passions ; l'enfant n'entend plus, il est sourd à ces effusions paternelles. Les ardentes convoitises qui le dévorent ne laissent plus de place aux conseils. Donnez-moi, dit-il, la portion qui me revient de votre héritage : *Da mihi portionem...* Ce père trop bon, amèrement affligé, fait le partage de son bien et abandonne au fils dénaturé ce qui lui revient de son héritage.

Mes frères, recueillons avec soin tous les traits de cette parabole, et voyons-en l'application. Un père avait deux fils : *Homo quidam habuit duos filios.* Nous avons ici un fidèle tableau

de ce qui se passe dans le monde. On trouve deux sortes de personnes, les enfants de Dieu et les enfants du siècle : les premiers demeurent dans la maison paternelle, c'est-à-dire qu'ils suivent le chemin de la vertu ; les autres, las d'habiter la maison de leur père, las d'attendre le jour où ils doivent entrer en possession de leur héritage, demandent la portion de leur biens, c'est-à-dire ce qui flatte les sens, ce qui promet le bonheur. Ils renoncent à tout le reste, pourvu qu'ils satisfassent leurs désirs déréglés, leurs honteuses convoitises, et se jettent tête baissée dans la route impure du vice. Donnez-nous, disent-ils à Dieu, ce qui doit nous revenir de notre bien. Et Dieu, irrité d'une demande aussi criminelle, les punit en les exauçant. Il divise en deux parts son héritage : d'un côté sont les biens de la terre, voilà pour le fils ingrat ; de l'autre sont les biens du ciel, les souffrances, les tribulations, les croix, et tout ensemble la paix, le contentement intérieur, les pures joies, les saintes espérances. Voilà la portion du fils respectueux et docile : *Et divisit illi substantiam.* Et le père fit à chacun le partage de son bien... Quelle est la cause qui arrache le premier de la maison paternelle? L'Évangile nous l'apprend, c'est qu'il était le plus jeune : *Adolescentior.* Voilà le principe de ses égarements, la cause première de tous les écarts des hommes. Il a entendu la voix perfide des libertins ; de bonne heure il s'est associé à des amis corrompus : irréflexion du jeune âge, inexpérience, amour de l'indépendance, espérance de satisfaire des désirs coupables... La volupté parle, et l'on quitte le service de Dieu. On était roi naguère : *Servire Deo regnare est ;* maintenant on est esclave, on s'en va, on déserte, on rougit de la loi de Dieu, de cette loi de liberté et de gloire qui élève l'homme et règle ses pensées par la foi, et ses actions par la morale. Ne voyons-nous pas à ces traits de la parabole de Jésus-Christ la triste histoire du pécheur, et peut-être l'abrégé de notre vie? Combien de jeunes gens, imitateurs de celui de notre évangile, se sont dégoûtés de l'innocence, et à peine sortis des langes du berceau, après avoir été marqués du sceau du chrétien et s'être assis une fois à la table de leur bon Père, qui leur a servi les mets les plus délicieux : *Qui mecum dulces capiebas cibos,* impatients du joug, disent à Dieu : Donnez-moi la part qui me revient. Dieu se plaint dans leur cœur, et leur reproche leur

défection, il fait parler le remords, mais rien ne les arrête. Ils veulent user de leur liberté et goûter les fruits de l'arbre qui promet la vie ; et, une fois pris aux attraits de la volupté, ils secouent le joug du Seigneur. La piété leur est un fardeau ; la religion, si douce à leur enfance, ils la rejettent avec dédain, et Dieu, qui ne franchit jamais le sanctuaire de la liberté de l'homme, l'abandonne alors à la main de son conseil ; mais, dans sa tendresse, il le suit toujours dans les voies égarées où il s'engage.

Notre malheureux jeune homms s'est donc arraché de la maison paternelle qui lui est devenue odieuse ; il en craint la proximité. Le voilà qui va se lancer dans la large route du mal. Auparavant il dénature ses biens, il vend ses terres, il en ramasse le prix et va porter le théâtre de ses excès dans un pays lointain : *Et congregatis omnibus peregre profectus est in regionem longinquam.* Mes frères, suivons pas à pas le prodigue, et plusieurs de nous retrouverons là leur propre histoire. Avec quelle rapidité on s'éloigne de Dieu dès qu'une fois on l'a quitté ! Le malheureux enfant se sépare de son père, et, peu de jours après, le voilà dans une région lointaine où il s'abandonne sans aucune retenue à ses penchants coupables. La volupté, car c'est particulièrement ce vice qui est dépeint dans cette parabole, s'empare de toutes ses facultés, le pousse de chute en chute. Un abîme appelle un autre abîme. *Abyssus abyssum invocat.* La vérité ne brille plus dans son intelligence abâtardie, et tout son être physique et moral se déprave, s'animalise, s'abrutit. Parvenu au terme de son voyage, il se roule dans la fange impure des plaisirs sensuels, il demande à toutes les créatures un bonheur qu'elles promettent et ne donnent jamais. Il se livre à toute la fougue de ses passions et, dans l'ivresse des sens, il a perdu tout souvenir de son premier état. Les jours sont trop courts pour engloutir les jouissances qu'il se procure ; les nuits, des nuits coupables sont passées dans des dissolutions, dans des orgies infâmes.

Mais bientôt la volupté, ce gouffre dévorant, a absorbé tous ses biens : *Dissipavit substantiam vivendo luxuriose.* Tout est dévoré en peu de temps, et sa substance matérielle, son corps et ses biens ; et sa substance spirituelle, ses facultés : son imagination qui ne se repaît plus que d'objets obs-

cènes ; sa liberté, il est esclave ; son cœur, il n'aime plus que la boue. Son être tout entier dépérit, se fatigue; ses organes refusent de satisfaire à l'ardeur qui le brûle. Mais quel sombre nuage a remplacé sur son front ces couleurs si vives ? Où sont ces joues toutes brillantes de santé et de vie où se peignaient la candeur et l'innocence? Quelle pâleur ! On dirait qu'il ne coule plus dans ses veines que de l'eau au lieu de sang. Quel insecte malfaisant a piqué au cœur cette jeune plante qui donnait de si belles espérances? Le sensualisme. Le voilà seul, abandonné de ses compagnons de plaisirs. Il connaît alors la cause de leurs assiduités, de leurs empressements. Ainsi plus de patrie, plus de père, plus de famille, plus de lien, plus d'affections innocentes ; cet infortuné a tout perdu ; il est loin, bien loin des seuls êtres qui pourraient le soulager dans sa misère. Le malheureux ! il est réduit à envier un chétif morceau de pain que n'auraient pas mangé les chiens de la maison de son père. Oh ! surcroît d'infortune ! Après qu'il eut tout consummé, il survint une grande famine dans le pays : *Facta est fames valida in regione illa.* Le voilà réduit à la triste condition d'un mendiant qui s'en va de porte en porte demander quelques miettes pour soutenir sa pénible existence. Non, mes frères, on ne peignit jamais avec des couleurs plus vives et plus vraies les ravages de la volupté, ce poison corrosif qui dévore sa victime comme l'hyène dévore sa proie. Le sensuel cherche dans les plaisirs l'ombre de l'infini ; il jette toutes les jouissances dans ce malheureux cœur, il travaille à raffiner la volupté. Voyez-le, un reste de pudeur le retenait... il lève le masque ! et, pour étouffer les craintes qui le torturent intérieurement, il se jette à corps perdu dans le désert de l'incrédulité. Il ne ne veut plus croire à des vérités qui lui montrent dans l'avenir le châtiment de ses secrètes turpitudes; il s'en éloigne, il s'enfonce de plus en plus dans la région aride du doute ; c'est ainsi qu'il s'avance par bonds sur la route du crime. Il ferme les yeux pour creuser plus avant dans les mystères de l'iniquité. Si parfois, au fond de ce gouffre où il donne pâture à son cœur, il sent le ver rongeur de sa conscience, il met le pied dessus et court jusqu'à ce que son être s'abîme et s'éteigne au milieu de sa faim dévorante. Or, comme dans le pays où nous avons conduit le prodigue, il y a toujours aussi

dans le monde une grande famine, parce que le monde est le séjour des passions et qu'elles ne se rassasient jamais. Elles crient sans cesse : Apporte, apporte. C'est ainsi que le libertin se devient à lui-même une région d'indigence. Les désirs s'allument, bouillonnent dans son cœur et creusent un lit profond que rien ne pourra combler. Les plaisirs, ces biens trompeurs qu'il a préférés à l'héritage éternel, lui échappent. Oh ! quel sort affreux ! Jeune imprévoyant, voilà ta témérité punie.... Eh bien ! rentre en toi-même, regagne le toit paternel. Ton père t'appelle sans cesse, il est prêt à te recevoir. Mais, oh ! tyrannie de l'habitude ! *Cœpit egere*, le voilà dans le dénûment le plus complet ; néanmoins la consolante pensée de l'abondance qu'il retrouverait chez son père ne lui vient pas dans l'esprit. Il maigrit, se dessèche, la faim le tourmente ; cependant il roule encore dans son imagination dévorante des parties de plaisir. Les temps, dit-il, deviendront meilleurs. En attendant, pour ne pas mourir de faim, il s'en va de métairie en métairie afin d'obtenir quelque misérable nourriture : en échange de quoi? de sa liberté ! Aveugle contempteur du meilleur des pères, quel échange ! quel changement !

Telles sont, mes frères, les inévitables conséquences de la volupté. Quiconque sacrifie à cette insatiable divinité se soumet à la servitude la plus dégradante ; il baisse la tête, et on lui met un joug de fer sur les épaules. Il a voulu être son maître, et maintenant il sert. La passion, un fouet à la main, lui crie comme à une bête de somme : Marche, marche ! Les malheurs de notre prodigue vont toujours croissant. De l'excès de l'indigence il tombe dans l'esclavage : *Adhæsit uni civium regionis illius.* Le maître auquel il a vendu sa liberté lui jette à peine le morceau de pain nécessaire à sa subsistance. Enfin, peut-on le dire sans horreur, il lui déclare qu'il doit aller dans la forêt voisine pour faire paître les animaux les plus immondes. Quel avilissement ! quelle dégradation honteuse ! *Misit illum in villam suam in pasceret porcos.* C'est l'Évangile, la vérité même qui parle ainsi et nous donne le tableau épouvantable des brutales passions qui traînent l'enfant prodigue dans la boue. Représentez-vous les voluptueux qui sont parvenus à ce trait de la parabole. Quelle vie de rester pendant de longues journées seul avec des êtres

privés de raison ! Ou plutôt il n'y a plus de vie, plus de cette vie d'intelligence, de cette vie de principes élevés, d'inclinations nobles. Le voluptueux qui a vendu son plus beau privilége, sa liberté, paît continuellement le vil troupeau de ses passions.Il les conduit au désert, c'est-à-dire que lorsqu'il est seul il fait passer et repasser dans son cœur épuisé ses jouissances perdues. Ne nous lassons pas de recueillir tous les traits de la parabole. Jésus-Christ en va bientôt faire jaillir un torrent de miséricorde.

Mais quelle image désolante se présente ! Le prodigue, manquant même d'un morceau de pain, en vient jusqu'à disputer aux animaux qu'il garde le gland et les siliques. Je ne crois pas, mes frères, qu'on puisse sonder plus profondément la plaie des libertins. Voilà le sensuel au plus bas de l'abîme. Quand une fois on a refusé le pain des anges, on envie la nourriture des plus vils animaux. On corrompt le mal même, on se plonge avec une sorte de rage dans les dissolutions inouïes. Ce n'est plus à Dieu que l'on voudrait ressembler, mais à la brute. Il souhaitait, dit l'Écriture, remplir son ventre des siliques que les pourceaux mangeaient. Le voluptueux, quand il en est venu là, sent des transports pour l'animalité ; la brute seule vit en lui, il ne connaît plus des passions que leur ignominie ; et, éloignant en lui la dernière étincelle d'humanité et de raison, il commet les crimes contre nature et ces infamies qui firent tomber le feu du ciel sur les villes coupables. Est-ce tout ? Non, encore un trait de plus. Il souhaitait remplir son ventre des glands que les pourceaux mangeaient, et personne ne lui en donnait : *Et nemo illi dabat*. Effroyable dénûment ! Qu'y a-t-il d'égal à cette misère ? Voilà le dernier terme où conduit la passion. Lorsque le sensuel a usé son être par la débauche, lorsque les désirs lui restent et que le plaisir est épuisé, dès que cherchant partout des aliments pour assouvir sa faim, il se voit forcé de se nourrir du pain noir de l'erreur et du gland impur de la volupté sans pouvoir combler l'abîme de son cœur vide, il doit se jeter entre les bras du désespoir ou dans ceux du repentir ; souvent on entend la détonation d'un pistolet..... Les plus sages se convertissent ; c'est le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

Retour de l'Enfant Prodigue.

Nous avons suivi pas à pas le prodigue, nous avons compté toutes ses démarches loin de Dieu, loin de son père. Nous avons déroulé tous les anneaux de cette longue chaîne d'iniquités ; et son expérience a pu nous convaincre que si la coupe du vice paraît douce d'abord, le fond en est bien amer. Remarquez, mes frères, que ce n'est que lorsqu'il est au plus profond du précipice que le prodigue entre en lui-même. *In se autem reversus.* Voilà l'histoire du cœur de l'homme déchu. Lorsqu'il s'éloigne de Dieu, c'est un sentiment d'égoïsme qui le ramène. Ainsi Dieu fait servir à ses desseins jusqu'aux mauvais penchants de l'homme. Dès lors un rayon de lumière semble avoir pénétré son cœur ; il commence à sentir la grandeur de son mal, à s'indigner contre ses propres chaînes : *In se reversus.* L'espérance entre dans son âme et la soulève ; il envisage le passé, le présent, l'avenir de sa vie. Le passé : Hélas ! se dit-il à lui-même, où est l'asile qui m'a vu naître, le toit qui abrita mon enfance ? O pudeur ! ô chasteté passée ! ô jours si doux de mon jeune âge, jours de calme et de liberté, de joie et d'innocence ! Délicieux et cruel souvenir !!! Qui me rendra ces moments fortunés, où n'ayant rien à me reprocher, je n'avais rien à craindre ? Les jours de félicité que je goûtais sur le sein de mon père s'écoulaient rapides comme l'onde. L'esclave qui le sert est plus heureux que moi, car ici je meurs de faim. *Hic fame pereo.* Il considère le présent, la grâce commence à remuer son âme. Son âme sent le vide des plaisirs et de tous les faux biens qui la séduisaient. Elle voit que où Dieu n'est pas tout manque, que sans lui la nature n'est que misère et indigence ; qu'il faut à notre cœur des biens plus vastes que le monde et que toujours elle aura faim l'âme malheureuse que Dieu ne remplit pas. Il se tourne et se retourne, et il voit que tout le monde l'a abandonné. Il est seul avec les haillons de l'infamie et de la faim : *Hic autem fame pereo.* L'avenir : il porte ses regards sur ce qui l'attend. S'il continue de vivre dans cette région désolée, la faim sévit, la famine se prolonge, un prochain et inévitable malheur va fondre sur lui ; la mort avec son appareil d'horreurs se présente

à son esprit, et personne n'est là pour le consoler. Au milieu de longs jours d'été, seul avec ses haillons, livré à l'horreur de son sort, pas une main n'essuiera les larmes brûlantes qu'il verse. Il voit la paix des enfants de Dieu, leur sérénité que rien ne trouble ; les consolations ineffables qui les soutiennent dans les travaux, l'abondance de la joie que produit en eux une conscience pure ; et lui, dans la faim, qui le consume, il regrette le pain céleste dont il s'est privé volontairement. Admirez déjà, mes frères, notre prodigue ; il commence à réfléchir. Emporté naguère par les passions, il ne descendait jamais dans cette partie de son âme où les idées se forment plus mûres et plus vraies. Après avoir dévoré tous les plaisirs, les avoir absorbés, usés pour ainsi dire, il s'aperçoit, il éprouve même que rien, en dehors de Dieu, ne satisfait le cœur de l'homme. Si le bonheur eût été dans les sens, il l'eût rencontré, car il n'a pas laissé une goutte de jouissance dans le calice infâme de la volupté sans la savourer. Dieu l'attendait là pour le ramener à lui, et le voyant dans cette misère, dans cette mendicité morale, son amour en a pitié et il lui tend la main pour le retirer du bourbier de ses mauvaises habitudes. Le premier pas qu'il lui fait faire, c'est en lui donnant un secret dégoût pour tout ce qui l'avait charmé. Ce dégoût est la première vague qui le jette au port. Un autre sentiment traverse son âme : en se retirant du précipice, ses yeux plus éclairés en sondent la profondeur effrayante ; la crainte le saisit, et cette pensée, qui est le commencement de la sagesse, le fortifie dans sa résolution de sortir de son misérable état. Qu'ai-je fait, se dit-il à lui-même ; je me suis lassé dans la voie large de l'iniquité, j'ai usé mon être, et je n'ai recueilli que de stériles douleurs ; j'ai amassé sur ma tête des trésors de colère. Infortuné ! où me tournerai-je ? A la crainte de son état succède un sentiment plus doux. N'ai-je donc pas un père ? reprend-il. Ah ! je me lèverai, j'irai vers lui, j'irai me jeter à ses pieds : *Surgam et ibo ad patrem.* Quoi ! aveugle, ce père que vous avez tant contristé ? — N'importe, il est encore mon père, je connais le fond de son cœur et sa tendresse inépuisable. Les pleurs qu'il répandit à mon départ me répondent qu'il sera attendri de ma misère. Oui, c'en est fait, je me lève et je pars : *Surgam et ibo.*

Dès lors, mes frères, il retrouve pleinement l'espoir. Comme il nous intéresse le prodigue de notre Évangile ! Il en est plus d'un parmi vous qui l'a imité dans ses égarements ; qu'il l'imite aussi dans son repentir, qu'il revienne à Dieu d'où descend toute paternité, à Dieu, plus père que tous les pères. Oui, qu'il dise : *Surgam et ibo ad patrem.* Si, pressé par ces motifs, le prodigue fût retombé dans la misère, s'il eût gardé dans cette région lointaine le manteau du crime, il serait allé se perdre dans l'abîme du désespoir. Mais non : *Et surgens venit ad patrem.* Levez-vous donc, vous tous qui vous êtes égarés. La grâce de Dieu et la vertu brillent à vos yeux ; secouez les haillons du vice, jetez loin de vous votre robe d'iniquité, fuyez cette région dévorante, et venez chercher la paix que désirent vos cœurs. Les moments de la grâce sont précieux : hâtez-vous ; dites donc avec sincérité : *Surgam et ibo ad patrem.* Il y a des flots de miséricorde ; plusieurs déjà sont venus avec confiance déposer à mes pieds des monceaux d'ingratitude. Que n'y venez-vous tous, vous qui avez outragé Dieu votre père !

Représentez-vous, mes frères, notre malheureux jeune homme. Le bâton de voyageur à la main, il revient, en mendiant, au toit paternel. Il est digne de pitié. Il peut à peine se soutenir, il marche péniblement ; mais il avance soutenu par ses regrets, consolé par les larmes de la confiance, appuyé sur l'espérance. Il méprise les insultes des passants, il est fort contre le sarcasme et la raillerie ; car il sent son cœur battre pour le repentir, et il ne regarde devant lui que le cœur de son père. Je le sais, mes frères, il est difficile de s'arracher à des habitudes enracinées, de rompre tout à coup le charme de ses égarements ; mais la miséricorde de Dieu est là pour guérir les cicatrices du crime. Veuillez seulement et Dieu viendra à votre secours ; dites comme le prodigue : *Surgam et ibo ad patrem meum.* Si la voie de la pénitence est rude, prenez le bâton du voyage. Le bâton de la croix de Jésus à la main, vous serez forts contre le respect humain ; quand on a répandu les larmes de la pénitence, on marche dans la plaine du repentir pour arriver à la gloire.

Il est temps que notre prodigue revoie son père. Ce bon père n'a pas oublié son enfant. Toujours inquiet, toujours inconsolable, il ne scupirait qu'après son fils. Sa chère image

n'était jamais sortie de son cœur ; il venait chaque jour, dans son inquiétude, parcourant les chemins et les hauteurs ; comme la mère de Tobie, il appelait son fils par ses cris et ses larmes ; comme autrefois Rachel, éplorée, redemandait son fils écrasé sur la pierre, la nature semblait lui dire qu'un jour il retrouverait son enfant. Son œil de père interrogeait les passants et cherchait à démêler dans leurs traits ceux de son fils ; chaque fois que le pauvre venait frapper à sa porte, son regard inquiet cherchait son enfant perdu sous les haillons de la misère. Combien de fois il portait sa vue sur le grand chemin ! c'était de ce côté que son fils était parti. Un jour que, placé au haut d'une éminence, il contemplait, selon sa coutume, la route que son enfant avait prise, il aperçoit un voyageur qui semble accablé de fatigues. A la vue de cet inconnu, il s'émeut. C'est peut-être mon fils, se dit-il. Cependant l'étranger approche, il marche lentement et avec peine ; ce bon père l'examine toujours, il sent tressaillir ses entrailles, il s'avance vers lui... Malheureux père, où allez-vous ? Une cruelle déception sera-t-elle le prix de ses démarches ? Allez-vous rouvrir, élargir même la blessure qui saigne encore ? N'importe, c'est peut-être mon fils. Son cœur palpite ; déjà la tendresse l'emporte. Oubliant son âge, il court, il s'élance. il vole ! Arrêtez, père trop bon ; si cet inconnu est votre fils, ne doit-il pas au moins venir vous témoigner son repentir ? C'est vous abaisser, c'est vous avilir que de lui accorder cette étrange prévenance. Mais il se dit : C'est lui, c'est mon fils ! Son cœur est ébranlé jusque dans son centre : *Misericordia motus*. La voix du sang parle alors, il se précipite, il franchit le premier l'espace qui les sépare... Avancez, père fortuné ; oui, voilà votre fils ! Il arrive, ses yeux satisfont sa tendresse, il le reconnaît, il se jette à son cou, l'arrose de ses larmes, et, par un silence plus éloquent que toutes les paroles, il lui fait sentir qu'il est absous. Le fils veut lui demander grâce ; il ne l'entend pas. Mon père, dit-il, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis pas digne d'être appelé votre fils ; seulement permettez-moi de vivre avec les esclaves, souffrez que je partage le pain de vos serviteurs. Mais il ne l'écoute pas, le bon père. Son amour parle plus haut que les égarements de son fils ; il n'a que des yeux pour le voir, des bras pour l'étreindre et un cœur pour

l'aimer : *Cum adhuc esset longe...* Apportez, dit-il à ses serviteurs, apportez sa première tunique : *Cito proferte stolam primam.* Mettez-lui au doigt l'anneau d'une alliance éternelle, mettez-lui des souliers aux pieds : *Date annulum in manus ejus et calceamenta in pedes ejus.* Tuez le veau gras ; car mon fils était perdu et il est retrouvé, il était mort et il est rendu à la vie : *Adducite vitulum,..*

Que j'aime, M. F., à voir ce bon père dans l'excès de sa joie recevoir son fils malheureux. La miséricorde de Jésus-Christ se déploie tout entière, elle s'est peinte dans ce drame d'amour. Le pécheur qui revient à Dieu lui dit comme le prodigue : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis pas digne d'être appelé votre fils. Il s'accuse, il s'humilie, c'est assez : la bouche divine ne prononcera pas une parole de reproche, elle lui donnera le baiser de paix ; Jésus-Christ le revêtira de sa robe première, du vêtement d'innocence ; il fera avec lui une alliance nouvelle. M. F., revenez ; Jésus-Christ fait la moitié du chemin. Il est sur la hauteur, il vous attend. Levez les yeux, voyez le Calvaire ; de là il vous tend les bras. Non, vous ne mépriserez pas son amour et ses richesses. Voyez l'état de votre âme que le péché a ravagée ; le dénûment du prodigue en approche-t-il? Quelle hideuse nudité ! Venez, Jésus vous couvrira du manteau de sa bonté ; il vous mettra au doigt la marque de votre noblesse et de votre liberté ; il préparera un grand festin, le banquet eucharistique ; il vous serrera sur son cœur, il oubliera vos fautes. Dites seulement : *Pater, peccavi in cœlum et coram te.* En marchant sur la route du repentir, le chemin est pénible. Ceux des complices de vos crimes qui ne vous suivront pas dans le retour vers votre père, vous insulteront peut-être ; mais Jésus-Christ vous rendra forts. Venez vous ranger à sa table, vous serez les bienvenus. Alors le son des instruments apprendra que les jours de larmes sont passés, que son fils était perdu, mais que le voilà retrouvé.

Le frère du prodigue, rentrant des champs, approchait de la maison lorsqu'il entendit les chants de joie. Il ne voulait point entrer ; mais son père étant sorti, il lui dit : Voilà tant d'années que je vous sers, je n'ai jamais résisté à vos ordres ; m'avez-vous seulement donné un chevreau pour me réjouir avec mes amis ? Mais lorsque votre fils, qui a dévoré tous ses

biens avec des femmes perdues, revient, vous tuez le veau gras. Le père répond : « Vous êtes toujours avec moi, mes biens sont les vôtres. Ne fallait-il pas nous réjouir ? Votre frère était perdu, et le voilà retrouvé. » Ce sera le langage de Dieu, car il est dit qu'il y aura autant de joie dans le ciel pour un pécheur pénitent que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui persévèreront dans le bien. Les enfants de la maison du Seigneur, les fidèles s'en scandaliseront peut-être, s'en plaindront à Dieu ; ils pourront dire comme le frère du prodigue : Je n'ai pas violé votre loi, et cependant je n'ai jamais joui d'une si grande faveur ; mais Dieu, ce bon père, n'écoutera que sa tendresse, il vous couvrira du pardon.

Je n'ai jamais développé la parabole de l'enfant prodigue sans qu'elle opérât de grandes conversions. J'ose espérer, M. F., qu'aucun de ceux qui m'entendent aujourd'hui ne soit assez éloigné de Dieu pour ne pouvoir s'appliquer la leçon que nous donne le Sauveur. Je crois plutôt devoir vous rassurer sur vous-mêmes tout en signalant le péril. Je crois devoir vous dire : Dans quelque état que soit votre conscience, ne désespérez pas, et si purs que vous pensiez être, convertissez-vous, car vous êtes loin encore de la pureté parfaite. Vous qui n'avez pas quitté la maison paternelle, vous n'êtes pas encore assez près du cœur de votre père. Et vous qui avez oublié votre baptême, qui avez déserté l'Église, qui avez même parcouru tous les sentiers mauvais, ne désespérez pas, revenez à Dieu ; venez aux sacrés tribunaux, nous aurons pour vous la même bonté. Je secoue mes sueurs au-dessus de vous tous. Elles doivent être fécondes, ce sont celles de Jésus-Christ. Non, je n'emporterai pas avec moi ce trait acéré qu'elles auront été inutiles pour le plus grand nombre d'entre vous. Levez-vous donc, pécheurs, il est temps de vous arracher à votre sommeil léthargique ! Nous sommes les serviteurs des serviteurs de Dieu, nous vous couvrirons de la robe de votre première innocence, notre zèle est à vous ; venez, mes tendres frères, les cinq plaies de Jésus-Christ ne sont pas fermées, la miséricorde en découle incessamment, et songez qu'après la clémence vient la justice !

MÊME PARABOLE

PAR M. L'ABBÉ BAYLE

Chanoine honoraire de Marseille

Docteur en théologie, professeur d'éloquence sacrée à la faculté de Théologie d'Aix (1).

Homo quidam habuit duos filios.
Un homme avait deux fils.

Mes frères, Jésus-Christ en se faisant homme en naissant dans une étable, en mourant sur une croix, nous a prouvé son amour par d'irrécusables témoignages. Ce divin Sauveur voulut révéler sa charité par par des signes extérieurs capables de faire impression sur les enfants dégénérés d'Israël. Il passa trente-trois ans sur la terre en faisant le bien, il parcourut les villes et les bourgades en prêchant le royaume de Dieu, en guérissant les malades, en délivrant ceux que le démon possédait, en ressuscitant les morts. Tant de bienfaits ne purent pas lui soumettre tous les cœurs. Les docteurs de la loi refusaient de le reconnaître pour le Messie annoncé par les prophètes. Les pharisiens s'efforçaient de persuader au peuple qu'il n'opérait des prodiges que par la vertu du prince des ténèbres et qu'il était dangereux à la nation. Plus d'une fois le Sauveur dut parler aux Juifs de sa bonté, pour les mettre en garde contre les mensonges de ses ennemis. Il leur rappela ce qu'il était venu faire en ce monde, sa mission de paix et de salut. Il déclara qu'il était le médiateur entre Dieu et les hommes, et que par lui la terre et le ciel seraient réconciliés. Il redit souvent qu'il était venu sauver non pas les justes, mais les pécheurs.

Notre divin Maître avait recours à de touchantes paraboles pour exprimer vivement de quel amour il aimait tous les hommes et les pécheurs plus que les autres, parce qu'ils sont plus malheureux. Tantôt il se compare à la poule qui s'effraie en voyant ses poussins voleter loin d'elle, qui les rappelle par ses cris plaintifs et leur ouvre l'abri de ses ailes protectrices. O Jérusalem, s'écrie le Sauveur, combien de fois n'ai-je pas voulu t'avoir auprès de moi comme la poule tient ses poussins sous ses ailes pour les réchauffer, mais tu ne l'as pas voulu ! Tantôt il se compare au bon pasteur qui,

(1) Cette homélie de M. Bayle est inédite.

s'apercevant qu'une brebis n'est pas rentrée dans le bercail, court après elle, suit la trace de ses pas égarés, se fatigue à sa recherche, la découvre enfin haletante et blessée, la prend doucement, la pose sur ses épaules et la ramène joyeux auprès des brebis fidèles. Voilà une image de ce que fait Jésus-Christ pour sauver une âme qui s'est perdue. Mais de toutes les paraboles qui nous retracent la bonté du Sauveur, il n'en est pas de plus expressive que celle de l'Enfant prodigue. Là Jésus-Christ s'offre à nous sous les traits d'un père qui aime un fils ingrat, qui attend son repentir, qui pardonne toutes ses fautes dès qu'il est revenu se jeter entre ses bras.

Homo quidam habuit duos filios. Un homme avait deux fils, l'un soumis et vertueux, l'autre indocile et dissolu. L'un représente les justes, l'autre les pécheurs. Puisque ce père de la parabole est une figure de Jésus-Christ, considérons avec attention sa bonté pour un enfant indigne de tant d'amour. Nous rapporterons à Jésus-Christ tous les traits de cette bonté et nous conjurerons les pécheurs de ne pas prolonger davantage leurs égarements, mais de se lever comme le prodigue de l'Évangile et de revenir auprès de leur père.

L'Évangile ne nous dit pas quelle était la vie que menait l'Enfant prodigue, avant d'adresser à son père les plus insolentes paroles pour le sommer de lui donner la portion de son patrimoine qui lui serait revenue si la mort l'avait fait orphelin : *Pater da mihi portionem substantiæ quæ me contingit ;* mon père, donnez-moi la moitié de vos biens ; je veux en jouir au gré de mes caprices, loin de votre présence. Quelle profonde ingratitude ! Un désir effréné de liberté le poussait seul à causer à l'auteur de ses jours une si cruelle affliction. Avec quelle froide indifférence il fuira le visage de son père, dès qu'il aura reçu l'argent qu'il demande ! A quels excès de libertinage il va se livrer ! Une malice pareille suppose que depuis longtemps le prodigue s'abandonnait à la fougue de ses passions, devenait de jour en jour plus indocile et plus dissolu, était le tourment de son malheureux père et sa croix la plus pesante. Le cœur humain ne se corrompt pas en un jour. On ne descend pas d'un seul bond au dernier degré de l'impiété. Nos vices sont des maladies dont le venin se développe et s'étend peu à peu, et

l'homme ne se rend coupable de grands crimes qu'après s'être souillé longtemps de crimes moins affreux. Quels sont donc les pécheurs que représente l'Enfant prodigue ? Ce n'est pas celui dont la fragilité, n'ayant pas su se préserver d'une chute, se tourne vers Dieu aussitôt qu'il est tombé, le conjurant de le relever et de lui pardonner son péché. A la vérité, dit saint Jean Chrysostome, ce pécheur un moment se détache de son père céleste, mais il ne s'en éloigne pas. Il est coupable assurément, puisqu'il a mal usé des bienfaits de Dieu, mais on ne peut pas dire de lui qu'il ait entièrement dissipé la portion de son héritage. Son ingratitude passagère est l'effet de la faiblesse de la nature plutôt que de la malice d'une volonté perverse. Ah ! les vrais enfants prodigues de Jésus-Christ sont ceux qui ont secoué le joug de sa loi sainte et se sont jetés éperdument dans les voies de l'iniquité ; ceux qui ont fait un usage sacrilége des dons du Seigneur ; ceux qui ont mis leur esprit, leur cœur, leur âme au service des passions les plus déréglées ; ceux qui ont effacé de leur front les signes augustes de leur ressemblance avec le Père céleste, pour y graver les marques honteuses de l'esclavage du démon. Ces pécheurs n'en sont venus jusqu'à rompre totalement avec Dieu, qu'après avoir descendu pas à pas une longue échelle de désordres, qu'après avoir laissé croître en eux, d'année en année, les germes des vices les plus dégradants.

La demande effrontée de l'Enfant prodigue comblait la mesure de ses outrages ; cependant son père ne se laissa point aller à un trop juste courroux. Il ne lui reprocha pas amèrement les bienfaits dont il n'avait cessé de le combler ; il ne le renia pas pour son fils en face du ciel et de la terre. Non. Sa bonté ne se dément pas. Sans faire entendre le plus léger reproche, sans proférer une seule plainte, sans exprimer sa douleur autrement que par son silence et par ses larmes, il se hâte, il ramasse tout son bien, il en fait deux parts, il en remet la moitié entre les mains d'un fils qui, trouvant la mort trop lente à servir ses désirs, a fini par demander à son père d'anticiper l'héritage, *et divisit illi substantiam*. Ce fils tend ses mains avides pour recevoir l'argent, et ne s'inquiète pas de la douleur de son père. Il fuit, joyeux et content, sans dire un adieu, sans laisser une espérance de

retour à celui qui pleure en le voyant partir, et qui souffre comme si on lui arrachait la moitié de son cœur.

Tel est bien le premier trait du tableau figuratif où Jésus-Christ a voulu nous exprimer de quelle immense charité il aime les pécheurs, même à l'instant où ils se séparent de lui. Comment se peut-il faire que des chrétiens se fatiguent d'aimer Dieu et préfèrent le service du monde au service de Jésus-Christ. Voilà donc un pécheur qui a résolu de se défaire entièrement de ses pratiques religieuses, de repousser l'amitié de son Dieu, de vivre désormais au gré de toutes ses passions. Mais qui lui donne cet inconcevable dégoût de tout ce qui charmait naguère ses jours innocents ? A-t-il à se plaindre ? Le Seigneur a-t-il des torts envers lui ? L'a-t-il conduit dans les sentiers du salut avec trop de rigueur ? S'est-il montré quelquefois dur et sévère ? Le pécheur peut-il seulement reprocher à Dieu de l'avoir regardé d'un œil moins favorable, de lui avoir parlé un langage moins affectueux ? Certes, ce ne seraient point là des raisons suffisantes pour abandonner un maître de qui nous avons tout reçu. Toutefois ce seraient des prétextes qui expliqueraient notre coupable révolte. Mais, ô pécheurs, en quel temps avez-vous pu accuser Dieu d'interrompre le cours de ses bienfaits ? Est-ce pendant les années de votre enfance ? Dites, est-ce alors que Dieu vous a rendu son service insupportable ? Ah ! vous n'oseriez pas le dire. A cet âge, trop vite écoulé, vous passiez vos jours dans la paix de l'innocence. Dieu se complaisait en vous et vous répondiez aux caresses de son amour. Son nom revenait souvent sur vos lèvres. Vous aimiez à le prier et à chanter ses louanges. Tout ce qui vous rappelait Jésus-Christ vous était cher. Un goût secret vous attirait auprès des autels. La pompe des solennités religieuses faisait éclater votre joie naïve. Oui, tant qu'a duré votre enfance vous avez aimé Dieu de tout votre cœur.

Puis est venu l'âge de votre bouillante jeunesse, et alors vous avez manifesté des sentiments tout contraires. Dieu vous avait-il retiré ses faveurs ? avait-il changé de conduite à votre égard ? Nullement, j'oserai presque dire que sa charité trouvait dans vos désordres mêmes un motif de vous aimer avec plus de tendresse. Toujours est-il qu'aux soins paternels qu'il prenait de votre âme il en joignait de nouveaux en rapport

avec le développement de vos facultés, et avec les dangers plus nombreux qui menaçaient votre salut. Il éclaira votre intelligence d'une plus vive lumière à mesure que le monde s'efforça de vous éblouir par l'éclat de ses splendeurs mensongères, et cette clarté céleste vous suffisait pour courir comme autrefois dans la voie des commandements du Seigneur. Lorsque les plaisirs sensuels faisaient sur votre âme une plus profonde impression, Dieu, pour l'empêcher de se perdre l'aiguillonnait par de plus cuisants remords. Votre conscience vous rappelait vos devoirs d'une voix assez forte pour être entendue si vous n'eussiez pas été si appliqué à vous étourdir. De temps en temps passaient devant vos yeux de terribles exemples de l'avilissement et du malheur où tombent par degrés ceux qui, se séparant de Jésus-Christ, marchent à la suite du démon dans la voie large qui mène aux supplices éternels. Ces exemples auraient pu vous détromper et vous apprendre au juste la valeur des promesses du monde, mais vous vouliez être séduits, vous redoutiez tout ce qui aurait pu rompre le charme qui vous fascinait. Dieu a tout fait pour attacher à son service votre jeunesse pleine de désirs ; il n'a pas employé la force, mais il a mis en œuvre toutes les innombrables ressources de sa charité pour vous retenir à l'ombre de ses autels.

Les pécheurs savent bien que jamais la bonté de Dieu ne leur a fait défaut, mais n'importe, ils le fuiront. Dieu leur pèse Ses bienfaits mêmes leur sont à charge. Plus ingrats que l'Enfant prodigue ils ne demandent pas même à leur Père céleste le libre usage de ses biens, il les dissipent sans s'inquiéter de son consentement. Il ne viennent pas dire adieu à Jésus-Christ et l'avertir qu'ils ont résolu de l'abandonner. Ils redoutent sa présence. Ils ont peur de ses reproches. La pensée de sa majesté souveraine, qu'ils outragent par leur impiété, les épouvante peut-être. Ils craignent d'entendre une voix terrible et menaçante. Non, Jésus-Christ, ô pécheurs, pour vous dire adieu ne prendrait pas cette voix irritée. Ce n'est pas le maître absolu de toute créature, ce n'est pas le souverain juge des vivants et des morts qui veut vous parler aujourd'hui, c'est le Rédempteur, c'est le père. Vous êtes toujours ses enfants et à l'instant même où vous les quittez il n'aura peur vous qu'un langage affectueux. Ne croyez pas

qu'il vous parle pour faire valoir ses droits méconnus, pour vous annoncer qu'il va punir votre folie, pour vous dépouiller de tous les biens dont sa main libérale vous avait enrichis. Il le pourrait, il le devrait en quelque sorte, mais son amour est plus fort que sa justice ; le moment de l'exacte rigueur n'est point encore venu. Jetez donc un dernier regard sur ce père dont vous méprisez la tendresse, puis allez, fuyez, éloignez-vous. Lui demeure, il reste sur la croix. Son sang, ses plaies, sa couronne d'épines, ses mains étendues vous promettent que vous serez promptement pardonnés, amoureusement accueillis, lorsque dégoûté du monde et vous reprochant votre infidélité vous voudrez retourner entre les bras d'un si bon père. Oui, tels sont les reproches qu'il vous adresse, telles sont les foudres qu'il lance après vous, des promesses de pardon, des gages d'inépuisable bienveillance. Vous ne vous en souciez pas, mais il a besoin de se montrer à vous sous des traits qui puissent vous rendre l'espérance dans vos plus mauvais jours. Vous oserez peut-être au milieu des complices de vos désordres vous moquer d'une bonté si miséricordieuse, rire de votre père crucifié. Jésus-Christ supportera vos insultes; il sait qu'un jour vos passions vous jetteront dans un effrayant désespoir, et alors il vous souviendra du seul ami en qui vous pourrez espérer, de ce père qui vous a aimés jusqu'à verser pour vous sur une croix son sang rédempteur.

Jésus-Christ est le plus aimant des pères, il est aussi le plus patient, il attend le repentir et la conversion des pécheurs sans jamais être fatigué d'attendre, de même que le père de l'Enfant prodigue attend tous les jours et toutes les années le retour de son fils ingrat.

Lorsqu'un homme est animé d'une tendresse véritable il est porté à se réconcilier avec ceux qui l'ont offensé, il dissimule son ressentiment, il souffre en secret, il est prêt à profiter de la première occasion d'un rapprochement. Mais si cette occasion se fait trop attendre les sentiments affectueux s'effacent, l'orgueil et l'intérêt personnel prennent le dessus, on n'a plus que du mépris pour ceux qui ne veulent pas excuser leur offense, on conçoit même le désir de se venger. Ce n'est point ainsi qu'agit le Seigneur. Son triomphe le plus glorieux ce n'est pas l'éternelle damnation du pécheur

mais sa conversion et sa vie éternelle. L'Enfant prodigue ne s'est pas laissé attendrir par les larmes et la douleur de son père dont la silencieuse tendresse répond seule à ses outrages. Il s'enfuit, il précipite son départ. Il a besoin d'arriver dans cette contrée lointaine où l'attendent la servitude et l'infamie. Le père déplore le délire de son fils, ses projets coupables, les tristes conséquences qu'il lui faudra subir, mais il se tait, il charge le temps et l'expérience de faire comprendre à l'ingrat sa folie et son crime. Il n'enverra personne pour surveiller la conduite de son fils, suivre la trace de ses pas, s'informer de toutes ses actions; il espère que le repentir naîtra de lui-même, il attend l'heure du désenchantement. Mais l'attente est longue, les Jours se passent, les mois, les années s'écoulent et le prodigue ne retourne pas ; aucune lettre, aucun message ne vient prouver qu'il se souvient encore de ceux que son départ a désolés. C'en est fait, il a totalement oublié son père.

Voilà ce qui arrive aux pécheurs qui prennent l'habitude du vice. Leur conscience devient peu à peu insensible à tout reproche ; il tombent dans une léthargie fatale ; ils semblent vivre, mais ils sont morts. Dieu pourrait punir sévèrement ces malheureux arrivés de péché en péché jusqu'à cette stupide indifférence. Il pourrait faire gronder à leurs oreilles sa voix redoutable. Tous les fléaux lui obéissent. La foudre n'attend pour châtier qu'un signe de sa droite. Toutes les maladies, toutes les douleurs sont au service de ses justes vengeances. D'où vient donc, ô pécheurs, que vous n'êtes pas torturés par la maladie, frappés par la foudre, emportés par un trépas subit? Ah! c'est que Jésus-Christ est un père patient. Il supporte l'oubli des pécheurs; il arrête les fléaux prêts à fondre sur leurs têtes, ou, s'il les laisse arriver jusqu'à eux, il en tempère la rigueur. Il les envoie comme les messagers de sa bonté, non pas comme les ministres de sa justice. Il leur dit ce que disait David à Joab allant combattre le rebelle Absalon : Triomphe de mon ennemi, mais conserve-moi mon fils ; arrache lui ses armes parricides, mais respecte sa vie qui m'est aussi chère que ma couronne; *serva mihi puerum.* Ainsi fait Jésus-Christ, lorsqu'il envoie aux pécheurs de salutaires épreuves. S'ils s'obstinent, il prend patience; il attend qu'une autre occasion les trouve mieux disposés à répondre à ses

invitations paternelles. Les années en s'accumulant apporteront aux pécheurs de précieuses leçons ; ils réfléchiront plus murement ; le monde lui-même les dégoûtera. En attendant qu'arrive le jour désiré de leur conversion, qu'ils vivent. Leur oubli afflige son cœur, mais il lui reste l'espérance qu'en ne les punissant pas, il leur laisse le temps de se repentir, et que tôt ou tard ils en profiteront.

Cette patience de Dieu devient pour les véritables convertis un sujet d'amers regrets et de larmes intarissables. Qui ne connaît, par exemple, les gémissements de saint Augustin, lorsqu'il raconte les assauts continuels que la grâce lui livrait pour l'arracher aux habitudes vicieuses de sa jeunesse. Pendant les années de son égarement, son cœur était des plus endurcis. Il s'enorgueillissait de ses péchés, et, au milieu des complices de ses désordres, il se vantait même du mal qu'il n'avait pas commis. Mais, lorsque la divine miséricorde, qui ne se lassait pas de le poursuivre, comme il ne se lassait pas de lui résistsr, eut enfin triomphé de lui dans un dernier combat, repassant dans sa mémoire tout ce que la bonté de Dieu avait fait pour le gagner, là des lectures qui éclairaient son esprit, ici les beaux exemples de vertu que lui donnait sa mère, ailleurs les prédications qui secouaient sa mollesse, puis les exhortations de ses amis, le courage des vierges et des martyrs, l'heureux converti s'étonnait et gémissait d'avoir resisté si longtemps aux sollicitations affectueuses de son Dieu; mais il s'étonnait bien plus de l'immense bonté de ce Dieu qui avait si longtemps attendu le retour d'un pécheur opiniâtre, tandis qu'il aurait pu, avec tant de justice, punir sa persévérante ingratitude.

Quelquefois, lorsque les tendres sollicitations de la grâce ne peuvent rien sur un pécheur trop enfoncé dans le mal, Dieu, pour le gagner à lui, emploie des avertissements plus sévères.

C'est ainsi que le malheur ramena l'Enfant prodigue. Dès qu'il fut arrivé dans cette région lointaine, qu'avaient toujours appelée ses désirs, il dissipa follement tous les biens qu'il avait reçus de son père, en menant une vie luxurieuse : *Vivendo luxuriose*. Lorsqu'il eut consumé dans le crime et la débauche tout ce qu'il avait, une famine cruelle ravagea cette contrée où il se promettait des jours si fortunés.

Bientôt, il ne lui fut plus possible de pourvoir à sa subsistance. Il souffrit toutes les horreurs de la faim. Il s'en alla donc et se mit au service d'un habitant de la contrée. Cet homme l'envoya dans sa ferme, et lui donna pour emploi la garde d'un troupeau de porcs. Mais cet emploi ne lui procura point le pain dont il avait besoin. Il envia le sort des animaux qu'il faisait paître. Eux au moins avaient toujours de quoi manger, et lorsque la terre ne leur offrait pas une suffisante nourriture, on leur donnait des glands en abondance. Il demanda d'être au moins traité comme eux, il mendia un peu de ces glands pour apaiser sa faim dévorante ! mais on ne voulut pas lui en donner. Le voilà donc réduit à souffrir les derniers excès de la misère et à subir la plus dégradante ignominie. Voilà où ont abouti ses rêves de bonheur et de liberté ; voilà ce qu'il a gagné à fuir la maison paternelle ! Le voyez-vous, écrasé sous le poids de sa honte, se méprisant lui-même, condamné à mourir de faim au milieu d'un troupeau de porcs !

O tableau fidèle de la misère où le crime conduit les pécheurs, surtout ceux qui s'éloignent de Jésus-Christ pour vivre dans la luxure ! *Vivendo luxuriose.*

Qu'ils étaient beaux quand ils étaient innocents ! Leur âme candide reflétait sa douce joie sur leur visage. Quelle suave lumière dans leurs regards, et quel chaste sourire sur leurs lèvres ! Ils étaient généreux et compatissants ; ils étaient sincères et droits. La pudeur enveloppait toutes leurs bonnes qualités comme d'un voile qui en relevait la grâce. Qu'ils étaient beaux ! Et maintenant, quelle laideur morale ! plus de droiture, plus de générosité ; l'honneur lui-même va s'éteignant dans ces âmes dégradées. Elles ne sont plus que l'ombre d'elles-mêmes. Ceux qui les ont vues autrefois ne peuvent pas les reconnaître. Elles ont dévoré leur substance en vivant luxurieusement : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.*

Après qu'ils ont dissipé la substance de leur âme, la grâce de Dieu, qui était leur vie ; après qu'ils ont éteint les dernières clartés que la foi jetait dans leur intelligence ; après qu'ils ont vendu au démon toutes les richesses de leur cœur, pour s'enivrer de joies maudites et de coupables délices, une faim cruelle les dévore, une faim qu'ils ne peuvent pas as-

souvir. Ils demandent partout une pâture qui puisse contenter leurs passions affamées ; mais que peut-on donner à un cœur qui a des désirs infinis quand on ne peut pas lui donner Dieu ! Vainement ils remuent la terre, et cherchent dans la boue un dernier aliment ! Ils repaissent leurs yeux et leur imagination de scènes impures, ils lisent avidement les livres les plus licencieux, ils demandent leurs joies aux créatures les plus immondes. Que ne peuvent-ils vivre comme l'animal : se nourrir dans la fange, puis se reposer satisfaits ! Pourquoi cette faim qui les presse, pourquoi ces déceptions après chaque volupté ? pourquoi tant de dégoût et de lassitude ? Ah ! ce dégoût est une preuve de plus de la bonté de Dieu envers les pécheurs. S'ils le trouvaient ce bonheur dans leur vie luxurieuse, penseraient-ils à se convertir ? Si le Prodigue eût été heureux sur la terre étrangère eût-il songé à rentrer sous le toit paternel? Un jour vient où le pécheur se dit : Pendant que l'ennui me consume au sein de mes grossiers plaisirs, pendant que fatigué de tout, je souffre d'inexprimables angoisses, il y a des âmes qui jouissent d'une paix dont rien ne trouble la sérénité, d'un bonheur qui ne s'évanouit jamais. La terre n'a pas de douleurs assez cuisantes pour abattre leur courage, un regard jeté vers le ciel ou vers le tabernacle suffit pour les consoler. Ah ! je serais heureux comme elles, si je voulais, comme elles, aimer Dieu et servir Jésus-Christ.

Combattu par la honte d'avouer ses torts, mais vaincu par les tourments de la faim, l'Enfant prodigue s'est écrié : *Surgam et ibo ad patrem ;* je me lèverai, j'irai vers mon père ! Il rentre en lui-même, il se dit : Combien de mercenaires qui se nourrissent de toutes sortes d'aliments dans la maison de mon père, et moi qui suis son fils, moi, malheureux ! je n'ai rien pour appaiser ma faim ! je vais mourir de misère et d'épuisement : *Fame pereo!* Il se lève, il abandonne cette terre funeste où il a dissipé toute sa substance. Il reprend le chemin qu'il a parcouru lorsqu'il espérait trouver sa félicité dans le crime. Que ce chemin lui paraît long et difficile ! comme il voudrait revoir promptement le doux abri où s'écoula son enfance ! Ah ! pourvu que son père lui permette d'y rentrer! Mais, ne s'est-il pas montré trop ingrat, ne sera-t-il pas repoussé comme un enfant maudit? Cette incertitude lui fait

mal. De temps en temps il ralentit ses pas, il hésite, il soupire. Poursuivra-t-il sa route, ou reviendra-t-il désespéré mourir au milieu de l'ignoble troupeau confié à sa garde? Telles sont les angoisses des pécheurs, lorsque, à la veille de leur conversion, ils hésitent encore entre Dieu et le monde. Ils sont fatigués d'être depuis si longtemps les esclaves de leurs passions ; la pensée de la mort les presse de changer de vie. Ils veulent retourner au Seigneur ; ils jettent un regard sur la croix, ils cherchent un prêtre pour déposer leur âme entre ses mains, ils font quelques pas vers Dieu ; mais tout à coup ils songent à la sévérité de la justice divine, le souvenir de tant de criminelles années les épouvante. Ils tremblent de n'avoir pas de leurs fautes une suffisante contrition. Oseront-ils confesser toutes leurs iniquités? Pourront-ils se soumettre à une rigoureuse pénitence ? Dieu voudra-t-il leur pardonner ? Seront-ils du nombre de ces élus qui obtiennent la grâce de la persévérance finale? Les voilà chancelants, ne sachant quel parti prendre. Ils ont à lutter contre la tentation du désespoir. Insensés ! leur doute, leur défiance outragerait autant Jésus-Christ que tous leurs égarements passés. Dieu se comporte vis-à-vis des pécheurs qui ont pris la résolution de se convertir, avec la même générosité que le père de l'enfant prodigue au moment du retour de son fils.

Il avait enfin touché le sol de la patrie, ce fils repentant. Il se dirige vers la maison paternelle. Il va demander à tout hasard des nouvelles de son père. Où pourra-t-il le rencontrer ? Quel sera le moment le plus favorable pour se jeter à ses pieds? Ah ! il n'a pas besoin de chercher ni de s'informer, le bon père accourra lui-même à sa rencontre. Un infaillible instinct l'avertit de l'approche de son fils. Pendant le temps de la séparation, chaque jour il s'est assis sur un tertre élevé d'où son regard apercevait à l'horizon les détours sinueux de tous les chemins. Aujourd'hui, ses yeux vigilants ont entrevu au loin un pèlerin fatigué dont les pas inégaux et lents trahissent la lassitude. Il est vêtu de haillons et sa tête se penche comme sous le poids de sa douleur. Le père a pressenti son fils ! Son cœur est agité par des battements inaccoutumés. Il se hâte, il se met en marche, il précipite ses pas, il oublie son âge, il oublie son rang, il oublie sa dignité de père offensé. Il s'avance les bras ouverts au-devant de son

fils, et, avant même d'être reconnu, avant d'entendre une seule parole de repentir, il s'incline sur ce fils toujours aimé, il l'étreint sur sa poitrine, il le couvre de ses caresses : *Cecidit super collum ejus et osculatus est eum.* A ces tendres témoignages d'affection, l'Enfant prodigue a reconnu son père. Aux larmes de bonheur qui coulent sur son front, il mêle les sanglots de son repentir. Il tombe à genoux. Il prononce les paroles qu'il a résolu de dire à son père dès le premier instant où il a songé à revenir à lui : Mon père ! j'ai péché contre le ciel et contre vous ; je ne suis plus digne d'être appelé votre enfant; traitez-moi seulement comme un de vos domestiques. Je ne vous demande pas de m'aimer encore, permettez-moi seulement d'habiter votre maison, de vous servir, de vous voir, de me sentir près de vous. Ah ! ma conduite coupable a empoisonné votre vie, elle a blanchi vos cheveux, elle a ridé votre front, elle a fait couler de vos yeux des larmes qui ont creusé votre visage. Ah ! misérable que je suis !

Mais le père ne l'entend pas. Il ne veut pas le tenir humilié à ses pieds ; il le relève. Il se tourne vers ses serviteurs : Apportez vite, leur dit-il, apportez la plus belle robe et revêtez-en mon fils. Ornez sa main de l'anneau de réconciliation, mettez des chaussures à ses pieds déchirés par les cailloux du chemin, amenez le veau gras et tuez-le afin que nous fassions un festin de réjouissance ; car, ô mes serviteurs, aujourd'hui m'est accordé le seul bonheur que je désirais ! Avant de se fermer à la lumière du jour, mes yeux ont vu celui qu'ils attendaient. Mon fils était perdu et le voilà retrouvé, mon fils était mort et le voilà ressuscité : *Et cœperunt epulari.*

Voilà l'image de la générosité que Dieu déploie pour les pécheurs qui se convertissent. Dès qu'ils ont pris sincèrement la résolution de ne plus pécher, dès qu'ils ont fait quelques efforts pour se dégager de leurs mauvaises habitudes, pour fuir les occasions dangereuses, Dieu par sa grâce accourt au-devant d'eux ; il les affermit dans leurs bons desseins et il leur fait goûter le bonheur de la conversion avant même qu'ils aient terminé l'aveu de leurs fautes. Lorsqu'ils ont fait cet aveu, lorsqu'ils se sont frappés la poitrine en confessant qu'ils ne sont pas dignes d'être appelés enfants de

Dieu, le Père céleste n'écoute plus que son amour. L'absolution est prononcée. Cette âme qui s'est salie de tant de souillures est revêtue de nouveau de la robe blanche des élus. La foi, l'espérance et la charité forment son vêtement sans tache, *proferte stolam primam*. Cette âme contracte avec Jésus-Christ une nouvelle alliance, un nouveau lien de réciproque amour se forme entre elle et lui. Jésus-Christ sera l'ami, le maître, le gardien, l'époux de cette âme ; elle lui jure dans la ferveur première de sa conversion une inviolable fidélité. Elle veut appartenir à lui, toujours à lui, rien qu'à lui. *Date annulum in manum ejus.* Ils seront beaux désormais les pieds de ce pécheur converti. Longtemps il les a souillés dans les fangeux sentiers du vice, il les a fatigués à la poursuite des créatures; maintenant ils seront beaux comme ceux qui vont annoncer la paix et les biens éternels. Ils seront fermes et prompts pour suivre Jésus-Christ partout, même au Calvaire. Ils iront ces pieds d'apôtre pour dire à ceux qui l'ignorent que la paix n'est jamais au service du monde, mais qu'elle est la récompense des chrétiens fidèles; que les vrais biens ne sont pas ceux qui passent, mais ceux qui demeurent éternellement. *Date calceamenta in pedes ejus.* A ce pécheur longtemps affamé Jésus-Christ se donne lui-même en nourriture. Le lendemain de sa conversion, le pécheur redevenu juste, recevra l'Agneau sans tache immolé pour le salut du monde, le pain de vie qui fortifiera son âme languissante. Trop longtemps sa place a été vide à la table sainte, qu'il vienne encore prendre part au festin sacré, se nourrir de la victime adorable, de l'hostie de réjouissance, *adducite vitulum saginatum*. La conversion de ce pécheur est une fête mystique. Ses amis seront à ses côtés comme dans un banquet de famille ; ceux qui ont prié pour lui l'accompagneront à l'autel et béniront le Seigneur. Il y aura plusieurs âmes qui n'en feront qu'une. O joie ineffable de se retrouver au festin de communion, de recevoir encore ensemble le même Dieu, la même charité, le même bonheur, *manducemus et epulemur*. La joie que fait naître la conversion d'un pécheur ne se borne pas à la terre ; les cieux eux-mêmes la partagent. Les élus et les anges ne sont pas indifférents à ce qui arrive d'heureux ou de malheureux à nos âmes. Toutes les fois qu'une vertu se produit ici-bas, le ciel

se réjouit. Qui dira ces ineffables rapports de l'exil et de la patrie ? Comment se faire une idée assez magnifique des fêtes célestes qui suivent les conversions ? Lorsqu'un enfant reçoit l'eau du baptême sur son front d'un jour, les anges doivent tressaillir d'allégresse, comme si Dieu leur donnait un frère de plus. Lorsqu'une jeune âme se lie au Seigneur par un triple vœu, s'engage, devant les saints autels à vivre chaste, obéissante et pauvre, toutes les phalanges des élus doivent chanter au saint des saints de plus beaux hymnes d'adoration. Mais que se passe-t-il dans le paradis lorsqu'un pécheur revient à Dieu? Aucune langue ne peut le raconter; mais soyons-en sûrs, c'est Jésus-Christ qui l'a dit : il y a plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui se convertit que pour cent justes qui persévèrent. Une conversion ! c'est un enfant mort qui ressuscite, c'est un enfant perdu que Dieu retrouve, *filius meus mortuus erat et revixit, perierat et inventus est.*

Un des frères de l'enfant prodigue était occupé dans les champs pendant que se passait l'entrevue attendrissante dont nous avons parlé. En retournant à la maison, il aperçoit les apprêts d'un somptueux festin, il entend des symphonies mélodieuses et des chœurs de musique. Il voit des amis qui se rendent à la fête où ils sont invités, des serviteurs empressés à exécuter des ordres. Que s'est-il donc passé ? Il appelle un domestique et lui demande l'explication de ce mystère. Votre frère est de retour, lui dit-on, et nous avons tué le veau gras pour fêter sa bienvenue. Cette réponse l'irrite, il ne veut pas entrer dans la maison et se mêler à l'allégresse commune. Le père s'approche de lui pour dissiper son chagrin, mais lui : « Depuis longues années je vous sers, ô mon père, je n'ai jamais violé vos commandements, et cependant quelle fête avez-vous célébrée pour me récompenser? Vous ne m'avez pas même donné une seule fois un chevreau pour me réjouir avec mes amis, et parce que votre fils rebelle retourne auprès de vous, après avoir dissipé tout son bien dans la débauche, vous tuez le veau gras, vous faites éclater vos transports de joie... Que répondit le père à de telles paroles ? O mon fils ! toi tu es toujours avec moi, tous mes biens sont aussi tes biens. Ta présence et ton affection n'ont jamais cessé de me consoler ; mais aujour-

d'hui ne fallait-il pas se réjouir ? Ton frère que je croyais mort et que j'ai pleuré, le voilà ressuscité ; ton frère que je croyais perdu à tout jamais, le voilà retrouvé : *Frater tuus mortuus erat et revixit, perierat et inventus est.*

Il arrive quelquefois que Dieu élève un pécheur converti à un degré de perfection plus sublime que celui où vivent des justes qui n'ont jamais secoué le joug du Seigneur. Les enfants fidèles du père céleste qui ne pensaient plus à ce pécheur, qui le regardaient comme voué à une mort éternelle, le voient tout à coup revenir à la vie, produire les fruits de salut les plus merveilleux, monter de vertu en vertu, atteindre les plus difficiles hauteurs de la sainteté. Cette conduite de Dieu sert à nous tenir dans l'humilité. Quelle que soit notre vertu, nous ne devons jamais regarder les pécheurs d'un œil de mépris. Un jour peut-être ces pécheurs, qui nous font pitié, nous feront envie ; nous les verrons s'approcher plus près que nous du cœur de Jésus-Christ ; leur couronne dans le ciel sera plus glorieuse que la nôtre. Gardons-nous, par conséquent, d'imiter le frère de l'Enfant prodigue, ne renouvelons pas ses plaintes injustes. Lorsqu'un pécheur se convertira, oublions toutes ses fautes passées et réjouissons-nous de son retour à Dieu. Ne nous préférons pas à lui, ne diminuons pas sa gloire en racontant les désordres qui ont précédé son repentir. N'ayons qu'un cri de charité : Notre frère était perdu, le voilà retrouvé ; notre frère était mort, le voilà ressuscité.

Puisque c'est le meilleur de tous les pères, puisqu'il a tant d'amour au moment de l'ingratitude, tant de patience pendant le temps du crime et de l'oubli, tant de miséricorde à l'heure du repentir, levez-vous, ô pécheurs ; allez vous jeter dans ses bras, ô vous tous, qui pareils au prodigue de la parabole, dissipez loin de ce doux Sauveur toute la substance de votre cœur et de votre esprit. Assez longtemps pour entretenir votre vie intellectuelle et morale, vous vous êtes repus de honteux aliments, de doctrines ignobles, d'affections impures. Revenez dans la demeure du Père céleste, recommencez à vous nourrir, comme de votre pain de chaque jour, de prières, de bonnes œuvres et de sacrements. Et vous chrétiens fidèles, puisque Jésus-Christ attend le retour des pécheurs avec tant de patience, ne maudissez pas ceux qui

tardent à se convertir. Puisque Jésus-Christ accueille les pécheurs repentants avec tant de générosité, ne montrez aucune sévérité, mais beaucoup de bienveillance à ceux qui rentrent dans la maison paternelle. Autant que vous le pourrez, venez en aide à ceux qui sont à la veille de revenir à Dieu. Si l'Enfant prodigue, sur la terre étrangère, avait eu le bonheur d'entendre une voix amie, un conseil salutaire, il aurait reconnu plus tôt son ingratitude, il aurait apporté à son père de moins tardives consolations. Soutenons les pécheurs trop faibles ; soulevons-les s'ils ne peuvent se relever seuls, entraînons-les, s'ils ne peuvent aller seuls vers leur père. Notre amitié leur aplanira les difficultés de la route jusqu'au moment où ils rencontreront Jésus-Christ, où le baiser de paix leur sera donné, où ils feront l'aveu de leurs fautes. Oh ! combien Jésus-Christ sera reconnaissant envers ceux qui lui ramèneront des enfants prodigues ! Ils seront les premiers invités et les mieux disposés à la joie du festin eucharistique, et un jour, convives bien-aimés, ils jouiront des faveurs les plus intimes de leur Dieu pendant la communion éternelle du ciel ; grâce que je vous souhaite de tout mon cœur, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

PARABOLE

du grain de Sénevé

PAR LE R. P. LACORDAIRE

de l'ordre des Frères Prêcheurs.

Nous trouvons, dans nos saints livres, une parabole singulière, en ce que, au premier coup d'œil, il ne paraît guère possible d'en déterminer le sens et de se rendre compte de l'enseignement qui y est contenu.

Notre-Seigneur dit à ses disciples : « Le royaume du ciel est semblable à un grain de sénevé qu'un homme a semé dans son champ et qui est la plus petite de toutes les semences ; mais, lorsqu'il a crû, il devient plus grand que toutes les plantes, et un grand arbre sous lequel habitent les oiseaux

du ciel. » Qu'est-ce que cela veut dire, mes frères, que le royaume de Dieu soit une petite semence, non-seulement une petite semence, mais la plus petite de toutes ? Pourquoi cela? Qu'est-ce que cela signifie ? Quelle est la leçon que Notre-Seigneur a voulu nous donner ? Il est clair que Notre-Seigneur a voulu nous dire quelque chose d'important ; car tout ce qu'il a dit, c'était la parole de Dieu et, à la différence des hommes les plus élevés, qui, même en disant une grande chose, y mêlent des choses de peu de valeur, il n'est jamais tombé de la bouche de Jésus-Christ une seule parole qui, du commencement à la fin, n'ait été destinée à nous dire des enseignements supérieurs à tous ceux que les créatures peuvent nous donner. Pourquoi donc ? Pourquoi le royaume de Dieu est-il la plus petite de toutes les semences ? Pourquoi la plus petite ? Pour l'entendre, il faut que nous sachions ce que c'est que le royaume de Dieu ; car, si nous ne le savions pas, nous ne pourrions pas nous rendre compte de l'intention de Notre-Seigneur en disant cela. Tout royaume suppose un roi. Tout roi suppose un règne. Le roi du royaume du ciel, c'est Dieu. Le règne qui constitue le royaume, c'est le règne de Dieu. Par conséquent, le royaume se réduit au roi, le roi se réduit au règne; et pour comprendre pourquoi le royaume de Dieu est la plus petite de toutes les semences, il faut que nous entendions pourquoi le règne de Dieu est la plus petite de toutes les semences ; et, afin de l'entendre, il faut se demander : Qu'est-ce qu'un règne ? Qu'est-ce que régner ? Quand nous saurons ce que c'est que régner, nous saurons ce que c'est que le règne de Dieu; et quand nous saurons ce que c'est que le règne de Dieu, nous saurons pourquoi il est la plus petite de toutes les semences.

Qu'est-ce donc que régner ? Régner, mes frères, ce n'est pas dominer. Alexandre a dominé sur une partie du monde : il n'a jamais régné un seul jour de sa vie. César a conquis la Gaule, il a renversé les lois sacrées, héréditaires, de sa patrie toute-puissante. Il a été, entre les hommes mortels qui ont ceint l'épée et qui en ont tiré des victoires, un des hommes les plus éloquents, les plus heureux jusque dans leur infortunée mort, et qui ont laissé un nom à jamais populaire. Et cependant, César, un seul jour de sa vie, dans la Gaule ou sur les bords de l'Éridan, quand il franchit les degrés du sénat

de Rome républicaine, jamais ce César n'a régné de sa vie, un seul jour. Il a vaincu, il a gouverné, il a dominé, il a foulé aux pieds des hommes, mais le règne lui a été refusé. Car, qu'est-ce qu'un règne ? Un règne, c'est l'empire d'une volonté qui est obéie par persuasion et par amour. Jeter par terre des hommes, les assujettir par des licteurs et des bourreaux, ce n'est pas régner, c'est s'imposer à la malédiction de ceux dont on est maître par la force. Et si les hommes ont appelé, dans leur langage, ces choses-là un règne, le cœur de l'homme a protesté, et il a appelé régner, gouverner par amour, par persuasion, des êtres qui acceptent le joug, non pas qui leur est imposé, mais le joug qu'ils veulent bien, qui leur plaît, qui va à leur âme, qui les satisfait, en un mot. Régner, c'est commander à des gens qui se commandent à eux-mêmes de se soumettre à lui, et par conséquent, aucun roi de création purement humaine n'a jamais régné ; car pour régner il faudrait commencer par écarter les armes, par ôter la toge, par se dépouiller de l'appareil extérieur, pour descendre, faible, nu, mortel, à la veille de la tombe, se présenter devant un peuple le chapeau à la main, le saluer et en être salué. Voilà régner. Et, par conséquent, comme cela est arrivé rarement dans l'histoire des hommes, et jamais que par un principe autre qu'un principe humain, que par un principe divin qui a pénétré les hommes à qui cette domination a été utile, il n'y a pas eu, humainement parlant, de règne sur la terre. Il y a eu des dominations, des tyrannies, des choses qui ont approché plus ou moins d'un autre principe supérieur, qui ont approché d'un règne ; mais il n'y a qu'un roi, il n'y a qu'un homme qui règne sans dominer, qui se fait obéir d'un grand nombre d'hommes ici-bas, qui se fait obéir sans leur envoyer des licteurs et des appareils de majesté. Ce roi, c'est Dieu ; ce règne, c'est le règne tout aimable et tout-puissant de Dieu ; régner, par conséquent, mes frères, implique l'idée de la liberté de l'homme qui s'assujettit volontairement. Le règne de Dieu, c'est l'obéissance que nous lui prêtons, parce que nous croyons en lui. Quand une âme qui ne croyait qu'à elle-même, qui ne s'obéissait qu'à elle-même, commence à reconnaître au-dedans de soi Dieu, à plier le genou devant lui, à reconnaître sa parole et ses commandements, le règne de Dieu se forme

dans cette âme. Quand un peuple, qui ne croyait qu'à lui-même, à sa puissance, à ses sages, à ses législateurs, commence à s'incliner devant la majesté révérée de Dieu, commence à penser qu'il y a des lois plus hautes que les siennes, des destinées plus profondes que celles qu'il se machine à lui-même, en ce moment-là, le règne de Dieu commence dans les entrailles de ce peuple. Jusque-là, il s'est obéi à lui-même, c'est-à-dire qu'il s'est assujetti à quelques hommes qu'il croit avoir choisis, mais qu'il n'a jamais choisis. L'homme croit choisir ses maîtres, mais ils lui viennent d'ailleurs que de sa volonté. Il n'y a qu'un maître que nous choisissions librement, c'est Dieu, le plus grand de tous. En dehors de celui-là, nous sommes les esclaves de tous les autres, et si les rois n'avaient pas de gendarmes, ils s'en apercevraient bien. Eh bien ! mes frères, cela étant, pourquoi le règne de Dieu, tel que je viens de le définir, est-il la plus petite de toutes les semences ? Il est la plus petite de toutes les semences, parce qu'il n'y a rien de plus petit que ce qui commence par la persuasion, par la liberté morale de l'homme. Quand on veut faire un règne, autrement que par la liberté morale de l'homme, que fait-on ? On combine des intérêts, on rassemble des soldats, on forme des complots, on écrit des livres grands ou petits. En un mot, on remue par des incidents que les rencontres humaines jettent au-devant de nous. On crée une conjuration quelconque. Elle réussit ou elle ne réussit pas. Si elle réussit, tout-à-coup une masse d'hommes se met à plier le genou, à adorer cette idée, ce roi, ce prince, ce consul, qui vous voudrez. Cela commence fastueusement, et cela se termine déplorablement dans la poussière et dans l'abjection. Ce qui commence par la force, se termine par la force ; ce qui commence par la ruse, se termine par la ruse ; ce qui commence par le hasard, se termine par le hasard ; ce qui commence par le vrai, finit par le vrai ; ce qui commence par Dieu, finit par Dieu ; ce qui commence par l'éternité, finit par l'éternité.

Le principe et la fin sont toujours égaux. Voulez-vous savoir ce que vous serez ? Demandez-vous comment vous avez commencé ; votre germe est tout ; un chêne était dans son gland, et, s'il n'avait pas été dans son gland, il n'aurait pas

étendu ses racines sur la terre qu'il couvre et protége de son ombre puissante.

Ainsi, au contraire, voulez-vous commencer par Dieu, par la persuation, par la liberté ? Eh bien ! vous êtes, je suppose, un enfant, vous souhaitez la conversion de votre père. Votre père ne croit pas ; c'est un pauvre homme, un homme de bien, un homme aimable, un homme que vous aimez ; mais il a le malheur de ne pas croire quelque chose qui est en dehors de sa raison. Vous, petit enfant de quinze ans, vous ne faites pas la circonvallation, le siége de votre père ; le matin en vous levant, le soir en vous couchant, vous vous mettez à genoux ; vous joignez les deux mains.

Pourquoi joignez-vous les deux mains ? C'est une forme que la tradition nous a laissée. Nous joignons les deux mains pour étreindre quelque chose qui est insaisissable. Joindre les deux mains, c'est donner à Dieu une *sainte poignée de main ;* voilà pourquoi nous joignons les deux mains en priant.

Vous joignez les deux mains, et puis vous dites : « Notre Père qui êtes au ciel, j'ai sur la terre un autre père qui ne croit pas ; je vous prie de lui donner la lumière qui est en vous et qui n'est pas en lui. »

Voilà, mais frères, le commencement de la conversion de votre père. C'est petit, c'est la plus petite de toutes les choses, personne ne s'en occupe, personne ne s'en doute, et un matin, en passant sa main sur son front, votre père se lève et se dit : « Pourtant s'il y avait quelque autre chose de vrai que ce que je sais ! Pourtant, si mon enfant, qui a quinze ans, avait raison contre moi, qui suis un homme de cinquante ans ! Et pourquoi pas ? Est-ce que Dieu ne se révèle pas aux hommes en naissant ? Est-ce que mes cinquante ans et mes cheveux qui commencent à blanchir, auraient seul le privilége de la raison ? Est-ce qu'il n'y a dans le passé de ma vie, aucune action que je me reproche ? Est-ce que j'ai expié ces actions, est-ce que j'en suis pur ? Mon enfant est pur, et peut-être que la vérité est du côté de la pureté elle-même. »

L'homme se convertit ; il se convertit par le grain de sénevé, par la chose qui est la plus humble, la plus vile du monde.

Voilà pourquoi, mes Frères, ce qui commence par la liberté commence par rien. Persuader une âme, assiéger une âme,

c'est supplier une âme, c'est se mettre à ses pieds. Il n'y a rien de plus petit que de se mettre aux pieds de quelqu'un ; eh bien ! c'est comme cela qu'on persuade. Quand Dieu a voulu nous persuader il s'est fait petit, il s'est mis entre les mains des bourreaux, et il a dit à l'homme : « Regarde-moi, moi qui suis Dieu qui a tout fait ; je suis à tes pieds, et je vais mourir, et je vais être crucifié pour toi. » La croix, c'est le grain de sénevé, car la croix. c'est la plus grande humiliation qui se puisse concevoir ; et apparemment, mes Frères, cettte humiliation-là est bien ce qu'il y a de plus petit et de plus misérable ; c'est bien le grain de sénevé qui est devenu ensuite le grand arbre du christianisme qui, après avoir était crucifié dans son chef, après avoir été bafoué, honni par tous ceux qui avaient quelque puissance, quelque sagesse. quelque force ici-bas, est enfin devenu ce que vous voyez, et chaque jour ce christianisme est devenu pour le monde un grain de sénevé ; on l'humilie, on le jette à terre, on le crucifie de nouveau, on lui dit : « Va-t-en ! Qu'est-ce que ce reliquat d'esprits faibles ? Qu'est-ce que ce reste d'imbéciles que la terre porte encore et qui ont encore un coffre de bois qu'on appelle un autel ? Arrière ces gens de néant ! arrière cette poussière que le monde porte encore ! »

Tant mieux, mes Frères ; nous ne sommes pas encore assez petits. Souvenez-vous que le jour où nous ne serons plus rien, ce jour-là sera celui de notre triomphe. Et déjà nous en avons l'augure avant-coureur, car le monde voit aujourd'hui pourquoi nous sommes devenus si peu de chose, il voit qu'il ne peut plus se passer de nous. C'est parce que nous approchons du néant que le monde reconnaît notre grandeur et notre nécessité.

Voilà, mes Frères, la première raison pourquoi le règne de Dieu est la plus petite de toutes les semences. Et remarquez, en passant, que toutes les semences sont petites, toutes ; il n'y en a pas de grandes dans la nature, sauf exception ; car, comme je ne me pique pas de savoir tout et que je ne connais que les semences qui paraissent sous mes yeux j'ajoute *sauf* exception, de peur qu'il n'y ait ici quelque physicien qui en sache plus que moi et qui ne me donne un démenti.

Ainsi je dis que toutes les semences, sauf exception, sont petites, toutes ; les plus grands arbres sont contenus dans

quelque chose qui est presque imperceptible. Pourquoi ? C'est que Dieu, dans l'ordre de la nature, a voulu nous donner une leçon de commencement ; il a voulu nous faire voir, même dans les choses tangibles, que ce qui doit durer longtemps commence par un petit élément ; parce que, pour commencer surtout, il faut agir par la persuation : c'est une navigation au long cours.

Quand on voit des gens, des hommes d'État, se proposer de faire un empire du jour au lendemain, on peut être assuré que ces gens-là n'ont pas la plus petite connaissance de ce que c'est que la durée d'un seul jour qui se tient debout. Pour qu'un jour se tienne debout, il faut qu'il y ait l'éternité par derrière.

Ainsi donc, mes Frères, la liberté et la persuation étant le principe du règne de Dieu, tout ce qui commence par là étant petit, et le règne de Dieu étant encore plus fondé sur la liberté, il est la plus petite de toutes les semences. Ajoutons une autre raison.

Le règne de Dieu est la plus petite de toutes les semences, parce que le règne de Dieu doit commencer par l'humilité. En effet, comment avons-nous défini le royaume de Dieu ? Nous l'avons défini obéissance amoureuse, volontaire et libre à la volonté de Dieu. Or, pour cela, il faut être humble, il faut s'humilier. L'homme qui n'est pas humble ne sacrifie jamais sa raison et sa volonté à la raison et à la volonté d'autrui ; hors de là, en dehors de la vertu d'humilité, il n'y a aucun motif de sacrifier sa raison et sa volonté à la raison et à la volonté d'un autre ; et quand un homme nous parle en son nom, et que nous sentons au dedans de nous que nous le repoussons, que nous ne voulons pas accepter ses raisons et ses ordres, nous faisons un acte parfaitement rationnel et parfaitement légitime ; il n'y a aucune raison pour qu'un homme soumette sa raison à celle d'un autre, parce que nous sommes radicalement, humainement parlant, égaux : parce qu'il n'y a pas possibilité de trouver entre deux hommes, ayant tous les deux un cœur et une âme, des différences qui soient réellement essentielles ; il n'existe que des différences d'accident, qui se réduisent à infiniment peu de chose. Et toutes les fois que l'orgueil veut creuser ce que nous appelons des inégalités, l'orgueil prononce toujours que les iné-

galités sont chimériques, qu'elles ne sont qu'apparentes, et que, dans tous les cas, si elles étaient réelles, elles seraient contre le droit. Pour s'humilier, il faut aimer. C'est dans l'amour qu'est la racine de l'humiliation volontaire. Et voilà pourquoi, quand nous aimons, nous nous mettons tranquillement, naturellement, avec effusion, aux pieds de ceux que nous aimons ; nous reconnaissons que se faire aimer, c'est la plus grande de toutes les puissances, la plus profonde de toutes les pensées, la plus excellente de toutes les dominations. Par conséquent, l'être qui est capable de se faire aimer de nous, cet être, nous le sacrons, nous le vénérons, nous l'adorons. *Nous l'adorons.* Nous avons mis ce mot dans notre langage : nous adorons ceux qui nous sont les plus chers. Et cela est vrai, obéir à quelqu'un librement et volontairement, c'est de tous les empires, le plus merveilleux ; c'est de tout ce que l'homme peut faire ici-bas, tout ce qu'il y a de plus étrange et de plus inouï. Et, par conséquent, ce règne, cette humilité qui sort si librement de nous, celle-là nous la reconnaissons, celle-là nous la sacrons, celle-là peut durer : elle peut durer ce que peuvent durer les choses purement humaines. Mais enfin, c'est certainement ce qu'il y a, dans ce que nous faisons, de plus solide et de plus cher.

Le royaume de Dieu commence donc par l'humiliation de notre raison. Et il n'y a que notre humilité qui puisse nous porter à cette sujétion-là ; et aussi, mes Frères, nous nous étonnons tous les jours de ce que des gens de rien produisent. Nous voyons des corporations tout entières s'élever dans l'Église. Nous voyons des gens qui n'ont point de nom, qui n'ont rien, qui n'ont point de fortune, bâtir, constituer je ne sais quelle puissance morale. Nous demandons : comment cela s'est-il fait ? Eh ! mon Dieu ! cette personne, cet homme a pris la volonté de Dieu au lieu de la sienne. Au lieu de se dire : Moi, je veux cela, il s'est dit : Qu'est-ce que Dieu veut ? qu'est-ce que Dieu veut de moi ? C'est là la première question que doit se poser le chrétien quand il vient au monde de la raison. Dieu veut-il que je reste dans ma position ou que j'en sorte ? Dieu veut-il que je me consacre à lui dans un cloître, ou que je reste dans le monde ? Dieu veut-il que je lui consacre ma virginité, ou veut-il que je m'engage dans les liens sacrés du mariage ? Dieu veut-il que je sois

l'auteur d'une nouvelle famille, ou veut-il que ma famille se termine à moi?

Qu'est-ce que Dieu veut? telle doit être la première question de l'intelligence, la première question de la volonté. Quand vous vous l'êtes posée, que vous avez trouvé le joint, que vous savez ce que Dieu veut, qu'y a-t-il d'étonnant à ce que vous soyez plus puissant que tous les autres? vous voulez ce qu'il veut, vous faites ce qu'il veut que vous fassiez. Mais si vous demandez : Qu'est-ce que je veux, moi ? Que me faut-il? Quels sont mes aises, mes plaisirs ? Qu'est-ce qui me satisfera ici-bas? Quel est mon chemin, mon chemin qui vienne à moi, qui vienne de moi, qui parte de moi et retourne à moi ? Mais, mes Frères, quand vous faites cela, vous faites ce que vous voulez, sans doute, mais cela n'entre pas dans les desseins d'une volonté supérieure à la vôtre. Au bout d'un certain temps, votre chemin se brouille. « Où est-ce que je suis? Il me semble qu'il n'y a plus de sentier ! » Et vous cherchez, vous regardez et vous dites : « Mais où suis-je? je suis un homme perdu, je suis un homme mort. » Je crois bien que vous êtes mort, puisque vous êtes tout seul ! Il y a contre vous la volonté de Dieu, qui est bien autre chose encore que toutes les volontés humaines. Et, au contraire, quand vous êtes avec Dieu, que vous importe la volonté de l'homme ; quand c'est Dieu qui trace le sillon et que vous êtes derrière la charrue, vous allez tranquillement et sûrement. Par conséquent, vous arrivez sûrement à votre fin. Et c'est ce que la plus petite âme chrétienne parmi vous fait tous les jours.

M. Ollier, le fondateur du séminaire de Saint-Sulpice, un homme d'esprit, un homme de cœur qui avait mille raisons pour réussir dans ce qu'il voulait, s'occupait depuis longues années de la fondation du premier séminaire de France, et on peut même dire du premier séminaire d'Europe. M. Ollier, pénétré depuis quinze ans de cette idée, après y avoir réfléchi dans la prière, alla consulter dans Paris toutes les plus saintes personnes d'alors ; saint Vincent-de-Paul et le cardinal de Bérule. Ce sont là des noms bien illustres et cependant bien ignorés, bien inconnus de notre génération. Enfin, cet homme alla les voir, et tout en revenant, il disait tout seul en chemin: « Nous faisons la volonté de Dieu, nous

faisons la volonté de Dieu, nous faisons la volonté de Dieu... » Il est là, le séminaire de Saint-Sulpice ; il est là, à côté de l'église et protégé par elle. M. Ollier était allé trouver un homme qui lui avait dit : « Vous faites la volonté de Dieu, » et il s'était dit : « Je fais la volonté de Dieu. » Son œuvre vit, comme toutes les œuvres de celui qui s'est dit : Je ne suis rien, je ne peux rien ; je ne suis rien, je suis un pauvre grain de poussière, mais je viens faire ce que le bon Dieu veut, s'il veut me le déclarer ; je suis prêt à tout. Voilà, mes Frères, comment l'Église fonde et comment nous fondons, et et comme cela est parfaitement simple, parfaitement humble, parfaitement misérable.

C'est le grain de sénevé, et le grain est devenu un grand arbre sous lequel s'abritent les oiseaux du ciel. Je dis les oiseaux du ciel, les vertus, tout ce qui est léger, tout ce qui va dans l'air, tout ce qui ne tombe pas dans la tombe, et il n'y a guère, mes Frères, que la vertu qui ne tombe pas dans la tombe et qui surnage sur tout et dans ce monde et dans l'autre. Et pourquoi le grain de sénevé devient-il un arbre? Et qu'est-ce qu'un arbre, mes Frères ? Vous croyez que c'est une chose bien simple qu'un arbre. Il n'y a rien de moins simple qu'un arbre. Un arbre, il a des racines. Vous direz : « Mais c'est « bien simple d'avoir des racines. » Je souhaite seulement que vous en ayez une seule. Avoir des racines, c'est s'enfoncer dans un sol fécond, y puiser la vie, y tenir par quelque chose de propre.

Mais qu'est-ce que c'est que des racines ici-bas ? Les arbres de nos forêts ont des racines, et l'homme, il n'a pas de racines, mes Frères. Il a deux pieds qui posent sur la poussière, mais qui n'y entrent pas. Les statues sont scellées avec des clous sur les blocs qui leur servent de piédestaux, mais elles n'ont pas de racines. On donne aux maisons des racines qu'on appelle des fondements, ces fondements ne sont pas vivants. L'empire de César n'avait pas de racines ; l'empire d'Alexandre n'avait pas de racines ; c'étaient des choses qui étaient posées par terre. Quand vous êtes posés par terre, il suffit d'un souffle du vent pour vous jeter par terre si vous n'y êtes déjà.

C'est pourquoi Dieu compare son règne à un arbre ; il a des racines. En second lieu il a la hauteur, l'élévation, en

même temps qu'il a la profondeur. Nous n'avons pas de hauteur, mes Frères; vous avez vu déjà passer assez de grandeurs humaines pour être persuadés qu'il n'y a pas de grandeur. Et enfin le règne de Dieu est un arbre qui est quelque chose de touffu, qui est un abri. Hélas ! mes Frères, parmi nous, qui a un abri? Qui est-ce qui est l'abri d'un autre? Qui est-ce qui protége un autre homme parmi nous?

Vous élevez vos enfants, vous vous donnez beaucoup de mal ; vous souhaitez d'étendre votre ombrage sur eux comme un arbre pour leur donner un abri. Combien, parmi vous, atteignent le but de leurs vœux ? Combien parmi vous ont des enfants qui leur donnent des consolations ? C'est qu'on n'a de l'ombre et de l'étendue qu'avec la foi. Les choses ne sont grandes dans la nature que parce qu'elles ont la profondeur, la hauteur et la largeur. Eh bien ! tout cela est sorti du grain de sénevé; l'homme devient profond par le règne de Dieu qui est en lui; il devient étendu, élevé, il devient un arbre; il est paisible et content comme un être qui est enraciné ; il n'y a que le vent qui l'agite, mais ce vent rafraîchit non-seulement l'arbre lui-même, mais les oiseaux qui viennent voltiger sous son feuillage. Un arbre au milieu d'un champ, c'est toute une joie, mes Frères, c'est un empire, c'est un palais. Les oiseaux aperçoivent cet arbre, ils y viennent et ils y chantent.

Les chrétiens, mes Frères, c'est un ensemble de voix qui chantent un hymne perpétuel à Dieu. Le démon secoue un peu notre arbre qui a été produit par un grain de sénevé ; la nuit passe, et il a respecté la racine qui est profonde, le feuillage qui est élevé, les oiseaux qui l'habitent ; il respecte Dieu en nous, car il n'y a que Dieu qui sème des arbres.

Le chrétien qui représente Dieu, on peut le tuer, mes Frères ; mais en le tuant on le respecte encore. La postérité se lève, et ne se contente pas de le respecter, elle l'embaume de vertus dans toute une génération qu'on ne peut pas compter.

Voilà, mes Frères, la parabole du grain de sénevé. Par conséquent, commencez par la persuasion, par ce qui est petit ; Dieu, mes Frères, descendra jusque dans votre tombeau, et, comme il l'a promis, cet arbre mort, cet arbre mutilé, il le ressuscitera, il le plantera dans un lieu où la mort et le péché n'auront plus d'empire.

HOMÉLIE

Sur la parabole des trois pains qu'un ami demande à son ami

PAR M. L'ABBÉ ALIX
chapelain honoraire de Sainte-Geneviève.

La première parabole que nous présente le saint Évangile, c'est la parabole des trois pains qu'un ami vient demander à son ami au milieu de la nuit. Voici d'abord le texte de cette parabole, en saint Luc, chapitre XI :

« Notre-Seigneur dit à ses disciples : Qui de vous, ayant « un ami, s'il vient trouver cet ami et qu'il lui dise : Mon « ami, prêtez-moi trois pains, car un ami vient d'arriver « chez moi et je n'ai rien à lui offrir ; et que celui-ci réponde « de l'intérieur de sa demeure : Ma porte est close mainte- « nant et mes enfants reposent avec moi, je ne puis me lever « et vous donner ce que vous demandez ; — qui de vous, *dis-* « *je*, s'il persévère à frapper, *ne finira par obtenir ce qu'il* « *souhaite ?* Car, je vous le dis, si celui à qui il demande ne « se lève pas par amitié, il se lèvera à cause de la persévé- « rante importunité de la prière qu'on lui fait, et donnera à « son ami tout ce dont il aura besoin. Et moi je vous dis ; « Demandez et on vous donnera, cherchez et vous trouverez, « frappez et on vous ouvrira ; car celui qui demande reçoit ; « celui qui cherche trouve ; et l'on ouvre à celui qui frappe. »

I

Cette parabole, dans son sens littéral, est bien simple, *c'est une comparaison continuée*, tirée de ce qui se passe journelle- ment parmi les hommes. Un ami reçoit pendant la nuit un de ses intimes qui vient de faire un long trajet. Pour accueil- lir cordialement cet hôte inattendu, il faut lui donner quel- que nourriture. Mais notre ami est pris au dépourvu, il n'a pas même de pain dans son arche ; que fera-t-il ? il ira trou- ver, tout à sa porte, un de ses meilleurs amis, et le priera de lui prêter quelques pains. Il faudra cependant réveiller cet ami, déranger toute sa famille ; n'importe ! il faudra essuyer un refus, plusieurs peut-être ? n'importe encore ! Le voyageur est fatigué, les droits de l'hospitalité sont sacrés ; au risque de passer pour importun, notre ami frappera à la porte de son voisin et s'obstinera à demander, jusqu'à ce qu'il les ob-

tienne, les pains dont il a besoin... et il les obtiendra. Car si son ami ne cède pas à l'amitié, il cèdera à l'importunité. C'est voisin que se passent chaque jour, dans le monde, ces petits drames d'une amitié mise à l'épreuve, et dans lesquels, si la générosité ne joue pas toujours le beau rôle, on ne peut pas dire néanmoins qu'elle ait complétement disparu, et qu'elle ne soit pas suscitée au moins par une demande persévérante et un besoin réel.

Mais si cette parabole, en tant que comparaison, est simple et commune dans son sens littéral, elle est très-élevée et très-précieuse, selon l'intelligence mystique de la sagesse divine qu'elle renferme.

Car, d'abord, quel est cet ami vers lequel l'homme pris au dépourvu se dirige au milieu de la nuit pour demander du pain? Que représente-t-il ? Un homme riche, un puissant de la terre ? Non, l'Écriture ne l'aurait pas appelé du nom d'ami, car elle connaît trop le cœur humain pour nous porter à mettre notre confiance, aux heures de la détresse et de l'angoisse, dans ces princes d'un jour « en qui n'est pas la force de sauver. » *Nolite confidere in principibus, in quibus non est salus.* Cet ami donc est plus qu'un homme riche, plus qu'un homme puissant, plus qu'un prince de la terre, cet ami c'est Dieu lui-même. « Oui, nous dit ici Théophylacte, Dieu « qui nous aime tous et qui nous prouve son amour par le « désir et la volonté qu'il a de nous sauver, Dieu est l'ami « dont parle l'Évangile. » *Amicus iste Deus est, qui omnes amat, et omnes vult salvos fieri.* Oh ! quel doux nom donné à Dieu dans cette parabole ! le nom d'ami des hommes. Dieu est notre ami, il est l'ami de chacun de nous ; un ami accessible à toute heure, dans toutes les circonstances de la vie ; un ami tout proche de nous, à notre porte, pour ainsi dire ; un ami familier, un intime ami ! *Amicus iste Deus est.* Cet ami peut tout pour ses amis : il est bon, il est riche, il possède la souveraine autorité, et il se plaît à se montrer un véritable ami ! *Amicus iste Deus est.*

Ce ne sont pas seulement les sages, les savants, les hommes considérables dans le monde qui ont le droit de l'appeler du nom d'ami ; ce sont aussi les ignorants, les pauvres et les faibles, ce sont les malheureux surtout qui jouissent de ce privilége ; *omnes amat*, il nous aime tous, tous sans excep-

tion, et pour tous il se dévoue ; *et omnes vult salvos fieri.* O mon Dieu, qu'il nous est précieux ce titre d'ami que vous nous avez appris à vous donner ! nous ne l'oublierons jamais ! Et quand nous vous appellerons notre roi, notre maître, notre juge, nous tempèrerons toujours, pour la gloire de votre miséricorde, la force de ces titres majestueux par la grâce de ce titre d'ami dont le cœur aime la suavité et qui assure d'autant mieux votre empire qu'il ne l'établit que par les bienfaits !

Voilà donc l'ami de l'homme ! voilà Dieu lui-même devenu, dans l'Évangile, notre véritable ami, notre plus sûr ami : *Amicus iste Deus est !*

Mais avançons, et voyons la suite de cette mystérieuse instruction.

Un homme pris au dépourvu, pendant la nuit, *media nocte*, vient vers cet ami, qui est Dieu lui-même, et il demande trois pains pour l'hôte dont il a reçu la visite et auquel il ne peut refuser l'hospitalité. *Amice, commoda mihi tres panes, quoniam amicus meus venit de via ad me...* Il faut que nous sachions d'abord quel est le voyageur pour lequel Dieu est prié de prêter trois pains, car c'est ce voyageur qui devient l'occasion de la plus instante prière et d'un bienfait signalé obtenu par cette prière. Eh bien ! ce voyageur, ami de l'homme qui vient prier *Dieu notre ami*, ce pèlerin fatigué du voyage qu'il a fait, *amicus meus venit de via ad me*, cet hôte que l'on accueille et qu'on ne peut renvoyer, c'est, en effet, un ami bien intime, bien précieux ; c'est, nous dit saint Augustin, notre propre désir, le désir de notre cœur, le désir instinctif de notre volonté, le désir immanent et sans cesse actif de notre âme, *hominis appetitus.* Or, notre désir voyage ici-bas, il parcourt toute la terre. Hélas ! après avoir déserté la raison sa sœur, cette raison, cette intelligence, cette lumière qui ne brille que pour l'éclairer, l'instruire, le guider, le nourrir et le faire vivre, notre désir s'est mis en route pour chercher les satisfactions dont il a besoin par sa nature même. Sur sa route, il a vu des créatures, les unes pures et chastes, les autres souillées ; les unes vivantes, les autres mortes ; les unes belles et pleines d'attraits, les autres repoussantes par leur difformité. Il s'est adressé à toutes ces créatures et il a dit : Rassasiez-moi, apaisez ma faim, calmez

mon tourment, faites-moi vivre, car je me meurs ! Et les créatures se sont données à lui et il s'est donné à elles. Il les a suivies, il est devenu leur esclave ! Il a vécu, dit le même saint Augustin, selon le monde, selon la vie fragile et misérable des choses temporelles, lui qui ne devait vivre que selon les lois de la raison, *hominis appetitus qui debet rationi servire, serviebat autem consuetudini temporali.* Cette vie de notre désir, c'est le chemin qu'il parcourt ; c'est un chemin, en effet, ce n'est pas le terme où l'on arrive et où l'on se repose, car tout y passe et tout y meurt. *Viam vocat propter transeuntia omnia.* Or, dans cette vie, sur ce chemin, dans l'esclavage auquel les créatures l'ont soumis, notre désir a été trompé : il n'a pas été nourri, il n'a pas vécu !

C'est alors qu'il est revenu vers son ami, vers sa sœur la raison, et qu'il est arrivé au milieu de la nuit, *media nocte*, c'est-à-dire, selon Théophylacte, tout enveloppé des ténèbres de la tentation et du péché, triste résultat de son voyage parmi les créatures : *Media nox, profundum tentationum.* Il a donc frappé à la porte de l'intelligence son amie et sa sœur, il lui a fait connaître dans quelle peine il se trouvait, à quelle détresse il était réduit, et la faim dont il souffrait. Alors, la raison s'est émue ; elle a pleuré sur ce frère égaré, et, comme d'elle-même, elle n'a rien et ne peut rien pour soulager le désir de l'âme, elle est allée vers Dieu pour le prier en faveur de l'hôte malheureux qu'elle vient d'accueillir. Car la raison, nous dit excellemment Cassiodore, est chargée de prier ; la prière elle-même n'étant que « la raison des lèvres, » la suprême et toute pure intelligence d'une bouche qui s'ouvre pour parler à Dieu : *Oratio quasi oris ratio* ; ce qui fait dire à l'Ange de l'école, définissant avec précision la prière, que « la prière est un acte de la raison pratique, expliquant le désir de la volonté, et demandant à Dieu ce dont le désir a besoin. » *Actus rationis practicæ, desiderium voluntatis explicans, et aliquid ab alio postulans.* C'est donc sa propre fonction que l'intelligence remplit lorsqu'elle s'adresse à Dieu pour le prier. C'est pour le désir qu'elle prie, c'est pour satisfaire ces tendances instinctives de la volonté à laquelle elle est étroitement unie : de sorte qu'une intelligence qui ne prie pas est une intelligence qui laisse mourir la volonté, et par suite toute l'âme, et qui se rend ainsi coupable du plus grand des crimes.

II

Or, l'intelligence, pour arriver à Dieu, prend le chemin que lui montre la foi. Elle se dirige, par l'intention, vers le ciel où Dieu réside au milieu des anges et des saints. Mais le ciel lui est fermé : elle ne peut y pénétrer. Sa condition présente la retient sur la terre. Elle est au milieu de la nuit de la foi, *Media nocte*. La claire vue de Dieu ne peut lui être donnée que dans la lumière de gloire. Cependent, conduite par la foi, elle arrive à la porte de la demeure de Dieu, et, devant cette porte qu'elle ne peut franchir, elle prie, et sa prière pénétrant le ciel, *cœlum pulsat intimum*, comme dit l'Église dans une de ses hymnes, sa prière arrive jusqu'à Dieu. « Mon ami, dit cette prière, prêtez-moi trois pains. » *Amice, commoda mihi tres panes.* « C'est pour mon ami intime, c'est pour le « désir de mon âme, que je vous demande ces trois pains. « Cet ami vient d'arriver d'un grand et pénible voyage. Il « est fatigué, il a besoin de nourriture et je n'ai rien à lui donner, et si je le laisse sans secours, il va mourir. » *Amicus meus venit de viâ ad me, et non habeo quod ponam ante illum.* Oh ! la belle prière ! Comme elle se propose bien le véritable objet dont le désir a besoin, cet objet que les créatures n'ont pu lui donner ! Et quel est cet objet ? En apparence il est vulgaire, trois pains : *Amice, commoda mihi tres panes ;* mais, en réalité, il est très-excellent et au-dessus de tout objet digne d'être convoité par notre ami. Car, ces trois pains, nous dit saint Augustin, ne sont autre chose que Dieu lui-même dans la plénitude de son être et de sa vie ; ces trois pains sont la connaissance de la Trinité par la foi, et, dans cette connaissance, la nourriture de notre âme : *Cibus et intelligentia Trinitatis.*

Quand l'intelligence demande ces trois pains mystérieux, elle demande donc le véritable objet de notre désir, et le seul aliment qui puisse apaiser la faim qui nous tourmente. Elle demande donc ce que les créatures sont incapables de nous donner, la lumière, la suavité, la force, la paix, la vie ! elle demande la lumière qui vient du Père des lumières, *descendens à Patre luminum ;* la sagesse, l'ordre, et par suite la paix qui viennent du *Fils*, sagesse du Père *ego sapientia primogenita ante omnem creaturam ;* elle demande l'amour et la suavité qui viennent du *Saint-Esprit*, amour commun du

Père et du Fils, suavité qui surpasse tout sentiment, beauté qui décore tout l'univers, et qui met sur les âmes où elle repose l'empreinte de la beauté de Dieu ! *Spiritus Domini ornavit cœlos.* Ah ! voilà ce que cherchait le désir, voilà ce qui le tourmentait, voilà son bien. L'intelligence le sait par la foi ; et ce qu'elle sait par la foi, elle le demande par la prière. Elle ne demande rien autre. Que pourrait-elle souhaiter encore ? En possédant Dieu, elle possède tout le reste. Dieu possédé dans le temps, c'est le double don de la nature et de la grâce ; c'est le pain de la vie temporelle et le pain de la vie éternelle. Dieu possédé dans l'éternité, c'est le pain de la gloire, le pain de l'immortalité, le pain du parfait bonheur. Elle ne demande donc que Dieu : *Amice, commoda mihi tres panes,* « mon ami, prête-moi trois pains ! » Et parce que cette prière est parfaite dans son objet, dans son motif et dans sa forme, parce qu'elle procède du désir que Dieu lui-même a mis en nous, cette prière ne peut manquer d'être exaucée.

III.

Cependant, il faut que cette prière, malgré sa perfection, soit mise à l'épreuve. Aussi ne doit-elle pas être exaucée tout de suite. Dieu, en différant d'accorder ce qu'on lui demande, se propose, nous dit saint Augustin, tout à la fois d'exciter plus vivement notre désir, et de relever par là l'excellence de ses dons, qui paraîtraient moins précieux s'ils étaient trop vite obtenus. *Qui differt dare, vult ut amplius desideres dilatum, ne vilescat cito datum.* Quand sa prière arrive à l'oreille de Dieu, voilà donc que Dieu tout d'abord semble la repousser. Que me voulez ? dit-il. — Maintenant ma porte est close : *jam ostium clausum est.* C'est trop tard ; le temps des grâces est passé ; il fallait me prier pendant le jour, lorsque ma porte était ouverte. Mes enfants sont avec moi, ils prennent à côté de moi leur repos. Je ne veux pas les troubler ; il est impossible que je me lève et que je vous donne ce que vous souhaitez. *Pueri mei mecum sunt in cubili, non possum surgere et dare tibi.* Telle est l'épreuve de la prière. Il semble d'abord que Dieu soit trop occupé de sa propre gloire et de son propre bonheur pour condescendre à nos infirmités, et que la porte de sa demeure ne doive pas s'ouvrir au cri de notre détresse. C'est une tentation de découragement provenant de la connaissance de ce que nous sommes par rap-

port à Dieu. Tentation des plus dangereuses, qu'il faut repousser par la foi, c'est-à-dire par la connaissance des mérites de Jésus-Christ et par la plus entière confiance en ces mérites. Car, s'il est vrai que nous ne sommes rien devant Dieu, il n'est pas moins vrai que Dieu, à cause de son Fils, nous aime et se plaît à nous être favorable. Dans la prière, nous devons donc nous autoriser du nom et des mérites de Notre-Seigneur, et nous présenter, sans crainte, à la faveur de ce nom et de ces mérites, devant la porte de Dieu, croyant fermement que cette porte nous sera ouverte, et que la grâce nous sera donnée ; car, dit Jésus-Christ lui-même, « tout ce que vous demanderez avec foi à mon Père en mon nom, vous l'obtiendrez. »

D'ailleurs, ces enfants de Dieu qui dorment avec leur père, et que leur père ne veut pas réveiller, ces enfants sont nos frères : ce sont les anges et les saints, et Dieu n'en parle ici que pour nous donner l'occasion d'y penser nous-mêmes, de les prier, de les charger d'intercéder pour nous, et, par leur intercession, d'être exaucés plus sûrement. Il faut donc faire instance dans la prière ; il faut persévérer. Dieu veut une foi éprouvée. Devant une foi ferme et inébranlable, il ne résiste pas ; il donne ce qu'on lui demande. Et comment, lui, le meilleur des amis, n'accueillerait-il pas à la fin nos prières ? Si les hommes finissent par céder à l'importunité, comment Dieu ne céderait-il pas au seul mouvement de sa compassion pour notre pauvreté ? C'est ce que signifie la conclusion de notre parabole. Il ne s'agit donc que de prier avec foi, avec persévérance, par les mérites de Jésus-Christ, et surtout de demander les vrais biens, c'est-à-dire Dieu lui-même, et tout le reste, en Dieu et selon Dieu.

« Demandons, et nous recevrons. » Demandons par le désir de notre vrai bien, par le sentiment du besoin que nous avons de Dieu, et Dieu appréciera ce désir en nous donnant l'objet de nos demandes. *Petite, et accipietis.*

« Cherchons, et nous trouverons. » Cherchons par la foi le chemin qui conduit à Dieu, c'est-à-dire Jésus-Christ, qui est la voie, *ego sum via*, et nous trouverons le terme où conduit cette voie. *Quærite et invenietis.*

« Frappons, et on nous ouvrira. » Frappons par la persévérance, dans la confiance que met en nous le Saint-Esprit,

cet esprit de grâce et de prière, *spiritum gratiæ et precum*, qui demande au fond de nos cœurs par des gémissements inénarrables, *spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus*, et la porte du ciel nous sera ouverte, *pulsate et aperietur vobis*, et nous recevrons les trois pains mystiques : Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit ; et, remplis de Dieu ici-bas par la grâce, nous vivrons dans le temps, pour vivre un jour dans l'éternité, de cette même vie de Dieu devenue plus complète en nous par la gloire, lumière promise où nous verrons Dieu, et dans laquelle, en le voyant, nous serons semblables à lui (1). *Amen.*

HOMÉLIE

Sur les filets de St Pierre

PAR M. L'ABBÉ DEGUERRY

ancien curé de la Madeleine, à Paris.

Le royaume des cieux est semblable
à un filet que l'on jette à la mer.
(*S. Matth.* XIII, 49.)

Mes frères, la multitude attirée par les miracles nombreux que le Seigneur avaient opérés, suivait ce divin Maître pour voir ses œuvres et entendre sa parole. Et qui donc, dit un saint docteur, ne se serait pas attaché à lui, non-seulement pour entendre ses discours, mais pour contempler sa face ?

Ainsi, cette foule était attachée à ses pas. Notre-Seigneur marchait vers le lac de Génésareth. Il voulait, dans cette circonstance, donner une grande leçon au monde, figurer d'avance les merveilles de son Église, et, d'autre part, appeler à lui des instruments pour la fondation et la perpétuité de cette Église.

Quand la foule fut au bord du lac, que fit alors Notre-Seigneur ? Vous le savez, l'Évangile le rapporte : il monta sur une barque, la fit éloigner quelque peu du rivage, et de là instruisit la foule.

Magnifique spectacle, n'est-ce pas, M. F. ? Que vous auriez tous voulu entendre cette parole sacrée qui tombait des

(1) Similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est (*Joan 1* Ep.)

lèvres du Seigneur ! Et, par cette foule, une leçon nous est donnée: c'est que c'est notre devoir, notre besoin, d'entendre et recueillir la vérité.

Ah ! M. T. C. F., quand on a faim et soif de la vérité, à qui aller, à qui s'adresser pour satisfaire cette faim et cette soif ? Est-ce qu'il y a un autre docteur que le divin Maître ?

Vous savez qu'à l'époque où il parut dans le monde, il y avait diversité d'enseignement chez les Juifs, bien cependant que la Synagogue s'efforçât de maintenir l'enseignement de la vérité. Cette foule devait être fatiguée par l'opposition des doctrines et des appréciations personnelles et infidèles qui allaient jusqu'à compromettre l'enseignement le plus sacré, celui entre autres de l'immortalité de l'âme, puisque les Saducéens proposaient à Notre-Seigneur des questions, des difficultés au sujet de ce dogme. Quand donc ces populations rencontrèrent un enseignement si parfait, une lumière si complète, pour exprimer leur intime ravissement, elles s'écriaient : Jamais homme n'a parlé comme lui ! Et, plus elles avaient faim et soif de la vérité, plus elles s'attachaient aux pas du divin Maître. Il doit en être de même de nous, M. F., nous devons avoir faim, avoir soif de la vérité religieuse. Cette vérité est la première de toutes. Le monde politique, civil, industriel, artistique, se relie au monde religieux, et voilà pourquoi la première de toutes les vérités, la plus nécessaire, la plus indispensable à connaître, c'est la vérité religieuse. Et pourtant, vous ne l'ignorez pas, c'est celle-là qui souvent est négligée : on s'occupe de tout excepté de la grande question religieuse. Oh ! mettons dans notre cœur, dans notre esprit, la faim et la soif de la vérité. Pressés alors de nous nourrir et de nous désaltérer, nous nous attacherons à J.-C. Voilà ce que notre Seigneur disait lorsqu'il commença sa mission publique, assis au haut du sommet de la montagne d'où il dominait tout le monde : « Heureux ceux qui ont soif et faim de la justice et de la vérité ! » Et pourquoi ? « Parce qu'ils seront rassasiés par notre Seigneur. » Vous qui croyez en lui, vous qui méditez sa parole, vous qui l'étudiez avec bonheur, vous qui participez aux sacrements, n'est-ce pas que la soif de votre esprit est étanchée? Il reste pourtant quelque chose de cette soif, c'est le désir de voir Celui que maintenant vous recevez par la foi.

Mais vous verrez Dieu un jour, et vous serez complétement et éternellement rassasiés, satisfaits. Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice !

Déjà un certain rassasiement vous est donné, M. T. C. F. Quoi qu'il puisse en coûter à l'orgueil pour se soumettre à la foi, vous savez que la foi est juste, est raisonnable, que ce n'est pas une fatigue, que c'est un bonheur, un plaisir, celui d'une faim qui s'apaise, celui d'une soif qui s'étanche.

Quand une âme est tourmentée du désir de posséder la vérité, et quand ce désir est comme une espèce de volcan qui fait irruption, alors cette âme s'attache à J.-C. Celui qui évite J.-C. a peur de la vérité qui sort de la bouche du divin Maître avec une autorité qui ne permet pas le subterfuge et ne transige pas avec les passions. Ainsi le faisaient remarquer ceux qui s'attachaient à ses pas : Ce n'est pas un pharisien, il parlerait avec hésitation ; mais lui, il parle avec puissance ; on sent qu'il y a en lui un océan de vérité, et c'est la vérité tout entière qu'il laisse déborder. Il éclaire en maître et ne veut point éblouir.

Après avoir considéré cette foule dans son saint et louable empressement pour notre Seigneur J.-C., voyez maintenant, M. T. C. F., cet adorable Maître. Il dit à saint Pierre : Éloignez-vous un peu du rivage. Quelle est sa pensée ? Il veut se choisir des instruments pour la mission et l'ambassade de paix et de lumière qu'il vient remplir de la part de son Père vis-à-vis du monde, parce qu'il ne peut rester toujours ici-bas ; il veut se choisir des instruments. Il en a eu avant sa venue, il en aura après lui. Ceux qu'il choisit, vous le savez, il ne les prend pas dans les classes élevées ni parmi les savants. Saint Jean l'apôtre nous dit que notre Seigneur tressaillait de joie en voyant cette ordonnance sage de son Père qui prenait ce qu'il y a de plus faible pour confondre ce qu'il y a de plus fort, en tirant des derniers rangs de la société ceux qui devaient soumettre les puissances mêmes d'ici-bas.

Il veut donc se choisir des successeurs. C'est l'apostolat qu'il va appeler à lui. Sans doute, il devait y avoir dans sa face (c'est la remarque d'un docteur de l'Église), il devait y avoir dans sa face une puissance d'attirer à lui quand il voulait attirer à lui ; mais il lui plut, dans cette circonstance, de se servir d'un miracle. Il dit à Pierre : Avancez en pleine

eau et jetez vos filets. — Mais, Seigneur, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre. C'était dire : Mais le temps n'est pas propice et jusque-là nous nous sommes fatigués inutilement ; pourquoi donc jeter les filets ? Cependant, pour vous satisfaire, je le ferai ; car vous dites de si belles choses que vous êtes probablement un prophète (tout cela était renfermé dans ce que dit l'apôtre saint Pierre) ; si vous le voulez, sur votre parole et pour satisfaire votre désir, je jetterai le filet. Et il le jette en effet, et aussitôt, M. F., les filets sont remplis de telle sorte qu'ils sont sur le point d'être rompus et qu'il faut que saint Pierre fasse signe à ses compagnons de la seconde barque de venir lui aider à recueillir cette pêche si abondante et tout à fait merveilleuse.

Un Père de l'Église, saint Chrysostome, nous dit : Ne vous étonnez pas de cette pêche merveilleuse ; celui qui l'a faite, c'est celui qui a créé le monde, qui a jeté à travers l'espace tous les astres qui nous éclairent, celui qui, d'un mot, a tiré l'univers du néant. Pourquoi ? Parce qu'il lui suffit de vouloir pour que tout commence et s'achève dans un instant selon le plan de son éternelle sagesse. Or, il a voulu dans cette circonstance une pêche merveilleuse.

Vous savez la suite. Jésus-Christ dit à saint Pierre : Vous serez pêcheur d'hommes. Et certes, la prophétie qu'a annoncée notre Maître adorable s'est accomplie à la lettre. Lorsque Pierre sortit du cénacle, il jeta son filet. Et quel est ce filet ? C'est la parole. L'Église n'a point d'autre puissance que la parole. Voilà pourquoi l'Église ne demande dans le monde que la liberté de jeter ses filets, de les jeter dans tous les pays, de les jeter sur l'océan du monde ; de parler à l'homme, d'invoquer sa raison, de solliciter sa franchise. Quant saint Pierre sortit du cénacle, vous le savez, il jeta une fois ses filets parmi des esprits plutôt hostiles que bienveillants pour l'enseignement du maître que les Juifs avaient crucifié. Il jette le filet, il pêche et il recueille trois mille hommes ; à la seconde fois, cinq mille. Il va jeter ses filets à Éphèse, puis à Rome. Sans doute, là, la pêche était plus difficile, parce que les passions étaient certes dans toute leur force, dans toute leur énergie et avec tout leur empire ; et cependant, quelques-uns sont convertis immédiatement, et, avec le temps, le monde tout entier est pris dans ce filet qui est la parole de Jésus-Christ.

Voilà ce que je voulais vous dire de la pêche merveilleuse dont on vous a souvent entretenus et qui est une des circonstances les plus solennelles de la vie de notre divin Maître. Et ce fait domine toute l'histoire du christianisme : c'est la prophétie de son établissement, de sa conservation et de sa propagation.

Mais j'ajoute, mes frères, que, qui que nous soyons, nous ne pouvons assister pendant quelquetemps à ce travail du filet qu'on jette, sans y être pris ; et cela, alors même que nous y viendrions avec les plus mauvaises dispositions, alors que nous y viendrions avec des dispositions non mauvaises mais indifférentes, alors que nous y viendrions avec des diposition tout humaines, comme autrefois saint Augustin, quand il se vint placer devant un pêcheur, un grand pêcheur d'hommes. Saint Augustin avait entendu parler de saint Ambroise. Il voulut voir si sa réputation était méritée ; il vint, non pas comme auditeur, mais comme juge. En ce temps de décadence, surtout avant que l'Évangile se fût emparé du monde, c'était plus par la forme que par le fond que l'on jugeait le mérite. Saint Augustin, donc, se place devant saint Ambroise qui jette le filet... et il est pris, et il devient une des plus belles conquêtes de l'Évangile.

Quiconque s'approchera de cette parole du Seigneur sera captivé, sera capturé, alors même que cette parole n'aurait pour elle absolument rien sous le rapport humain. Notre Seigneur a voulu garder jusqu'à la fin des temps ces deux états qui se rencontrent dans son passage sur la terre, l'état de gloire et l'état d'humilité, le Thabor et le Calvaire : que le filet soit jeté du haut du Calvaire ou du haut du Thabor, la pêche est toujours certaine. Mais je reviens à cette vérité, afin que quiconque ne croit pas n'ait aucun prétexte, non pas de justifier, mais même d'expliquer son opposition. Je dis que si vous voulez assister au travail du filet jeté, que vous y veniez avec des dispositions mauvaises, que vous y veniez avec indifférence, que vous y veniez seulement par distraction, ou par une espèce de contrainte, si vous y venez quelque peu, prenez-y garde, le filet vous retiendra tôt ou tard. Le Seigneur vous éclairera, et la lumière brillant à votre regard, vous serez trop heureux de vous attacher à elle, et de suivre cette lumière divine.

C'est pour cela, mes bien chers frères, que nous vous

exhortons à amener aux instructions du Seigneur (puisque après tout c'est lui qui vous instruit, nous ne sommes toujours que ses échos), c'est pourquoi, si vous avez quelqu'un de vos parents qui ne croie pas à Notre-Seigneur, nous vous exhortons à l'amener devant l'autel, et à prier pour lui. Et vous verrez que les écailles tomberont de ses yeux comme autrefois des yeux de saint Paul. Priez ! il importe que, pendant qu'il est jeune, il entende la parole de Dieu. Ne le menez pas dans des maisons où il entendrait tout autre chose ; faites que de funestes instructions ne lui soient point données, que dans votre maison il en soit garanti. Mais faites surtout qu'il entende la parole de notre divin Maître, cette parole qui éclaire les intelligences, qui réchauffe les cœurs, qui ressuscite les morts !

Maintenant, M. F., je passe aux apôtres.

Saint Pierre, quand il voit cette pêche abondante, se prosterne aux pieds de notre Seigneur et lui dit : « Seigneur, éloignez-vous de moi, parce que je suis un pécheur. »

Il faut que vous sachiez, il faut que je vous répète qu'avant notre Seigneur, c'était la crainte qui dominait dans la religion. C'est le sujet des belles réflexions de Bossuet dans son sermon sur la Nativité de notre Seigneur. C'était la crainte qui dominait : toutes les fois que Dieu apparaissait dans l'ancienne loi, c'était toujours avec l'appareil de la menace et de la terreur pour un peuple sans cesse insubordonné. Voilà pourquoi vous entendez les Juifs dire à Moïse : Que Dieu ne parle pas lui-même, car si c'est lui qui nous parle, nous mourrons ! Voilà pourquoi on appelle l'ancienne loi la loi de crainte, et au contraire, notre loi, la loi de grâce. Il ne faut donc pas vous étonner, M. B. C. F., qu'à la vue de cette pêche merveilleuse, l'Apôtre soit saisi d'admiration et que son premier mouvement soit celui de la crainte : Éloignez-vous de moi, car vous êtes l'envoyé de Dieu et je ne suis qu'un pécheur ; éloignez-vous de moi, car je serais foudroyé !

J.-C. venait précisément pour s'approcher du pécheur et pour que le pécheur s'approchât de lui ; il venait surtout pour sanctifier les aveugles, les faibles, les infirmes. Ah ! il ne faut pas s'éloigner de J. C., c'est à lui au contraire qu'il faut aller ; voilà pourquoi il adressait au monde cette belle et compatissante parole : « Venez à moi, vous tous qui souf-

frez, je vous soulagerai ; » puis encore : « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs ; ceux qui se portent bien n'ont pas besoin de médecin, mais bien ceux qui sont malades. » Vous vous rappelez que lorsque sainte Madeleine était aux pieds de notre divin Maître, les pharisiens se scandalisaient et que notre Seigneur leur dit : Beaucoup de péchés lui sont pardonnés, car elle a beaucoup aimé. Elle n'a pas dit : Éloignez-vous, car vous êtes saint et je suis pécheresse. Non ! elle va vers Jésus, prend ses pieds, les arrose de larmes et les essuie de ses cheveux.

Saint Pierre se trompait dans cette circonstance ; il exprimait le sentiment de la loi ancienne. Celui de la loi nouvelle est un sentiment de confiance qui produit la sollicitation adressée à notre Seigneur pour le pardon de nos péchés. O M. B. C. F., que ce sentiment reste en vous, puisque vous avez le souvenir de la miséricorde de Dieu, de sa grâce, de sa bonté inépuisables.

Enfin, M. B. C. F., je vous dois encore une remarque. Nous voyons dans l'Évangile que les apôtres quittèrent tout pour suivre le Seigneur. Cela ne veut pas dire qu'ils quittèrent tout dès ce moment, et que jamais ensuite ils ne reprirent leurs instruments de travail. Quelquefois encore, ils allèrent exercer leur état, leur profession. Ce n'est que plus tard, après sa résurrection, que le Seigneur les a définitivement attachés à sa personne, qu'ils laissèrent ce travail pour entrer dans le cénacle et recevoir le Saint-Esprit, et pour jeter, comme je vous le disais tout à l'heure, le filet de la parole sur les âmes.

Il y a deux grandes vocations, la vocation des conseils, la vocations des préceptes de l'Évangile. Eh bien ! la vocation des préceptes de l'Évangile est la vôtre : il n'est aucun de vous qui ne doive quitter ses passions, qui ne doive quitter tout ce qu'il y a en lui pour s'attacher irrévocablement à notre Seigneur et suivre la voie de son exemple, puisque nous ne devons pas être autre chose que le rayonnement de Jésus-Christ. Il faut laisser tout ce qui fait obstacle à cette irradiation du divin Maître qui veut nous illuminer et nous éclairer.

J'ai dit qu'il y a aussi la vocation des conseils : ceci concerne la vocation religieuse, sacerdotale. Le prêtre, le religieux, ainsi que les autres personnes appelées par cette vo-

cation, ne doivent tenir à rien de ce qui est temporel. L'apôtre saint Paul disait : Ayons le vêtement et la nourriture, le reste nous importe peu. Voilà ce qu'on appelle la vocation des conseils. Pour vous, vous restez dans vos familles, avec vos biens différents, avec vos industries, avec votre propriété: il ne vous est pas ordonné de quitter cela. Il n'est point ordonné au prêtre de quitter, si vous voulez, ses propriétés. Mais cependant, en exerçant le ministère, il doit être un espèce de bassin qui reçoit et donne tout ce qui lui arrive... Ainsi les apôtres nous ont donné l'exemple de ces deux vocations: pendant la vie de N.-S. Jésus-Christ, ils ont suivi les préceptes qui nous obligent tous, ils ont vécu de la vie ordinaire du chrétien, s'attachant à Jésus-Christ, mais appartenant au monde par différentes occupations ; après la résurrection du divin Maître et la descente du Saint-Esprit, ils suivent les conseils de la perfection, seuls dignes de leur mission spéciale.

Vous, mes frères, ne considérez point les conseils comme inacessibles à votre faiblesse ; mais avant tout, gardez fidèlement les préceptes. C'est là le premier degré, le degré nécessaire. Soyez chrétiens de nom, chrétiens de conduite, chrétiens de pratique. Chrétiens de nom : vous honorez le Christ, votre patron et votre père, vous êtes fiers de votre baptême. Chrétiens de conduite : votre vie est conforme à votre foi, au sein de la famille ; ou bien, si vous êtes indépendants, votre indépendance se conforme aux règles que Jésus-Christ a données à la liberté humaine. Chrétiens par les pratiques : vous participez au saint sacrifice de la messe, à la confession, à la communion. Pour vous, mes frères, j'aime à le croire, vous suivez cette vocation. Mais ceux qui ne font point ces choses, ah ! c'est qu'ils n'ont pas abandonné ce qu'il fallait abandonner pour suivre Jésus-Christ : de vieilles habitudes, peut-être de criminels engagements. S'il en est, parmi vous, qui traînent après eux ce fardeau, je leur dis : Ah ! laissez tout cela. Dépouillez-vous de tout ce que Jésus-Christ ne peut accepter, afin qu'il vous reconnaisse pour son disciple, pour son bien, pour un des siens. Qu'il n'ait point de rival dans votre âme, qu'il vous possède tout entier, votre esprit, votre cœur, votre foi, votre amour, toute votre liberté ; qu'il soit, en un mot, votre maître ! Quittez tout ce qu'il con-

damne et vous attachez à lui. Vous aurez la paix sur cette terre et, au-delà de ce monde, la félicité éternelle. Ainsi soit-il!

HOMÉLIE

Les Vierges sages et les Vierges folles

PAR M L'ABBÉ HÉBERT.

Simile erit regnum cœlorum decem virginibus quæ, accipientes lampades suas, exierunt obviam sponso.

Le royaume des cieux sera semblable à dix vierges qui, prenant leurs lampes, sortirent au-devant de l'époux. (*Matth.*, XXV.)

C'était une coutume chez les peuples de l'Orient que des jeunes filles, vêtues avec décence et propreté, parées de leurs habits de fête, et portant des lampes à la main, sortissent au-devant de l'époux, lorsqu'il venait sur le soir du jour des noces. Elles étaient chargées de lui présenter la nouvelle épouse, qui était reçue par des femmes destinées à cette cérémonie ; et puis, elles entraient à sa suite dans la salle du festin. Telle est, mes frères, l'origine de l'allusion qui sert de développement à cette parabole.

Le divin Maître, en plusieurs circonstances, et ici en particulier, se plaît à insister sur les soins et la vigilance que demande de nous notre avenir éternel. C'est un but qui nous est proposé et que nous devons atteindre, c'est une récompense qui nous est promise et dont nous devons nous rendre dignes.

Travaillons dans l'intérêt sacré de nos âmes ; établissons sur nos mérites et nos vertus la ferme espérance de notre bonheur futur. Car si nous négligeons le temps présent, les grâces abondantes qui nous sont accordées ; la miséricorde généreuse qui sollicite notre bonne volonté et nous aide dans nos efforts, nous compromettons notre salut, nous avons tout à craindre, tout à redouter de l'avénement terrible et soudain d'une justice inflexible et inexorable. Puisse l'instruction qui résultera des paroles évangéliques, pénétrer vos cœurs d'un sentiment si nécessaire et si raisonnable au point de vue de la préparation à la destinée chrétienne !

En effet, mes frères, qui peindra la fragilité de notre vie, la brièveté de notre existence? Qui dira cette foule d'accidents qui la menacent, de chagrins qui la traversent, de douleurs qui la brisent? Qui dira avec quelle rapidité la figure de ce monde passe et s'échappe? Combien nous nous épuisons par de rudes labeurs, pour des ombres vaines, pour des fantômes qui nous séduisent, pour une chimère de gloire qui bientôt s'anéantit, pour acquérir une puissance d'un moment, des prospérités dont on ne saisit que l'apparence fugitive, et des richesses qui s'évanouissent comme un songe? Qui racontera tous les piéges, tous les périls, tous les obstacles, tous les écueils qui sont semés sur notre triste chemin et finissent par amener la catastrophe suprême de la mort, le lugubre silence et l'indigente nudité du tombeau?

Quand, après cela, nous nous transportons à ce jour, le dernier des jours, jour sans lendemain, où tout sera consommé, jour où il sera exigé de chacun de nous un compte rigoureux, auquel rien ne pourra nous soustraire, ni prières, ni supplications, ni clémence de la part de ce juge souverain, ne vous semble-t-il pas que nous commençons à nous réveiller d'un sommeil perfide et funeste, et qu'à des impressions mensongères succède une effrayante réalité?

Lorsque je le vois, cet arbitre qui prononce d'une manière définitive et sans appel, lorsque je le vois descendre des hauteurs du firmament au milieu des éclairs, précédé par toutes les puissances célestes, tremblantes et respectueuses en sa présence, s'asseoir, environné d'une immense majesté, sur le trône éclatant qui lui est préparé, je frémis à l'aspect de sa croix, portée en signe de trophée par les anges; et tout alors se réunit pour accroître mes appréhensions. C'est le ciel qui se roule et se plie comme un livre; ce sont les éléments qui se troublent, qui se confondent, qui s'embrasent; c'est la terre qui s'ébranle et s'écroule sous les pieds du Seigneur qui s'avance. La trompette a fait retentir tous les échos de l'univers de sa bruyante convocation; les tombeaux se sont ouverts, les sépultures s'agitent et rendent leur proie; toutes les générations se lèvent; tous les morts sont ressuscités; toutes les poussières, ranimées en un clin d'œil, redeviennent ce qu'elles furent dans les temps antiques; toutes les âmes sont rentrées dans les corps

qu'elles habitèrent. Je vois les justes, ceux qui se tinrent prêts pour être admis aux noces, courir avec empressement au-devant de l'Époux qui vient se placer au milieu d'eux et s'en fait un cortége de triomphe ; mais je vois les autres, les insensés et les indifférents, ceux qui naguère ont refusé de tendres et pressantes invitations, je les vois repoussés de la salle du festin nuptial, couverts de confusion et abîmés dans le désespoir.

Plein de ces pensées et frappé du contraste, combien j'estime heureuses les vierges sages dont l'Évangile vient de nous tracer l'histoire !

« Le royaume des cieux, nous dit-il, est semblable à dix vierges qui prirent leurs lampes et sortirent pour aller au-devant de l'Époux. Remarquez, mes frères, que le bonheur du ciel nous est souvent proposé sous l'image d'un royaume, et ce n'est pas sans motif: car, s'il est un droit de notre naissance, de notre régénération spirituelle, s'il est un héritage, il doit être aussi une conquête glorieuse, le fruit de nos victoires. Ces dix vierges sont la figure des enfants de l'Église, de toutes les âmes qui ont reçu la bonne nouvelle, la doctrine du salut, qui ont connu Jésus-Christ et pratiqué ses lois avec plus ou moins de fidélité. Elles ont pris leurs lampes, c'est-à-dire toutes leurs facultés naturelles, toutes les grâces dont elles avaient été comblées, tous les mérites qu'elles avaient acquis ; elles ont renoncé au monde, à ses iniquités et à ses erreurs, pour se consacrer d'une manière plus intime et plus dévouée au service de l'Époux céleste, de leur divin Fiancé, et se préparer aux joies délicieuses des noces éternelles. Ainsi elles n'avaient pas attendu, pour sortir de leurs maisons, que la dernière heure vînt à les surprendre, qu'on leur apportât l'arrêt qu'il fallait mourir, que les anges leur fussent envoyés pour presser leur départ. Elles avaient été au-devant du Juge suprême, au moment où, par un généreux renoncement aux dissipations du siècle, elles avaient commencé à marcher dans la voie étroite, embrassant les laborieux exercices de la pénitence, vivant dans la chasteté, s'abstenant de tous plaisirs, choisissant la meilleure part, celle de la continence, abandonnant leur cœur aux saintes flammes de la charité, et ne soupirant qu'après les félicités des élus. Bien que l'état de virginité implique l'idée d'une

plus grande perfection, il n'en est pas moins vrai que tout chrétien est obligé, par les engagements de son baptême, de méditer cette utile leçon et d'imiter cette conduite, s'il veut s'assurer contre les craintes du jugement dernier.

« Parmi ces vierges, il y en avait cinq qui étaient folles et cinq qui étaient sages. » Quel sujet pour nous, mes frères, de confusion et d'une affliction profonde, d'entendre parler de vierges folles ! Fallait-il embrasser une vertu aussi relevée, surmonter les impulsions des sens, entrer pour ainsi dire en rivalité avec les anges, en foulant sous les pieds les voluptés charnelles, pour se dégrader de la sorte, en se confondant avec les insensés, et succomber sous de moindres efforts, quand on a bravé de plus rudes assauts ? Quel malheur de tomber de si haut, de perdre de si beaux priviléges, par une négligence coupable ! Mais à quoi se reconnaissait la différence qui les distinguait les unes des autres ? Les vierges sages unissaient à la continence la charité envers Dieu et envers le prochain, à la virginité le soin de leur âme et la bienfaisance. Elles savaient que la foi sans les œuvres est morte, qu'elle n'a pas de valeur positive, d'efficacité surnaturelle ; qu'il ne suffit pas, pour être sauvé, de ne pratiquer qu'une seule vertu, et qu'il est nécessaire de persévérer jusqu'à la fin dans tous les détails obligatoires de la loi. Elles avaient eu, en conséquence, la précaution de fournir leurs lampes d'huile, c'est-à-dire qu'elles alimentaient le feu sacré au foyer brûlant de l'amour divin, qu'elles subvenaient aux besoins des pauvres, répandaient des aumônes et se préparaient ainsi la récompense. Les vierges folles conservaient bien la chasteté du corps ; mais, indifférentes sur le précepte de la charité, elles ne livraient pas leurs cœurs à sa flamme pure et ne l'ouvraient pas au sentiment de la commisération pour les indigents ; car, tenant leurs lampes à la main, elles n'avaient pas pris d'huile en quantité suffisante.

Qu'en arriva-t-il ? « Pendant que l'époux tardait à venir, elles s'assoupirent toutes et s'endormirent. » Tandis que leurs compagnes, bien approvisionnées, n'avaient pas à craindre que leurs lumières s'éteignissent, celles-ci renvoyaient à se pourvoir au dernier moment. Le sommeil est l'image de la mort qui sépare par un faible intervalle les deux

avénements du Seigneur ; il représente aussi la langueur dans les voies du salut. Combien ils sont rares ceux qui s'en occupent sérieusement, qui aiment à s'en entretenir, qui s'informent des moyens d'y parvenir ! Quelle est la cause de cette fatale insouciance ? Est-ce légèreté d'esprit, attachement aux choses de la terre, défaut absolu de foi ? Ce sont tous ces motifs qui, soit réunis, soit divisés, agissent sur la presque totalité des hommes, leur font négliger leur plus essentielle affaire. Non, je ne puis croire, disait Tertullien, qu'une âme raisonnable soit capable d'un oubli aussi extravagant. C'est une contradiction révoltante d'admettre l'alternative d'un bonheur éternel ou d'une éternelle damnation, et de ne rien faire pour mériter le bonheur ou éviter la damnation.

Cependant, l'heure est proche ; le signal est donné. « Sur le minuit, un cri s'élève : Voici l'époux qui vient, allez au-devant de lui. » Il n'est plus temps ; les accents de la trompette se sont fait entendre, les éléments se bouleversent, l'air s'agite, la voûte du firmament s'abaisse, la terre tremble, les étoiles se détachent et roulent dans l'espace, les vertus du ciel sont ébranlées ; voici les anges, voici les éclairs, voici toute la nature qui se renverse avec un fracas épouvantable ; le Juge s'avance, il vient, non pas en plein jour, mais au milieu de la nuit. « Alors, toutes les vierges, s'étant levées, apprêtèrent leurs lampes. » Mais les unes éclairaient, les autres étaient éteintes. Voilà les vierges folles sous le joug d'une fatale nécessité ; nulle consolation, nul espoir dans leur malheur. Elles s'adressent aux vierges sages pour leur demander une chose impossible : « Donnez-nous de votre huile, parce que nos lampes s'éteignent. » Il eût bien mieux valu faire comme elles. Vainement, mes frères, implorez-vous une assistance étrangère, alors que, parvenus au déclin de la vie, vous voyez se dissiper la scène de ses illusions, et vous échapper tous ces délais successifs par lesquels il vous semblait si doux de s'abuser. Ce n'est plus le moment d'aller aux emprunts ; il faut payer de sa personne. Vous deviez prévoir à l'avance le péril où le siècle vous engage ; vous deviez vous précautionner pour le jour de la rencontre de l'époux, et réfléchir que la lampe où il n'y a plus d'huile ne peut plus éclairer. Vous dites : « Donnez-nous de votre

huile. » Il n'y a point de fonds à faire sur ce qui n'est pas à vous ; on ne peut recueillir que ce que l'on a semé.

« Les sages répondirent : De peur que nous n'en ayons pas assez pour nous et pour vous, allez plutôt en acheter chez ceux qui en vendent. » Ce n'est point de la part de celles-ci faute de bienveillance ; mais le temps presse, elles se hâtent. L'époux était au moment d'arriver ; toutes avaient leurs lampes ; il n'y a que les vierges sages qui soient pourvues de l'huile suffisante. La flamme qui brille sur la lampe, c'est la virginité ; l'huile, c'est la charité, c'est l'aumône. « Allez en acheter à ceux qui en vendent. » Bien qu'il ne vous reste que quelques instants, mettez-les à profit : courez, hâtez-vous ; n'attendez pas que les portes soient fermées ; allez vite chez ceux qui en vendent. Et quels sont-ils? Les pauvres que nous rencontrons sur notre chemin. Allez trouver les pauvres pour vous servir de médiateurs, d'avocats auprès de Dieu. Combien coûte-t-elle ? Si peu que vous voudrez ; je n'y mets point de prix, pour que vous n'ayez point à m'objecter que vous êtes pauvres vous-mêmes. Si peu que vous ayez, mes frères, achetez. Vous n'avez qu'une obole à donner, c'en est assez pour gagner le ciel. Est-ce donc que le ciel ne vaut pas davantage? Dieu s'en contente. Vous ne l'avez pas cette obole ; donnez un verre d'eau. Pour un simple verre d'eau, vous aurez le ciel. Jésus-Christ y a engagé sa parole. Pour si peu de chose, un inestimable trésor ! Et vous balancez ! Hésiteriez-vous pour un misérable intérêt temporel ? Faites l'aumône : vous n'avez pas besoin d'être éloquent, votre aumône plaidera votre cause au tribunal du Juge suprême ; l'aumône est la rançon de votre âme.

« Mais, pendant qu'elles en étaient allées chercher, l'époux arriva : » l'époux, l'objet de l'allégresse et des saints désirs des justes, qui vient répandre la lumière au milieu de la nuit profonde et combler tous les vœux. « Celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui aux noces, et la porte fut fermée. » Les autres, je ne puis, sans effroi, me retracer leur triste sort; ce qui me reste à vous dire me glace moi-même d'épouvante. Elles se présentent, elles frappent à la porte, elle demandent d'être introduites dans la salle du banquet : « Seigneur, s'écrient-elles, ouvrez-nous. » Pour lui, elles ont renoncé aux voluptés du siècle, dédaigné toute gloire humaine, marché

dans des sentiers rudes et difficiles, surmonté les mouvements de la chair, combattu avec ardeur ; mais parce qu'elles manquaient de l'huile de la charité, elles trouvent les portes de la céleste cour fermées, sans espérance de les voir s'ouvrir. Est-ce donc que la virginité n'est que d'un prix médiocre ? A Dieu ne plaise ! Si grand, au contraire, que pas un des plus saints personnages de l'ancien Testatament n'avait pu s'élever jusque-là. Garder la virginité, mépriser la mort, leur avait paru quelque chose au-dessus des forces de la nature ; aujourd'hui nous voyons le sexe le plus délicat et l'âge le plus tendre, les braver en se jouant. Mais, encore une fois, la virginité n'a de valeur qu'avec la charité. Le crime de la vierge qui y manque est plus grand que ne le serait celui de la femme mariée. Celle-ci peut répondre : J'ai des enfants à pourvoir ; tandis que la vierge, morte tout entière au monde, quelle excuse a-t-elle ? Quel prétexte peut l'autoriser à se livrer à une inquiétude superflue pour amasser des richesses périssables et négliger dans cette préoccupation les trésors spirituels !

C'est donc en vain que les vierges folles répètent avec angoisse : « Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous ! » Une voix formidable, la voix de l'époux, sortie de l'intérieur, leur répond : « En vérité, en vérité, je ne vous connais pas. » Sentence effroyable ! Encore, si elles pouvaient apercevoir le juge qui la prononce : mais non ; elles n'entendent que sa voix qui leur dit : « En vérité, en vérité, je ne vous connais pas. » Quoi ! nous méconnaître, nous qui vous fûmes dévouées dès le berceau, qui nous sommes attachées à vos pas dès notre jeunesse, avons gardé la plus inviolable, la plus rigoureuse chasteté : nous prétendions à des couronnes, et vous refusez de nous admettre ! Pour quelle raison, Seigneur ? —Pour quelle raison ! « Parce que j'ai eu faim, et que vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez refusé l'hospitalité ; j'étais nu, infirme, en prison, vous ne m'avez point vêtu, soulagé, visité. » Je vous en avais prévenues dans mes saintes Écritures : Tout ce que vous n'aurez pas fait en faveur du dernier de mes frères, c'est à moi que vous avez négligé de le faire.—Nous avons donc soutenu en pure perte les assauts de la chair ? C'est donc bien vainement que nous nous sommes épuisés de veilles et d'abstinences que nous soupirions après la venue de l'époux, en nous conser-

vant pour lui? — Oui; vous êtes vierges; mais où est votre dot, l'ornement nuptial? Vous avez entretenu votre chair dans l'innocence; mais votre innocence fut déshonorée par votre insensibilité. L'huile que je demande ce sont les œuvres de la charité. Les portes de mon royaume s'ouvrent sans efforts à la miséricorde compatissante, empressée, comme je le fus, à soulager les pauvres, à les accueillir, à s'intéresser à leurs maux comme à ses propres calamités, à essuyer les larmes de la veuve et de l'orphelin, à leur donner des consolations et des secours.

Profitons, mes frères, de cette leçon; ne bornons pas notre bienfaisance à des paroles, prouvons-la par nos œuvres. Mettons à la tête de toutes nos vertus la charité envers les pauvres; répandons nos largesses dans le sein des pauvres. C'est le Seigneur qui nous le commande; qu'une crainte salutaire nous fasse éviter le danger des expériences personnelles, soyons instruits par l'exemple qui est sous nos yeux; songeons à nos propres intérêts en nous occupant de ceux du pauvre. Tout le crime des vierges repoussées des noces, fut d'avoir manqué au précepte de la charité. En vous parlant ainsi, je ne veux qu'exciter les âmes tièdes et ranimer les âmes ferventes, à une époque où abondent des misères de tous genres: plus les besoins sont grands, plus vos cœurs doivent se montrer généreux.

Faites donc l'aumône, mes frères, entretenez un saint commerce avec le ciel; ménagez-vous par l'aumône un utile trafic pour le jour du jugement; assurez-vous la faveur du juge par vos présents: ce que vous aurez mis dans la main du pauvre, vous le retrouverez dans la main du souverain arbitre. Lorsqu'au moment de quitter la vie, vous ferez vos dernières dispositions, n'oubliez pas de porter au nombre de vos héritiers votre âme qui va bientôt vous échapper. Inscrivez d'abord sur votre acte testamentaire le nom du Juge et puis celui des pauvres: car il vous faut des avocats pour l'instant où vous comparaîtrez au pied du redoutable tribunal; les pauvres que vous aurez nourris vous prêteront leurs voix. Votre miséricorde pour les pauvres déterminera celle que vous avez à attendre de Jésus-Christ. Je regarde, nous dit-il, comme fait à moi-même, tout ce qui fut fait à leur égard. Je commande à l'herbe des champs de croître pour les besoins des animaux; tous reçoivent de ma main leur nour-

riture ; mais quand vous faites l'aumône à ce pauvre qui vous tend la main, c'est à moi que vous la faites. Je suis environné de la lumière comme d'un vêtement ; et quand vous habillez ce pauvre, c'est moi dont vous réchauffez les membres engourdis par le froid. Bien que toujours assis dans le ciel, à la droite de mon Père, je n'en suis pas moins avec le pauvre dans ce cachot où vous le visitez, sur le lit de douleur où il repose. Cette légère offrande, cette obole que vous lui apportez, vous la verrez se multiplier, parce que c'est à moi que vous l'aurez donnée, comme le prix de votre gloire, de votre bonheur éternel. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

Sur le Lazare. — Le Pécheur d'habitude

PAR M. ROBINOT.

ancien vicaire-général de Nevers.

Domine, jam fœtet ; quatriduanus est enim. (Joan., XI. 39.
Seigneur, il sent déjà mauvais, car il y a quatre jours qu'il est là.

La résurrection de Lazare est une œuvre manifestement divine. Par quelle autre puissance que celle de Dieu rappelle-t-on à la vie un mort de quatre jours et à demi corrompu sous la pierre de son sépulcre ? Quand Jésus-Christ n'aurait fait que ce miracle, nous devrions tomber à ses pieds, et adorer en lui le Fils du Dieu vivant. Je présume néanmoins que, faute d'y avoir bien réfléchi, ce prodige, de la manière dont il est raconté, et par les circonstances qui l'accompagnent, vous causent peut-être plus d'étonnement qu'il ne vous inspire de respect et de confiance. Accoutumés que vous êtes par la lecture qu'on vous fait de l'Évangile, à voir Jésus-Christ opérer sans efforts et d'un mot les plus étonnantes merveilles, il doit vous paraître extraordinaire que dans cette rencontre il frémisse, se trouble, verse des larmes, porte ses regards vers le ciel, adresse une prière à Dieu, fasse ôter la pierre qui ferme le sépulcre, et appelle Lazare d'une voix forte et éclatante : *Clamavit voce magna* (*Joan.*, XI, 43).

Véritablement le Sauveur n'a pas coutume d'en agir ainsi.

Chaque fois qu'il juge convenable de manifester aux hommes par des signes miraculeux le pouvoir qu'il a reçu de son Père, il dit, et tout se fait. Une parole lui suffit pour calmer les tempêtes, chasser les démons, purifier les lépreux, guérir les malades, rendre l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles, la parole aux muets, et l'usage de leurs membres à des paralytiques de trente-huit ans. On voit, à ne pouvoir s'y méprendre, qu'il dispose en maître de toute la nature ; qu'il est le souverain arbitre de la vie et de la mort. Pourquoi donc, au tombeau de Lazare, se montre-t-il si différent de lui-même? N'est-il pas pour son ami ce qu'il a été pour la fille du prince de la Synagogue ? ce qu'il a été pour le fils de la veuve de Naïm, « la résurrection et la vie? » *Ma fille,* dit-il à la première, en la prenant par la main, *levez-vous, je vous le commande* (*Marc.,* V, 41) ; et à l'instant même l'enfant se lève et commence à marcher. Il touche le cercueil du second ; ceux qui le portaient en terre s'arrêtent : *Jeune homme,* dit-il alors, *levez-vous, je vous le commande* (*Luc.,* VII, 14). En même temps le mort se lève en son séant ; il commence à parler, et Jésus le rend à sa mère. Mais ici Jésus-Christ semble hésiter : on dirait qu'il n'a pas, comme dans les autres rencontres, la conscience de ses propres forces, et que cette entreprise au moins va lui coûter de bien pénibles efforts. Tout cela ne peut que surprendre de la part d'un Dieu au pouvoir comme à la volonté de qui rien ne saurait résister.

Mais regardons-y de plus près, et nous verrons que ce qui nous étonne est justement ce qui doit confirmer notre foi, et mériter à Jésus-Christ nos hommages et notre reconnaissance. Il hésite si peu, qu'au moment même où on lui annonce que celui qu'il aime est malade, il déclare « que Dieu n'a permis cette maladie que pour faire éclater sa gloire » et prouver la mission de celui qui l'a envoyé. « Lazare dort, » dit-il à ses disciples, « mais je m'en vais l'éveiller ; » et parce que ses disciples ne comprennent pas qu'il parle du sommeil de la mort, « Lazare est mort, ajoute-il incontinent ; mais allons à lui. » Il a si bien le sentiment de ses forces, qu'il assure à Marthe que son frère ressuscitera, non-seulement au dernier jour, mais dans quelques instants. Il exige même qu'elle croie à sa parole avant d'en avoir vu l'effet. Il

approche du tombeau, suivi des deux sœurs et d'un grand nombre de Juifs que la circonstance avait attirés. Il lève les yeux vers le ciel, remercie son Père de l'avoir toujours exaucé, et le prie de l'exaucer encore pour l'instruction du peuple qui l'environne. Il commande qu'on ôte la pierre, afin que l'état du mort étant constaté par l'infection qu'il exhale, le miracle de sa résurrection convainque les plus incrédules. Il appelle Lazare d'une voix puissante, pour qu'on reconnaise en lui le Dieu de majesté. Il veut, en rendant la vie à un cadavre que la mort et la corruption avaient déjà défiguré, paraître aussi grand, aussi véritablement Dieu que lorsque autrefois il fit sortir l'univers du néant.

Mais pourquoi frémir, pourquoi se troubler, pourquoi pleurer ? Malheureux, dit saint Augustin, ne va pas attribuer à la faiblesse ce qui dans ton Sauveur n'est que l'effet d'une tendre compassion. Ce frémissement, ce trouble, ces larmes te disent combien Jésus-Christ a jugé déplorable l'état de ces pécheurs dont Lazare était la figure, et combien est miraculeuse la grâce qui les convertit. (Il parle des pécheurs d'habitude). Cette pensée du saint docteur m'a paru aussi solide qu'ingénieuse, et je me propose de vous la développer. Notre foi n'est languissante que parce que nos œuvres sont mauvaises ; et quoique ce fût bien ici le lieu d'établir contre les incrédules la vérité de la religion par les miracles dont elle se glorifie, j'ai cru d'une utilité plus générale de parler seulement de la résurrection de Lazare comme en ont parlé les saints Pères, et d'en tirer un puissant motif de réformer vos mœurs.

L'Évangile, comme je l'ai insinué déjà, fait mention de trois morts ressuscités par Jésus-Christ. Le premier est la fille du prince de la Synagogue, qui venait de mourir, et dont le corps était encore dans la maison. Le second est le fils de la veuve de Naïm, que l'on portait déjà en terre. Le troisième est Lazare qui, mort depuis quatre jours, pourrissait déjà dans le tombeau. Ces trois morts, selon l'explication de saint Augustin, nous représentent trois espèces de pécheurs qui ont besoin de se convertir et de ressusciter à la grâce. Les premiers sont morts par un seul péché qu'ils ne viennent que de commettre, et c'est ce qui nous est représenté par la fille de ce prince qui fut ressuscitée au moment

même où elle ne faisait que d'expirer. Les autres sont morts par plusieurs actions criminelles, et se trouvent déjà bien avant dans le désordre ; c'est ce qui nous est figuré par le fils de la veuve de Naïm, qui était déjà aux portes de la ville quand Jésus-Christ le ressuscita. Enfin, il y a une troisième espèce de pécheurs qui croupissent depuis longtemps dans une mauvaise habitude ; cette mauvaise habitude a corrompu leur cœur ; elle les retient dans l'abîme du crime. Nous trouvons une image de leur état dans celui de Lazare, enterré depuis quatre jours, et répandant une odeur insupportable ; car la pierre qui couvrait son sépulcre figure la force de la mauvaise habitude : *Moles imposita sepulcro, vis consuetudinis.*

La justification d'un pécheur est donc toujours dans l'ordre de la grâce, ce que la résurrection d'un mort est dans l'ordre de la nature. Il faut de nécessité que Dieu y intervienne par sa miséricorde et par sa puissance ; il faut que Dieu répare ce que le péché a détruit ; que Dieu renoue le lien que le péché a rompu ; que Dieu rallume ce feu de la charité que le péché a éteint ; en un mot, que Dieu crée l'âme de nouveau, et de nouveau lui communique le principe surnaturel, ou la grâce qui la fait vivre spirituellement. Mais encore qu'à l'égard de Dieu tout soit également facile, que Dieu tienne en ses mains le cœur et la volonté de tous les hommes et les plie à son gré ; qu'il change les persécuteurs en apôtres et les bourreaux en martyrs, comme il corrige et relève d'une première chute le disciple qui n'a été que faible ; il est vrai de dire, d'après la manière dont Dieu agit en nous et avec nous pour nous faire opérer notre salut, qu'entre tous les pécheurs aucuns ne paraissent moins susceptibles de revivre à la grâce, aucuns ne se prêtent moins à ses mouvements, aucuns ne lui opposent plus d'obstacles que les pécheurs d'habitude, et que leur conversion, quand elle arrive, est par excellence l'œuvre du Seigneur, une œuvre merveilleuse, plus merveilleuse que la résurrection d'un mort de quatre jours et qui sent déjà mauvais. Comprenez ce que je dis.

Du moment qu'un homme ne vit plus, il est indifférent qu'il ait cessé de vivre par tel ou tel autre accident ; par une révolution subite ou une maladie de langueur ; par dix ou

par cent blessures. Il ne reste plus de lui qu'un cadavre insensible, incapable du moindre mouvement, et que la pourriture et les vers vont se disputer, à moins que celui qui a la puissance de la vie et de la mort ne dise qu'il vivra : *Tibi dico, surge.* (*Luc.*, VII, 14.) Mais quoiqu'un seul péché donne la mort à l'âme, en ce sens qu'il la sépare de Dieu qui est sa vie, comme elle-même est la vie du corps, les suites de cette mort sont d'autant plus funestes que le péché devient plus fréquent. Eh ! combien ne le sont-elles pas quand le péché a passé en habitude ! Un premier péché nous souille, nous rend injustes, il nous prive des mérites acquis, et nous met hors d'état d'en acquérir de nouveau ; il diminue la liberté et ajoute aux forces de la concupiscence ; il nous laisse moins de facilité que nous n'en avions pour le bien, et augmente la violence du penchant qui nous sollicite au mal. Nous méritons, pour l'avoir commis, une damnation éternelle ; et cette damnation, aucun coupable ne l'évite que par le repentir ; car elle est la solde du péché : *Stipendium peccati mors.* (*Rom.*, VI, 23.)

Mais observez qu'on peut déchoir de la justice et cesser d'être saint, sans perdre ni la foi aux vérités que la religion enseigne, ni l'espérance des secours et des récompenses que la religion promet, ni la crainte des châtiments dont la religion menace, ni l'estime des devoirs que la religion prescrit, ni l'horreur des vices que la religion réprouve, ni les bons sentiments que la religion entretient, ni l'usage des pratiques utiles que la religion recommande. On peut, après s'être blessé, sentir son mal, en craindre les suites, désirer sa guérison, la demander et se prêter, pour l'obtenir, à user des remèdes convenables. C'est sur ce fonds, si je puis parler ainsi, que Dieu travaille ; c'est à la faveur de ces dispositions que la grâce rentre dans le cœur, qu'elle l'étonne, qu'elle l'éclaire, qu'elle le consterne, qu'elle l'attendrit, qu'elle le trouble par le remords, le perce par la crainte, l'attire par la confiance, l'humilie par la honte, le brise par la componction, le change, en un mot, et le convertit.

Mais ces ressources qui restent au pécheur d'un jour, s'affaiblissent pour celui qui ajoute des crimes à des crimes ; et elles sont comme nulles, comme anéanties, dans le pécheur d'habitude. Pour sauver celui-ci il ne suffirait pas que Dieu

l'aidât, il faudrait qu'il fît tout en lui, qu'il triomphât même de ses résistances, et que, par un prodige de sa grande miséricorde, il l'arrachât, comme malgré lui, de l'enfer le plus profond. Lazare n'est pas seulement mort, Lazare n'est pas seulement enseveli ; la tête enveloppée d'un suaire, les pieds et les mains liés de bandelettes, il pourrit depuis quatre jours dans un sépulcre que couvre une énorme pierre, et d'où s'exhale une horrible puanteur. Quelle apparence qu'on le voie jamais au nombre des vivants ? *Ligatus pedes et manus institis et facies sudario ligata, lapis superpositus, quatriduanus est. Jam fœtet.* (*Joan.*, XI, 44, 38, 39.) Lazare, en cet état, est trait pour trait l'image des pécheurs d'habitude ; voyez sur quoi porte l'espoir de leur conversion !

Le pécheur d'habitude n'est pas seulement mort ; on peut dire qu'il meurt chaque jour, puisque chaque fois qu'il cède à son penchant criminel, il donne à son âme le coup fatal qui la ferait mourir, si déjà elle n'était morte.

Le pécheur d'habitude n'est pas seulement enseveli ; il faut le regarder comme enfoncé, comme perdu dans la boue de ses péchés, et le comparer « à ceux qui sont descendus dans la profondeur de la mer, et que la tempête a submergés. » Tant qu'un mort n'est qu'enseveli, il tient encore au monde par les devoirs qu'on lui rend et par les regrets qu'il excite. La religion ne reconnaît plus le pécheur d'habitude qu'aux scandales par lesquels il l'afflige ; elle gagnerait à ce qu'il fût jeté dans la fosse, et que l'on n'en conservât plus aucun souvenir.

Son sépulcre est cette conscience souillée d'abominations si effroyables et si nombreuses. « Enveloppé de sa confusion comme d'un vêtement double, » il dort dans ce sépulcre au milieu des ossements et de la pourriture. Criblé de coups, il n'a aucun sentiment de son mal ; et quoique, pour le tirer d'un si funeste sommeil, Dieu, de temps à autre, fasse gronder bien haut le tonnerre d'une justice menaçante, on ne le voit jamais, dit le prophète, « entrer dans la pierre, et se cacher dans les ouvertures de la terre pour se mettre à couvert de la terreur du Seigneur et de la gloire de sa majesté. »

Il est dans son sépulcre avec un voile épais sur les yeux Son danger ne le touche pas plus que sa honte ; il ne voit ri

les biens qu'il a perdus, ni les malheurs qui l'attendent. Raison, religion, expérience, il n'y a plus de lumière si vive qui perce jusqu'à lui. On l'importune même, on l'afflige, on le désole, on lui devient odieux en tentant les moyens de l'éclairer. Comme le triste hibou, il ne chasse, ne trouve, ne dévore sa proie qu'à la faveur des ténèbres.

Il est dans son sépulcre les pieds et les mains liés. *Ligatus eram*, dit encore saint Augustin, en parlant des désordres de sa jeunesse, *ligatus eram non alieno ferro, sed mea ferrea voluntate:* j'étais lié, non par des fers étrangers, mais par ma propre volonté devenue aussi dure, aussi inflexible que le fer. Mon ennemi la tenait sous son esclavage, et en avait fait une chaîne pour m'attacher à sa domination tyrannique : *Velle meum tenebat inimicus, et inde mihi catenam fecerat et constrinxerat me.* Hélas ! un avare, un impudique, un ivrogne, un pécheur d'habitude quelconque n'est-il pas un esclave à la chaîne ? Il ne voit que par les yeux de sa passion, ne parle que le langage de sa passion, n'agit que pour l'intérêt de sa passion. Exhortez-le à se tirer d'une si honteuse servitude : je ne saurais, vous dira-t-il: plût à Dieu que je n'y fusse pas engagé ! mais c'est pour moi une nécessité de n'en pas sortir. Par quel art rendrait-on blanche une laine passée deux fois à la teinture ? Par quelle force redresserait-on un arbre courbé vers la terre dès sa naissance ? J'en suis là : tout effort serait vain ; l'habitude est formée ; c'est une seconde nature : *Dum consuetudini non resistitur, facta est necessitas.*

Il est dans son sépulcre sous la pierre ; c'est-à-dire qu'il est tout à la fois accablé par la multitude effroyable de ses crimes, et retenu par la difficulté d'en faire pénitence. Difficulté, remarque saint Bernard, qui doit lui paraître d'autant plus grande qu'il manque plus qu'un autre de cette charité forte comme la mort, qui tolère tout, qui espère tout, qui souffre tout, qui supporte tout.

Il est dans son sépulcre, non-seulement depuis quatre jours, mais depuis bien des années ; peut-être depuis sa première jeunesse : *Ab infantia* ; et depuis ce temps, chaque fois que l'esprit dont il est possédé le saisit, il l'agite avec violence, et l'a souvent jeté tantôt dans un crime, tantôt dans un autre. Mais si tout péché est comme « un glaive à deux

tranchants, et si la plaie qu'il fait est incurable ; si ses dents sont des dents de lion qui tuent les âmes des hommes, » comment se former l'idée des ravages qu'a dû faire dans une âme l'habitude même du péché ? Est-il lumière qu'elle n'éteigne ? remords qu'elle n'étouffe ? bons sentiments qu'elle ne dissipe ? désirs salutaires qu'elle n'arrête ? remontrances qu'elle ne méprise ? dégoûts qu'elle ne dévore ? humiliations qu'elle n'essuie ? dangers qu'elle n'affronte ? frein qu'elle ne brise ? *Quid non evertit consuetudo* ? C'est du pécheur d'habitude qu'il est vrai de dire, « qu'il n'y a rien de sain en lui ; qu'il s'est revêtu de la malédiction ainsi que d'un vêtement, et qu'elle a pénétré jusque dans ses os. »

Enfin, de son sépulcre s'exhale une odeur de mort. Le pécheur d'habitude est presque toujours un pécheur scandaleux, soit par l'omission de ses devoirs, soit par la publicité de ses désordres. Il n'est jamais utile, il est souvent dangereux de l'approcher et de traiter avec lui.

Imaginez-vous, mes frères, un état plus horrible aux yeux de la foi ? Comment ne pas frémir quand on s'y trouve engagé ? Comment ne pas tenter tous les moyens d'en sortir ? Comment s'y complaire ? On a peine à le concevoir ; et ce prodige de corruption et d'aveuglement passerait pour incroyable, si les exemples en étaient moins nombreux. Mais ici même combien de Lazares ! combien de pécheurs blessés à mort dorment dans le sépulcre, et dont les plaies se sont remplies de pourriture à cause de leur extrême et continuelle folie ! Je suis ici devant Dieu, ils y sont avec moi ; qu'ils m'accusent, si je n'ai pas tenté de « relever ceux qui étaient tombés ; si je n'ai point cherché ceux qui étaient perdus ; » si j'ai refusé de panser « leurs blessures, et d'y appliquer le remède, de bander leurs plaies et de les adoucir avec l'huile ; si je leur ai rien caché de ce qui pouvait être utile » ; si j'ai été lâche et négligent à les rappeler à la vie par la pénitence. Ah ! ils me rendront, aussi bien que ma conscience, le triste témoignage que je les ai traités et qu'ils n'ont pas voulu guérir. Me croirai-je néanmoins justifié pour cela ? « Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort. » Mes efforts sont infructueux, parce que vous ne les bénissez pas ; votre parole devient faible en passant par ma bouche, parce que je ne suis pas digne de servir d'instrument aux

opérations de votre grâce. Si mes prières étaient plus ferventes, mes larmes plus abondantes, ma vie plus sainte, ceux que vous m'avez donnés à conduire, montreraient moins d'obstination. Mais « je sais que maintenant même Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez. » Que la compassion vous parle en faveur de mon frère. Venez, Seigneur, et voyez l'état déplorable où ses péchés l'ont réduit : si votre puissante miséricorde ne l'en retire, le puits de l'abîme va pour jamais se fermer sur lui. C'est un miracle que je vous demande ; mais vous êtes le Dieu des vertus et des merveilles : dites seulement qu'il sorte dehors, et à l'heure même le mort sortira, et les témoins de ce prodige croiront en en vous. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

Sur la résurrection de Lazare

PAR LE R. P. VENTURA.

Venit hora in qua omnes, qui in monumentis sunt, audient vocem Filii Dei ; et procedent qui bona fecerunt, in resurrectionem vitæ ; qui vero mala egerunt, in resurrectionem judicii. (Joan. V, 28.)

Étendu un jour sur son vil fumier, au comble de la misère et de la plus profonde humiliation, l'infortuné Job, entièrement couvert de plaies, conservait cependant un front serein, un visage tranquille, et on l'entendit s'écrier comme transporté de joie : Ah ! qui me donnera d'écrire ce que je vois à cette heure ! non point avec la plume sur un papier fragile, mais sur le plomb avec un stylet de fer et sur l'airain avec un ciseau solide (1) ! Quelle est donc, ô saint homme ! cette vision ineffable qui vous transporte et dont vous voulez transmettre la mémoire éternelle aux âges futurs ? Grâce à l'esprit qui me guide, répondit-il, je lis dans l'avenir le plus éloigné, je me vois devant mon Rédempteur vivant. Oh ! que

(1) Quis mihi det, ut scribantur sermones mihi ? Quis mei det, ut exarentur in libro stylo ferreo, et plumbi lamina, vel celte sculpantur in silice (*Job.* XIX) ?

sa beauté est sublime! De quelle gloire il brille! Et cette vue m'assure qu'au dernier jour du monde je ressusciterai, moi aussi, de la terre avec lui et en lui; je reprendrai ce même corps, je verrai à découvert mon Dieu dans ma propre chair. Quel ne sera pas alors mon bonheur! Je le verrai moi-même, dis-je, de mes yeux, qui le contempleront, moi-même et non un autre. Cette espérance repose en mon sein, et je suis joyeux dans mes peines, heureux dans mes maux (1).

Ce dogme si important et si consolant *de la résurrection universelle des morts*, que l'Esprit-Saint nous avait déjà révélé par Job en termes si clairs et si précis, nous a été confirmé trois mille ans plus tard par le Sauveur des hommes, quand il dit avec son autorité divine : « Il viendra un temps où ceux qui sont dans le sépulcre entendront la voix toute-puissante du Fils de Dieu, et à cette heure-là même ils sortiront tous du tombeau : celui qui aura bien fait, pour participer à une vie d'immortalité et de gloire ; celui qui aura mal fait, pour subir un jugement sévère et une vie pire que la mort même (2).

Mais, comme cette promesse magnifique pour les justes et cette parole solennelle pour tous ne doivent recevoir leur entier accomplissement qu'à la fin du monde, il était nécessaire à notre faiblesse, dit saint Augustin, que le Seigneur agît dès lors comme il l'a fait, afin que, par la preuve visible de sa puissance qu'il donnait à la Judée, nous puissions comprendre ce qu'il pourrait faire un jour pour tous, et que nous crussions plus fermement à sa parole, en nous reposant plus tranquillement sur ses promesses (3).

C'est donc pour nous confirmer dans notre foi et mieux nous affermir dans l'espérance d'une résurrection immortelle, même pour nos corps, qu'il opéra l'éclatant miracle de

(1) Scio quod Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terra surrecturus sum ; et rursum circumdabor pelle mea, et in carne mea videbo Deum meum; quem visurus sum ego ipse, et oculi mei conspecturi sunt, et non alius. Reposita est hæc spes mea in sinu meo. (*Id. ibid.*)

(2) Venit hora in qua omnes qui in monumentis sunt, audient vocem Filii Dei ; et procedent qui bona fecerunt, in resurrectionem vitæ ; qui vero mala egerunt, in resurrectionem judicii. (*Joan.* V, 28, 29).

(3) Sed hoc sibi ad finem mundi reservavit. Oportebat ergo, ut modo aliqua faceret quibus datis, veluti suæ virtutis indiciis, credamus in eum. (S. Aug., *Tract.* 49, *in Joan*).

la résurrection de Lazare, le plus célèbre au jugement de saint Augustin, le plus mystérieux et le plus instructif de tous ceux qu'il a opérés sur la terre. Parmi les évangélistes, c'est à saint Jean seul qu'il a été donné de le raconter, parce qu'il n'y a que le disciple bien-aimé de Jésus-Christ, le disciple vierge qui ait pu convenablement être l'historien de ce fait si extraordinaire, unique, qui prouvait si évidemment la divinité du Sauveur (1).

Considérons donc aujourd'hui ce prodige avec un grand esprit de foi et avec un vrai sentiment d'amour. Voyons comment s'y trouve figurée et exprimée la résurrection de nos corps, afin que nous vivions, dès à présent, d'une manière telle que notre résurrection dernière ne soit point pour nous un jugement qui nous fasse mourir éternellement, mais ressusciter pour la vie de la gloire (2).

PREMIÈRE PARTIE

La famille de Lazare était, dit l'Évangile, très-chère à Jésus (3), parce que Marthe était le modèle de l'innocence, Marie celui de la pénitence, et Lazare celui de la charité. Le Sauveur aimait donc de la sorte cette famille, parce qu'il y voyait comme personnifiées, vivantes et admirablement unies les principales vertus qu'il voulait voir fleurir en ce monde.

Ne soyons nullement étonnés, mes frères, que Lazare, qui avait en Jésus un Dieu pour ami, gise d'abord à Béthanie sur un lit de douleur, très-grièvement malade (4). Saint Jean Chrysostome nous apprend que le Sauveur Jésus, en permettant que son ami tombât malade et qu'il mourût a désiré nous faire comprendre, à nous qui sommes les membres de son corps, que, bien que nous servions Dieu fidèlement et

(1) Inter omnia miracula, quæ fecit Dominus Jesus, Lazari resurrectio præcipuæ prædicatur. — Nullus alius Evangelistarum hoc descripsit : solo Joanni reservatum est. Quia res tam unica et tam egregia nullum alium quam delectissimum Christi virginem meruit habere relatorem. (S. Aug., loc. cit.).

(2) Ud ad illam resurrectionem nos præparemus, quæ erit ad vitam, et non ad judicem. (*Id., ibid.*).

(3) Diligebat Jesus Martham, et Mariam serorem ejus, et Lazarum. (*Joan.* XI, 5).

(4) Erat quidam languens Lazarus in Bethania (*Joan.*, XI, 1).

que nous n'aimions que lui seul, cependant ce Dieu veut nous humilier, nous affliger en ce monde, non point parce qu'il ne nous aime pas, mais parce qu'il traite ici-bas d'une manière plus sévère ceux qu'il chérit davantage, afin de leur préparer, comme à Lazare, une résurrection glorieuse dans l'autre (1). Ne perdons donc point courage, si nous sommes infirmes comme Lazare, attristés comme ses sœurs ; pourvu que, comme cette sainte famille, nous restions les disciples de Jésus, nous sommes réellement aimés de Jésus, nous sommes certains de recouvrer la santé et d'être spirituellement assistés et guéris par notre ami du ciel, par Celui qui est le salut des infirmes et le consolateur des affligés (2).

Tels étaient les sentiments des deux sœurs quand elles envoyèrent donner avis au Sauveur de la maladie de leur frère. Ces pieuses matrones connaissaient bien quel était le cœur de Jésus. Elles ne lui font point dire, en effet, de venir sur-le-champ pour guérir leur frère ; elles lui envoient seulement ce message : « Seigneur, Lazare, votre bien-aimé Lazare est malade (3). » C'était donc simplement dire : Il suffit, Seigneur, que vous connaissiez l'état dans lequel se trouve votre ami Lazare, votre cœur vous dictera le reste. Quiconque est aimé de vous, n'en est jamais abandonné.

Que fait alors Notre-Seigneur à cette nouvelle ? Il se contente de dire d'un air indifférent : Cette maladie n'a pas été permise pour enlever Lazare à ce monde, mais afin que Dieu soit glorifié et que son Fils soit connu (4). Que cette parole du divin Maître, mes frères, est belle ! Oui, en vérité, cette maladie de Lazare n'était pas un avant-coureur de la mort : elle était, au contraire, la provocation providentielle d'un miracle qui devait fournir aux hommes la vertu d'éviter la

(1) Per hoc erudiens nos non tristari, si qua infirmitas facta fuerit circa bonos viros et amicos Dei, juxta illud : Ego, quos amo, arguo et castigo (S. Chrysost., *Hom.* 61, *in Joan.*).

(2) Ille languens, istæ tristes, omnes dilecti ; habebant ergo spem ab eo, qui est consolator dolentium, languentium sanator (S. Aug , loc. cit.).

(3) Non dixerunt : Veni, jube, et sic fiet ; sed tantum modo : Ecce quem amas infirmatur. — Amanti enim tantummodo nuntiandum fuit. — Quasi dicerent : Sufficit tibi si noveris ; neque enim amas et deseris. (S. Aug., loc. cit.).

(4) Audiens autem Jesus, dixit eis : Infirmitas hæc non est ad mortem, sed pro gloria Dei; ut glorificetur Filius Dei per eam (*Joan.* XI, 4).

mort, en les poussant à croire à la divinité du Sauveur (1).

Continuons : le Sauveur resta avec intention deux jours où il se trouvait, sans paraître songer à Lazare (2), qui mourut. Le cadavre fut mis dans un sépulcre, éloigné de la demeure de la famille.

Qui dira la douloureuse surprise des deux sœurs à la mort de leur frère ? Est-il possible, se disaient-elles ? Pourtant, il l'a su à temps ! Quoi ! apprendre que Lazare est malade et nous si affligées, et ne pas venir ? Comment concilier une si grande amitié avec une si grande indifférence ? Tel serait du moins, mes frères, le raisonnement de beaucoup d'âmes simples. Un interprète répond à ces sœurs affligées que le Sauveur a tardé de venir guérir leur frère, afin de pouvoir le leur rendre d'une manière plus admirable en le ressuscitant (3). Il a attendu, ajoute saint Chrysostome, que Lazare fût devenu un cadavre, qu'il fût enterré depuis quatre jours, afin que nul ne pût révoquer sa mort en doute et encore moins sa résurrection (4). Un autre interprète, s'adressant à Marthe et à Marie-Madeleine, leur dit : Connaissez bien les desseins ineffables de la tendresse de Jésus : quand il semble abandonner les âmes qui lui sont le plus chères, aux humiliations et à la mort, c'est alors qu'il se prépare à les conduire à la vie et à la gloire. Oh ! si vous saviez l'honneur qu'il va faire à votre famille ! Vous regrettez tant qu'il ait laissé mourir votre frère, eh bien ! il l'a choisi pour en faire, jusqu'à la fin du monde, l'apologiste de sa divinité. Il le ressuscitera, et par lui et en lui il se manifestera à l'univers comme le Maître et le Seigneur de la vie et de la mort (5).

Celui qui s'était montré si indifférent pour Lazare malade, se montre plein de sollicitude pour Lazare trépassé. Il dit aux disciples : « Retournons en Judée (6). » Les disciples

(1) Infirmitas hæc non erat ad mortem, sed ad miraculum : quo facto crederent homines in Christo, et vitarent mortem (Theoph., *Expos.*).

(2) Ut audivit quia infirmabatur, tunc quidem mansit in eodem loco duobus diebus (*Joan.* XI, 6).

(3) Sanare distulit, ut mirabilius suscitaret (Alcuin., *Cat.*).

(4) Expectavit ut sepeliretur, ut nullus posset dicere quod nondum mortuum suscitasset. (*Hom.* 61 *in Joan.*).

(5) Ideo mori permisit, ut, eum resuscitando, se vitæ mortisque Dominun esse declararet (Theoph., *Expos.*).

(6) Post hæc dixit discipulis suis : Eamus in Judæam iterum (*Joan.*, XI, 7).

répondirent : Maître, tout-à-l'heure les Juifs voulaient vous lapider, et vous retournez vers eux (1) ? A ce sujet, saint Augustin se plaint de ce que ces hommes charnels voulaient dissuader d'aller chercher le trépas celui qui était descendu sur terre pour délivrer de la mort, en mourant, ces mêmes disciples et tout le genre humain. Et puis, si le Seigneur, il n'y a que peu de jours, feignait de fuir les embûches des Juifs pour faire preuve d'humanité, aujourd'hui il doit retourner volontairement en Judée pour prouver qu'il domine et arrête, comme il veut, et quand il veut, les volontés perverses des hommes, avec un pouvoir tout divin (2). Et c'est ce qu'il voulut faire comprendre à ses disciples en disant : N'y a-t-il pas douze heures dans la journée ? Celui qui marche de jour ne trébuche point, parce qu'il a avec lui *la lumière qui éclaire* le monde ; mais celui qui marche de nuit, est exposé à tomber parce qu'il marche dans les ténèbres (3). Par *ces douzes heures*, dit saint Augustin, le Sauveur faisait allusion à ses douze apôtres, comme par la *lumière du monde* il se désignait lui-même, car il est appelé *la lumière qui illumine chaque homme venant en ce monde.* De même, en effet, que les heures reçoivent leur lumière du jour, de même les apôtres reçurent de Jésus-Christ, vraie lumière du monde, la lumière dont ils éclairèrent l'univers (4). Selon un autre interprète, le *jour* du Seigneur était le temps qui lui restait encore à passer sur la terre, et sa *nuit* celui de sa passion. Il voulait donc dire : Vous craignez les embûches des Juifs ; ne devriez-vous pas craindre plutôt les tentations du démon ? Il est vrai qu'aussi longtemps que vous m'accompagnerez pendant ma vie mortelle, vous n'aurez rien à craindre ; mais ma passion sera pour vous la nuit funeste de la chute et du scandale (5).

(1) Rabbi, nunc quærebant te Judæi lapidare, et iterum vadis illuc (*Joan.*, XI, 8).

(2) Voluerunt consilium dare Domino, ne moreretur, qui mori venerat, ne ipsi morerentur. — Discessit ut homo ; sed in redeundo, quasi oblitus infirmitatem, ostendit potestatem (S. Aug., loc. cit.).

(3) Nonne duodecim sunt horæ diei ? Si quis ambulaverit in die, non offendit, quia *lucem hujus mundi* videt. Si autem ambulaverit in nocte, offendit, quia lux non est in eo (*Joan.*, XI, 9, 10).

(4) Ut diem se esse ostenderet, duodecim discipulos elegit. Horæ illustrantur a die, et per apostolorum prædicationem crevit mundus in diem (S. Aug., loc. cit.).

(5) Dies, tempus præcedens passionem, nox ipsa passio. Dum dies est, dum passionis tempus nondum advenit, non offendetis (Theoph.).

A ce discours quelque peu obscur, les apôtres se turent ; mais Thomas qui avait peut-être mieux compris que ses compagnons, leur dit : Allons et mourons avec lui (1). Pauvre disciple, s'écrie Bède ! il parlait selon son cœur, sans songer à la fragilité de ses forces et sans implorer le secours de cette *lumière divine* qui pouvait seule empêcher sa chute ! Comme Pierre plus tard, Thomas avait confiance en lui plus que ses collègues. Mais, dans la *nuit de la passion*, comme Pierre et plus que les autres disciples, il montra de la faiblesse (2). Ah ! l'homme sans Jésus n'est rien et ne peut rien !

Le divin Maître était à trois jours de marche de Béthanie. Le message que Marthe et Madeleine lui avaient envoyé, comme le remarque saint Augustin, parlait uniquement de la maladie de Lazare ; le Sauveur ne pouvait donc, humainement parlant, savoir sa mort. Mais celle-ci, malgré la distance, pouvait-elle être ignorée du Fils de Dieu ? Celui entre les mains duquel les âmes tombent en quittant leur corps, pouvait-il ignorer que Lazare avait cessé de vivre (3) ? A l'instant même où il expirait à Béthanie, le Sauveur annonça en Galilée sa mort en ces termes : « Lazare, notre ami, dort, mais je vais le réveiller (4). » Et cela était vrai, dit saint Augustin : pour les hommes qui ne pouvaient le ressusciter, Lazare était mort ; mais pour l'Homme-Dieu, qui avait la puissance de le rappeler à la vie, il n'était qu'endormi. C'est cette parole du divin maître qui a appris à saint Paul à appeler *dormants* les élus qui sont morts, il est vrai, mais pour ressuciter (5). On ne saurait cependant assez admirer ces paroles : « Lazare, notre ami, dort. » En disant *notre*, Jésus parlait au nom des trois personnes divines. Oh ! oui, la mort des amis de la très-sainte Trinité, des amis de Dieu est un som-

(1) Dixit ergo Thomas ad condiscipulos : Eamus et nos, ut moriamur cum eo (*Joan.*, XI, 16).

(2) Immemor fragilitatis suæ, sicut et Petrus (Bed., *Cat.*).

(3) Æger non mortuus fuerat nuntiatus. — Sed quid lateret eum, ad cujus manus anima morientis exierat (S. Aug., loc. cit.?

(4) Lazarus amicus noster dormit ; sed vado ut a somno excitem eum (*Joan.*, XI. 11).

(5) Verum dixit : Domino domiebat, hominibus mortuus erat, qui eum suscitare non poterant. Ergo secundum potentiam suam dixit dormientem ; sicut Apostolus dormientes appellavit, quos resuscitaturos prænuntiavit (S. Aug., loc. cit.).

meil, un tranquille et délicieux sommeil: *Amicus noster dormit!* Quelle condition heureuse ! s'endormir en Jésus, quand on meurt pour ressusciter un jour glorieux avec lui dans le ciel !

Mais les disciples étaient encore trop charnels pour comprendre le mystère ; ils crurent simplement que Notre-Seigneur parlait d'un sommeil ordinaire et non d'une mort (1). Et ils reprirent avec une grande simplicité : Maître, si Lazare dort, il n'y a pas de danger qu'il meure. Le sommeil tranquille et paisible n'est-il pas l'indice de la santé? (2) Alors le Sauveur leur dit en termes plus clairs : « Que parlez-vous de sommeil ? Je vous dis que Lazare est mort ; » et il ajouta : « je me réjouis à cause de vous de ne m'être point trouvé dans sa demeure à ce moment : vous n'en aurez que plus de raison de croire en moi (3) ! » Saint Pierre Chrysologue enseigne que, par ses paroles, Jésus désignait que la résurrection de Lazare serait comme le symbole de la sienne, et qu'il allait comme essayer sur son serviteur le prodige incomparable qu'il opérerait sur lui-même après sa passion ; de sorte que ses paroles signifient : Je me réjouis; car, après avoir contemplé Lazare sortant du tombeau, où il gisait depuis quatre jours en proie à la pourriture, vous croirez mieux en moi, son maître, qui resterai incorruptible dans le sépulcre: par cela que je rendrai la vie à son cadavre déjà rongé par les vers, vous croirez sans peine que je puis me ressusciter moi-même . Ou bien, selon un autre interprète : Si je me fusse trouvé à Béthanie pendant la maladie de Lazare, je l'aurais guéri, et ce prodige aurait été rangé dans l'ombre des miracles que vous avez déjà vus ; mais aujourd'hui, Lazare est mort, enseveli ; en me voyant ressusciter un cadavre en putréfaction,

(1) Dixerat autem Jesus de morte ejus : illi autem putaverunt, quia de dormitione somni diceret (*Joan.*, XI, 13).

(2) Si dormit, salvus erit. — Tunc ergo Jesus dixit eis manifeste : Lazarus mortuus est ; et gaudeo propter vos, ut credatis, quoniam non eram ibi (*Joan.*, XI 15).

(3) Ut credatis quia in resurrectione Lazari figura fingebatur resurrectionis Christi. Præcedebat in servo quod erat mox secuturum in Domino. Ut discipuli dubium non haberent posse Dominum, post triduum, adhuc recentem, resurgere ; cum servum viderent post quatriduum resurgere jam fœtentem ; et crederent illum facile sibi posse vitam reddere, qui alium talem revocaret ad vitam (*Serm.*, 63).

vous serez donc mieux assurés de ma toute-puissance, vous y croirez d'une foi inébranlable. Voilà pourquoi je me réjouis, c'est pour vous, pour la force que ce miracle doit ajouter à votre confiance filiale (1) ! Concluons que notre reconnaissance pour ce divin Sauveur doit être à la hauteur des sublimes instructions qu'il a daigné nous donner par ces paroles, et qui se résument ainsi : nous chrétiens, nous savons d'une manière certaine, puisque nous le tenons de sa bouche, qu'une foi humble, sincère et fervente fait la joie et les délices du cœur de Jésus-Christ !

En s'entretenant de la sorte, le divin Maître était déjà arrivé non loin de la maison de la famille de Lazare : un grand nombre de Juifs étaient accourus auprès de Marthe et de Marie pour les consoler (2). Marthe, à la nouvelle que le Maître approchait, accourut sur-le-champ à sa rencontre, et laissa Marie répondre seule à ces consolateurs. Parvenue auprès du Sauveur, elle se jeta à ses pieds, fondant en larmes, et lui dit avec des sanglots : « Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort. Toutefois, même à cette heure, je sais que tout ce que vous demanderiez à Dieu, Dieu vous le donnera (3). »

Il faut excuser dans Marthe, remarque saint Pierre Chrysologue, ce langage ambigu, cette contradiction de sentiments et d'idées par lesquels elle semble croire et ne pas croire à la divinité du Sauveur. La douleur qui a bouleversé son cœur a aussi mis le désordre dans ses pensées. (4) Aussi bien le divin Maître ne lui en fait-il aucun reproche ; au contraire, il a compassion d'elle, il la rassure et lui dit avec bonté : « Console-toi, Marthe, ton frère ressuscitera : *Resurget frater tuus.* ».

(1) Si astitissem, eum curassem : quod esset modicum signum. — Potius in fide vestra corroboramini, cum videritis me posse etiam defunctum putrescentem suscitare (Theoph., loc. cit.

(2) Erat autem Bethania juxta Jerosolymam quasi stadiis quindecim Multi autem ex Judæis venerant ad Martham et Mariam, ut consolarentur eas de fratre suo (*Joan.*, XI, 19).

(3) Martha, ut audivit quia Jesus venit, occurrit illi : Maria autem domi sedebat. — Domine, si fuisses hic, frater meus non fuisset mortuus ; sed nunc scio, quia quæcumque poposceris a Deo, dabit tibi Deus (*d.*, *Ibid.*).

(4) Credulitatem incredulitas confundit ; nimio dolore perturbata credit et dubitat (S. Chrysost., *Serm.*, 64).

La croyance de la résurrection des morts, au jour du jugement universel, foi primitive, traditionnelle et commune à tous les hommes, était très-vive chez les Hébreux qui lisaient Job et les prophètes, à qui Dieu avait révélé en termes précis et plus clairs ce grand mystère. Or, le Sauveur, ne déterminant pas le temps où il affimait que Lazare devait ressusciter, Marthe crut d'abord qu'il faisait allusion à la résurrection générale et universelle de tous les hommes ; et, laissant échapper un profond soupir, elle dit : « Je sais que mon frère ressuscitera au dernier jour, quand tous nous sortirons du sépulcre (1). »

Alors le Fils de Dieu, prenant une attitude majestueuse, prononça ces mots sublimes, qui firent frémir les cieux, l'enfer et la terre : « Je suis la résurrection et la vie : qui croit en moi, fût-il mort, vivra ; et quiconque vit et croit en moi ne mourra point pour l'éternité (2). »

Quelles étonnantes paroles, mes frères ! Si Jésus-Christ ne les avait point prononcées, l'historien sacré n'aurait pu les inventer, parce qu'il ne peut jamais venir à l'esprit d'une créature de mettre une telle affirmation sur une lèvre humaine. Jésus-Christ lui-même n'aurait pu les prononcer, s'il n'eût pas été Dieu, car Dieu seul peut penser ainsi, et par suite s'exprimer en ce langage.

Par ces paroles d'abord, comme le remarque saint Chrysostome, le Sauveur se manifesta clairement à Marthe, il illumina sa foi, la rendit plus ferme, car elle était encore imparfaite, chancelante, incertaine. Elle avait dit, en effet : « Je sais que Dieu vous accorde tout ce que vous demandez, » et Jésus lui répond : « Je suis la résurrection et la vie, » ou bien : Je suis à la fois *Celui* qui prie et le Dieu qui exauce. Je n'ai besoin de l'aide de personne, il n'est pas nécessaire que j'implore pour obtenir : je suis l'arbitre absolu et le distributeur souverain (3).

(1) Scio quia resurget in resurrectione in novissimo die.

(2) Ego sum resurrectio et vita. Qui credit in me, etiamsi mortuus fuerit, vivet ; et omnis qui vivit, et credit in me, non morietur in æternum. *(Id..., Ibid.)*

(2) Illa dixerat : Quæcumque poposceris, dabit tibi Deus. Ipse dicit : Ego sum resurrectio et vita, ostendens quod non indiget adjutorio, et quod ipse est distribuior bonorum. *(Hom in Joan.)*

Secondement, ces paroles : « Je suis la résurrection et la vie, » voulaient dire : Je suis la vie, par conséquent je suis aussi la résurrection ; et comme je vis toujours, de même je puis toujours ressusciter les morts. Pourquoi donc ne pourrais-je pas en ce moment ranimer Lazare, puisque je suis celui qui, un jour, doit faire sortir du sépulcre lui et tous les hommes (1) ?

Marthe, éclairée de cette lumière, encouragée par la grâce qui accompagne toujours les paroles de l'Homme-Dieu, comprit l'excellence de cette révélation divine ; et, sur l'interrogation du Sauveur : Croyez-vous : *Credis hoc ?* elle se hâte de répondre par la profession de foi solennelle que Jésus attendait, par l'acte de foi théologique le plus parfait qui soit enregistré dans les divines Écritures, prononcé avec le vif sentiment d'une conviction profonde : « Oui, Seigneur, je crois, dit-elle, que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, descendu en ce monde (2). »

Cependant Marie-Madeleine, prévenue de la part de sa sœur, venait à la rencontre du Sauveur qui s'avançait vers la bourgade. Arrivée en sa présence, comme Marthe elle se prosterna à ses pieds, auxquels elle devait déjà la résurrection de son âme, et lui dit aussi en pleurant : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort (3). »

Les Juifs qui l'accompagnaient pleuraient comme elle. A la vue de cette tristesse, notre bon Jésus se sentit saisi de la plus tendre compassion ; il frémit, se troubla et pleura lui-même (4).

Quoi de plus sublime et de plus touchant ! S'il *frémit* dans son esprit, dit saint Pierre Chrysologue, c'est pour que la chair revienne à la vie ; la *vie frémit* pour mettre la mort en

(1) Ideo resurrectio quia vita. Per quem tunc cum aliis, per eumdem potest modo resurgere (*Cat.*) .

(2) Utique, Domine, ego credidi, quia tu es Christus Filius Dei vivi, qui in hunc mundum venisti (*Ibid.* 27).

(3) Videns eum, cecidit ad pedes ejus, et dixit ei : Si fuisses hic, non esset mortuus frater meus (*Joan.* XI, 32).

(4) Jesus ergo, ut vidit eam plorantem, et Judæos, qui cum ea venerant, plorantes, infremuit spiritu, turbavit seipsum,, et lacrymatus est Jesus (*Id.*, *Ibid.*).

fuite ; Dieu *frémit* afin que l'homme ressuscite (1). Mais le Sauveur, en outre, se *trouble lui-même, turbavit seipsum*, remarque avec intention l'Évangile ; car, ajoute saint Augustin, rien ne peut troubler celui qui est maître de tout son être, s'il ne se trouble lui-même. S'il se trouble, c'est donc parce qu'il le veut, tout comme il ne mourut que parce qu'il le voulut (2). Mais non-seulement il frémit, il se trouble, de plus il pleure, *et lacrymatus est Jesus*. Quelle expression ! *Et Jésus pleura !* Il semble, dit saint Cyrille, que l'évangéliste raconte avec un sentiment de stupeur ces larmes du Dieu de la nature, du Dieu inaccessible à la douleur (3) ! Mais, s'il pleure, ce n'est pas comme Dieu, c'est comme homme, c'est pour montrer que non-seulement il est Dieu, mais qu'il a encore revêtu notre humanité, notre nature et ses bons instincts (4). Et c'est ce que reconnurent, en effet, les Juifs quand, à la vue de son chagrin, ils dirent : « Voyez comme il l'aimait (5) ! »

Toutefois, dit saint Bernard, si Jésus pleure comme ceux qui l'entourent, c'est pour un motif bien différent (6). Marthe et Madeleine pleurent, pour la douleur d'avoir perdu leur frère ; les Juifs pleurent, par compassion pour ces deux sœurs désolées. Les larmes de Jésus, continue saint Zénon, ces précieuses larmes descendent d'une source plus pure, plus digne d'un Dieu Sauveur : il pleure parce que Lazare, dans l'obscurité fangeuse de son sépulcre, lui représente l'humanité qui, depuis quatre mille ans, est morte à la grâce, est ensevelie dans les funestes ténèbres de toutes les erreurs et de tous les vices ; parce que Lazare lui représente l'état de l'homme, cette image de Dieu, sa propre image, qu'il s'était tant complu à créer, à enrichir, qu'il avait destinée à une double immortalité, et que le démon avait dépouillée, rendue esclave d'une double mort, de la mort spirituelle et cor-

(1) Fremit spiritus, ut caro reviviscat ; fremit vita, ut mors fugetur ; fremit Deus, ut resurgat homo (*Serm.* 65).

(2) Turbavit seipsum. — Quis enim eum posset turbare ? Turbatus est, quia ipse voluit, sicut mortuus est quia voluit (S. Aug., loc. cit.)

(3) Videns evangelista lacrymantem illacrymabilem naturam, obstupescit (S. Cyril.)

(4) Flevit ad probandum conditionem humanam (Theoph.).

(5) Dixerunt ergo Judæi : Ecce quomodo amabat eum. (*Joan.* xi, 36).

(6) Plorat ut cæteri ; sed non quare ut cæteri (S. Bernard.).

porelle, de la mort temporelle et éternelle (1). En se rappelant une si horrible catastrophe, le cœur tendre de l'Auteur et du Sauveur de l'homme se soulève, il frémit, il se trouble, il souffre, et, donnant un libre cours à l'émotion qui le pénètre, le subjugue, il répand d'abondantes larmes : *Infremuit spiritu, turbavit seipsum, et lacrymatus est Jesus.*

O folie de l'homme ! folie, qui ôte le sens ! O aveuglement ! aveuglement plein de ténèbres ! On commet le péché comme en se jouant, on se glorifie même de sa dégradation morale, et le souvenir de cette dégradation a fait verser des larmes au Fils de Dieu, en attendant qu'il lui fasse, sous peu, répandre tout son sang !

Gardons-nous donc de croire que l'émotion divine que nous venons d'analyser ait été des transports inutiles : c'était un mystère plein de miséricorde et d'amour pour nous. Si Jésus se trouble et pleure, dit saint Augustin, c'est pour effacer dans ses larmes les péchés des hommes. Il pleure, mais pour nous obtenir la joie éternelle, et nous délivrer de la douleur sans fin ; son affliction, c'est la source de l'allégresse prochaine du monde (2). De sa mort nous est venue la vie, et de ses ignominies la gloire ; de même ses *frémissements* en ce jour nous ont procuré le calme, et sa tristesse la sérénité (3). En un mot, mes frères, ces larmes nous apprennent combien Jésus nous aime : *Ecce quomodo amabat eum!*

Il va s'empresser de faire sortir Lazare du sépulcre, pour satisfaire, en la personne de son ami, au désir ardent qui le consume de nous ressusciter tous ; et il dit : « Où avez-vous mis le cadavre : *Ubi posuistis eum?* » « Seigneur, répondit-on, venez et voyez, *Domine, veni et vide.* » Mais pourquoi cette demande ? Est-ce que celui qui, quoique absent et loin, a connu le moment où Lazare a expiré, ne sait point où est son sépulcre (4) ? Non, certes, répond saint Grégoire, le Sau-

(1) Flebat Deus quod eos, quibus omnia donaverat, diabolus, docendo malitiam, de omnibus pene fecit extorres (S. Zenon., *de Lazar. resusc.*).

(2) Flevit Dominus, ut lacrymis suis mundi peccata deleret. — Idcirco lacrymas fudit, ut nos gaudia æterna mereamur. Lacrymæ Domini gaudia sunt mundi (S. Aug., loc. cit.).

(3) O fremitus pietatis ! O turbatio turbatorum sublatura mœstitiam et æternam allatura lætitiam (Emis.)

(4) Scitis quia mortuus sit ; et ubi sit sepultus ignoras (S. Aug., *Tract.*)

veur sait fort bien où Lazare a été inhumé, et quand il demande : Où est-il, le bon pasteur entend parler du genre humain tout entier. Il voulait donc dire : Qu'est devenu l'homme que j'avais placé dans le paradis terrestre, dans la région de la vie ? O vous, esprits malins, vous, maîtres de l'erreur, des superstitions et des vices, où est-il, dans quel état l'avez-vous réduit ? Hélas ! vous en avez fait un cadavre, vous l'avez placé dans la maison de la mort, dans le sépulcre de l'enfer : *Ubi posuistis eum* ?

Cependant certains, dans la foule, plus malveillants que les autres, comme pour mettre en doute le miracle que le Sauveur avait opéré en rendant la vue à l'aveugle-né, disaient entre eux, d'un air de dérision : A quoi servent ces pleurs ? Si vraiment il aimait Lazare, lui qui a ouvert les yeux de l'aveugle-né, ne pouvait-il pas faire que Lazare ne mourût point (1) ? O langues diaboliques et perverses, s'écrie saint Augustin, quel est votre langage ? Oui, le divin Maître aime Lazare, et s'il ne l'a point guéri, c'est pour lui accorder une grâce plus grande, c'est pour lui rendre la vie, à votre grande confusion (2).

En effet le Sauveur, plein d'un compatissant dédain pour cet incurable aveuglement, vint au tombeau de Lazare ; c'était une simple grotte, située sur le versant de la montagne (3) et qu'on avait scellée d'une pierre sépulcrale. Jésus dit : « Otez la pierre : *Tollite lapidem*, » afin que les Juifs, voyant le corps de Lazare non-seulement sans vie, mais déjà corrompu, ne pussent avoir aucun prétexte de mettre en doute le miracle qu'il allait opérer ; c'est la réflexion de saint Chrysostome.

Malgré sa profession de confiance si récente, Marthe, cependant, à cette heure solennelle, sembla vaciller de nouveau dans sa foi, et, se tournant vers Jésus, elle dit : « Il sent déjà : il y a quatre jours qu'il est enterré (4). » Et qu'importe, ô Marthe ! répondit saint Pierre Chrysologue ; que

(1) Quidam autem ex ipsis dixerunt : non poterat hic, qui aperuit oculos cæci nati, facere ut hic non moretur (*Joan.* XI, 37) ?

(2) Plus est quod facturus est, ut mortuus suscitetur (*Tract.* 49).

(3) Jesus ergo sursum fremens in semetipso, venit ad monumentum : erat autem spelunca, et lapis superpositus erat ei. (*Joan.* XI, 38).

(4) Domine, jam fœtet ; quatriduanus est enim.

vous connaissez peu le cœur de votre Maître ! Ne savez-vous plus son affection pour Lazare ? Ne savez-vous pas combien l'homme lui est cher ? Cette créature si corrompue, qui inspire tant d'aversion, même au démon qui l'a séduite, n'inspire aucune répugnance au Dieu qui l'a créée, qui veut la rétablir dans son état primitif. Que Satan ait horreur d'une création qui n'est pas la sienne et qu'il a détruite ; Dieu, lui, ne la rejette point, parce qu'il reconnaît, voit en elle son œuvre, une œuvre qui lui est chère (1).

Pour ranimer l'espérance de Marthe, le Sauveur répondit : « Ne vous ai-je pas dit que, si vous croyiez, vous verriez la gloire de Dieu ? *Nonne dixi tibi : quia si credideris, videbis gloriam Dei ?* » C'est-à-dire : Je te convaincrai que, lorsque, tout-à-l'heure, tu m'as reconnu pour Fils de Dieu, ta foi ne t'a pas trompée ; tu vas voir resplendir ma gloire, le pouvoir de ma divinité.

On enleva donc la pierre, *tulerunt ergo lapidem*, et tout ce peuple silencieux et incertain contemplait par l'ouverture de la grotte le cadavre de Lazare en corruption.

Parce qu'il est plus difficile de ressusciter l'humanité déchue par le péché, que de la créer ; pour nous en persuader, Jésus se prépara, par un procédé tout nouveau, à ressusciter celui qui était l'image de notre mort spirituelle. Son aspect est sévère et grave, son attitude est sublime ! C'est assurément une œuvre incomparable que médite son esprit en extase. En effet, il lève les yeux au ciel comme pour adresser une fervente prière au Très-Haut (2) ; non qu'il ait besoin de secours, dit saint Hilaire, mais parce que nous avons besoin nous-mêmes d'être instruits ; non qu'il soit nécessaire qu'il prie pour faire le miracle, mais parce qu'il est nécessaire que nous sachions qu'il est le Fils de Dieu. Il prie donc à haute voix pour augmenter notre foi, non point pour affermir son pouvoir (3). Et il prononce ces paroles : « O Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez exaucé.

(1) Quod fœtet proditori, non fœtet Creatori. Quod horret alieni operis eversori, amator sui operis non abhorret (S. Chrysost., *Serm.*, 65.).

(2) Jesus autem elevatis sursum oculis.

(3) Non ipse inops auxilii, sed nos inops doctrinæ. Non prece eguit, sed nobis oravit. Ne Filius ignoraretur : ad profectum nostræ fidei loquebatur (S. Hilar., *Com.*, lib. 10).

Moi, je savais que vous m'exaucez toujours ; mais je le dis pour le peuple qui m'environne, afin qu'il croie que vous m'avez envoyé (1). » Apprenons par là, observe saint Jean Chrysostome, que le Verbe éternel est venu du ciel, sans cependant quitter le ciel (2). Ces paroles ferment la bouche aux Pharisiens : ils ne peuvent plus dire, en effet, comme ils le disaient à la guérison de l'aveugle-né : « Cet homme n'est pas de Dieu, » puisqu'ils le voient s'adresser à Dieu et opérer le prodige à sa volonté. L'envoyé céleste ne se contenta donc point de s'appeler lui-même la *résurrection et la vie*, et de recevoir de Marthe une profession de foi publique en sa divinité ; il voulut de plus, par cette prière, se faire reconnaître plus particulièrement de tous pour Fils de Dieu, afin qu'il ne restât dans leur esprit aucun doute de notre résurrection, dont celle de Lazare était la figure et comme les prémices, et qui toutes les deux sont l'œuvre de la toute-puissance de Dieu.

Ces préliminaires accomplis, Jésus s'avança jusqu'à l'entrée de la grotte, et, se penchant sur l'ouverture, il cria d'une voix forte : « Lazare, sortez (3). » Quel commandement fut jamais plus majestueux ? Quelle voix plus puissante, demande saint Augustin (4) ? Et comment ne pas reconnaître à ses accents, en Jésus, l'homme qui est en même temps Dieu ? Comment ne pas reconnaître en lui le *Verbe*, cette *parole éternelle*, qui parle au néant et auquel le néant répond avec docilité (5), le Roi tout-puissant qui peut faire revivre sur-le-champ les morts, et pour lequel vit chaque être : *Regem cui omnia vivunt* ? En effet, ô gloire à jamais incomparable du Sauveur notre Dieu ! à sa voix pleine de majesté de magnificence et de vertu, comme s'expriment les saints Pères, le sépulcre tremble, la mort obéit avant même que soit achevé le commandement divin ; l'âme de Lazare rentre dans son

(1) Pater, gratias ago tibi, quoniam audisti me. Ego autem sciebam quia semper me audis, sed propter populum, qui circumstat, dixi ; ut credant quia tu me misisti (*Joan*., XI, 41, 42).

(2) Ut sciant venisse de cœlo, non recessisse de cœlo. (S. Chrysost., *Hom*., 63, *in Joan*.).

(3) Voce magna clamavit : Lazare, veni foras. (*Joan*., XI, 43).

(4) Quæ huic potestati par (S. Aug., loc. cit.) ?

(5) Vocat ea quæ non sunt, tanquam ea quæ sunt.

corps, et avec elle la santé et la vie (1). « Et aussitôt le mort sortit dehors, les mains et les pieds encore liés avec les bandelettes funéraires, et la face enveloppée de son suaire (2). » Et chacun, dit saint Chrysostome, put s'approcher de lui, le toucher, le reconnaître, chacun put s'assurer s'il n'était qu'un fantôme ; et il devient certain pour tous que le corps qui sortait ainsi de la tombe était réellement le corps de Lazare, qui y avait été renfermé (3). C'est pour cette raison que le Sauveur ne délia point lui même les bandelettes et laissa ce soin à ceux qui étaient présents. Quand Lazare fut débarrassé de ses liens, il se dressa et marcha plein de vie (4).

A ce prodige, manifestation si sensible de l'action de Dieu, l'esprit s'humilie, l'orgueil se confond, la parole manque, le cœur palpite, l'homme entier se trouve petit ; tout, jusqu'à l'étonnement universel, au silence de la foule, semble dire hautement de Jésus-Christ : Il est Dieu. Et, en réalité, une grande multitude de Juifs croient en lui (5).

O Sauveur adorable ! nous qui venons de contempler des yeux de la foi un si grand miracle, et qui le croyons beaucoup mieux que ceux qui le virent des yeux du corps, nous nous unissons d'esprit et de cœur à ces Juifs fidèles ! Prosternés à vos pieds, à la face du ciel et de la terre, nous vous confessons Dieu de toute la force de notre conviction, avec tout le transport de notre affection ; nous nous faisons une gloire et un bonheur de croire que vous êtes le vrai Messie, le vrai Fils du Dieu vivant, fait homme pour sauver le genre humain ; nous vous adorons donc profondément. Seigneur, réalisez de plus en plus en nous l'œuvre de votre miséricorde et de votre tendresse ; vous nous avez donné la vie de la foi, donnez-nous encore la vie de la grâce, gage de la vie de la gloire, afin que nous soyons du nombre de ceux dont vous

(1) Deterrita mors est ad vocem tantæ majestatis (S. Aug., *Serm.*, 104, *De Temp.*). Virtutis plane et magnificentiæ vox ista ; ante enim anima corpori reddita, quam sonum vocis emiserat (S. Cyril. Alex., *Expos.*).

(2) Et statim prodiit qui fuerat mortuus, ligatus manus et pedes institis, et facies illius sudario erat ligata (*Joan.* XI, 44).

(3) Ligatus ne putaretur phantasma : ut tangentes et appropinquantes videant quia vere est ille (*Hom.* 63, *in Joan.*).

(4) Dixit eis Jesus : Solvite eum et sinite abire (*Joan.* XI, 44).

(5) Multi ergo ex Judæis, qui viderant quæ fecit Jesus, crediderunt in eum (*Joan.* XI, 45).

dites aujourd'hui que, s'ils croient sincèrement en vous, vivent pour vous et vous aiment, ils ne mourront point pour l'éternité (1).

SECONDE PARTIE.

Ce surprenant miracle, dont nous avons déjà dit tant de choses, concerne en outre l'avenir. Le Fils de Dieu, par la résurrection de Lazare, nous a prouvé sa divinité ; il nous prouve de plus, dit saint Cyrille, la résurrection universelle des morts. La manière prodigieuse dont il a rappelé un seul homme à la vie est un gage sensible, une image fidèle de la manière encore plus miraculeuse dont, un jour, il rappellera tous les morts à la lumière (2),

Les Juifs, en voyant le Sauveur pleurer sur la tombe de Lazare, s'imaginèrent qu'il pleurait la mort de son ami. Or, l'Homme-Dieu pleurait sur le sort du genre humain. Lazare rappelait à son esprit tous les hommes créés par lui immortels, et que le péché avait réduits à la triste nécesité de mourir (3). A ces pleurs de tendre compassion le Sauveur ajoute le trouble et le frémissement. Par ces mouvements extraordinaires de son âme et de son corps il proclame, ajoute encore saint Cyrille, qu'il est résolu de tirer vengeance du démon et de la mort, et qu'un jour il brisera leur empire (4). Saint Augustin remarque en outre que ce frémissement du Dieu vivant est l'espérance de l'homme mort qui doit ressusciter (5).

Mais pourquoi le Sauveur, si doux, si paisible, à la voix si modeste d'ordinaire, continue saint Cyrille, pourquoi s'exalte-t-il et élève-t-il ses accents en cette occurrence, au point de faire frissonner ceux qui l'entendent? C'est pour nous donner une idée, un signe sensible du son si terrible et tout-

(1) Et omnis qui vivit et credit in me, non morietur in æternum.

(2) Velut exemplum quoddam universalis resurrectionis mortuorum fecit ; et quod in uno implevit, veluti totius universalitatis pulchram imaginem statuit (*Expos.*).

(3) Putabant Judæi eum propter mortem Lazari flere ; sed ille totius humani generis miseratione flebat ; non unum Lazarum lugens, sed quod olim acciderat cogitans ; universum scilicet humanum genus factum obnoxium morti (*Id.*, loc. cit·).

(4) Divino motu decernit evertendum mortis imperium (*Id.*, *ibid.*).

(5) In ipsa voce frementis apparet spes resurgentis (Loc. cit).

puissant des trompettes angéliques, au dernier jour, dans tout l'univers, quand elles appelleront, par l'ordre de Dieu, les morts à la vie (1). Le Sauveur ne dit pas à Lazare : Au nom de mon Père, ressuscite ; mais bien : « Lazare, sors. » Il parle à ce mort en son propre nom et de par son autorité, et il lui parle comme s'il était vivant (2). Et ce mort entend dans le silence et sent dans l'insensibilité de la mort la voix de son Seigneur. La corruption n'est pas un obstacle ; il n'est pas aveuglé par le suaire qui couvre sa face; ses pieds et ses mains liées ne l'arrêtent point ; il accourt aussitôt que le Sauveur l'appelle (3). C'est la personnification dans un homme du prodige qui se répétera un jour sur chacun des morts, au même commandement de Dieu : ni la corruption de leur corps, ni la dispersion de leurs cendres, ni la date de leur trépas ne seront un obstacle à l'action de la parole toute-puissante et éternelle, à cette voix de Dieu convoquant tous les hommes à une vie nouvelle.

Le Sauveur parlait encore, que le miracle était accompli. Les membres disloqués de Lazare se recomposent, le sang coagulé et corrompu reprend sa pureté et son cours ; les chairs recouvrent leur fraîcheur, chaque organe son intégrité, son usage, son mouvement, et l'âme se réunit au corps régénéré. Comme la flèche sort de l'arc, le mort sort du sépulcre ; ce miracle multiple fut l'œuvre d'un instant ! En vérité, c'est bien là le symbole sensible de la résurrection universelle, quand les sépulcres s'ouvriront, que les cendres se rassembleront, que les âmes se réuniront à leur corps, que ceux-ci reprendront leur première figure et que les hommes ressuscités se réuniront dans un même lieu. Et tout cela, au dire de saint Paul, en un clin-d'œil, au son de la trompette.

(1) Insolitum Christo Salvatori elata voce uti. — In voce præludit jussio Domini et resurrectionis tessera, Dei scilicet tuba. Cogitemus futurum clamorem, clangente tuba, cujus imperio qui in terra jacent excitentur (S. Cyr., loc. cit.).

(2) Non dixit : In nomine Patris, surge ; sed : Veni foras. Mortuum tanquam viventem appellat (S. Aug.).

(3) Vultum sudario obductum videndi usum non negabat ; vincula nihil cursum prohibebant ; nullo obstaculo, agnita voce Domini, ad vocantem currebat (S. Cyril.).

Le genre humain tout entier ressuscitera de sa corruption avec la même promptitude et avec la même facilité que Lazare est sorti du sépulcre (1). Ce dernier des prodiges ne présentera donc aucune difficulté. Jésus-Christ a dit : « Il viendra un jour où les morts, dans le silence du sépulcre, entendront la voix du Fils de Dieu, et à l'instant même ils ressusciteront (2). » Par ces paroles, il a voulu indiquer que la résurrection universelle aura lieu en vertu du commandement de Dieu, *vocem Filii Dei vivi ;* voix à laquelle rien ne résiste, et qui fera d'autant plus facilement sortir les morts de leur sépulcre, qu'elle a tiré le monde du néant.

En second lieu, le Sauveur a ajouté : « Je suis la résurrection et la vie : *Ego sum resurrectio et vita ;* » et cela signifie clairement que Jésus-Christ, comme vrai Fils de Dieu et Dieu lui-même, a en lui le principe de la vie et de la résurrection ; que de même qu'il est non-seulement sage, mais la sagese même, de même il est non-seulement toujours vivant et ressuscité, mais la résurrection personnifiée et la vie, c'est-à-dire la résurrection toujours *ressuscitée* et la vie toujours *vivante*, l'existence toujours immortelle. Ainsi Jésus-Christ est la vie et la résurrection infinie, la vie et la résurrection parfaite. Or, qu'y a-t-il d'impossible qu'il fasse partager à tous les hommes ses priviléges, qui, en se communiquant, ne sauraient s'amoindrir ? Qu'y a-t-il d'étonnant qu'il fasse revivre ceux qui, par sa parole toute-puissante et par sa vie infinie, avaient déjà vécu avec lui et en lui ?

Mais pourquoi le Eils de Dieu ne s'est-il pas contenté de dire : « Je suis la résurrection, » et ajoute-t-il : « Je suis la vie : *Ego sum resurrectio et vita ?* » Il n'est pas possible de ressusciter sans vivre, ni de revivre sans ressusciter ; la résurrection et la vie n'est-ce pas la même chose ? Non, sans doute, répond saint Cyrille d'Alexandrie : la vraie vie, c'est la vie bienheureuse. Ressusciter pour souffrir est une vie pire que la mort (3). Par conséquent Jésus-Christ, en disant :

(1) In momento, in ictu oculi, in novissima tuba : canet enim tuba, et mortui resurgent incorrupti (*I Cor.*, XV).

(2) Venit hora, quando omnes qui in monumentis sunt, audient vocem Filii Dei, et procedent in resurrectionem.

(3) Una vera vita est, ut immortali beatitate vivamus ; nihil enim a morte differt in hoc solum resurgere ut crucieris (Loc. cit.).

« Je suis la résurrection et la vie, » a indiqué qu'il est le principe de la résurrection qui sera *commune* à tous, et le principe de la vie bienheureuse qui ne sera que le partage des élus. C'est pourquoi il a ajouté : « Celui qui croit en moi vit, et celui qui croit et vit en moi, ne mourra point pour l'éternité ; » car cela veut dire : Je suis la vie de l'âme et la résurrection du corps. Celui qui croit en moi et s'unit à moi par une foi pure et parfaite, participe à la fois et à cette résurrection et à cette vie, et son âme vivra. Et, après la mort de la terre, sa condition ici-bas, elle aura mérité d'associer son corps à cette vie divine. Ce corps, non-seulement ressuscitera, mais il ressuscitera pour le ciel, si bien que l'âme et le corps, tout l'homme triomphera pour toujours de la mort, et sera éternel (1).

Le Fils de Dieu a distingué, en termes encore plus clairs, la résurrection de la vie, quand il nous révéla pour la première fois ce grand mystère. En effet, après avoir dit qu'à sa voix, à son commandement divin, tous les morts ressusciteront du sépulcre (2), il ajoute : « Et tous ceux qui auront fait le bien iront jouir de la *résurrection de la vie ;* mais ceux qui auront mal fait auront à subir la résurrection du jugement (3). »

Quelle sentence ! Comprenez-le donc bien, ô chrétiens ! Il y a deux sortes de résurrection : la résurrection de la vie et la résurrection du jugement. La résurrection pour vivre toujours dans le sein de la miséricorde, de l'amour de Dieu, et la resurrection pour subir éternellement la justice céleste ; la résurrection pour jouir toujours, et la résurrection pour toujours souffrir : *In resurrectionem vitæ et in resurrectionem judicii :* l'une sera la récompense des justes, *qui bona fecerunt ;* l'autre la punition des pécheurs, *qui vero mala egerunt*.

Prenez donc courage, âmes vraiment pieuses, qui ne cher-

(1) Nam vita animæ fides est ; et omnis qui vivit in carne, etiamsi moriatur ad tempus propter carnem, vivet in anima ; donec resurgat et caro, nunquam moritura, propter vitam spiritus, et non morietur in æternum *(Tract, 49 in Joan.)*.

(2) Venit hora, quando omnes qui in monumentis sunt, audient vocem Filii Dei.

(3) Et procedent qui bona fecerunt, in resurrectionem vitæ ; qui vero mala egerunt in resurrectionem judicii.

chez d'autre bien que Dieu, d'autre honneur que sa grâce, d'autre trésor que son amour, d'autre félicité que son paradis. Partagées entre l'abnégation de vous-mêmes, les exercices de la charité envers le prochain et votre Créateur, avec la droiture de vos intentions, avec la sainteté de vos désirs, avec la noblesse et l'héroïsme secret de vos sentiments, humbles d'esprit, pures de corps, généreuses en tout, vous allez, sans vous en apercevoir, comblant vos jours et toutes vos heures du mérite des œuvres vertueuses, *qui bona fecerunt ;* ô vous, qui vous reconnaissez à ce portrait, continuez, pleines d'espérance contre la mort, abandonnez sans peine et sans crainte votre corps à la terre, car vous êtes le peuple choisi, le peuple privilégié du ciel ! Il viendra le jour où le bon Sauveur, que vous servez avec tant de ferveur et d'amour, répandra, comme il l'a promis, jusque dans vos os son divin esprit, ranimera vos cendres, vous rappellera à une vie nouvelle, en vous arrachant à vos sépulcres, radieuses de gloire et de beauté (1). Oui, vous ressusciterez, mais à la vraie vie, à la vie même de Dieu, à la vie bienheureuse, immortelle, qui vous récompensera, et quant à l'âme et quant au corps, de toutes les privations, de toutes les injustices et de toutes les peines du temps par les joies divines de l'éternité (2).

Et vous qui, au contraire, toujours attentifs à favoriser les sentiments ignobles, les instincts honteux de la chair, êtes autant irréligieux envers Dieu et injustes à l'égard du prochain, qu'indulgents pour vous-mêmes ; vous qui passez les années à accumuler péchés sur péchés, vous dont la vie n'est qu'un horrible tissu d'œuvres de ténèbres, *qui vero mala egerunt*, vous ressusciterez aussi sans doute à la voix terrible du Fils de Dieu (3) ; mais, hélas ! ce ne sera que pour subir un examen sévère, pour entendre la redoutable sentence et pour être précipités dans les peines immenses du jugement éternel (4). Vous ressusciterez, non point comme

(1) Hæc dixit Dominus : Ecce ego intromittam in vos spiritum meum, et vivetis ; aperiam tumulos vestros, et educam vos de sepulcris vestris, populo meus *(Ezech.)*.

(2) Et procedent qui bona fecerunt, in resurrectionem vitæ.

(3) Omnes qui in monumentis sunt audient vocem Filii Dei,

(4) Qui vero mala egerunt, procedent in resurrectionem judicii.

Lazare, à l'amour de la famille des saints, mais en la compagnie des démons et des réprouvés. Vous ressusciterez, non pas comme Lazare, pour être libres, mais pour être, même dans le corps, enchaînés par les liens des ténèbres d'une éternelle nuit (1). En effet, cette même voix divine qui a dit de Lazare : Déliez-le et laissez-le aller : *Solvite eum et sinite abire,* dira de vous, ainsi que l'Évangile vous en prévient : Liez-leur les pieds et les mains, et jetez-les dans la fournaise de feu : là il n'y aura que pleurs et grincements de dents (2).

Pour conclure, mes frères, autant l'oracle du Sauveur est terrible pour l'avenir des pécheurs, autant il est, à cette heure, consolant pour tous. Il l'a dit lui-même : la sagesse de Dieu ne peut se tromper, et sa vérité ne saurait nous induire en erreur. Quiconque vit bien, ressuscitera à la vie ; quiconque vit mal, ressuscitera pour le jugement (3). Dieu a donc mis à ma portée la bénédiction et la malédiction, la vie et la mort. Je n'ai nul besoin de me fatiguer l'esprit pour savoir si je suis prédestiné ou réprouvé. Ce que je sais de certain, et ce qu'il m'importe seul de savoir, c'est que si je vis bien, je me sauve, si je vis mal, je me damne. Mon sort est entre mes mains. Je serai au dernier jour ce que j'aurai voulu être ; j'aurai la vie ou le jugement que je me serai choisi, que je me serai moi-même préparé.

Insensés que nous sommes ! quand est-ce que nous deviendrons sages? *Stulti, aliquando sapite.* Faisons-le bien tant que Dieu nous en donne le temps : *Dum tempus habemus, operemur bonum.* Vivons comme nous voudrons avoir vécu au jour de la mort. Assurons-nous dès à présent une place parmi les élus et les saints. Conduisons-nous comme de vrais chrétiens, en vivant pour Dieu et avec Dieu dans le temps, si nous voulons alors ressusciter et vivre éternellement avec Dieu. Ainsi soit-il.

(1) Vinculis tenebrarum et longæ noctis compediti (*Sap.*, XVII).

(2) Ligatis manibus et pedibus, mittite eum in gehennam ignis : ibi erit fletus et stridor dentium.

(3) Et procedent qui bona fecerunt, in resurrectionem vitæ ; qui vero mala egerunt, in resurrectionem judicii.

HOMÉLIE

Sur la Chananéenne. — La Prière.

PAR M. GÉRARD.

Miserere mei, Domine, fili David.
(Matth. XV, 22.)
Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi.

Tel est, mes frères, le tendre gémissement, tel est le cri touchant d'une âme qui sent ses besoins, et qui, remplie de la plus vive confiance, s'adresse à celui qui peut seul les soulager.

Telle est la prière de la Chananéenne, le modèle admirable que Jésus-Christ a voulu offrir aux hommes pour leur enseigner à prier, et pour leur apprendre ce que peut auprès du Tout-Puissant la véritable prière.

Après un si bel exemple, ne nous plaignons plus, n'accusons plus le ciel, si nous ne sommes pas exaucés, ne nous en prenons plus à lui de nos faiblesses et de nos malheurs ; ou nous ne prions pas, ou nous prions mal, ou nous nous lassons trop tôt de prier.

Ah ! puissions-nous comprendre aujourd'hui combien il est facile de se faire entendre de son Dieu, combien il est avantageux de recourir à lui, et quels sont ici les fruits de la confiance et de la persévérance !

Ne sortons point de notre évangile ; interrogeons la Chananéenne, et d'après elle nous saurons premièrement quelles sont les dispositions nécessaires pour bien prier, et en second lieu, quels sont les avantages de la prière faite dans ces heureuses dispositions.

PREMIÈRE PARTIE

Si jamais il a été nécessaire de simplifier nos expressions et nos idées, c'est surtout en traitant de la prière. Comme elle est également faite pour les simples et pour les savants, qu'elle est d'usage dans toutes les circonstances de la vie, qu'elle est de tous les jours et de tous les moments, elle ne doit pas être assujettie à des conditions pénibles, et ce ne

doit pas être pour nous une étude que de les apprendre et de les bien remplir.

Deux choses ont engagé la Chananéenne à avoir recours à Jésus-Christ. Le sentiment de sa misère et la confiance dans celui qui pouvait la soulager; ce sont aussi, mes frères, les deux dispositions nécessaires pour bien prier : le sentiment de nos vrais besoins qui rend humble, respectueux, fervent; la confiance qui fait persévérer.

La Chananéenne sent toute la grandeur et toute l'étendue de ses besoins et de sa misère. Triste rejeton d'une race maudite, fille de Tyr et de Sidon, jusque-là elle a été plongée dans les ténèbres du paganisme; elle a porté son encens et ses prières à des dieux sourds et impuissants; elle a gémi sous la tyrannie du péché, et éprouvé tous les maux qu'il entraîne; toutes les puissances de l'enfer exercent leur empire sur sa propre famille, elles l'exercent sur sa fille. *Seigneur*, s'écrie-t-elle, *ayez pitié de moi, ma fille est tourmentée par le démon.* (*Matth.*, XV, 22.)

Tel est, mes frères, le cri du sentiment, et c'est celui que Dieu exauce dans la prière. Elle n'est pas, comme vous pourriez le penser, un effort de l'esprit, un arrangement d'idées et de termes recherchés; elle ne suppose pas de l'art et de la méthode, elle n'exige pas de grandes lumières et un esprit orné, elle ne consiste pas dans une longue suite de paroles, et ne se borne pas à des formules étudiées avec peine et souvent récitées avec ennui; non, la prière est une science toute naturelle, et sur laquelle nous naissons tout formés; elle est une simple élévation de l'âme vers son Dieu; elle est, comme l'a si bien définie saint Augustin, le gémissement du cœur et l'expression de ses désirs; elle ne suppose qu'un sentiment vif de nos besoins et de notre faiblesse, qui nous fait recourir à l'Être tout-puissant sur qui seul nous fondons notre espoir, et celui enfin qui sait sentir, sait prier.

Dieu écoute, dit saint Cyprien, la voix de notre cœur, et non pas celle que forme seulement notre bouche; ce ne sont pas, dit saint Grégoire, nos paroles, mais nos désirs, qui se font le mieux entendre; un désir ardent, dit encore saint Bernard, est un grand cri aux oreilles de Dieu : *In auribus Dei desiderium vehemens, clamor magnus.*

Voilà, mes frères, ce que les saints, ce que tous les Pères

de l'Église ont pensé sur la prière ; ne vous plaignez donc plus de ne pas savoir prier ; ne dites plus que vous n'en avez ni le goût, ni le temps, ni la facilité. Hé ! quoi donc ! ne savez-vous pas sentir votre misère ? La Chananéenne, pour bien prier, n'a point eu d'autre maître que son cœur, et d'autres règles que ses besoins. O hommes ! ouvrez les yeux, voyez tous les périls, tous les piéges qui vous environnent ; voyez toutes les puissances des ténèbres conjurées pour vous perdre, et qui méditent la ruine de ceux qui vous sont les plus chers. Votre âme, celle de vos amis, de vos proches, est peut-être sous l'esclavage du démon, ou est en danger d'y tomber. Voyez l'enfer qui s'ouvre sous leurs pas, et les maux dont vous-mêmes êtes menacés. Tournez ensuite vos regards vers le ciel, et voyez votre patrie, ce séjour du bonheur que vous risquez de perdre pour toujours. Hélas ! votre plus grand, votre unique besoin est celui d'être heureux, et tout s'oppose à votre félicité. Le monde au milieu duquel vous vivez est pour vous une tentation continuelle. La chair combat en vous l'esprit et la raison. Vos lumières sont obscurcies par les préjugés de l'exemple et de la coutume ; des passions vives et ardentes déchirent votre cœur, et vous mettent sans cesse en guerre avec vous-mêmes. Vous voulez le bien, et vous n'avez pas la force de l'entreprendre ou d'y persévérer ; vous formez des résolutions, et elles vous retrouvent toujours infidèles ; au milieu de vos plus saints désirs vous n'éprouvez qu'un fonds inépuisable de faiblesse et de corruption.

Votre misère devient encore plus sensible lorsque vous y joignez le souvenir de vos anciens égarements ; vous avez fait servir à des passions honteuses le plus bel âge de la vie ; vous avez abusé de tous les dons que Dieu vous a faits ; vous avez souillé votre corps, déréglé votre imagination, étouffé dans votre âme les principes de la sagesse et ces inclinations heureuses que l'Auteur de la nature s'était plu à y répandre ; vous avez combattu contre Dieu même en tournant contre lui ses ouvrages, et en faisant de toutes les créatures les instrument de vos crimes.

Hélas ! ils subsistent peut-être encore aux yeux du Seigneur ; une pénitence sincère ne les a point encore effacés. Vous n'avez donné à la religion que de vains dehors, et votre

cœur n'est point encore changé ; des penchants moins grossiers en apparence, mais non moins dangereux, le remplissent, l'occupent. Esclaves de vos idées, de vos goûts, de vos humeurs et de vos caprices, vous faites de vous-mêmes votre idole; vous vous égarez, vous vous perdez, en croyant tenir une route certaine ; et votre aveuglement est d'autant plus à craindre, que rien n'est plus difficile à éclairer que les illusions de l'amour-propre.

Ah ! mon frère, que vous êtes misérable !... et vous ne le sentez pas, et vous ne savez pas prier. Sortez donc un moment du tumulte du monde, faites trêve avec cette dissipation continuelle qui vous emporte loin de vous ; réfléchissez, rentrez en vous-même, voyez ce que vous êtes, ce qui vous manque, ce que vous risquez de devenir un jour, ce que vous vous deviendrez peut-être bientôt si vous ne changez pas, et vous gémirez, vous prierez comme il faut pour être exaucé. Hé! faut-il donc apprendre à un malade à demander sa guérison? faut-il apprendre au malheureux, à l'indigent, à solliciter le secours qui lui est nécessaire ? La nature toute seule ne s'explique-t-elle pas assez ? la seule nécessité ne fournit-elle pas les expressions les plus touchantes ? et le cœur ne se rend-il pas toujours éloquent ?

Vous-mêmes, dans les maux de la vie, dans un accident fâcheux, dans la disgrâce ou dans les périls, ne savez-vous pas vous plaindre ? ne savez-vous pas élever vos regards et vos cris vers le ciel ? Ah ! si vous étiez aussi sensible aux misères de l'âme qu'à celles du corps, si vous étiez aussi touché de la perte des biens éternels que de celle des biens fragiles et d'une fortune de boue, si votre salut vous intéressait autant que votre santé, que vous auriez de choses à dire au Seigneur ! et qu'il vous serait facile de prier !...

Vous n'en avez pas le temps, dites-vous ? Hé quoi ! faut-il donc bien du temps pour former un gémissement du cœur? La Chananéenne se répand-elle en de longues paroles ? Hélas ! elle ne laisse presque parler que sa tendresse et sa douleur. Faut-il un temps si long pour dire avec elle : *Seigneur, ayez pitié de moi !* L'aveugle de Jéricho l'a dit comme elle, il a obtenu sa guérison ; les lépreux n'en ont pas dit davantage, et ils ont été guéris.

En tout temps, en tout lieu, dans toutes les circonstan-

ces de la vie, on peut prier. La vie du chrétien est une vie de prière. Jésus-Christ veut que nous priions toujours : mais former un bon désir, élever son cœur vers Dieu, soupirer après les biens qu'il nous promet, gémir à la vue de nos misères et des périls auxquels nous sommes exposés, c'est là ce que l'Écriture appelle prier. Avec un désir continuel d'obtenir les grâces qui nous manquent, dit saint Augustin, nous prions toujours.

Et ici, mes frères, observez, je vous prie, qu'en exigeant pour la première disposition dans la prière le sentiment de nos besoins ; qu'en faisant consister l'essence de la prière dans l'expression de ces mêmes besoins sentis vivement et avec un désir ardent d'être exaucés, je ne parle pas de ces faux besoins que la cupidité enfante ou qu'elle exagère, je parle de vos besoins réels, dignes d'être exposés à un Dieu infiniment saint, et qui méritent les attentions de sa providence. C'est ainsi que la femme de notre Évangile demande, non pas des biens frivoles, l'élévation de sa famille, des richesses et des honneurs, mais que Dieu ait pitié d'elle, qu'il ait pitié de sa fille, et qu'en la délivrant de l'esclavage du démon, il la mette au nombre de ses propres enfants.

Maintenant donc que vous savez ce que c'est que la prière, quelle est la première condition qu'elle exige ? N'apportez plus de vains prétextes pour vous dispenser d'y avoir recours. Je ne vous demande encore une fois que de bien sentir votre indigence, que de l'exprimer du fond du cœur ; et votre prière, comme celle de la Chananéenne, sera humble, respectueuse et fervente, toute remplie du désir d'obtenir ce qu'elle demande. Cette femme, si vivement touchée, s'abaisse, se prosterne, adore ; elle ne fait point valoir la démarche qu'elle vient de faire en quittant le lieu de sa naissance ; et en venant chercher un sauveur dans une terre étrangère, elle n'expose que ses besoins et ses désirs, elle ne fait entendre que le cri de sa misère, elle supporte tout le poids des humiliations dont on la couvre, et s'abaisse plus profondément encore à mesure qu'on la rebute et qu'on l'humilie davantage. Au milieu des épreuves, elle redouble ses gémissements, et la ferveur de sa prière augmente avec les difficultés qu'on lui oppose. Ayez pitié de moi, Seigneur, Seigneur, sauvez-moi !

Voilà ce que fait le sentiment de nos besoins : il nous donne cette humilité, ce respect, cette ferveur de la Chananéenne. Un criminel qui demande grâce, un indigent qui sollicite, un infortuné qui prie, ne le font point avec hauteur, avec distraction, avec sécheresse ; et pourquoi ? C'est qu'ils sentent vivement ce qu'ils demandent.

O mes frères ! je ne suis plus étonné de vos airs de faste et de grandeur jusque dans le temple, de la présomption qui règne dans vos prières, du secret orgueil qui les accompagne, et qui en ôte tout le prix ; non, vous ne sentez pas vos besoins, vous ne voyez pas la lèpre qui vous couvre, vous n'apercevez pas les plaies honteuses qui défigurent votre âme ; ou vous croyez n'avoir presque rien à demander, ou vous pensez avoir des titres pour l'obtenir. Il vous reste une sorte de complaisance dans vos mérites, vous vous croyez riches encore, tandis que, si vous connaissiez votre indigence et tous vos maux, vous auriez horreur de vous-mêmes. Et sur qui le Seigneur laisse-t-il tomber ses regards, nous dit-il lui-même dans l'Écriture, si ce n'est sur les humbles, sur une âme pauvre et petite à ses propres yeux ?

Je ne suis plus étonné si vous êtes si distraits, si secs, si arides dans la prière ; vous vous bornez à des prières de routine et d'usage ; vous récitez des formules que vous puisez dans les livres, ou que l'on vous a apprises dans votre enfance, et vous ne prenez rien dans votre cœur.

Ce n'est pas cependant que les prières que l'Église nous remet sous les yeux et qu'elle fait apprendre à ses enfants soient sans force et sans vertu, mais c'est toujours le cœur qui doit les dire. Quelle plus belle prière que celle que nous a apprise Jésus-Christ lui-même ! et toutefois qu'est-elle devant Dieu, qu'un vain son qui frappe l'air, si c'est la bouche seule qui la répète. Sentez-la donc en la disant.

O notre Père ! notre bon Père, qui êtes aux cieux, et qui nous y appelez pour y être heureux avec vous, que votre nom soit sanctifié. Hélas ! fils ingrat et rebelle, je n'ai fait que vous déshonorer jusqu'ici : que votre règne arrive ; détruisez en moi l'empire du monde et du péché ; régnez dans tous les cœurs : que votre volonté toujours sainte se fasse sur la terre aussi parfaitement qu'elle se fait dans les cieux : donnez-nous notre pain de tous les jours, donnez-nous les

secours qui nous sont nécessaires pour le temps et pour l'éternité, pardonnez-nous nos offenses ; nous pardonnons de tout notre cœur à ceux qui nous ont offensés. Affligés par les tentations les plus violentes, Seigneur, ne nous y laissez pas succomber, délivrez-nous de tout mal, délivrez-nous du péché. Seigneur, ayez pitié de nous. Voilà, mes frères, l'oraison Dominicale. Les expressions sont peu différentes, le sens est le même, et c'est le cœur qui l'a rendue.

Priez donc ainsi ; priez du fond du cœur, et vous ne vous plaindrez plus d'être trop dissipés, d'avoir un esprit trop volage ; le sentiment dont vous serez affectés absorbera toute idée et tout autre sentiment ; si votre esprit s'égare un instant, votre cœur le ramènera bientôt ; il veillera et parlera pour vous ; votre silence même sera éloquent, et un cœur touché, une âme contrite et humiliée fera tout le mérite de votre prière.

Alors vous ne démentirez pas par votre conduite la prière que vous aurez formée ; vous ne demanderez pas d'être délivrés du péché, en n'évitant pas les occasions d'y retomber ; vous ne prierez pas pour obtenir des vertus, en négligeant les moyens de les acquérir et l'occasion de les pratiquer ; vous ne solliciterez pas des grâces de conversion et de salut sans vous mettre en peine de les mériter. Vos œuvres viendront à l'appui de vos prières ; vos démarches seront d'accord avec vos paroles, parce que vous ne demanderez que ce que vous aurez commencé par désirer, et qu'en le demandant vous vous disposerez à l'obtenir.

Mais il faut aussi demander avec confiance ; c'est la seconde disposition nécessaire pour bien prier, et c'est encore celle que la Chananéenne apporte à la prière. Voyez-la, mes frères, prosternée aux pieds de celui qui commande à la maladie, à la mort, à toute la nature entière, et qui exerce un empire souverain jusque sur les puissances de l'enfer. Sa confiance est si parfaite, que Jésus-Christ lui-même l'admire et en fait l'éloge. *O femme ! que votre foi est grande !* « *Mulier, magna est fides tua. (Matth.,* XV, 28.)

Voilà, mes frères, ce qui touche le cœur de notre Dieu : c'est la foi que nous avons en lui, c'est la confiance que nous lui témoignons. Où cette foi ne se rencontre pas, dit saint Augustin, il n'y a point de prière.

Que celui qui demande, dit l'apôtre saint Jacques, le fasse avec confiance et sans hésiter ; car celui qui hésite, qui craint de ne pas être exaucé, qui doute de l'efficacité de sa prière, est semblable aux flots de la mer toujours poussés au gré des vents. Sa prière n'est d'aucun prix aux yeux du Seigneur, et il ne recevra rien de ce qu'il demande : *Non ergo estimet homo ille quod accipiat aliquid a Domino.* (*Jac.*, I, 1.)

C'est en effet cette disposition d'infidélité secrète que Jésus-Christ reprocha si vivement au premier de ses apôtres : *O homme de peu de foi ! pourquoi avez douté* (*Matth.*, XIV, 31) ? et c'est celle qu'il pourrait à si juste titre reprocher à chacun de nous. Hélas ! nous prions comme si nous doutions du pouvoir ou de la bonté de celui auquel notre prière s'adresse ; nous portons en nous un fonds de défiance qui fait injure à Dieu, et nous rend indignes de recevoir des marques de sa libéralité. Avec un grain de foi, d'une foi vive, d'une confiance ferme et solide nous transporterions les montagnes s'il le fallait, et nous ne savons pas écarter le plus petit obstacle par la prière ; nous n'obtenons rien, parce que nous ne demandons pas comme il faut.

Cependant, mes frères, n'avons-nous pas d'assez grands motifs de confiance, et de plus grands encore que ceux qu'avait la Chananéenne ? Elle n'était pas instruite comme nous de toutes les merveilles de la puissance de notre Dieu ; son peuple ne formait pas comme nous le peuple choisi du Très-Haut, et ce n'est pas en sa faveur qu'il avait opéré tant de prodiges. Elle n'était pas comme nous du nombre de ses enfants les plus chers, elle n'avait pas les mêmes titres que nous pour lui dire notre Père et pour former ce cri si touchant dont parle l'apôtre : *Miserere mei, Domine ;* ce n'est pas à elle qu'avaient été faites les promesses ; et quand bien même elle lui eussent été adressées, elle n'avait jusque-là rien éprouvé par elle-même de la fidélité du Sauveur à les accomplir ; toutefois elle espère fortement, elle est remplie de confiance, elle a la foi la plus vive, et nous, mes frères, nous doutons, nous désespérons.

Nous qui, éclairés des plus pures lumières, connaissons toute l'étendue du pouvoir de notre Dieu, et qui avons entre les mains les livres sacrés qui en retracent si vivement les merveilles ; nous qu'il a adoptés d'une manière si spéciale

pour ses enfants, et à l'égard desquels il ne cesse dans les saints Évangiles de se peindre comme le père le plus tendre, comme un père toujours disposé à nous entendre et toujours prêt à nous exaucer ; nous à qui il a dit : *Demandez, et vous recevrez* (*Joan.*, XVI, 24), et qui savons que celui qui parle ainsi est la Vérité même ; nous, mes frères, pour qui Jésus-Christ prie, qui entrons dans tous ses droits, qui prions en son nom, et à qui il a juré que rien ne nous serait refusé de ce que nous demanderions par lui et avec lui ; hélas ! c'est nous qui hésitons, nous encore qui avons éprouvé tant de fois les effets de sa providence et les secours de sa libéralité. Hé ! quoi donc, les bienfaits passés ne devraient-ils pas ici nous servir de garant pour l'avenir ? Rappelons-nous ces moments où sans ressource, sans espoir du côté des hommes, devenus le jouet des événements les plus imprévus, battus de tous côtés par les orages, et n'ayant plus que des regards à lever vers le ciel, tout à coup les nuages se sont dissipés, ou un nouveau jour a brillé sur nos têtes, la tempête s'est calmée, et par une assistance toute divine nous avons trouvé le port presque au sein du naufrage : cœurs infidèles, pourquoi donc avons-nous si tôt oublié ces prodiges ? et pourquoi mettons-nous un si grand obstacle à de nouveaux secours par notre défiance ? Ah ! quelque indigne que nous soyons d'être exaucés, souvenons-nous que ce n'est pas sur nous mêmes et sur nos mérites qu'est appuyée la force et la vertu de nos prières, mais sur la bonté infinie de notre Dieu et les mérites de Jésus-Christ.

Hélas ! si nous prions en notre nom, nous aurions tout lieu de désespérer : ingrates créatures, hommes pécheurs, que pourrions-nous offrir de nous-mêmes qui méritât d'être agréé, et que serait-ce que la confiance que nous ferions paraître alors ? une présomption aveugle qui nous rendrait encore plus criminels. Mais nous avons un Pontife saint, un Médiateur tout-puissant au nom duquel nous demandons, et quelle grâce pourrait-être refusée à nos prières ! *Je vous en assure*, nous dit Jésus-Christ lui-même, *si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous le donnera ; jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom. Demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit pleine et parfaite*, (*Joan.*, XVI, 23, 24.)

C'est donc là, mes frères, ce qui fonde notre véritable confiance. Soit que nous demandions à Jésus-Christ même, en vertu de ses mérites, soit que nous demandions au Père, par les mérites de son Fils : dès que nous le ferons avec foi, sans craindre, sans hésiter, ah ! nous sommes sûrs d'être écoutés.

C'est, mes frères, une chose bien remarquable, que tous ceux qui se sont adressés à Jésus-Christ, pendant sa vie mortelle, pour être soulagés dans leurs peines, pour être secourus dans leurs malheurs, pour être guéris dans leurs infirmités, en ont obtenu tout ce qu'ils désiraient, et que Jésus-Christ leur disait à tous : *Allez, votre foi, votre confiance vous a sauvés* (*Matth.*. IX, 22); ou comme à la femme de notre Évangile : *Votre foi est grande, qu'il vous soit fait ainsi que vous le voulez* (*Matth.*, XV, 28) ; tant il est vrai que c'est surtout à une foi vive, à une confiance ferme et assurée, que Dieu prodigue ses grâces et ses faveurs. Aimable confiance, qui met en notre pouvoir, et qui soumet en quelque sorte à nos vœux toutes les richesses de la Divinité !

Mais, prenez garde, je vous prie, que cette vive confiance suppose la persévérance, et c'est aussi ce que nous apprend si bien l'exemple de la Chananéenne.

Parce qu'elle a une foi vive et ardente, elle ne se lasse pas, malgré tous les dégoûts qu'on lui fait éprouver ; elle ne se rebute pas des obstacles presque invincibles qu'on lui oppose ; elle persévère au milieu de tant de raisons plausibles, pour se retirer et pour désespérer ; elle espère contre toute espérance.

Ici, mes frères, je croirais affaiblir le texte de notre évangile, si je prétendais y mêler quelque réflexion : écoutez-le dans toute sa simplicité, et vous ne pourrez vous refuser aux tendres impressions qu'il fait naître.

Une femme Chananéenne, qui venait au-devant de Jésus-Christ, *se mit à crier et à lui dire : Seigneur, Fils de David, ayez pitié de moi ! ma fille est fort tourmentée par le démon ; et Jésus ne proféra pas un seul mot. Sur quoi ses disciples s'approchèrent, et lui dirent, en le priant : Congédiez-la, Seigneur, car elle ne fait que crier derrière nous. Il leur répondit : Je n'ai été envoyé qu'aux brebis de la maison d'Israël qui sont perdues. Elle s'avança néanmoins, et elle l'adora, en disant : Seigneur, secourez-moi. Il n'est pas raison-*

nable, lui dit Jésus-Christ, *de prendre le pain des enfants, et de le jeter aux chiens. Non, Seigneur, reprit-elle, mais les petits chiens mangent au moins des miettes qui tombent de la table de leur maître. Alors Jésus lui répartit : O femme ! que votre foi est grande ! que ce que vous souhaitez s'accomplisse* (*Matth.*, XV, 22-28).

O admirable leçon qu'a voulu nous laisser Jésus-Christ ! ô grâce si utilement différée pour faire éclater davantage la vertu qui l'obtient, et nous mieux instruire des moyens de la mériter ! C'est donc à cette confiance qui fait persévérer, que Dieu accorde l'accomplissement des demandes que nous formons. Quoi ! mes frères, et nous nous rebutons si aisément, et nous nous plaignons du moindre délai, et nous accusons la providence de notre Dieu, et nous cessons de prier. Ah ! mes frères, ce que vous demandez, la grâce, les vertus, le salut, est-il donc trop peu de chose pour être demandé plus d'une fois ? Est-ce donc ainsi que vous sollicitez auprès des grands de la terre un médiocre avantage, une fortune temporelle et vous rebutez-vous au moindre obstacle ? Quoi ! vous vous lassez de prier ! et Dieu s'est-il lassé de vous attendre, de vous inviter, de vous presser de revenir à lui, de vous ménager des ressources et des moyens de conversion ? Vous comptez en quelque sorte vos démarches avec lui ; et, tandis que vous vous montrez si infidèles, a-t-il paru compter les siennes avec vous ? Vous vous lassez et peut-être touchiez-vous au moment d'être exaucés ; encore un peu de persévérance et le trésor des miséricordes du Seigneur vous était ouvert ; encore une fois, et vous triomphiez de la résistance de votre Dieu ; il ne voulait qu'éprouver votre constance, qu'animer votre foi, qu'enflammer vos désirs, que vous faire mieux sentir le prix de sa grâce et vous engager plus fortement à la conserver avec soin après l'avoir obtenue ; vous vous lassez au lieu de redoubler vos efforts comme la Chananéenne, de multiplier comme elle les intercesseurs auprès de Jésus-Christ, de faire avec eux des demandes plus vives, plus pressantes encore, de ranimer votre ferveur et de soutenir vos prières par vos œuvres. Vous vous lassez, et vous oubliez que le Seigneur est cet homme de l'Évangile qui, après quelques difficultés, ne peut refuser un ami qui le prie avec instance ; que c'est ce père qui est bien

éloigné de donner une pierre à ses enfants lorsqu'ils lui demandent de la nourriture ; que c'est ce juge vaincu par les sollicitations de la veuve, et qui accorde à ses importunités ce qu'il avait refusé à ses premiers cris ; que c'est lui enfin qui a dit : *Demandez et vous recevrez ; cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira.* (*Matth.*, VII, 7).

Ah ! désormais ne vous lassez donc plus de demander ; soyez constants, soyez infatigables dans vos poursuites ; ce qu'on paraît vous refuser aujourd'hui, demain on vous l'accordera : attendez, comme vous dit Isaïe : *Exspecta ;* si l'on diffère de nouveau, attendez encore : *Reexspecta* (*Isa.*, XXVIII, 10). Supportez les lenteurs de Dieu... votre peine ne sera point inutile, vos gémissements ne seront point perdus, on vous tient compte de tous vos soupirs ; la prière renferme toujours les plus grands avantages, et vous conduira tôt ou tard aux grâces les plus abondantes dans cette vie, et au bonheur éternel dans l'autre : c'est encore ce que va nous prouver l'exemple de la Chananéenne dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Quels avantages plus précieux que ceux que nous offre la prière lorsqu'elle est faite avec des dispositions saintes ! elle honore véritablement Dieu ; elle soumet à l'homme la puissance de Dieu même.

La Chananéenne, dont la prière doit nous servir d'instruction et de modèle, honore Dieu par l'aveu qu'elle lui fait de ses besoins et de sa dépendance, par l'hommage qu'elle rend à sa grandeur et à son pouvoir, par la confiance qu'elle a dans sa bonté.

A peine elle aperçoit Jésus-Christ, qu'elle se prosterne devant lui, qu'elle lui expose ses besoins comme à celui d'où dépend le sort de sa fille, sa guérison, son salut, et dont elle attend son propre bonheur et la jouissance de ce qu'elle a au monde de plus cher.

Tel est, mes frères, le premier honneur que nous rendons à Dieu dans la prière : en lui offrant nos vœux, en lui exposant nos misères, en élevant vers lui notre cœur, nous reconnaissons que nous dépendons de lui comme de notre souverain Seigneur et de notre premier Maître ; que nous

n'avons rien de nous-mêmes ; que nous tenons tout de lui ; que nous en attendons tout ; que notre existence, notre santé, nos biens, nos vertus et nos mérites, notre gloire et nos succès, notre félicité tout entière est entre ses mains ; que nos besoins réclament à chaque instant son secours, et qu'en vain prétendrions-nous élever l'édifice de notre fortune, de notre bonheur, de notre salut éternel, s'il ne l'élève pas avec nous.

C'est, mes frères, cet hommage rendu au souverain domaine de Dieu sur sa créature ; c'est ce culte d'adoration et cet aveu de notre dépendance, que le Roi-Prophète regardait comme si nécessaire à la gloire du Créateur, et qui lui faisait dire avec tant de vérité : *Seigneur, toutes les fois que je vous ai invoqué, je vous ai re connu, par là même je vous ai avoué pour mon Dieu :* « *In quacunque die invocavero te, ecce cognovi quoniam Deus meus es.* » (*Psal.*, LV, 10).

Mais hélas ! cet aveu que nous devons à la gloire du Très-Haut, ce culte de la prière, combien de chrétiens négligent de le rendre, et vivent comme s'ils ne dépendaient que d'eux-mêmes, comme si dans le monde il n'y avait point de Dieu pour eux : *Sine Deo in hoc mundo* (*Ephes.*, II, 12). Ils se ménagent un accès auprès des grands, ils leur font une cour assidue, ils en attendent des grâces, ils s'empressent à mériter leur faveur, ils les sollicitent, ils les importunent par leurs soins et leurs prières, ils leur prodiguent les témoignages de respect et les assurances de fidélité, ils se courbent lâchement devant des hommes comme eux, et les jours, les mois, les années s'écoulent sans qu'ils se souviennent qu'il y a un Dieu au ciel, et qu'il les a mis sur la terre : *Sine Deo.* Ingrat ! vous ne vivez, vous ne respirez que par lui. Tout ce qui est en vous, tout ce qui est hors de vous, sont des dons qu'il vous a faits ; la nature entière publie sa magnificence et sa gloire ; chaque moment atteste vos besoins et votre dépendance, et vous oubliez de lui rendre grâce, et vous ne pensez point à l'invoquer, et vous ne lui rendez aucun hommage, et celui que vous lui rendez est indigne de lui. Il est votre Dieu, et vous ne l'adorez pas ; il est votre Seigneur et votre Maître, et vous ne l'honorez pas ; il est votre bienfaiteur, et vous ne le remerciez pas ; vous dépendez de lui dans tout votre être, et vous ne recourez presque jamais à lui. Ah ! vous êtes

donc un enfant dénaturé qui méconnaissez votre Père, vous êtes un infidèle qui n'a point de Dieu : *Sine Deo.*

Mais quoi ! ne devez-vous rien à sa grandeur, et n'attendez-vous rien de son pouvoir ? N'exige-t-il de vous aucun tribut de louanges pour ses perfections, et ne devez-vous pas honorer la puissance de ses œuvres ? N'est-ce pas lui qui est le maître des événements et du sort, qui commande à tout ce qui respire, qui dispose des biens et des maux, de la santé et de la maladie, de la joie et de la douleur, qui élève et qui abaisse à son gré, qui blesse et qui guérit, qui fait vivre et qui fait mourir ? N'est-ce pas lui qui fait des anges les ministres de ses volontés, et qui fait trembler et obéir les puissances mêmes de l'enfer ? C'est aussi ce que reconnaît la femme Chananéenne, et ce qui, dans sa prière, honore véritablement Dieu. Ce n'est pas seulement par le sentiment de ses besoins et de sa dépendance qu'elle a recours à lui, mais par un sentiment plus vif encore de la grandeur et de la toute-puissance de celui auquel elle expose sa misère.

Seigneur, fils de David ! s'écrie-t-elle, et c'est comme si on lui disait : O vous, le Christ, le Messie à qui appartient tout honneur et toute gloire ! Roi des rois et Maître des maîtres de la terre, qui avez l'empire sur toutes les nations et sur tous les siècles, qu'on a vu maîtriser tous les éléments et commander à toute la nature, à tous les êtres, *Seigneur, ayez pitié de moi.* Vous voyez mes besoins, à qui aurai-je recours qu'à celui qui peut seul les soulager ? Vous entendez mes vœux, vous lisez dans mon cœur, mais vous voulez que je vous les expose pour votre gloire. Exaucez-les, Seigneur. Ce n'est pas une grâce commune que je sollicite, ce ne sont pas des biens d'un prix médiocre, c'est le salut de l'âme de ma fille et le bien, c'est la victoire sur l'enfer même conjuré contre nous, c'est ce chef-d'œuvre de vos merveilles et de votre puissance : *Ma fille est tourmentée du démon.*

Voilà, mes frères, le plus beau sacrifice que la Chananéenne pouvait offrir à Dieu. Ce sacrifice de louange, cet hommage qu'elle rend à sa grandeur et à son pouvoir, c'est pour le perpétuer, cet hommage dans la prière, que Dieu a voulu se former des adorateurs en esprit et en vérité ; c'est pour cela que l'Église a élevé des temples et qu'elle a dressé des autels, qu'elle immole chaque jour la victime la plus propre à ho-

norer le souverain Être ; c'est pour célébrer ses grandeurs, qu'elle a établi des ministres et des prêtres, qu'elle s'est consacré des solitaires et des vierges, qu'elle a institué le chant des psaumes et des cantiques ; tout a été fait pour vous ramener à la prière comme au culte esssentiel que vous devez au Tout-Puissant.

Mais qu'entends-je, qu'entends-je?... quel est le cri de l'impiété qui fait expirer nos prières sur nos lèvres, et qui vient glacer autour de notre cœur tous les sentiments que nous devons à la Divinité ! Faibles mortels, viles créatures ! suspendez vos vœux, reprenez vos hommages, Dieu n'a pas besoin de votre culte, et il est trop au-dessus de vous pour s'abaisser jusqu'à daigner vous entendre. Ainsi parle l'impie, lorsqu'il veut se soustraire au premier de tous les devoirs. O trop faible ressource d'un cœur ingrat, et qui se fait de sa petitesse même et de sa misère un prétexte à son indépendance !

Dieu n'a pas besoin de mon culte et de ma prière. Non sans doute, il ne cessera pas d'être mon Dieu si je ne le prie pas ; mais pourquoi donc a-t-il fait, arrangé, disposé cet univers, dont certainement il n'avait pas besoin? pourquoi m'a-t-il placé dans ce monde, et m'a-t-il rendu capable de connaître la beauté de ses ouvrages, de sentir le prix et l'étendue de ses merveilles, de louer ses perfections et ses grandeurs ? Pourquoi me ramène-t-il à lui par le sentiment vif et continuel de mes besoins et de ma faiblesse, si ce n'est que tous ses ouvrages servent à sa gloire, et que moi qui en recueille presque tout l'avantage, je le loue, je le bénisse à chaque instant; pour que je le glorifie des attributs que je découvre en lui, et qu'il a fait éclater dans ses œuvres ; pour que je lui rende grâce pour tous les dons que j'en reçois, et que je l'implore pour tous les biens que j'en attends.

Ah ! sans moi la nature est muette et c'est moi qui en suis l'interprète et le pontife, sans mon hommage tout ce qu'elle renferme ne retourne point à son principe, et a été fait sans cause et sans dessein ; ce monde est un spectacle puéril et frivole, fait seulement pour nous amuser un instant. Dieu, qui ne veut point de ma prière et de mon culte, est un être distrait et indolent, qui n'est que grand sans être bon, sans être juste, sans être tendre et compatissant ; c'est un

être dont la grandeur n'est que fierté, disons mieux, qui n'est que dédaigneux sans être grand, et pourquoi donc la même bonté qui n'a pas dédaigné de me créer dédaignerait-elle de m'entendre et de s'occuper à me rendre heureux ? Pourquoi, si Dieu ne veut point de mon hommage, pourquoi a-t-il imprimé dans mon cœur ce sentiment si prompt qui, au moindre danger et avant toute réflexion, me fait tourner les yeux vers le ciel et élever ma voix vers le Dieu qui m'a formé ? Pourquoi enfin ce cri universel, ce concert de tous les peuples, qui, sans aucun accord et par un instinct naturel, invoquent l'Auteur de leur être et lui rendent leurs hommages.

Mais je parle ici a des chrétiens, hélas ! souvent aussi ennemis de la prière, aussi tièdes, du moins aussi indifférents pour elle que les impies mêmes ; et je leur dis : pourquoi donc, mes frères, pourquoi votre Dieu ne cesse-t-il de vous inviter à le prier, et vous dit-il lui-même que le sacrifice de louanges que vous lui rendrez servira à sa gloire ? Pourquoi Jésus-Christ vous ordonne-t-il de prier sans cesse ? Pourquoi la religion tout entière est-elle pour vous un engagement à la prière, si cependant vous la négligez ? Eh bien ! âmes lâches, ne priez pas, laissez à des cœurs plus fidèles cet exercice pour eux si doux et si consolant ; rompez tout commerce entre Dieu et vous ; oubliez même que vous avez un Dieu, et que c'est lui qui vous a formés ; mais aussi n'attendez plus rien de sa bonté, puisque vous ne voulez pas honorer sa puissance : ne vous plaignez plus si vous n'éprouvez pas les effets de son amour ; rendez-vous heureux si vous croyez pouvoir l'être sans lui, et essayez si, au milieu de vos besoins, vous pourrez vous suffire à vous-mêmes.

Ah ! loin de nous, mes frères, cet aveuglement si étrange. Ayons recours à notre Dieu, prions, et comme la Chananéenne, nous honorerons Dieu par la confiance que nous lui témoignerons. Je vous ai déjà montré avec quelle foi, quelle confiance la Chananéenne a prié ; et que croyez-vous qui ait le plus honoré Dieu dans sa prière, si ce n'est cette confiance même avec laquelle elle s'adresse à lui ? Elle sait combien le secours des hommes est incertain, combien leur science est vaine, combien ils sont peu touchés de nos maux, ou impuissants à les guérir : aussi, c'est le maître et le Sauveur des hommes qu'elle implore, et avec quelle constance souffre-

t-elle ses délais ? O chrétiens ! dévoilons ici tous les secrets de la conduite de notre divin Maître. Ce n'est pas seulement pour offrir une leçon, qu'il éprouve ainsi cette âme fervente, c'est pour augmenter la gloire de Dieu même ; et en effet, est-il un plus beau spectacle pour le ciel qu'une âme ainsi aux prises avec son Dieu tel que Jacob, lorsqu'il lutta contre l'ange du Seigneur. Elle le retient, elle l'arrête comme malgré lui par la ferveur de sa prière ; elle semble lui dire : Seigneur, en vain paraissez-vous détourner de dessus moi vos regards, en vain feignez-vous en quelque sorte de vouloir porter à d'autres vos faveurs, et de n'être devenu cruel que pour moi seule. Ah ! je connais trop la bonté de votre cœur pour me laisser surprendre par cette rigueur apparente : vous éprouvez ma foi, mais elle ne sera point ébranlée, et l'hommage que vous en recouvrerez en sera plus digne de vous. Quand je serais encore mille fois plus vile à vos yeux, ah ! vous êtes mon Père, et je suis l'ouvrage de vos mains ; vous avez infiniment plus de miséricorde et de clémence que je n'ai de malice et de faiblesse, et vous êtes encore plus empressé à exaucer mes vœux que je ne le suis à les former. Non, Seigneur, vous n'échapperez point à l'ardeur de mes sollicitations et à la vivacité de mes désirs : quand vous me rebuteriez plus durement encore, quand vous me laisseriez à vos pieds dans un état de langueur, de sécheresse et d'aridité, quand j'y paraîtrais abattue sous la rigueur de vos coups, et que j'y resterais presque sans mouvement et sans vie, ah ! j'espérerai toujours en vous.

Hé ! mes frères, quoi de plus propre à honorer Dieu qu'un pareil langage ? Quoi de plus glorieux pour lui que cette espèce de combat où il ne paraît jamais plus grand que lorsque après avoir résisté de toutes ses forces, en apparence, il se laisse vaincre enfin par sa créature.

Car, ajoutez, mes frères, que si la prière faite avec de saintes dispositions honore véritablement Dieu, d'un autre côté aussi elle soumet à l'homme toute la puissance de Dieu même. Voyez cette Chananéenne qui, humiliée, prosternée, ne recevait pour toute réponse que les marques les plus sensibles de l'indifférence et du mépris ; voyez-la, par l'empressement, l'ardeur et l'importunité de sa prière, obtenir les éloges de celui dont elle éprouvait les dédains et les rigueurs, triom-

pher de toute sa résistance et disposer de tout son pouvoir, et se rendre l'arbitre de ses grâces et de ses faveurs. *Femme*, lui dit Jésus-Christ, *qu'il vous soit fait ainsi que vous le voulez :* « *O mulier, fiat tibi sicut vis.* » *Qu'il vous soit fait ainsi que vous le voulez.* O paroles pleines de force et d'énergie! voilà donc la volonté de la créature devenue par la prière la volonté de Dieu même. Voilà tout le pouvoir d'un Dieu soumis aux désirs de l'âme qui prie, et qui continue à prier. La Chananéenne a demandé la guérison de sa fille, et la victoire sur les démons, et sa fille est guérie, et les démons sont en fuite, et elle a obtenu tout ce qu'elle demandait. Ah! demandons, sollicitons, pressons, et nous deviendrons les maîtres de la nature, et nous obtiendrons toutes les richesses de la grâce, et tout suppliants que nous sommes, nous commanderons en quelque sorte à Dieu même.

Dieu a parlé au néant, et le néant a été docile à sa voix ; il a dit : que la lumière se fasse, et elle a été faite ; que les astres brillent au firmament, et les astres ont éclairé les cieux ; que la terre produise, et la terre est devenue féconde. Par la prière l'homme commande aux ouvrages du Créateur, et ses ouvrages lui sont soumis : *Obediente Deo voci hominis.* (*Josue*, X, 14.) Moïse prie, et la mer se divise et suspend ses flots ; Josué, armé de la prière, s'écrie avec confiance : Soleil, arrête-toi, et le soleil s'arrête ; Élie se met en prière, et le ciel s'ouvre et se ferme à son gré ; Ézéchias prie, il demande que ses jours soient prolongés, et la mort recule, Ézéchias est exaucé ; la peste, la stérilité, la famine, les fléaux redoutables, ministres des vengeances du Très-Haut, vont se répandre sur Ninive, sur un peuple rebelle ; épouvanté par les menaces du prophète, il prie, et fléchi par sa prière, Dieu s'apaise ; il exauce ses vœux, et se prête à ses volontés : *Obediente Deo voci hominis.*

C'est à la prière que les Judith, les Suzanne, les Daniel, les Corneille, les Augustin, ont dû leur changement ou leur victoire.

Après cela, mes frères, ai-je donc eu tort de vous dire que la prière soumet à l'homme toute la force et tout le pouvoir de son Dieu? Serez-vous surpris maintenant que le savant, pour attribuer à la prière la toute-puissance, appelle la prière toute-puissante : *Omnipotens oratio.* Que saint Augustin

dise que la prière du juste ou de celui qui veut le devenir est la clef qui ouvre le ciel : *Oratio justi clavis est cœli.* Et que, selon la pensée de saint Remi, la prière triomphe de celui qui est invincible, et surmonte le Tout-Puissant lui-même : *Oratio vincit invincibilem, superat Omnipotentem.*

Hé ! mes frères, Jésus-Christ ne s'est-il pas engagé de la manière la plus précise, non-seulement par l'exemple de la Chananéenne, mais par des serments plus expressifs encore, à donner tous les effets à la prière? puisque c'est ainsi qu'il parle à ses apôtres : *En vérité, en vérité, je vous le dis : tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom vous sera accordé.* « *Amen, amen, dico vobis, quidquid petieritis,* etc. »

Qui dit tout, mes frères, n'excepte rien; et pourquoi donc, avec tant de besoins, avec tant de désirs et tant d'indigence, environnés de tant de périls, attaqués par tant d'ennemis, sujets à des tentations si violentes, entraînés par les penchants d'une nature si corrompue, exposés à la séduction d'un monde si dangereux, toujours si faibles pour la vertu, si ardents pour le vice, pourquoi négligeons-nous de prier, ou pourquoi prions-nous si mal?

Pourquoi encore, dans les différents états de la vie, dans des situations si difficiles, des positions si délicates et si critiques, pourquoi ne recourons-nous point à la prière ? O vous ! pères, époux, maîtres, mères infortunées, épouses désolées, vous tous qui avez des grâces à demander, des peines à soutenir, des passions à vaincre, des devoirs à remplir, des conseils à prendre, des affaires essentielles à terminer, priez, et les secours d'en haut vous sont assurés. La prière est cette fille du ciel, qui, descendue parmi nous pour soulager nos misères, du fond de nos cœurs s'élance, prend son vol, et s'élève jusqu'au trône de la Divinité. Là, admise en sa présence, humble, suppliante, elle expose nos besoins et nos vœux ; elle sollicite, elle presse ; elle obtient, et revient à nous glorieuse, triomphante, et chargée des dons précieux et des grâces qu'elle apporte avec elle, jamais son attente n'est vaine ; jamais son espérance n'est trompée; et lors même que Dieu semble refuser ou différer de l'exaucer, ce n'est que pour lui accorder en effet beaucoup plus qu'elle ne paraissait désirer. O mon Dieu ! puisque nous sommes nous-

mêmes, par notre lâcheté, notre indifférence, le plus grand obstacle à vos dons, répandez sur nous l'esprit de prière pour nous aider à les obtenir ; enseignez-nous à prier, et que nos demandes, toujours dignes de vous, nous conduisent à votre amour et à la vie éternelle que je vous souhaite.

HOMÉLIE

Sur la Cananéenne

PAR LE R. P. VENTURA.

In die illa effundam super domum David et super habitores Jerusalem, spiritum gratiæ et precum. (Zacch., XII.)

L'un des plus funestes délires de la philosophie païenne, c'était de croire que l'homme n'avait aucun besoin de Dieu, ni pour connaître la vérité, ni pour pratiquer la vertu, et qu'il ne devait, par conséquent, solliciter aucun secours de lui. De là cet insolent blasphème des stoïciens, qu'on ne doit en rien attribuer à Dieu les actions vertueuses (1) ; de là encore cette dérision sacrilége des épicuriens : que Dieu me donne la vie et les richesses, quant au cœur droit et probe, je me suffis à moi-même pour me le procurer (2).

Mais quels furent les effets de ces doctrines abominables? Le Prophète nous les a dépeints, alors qu'en parlant du temps présent, il parlait aussi du futur. Depuis que l'homme, dit-il, ne se comprit plus lui-même ni sa misère, et qu'il ne chercha plus en Dieu son secours, il s'écarta des voies de la justice et de la vertu; et, s'étant profondément corrompu, il descendit au-dessous de la brute par l'abomination de ses vices, lui qui avait, dans son orgueil, osé se croire supérieur à Dieu ! C'est ainsi qu'il devint une superfétation inutile et l'opprobre de la création, parce qu'il n'était resté presque nulle trace de vertu dans l'humanité (3).

(1) Quis unquam, quod bonus vir esset, diis gratias egit *(Cicer.)* ?
(2) Det vitam, det opes ; animum æquum mî ipse parabo *(Hor.)*
(3) Non est intelligens aut requirens Deum. — Omnes declinaverunt. — Corrupti sunt, abominabiles facti sunt in studiis suis. — Simul inu-

Qu'a donc fait le Rédempteur de l'homme pour le retirer de cet abîme et pour ramener sur la terre la sainteté qui en était bannie ? Conformément aux promesses qu'il nous avait si souvent réitérées tant de siècles à l'avance par son Prophète, il répandit avec abondance dans la vraie maison de David, l'Église, et sur les habitants de la vraie Jérusalem, les fidèles, l'esprit de grâce et de prière (1), si bien que les premiers fidèles, endevenant vrais chrétiens, devinrent des hommes de prières, et en devenant des hommes de prières (2), ils devinrent de grands saints, pratiquant toutes les vertus.

Or, cet esprit est admirablement appelé l'*esprit de grâce et de prière*. En effet, toujours vivant et toujours puissant dans le christianisme, depuis la mort du Sauveur, il porte à s'adonner à la *prière*, et il obtient la *grâce ;* il suggère les demandes et les fait exaucer ; il soutient notre faiblesse et attire la divine miséricorde ; il excite notre confiance et fait adresser des prières à sa divine majesté ; il élève l'homme jusqu'à Dieu, et fait descendre Dieu jusqu'à l'homme ; il établit une communication entre le ciel et la terre, entre l'homme et Dieu.

Jésus-Christ ne s'est pas contenté de nous parler à chaque page de son Évangile de cet esprit de grâce et de prière, nous en montrant la nécessité, l'importance et les caractères ; il a voulu de plus nous le faire connaître dans l'histoire de la Cananéenne, d'une manière sensible, dans sa nature et dans son action. Considérons-le donc, dans cette admirable histoire, ce grand et précieux effet de la venue du Rédempteur, ce prodige de sa bonté. Considérons les sentiments que cet esprit suggère, le langage qu'il parle, les actes par lesquels il se manifeste, tant dans l'homme par rapport à Dieu, que dans Dieu vis-à-vis de l'homme, afin que nous apprenions, à cette école, comment Dieu doit et veut être prié par l'homme, et comment l'homme qui prie bien doit tout espérer et tout attendre de Dieu.

tiles facti sunt : non est qui faciat bonum, non est usque ad unum *(Psal.* XIII*)*.

(1) In die illa effundam super domum David et super habitatores Jerusalem, spiritum gratiæ et precum.

(2) Erant perseverantes unanimiter in oratione *(Act. I)*.

PREMIÈRE PARTIE.

Les Scribes et les Pharisiens avaient, à la vérité, accusé les disciples et calomnié leur divin Maître ; cependant, si Jésus-Christ en ce jour quitte la Judée et se retire sur le territoire de Tyr et de Sidon (1), ce n'est point pour abandonner son peuple, mais pour le convertir ; ce n'est point une punition de sa justice, mais une amoureuse invention de sa miséricorde. Autant l'amour paternel est tendre, autant est-il industrieux ! Lors donc qu'un bon père ne trouve plus dans ses enfants la vénération, l'obéissance et l'affection qui lui sont dues, il fait semblant de vouloir laisser à des étrangers son héritage, afin qu'intimidant ainsi ses enfants, il les attire à son amour, au moins par l'intérêt (2). Or, c'est précisément pour cette raison que, dans ce jour, le Sauveur sort des confins de la Judée et entre sur le territoire de Tyr et de Sidon, ville des Gentils. Ce père tendre voulut par là s'attirer le cœur des Juifs, en leur faisant entrevoir qu'il allait, pour les punir de leur ingratitude, transférer aux Gentils la grâce de sa venue qu'ils paraissaient mépriser.

Mais quelle est cette femme à la figure pâle, aux cheveux flottants et si négligée dans sa personne, qui, désolée et pleurant, vient au-devant du Sauveur en criant : « Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi ? C'est une matrone de distinction de Canaan, dont la fille est possédée d'un esprit malin qui la tourmente horriblement ; elle demande au Sauveur la guérison de son enfant, et elle espère fermement de l'obtenir (3).

Or, comment cette femme a-t-elle appris que le Sauveur est le Seigneur, le fils de David ? L'évangéliste nous l'enseigne, quand il dit qu'elle avait abandonné son pays natal. Ah ! elle avait donc, dit saint Jérôme, quittant sa patrie ido-

(1) Egressus Jesus, secessit in partes Tyri et Sidonis (*Matth.* XXI).

(2) Solent boni patres proprias hæreditates alienis offerre, ut negligentibus filiis metum incutiant, ne hæreditate priventur. — Eadem ratione Dominus migrabat ad gentium civitates, ut animos Judæorum ad suum amorem incitaret, dum gratiam Dei sibi oblatam, gentibus tribui formidarent. (*Expos.*)

(3) Ecce mulier Cananæa clamavit, dicens : Miserere mei, Domine Fili David : filia mea male a dæmonio vexatur. — Mulier egressa de finibus illis (*Matth.* XV, 22).

lâtre, abandonné la superstition et ses erreurs, et, en changeant de lieu, elle avait passé d'une fausse religion à la véritable (1). Elle fut dès lors la figure de l'Église des Gentils, de l'Église romaine, qui, ayant abandonné l'ancienne habitation où elle se trouvait ensevelie au milieu de toutes les erreurs et de tous les vices, s'est présentée à Jésus-Christ, venu, dans la personne de Pierre, la chercher avec amour (2).

De même, aujourd'hui, on ne va à la rencontre de Jésus qu'en abandonnant les usages profanes, les superstitions et les plaisirs du monde. Il faut sortir du tumulte de Babylone pour aller à Jésus-Christ dans la solitude, c'est-à-dire dans le recueillement et le silence, pour prier Dieu avec succès. Il ne faut donc pas s'étonner si la Cananéenne ne parle point au Seigneur, mais si elle élève la voix et crie : *Clamabat*. Ayant abjuré ses erreurs et renoncé à ses vices, elle a déjà reçu cet esprit de prière qui, résidant en nous-mêmes, nous apprend à prier en criant vers le Seigneur : car c'est lui-même, comme le dit saint Paul, qui prie en nous par des cris et par des gémissements inénarrables (3). Eh bien ! c'est ce même esprit qui a fait de la Cananéenne le modèle et la maîtresse de la prière pour les chrétiens de tous les temps et de tous les lieux.

Que le langage de cette humble et pieuse matrone est exact, précis et sublime ! A l'entendre, on la prendrait pour une chrétienne fort avancée dans la vertu, loin de croire que ce fût une âme à peine sortie d'un pays idolâtre. Elle appelle le Sauveur : *Seigneur*, *Fils de David*. O foi vraiment admirable, s'écrie Fulgence après Bède ! En l'appelant *fils de David*, elle le reconnaît pour homme et pour Rédempteur ; en lui donnant le nom de *Seigneur*, elle confesse qu'il est Dieu. Et en effet, comme nous le verrons, elle l'adore comme Dieu (4).

(1) Inde novit vocare Dominum filium David, quia egressa fuerat de finibus suis ; et errorem Tyriorum, loci et fidei commutatione, mutaverat (*Comm.*).

(2) Hæc mulier Ecclesiam significat, de prisco vanæ conversationis habitaculo ad Dominum venientem (Beda, *Comm. in Matth.*).

(3) Ipse Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus (*Rom.* VIII).

(4) Magna fides Cananææ hic notatur. — Deum credidit, ubi Dominum vocat ; hominem, ubi dicit filium David (*Glos.*).

En commençant donc sa prière par un acte de foi pure et parfaite, elle nous enseigne que, conformément à la doctrine de l'apôtre saint Jacques, la première condition pour bien prier, c'est de bien croire (1). Oh ! on ne prie pas bien quand on ne croit point.

Remarquez, dit Origène, que c'est une femme et une païenne qui prie, que par conséquent elle est, par une double raison, prédisposée aux pratiques superstitieuses. Cependant, non moins sage que fidèle, elle n'a recours ni aux imposteurs, ni aux magiciens pour faire chasser le démon de sa fille, par le moyen de ligatures ou d'autres artifices diaboliques ; mais elle s'adresse à Jésus, le Seigneur et Sauveur de tous (2). Elle eut recours au Seigneur, pleine d'espérance et assurée qu'il pourrait d'un seul signe guérir sa fille (3).

Quelle confiance expriment ces paroles : « Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi : *Miserere mei, Domine, Fili David !* » Elles peuvent être traduites ainsi, dit Origène : « O vous, qui êtes le Fils du Père éternel et qui vous êtes fait le fils de David ; qui êtes Dieu et vous êtes fait homme, vous m'inspirez une entière confiance en votre bonté. Que les anges dans le ciel tremblent devant l'Éternel ; pour moi, pauvre femme, je ne crains pas de m'approcher du Dieu-Homme. C'est précisément pour que l'homme puisse parler comme à un égal que vous vous êtes fait homme. Je n'ai donc pas besoin d'un médiateur, je me présente à vous sans crainte, comme au Fils de l'homme, pour vous demander cette miséricorde que vous ne pouvez refuser à l'homme, puisque vous-même vous vous êtes fait homme (4). » Oh ! admirable confiance, mes frères ! C'est ainsi qu'à la foi, qui est la base de la prière, il faut ajouter la confiance, qui en est l'appui. Il faut prier avec foi, dit saint Jacques, sans hésiter si l'on sera

(1) Postulet autem in fide (*Jac.* 1).

(2) O prudentia feminæ ! Non ivit ad homines seductores ; non quæsivit inanes ligaturas ; sed omnem relinquens diaboli cultum, venit ad Dominum Jesum Salvatorem omnium (*Hom 7 in div.*)

(3) Confidens quod eam verbo instaurare ad salutem posset (*Expos.*). — Miserere meî, Domine, fili David.

(4) Ideo descendisti ; ideo carnem sumpsisti, ut ego ad te loquar et cum fiducia petam. Angeli metuant in cœlis, mulier non formidat in terris. Non habeo opus sponsore ; per me accedo, per me obsecro ; misericordiam quæro.

exaucé. Et Jésus-Christ lui-même a posé comme condition essentielle, pour obtenir les faveurs célestes, la confiance qu'elles nous seront accordées (1).

Rien n'égale toutefois l'humble sentiment que la Cananéenne a d'elle-même. Quoique profondément affligée et désolée, elle reconnaît cependant qu'elle n'a par elle-même aucun mérite pour obtenir un miracle ; mais elle l'attend uniquement de la grandeur de la divine miséricorde du Seigneur, et elle dit : Seigneur, ayez pitié de moi (2). » Et, avant peu de temps, nous allons la voir pousser son humilité jusqu'à se comparer à un vil animal, et, par cette confession sincère de sa bassesse, faire violence à Jésus-Christ et lui arracher, pour ainsi dire, la grâce qu'elle demande ; si bien qu'elle nous apprend que, de même que l'oiseau ne saurait voler sans les deux ailes, ainsi la prière ne peut s'élever à Dieu si elle n'a l'humilité unie à la confiance, et qu'il faut porter devant Dieu, en priant, un cœur plein d'une espérance ferme et un esprit profondément humilié, sans aucune prétention, se croyant indigne de tout et attendant tout de sa pure bonté ; car, comme l'humilité sans la confiance serait le découragement, de même la confiance sans l'humilité serait présomption. Or, le présomption orgueilleuse n'a aucune grâce à espérer de ce Dieu qui résiste aux superbes et qui accorde ses trésors et ses faveurs aux humbles (3).

La Cananéenne ne prie point du bout des lèvres ; c'est du fond de son cœur qu'elle pousse le cri de sa prière. Elle ne demande point pitié pour sa fille, mais pour elle-même : *Miserere mei*, parce que les peines que sa fille souffre dans son corps s'impriment, par un retour d'amour, plus douloureusement dans le cœur de la mère. Et, afin d'exciter davantage la pitié du Sauveur, elle ajoute à la peinture horrible qu'elle fait, en deux mots, des peines de sa fille, l'histoire de sa propre douleur (4).

(1) Postulet autem in fide, nihil hæsitans (*Jac.* I). — Omnia quæcunque orantes petitis, credite quia accipietis, et evenient vobis (*Marc.* cap. XI).

(2) Nihil ex merito postulat, sed solam Dei misericordiam efflagitat, dicens : Miserere mei.

(3) Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam. (*Jac.* IV).

(4) Quia dolor filiæ, dolor est matris. — Filia mea male a dæmonio vexatur. — Ut magis eum ad compassionem moveat, totum ei dolorem enarrat (*Glos.*).

Apprenons de là, dit Bède, que la persévérance dans la prière est efficace seulement lorsque c'est le cœur qui suggère les paroles que la bouche prononce. Combien qui sont présents de corps dans le temple du Seigneur, mais qui restent en esprit dans le monde, articulant de bouche des prières auxquelles le cœur et l'esprit ne prennent aucune part, et qui sont pour cela sans fruit ! Car comment est-il possible que Dieu écoute des prières que celui-là même qui les fait n'écoute point et auxquelles il n'attache ni importance ni intérêt (1) ?

Et Jésus-Christ que fait-il ? que répond-il à une prière si remplie de *foi*, de *confiance*, d'*humilité* et de *ferveur*, par conséquent à une prière si belle et si parfaite ? Il ne daigne pas même jeter un seul regard sur celle qui la lui adresse. Il fait semblant de ne point l'entendre, de ne point s'en occuper et de n'en prendre nul souci ; il ne lui adresse pas même une seule parole : *Qui non respondit ei verbum* (2).

Mais quoi ! dit Origène, une mère désolée prie, conjure et fait retentir l'air de ses cris et de ses lamentations ; le peuple, témoin de cette scène attendrissante, en est lui-même touché ; les apôtres eux-mêmes en sont visiblement émus, et Jésus-Christ, ce Sauveur doux et tendre, ce Dieu de tout amour pour tous, n'en est ni touché, ni attendri, et ne prononce aucune parole ! O doux Jésus, ami si tendre, comment votre cœur s'est-il changé, comment est-il demeuré si dur ? Je ne saurais le reconnaître ! Vous qui êtes allé chercher, pour leur faire du bien, ceux qui ne vous cherchaient point, comment pouvez-vous mépriser cette mère affligée qui vous a cherché partout, qui vous prie, qui s'humilie devant vous et qui vous adore (3) ?

Mais qu'avez-vous dit, répond saint Jean Chrysostome ? Cette indifférence et ce silence du Sauveur ne sont nullement

(1) Hæc orandi pertinacia ita solum meretur esse fructifera, si quod ore precamur mente meditemur. — Ore quidem orantes, mente foris vagantes, omni se orationis fructu privant, putantes a Deo exaudiri preces quas nec ipsi audiunt qui fundunt (Loco cit.).

(2) Qui non respondit ei verbum (*Matth.* xv).

(3) Petit et obsecrat mulier ; et lamentum suum produxit in clamorem. — Et amator omnium Deus non respondet verbum. — Quid est hoc ? Si non quærentes sequeris, quare pulsantem mulierem non suscipis? (*Glos.*)

l'effet de la dureté de son cœur ; mais ils sont plutôt une industrie de son amour. Tandis qu'il semble mépriser cette femme suppliante, il veut la faire connaître, admirer et imiter ; il veut lui fournir l'occasion de manifester au grand jour la sagesse extraordinaire et le précieux trésor de toutes les vertus qui étaient cachées dans son cœur (1).

Si donc le Seigneur fait attendre sa réponse, ce n'est point que ce médecin charitable méprise les prières des malheureux ; car il nous assure, par son Prophète, que ses oreilles sont toujours ouvertes pour écouter les cris de ceux qui, dans leur misère, lui adressent leurs prières : c'était donc afin de nous enseigner que l'esprit de grâce exige encore, pour descendre en nous, la persévérance de l'esprit de prière, que toutes les autres conditions préparent les grâces, mais que la prière persévérante seule les obtient (2). Le Seigneur par son silence et sa lenteur à exaucer cette femme, nous a fait voir le miracle de patience, de résignation et de persévérance qui la rend si admirable dans sa prière (3).

En effet, en se voyant accueillie avec tant d'indifférence, et de mépris, sans même mériter de recevoir une réponse, elle ne perd ni courage ni confiance, ni ne s'arrête, retournant sur ses pas ; elle continue à insister, répétant le même cri et frappant à la même porte, tout comme si elle avait, dit saint Augustin, entendu cette grande leçon que le Seigneur avait donnée sur la prière par ces paroles : *Demandez, et ne vous fatiguez point de demander, et vous obtiendrez ; frappez, et retournez frapper, et il vous sera ouvert* (4).

C'est donc vainement que le divin Sauveur, faisant semblant de ne point s'occuper d'elle, continua son chemin ; la Cananéenne ne s'arrêta point ; au contraire, elle se mit à le suivre, et, comme le montrent ces paroles adressées par les

(1) Hac de causa videbatur negare gratiam ut philosophiam ejus omnibus patefaceret, ut repositum in animo thesaurum in lucem protraheret (*Homil.*).

(2) Respondere differt, non quia misericors medicus miserorum preces despiciat ; quia desiderium pauperum exaudivit Dominus. — Sed ut perseverantiam mulieris nobis semper imitabilem demonstraret (*Expos*).

(3) Differt, et non respondendo, patientiam et perseverantiam mulieris nobis ostendit (*Glos.*).

(4) Illa clamando instabat, pulsabat, tanquam audisset : Petite, et accipietis ; pulsate, et aperietur vobis (*Serm.* 74, *De Temp.*).

apôtres à leur Maître : « Elle nous suit en criant : *Clamat post nos*, » elle accompagna longtemps le Sauveur en faisant retentir à ses oreilles le cri de sa douleur (1).

La Cananéenne, dans cette constance à suivre ainsi le Sauveur, en le priant, fut la figure de l'Église des Gentils, qui ne vit point Jésus-Christ face à face dans son corps mortel ; mais qui, depuis qu'il est monté au ciel, le suit en criant et le prie continuellement (2). Et que demande cette Église, que désire-t-elle ? Elle prie continuellement, dit Bède, pour sa fille bien-aimée, pour tous les peuples qu'elle a enfantés à l'Évangile, afin qu'ils soient délivrés de l'erreur et des vices qui les rendent les esclaves malheureux du démon (3). Cette mère tendre ne se tait ni le jour ni la nuit : tantôt elle tire des livres de l'Ancien Testament le thème de ses chants et de ses prières ; tantôt, fille des apôtres, elle emprunte leur langage pour parler au Seigneur de tous ; ou bien enfin, se rappelant que la harpe divine lui a aussi été confiée, elle en tire des sons harmonieux et suaves dont elle accompagne le nouveau cantique d'amour et de douleur que sa condition d'épouse, son état d'exil et la situation périlleuse de ses enfants lui inspirent. Et il y a déjà dix-huit siècles que sa voix mélodieuse et plaintive, que sa parole toujours chère et à jamais efficace s'élève jusqu'au ciel, retentit aux oreilles de son divin époux, implore et fait descendre ses miséricordes sur ses enfants bien-aimés. Et nous, prêtres de cette Église, nous sommes les organes qui lui prêtons la voix ; car, ministres du sacrifice du corps de Jésus-Christ, nous sommes encore les ministres du sacrifice de la prière adressée à Jésus-Christ le plus saint et le plus agréable sacrifice, dit saint Clément d'Alexandrie, après celui de son sang précieux (4). Heureux mille fois, si nous offrons l'un de ces sacrifices avec un cœur pur et l'autre avec un cœur humble.

(1) Hæc verba nihil aliud videntur significare, quam, post ambulantem Dominum, mulierem istam deprecatoriam vocem emisisse (*De Consens. Evangelist.*).

(2) Mulier ista, post Dominum clamans, Ecclesiam designat ex Gentibus, quæ Dominum præsentem in carne non vidit, et tamen, ascendente, ad cœlum, post illum clamavit (*Expos.*).

(3) Typus est hæc mulier Ecclesiæ Gentium, quæ pro filia, id est gentium plebe orat ; et pro populis suis, ut et ipsi ab errore salventur, divinæ supplicat pietati (*Expos.*)

(4) Deum precibus honoramus, et hoc est sanctissimum sacrificium.

Mais revenons à la Cananéenne. Les apôtres, en la voyant suivre Jésus-Christ d'un air si humble et si rempli de douleur, prirent occasion d'intercéder pour elle ; peut-être même que, repoussée de leur divin Maître, elle s'était adressée aux disciples, se recommandant à leur bonté. Ceux-ci, s'étant donc approchés du Sauveur, lui dirent : « Seigneur, n'entendez-vous pas comment elle nous suit, nous étourdissant de ses cris? Accordez-lui la grâce qu'elle demande ; renvoyez-la en paix, et délivrez-nous de son importunité (1). » C'était encore pour donner lieu à cette médiation des disciples que le Sauveur ne répondit point d'abord, afin que nous apprissions que, pour obtenir de Dieu les grâces que nous demandons, les prières et l'intercession des saints nous sont nécessaires, et que nous puissions ainsi comprendre et mettre en pratique ce dogme consolant de notre foi, selon le langage de Fulgence, récapitulant les belles interprétations de saint Augustin et de Bède (2).

Toutefois, la prière des disciples ne fut pas plus exaucée que celle de la Cananéenne ; car le Sauveur, prenant un air grave, leur répondit: « Il n'y a point de grâces pour les Cananéens, parce qu'ils sont Gentils, et je n'ai été envoyé que pour sauver les Juifs qui étaient perdus (3). » Quoi, Seigneur, reprend Origène ! quelle est cette excuse que vous mettez en avant et qui, en désolant cette malheureuse femme, nous fait frémir d'horreur ? N'êtes-vous donc pas descendu du ciel et ne vous êtes-vous revêtu d'une chair humaine que pour sauver quelques hommes d'un coin de pays, et abandonnerez-vous le reste à leur malheur (4) ? Les Juifs auront donc seuls part à vos bienfaits, et pour nous, pauvres Gentils, il ne resterait plus rien dans les trésors infinis de votre bonté? Saint Augustin ajoute que ces paroles du Sauveur peuvent donner lieu à une grande difficulté : s'il est vrai qu'*il n'a été envoyé*

(1) Et accedentes discipuli ejus rogabant eum dicentes : Dimitte eam, quia clamat post nos (*Matth.* XV).

(2) Ideo etiam non respondit, ut discipuli pro ea rogarent: ostendens per hoc: Necessarias ecce preces sanctorum ad aliquid impetrandum (*Glos.*).

(3) Ipse autem respondens ait : Non sum missus nisi ad oves quæ perierunt domus Israel (*Matth.* XV).

(4) Quid est hoc verbum ? Quæ est ista excusatio tua ? — Numquid ideo te corpore velasti, ut unum tantum angulum liberares, et integrum orbem relinqueres ?

qué pour vivifier les brebis d'Israël qui avaient péri, comment pouvons-nous espérer, nous qui venons des Gentils, d'appartenir au bercail de Jésus-Christ ? Quel est donc le secret de ce profond mystère ? C'est, répond ce Père, d'après saint Hilaire, que Jésus-Christ entendait parler de sa présence réelle et de ses miracles, et qu'il voulait dire que, relativement au bienfait de ses deux faveurs, il avait été envoyé pour les Juifs seulement ; et en effet, il n'y eut que les Juifs qui eurent le bonheur de le voir naître, mourir, ressusciter et opérer des prodiges. Mais, quant aux Gentils, s'il n'eut point la mission de se faire voir et entendre personnellement d'eux, il avait cependant celle de s'en faire reconnaître et adorer, comme de les sauver en leur envoyant ses apôtres et, par leur intermédiaire, son Évangile, sa doctrine et la grâce de ses mystères et de ses sacrements : *Ad gentes autem non venit, sed discipulos misit*. Tant il est donc vrai, continue ce Père, que le peuple gentil devait former une partie du troupeau choisi de Jésus-Christ, qui avait dit de ce même peuple : « J'ai encore d'autres brebis qui ne sont point de ce bercail, c'est-à-dire qui ne sont point de ce peuple Juif, et il faut que je rassemble ces brebis étrangères pour les réunir aux brebis domestiques, afin de ne faire de toutes qu'un seul et même troupeau, ou une seule et même Église, sous la conduite d'un seul et même pasteur (1). »

Quand le Sauveur eut prononcé ces paroles d'un ton ferme et résolu, les apôtres, s'adressant à la Cananéenne, lui dirent : « Vous l'avez entendu vous-même ; on voit bien qu'il est décidé à n'en rien faire ; il est donc inutile que vous vous obstiniez davantage à le presser et à le prier. Allez-vous-en seulement en paix, et laissez-nous aussi en repos. » Vains conseils ! cependant : « Moi, m'en aller, reprend-elle, m'en aller sans avoir reçu la grâce que je demande ? Oh ! non, ja-

(1) Hic verborum istorum oritur quæstio : Unde nos ad ovile Christi ex gentibus venimus, si non est missus, nisi ad oves quæ perierunt domus Israel. — Quid sibi vult hujus secreti tam alta dispensatio. — Intelligimus præsentiam corporis, nativitatem, exhibitionem miraculorum, virtutemque resurrectionis in illo populo ostendere. — Ad gentes autem non venit, sed discipulos misit. — Nec de illo tacuit, ait enim : Et alias oves habeo, quæ non sunt de hoc ovili, et illas oportet me adducere; et fiet unum ovile, et unus pastor (*Serm.* 74, *de Temp.*).

mais. Si vous ne voulez plus ou ne pouvez plus parler pour moi, je parlerai moi-même. »

Cependant le Seigneur s'était soustrait aux regards de la Cananéenne, et, entrant dans une maison voisine, il avait donné ordre qu'on ne le fît savoir à personne : *Et ingressus domum, neminem voluit scire* (1). Mais ce fut en vain. L'amour, comme le désir, est devin. Quoique personne n'indique à la Cananéenne où est Jésus, son cœur le lui dit assez ; elle le devine, le découvre et le trouve : *Et non potuit latere* (2). « Il m'est échappé, disait-elle, et je l'ai perdu de vue ; il doit s'être caché dans cette maison. » S'étant donc assurée qu'il s'y trouvait réellement : *Statim ut audivit de Deo* (3), elle veut à toute force y pénétrer, et dans sa louable hardiesse, dit saint Jean Chrysostome, elle va directement à cette maison et pénètre sans crainte dans le lieu même où il était assis : *Venit, intravit* (4). Femme fortunée! comme elle est une image fidèle des sollicitudes, des désirs impatients de l'âme qui aime vraiment Jésus, qui le suit partout et qui le demande à tous, lorsque ce divin Époux, se cachant à elle, semble la fuir pour accroître le mérite de le chercher et augmenter la joie de l'avoir trouvé !

Étant donc venue en la présence du Sauveur, la Cananéenne se prosterna humblement à ses pieds et l'adora : *Procidit ad pedes ejus, et adoravit eum*... Et ici, mes frères, ad-

(1) Et ingressus domum, neminem voluit scire (*Marc.* VII).

(2) Et non potuit latere (*Marc.* VII),

Cette expression de l'évangéliste : *Il ne put se cacher* : *Non potuit latere*, semble, à la première vue, ne point convenir au Fils de Dieu, qui peut tout, qui soumet tout à sa volonté, qui ne permit point que les Juifs le retrouvassent au milieu de Jérusalem, et qui ne voulut d'abord point être reconnu des soldats dans le jardin des Oliviers. Il ne faut donc pas prendre cette expression dans le sens absolu, que Jésus-Christ ait voulu réellement se cacher et qu'il n'ait pu le faire. L'évangéliste parle ici selon le langage commun : il veut dire qu'ayant été retrouvé par la Cananéenne, bien qu'il eût défendu aux disciples de dire où il était, il parut qu'il ne pouvait se cacher. Au reste, il voulut qu'on ne dit à personne où il était, précisément pour fournir à cette femme l'occasion de le chercher et de prouver davantage sa confiance, et non point parce qu'il voulait réellement se cacher ; si bien qu'il ne fut découvert par la Cananéenne que parce qu'il voulait en effet l'être.

(3) Statim ut audivit de eo (*Marc.* XII).— Inverecunda effecta bona inverecundia (*Homil.*).

(4) Venit ; intravit (*Matth.* XV ; *Marc.* VII).

nirez, dit saint Jérôme, la persévérance héroïque de cette sublime matrone : tant de refus, loin d'affaiblir sa foi, l'ont rendue plus vive et plus parfaite. Elle avait d'abord appelé Jésus-Christ : *Fils de David* ; ensuite elle l'honore comme son *Seigneur*, et enfin l'adore *comme son Dieu* (1). Elle le vénère comme Dieu, parce qu'elle croit réellement qu'il l'est ; elle n'implore point sa médiation auprès de Dieu, mais son secours immédiat. Poussant, en effet, du fond de son cœur affligé, un profond soupir où se peignaient si bien la confiance et la douleur, elle dit : « Seigneur, venez à mon secours : *Dicens, Domine, adjuva me.* » Or, que va faire le Sauveur à ce nouvel assaut livré par la Cananéenne à son cœur si compatissant ? Il ne s'en montre nullement ému ni attendri, et, sans même daigner fixer son regard sur elle, il répondit : « Non, car il ne convient point d'enlever le pain aux enfants pour le jeter aux chiens. » Par les *enfants*, il voulait dire le peuple d'Israël, appelé dans les Écritures *le premier-né de Dieu*, parce qu'il était engendré spirituellement au culte du vrai Dieu, nourri du lait de sa parole et de sa loi. Par le *pain*, il entendait ses miracles, son Évangile et toutes les grâces préordonnées au salut éternel. Enfin, par cette parole *chiens*, il fit allusion aux Gentils qui se nourrissaient des viandes sacrifiées aux idoles et rampaient aux pieds des dieux de bois ou de pierre pour les adorer, comme les chiens lèchent les pierres et se roulent dans le sang ! Et, en parlant ainsi, Jésus-Christ employait une phrase consacrée des Juifs, habitués à appeler *chiens* les Gentils.

Mais quelle réponse et quelle parole, mes frères ! Pourquoi ce doux Sauveur l'a-t-il proférée ? Quoi donc, Seigneur, s'écrie saint Chrysostome, les Juifs qui vous calomnient, vous persécutent et vous blasphèment, vous les appelez *en-*

(1) Procidit ad pedes ejus, et adoravit eum (*Marc.* VII). — Nota quod ista mulier perseveranter primum filium David, deinde Dominum vocat : denique ut Deum adorat (*Comm.*). — Non dixit : Roga Deum (*Homil.*). — Dicens : Domine, adjuva me (*Matth.* XV). — Qui respondens ait : Non est bonum sumere panem filiorum, et mittere canibus (*Matth.* XV). — Filii sunt Judæi, generati et nutriti sub cultu unius Dei per legem. — Panis est Evangelium, miracula et alia quæ ad salutem pertinent. — Canes dicuntur gentiles, quia sanguini dediti (*Glos.*). — Quid tam familiare canibus quam lapides lingere (Aug.) — Loquitur Christus more Judæorum, qui gentiles appellabant canes (A Lap.).

fants ! Et cette femme vertueuse qui croit en vous d'une si grande foi, qui vous adore avec tant de révérence, qui vous prie avec une si héroïque confiance, qui vous rend hommage avec tant d'humilité, vous lui donnerez le nom de *chienne*. Hélas ! par cette parole si rebutante, qui sent le mépris et l'insulte plus que votre silence même, vous déchirez la plaie du pauvre cœur de cette malheureuse mère. Les assistants eux-mêmes se montrent scandalisés de tant de dureté en échange de tant de confiance ! Et qui, Seigneur, n'aurait eu pitié d'une mère affligée demandant si humblement la guérison de son enfant malade ? Mais quelles paroles viens-je de laisser échapper de ma bouche, continue le même Père ? Qui ne voit qu'une semblable dureté de la part du Sauveur à l'égard de la Cananéenne est une heureuse invention de son amour pour nous ? Il a voulu, par ce magnifique exemple, nous rendre sensible la merveilleuse efficacité que notre constance dans la prière a sur son cœur. Il a voulu, de la manière la plus propre à nous impressionner, nous persuader cette importante vérité, savoir : que l'esprit de grâce veut non-seulement être supplié, mais encore importuné par l'esprit de prière, et que cette sainte importunité le vaincra infailliblement (1).

Quant à la Cananéenne, le Sauveur sait de quelle trempe est son cœur et ce qu'on peut attendre de cette âme que sa grâce a formée et élevée à l'enseignement de la prière. En effet, toute autre femme, en s'entendant traiter de vil animal en présence du peuple, n'aurait pu contenir sa colère ; et, balançant entre la douleur d'un refus et de la honte d'un affront public, changeant aussitôt l'humilité en orgueil, la confiance en mépris, l'hommage en injures, elle aurait dédaigneusement tourné le dos au Sauveur et s'en serait allée, dit saint Chrysostome, exhalant en termes amers le fiel de sa rage féminine si vivement excitée. « Mais je le vois, c'est un Hébreu, aurait-elle dit. Le voilà, celui dont les siens van-

(1) Judæos filios, ipsam canem vocat. — Quando responsum dedit, vulnus, magis quam prius silentio, exulceravit. — Forsitam multi eorum qui aderant scandalum passi sunt. Quis enim misericordia flexus non fuisset, cum illam pro laborante filia tam humiliter supplicari cerneret? — Attende quam magnum est instantia orationis (*Homil.*) — Vult Deus rogari et quadam importunitate vinci.

tent tant la bonté de cœur envers les malheureux et la puissance de faire des miracles en leur faveur ! Je l'ai trouvé dur, suffisant et orgueilleux (1) ! » Mais non, mes frères, la Cananéenne ne pense ni ne parle de cette manière. Au contraire, tandis que les autres se scandalisent, elle seule ne murmure point ; tandis que tous les autres se montrent comme honteux de l'affront qu'elle reçoit, elle-même ne s'offense ni ne se laisse aller à la colère. Elle comprime, dit saint Augustin, les sentiments de l'orgueil si durement humilié. Elle prend motif d'espérer plus que jamais les bienfaits qu'elle sollicite, précisément de ce qui semblait le lui faire désespérer pour toujours ; et plus elle est méprisée, plus elle se montre humble et pleine de confiance (2). En effet, le Sauveur n'avait point encore achevé de lui donner cette dure réponse, qu'elle lui répliqua aussitôt d'un air de modestie, de simplicité et d'une candeur parfaite : « Oui, Seigneur, il est vrai, je suis en effet ce que que vous dites ; et c'est précisément à cause de cela que vous ne sauriez me refuser la grâce que je vous demande ; car les petits chiens qui sont sous la table ne mangent-ils point les *avances* des enfants ou les miettes qui tombent de la table de leur maître (3) ? »

Quel sera le premier sujet de notre admiration dans cette sublime réponse de la Cananéenne ? la force de la foi ? ou l'héroïsme de la patience ? ou le miracle d'humilité ? Non-seulement elle donne au Sauveur le titre de Seigneur : *Utique, Domine ;* non-seulement elle appelle les Juifs les enfants chéris de Dieu, assis à table avec lui : *De micis puerorum ;* non-seulement elle avoue en leur présence qu'elle n'est qu'une vile créature, indigne d'être placée sous la table : *Etiam, Domine ;* mais elle proclame les Juifs ses seigneurs et ses maîtres : *Dominorum suorum.* Elle s'humilie devant tous, se mettant sous les pieds de tous !

Les paroles de cette femme pieuse sont aussi sublimes dans leur simplicité qu'éloquentes dans leur précision ! Les saints

(1) Quis non moveretur, cum aliud quam fama prædicaverat fieri videret (*Hom.*) ?

(2) Non commota est, non succensuit ; sed ipso veluti convicio humilitatem ostendit (*Serm.* 74 *in Temp.*).

(3) At illa respondit, et dixit illi : Etiam, Domine ; nam et catelli edunt sub mensa de micis puerorum, quæ cadunt de mensa dominorum suorum (*Matth.* XV : *Marc.* VII.)

Pères ne se lassent point de les admirer. Parlant de la parabole de cet importun qui vint à minuit demander du pain à son ami, et qui, nonobstant l'heure indue où il le demanda, l'obtint par sa persistance et par son importunité, Origène dit qu'alors le Seigneur avait révélé au monde ce grand mystère de miséricorde, que l'importunité, qui obtient tout des hommes, obtiendra beaucoup plus facilement de Dieu. Or, la Cananéenne montra, dans son étonnante prière, qu'elle avait deviné et pratiqué cette belle doctrine de l'Évangile avant même d'avoir connu l'Évangile (1).

Origène dit que les paroles de la Cananéenne peuvent être ainsi traduites : « Oui, Seigneur, je suis telle que vous me dites. Les petits chiens, que leur maître chasse loin de lui par de mauvais traitements, reviennent aussitôt auprès de lui ; repoussés d'une part, ils rentrent de l'autre : de même moi, semblable à ces animaux fidèles, je ne me fatiguerai nullement de vous suivre partout où vous irez (2). Selon saint Jérôme, la Cananéenne voulait dire : « Je sais fort bien, et je l'avoue, Seigneur, que je ne mérite point le pain des enfants et que je ne puis, comme les enfants, m'asseoir à la table du père de famille, ni recevoir dans son entier ma portion d'aliments ; c'est pourquoi je me contente des restes qu'on jette aux chiens (3). »

Saint Chrysostome dit que sa réponse est un vrai traité de philosophie, attendu que, s'emparant des paroles mêmes qui lui annoncent un irrévocable refus, elle en compose, par un merveilleux artifice, une tendre et éloquente prière. Car ses paroles signifiaient ceci : « Seigneur, qu'avez-vous laissé sortir de votre bouche ? Tout en paraissant rejeter ma prière, vous vous en constituez le défenseur et vous avouez qu'elle mérite d'être exaucée. Vous m'avez appelée *chienne ?* Eh bien ! je vous prends par vos propres paroles : Si je suis telle, tant mieux ; car je suis de la maison, j'appartiens aussi

(1) Evangelium non legerat ; et sicut Evangelium præcipit, orat, cum improbitate panem petiit.

(2) Canem me vocas ? Etiam, Domine : sum quod dicis. Confundis me ? sed non recedam a te. Canis sum ; sequar te quocumque ieris (*Expos.*).

(3) Scio me filiorum panem non mereri, nec integros capere posse cibos, nec sedere ad mensam cum Patre ; sed contenta sum reliquiis catulorum (*Comm.*).

à la famille comme le chien domestique, ni ne saurais en être chassée. J'ai également droit d'être nourrie et ne peux quitter la maison de mon maître ; donnez-moi donc les miettes des enfants et les vôtres (1). »

Finalement la Cananéenne, selon Victor d'Antioche, montre une profonde intelligence des secrets de Dieu ; car ses paroles peuvent encore admettre ce mode d'explication : « Je sais, Seigneur, combien sont grandes les richesses, abondants et exquis les mets de votre table ; si donc vous ne daignez me donner que les *avances* de la miséricorde que vous accordez à vos saints, j'en aurai en abondance et de reste, et je me croirai bienheureuse (2). »

O femme violente avec Dieu même, s'écrie Origène ! Le Seigneur lui dit : « On ne le peut ; il n'est point permis ; » et elle dépose toute réserve, oublie sa pudeur de matrone et se met hardiment à philosopher et à discuter avec le Sauveur ; elle lui soutient en face le contraire, elle insiste et lui dit : « Mais non, il n'en est point ainsi ; — au contraire, cela convient fort bien. — Il le faut, et, si vous le voulez, vous pouvez me rendre heureuse (3). »

Quelle prière et quel exemple, mes frères ! Oh ! non, il n'était pas possible de prier avec une plus grande foi, ni avec une confiance plus ferme, ni avec une plus profonde humilité, ni avec une persévérance plus constante, ni avec une plus sublime perfection ! Seigneur, puisque cette heureuse fille d'Adam a rempli toutes les conditions de l'esprit de prière, hâtez-vous de remplir vous-même à son égard toutes les promesses de l'esprit de grâce. Dégagez votre parole par laquelle vous avez solennellement juré que celui qui demande comme il doit, obtient ; que celui qui cherche,

(1) Philosophatur alienigena mulier, et ex ipsis Christi verbis deprecatoriam orationem connectit. — O Domine, factus es advocatus petitionis meæ. Si canis sum, non tamen aliena sum. Si licet participare canibus, non omnino prohibeor ; nutri me, ut canem ; non possum relinquere mensam domini mei. Quia canem me vocas, fac mihi quod cani debetur : da mihi micas (*Comm.*).

(2) Tantæ sunt mensæ Domini opes, ut abunde mihi satis sit, si justorum tuorum micis frui liceat (*Expos.*).

(1) O mulier violenta ! — Oblita verecundiæ, intermisso pudore, Dominum conatur vincere. Dominus dicit : Non licet ; et illa : Potes, si velis.

trouve ; que celui qui frappe sans cesse à la porte du ciel, la verra un jour s'ouvrir devant lui (1). Faites connaître et faites triompher enfin votre miséricorde ! Or, c'est ce qui arriva.

Voyez donc, dit saint Augustin, combien l'humilité est recommandable et combien grande est son efficacité ! Si la Cananéenne, en s'entendant appeler d'un tel nom, se fût à l'instant retirée, elle serait réellement demeurée telle qu'elle s'était présentée au Sauveur, c'est-à-dire ce que signifie la réponse qu'elle en reçut. Mais, par son insistance, elle changea entièrement et devint une femme forte et admirable (2).

Mais quel changement prodigieux s'opère alors dans l'extérieur et les paroles du Sauveur ! Déposant l'austérité de son maintien et laissant libre le frein à sa tendresse et à sa bonté qu'il avait jusqu'à ce moment comprimée dans son cœur, pour la plus grande gloire de la Cananéenne et pour notre instruction, il se tourna, d'un air, d'une amabilité parfaite et d'une douceur infinie, vers la Cananéenne, et, la contemplant avec toute la tendre affection d'un père envers sa fille, il lui dit : « O femme, que votre foi est donc grande ! Vous êtes privilégiée d'avoir su trouver la voie qui conduit à mon cœur : rien ne peut être refusé à une si grande humilité. Apprenez qu'à cet instant même le démon a, pour toujours, abandonné votre fille, à cause du mérite de votre prière. Retournez-vous-en donc joyeuse et contente ; ce que vous désirez est fait : votre fille est guérie, et vous êtes heureuse (3). »

O femme mille fois fortunée ! s'écrie Origène, voilà donc la récompense et la gloire de ton humilité ! Te voilà devenue plus sainte que les saints et plus aimée que les élus (4). Oh !

(1) Quia omnis qui petit, accipit ; qui quærit, invenit ; et pulsanti aperietur.

(2) Vide quemadmodum humilitas commendata est. — Si recederet post hæc verba, canis accesserat, canis abscesserat. — Sed pulsando homo facta est ex cane, misericordiam impetravit (*Expos.*).

(3) Tunc respondens Jesus, ait illi : O mulier, magna est fides tua (*Matth.*, XV). — Propter hunc sermonem abi ; exivit dæmonium a filia tua. Fiat tibi sicut vis ; et sanata est filia ejus ex illa hora (*Marc.*, VII *Matth.*, XV).

(4) O mulier, accepisti subito laudem, et inventa es electis electior.

amour sage, et tendre sagesse du Sauveur ! C'est ainsi que l'apparente dureté dont il a usé jusqu'ici à l'égard de la Cananéenne, n'était au fond qu'un artifice ingénieux de son ardente charité. Il ne lui a donné un titre si vil, que pour lui procurer le mérite d'être une femme humble et patiente selon son cœur divin : *Mulier*. Il n'a méprisé sa condition qu'afin de pouvoir faire le plus bel éloge de sa foi : *Magna est fides tua*. Il n'a différé le bienfait que pour le lui accorder plus complet et plus efficace : *Sanata est filia ejus in illa hora*. Il ne l'a traitée comme étrangère que pour l'élever au rang des enfants à qui rien n'est refusé : *Fiat tibi sicut vis*. Il ne lui a témoigné du dédain, comme païenne, que pour la proposer comme modèle à tous les chrétiens ; *Magna est fides tua*. En un mot, dit saint Pierre Chrysologue, il ne l'a humiliée que pour l'exalter, et il ne s'est montré sourd à sa prière qu'afin de pouvoir placer une glorieuse couronne sur son front. La voilà donc celle qui s'était, par humilité, reléguée au rang d'un vil animal, la voilà adoptée par Jésus-Christ dans son amour et proclamée sa fille ! La voilà, celle qui se croyait à peine digne de se tenir sous la table, élevée tout à coup par Jésus-Christ et jugée digne de s'asseoir avec lui à son banquet, pour être nourrie comme une fille et comme une épouse (1). Oh ! gloire de l'homme qui s'humilie ! Oh ! générosité, oh ! amour de Dieu qui récompense !

SECONDE PARTIE.

L'exaltation glorieuse de la Cananéenne, dans sa vérité historique, a été la figure et la prophétie de la nôtre. Il avait paru dans le commencement que nous, qui formons à présent la vraie Église, avions été répudiés et rejetés ; mais enfin nous avons été, par notre foi et par notre humilité, inscrits au rang des enfants, et, comme tels, admis à nous nourrir du pain sacramentel du corps de Jésus-Christ (2).

(1) Distulit preces, ut fulgente corona mulierem coronaret (*Expos.*). — Merito quæ se canem confessa est, adoptatur in filiam ; levatur ad mensam, quæ se sub mensa laudabili humilitate dejecerat.

(2) Est autem Cananæa symbolum Ecclesiæ ex Gentibus collectæ. Nam et Gentes prius repulsæ fuerunt ; et postea, in filiorum ordinem adlectæ, obtinuerunt panem corporis Domini (*Expos.*).

Les miettes dont la Cananéenne fait mention ne sont pas non plus sans mystère. Elles signifient les préceptes plus minutieux et plus parfaits, les mystères plus intimes et plus précieux de l'Évangile, qui forment comme l'aliment de l'Église. Et comme les vrais enfants de l'Église ne parviennent à l'accomplissement de ces préceptes et à l'intelligence de ces mystères que par le moyen de l'humilité, il est dit que les miettes du pain ne se ramassent et ne sont mangées que sous la table (1). Écoutons encore saint Jérôme : On ne peut le nier, c'est une vérité trop manifeste ; nous autres Gentils, nous étions au rang des vils animaux, et les Juifs, les seuls adorateurs du vrai Dieu, étaient ses enfants. Mais quel admirable changement ! Ces titres de *chiens* et d'*enfants* changèrent de peuple, comme la foi changea de lieu. Les Juifs, qui autrefois étaient les enfants, ayant porté des mains sacriléges et coupables sur le Fils de Dieu, lui firent subir un horrible supplice, et ils sont devenus, à cause de cela, de vrais chiens. C'est d'eux que saint Paul a dit : « Gardez-vous de ces chiens, de ces meurtriers de Jésus-Christ (2). » Au contraire, nous Gentils, qui étions chiens, nous avons obtenu par notre foi la grande faveur d'être appelés *enfants ;* car saint Jean a dit : « Il leur a donné la puissance de devenir les enfants de Dieu (3). »

Les saints Pères ont encore découvert un autre mystère dans cette admirable histoire. La fille de la Cananéenne en proie à l'agitation du démon, c'est l'âme de chaque chrétien sous l'empire des passions, qui sont les armes, les liens et les titres de la tyrannie (4). Bède ajoute que la conscience de l'homme est comme sa fille chérie. Celui donc qui a la conscience souillée par la corruption du vice, a réellement sa

(1) Per micas, minima præcepta vel interna mysteria quibus sancta Ecclesia pascitur. Micæ sub mensa comedi dicuntur, quia Ecclesia, ad implenda divina præcepta, humiliter se submittit (*Caten.*).

(2) Israel quondam filius, nos canes. — Pro diversitate fidei, ordo nominum commutatur (*Comm.*). — Israel quondam filius, postquam manus suas in Filium Dei immisit, facti sunt canes ; de quibus Paulus : Videte canes ; videte interfectores (Origen.).

(3) Nos autem qui canes eramus, per Dei misericordiam nuncupamur filii, quia dedit eis potestatem filios Dei fieri (Hier.).

(4) Filiam Cananææ puto esse animas credentium, quæ male à dæmonio vexantur.

fille sous la tyrannie du démon (1). Or, quel est le moyen de retirer cette fille unique et chérie de son esclavage, pour la rendre libre des infirmités qui l'ont si maltraitée et réduite à une si grande misère? Ce remède unique, certain, assuré et infaillible, c'est de recourir avec confiance à Dieu par la prière (2).

En effet, nous venons de voir d'une manière sensible et comme à l'œuvre le grand mystère de l'esprit de grâce et de prière. La Cananéenne nous a montré comment parle le véritable esprit de prière, et Jésus-Christ nous a enseigné comment le vrai esprit de prière obtient infailliblement la grâce. La Cananéenne nous a appris que le vrai esprit de prière commence par se retirer de la terre, des idoles ou des erreurs, du tumulte du monde et des passions ; qu'il suit Jésus-Christ dans la maison où il s'est caché et se repose, c'est-à-dire dans l'Église ; que là il se prosterne devant lui et l'adore, parce qu'il ne tient pour agréables que les seules adorations qu'on lui adresse dans la vraie Église ; et que cet esprit de prière, placé dans cette Église comme sur la pierre de la vraie foi, de laquelle il s'élève sur les ailes de l'humilité et de la confiance, poussé par le vent de la ferveur, prend son essor et va se poser intrépide devant le trône de Dieu, attendant, avec une patience invincible et une constante fermeté, le moment où il plaira à Dieu d'user de miséricorde. Jésus-Christ, de son côté, nous a fait voir comment l'esprit de grâce, qui d'abord feint d'être sourd à nos cris, insensible à nos peines et semble se jouer de notre misère et insulter à nos humiliations et à nos douleurs, se déclare enfin en notre faveur, quand il a éprouvé notre patience et notre fidélité, et se manifeste par tous les transports de sa tendresse et accorde plus qu'on ne lui demande.

Aujourd'hui donc, le Sauveur n'a pris d'abord une attitude si sévère et si dure, et ne s'est montré si inflexible et si peu disposé à accorder la grâce sollicitée, qu'afin de nous apprendre que, s'il l'accorde, jamais l'esprit de grâce ne manque au vrai esprit de prière qui parle et qui opère comme dans la Cananéenne ; que cette prière nous rapproche de Dieu, si

(1) Si quis conscientiam habet alicujus vitii sorde pollutam, filiam habet à dæmonio vexatam (Hieron.).

(2) Pro cujus sanatione supplex recurrat ad Dominum (*Caten.*).

grande que soit la distance qui nous en sépare ; qu'elle l'apaise, si irrité qu'il soit contre nous ; qu'elle le touche, l'attendrit et l'entraîne, si éloigné qu'il paraisse être d'exaucer nos demandes. En ce jour donc, pardonnez-moi, mes frères, cette expression, il nous a découvert son côté faible, la voie secrète pour aller à lui, pour arracher ses dons de ses mains bénies et pour nous rendres maîtres de lui-même. Il est écrit de Jacob qu'il fut fort contre Dieu même (1), et que, pour cette raison, son nom de *Jacob* lui fut changé en celui d'*Israël*, qui signifie *,vainqueur de Dieu.* Or, le prophète Osée nous a clairement révélé de quelle manière Jacob a été si puissant, qu'il a pu triompher de Dieu : c'est par l'humilité, par la confiance, par la ferveur, par les gémissements et par les pleurs de sa prière (2).

Les anciens philosophes disaient que la divinité est inaccessible à l'homme. Eh oui ! mes frères, c'est la vérité ! Ce Dieu infini, immense, éternel, habite une lumière inaccessible. Des millions d'anges, qui entourent son trône, en rendent l'accès impossible à toutes les autres créatures. Or, Jésus-Christ nous a montré aujourd'hui par le fait que la divinité n'est pas seulement accessible, mais qu'elle n'est pas invincible ; il nous a dévoilé un grand secret et découvert un chemin caché à l'orgueil, mais connu de l'humilité, facile, certain et sûr pour aller à Dieu : le *chemin de la prière.* L'homme peut, par cette voie, dit saint Augustin, monter au ciel, s'ouvrir un chemin parmi les saints, fendre la foule des anges, forcer les gardes d'un si grand Monarque, s'élever jusqu'à son trône, enlever la foudre de ses mains puissantes, le faire descendre des hauteurs de sa majesté et de sa gloire infinie jusqu'à nos misères, à notre bassesse, et l'obliger à nous faire miséricorde : *Ascendit oratio, et descendit Dei miseratio.* Il y a même plus, ajoute le même docteur : c'est du fond d'un cœur qui prie Dieu avec une ferveur sincère et un humble désir que s'échappent des gémissements et des soupirs dont il est impossible d'expliquer la force et l'enchantement ; semblables à une harmonie mélodieuse et suave, ils charment les oreilles et le cœur de Jésus-Christ, l'attendris-

(1) Contra Deum fortis fuisti (*Gen.*, XXXII).
(2) Flevit, rogavit, potens fuit (*Ose.*, XII).

sent et l'obligent à s'ouvrir sur nous avec toutes les richesses de sa bonté (1).

Il est donc vrai : nous sommes tous, non-seulement malheureux, mais la misère et la pauvreté même, comme Dieu est la richesse, la grandeur et la majesté même. Il est vrai : notre esprit est aveugle, notre imagination inconstante, notre volonté infirme, notre chair rebelle, notre cœur incliné au vice et facile à nous échapper en un clin d'œil. Il est vrai : les dangers sont grands, les occasions nombreuses, les tentations fortes, les passions puissantes, nos forces faibles et notre courage petit. Il n'est que trop vrai encore que nous avons nous-mêmes par nos désordres et par notre faute, augmenté mille fois ces misères de notre nature et de notre origine ; si bien que, nouveaux Job, nous sommes devenus, après avoir tout perdu, tout couverts de plaies des pieds à la tête. Mais tant de misères et une si grande faiblesse ne nous excuserons point au tribunal de Dieu, et sa justice ne punira pas moins sévèrement pour cela nos fautes. Pourquoi ? parce que, de même qu'au saint homme Job ses lèvres furent laissées intactes; ainsi, au milieu des ruines de notre condition morale, la divine Providence nous a laissé la grâce de la prière, par laquelle nous pouvons réparer toutes nos pertes, recouvrer toutes nos forces et retrouver une santé parfaite (2).

En effet, mes frères, donnez-moi l'homme le plus perdu de vices : s'il se décide à prier avec sincérité de cœur, avec humilité d'esprit et avec constance de volonté, il commence par cela seul à détester le péché ; car l'homme de prière ne peut être l'homme de péché. Il obtient partant la contrition, le pardon, la force et la ferveur. Il est donc déjà converti, changé et sauvé. Ainsi la prière obtient tout et triomphe de tout.

Il est vrai que nous prions quelquefois longtemps sans rien obtenir ; mais cela arrive par rapport aux grâces de l'ordre temporel, qui très-souvent seraient préjudiciables à notre bien spirituel. C'est pourquoi, dit saint Augustin, en nous refusant de telles grâces, Dieu nous accorde la plus grande de toutes et se montre ainsi Sauveur amoureux de nos âmes (3).

(1) Ascendit oratio, et descendit Dei miseratio. — Ex corde desiderante atque fervente gemitus inenarrabiles emittuntur, quibus, veluti musica, demulcetur Christus (*Serm. 74 de Temps.*).

(2) Relicta sunt tantummodo labia circa dentes meos (*Job*, XIX).

(3) Non concedendo Salvatorem se exhibet.

Mais quant aux grâces de l'ordre spirituel, si nous les demandons avec les conditions du véritable esprit de prière, nous les obtiendrons toujours toutes : car Jésus-Christ nous en a donné sa porole, quand il nous a dit : « Tout ce que vous demanderez à Dieu en *mon nom*, c'est-à-dire au nom du *Sauveur*, et partant dans l'ordre du salut éternel, vous sera infailliblement accordé (1). »

Ainsi la persévérance finale, ce don de Dieu qui couronne tous ses autres dons, ce don qui nous ouvre la porte du ciel et sur lequel les âmes chrétiennes sont toujours en crainte, parce que Dieu ne le doit à aucun mérite, n'est point dénié, ni ne peut l'être au mérite de la prière, selon la promesse de Jésus-Christ. L'homme qui pèche, qui s'abandonne aux vices, qui se perd et qui se damne, est donc l'homme qui ne prie pas ; c'est l'homme qui néglige ce moyen unique, facile et certain de ne point pécher et de se sauver ; conséquemment, c'est l'homme qui est volontairement faible, qui pèche volontairement et qui volontairement se damne (2).

Ah ! ranimons en nous, mes frères, l'esprit de prière, la première et la plus gratuite des grâces de Dieu, qu'il ne refuse à personne. Plaçons à profit pour la vie éternelle ce grand capital, ce précieux trésor qui nous a été acquis par le sang de Jésus-Christ. Prions avec humilité, avec confiance, avec ferveur ; prions toujours, sans jamais nous lasser, comme Jésus-Christ nous l'ordonne ; car de même que le corps a sans cesse besoin d'aliments, ainsi la prière est toujours nécessaire à notre âme (3). Nous trouverons dans la prière le remède à toutes les infirmités de l'âme, un baume pour toutes les plaies, un soulagement dans toutes les afflictions, l'antidote contre tous les vices, l'appui de toutes les vertus, la source de toutes les grâces, la clef enfin qui ferme l'enfer et qui ouvre le ciel. Ainsi soit-il.

(1) Quodcumque petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis (*Joan.*, XIV).

(2) Perditio tua ex te Israel ; tantummodo in me auxilium tuum (*Ose.*, XIII).

(3) Oportet semper orare et numquam deficere (*Luc.* XVIII. — Quicumque invocaverit nomen Domini, salvus erit (*Act.* II).

HOMÉLIE

Sur la Chananéenne (1)

PAR M. L'ABBÉ BAYLE.

chanoine honoraire de Marseille,
Docteur en théologie, professeur d'éloquence sacrée à la faculté de théologie d'Aix.

O mulier magna est fides tua, fiat tibi sicut vis.
O femme votre foi est grande que votre volonté soit accomplie.

Mes frères, l'égoïsme est la première passion mauvaise qui germe dans nos âmes, celle qui domine et dirige les autres, celle qui survit à l'écroulement de tous nos rêves orgueilleux, aux débris de toutes nos illusions. Avec quelle énergie nous sommes excités à nous préférer à nos semblables, à tout rapporter à nous-mêmes, à ne penser qu'à nous, à ne vivre qu'avec nous et que pour nous! Mais si déréglé que soit notre amour-propre, nous sentons de bonne heure que nous ne pouvons pas nous suffire. Nous avons des besoins multipliés, d'immenses désirs, et en même temps une impuissance dont la certitude nous accable. Nous portons en nous tant de misères que nous sommes forcés à chaque instant d'immoler notre amour-propre, de mendier toute la vie quelque secours, de tendre à droite et à gauche nos mains suppliantes, d'implorer par une douce parole, par un regard, par un soupir, la compassion d'une fortune qui soulage notre pauvreté, d'une science qui guérisse nos douleurs, d'une amitié qui adoucisse l'amertume de nos jours. Notre vie se passe à demander autour de nous quelque chose qui nous manque. Ici-bas nous sommes tous condamnés malgré nous à la prière et à la supplication. Nous venons au monde en implorant par des cris plaintifs une affection qui veille sur notre faiblesse. Les années, en développant nos forces, ne font que développer nos besoins et rendre plus nombreuses les demandes que nous adressons à toutes les créatures, pour contenter les aspirations de notre cœur. Lorsque la mort arrêtera sur nos lèvres nos derniers murmures et nos derniers soupirs, les paroles que nous aurons fait entendre le plus

(1) Cette homélie de M. Bayle est inédite.

souvent à ceux qui auront partagé notre vie, seront ces paroles tristes et humbles : Je vous prie, je vous supplie ! Mais ô étrange oubli de notre origine et de notre destinée ! tous les jours nous prodiguons nos prières à des êtres aussi misérables que nous, et nous ne pensons pas à prier notre Créateur, notre Sauveur, notre Père qui est aux cieux. Celui qui est tout-puissant est précisément le seul dont nous méprisions le pouvoir. Celui qui nous a aimés jusqu'à mourir pour nous sur la croix, est précisément le seul dont nous refusions l'amour. Vainement il nous dit que sans lui nous ne pouvons rien faire : *Sine me nihil potestis facere* ; nous ne voulons lui demander aucun secours, et, malgré sa parole, nous essayons d'acquérir une vertu qui ne lui doive rien. Vainement il nous promet de nous accorder tout ce que nous lui demanderons : *Petite et accipietis* ; nous nous défions de son pouvoir ou de sa bonté ; il nous semble qu'il est trop loin et qu'il ne peut nous entendre. Si parfois nous récitons une prière, pendant que nos lèvres en prononcent les syllabes, notre cœur distrait oublie qu'il parle à Dieu. Nous ne prions pas, ou nous prions mal. Pour comble d'inconséquence, nous nous étonnons de ce que Dieu n'exauce pas nos désirs, n'accorde pas à notre âme les secours célestes dont il a besoin, ne comprime pas les mauvais instincts de nos sens révoltés, n'éloigne pas de nous la souffrance et l'affliction ! Mais pour recevoir, il faut demander, et pour qu'une demande mérite le nom de prière, il faut qu'elle ait certaines qualités. D'où vient qu'il y a si peu d'hommes qui prient ? D'où vient qu'il y a si peu de chrétiens qui prient comme il faut ? Y a-t-il des obstacles qui rendent la prière difficile ? Y a-t-il des vertus qui doivent accompagner la prière ? Oui, mes frères, il y a des obstacles qui empêchent la prière, mais vous pouvez les surmonter. Il y a des vertus qui donnent à la prière sa valeur, mais vous pouvez les acquérir. Le saint Évangile nous offre l'exemple d'une prière adressée au Sauveur par une femme qui a vaincu tous les obstacles, qui unit à ses supplications les plus admirables vertus, et qui a le bonheur d'être exaucée. C'est la prière de la Chananéenne, qui mérita d'entendre des lèvres adorables du divin Maître : *O mulier magna est fides tua, fiat tibi sicut vis ;* ô femme, votre foi est grande, que votre volonté soit accomplie. Méditons aujour-

d'hui sur l'exemple de la Chananéenne, et apprenons d'elle comment nous devons prier.

Lorsque le divin Sauveur eut opéré la résurrection d'un jeune homme, près de la ville de Naïm, et l'eut rendu à l'amour de sa mère qui suivait éplorée son convoi funèbre ; il quitta la contrée que le bruit de ce grand miracle avait émue et se dirigea vers le Carmel avec ses disciples. En changeant de pays, il ne changeait pas de nature. Il devait partout passer en faisant le bien. Sur son divin passage se présentèrent de nouvelles occasions de montrer au monde que toute puissance lui avait été donnée au ciel et sur la terre, et que sa bonté inépuisable était toujours prête à consoler le malheur

Une femme du pays de Chanaan était dans la désolation à cause du lamentable état de sa fille que le démon tourmentait cruellement. Comment délivrer sa fille d'une si affreuse torture? Les remèdes humains sont impuissants. Elle n'aura pas recours aux sortiléges. Elle n'invoquera pas l'art des devins et des magiciens. Elle apprend que Jésus-Christ va passer près des frontières qui séparent la Judée de la Phénicie. Elle ira le prier. Elle se jettera à ses pieds, elle dira : Vous êtes bon, vous êtes puissant, guérissez ma fille. Elle attend tout de son ardente prière, son cœur lui dit qu'elle sera exaucée. Mais, que d'obstacles s'opposent à l'exécution de son pieux projet ! Elle habite un pays idolâtre. Il faut qu'elle aille plus loin que Tyr, cette ville de richesses et de volupté ; il faut qu'elle aille plus loin que Sidon, cette ville si célèbre par l'étendue de son commerce. Rien ne l'arrête. Elle arrive jusqu'auprès de Celui qui doit exaucer sa prière. Du plus loin qu'elle l'aperçoit elle jette un grand cri ; avec toute la force que la douleur peut laisser à sa voix, elle dit au Sauveur : Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi ! ma fille est horriblement tourmentée par le démon : *Clamavit dicens, miserere mei, Domine, fili David ! filia mea male à dæmonio vexatur.*

Ainsi devraient prier les chrétiens. Si leur âme n'est pas possédée par le démon comme par un maître impitoyable, elle est toujours exposée aux attaques de cet ennemi acharné, pareil au lion rugissant qui cherche une proie à dévorer. Ils devraient trembler sur le sort de cette âme si faible et si séduite. Tous les jours, et plus d'une fois par jour, ils devraient jeter vers le ciel avec ferveur ce cri de détresse : Mon Dieu,

délivrez-moi du mal ! Mon Dieu, ne me laissez pas succomber à la tentation. Ayez pitié de mon âme fatiguée par les assauts du démon. *Miserere mei ! Filia meà male à Dœmonio vexatur.* Mais la plupart des hommes n'implorent pas le secours du ciel. Leur cœur a cessé de battre pour Dieu, et de leurs lèvres ne s'exhalent plus, comme un encens d'agréable odeur, la prière et l'adoration. Ils sont empêchés par trois obstacles que nous pouvons comparer à ceux qu'a surmontés la Chananéenne: à l'impiété des Phéniciens, au dérèglement de Tyr, à la dissipation de Sidon. Les uns ne prient pas, parce qu'ils n'ont pas la foi ou du moins vivent comme s'ils n'avaient aucune croyance religieuse, dans un état qu'on peut appeler l'impiété pratique. D'autres ne prient pas, parce que leur cœur est ouvert à des affections coupables. Leur vie s'écoule dans le désordre moral,et ils ne veulent pas sortir de leur dérèglement. D'autres croient fermement toutes les vérités de la religion et n'ont à se reprocher aucun secret désordre, mais ils ne prient pas parce que la dissipation absorbe leurs pensées. Un trop vif désir d'amasser les biens de la terre, une excessive application à tout ce qui peut augmenter la fortune ou la renommée, le goût des frivolités mondaines, la soif des amusements et des distractions préoccupent l'âme sans relâche, et l'empêchent de songer à prier Dieu.

L'impiété pratique est un obstacle trop commun à l'habitude de la prière. Que les insensés, dont parle l'Écriture, qui ont dit dans leur cœur : il n'y a point de Dieu, n'aient pas d'autre amour que la terre, comme ils n'ont pas d'autre espérance, on le comprend. Mais il est des chrétiens qui croient en Dieu, qui croient au ciel, qui croient en la rédemption du monde par le sang de Jésus-Christ et qui ne prient pas. Doutez de leur religion, ils se croient offensés. Qu'on attaque devant eux leur croyance, il est possible qu'ils la défendent, et pourtant ils ne prient jamais. Ah ! c'est que leur foi est une foi morte. Elle habite en quelque sorte un coin de leur intelligence, elle n'influe pas sur leur conduite, elle n'est pas pour eux un principe d'action. Ils croient aux vérités révélées comme à un système religieux que leur esprit accepte, et non comme à une loi morale imposée à leur volonté et qu'ils doivent pratiquer. Il n'y a pas de logique dans

leur vie. Leur conduite dément leur croyance, et leur croyance accuse leur conduite. Par une étrange contradiction, l'impiété pratique s'unit chez eux à la foi théorique. De là vient qu'on ne les voit jamais prier. Si leur foi était un principe de vie, non-seulement ils croiraient, mais ils sentiraient. Ils sentiraient que Dieu est grand, que leur âme est faible, que le péché est le mal suprême, qu'il faut mériter le ciel, qu'il faut se sanctifier ici-bas à l'aide des sacrements. Ils diraient avec une ferveur toujours croissante : Jésus, fils de David, ayez pitié de moi. *Miserere mei, Domine, fili David.*

Il est rare que le dérèglement du cœur n'accompagne pas l'impiété pratique. L'âme est envahie par les passions mauvaises. Elle subit l'empire des sens au lieu de les dompter avec énergie. Elle se détourne des joies infinies dont Dieu est le centre, et n'aspire qu'aux joies passagères que les créatures peuvent donner. Abaissée vers les plus grossières réalités, comment pourrait-elle pratiquer la prière, qui est une élévation de l'âme vers Dieu ? Saint Paul a flétri d'un mot ces hommes de débauche et d'intempérance qui n'ont d'autre Dieu que leur ventre : *Quorum Deus venter est.* D'autres en oubliant Dieu se font des idoles en apparence moins abjectes. Ils se persuadent qu'ils n'obéissent qu'à un sentiment généreux, qu'à une noble passion; ils profanent même le nom de l'amour. Mais ces prétextes mensongers ne servent qu'à tromper la conscience. Quels que soient les dehors des idoles qu'on a mises dans son cœur à la place de Dieu, le culte qu'on leur rend n'aboutit qu'à la dépravation. On n'y rencontre pas même la joie qu'on se promettait. La déception, la tristesse, l'irritation, le dégoût forment la lie amère des plus séduisantes passions. Il en est qui en gémissent en secret dans la solitude de leur ennui, et qui s'indignent de leur abaissement. Ah ! puissent-ils en gémir devant Dieu. Puissent-ils trouver au fond de leur dégradation le besoin de la prière. Puissent-ils dire comme David tombé de si haut et tombé si bas, mais si désireux de se relever : *De profundis clamavi ad te, Domine !* Des profondeurs de l'abîme où je suis descendu, je crie vers vous, ô mon Dieu, vous seul pouvez me sauver, me purifier, rendre à mon âme la blancheur de la neige. Ayez pitié de moi, Seigneur; exaucez ma prière : *Domine, exaudi orationem meam.*

La dissipation est un état de l'âme moins coupable sans doute que le dérèglement, mais tout aussi incompatible avec l'habitude de la prière. Prier ce n'est pas exhaler quelques sons fugitifs, balbutier des mots dont on ne médite pas la signification. Prier c'est se recueillir, c'est se mettre en la présence de Dieu, c'est appliquer son esprit à connaître Dieu et à se connaître soi-même, afin de puiser dans cette connaissance de pressants motifs pour le remercier des bienfaits reçus, et lui en demander de nouveaux. Mais comment se recueillir dans la prière quand on est absorbé par des pensées, des affaires, des occupations, des soucis qui ne laissent à l'âme aucun instant de repos. Il serait doux, ce semble, de faire trêve aux fatigues journalières pour épanouir son âme devant Dieu ; mais on veut être perpétuellement distrait. On se plaint d'être emporté par un tourbillon d'affaires et de travaux, et on repousse la prière qui donnerait à l'âme quelques instants de paix et de rafraîchissement. Si vos travaux sont sérieux, si vos affaires sont graves, c'est une raison de plus pour prier Dieu, demander ses lumières, lui confier vos projets. Mais non, vous n'êtes pas gravement occupés, vous êtes gravement dissipés. Ce qui remplit vos jours c'est la frivolité, c'est la vanité mondaine, c'est la recherche d'incessantes distractions. Vous redoutez l'ennui, vous avez peur de vous trouver en face de vous-même et en face de Dieu. Comme il faut toujours penser à quelque chose et que vous ne voulez penser ni à Dieu ni à votre âme, vous pensez à la bagatelle, vous recherchez la distraction, vous vous passionnez pour le divertissement. Les choses les plus futiles deviennent pour vous les choses les plus indispensables. O vie dissipée, ô moments perdus, ô heures du jour et de la nuit consacrées à préparer une distraction, à jouir d'une distraction, à se souvenir d'une distraction ! Que d'inutiles conversations, que d'allées et de venues, que de soucis de vêtements et de parures pour une heure de distraction !

Or, tandis qu'on subit à ce degré la fascination de la bagatelle, peut-on sentir la présence de Dieu et conserver le goût de la prière ? Le sens divin de l'âme est entièrement obscurci : *fascinatio nugacitatis obscurat sensum*... Heureux qui ne persévère pas dans la vanité de la vie mondaine, lorsque les années sérieuses de la vieillesse l'avertissent qu'il faudra

bientôt paraître devant Dieu. Plus heureux qui n'attend pas le voisinage du tombeau pour comprendre que nous sommes ici-bas non pas pour nous distraire dans la dissipation, mais pour nous abstraire dans le recueillement; non pas pour nous divertir, mais pour nous convertir. Quand on se rappelle pourquoi nous sommes créés et placés sur la terre, on recherche la présence de Dieu, au lieu de l'éviter. On regarde la prière comme l'emploi le plus utile de ses moments. On dit avec le prophète : une heure passée dans la maison du Seigneur ou dans la solitude de la présence vaut bien mieux que les plus longues veilles dans les demeures des pécheurs.

Lorsque on est pénétré des enseignements de la foi, lorsqu'on veille sur son cœur pour le préserver de toute souillure, lorsqu'on évite les dissipations qui empêchent de posséder son âme dans le recueillement et dans la paix, on fait aisément de la prière une habitude de sa vie. On sent qu'on est obligé de choisir dans la journée quelques instants consacrés uniquement à s'entretenir avec Dieu. Chaque matin en ouvrant les yeux à la lumière, les chrétiens éprouvent le besoin de remercier le Père céleste et d'implorer son secours. La journée qui vient de commencer sera peut-être remplie d'occasion de lutter contre soi-même. Il faudra supporter avec patience plus d'un chagrin, résister avec courage à plus d'une tentation. Comment ne pas s'agenouiller pour conjurer le Seigneur de nous aider par sa grâce à profiter de ce jour nouveau qu'il nous accorde et à le passer saintement ? Et chaque soir lorsque nos membres fatigués ont besoin de s'abandonner à un sommeil réparateur, image de la mort, avant d'entrer dans ce lit où nous rendrons un jour notre dernier soupir, comment ne pas bénir le Dieu de bonté qui nous conserve en ce monde, de préférence à tant d'autres dont la journée qui vient de s'écouler a été la dernière? Comment ne pas lui recommander notre âme avant de nous endormir? Peut-il y avoir une véritable vie chrétienne sans l'habitude de la prière du matin et du soir? Quel est l'enfant qui commence et finit sa journée sans adresser à son père une parole de tendresse? Et nous qui allons consacrer de si longues heures à nos travaux, à nos récréations, à l'accomplissement de nos projets, nous refuserions de sanctifier la première et la dernière heure de notre journée en nous agenouillant un moment pour

demander le pardon de nos fautes, pour faire profession de foi chrétienne, pour supplier Dieu de ne pas nous laisser succomber à la tentation, mais de nous délivrer du mal !

Prions le matin, prions le soir, prions aux heures de tristesse et de découragement, prions dans les moments difficiles où nous avons besoin d'être assistés par une grâce qui nous rende invincibles. Prions au nom de Jésus-Christ, persuadés que par nous-mêmes nous ne sommes pas dignes des secours du ciel. Demandons ce que Jésus-Christ demanderait pour nous. Que nos prières ne soient jamais inspirées par le désir des biens terrestres, qui seraient nuisibles à nos âmes. Sollicitons avant tout les biens que Jésus-Christ est venu nous apporter, les biens de l'âme, les biens éternels. Ne demandons la paix, la santé, les faveurs de la fortune qu'à la condition que ces grâces temporelles seront utiles à notre salut. Si nous prions en union avec Jésus-Christ, selon les intentions de Jésus-Christ, pour obtenir le bonheur de posséder un jour Jésus-Christ, si nous prions avec confiance, avec humilité, avec soumission, avec persévérance, nous verrons se réaliser la promesse du divin Maître : jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom ; demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite ; *petite et accipietis ut gaudium vestrum sit plenum.*

Pour contracter l'habitude de la prière, il faut donc surmonter l'impiété pratique, le déréglement, la dissipation. Il faut s'éloigner du pays de Tyr et de Sidon comme la Chananéenne *egressa de finibus illis.* Il faut arriver comme elle jusqu'auprès de Jésus-Christ, implorer, comme elle avec ferveur son divin secours. Comment le Sauveur accueille-il cette suppliante ? s'empresse-t-il de l'exaucer ? met-il à l'épreuve son ardente foi ? Admirons les vertus dont la Chananéenne va nous donner l'exemple. Admirons son humilité, sa confiance, sa persévérance. Apprenons d'elle non-seulement à prier malgré tous les obstacles, mais encore à prier comme il faut. Si nous voulons toucher le cœur de notre divin Maître, il faut que notre prière soit humble, quelle soit confiante, qu'elle soit persévérante.

Les premières paroles de la Chananéenne prouvent combien elle espère en celui qu'elle supplie. Elle l'appelle fils de de David et le reconnaît pour le Messie, elle l'appelle Sei-

gneur et confesse sa divinité. *Domine, fili David.* Sa prière est courte. Elle expose simplement son malheur, la cruelle souffrance de sa fille. En faut-il davantage pour être écoutée favorablement? Jésus est tout-puissant, il peut guérir tous les maux et triompher de la méchancheté du démon. Jésus est souverainement bon : les malheureux n'ont qu'à lui montrer leur misère. Telle est la confiance de cette mère qu'elle a laissé sa fille, qu'elle est venue toute seule, qu'elle s'est promis de ne pas quitter le divin Maître sans avoir obtenu de son amour une miraculeuse guérison : « O Seigneur, s'écrie-t-elle, O fils de David! je ne suis qu'une pauvre femme, et cependant me voici devant vous, sans appui, et je ne tremble pas, et j'ose vous prier ; puisque vous êtes venu sur la terre, puisque vous vous êtes uni à notre humanité, c'est que vous nous aimez. Ah ! je crois à votre amour ! je crois à votre bonté, je crois à votre compassion pour tous ceux qui souffrent, et voilà pourquoi je vous dis avec confiance : ayez pitié de moi ! je suis mère et ma fille est tourmentée par le démon : *filia mea male à dæmonio vexatur.* »

Or, le divin Sauveur ne répondit pas une seule parole au cri de détresse de la Chananéenne: *Non respondit ei verbum.* Il voyait toutes les précieuses vertus que renfermait son cœur admirable, et il voulait les faire éclater au grand jour. Lui qui a souvent reproché à ses apôtres d'être des hommes de peu de foi, va leur montrer par l'exemple d'une chananéenne ce que c'est qu'une confiance sans bornes. Il leur apprendra aussi ce que c'est qu'une parfaite humilité. En voyant leur divin maître rester sourd à une prière qui jaillit du fond de l'âme et qui est dictée par une intolérable douleur, les apôtres sont émus. Jésus, cependant, continue sa marche, les disciples le suivent et la pauvre mère suit les disciples en répétant ses cris suppliants. Attendris par son malheur, ou importunés par ses cris, les apôtres intercèdent pour elle auprès du Sauveur. Maître, lui dirent-ils, accordez-lui donc ce qu'elle vous demande, car, vous le voyez, elle ne cesse de crier après nous : *Clamat post nos.* Il vous en coûterait si peu de la contenter ! Que de fois déjà vous avez rendu la vue aux aveugles, la santé aux malades, la vie aux morts ! Que de fois déjà vous avez arraché des possédés aux fureurs du démon ! Dites une parole, faites un signe et vous comblerez

de joie cette femme. Voyez : elle nous suit, elle crie après nous, elle ne s'éloignera que lorsque vous l'aurez exaucée. *Dimitte illam, quia clamat post nos.*

En entendant les disciples se faire ses intercesseurs auprès du divin maître, la Chananéenne dut espérer que le miracle qu'elle demandait serait bientôt accompli ; mais son humilité devait d'abord être soumise à de rudes épreuves. Le Sauveur se tournant vers les apôtres, prononça ces paroles, qui semblaient arriver comme une condamnation aux oreilles de la suppliante: « Je n'ai été envoyé que pour les brebis égarées de la maison d'Israël, *Non sum missus nisi ad oves quæ perierunt domûs Israël.* Jésus-Christ a racheté l'humanité entière. Il est mort pour tous les hommes en général et pour chacun en particulier. Mais durant sa vie publique, il n'a exercé son ministère d'enseignement qu'au sein du peuple de l'ancienne alliance, dans cette contrée privilégiée qui portera toujours le nom sacré de terre sainte. Il aurait pu sans doute parcourir l'Égypte, la Grèce, l'Italie, opérer à Memphis, à Rome, à Athènes, les miracles qui émerveillaient la Judée et la Galilée. Mais il devait être élevé sur la croix entre le ciel et la terre avant d'attirer à lui tous les peuples. *Cum exaltatus fuero à terrâ omnia traham ad meipsum.* C'est à ses apôtres qu'il confiera le soin de renouveler la face de la terre, d'enseigner toutes les nations. Pour lui né à Bethléem, il vivra dans la Judée, il mourra à Jérusalem. Il faut que les Juifs sachent bien qu'il est le Messie, qu'il est de la tribu de Juda et de la famille de David, que les prophéties de l'ancienne loi trouvent en sa personne leur accomplissement. Israël est encore le peuple de Dieu. Le sang du Calvaire n'est pas encore retombé sur lui et sur ses enfants. C'est aux brebis perdues d'Israël que le Sauveur est envoyé. Il se montre aux Juifs, il enseigne les Juifs, il opère des miracles pour les Juifs. Et maintenant, à ses apôtres qui le sollicitent en faveur d'une phénicienne, il répond : pourquoi ferai-je une exception pour cette femme étrangère? Qu'a-t-elle fait pour le mériter ? *Non missus sum nisi ad oves quæ perierunt domûs Israël.*

La Chananéenne sera-t-elle découragée par ces paroles qui semblent exprimer un refus formel ? Va-t-elle s'éloigner, blessée dans son amour-propre et se plaignant de n'a-

voir pas été accueillie avec bonté par celui qu'elle priait avec tant d'espoir ? Non. Son humilité résiste à cette première épreuve. Elle sait bien que Jésus-Christ ne lui doit rien, qu'elle n'a aucun titre à la faveur qu'elle demande. Elle sait bien qu'elle habite un pays idolâtre, où le vrai Dieu n'est point adoré. Elle n'est pas irritée de n'être point exaucée aussitôt que son désir est exprimé. Elle n'est pas même étonnée. Elle ne mérite pas d'être accueillie comme une israélite, mais elle croit. Le Sauveur ne peut pas rester impitoyablement sourd aux cris de sa douleur. En continuant à l'implorer, elle excitera sa compassion : « C'est vrai, je ne suis qu'une phénicienne, méprisez-moi, Seigneur, mais guérissez ma fille. Je ne vous demande pour elle ni la fortune, ni la beauté, ni l'admiration des hommes, ni les joies de la terre ; mais je vous supplie uniquement de la délivrer des obsessions du démon. *Male à dæmonio vexatur.* C'est ainsi qu'elle poursuit sa prière, sans se préoccuper d'elle-même et de l'accueil qu'on lui fait, ne pensant qu'au malheur de sa fille et à la puissance du Messie.

Toutefois, une nouvelle épreuve attend cette pauvre mère. Comme s'il était fatigué de ces cris plaintifs, le Sauveur entre avec ses disciples dans une maison. C'est l'évangéliste saint Marc qui nous apprend ce détail. La suppliante ne peut plus tourner vers le divin Maître ses yeux mouillés de larmes. Jésus ne le voit plus, Jésus ne l'entend plus, Jésus se cache ; on dirait qu'il la fuit. La voilà seule devant cette maison où vient d'entrer celui qu'elle espérait attendrir. Le visage pâle, les cheveux en désordre, agitée par des sanglots, murmurant encore une prière qu'on n'écoute plus, elle est un sujet d'étonnement pour tous ceux qui passent par ce chemin. N'est-ce pas le moment de s'indigner de ce qu'on la méprise à ce point ? N'est-ce pas le moment de ne consulter que son orgueil ? Non. Elle ne consultera que son humilité. Elle franchit le seul de la maison où Jésus-Christ s'est retiré. Elle affrontera son dédain, peut-être son corroux. Les apôtres, étonnés de la revoir, la laissent faire, mais n'ajoutent plus un mot en sa faveur. Elle arrive jusqu'auprès du divin Maître. Là elle tombe à ses pieds, elle s'agenouille, elle se prosterne, elle s'anéantit. *Procidit ad pedes ejus.* Elle l'adore, le front dans la poussière ; elle prouve qu'elle sait bien qu'elle

est devant un Dieu. Aidez-moi, Seigneur, dit-elle, je n'ai d'espoir qu'en vous. Qui me consolera si vous m'abondonnez: *Et adoravit eum dicens* : *Domine adjuva me.*

Dieu, qui résiste aux superbes, comble de ses grâces, dit l'Écriture, ceux qui sont humbles. Le Sauveur, sans doute, se laissera vaincre par l'humilité sincère de la Chananéenne. Avec la confiance qui l'anime, si elle n'avait pas été si humble, elle aurait péché par présomption ; avec l'humilité profonde qui lui fait braver les refus, si elle avait eu moins de confiance, elle aurait ouvert son âme au désespoir. Mais elle est à la fois très-confiante et très-humble, que lui manque-t-il pour être exaucée ? Que faut-il donc pour toucher le cœur du divin Maître ? Ah ! il est touché, ce cœur si compatissant, mais il veut manifester la persévérance de la Chananéenne avant de l'exaucer. Sachant que l'épreuve ne servira qu'à révéler les vertus de cette femme qu'il va bientôt exalter devant ses apôtres, il continue à paraître inexorable et il répond : Il n'est pas juste de prendre le pain aux enfants et de le jeter aux chiens : *Non est bonum sumere panem filiorum et mittere canibus.* Notre Seigneur s'exprime ici comme les Juifs qui avaient coutume d'appeler chiens les païens, souillés de toutes les impuretés d'un culte idolatrique. C'est comme s'il eût dit : O femme de Chanaan, vous me demandez un miracle, mais je réserve les signes de ma puissance pour les Juifs, qui sont les fils bien-aimés du Père céleste. Je ne dois pas jeter aux païens le pain dont je nourris les enfants d'Israël. *Non est bonum sumere panem filiorum et mittere canibus.*

Le Sauveur renouvelle son refus et il en donne encore une fois le motif. Habitante d'une contrée païenne, cette femme n'est pas digne qu'un miracle soit opéré en sa faveur. Repoussée malgré ses instances réitérées, la Chananéenne va-t-elle renoncer à prolonger sa prière? Non. Elle n'est pas découragée aussi promptement que nous qui voudrions être exaucés dès notre première supplication et qui cessons de prier parce que nos désirs ne sont pas satisfaits. Hélas ! nous nous lassons vite de parler à Dieu, nous qui ne sommes jamais lassés d'insister auprès des créatures. Soit que nous implorions un puissant de la terre, soit que nous sollicitions la faiblesse même, nous nous résignons aux refus,

nous dévorons l'hnmiliation, avec l'opiniâtre espoir d'obtenir enfin ce qu'on ne veut pas nous donner. Mais quand c'est Dieu que nous prions, il semble qu'il doive obéir à la première expression de nos souhaits. Qu'importe que nous demandions ce qui nous serait nuisible? qu'importe que nous désirions ce qui est contraire à notre salut? qu'importe que nos fautes nous rendent indignes d'être exaucés ? à peine avons-nous prononcé une prière que nous en attendons l'effet. S'il tarde à se montrer, notre confiance s'évanouit. Nous nous décourageons, nous ne prions plus. O quel magnifique exemple de persévérance nous donne la Chananéenne ! On dirait qu'elle connait tous les enseignements du divin Maître : Demandez et vous recevrez, frappez et l'on vous ouvrira, il faut prier toujours et ne jamais se lasser.

« Il n'est pas juste, a dit le Sauveur, de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens. » Et la Chananéenne répond : « C'est vrai, divin Sauveur, c'est vrai. J'ai mérité cette parole, je suis issue d'une race païenne: *At illa dixit : etiam, Domine.* Oui, ne rassasiez de vos miraculeuses faveurs que les enfants d'Israël ; mais les chiens à qui vous me comparez si justement sont un peu de la maison, on les frappe et ils reviennent caresser la main qui les a frappés. Ainsi ferai-je, Seigneur, et vos dures paroles ne m'empêcheront pas de vous prier. Les chiens, sans doute, ne mangent pas le pain de leurs maîtres, mais on leur permet de se nourrir des miettes que les enfants laissent tomber sous la table : *Nam et catelli edunt de micis quæ cadunt de mensâ dominorum suorum.* Je ne vous demande pas une de ces faveurs réservées aux âmes privilégiées ; je ne vous demande pas d'étendre mon voile sur votre divin visage pour qu'il reçoive l'empreinte de vos traits adorés ; je ne vous demande pas que vous appuyiez vos doigts sur mon front pour qu'il en conserve même après la mort la trace impérissable ; je ne vous demande pas d'essuyer vos pieds avec mes cheveux, de reposer un instant ma tête sur votre cœur ; je ne vous demande rien pour moi, je vous implore pour ma fille. Oh ! si vous saviez dans quel état le démon l'a mise ! mais vous le savez, car vous êtes Dieu. Vous savez quels mouvements l'agitent, quels rêves l'obsèdent, quels mots elle prononce. Ah ! vous avez une mère, vous aurez donc pitié de moi, vous aurez pitié de ma fille,

vous la délivrerez du démon. *Miserere mei, Domine, fili David.*

C'en est fait. Le Sauveur ne résiste plus. La Chananéenne a prié avec autant de persévérance que d'humilité. Jésus-Christ la montre avec joie à ses apôtres émus et il s'écrie, heureux de la récompenser par un miracle : O femme, ta confiance est grande ! *O mulier, magna est fides tua !* A cause de l'humble parole que tu viens de faire entendre, va, le démon a déjà cessé de tourmenter ta fille : *Propter hunc sermonem vade, exiit dæmonium à filiâ tuâ.* Que le plus cher désir de ton cœur soit contenté au-delà même de tes espérances : *Fiat tibi sicut vis.*

Vous peindrons-nous la reconnaissance de cette femme, tantôt si désolée, maintenant si heureuse ? Vous la montrerons-nous retournant auprès de sa fille, la trouvant libre et souriante, jouissant de sa guérison, lui apprenant à louer le Seigneur, fils de David ? Rentrons plutôt en nous-mêmes. Nous venons d'apprendre par un exemple touchant comment il faut prier. Prenons la résolution d'imiter la Chananéenne. Désormais faisons de l'élévation de notre âme vers Dieu, de l'entretien familier de notre âme avec Dieu la plus douce occupation de nos jours si rapides et si troublés Rompons les liens qui empêcheraient notre âme de prendre son essor vers le ciel sur les ailes de la prière. Arrachons-nous aux frivolités mondaines, aux distractions qui dissipent notre vie. Abritons-nous dans le recueillement contre les séductions qui nous trompent. Demandons à Dieu, non pas les biens de la terre, mais les richesses de l'âme, les vertus chrétiennes, les saints désirs, le renoncement aux joies coupables, la résignation à la douleur. Parlons avec confiance à notre Dieu, assez bon pour avoir pitié de nous, assez puissant pour nous exaucer. Exposons-lui avec humilité l'état de notre âme. Disons-lui comment elle est tourmentée par le démon, comment elle est tentée, comment elle est attirée vers le mal, comment elle trouve lourd le joug de l'Évangile, comment elle a besoin d'énergie et de consolation. Sollicitons avec persévérance la grâce qui nous est nécessaire pour marcher d'un pas joyeux et assuré dans la voie des commandements du Seigneur. Prions aujourd'hui, prions demain, prions tous les jours de notre vie. Quand nous mon-

trerons au Sauveur les blessures de notre âme, quand nous le suplierons de nous protéger contre les périls qui nous menacent de toutes parts, il se hâtera de nous secourir, il nous fera aimer la solitude et le silence, il parlera à notre cœur : « Courage, nous dira-t-il, ma grâce vous aide, vous triomphez, le démon s'enfuit : *Dæmonium abiit*. Si vous m'aviez demandé la fortune, la gloire, des biens périssables, je n'aurais pas écouté votre prière. Mais puisque vous m'avez demandé une âme forte, un cœur pur, la grâce de porter votre croix, de vivre saintement, de mourir dans la paix chrétienne, d'entrer dans la bienheureuse éternité, qu'il vous soit fait selon vos désirs : *Fiat tibi sicut vis*. C'est la grâce que je vous souhaite au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

HOMÉLIE

Sur la Samaritaine. — La grâce

PAR M. GÉRARD.

Si scires donum Dei. (Joan, IV, 10.)
Si vous connaissiez le don de Dieu...

Source déplorable de nos égarements ! obstacle le plus grand que nous puissions apporter à notre retour ! le don de Dieu, le don par excellence, le don de sa grâce, nous ne le connaissons pas, et de là vient que nous le prisons si peu, que nous en usons si mal.

Qu'elle est donc importante, la leçon que Jésus-Christ faisait à la Samaritaine, et qu'il nous fait à nous-mêmes dans l'Évangile de ce jour ! Rien n'en développe mieux le sens, rien n'est plus propre à nous faire connaître tout le prix de la grâce, sa nature, ses caractères, ses effets, que la démarche du Sauveur envers la femme pécheresse, qu'il travaille à éclairer et à convertir ; rien aussi ne peut mieux nous instruire, de la manière dont nous devons répondre à la grâce, que l'exemple de cette femme qui prête l'oreille, et cède enfin à la voix de son Dieu.

Arrêtons-nous à ces fruits précieux que nous devons retirer de notre Évangile ; apprenons-y de Jésus-Christ même

tout ce que fait la grâce pour vaincre notre résistance. C'est le sujet de ma première partie. Apprenons de la Samaritaine ce que nous devons faire pour correspondre à la grâce. C'est le sujet de la seconde.

Quel cœur serait assez dur, quelle âme serait assez peu sensible pour n'être pas touchée des nouveaux traits de bonté et d'amour que le sujet nous offre de la part d'un Dieu fait homme? Puissent-ils achever en nous ce que lui-même y aura commencé, et ce que la doctrine de l'Écriture sainte et de l'Église nous apprend sur la grâce. Puissions-nous le mettre ici en pratique, en exemple et en sentiments.

PREMIÈRE PARTIE

Les voies ordinaires que suit la grâce pour triompher de notre résistance, ses opérations secrètes et ses progrès dans nos âmes, n'ont été marqués nulle part d'une manière plus sensible que dans la conversion de la Samaritaine; dans les Paul, les Madeleine, les Augustin, la grâce se montre peut-être avec une force et un éclat qui surprennent et imposent davantage; mais dans la femme de Samarie, elle s'annonce avec plus de douceur et de charme, et a je ne sais quoi de plus propre à nous faire sentir tout son prix, par la conduite aimable et touchante du Dieu qui nous la donne.

Que fait Jésus-Christ à l'égard de la Samaritaine? Il la prévient, il l'attend et la ménage successivement et par degrés, il en triomphe; et voilà ce qu'il fait tous les jours par sa grâce, pour opérer la conversion des pécheurs.

Premièrement il les prévient. *Jésus vint en une ville de Samarie, près de l'héritage que Jacob donna à son fils Joseph. Or, il y avait là un puits qu'on appelait la fontaine de Jacob, et Jésus étant fatigué du chemin s'assit sur cette fontaine.* (*Joan.*, IV, 5, 6).

Que vient donc faire Jésus-Christ dans cette ville de Samarie, où l'on est, ce semble, si peu disposé à le recevoir, et où il ne va trouver que des superstions et des crimes? que vient-il chercher? une âme juste et fidèle, échappée à la contagion universelle, au torrent des mauvais exemples? Non, une pécheresse. Mais l'a-t-elle du moins invité, l'a-t-elle appelé par ses gémissements et ses larmes, vit-elle dans l'attente de sa venue? Non, ses désirs mêmes, si elle eut été

capable d'en former, eussent déjà été un premier effet de sa grâce ; mais, bien loin de là, elle ne le connaît point, elle ne pense point à lui demander ses dons. Quand elle le connaîtrait, elle fait tout ce qu'il faut pour le contraindre à les lui refuser, s'il n'était que juste ou qu'il fût moins bon.

C'est cependant cette femme qu'il recherche, qu'il prévient, et avec quel empressement et par combien de soins et de travaux ! Il a fait, pour venir jusqu'à elle, un long trajet, une route difficile et pénible. Il arrive à la sixième heure du jour, lorsque le soleil est au milieu de sa course et darde plus vivement ses rayons brûlants. Épuisé de forces, lui qui s'est volontairement assujetti à notre faiblesse, dévoré par la soif, tout couvert de sueur et de poussière, lassé, fatigué du chemin, oubliant tous les besoins de la vie, il s'assied sur le puits de Jacob.

O image la plus touchante de la bonté, de l'amour prévenant d'un Dieu Sauveur ! Dans cet état, c'est le Rédempteur des hommes, c'est un homme-Dieu que j'aperçois. Pécheurs, qui que vous soyez, tel est celui qui vous recherche, et c'est ainsi qu'il vous aime encore et qu'il vous prévient ; il vous recherche, et avez-vous du moins mérité, dans son principe, tout ce qu'il fait pour vous ? Non, ce ne serait plus une grâce. Ah ! disons mieux, vous n'avez fait jusqu'ici que l'oublier et le déshonorer : il vous recherche, tout infidèles, tout ingrats, tout indignes que vous êtes de son secours et de ses faveurs. Il vous prévient, car enfin que pourriez-vous sans lui ? Êtes-vous capables de former sans sa grâce la moindre démarche, le moindre désir, la moindre pensée de conversion et de retour ? La plus faible lumière, le plus léger sentiment, un commencement de foi, une lueur d'espérance, le moindre bien dans quelque genre que ce soit, pourriez-vous l'avoir de vous-mêmes ? Il vous prévient, il vous attaque ; prévenus depuis le moment de votre naissance, dans tout le cours de votre vie, que de secours, que de grâces pour vous attirer et vous toucher ! que de faveurs spéciales, que de moyens de salut, que de voies dont il s'est servi pour vous appeler à lui ! Il a épuisé sur vous tous les traits de sa miséricorde, il s'est en quelque sorte lassé, fatigué à vous poursuivre, et jusqu'ici vous lui avez échappé, vous avez méprisé ses empressements, vous avez rendu inutiles tous ses soins, vous avez bravé sa

clémence et fait outrage à son amour. Cependant ce n'est pas un homme qui vous prévient, ce n'est pas un roi de la terre, c'est le plus grand, le plus parfait, le plus aimable de tous les êtres, c'est votre Dieu. S'il vous prévient, ce n'est pas qu'il ait besoin de vous, ni que vous puissiez rien ajouter à son bonheur; c'est pour vous, c'est uniquement pour vous qu'il vous recherche, et parce qu'il veut vous rendre heureux.

Ah ! pourriez-vous bien le fuir et lui échapper encore? Non content de vous prévenir, il vous attend. Que fait Jésus-Christ assis sur cette fontaine? *Fatigatus ex itinere sedebat.* Il attend la femme de Samarie; quelque criminelle qu'elle soit à ses yeux, quelque habitude qu'elle ait contractée, quelque endurcie qu'elle paraisse dans le crime, il ne se rebute pas, il patiente, il use à son égard de ces lenteurs adorables qui suspendent les effets de sa justice et laissent encore quelque espoir, quelques moyens de retour au pécheur; il lui prépare une occasion favorable, et lui tend, si je puis parler ainsi un piége salutaire; il sait que cette femme doit bientôt venir puiser de l'eau au puits de Jacob, et c'est là qu'il a résolu de l'attendre; c'est là le lieu qu'il choisit pour combattre plus sûrement sa résistance à la grâce, et la circonstance heureuse qu'il ménage pour en triompher.

Telle est, mes frères, la patience dont Dieu use à votre égard : il vous attend. Hélas ! c'est depuis bien longtemps peut-être; peut-être vos crimes se sont-ils multipliés à l'infini; peut-être, par des rechutes continuelles, l'habitude est-elle invétérée et a-t-elle pris sur vous tant d'empire qu'il vous paraît comme impossible de la vaincre. Quoi qu'il en soit, Jésus-Christ vous attend : vous êtes le prix de son sang et de son amour; il veut encore vous sauver. Sous l'empire de ce Dieu si miséricordieux et si bon, ce n'est pas son secours qui vous manque; ce n'est pas de lui que vous avez droit de vous plaindre, c'est de vous-mêmes, du peu de constance de vos résolutions et de la faiblesse de vos combats et de vos efforts. La pénitence vous coûte, et plutôt que de l'entreprendre sérieusement, vous aimez mieux différer, vous rassurer ou perdre tout espoir, et la regarder comme trop difficile. Cependant, c'est pour que vous la fassiez qu'il dissimule depuis si longtemps vos infidélités : *Dissimulat pec-*

cata propter pœnitentiam (*Sap.*, II, 24). Il dissimule ; mais prenez garde, ce n'est pas par indifférence pour vos crimes. c'est par compassion pour le coupable ; il ne dissimulera pas. il ne vous attendra pas toujours ; il y a une mesure de grâce et une mesure de péchés : voulez-vous la combler par l'abus constant de la patience de votre Dieu? Voulez-vous amasser pour l'avenir des trésors de colère? Après qu'il a signalé sur vous sa miséricorde, il signalera bientôt sa justice. Dieu est patient, dit saint Augustin, parce qu'il est éternel : *Patiens est quia sempiternus*, et que si, dans le temps vous ne voulez point mettre à profit sa clémence, il saura bien dans l'éternité reprendre ses droits et punir vos offenses.

Ah ! tandis qu'il est temps encore, répondez à ses desseins sur vous, et soyez sensibles à son amour. Il vous attend, et de quelle douceur, de quels ménagements sa grâce n'use-t-elle pas pour vous rappeler à lui? Jugez-en par comparaison avec sa conduite envers la femme pécheresse de notre Évangile.

L'heure enfin, cette heure si désirée du Sauveur, si précieuse pour elle, est arrivée ; elle vient sans le savoir remplir les vues de Dieu sur elle, vues de paix et de miséricorde qui se manifestent à son égard d'une manière si digne de notre admiration et de toute sa reconnaissance.

Le Sauveur du monde choisit un lieu écarté, loin du bruit et du tumulte ; il choisit le temps le plus convenable à son dessein, celui où, séparé lui-même de ses disciples, rien ne pourra interrompre l'entretien si touchant qu'il veut avoir avec elle. Il choisit l'occasion la plus naturelle en apparence, et qui l'oblige le plus sûrement à lui répondre : Donnez-moi à boire, lui dit-il : *Da mihi bibere* (*Joan.*, IV, 10) ; et comment arrive-t-il, répond en effet cette femme, que vous me demandiez à boire, à moi qui suis Samaritaine, et que peut-il y avoir de commun entre vous et moi? *Non enim coüntuntur Judæi Samaritanis*? (*Ibid.*, 9.) Ah ! si vous connaissiez, lui dit Jésus-Christ, le don de Dieu, et quel est celui qui vous demande à boire, vous seriez la première à lui en demander, et il vous donnerait de cette eau vive qui jaillit jusque dans la vie éternelle.

Ici, mes frères, observez avec quel art il excite son atten-

tion et sa curiosité, avec quelle douceur il s'insinue, par quel charme secret il attire et persuade ! C'est lui qui demande ! et il pourrait donner, et il offre un don infiniment plus précieux que celui qu'il sollicite, le don par excellence : *Donum Dei* (*Ibid.*, 10) ; et il parle d'une eau vive qui étanche la soif pour toujours, qui devient une source de biens, une source de bonheur pour l'éternité : *Fons aquæ salientis in vitam æternam* (*Ibid.*, 14.) La Samaritaine s'étonne, elle interroge, elle dispute, et cependant elle s'instruit, elle s'éclaire, elle commence à prendre des vues toutes nouvelles, et une tout autre idée de celui qui parle ; des motifs moins puissants, il est vrai, font d'abord impression sur elle ; mais Jésus-Christ s'en sert pour son salut, elle se sent intérieurement attirée, elle se sent pressée de demander à son tour cette eau qui lui est offerte, ce don si précieux, mais dont elle ne fait encore qu'entrevoir tout le prix : *Da mihi aquam, ut non sitiam, neque veniam huc haurire* (*Ibid.*, 15.) Il faut néanmoins quelque chose de plus pour lui inspirer une confiance entière dans celui qui lui parle, et un désir plus ardent d'obtenir en effet ce qu'elle paraît demander. Jésus-Christ fait naître cette confiance et ce désir ; mais arrêtons-nous et insistons sur cette douceur et ces ménagements de la grâce du Sauveur.

Quelle conduite de Dieu à l'égard de nos âmes, et qu'elle est aimable ! quelle sage et tendre condescendance ! quelles précautions ! quels égards pour notre faiblesse ! quel respect, si je puis ainsi parler, pour notre liberté, quelle délicatesse et quelle attention à employer les voies les plus unies, les plus propres à se concilier avec elle ! quel concours secret, quel heureux accord avec nos penchants mêmes et nos dispositions les plus naturelles ! quelle bonté, et pour rapprocher les circonstances les plus favorables, et pour les plier à notre avantage et à notre instruction ! que de miséricordes dans notre Dieu, et que de merveilles dans toutes ses démarches par rapport à nous.

Car voilà, mes frères, ce qu'un Dieu si aimable et si bon fait tous les jours pour chacun de vous en particulier. Ce n'est pas assez pour lui de vous prévenir et de vous attendre, il vous suit pas à pas, il vous couvre de ses regards, il vous ménage des occasions simples en apparence, mais infi-

niment précieuses, et auxquelles souvent il attache l'économie de votre salut et la grâce de votre conversion.

Ici c'est par des revers imprévus, par des contradictions dont votre orgueil s'irrite, par des humiliations dont il s'offense, qu'il vous dispose à faire des réflexions plus sérieuses, à vous mieux connaître et à revenir sincèrement à lui ; là c'est du sein même de vos succès et de l'enivrement de vos joies et de vos plaisirs, qu'il prétend faire naître bientôt l'espèce de lassitude, le sentiment secret du néant et du vide des choses humaines, le dégoût salutaire de tous les faux biens qui doit enfin vous ramener à lui. Tantôt c'est par une suite de conseils, d'instructions, d'exemples, qui, venant comme à l'appui les uns des autres, font briller dans votre esprit une lumière plus vive, ouvrent votre cœur à des sentiments plus tendres, qu'il travaille à s'en rendre le maître ; tantôt c'est en excitant votre sensibilité par des bienfaits, en la réveillant, en la piquant en quelque sorte par des coups de providence, et quelquefois par une chaîne de merveilles opérées en votre faveur, qu'il veut vous forcer à la reconnaissance. Il s'accommode, il se prête au fond même de votre caractère et de votre humeur ; il proportionne à sa vivacité ou à sa lenteur naturelle les secours, les avis, les occasions, les moyens, la trempe d'esprit et de génie des amis ou des guides dont il se sert pour opérer l'ouvrage de votre conversion et vous amener au repentir ; pourriez-vous bien résister encore à tant de bonté, à tant d'amour ? Se formera-t-il sans cesse entre Dieu et vous un combat de générosité, de clémence, de sollicitations, de ménagements, d'égards de la part de votre Dieu, et d'opposition, d'ingratitude, de révolte de votre part ? Dans ce combat si étrange, si attendrissant, si aimable du côté de Dieu, si triste, si déshonorant, si indigne du côté de sa créature, âme infidèle, qui l'emportera enfin de Dieu ou de vous ?

Puisse, hélas ! servir ici de préjugé favorable et d'heureux présage la victoire que Dieu obtient sur la femme de Samarie ! Après l'avoir prévenue, attendue, ménagée avec tant de soins, insensiblement et par degrés, il en triomphe.

Les plus grands obstacles s'opposaient à la conversion de la Samaritaine ; du côté de l'esprit, des préjugés dangereux ; du côté du cœur, des penchants déréglés, voilà ce que la grâce du Rédempteur avait à surmonter.

Et d'abord, pour préparer son esprit à recevoir sa lumière, il se fait reconnaître pour un envoyé du Seigneur, pour un homme inspiré d'en haut. Il lui dévoile des mystères d'iniquité qu'elle tenait cachés aux yeux de tous les hommes. *Faites venir votre mari,* lui dit-il. *Je n'ai point de mari,* répond cette femme ; *il est vrai, car vous en avez eu cinq, et celui que vous avez maintenant n'est pas votre mari* (*Ibid.*, 17.) A ces premiers traits qui la peignent telle quelle est et l'humilient à ses propres yeux, elle est forcée de s'écrier : Je vois, Seigneur, que vous êtes un prophète.

La confiance ainsi établie dans celui qui lui parle, elle s'ouvre à lui sans réserve, elle ne craint pas de lui exposer les doutes que fait naître en elle la variété des opinions sur le culte, et l'espèce de conséquence qu'elle en tire pour se tranquilliser sur ses dérèglements. *Nos pères ont adoré sur cette montagne, et vous, vous prétendez que c'est à Jérusalem qu'il faut adorer.* (*Ibid.*, 20.)

C'est comme si elle lui disait : vous me reprochez tacitement mes désordres ; selon vous la religion les condamne ; mais cette religion elle-même n'a rien de fixe et de constant. Les sentiments sont si partagés ! il est si difficile de savoir à quoi s'en tenir !

Illusion funeste, vain préjugé que se forme si aisément la passion pour se soustraire à la loi, pour se croire tout permis, et pour tout regarder en genre de dogme et de morale comme indifférent.

Mais que lui répond Jésus-Christ pour dissiper les ténèbres volontaires dont elle s'enveloppe ? *Vous adorez ce que vous ne connaissez pas : pour nous, nous adorons ce que nous connaissons, car le salut vient des Juifs.* (*Ibid.*, 22.) Et par là, mes frères, il lui fait entendre ce que nous ne saurions trop vous dire à vous-mêmes, que ce ne sont pas des opinions nouvelles qui doivent balancer et obscurcir l'ancienne croyance, qu'il faut remonter à la source des lumières ; que la diversité des opinions ne prouve que mieux la nécessité d'une autorité qui vous fixe : qu'il faut donc la chercher où Dieu l'a mise en effet, et ne s'en écarter jamais ; que par cela seul toute contestation cesserait bientôt, et ferait place à la véritable croyance en même temps que nous serions rappelés à l'unité.

Le temps vient, ajoute le Sauveur: *et il est déjà venu, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car ce sont là les adorateurs que le Père cherche.* (*Ibid.*, 23.) Dans ce peu de mots, qui sont esprit et vie, Jésus-Christ fait trouver à la Samaritaine la règle immuable qui condamne ses passions déréglées et réprouve ses désordres. Vous vous rejetez, semble-t-il lui dire, sur la variété du culte et des opinions pour excuser votre conduite, mais vous ne pouvez douter que le vrai culte ne soit, avant toutes choses, celui de l'esprit et du cœur ; qu'il n'exige le rapport de vos penchants au vrai Dieu, une vie chaste et pure, et la réforme de vos mœurs.

Pressée par cette lumière si vive, la Samaritaine comprend la nécessité où elle est de se convertir ; mais la passion l'arrête, et quelle passion ? celle de toutes la plus commune, la plus funeste, et qui forme le plus grand obstacle au salut ; celle qui conduit le plus sûrement à l'aveuglement, à l'endurcissement, à l'impénitence, le vice secret de l'impureté. Elle cherche un nouveau prétexte pour se refuser à la grâce qui l'appelle, et pour remettre à un autre temps une réforme si pénible. *Je sais*, dit-elle, *que le Messie doit venir ; quand il sera venu il nous apprendra toutes choses.* (*Ibid.*, 25) ; c'est-à-dire, selon la pensée de cette femme, quand le Messie sera venu, je pourrai à loisir m'instruire sur de si grands intérêts, et il sera temps alors d'obéir à sa voix.

Eh bien ! âme infidèle et trop longtemps rebelle à la voix du Sauveur lui-même, admire sa bonté et cède à ses instances ; le moment de se rendre est arrivé. Ce Messie dont tu réclames les secours, c'est lui qui daigne t'instruire ; oui, *c'est moi-même qui vous parle*, dit Jésus-Christ, c'est moi qui suis le Messie : « *Ego sum qui loquor tecum.* (*Ibid.*, 26). »

A ces mots toute excuse s'évanouit, toute illusion cesse, la vérité brille de tout son éclat, la grâce triomphe, et la Samaritaine s'empresse à lui rendre hommage. Vous avez vu, mes frères, par quels degrés presque insensibles la grâce a triomphé. Vous avez vu quels obstacles on peut y opposer et nous y opposons tous les jours ; vous avez suivi la femme pécheresse dans ses combats, ses délais et ses prétextes pour ne pas se rendre ; vous avez suivi Jésus-Christ dans ses

efforts, ses progrès et sa victoire : voilà comment la grâce agit tous les jours sur vous-mêmes, comme les lumières deviennent de jour en jour plus pressantes et plus vives, comme les instances de la part de votre Dieu deviennent toujours plus fortes, plus sensibles ; comme les remords l'augmentent, comme les motifs de conversion, pris de vos dangers, de vos malheurs, de vos goûts dans la carrière du vice, de la patience du Sauveur à vous attendre, acquièrent sans cesse de nouveaux degrés de force et d'autorité. Jusqu'ici vous n'avez que trop éprouvé par votre faute, qu'on peut résister à la grâce, comme ces Juifs dont parlait saint Étienne, lorsqu'il dit : O hommes incirconcis de cœur, vous avez toujours résisté au Saint-Esprit ! Mais enfin, voici le Sauveur qui, dans notre évangile, se fait entendre aujourd'hui d'une manière plus pressante encore, et vous dit également, comme à la femme de Samarie : C'est moi qui vous parle : *Ego sum qui loquor tecum.*

Voudriez-vous encore être sourds à sa voix ? N'êtes-vous pas touchés de sa conduite à votre égard, et des opérations de sa grâce pour consommer le grand ouvrage de votre conversion et de votre salut ? Elle vous a prévenus, cette grâce, elle vous a attendus, elle a usé sans cesse de ménagements par rapport à vous ; après tous vos délais, vos excuses et votre résistance, il ne vous reste plus qu'à lui céder, comme la Samaritaine ; et dans la conduite de cette femme, malgré ses difficultés et ses combats, je vais vous montrer ce que vous devez faire pour correspondre à la grâce : c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Autant ferions-nous injure à la gloire du Très-Haut et à son souverain domaine sur sa créature, si nous méconnaissions la nécessité de sa grâce, sa distribution toute gratuite, son pouvoir, ses opérations secrètes, aimables et touchantes à l'égard de nos âmes, autant serait-il dangereux et funeste pour nous de nous reposer tellement sur la grâce, que nous crussions n'avoir rien à faire de notre côté pour l'obtenir ou pour en profiter. Tout excès en matière de morale est un vice ; toute extrémité en matière de dogmes est une erreur, et, de toutes les erreurs, les plus pernicieuses sont celles qui ten-

dent à détruire l'empire du Créateur ou à anéantir en nous la liberté. Dieu veut régner, mais sa gloire est de régner sur des êtres libres, et de les conduire conformément à la nature qu'il leur a donnée. L'homme moral veut être gouverné par la persuasion ou par l'autorité, mais jamais par la contrainte ; et la source de ses mérites comme de son bonheur, est de coopérer avec choix à l'action de Dieu sur lui, et non pas d'être forcé.

Ainsi Jésus-Christ nous dit-il : *Veillez et priez :* « *Vigilate et orate.* » (*Matth.*, XXVI, 41 ; *Marc.*, XIII, 34 ; XIV, 38.) Priez, parce que la grâce, toute puissante qu'elle est, ne fera rien, si vous ne travaillez pas avec elle. Aussi l'Apôtre a-t-il renfermé toute la théologie du chrétien sur la grâce, dans ces deux mots : *La grâce de Dieu avec moi :* « *Gratia Dei mecum.* » (I *Cor.*, XV, 10.) Aussi saint Augustin nous dit-il avec toute l'Église : Dieu qui vous a faits sans vous ne vous justifiera pas sans vous : *Qui fecit te sine te, non justificabit te sine te.* Théologie profonde et sublime, théologie simple et belle, que toutes les contestations sur la manière dont la grâce opère en nous; que tous ces systèmes injurieux que l'Apôtre a confondus d'avance par ce seul mot : O profondeur des dessseins de Dieu ! *O altitudo* (*Rom.*, XI, 93) ! que toutes ces vaines disputes nées de l'orgueil et de la curiosité, en nous égarant en mille sens contraires, ne font, hélas ! qu'obscurcir.

Revenons au principe, mes frères ; votre salut doit être un ouvrage commun entre Dieu et vous. Il faut que Dieu vous parle, mais il faut aussi que vous l'écoutiez parler ; il faut que Dieu vous prépare sa grâce, mais il faut aussi que vous la lui demandiez ; il faut que Dieu agisse en vous par sa grâce, mais il faut que vous lui cédiez sans restriction, sans réserve, et c'est là ce que nous apprend, dit-il, la Samaritaine par son exemple : malgré tous ses combats, ses excuses et sa résistance, elle prête cependant l'oreille à la grâce qui l'invite, elle la sollicite bientôt après par ses prières, elle cède enfin à ses instances, elle lui accorde enfin tout ce qu'elle peut exiger. Faites comme elle, et vous ne vous plaindrez plus que la grâce vous abandonne.

Le Sauveur commence avec la femme de Samarie l'entretien le plus intéressant ; il lui parle du don de Dieu, d'une

source d'eau vive, d'une eau qui jaillit jusque dans la vie éternelle. Ces objets, si relevés pour une femme tout occupée des objets terrestres, tout éprise jusqu'alors du fol amour des créatures, tout enivrée des faux plaisirs des sens, il les met à sa portée, il est vrai ; il excite en elle le désir de les connaître ; mais de son côté elle ne se refuse pas aux lumières qu'on lui donne ; elle prête une oreille attentive à la voix qui l'instruit et qui l'éclaire ; elle cherche pendant quelque temps, j'en conviens, à éluder ce qu'ils ont de force pour vaincre ses passions; elle conteste, elle se défend, mais elle ne ferme pas tout accès à la grâce qui s'insinue ; elle sait que celui qui lui parle en veut à sa conversion, elle l'écoute ; elle suspend les désirs déréglés de son cœur, et par cette attention qu'elle lui donne, elle semble n'attendre que des lumières plus vives pour se rendre.

Ici déjà, bien différents de la Samaritaine, voilà, mes frères, ce que vous refusez tous les jours à la grâce. Je vous ai montré comment elle vous parlait en mille manières, et vous ne daignez pas l'entendre, ou l'entendre du moins avec toute l'attention qu'elle demande ; vous ne cherchez pas seulement à vous distraire ; vous fuyez, par la dissipation la plus constante, ou vous étouffez à force d'agitation et de tumulte, cette voix intérieure qui vous sollicite. Ce sont par exemple des remords qui vous réveillent de l'assoupissement profond où vous êtes ; au dehors même ce sont des avis charitables qu'on vous donne ; ces remords vous troublent, vous inquiètent ; vous prenez le parti de vous étourdir et de les faire taire en multipliant vos infidélités ; ces avis vous importunent, et vous fermez la bouche à des amis tendres et sincères, pour ne l'ouvrir qu'à des flatteurs qui vous endorment sur le bord de l'abîme où vous allez tomber. Par ces secours intérieurs ou extérieurs de la grâce, c'est Dieu cependant qui vous parlait, et vous trouvez le funeste secret de le forcer au silence. Déjà peut-être il ne parle plus que rarement, que faiblement ; il ne parlera plus bientôt, si toutefois il parle encore. Affreux silence ! triste prélude de la réprobation, si par vos cris redoublés vous ne le forcez à le rompre !

Ah ! si vous connaissiez le don que vous méprisez : *Si scires donum Dei !* si vous daigniez observer que la moindre grâce est le prix du sang d'un Dieu fait homme ; que ce sang pré-

cieux, il l'a versé pour votre salut ; que la grâce la plus légère tient à une chaîne d'autres grâces nécessaires pour votre sanctification ; qu'un seul anneau de cette chaîne rompu peut suffire pour vous les faire perdre toutes et pour toujours ; si vous connaissiez le don de Dieu ; si vous vouliez bien faire attention que lui seul peut éteindre la soif qui vous dévore, amortir le feu de vos passions brûlantes, vous procurer la joie et la paix même ici-bas, et combler les désirs de votre cœur : *Non sitiet in æternum ;* si vous daigniez penser sérieusement que c'est un don fait pour vous conduire à la vie bienheureuse, à une éternité de bonheur : *Fons aquæ salientis in vitam æternam ;* si vous considériez enfin, qu'en le méprisant comme vous le faites, vous vous préparez, au contraire, un repentir et des maux éternels, sans doute mes frères, vous seriez plus dociles à la voix qui vous presse, vous ne vous borneriez pas seulement à l'écouter, vous gémiriez, vous prieriez comme la Samaritaine, pour qu'il plaise encore au Seigneur de vous rendre ce don qu'il vous a si souvent offert, et que vous avez tant de fois refusé.

La Samaritaine est frappée de l'excellence de ce don, que le Sauveur lui fait envisager comme le fruit de sa prière : *Si scires, petisses ab eo, et dedisset tibi.* Remplie du désir de le posséder, elle met en usage le moyen que Jésus-Christ lui présente pour l'obtenir ; elle demande, elle prie : *Domine, da mihi hanc aquam,* et c'est alors que la grâce devient en effet plus sensible et la lumière plus vive ; c'est alors que Jésus-Christ prépare cette femme à la connaissance de sa mission divine, et la force déjà, par les choses qu'il lui révèle, d'avouer qu'il est un prophète : *Domine, video quia propheta es tu.* Effet admirable de sa prière, qui, par une suite de conséquences liées étroitement l'une à l'autre, la conduit insensiblement à toutes les lumières, à toutes les grâces qui devaient opérer sa conversion, d'où l'on peut conclure avec un juste fondement, que si elle n'eût point demandé, si elle n'eût point prié, c'en était fait de son salut, la grâce s'éteignait en elle ; Jésus-Christ se taisait, et elle était perdue pour toujours.

Oh ! mes frères ! votre salut tient à un moyen si facile, et vous ne l'employez pas ! vous n'avez pas la grâce, dites-vous, et vous ne la demandez pas ! vous n'avez pas la grâce, je le

veux ; vous n'avez pas encore cette grâce vive et pénétrante qui doit dissiper tous nos vains prétextes, comme la parole de Jésus-Christ dissipa enfin ceux qu'opposait la Samaritaine ; vous n'avez pas cette grâce forte et puissante qui doit triompher d'une habitude aussi invétérée qu'est la vôtre ; vous n'avez pas cette grâce douce et facile qui doit vous rendre aimable le joug de la pénitence, et vous faire courir avec ardeur dans les voies de la justice. Mais vous avez au moins celle de la prière, qui conduit à toutes les autres ; c'est là cette grâce, la première de toutes, que dans les saintes Écritures Dieu vous presse de mettre en usage ; cette grâce qu'il ne vous refuse pas, puisqu'elle est absolument nécessaire au salut, et qu'il ne rend le salut impossible à personne. Priez donc si vous ne vous sentez pas attirés ; priez, dit saint Augustin, pour que la grâce vous attire : *Non traheris, ora ut traharis ;* priez, mais priez vivement, priez ardemment, priez constamment ; plus votre besoin est grand, plus votre misère est grande, plus le danger est imminent, plus l'intérêt est pressant, plus aussi vous devez gémir sans cesse, et sans cesse réitérer vos instances. Dieu vous a pressés longtemps, et vous lui avez résisté, il est bien juste que vous le pressiez à votre tour ; c'est ici surtout que, comme le dit saint Grégoire, Dieu non-seulement veut être prié, mais veut être contraint, veut être vaincu par notre importunité.

En se disposant à couronner votre persévérance dans la prière, il ne le fera cependant qu'autant que de votre côté vous vous disposerez à correspondre à sa grâce, en lui cédant. La Samaritaine ne se contente pas de la lui demander : d'abord elle combat, elle résiste ; mais enfin elle se combat elle-même, et cède à Dieu la victoire. Quand Jésus-Christ lui parle de ses désordres les plus cachés, elle ne pense point à couvrir à ses yeux sa confusion par le désaveu ou par la fuite. En le reconnaissant pour un homme éclairé d'en haut, elle reconnaît son crime, elle prend pour l'avouer ce caractère de sincérité et de candeur, qui est la première disposition à la pénitence et le premier acte de correspondance à la grâce. Elle cherche des excuses à sa passion et à ses délais ; mais on voit en même temps qu'elle cherche à s'éclairer et à s'instruire. A peine a-t-elle entendu cette parole décisive, et qui confond tout prétexte : c'est moi qui suis le Messie,

qu'elle se rend et cède au même instant; en sorte qu'on peut dire que si la grâce la suit par degré au milieu de sa résistance, par degré elle en fait assez pour répondre enfin à la grâce.

Est-ce ainsi que vous en usez, mes frères? ménagez-vous les moindres faveurs de votre Dieu? y répondez-vous? y cédez-vous? commencez-vous par vous avouer à vous-mêmes le triste et dangereux état où vous êtes? avez-vous surtout assez de candeur et de sincérité pour l'avouer à un guide sûr et plein de sagesse, qui sonde les plaies de votre cœur, afin de les guérir? Si, par un reste de faiblesse, comme la Samaritaine, vous opposez des excuses et des prétextes, avez-vous du moins assez de franchise et de droiture pour vous rendre bientôt après à la vérité qui vous éclaire? et lorsqu'enfin elle brille de tout son éclat, lui faites-vous le sacrifice qu'elle exige? Non, mes frères, non, cette vérité, cette grâce, vous les retenez captives au fond de votre cœur; vous multipliez les infidélités, lors même que Dieu multiplie les instances et les remords ; vous restez dans l'inaction, lorsque Dieu veut agir en vous et avec vous. Sous prétexte que vous ne vous sentez pas une grâce assez forte, vous ne faites rien pour l'augmenter. Nulle pratique de renoncement, nulle vigilance sur vous-mêmes, nulle fuite des occasions, nul retranchement des choses dangereuses ou superflues, nul acte de pénitence; mais au contraire, délais sur délais, infidélités sur infidélités, crimes sur crimes ; et avec cela vous voulez que la grâce triomphe, c'est-à-dire, vous voulez que Dieu vous nécessite au bien malgré vous, qu'il change en votre faveur tout le plan de sa sagesse ; et, dans la distribution de ses dons, qu'il accorde des grâces toutes puissantes et privilégiées à votre résistance. En vérité, mes frères, quelle idée vous faites-vous de votre Dieu et de ses desseins sur nous? Eh ! dans la conduite ordinaire de la vie, est-ce ainsi que vous vous comportez? si votre sort dépend d'un homme puissant, ne ménagez-vous pas avec soin la moindre de ses faveurs ? n'êtes-vous pas dociles au moindre signe de sa volonté? quelque bienfaisance que vous lui supposiez, ne cherchez-vous pas à l'entretenir par votre soumission et votre fidélité? Est-ce donc parce que Dieu est un plus grand maître, un plus digne maître, un maître plus juste et plus

clairvoyant ; est-ce parce que ses faveurs et ses dons ont infiniment plus de prix, que vous vous croirez libres d'en mésuser, de n'y répondre que quand il vous plaira, que comme il vous plaira, que dans l'extrémité de la maladie, par exemple, et à la mort, c'est-à-dire lorsqu'il n'y aura plus de grâces, et que Dieu vous aura condamnés à mourir dans votre péché ?

Ah ! soyez plus chrétiens et plus raisonnables ; cédez, mes frères, tandis qu'il en est temps encore ; mais surtout cédez comme la Samaritaine, sans restrictions, sans ménagements, sans réserve. Vous voyez comme elle accorde tout à la grâce ; son esprit, jusque-là curieux et vain, indocile et rebelle, rempli d'incertitudes ou de préjugés, qu'il prenait pour force d'esprit et pour sagesse, dépose ses doutes, abjure ses erreurs, soumet toutes ses lumières, et n'a plus d'autre foi que celle qu'elle reçoit du Messie. Son cœur, jusque-là en proie aux passions les plus honteuses et les plus déréglées, oublie ses malheureux penchants, se déprend des objets qui l'ont séduit, se remplit de l'amour le plus fervent et le plus généreux pour l'Homme-Dieu qui a daigné l'instruire, et conçoit le zèle le plus ardent et le plus empressé pour sa gloire ; elle laisse tout autre soin, elle perd de vue tout autre objet, elle se refuse même aux douceurs qu'elle éprouve dans un entretien si familier avec Jésus-Christ, pour aller partout raconter les merveilles qu'il vient d'opérer en sa faveur ; elle ne peut lui rendre hommage qu'en publiant sa honte ; n'importe, elle donnera au triomphe du Sauveur tout l'éclat qu'elle peut lui donner ; elle sent que c'est là ce que la grâce exige d'elle, qu'elle ne peut rendre sa conversion stable qu'en la rendant sensible et publique, qu'elle ne peut réparer ses infidélités que par l'humiliant aveu de ses faiblesses, et marquer comme elle doit sa reconnaissance, qu'en attachant, s'il se peut, tous ses concitoyens à son libérateur. *Venez*, dit-elle, *venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait*, qui m'a dévoilé mon propre cœur, qui m'a éclairé sur mes égarements les plus cachés, et n'est-ce donc pas là la charité ? *Venite, et videte hominem.* (*Joan.*, IV, 29.) On s'empresse, on vole sur ses pas. Attiré par elle, soutenu par son exemple, convaincu par ses propres lumières, on s'écrie : Nous l'avons vu, nous l'avons entendu comme elle ; vous et nous savons qu'il est

le Sauveur du monde : *Quia hic est vere Salvator mundi.* (*Ibid.*, 42.)

Voilà, mes frères, ce que la conversion de la Samaritaine opère en elle-même et dans tous ceux qui l'environnent ; et pourquoi ? parce que, donnant tout à la grâce, elle n'a point connu les vains ménagements, les exceptions et les réserves d'une âme lâche et pusillanime. La grâce ne demande pas toujours de nous autant qu'elle a exigé de la femme pécheresse de notre évangile ; ce n'est souvent même, dans le principe, que la fuite d'une occasion, que l'éloignement d'un objet dangereux, que la cessation d'un commerce trop tendre, d'une liaison trop intime, que le retranchement d'une vaine satisfaction, que le renoncement à des vanités puériles, à des modes bizarres, à un certain goût de parures, à des lectures ou des spectacles ; quoi qu'il en soit, et quelque sacrifice qu'elle exige, c'est à cela que tient la réalité, la stabilité de notre conversion, la consommation du grand ouvrage de notre salut ; c'est à cela que tient notre bonheur ou notre malheur éternel. O mes frères ! voudriez-vous, par l'injustice et l'opiniâtreté de vos refus, vous exposer à d'éternels regrets, en craignant d'en trop faire, que la grâce n'en exige trop de vous, qu'elle ne vous conduise trop loin, si vous ne mettez aucune réserve à votre fidélité ? voulez-vous vous perdre vous-mêmes pour n'en avoir pas fait assez ? et dites-moi, que ferez-vous jamais par votre correspondance, qui ait la moindre proportion avec ce que la grâce a fait jusqu'ici pour vous ? et que peut-elle vous demander qui ne soit pour votre repos, votre bonheur dans le temps et votre parfait bonheur dans l'éternité, que je vous souhaite ?

HOMÉLIE

Sur la Samaritaine

PAR LE R. P. VENTURA.

Attingit a fine usque ad finem, et disponit omnia suaviter.
Il arrive à ses fins avec force; il arrange tout avec suavité. (*Sap.* VIII)

C'est quelque chose de vraiment admirable que le style des Livres saints. Voilà, dans les deux mots que je viens de citer, révélé au monde, avec la plus grande simplicité, mais avec une élégance, un charme tout particulier, le prodige de l'action immédiate de Dieu sur l'homme, le profond et incompréhensible mystère de la grâce.

D'après ces naïves et en même temps sublimes paroles, l'homme, dans ses rapports avec l'homme, s'il fait usage de la force, exclut, chasse l'amour ; s'il s'appuie sur l'amour, il n'obtient pas les conquêtes rapides et éclatantes de la force ; il n'y a que Dieu qui, en agissant sur l'homme, l'entraîne d'un bout à l'autre du monde moral, de la chair à l'esprit, de la terre au ciel, de l'erreur à la vérité, du vice à la vertu, mais sans lui faire la moindre violence. Il n'y a que Dieu qui sache unir ensemble, concilier dans une harmonie parfaite des choses aussi contradictoires qu'amour et force, conquête et liberté : *Attingens a fine usque ad finem fortiter, et disponens omnia suaviter.*

La seule action divine promène donc l'homme comme elle veut, où elle veut, sans porter atteinte à son libre arbitre ; opère en lui, et lui laisse tout le mérité de ses œuvres ; obtient tout de lui, ne paraissant lui rien refuser ; lui fait aimer le devoir, en semblant seconder ses inclinations ; l'attire, en lui cèdant ; le domine, en paraissant condescendre à ses volontés; et s'en rend maîtresse, tout en ayant l'air de lui obéir.

O domination précieuse, qui fait de l'homme le prisonnier de Dieu ! O esclavage inestimable ! dont les chaînes apportent la liberté, et dans lequel servir c'est régner, la sujétion est gloire, l'obéissance est félicité ! Car amour et force s'y com-

binent si bien que ni l'amour n'affaiblit le moins du monde l'efficacité de la force, ni la force n'atténue en rien les charmes, les douceurs de l'amour ; mais un amour puissant et une puissance amoureuse, une suavité forte et une force suave, attirent tout, dominent tout, et triomphent de tout: *Attingens a fine usque ad finem fortiter, et disponens omnia suaviter.*

C'est là, mes frères, le mystère de la grâce, que l'incrédulité nie, parce qu'elle ne le connaît pas ; que l'hérésie blasphème, parce qu'elle le connaît mal ; et que le catholicisme seul croit, aime et honore, parce que l'Église, qui en a le dépôt et en entend le secret, le lui présente dans tous les charmes de sa beauté, aussi bien que dans toute la splendeur de sa vérité.

Ne me demandez pas : Qu'est-ce que la grâce ? Je ne saurais vous le dire. L'attrait triomphant, la délectation victorieuse, ce sont des mots qui en disent quelque chose sans en expliquer rien. C'est un mystère et un grand mystère, autant insaisissable par la raison humaine que le Dieu qui en est l'auteur. Mais c'est un mystère que ce même Dieu, nous l'ayant fait voir en action dans la conversion de la Samaritaine, nous a fait connaître : nous ayant appris comment il opère sur le cœur de l'homme, comment il parvient aux conquêtes de la force, en ne faisant usage d'autres armes que de celles de la douceur, de la suavité et de l'amour : *Attingens a fine usque ad finem fortiter, et disponens omnia suaviter.* Étudions-la donc cette belle et importante doctrine de la foi catholique dans le délicat et magnifique tableau que nous en a tracé l'Évangiliste de l'amour. Voyons y comment Jésus a, par sa grâce, converti, sanctifié, couronné cette femme perdue de Samarie ; et apprenons-y à correspondre à la même grâce, pour en obtenir les mêmes effets et les mêmes récompenses. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Action de la grâce dans la conversion de la femme de Samarie.

En abordant ce beau et magnifique prodige de la bonté de notre divin Sauveur, on ne peut s'empêcher de se demander pourquoi l'Évangéliste en a commencé le récit par nous apprendre que ce fait est arrivé en Samarie, aux environs de la ville nommée Sichar, près des champs que, dix-huit siè-

cles avant, Jacob avait donnés à son fils Joseph ; qu'il y avait là un puits appelé le puits de Jacob; que Jésus, fatigué de la route, s'assit sur les bords de ce puits, et que c'était la sixième heure du jour, c'est-à-dire midi : *Venit in civitatem Samariæ quæ dicitur Sichar juxta prædium quod dedit Jacob filio. Erat autem ibi fons Jacob. Jesus ergo, fatigatus ex itinere, sedebat sic supra fontem. Hora erat qua si sexta* (*Joan.*, V. 5 et 6). Quel besoin y avait-il d'indiquer toutes ces circonstances ? Ah ! dit saint Augustin, si ces circonstances ne sont pas d'un grand intérêt pour l'intégrité de l'histoire, elles sont de dernière importance pour l'intelligence et l'unité du mystère ; et, en voyant le soin que prend saint Jean de les enregistrer, nous devons comprendre qu'il s'agit ici d'un grand événement ; nous devons donc y faire une attention sérieuse, et chercher, à les comprendre (1).

D'abord, tous les prophètes et l'archange Gabriel lui-même, en annonçant la naissance du Messie, avaient dit QU'IL RÉGNERAIT A JAMAIS DANS LA MAISON DE JACOB : *Et regnabit in domo Jacob in æternum* (Luc,) (1); c'est-à-dire, d'après les interprètes et les Pères, DANS L'ÉGLISE qui, formée par Jésus et ses Apôtres, tous juifs d'origine et par cela même descendants de Jacob, est la vraie maison de Jacob, que le vrai Jacob, Dieu Père a donné au vrai Joseph, à Jésus-Christ ; et où le Fils de Dieu, en commençant à régner pendant qu'elle est sur cette terre, régnera toujours après qu'elle se sera réunie dans le ciel. En nous disant donc que la conversion de la Samaritaine est arrivée dans la terre que Jacob avait léguée à Joseph, et que dans cette terre il y avait une fontaine près de laquelle s'assit le Seigneur, l'Évangéliste a voulu nous avertir que les conversions véritables ne s'opèrent que dans l'Église que le divin Père a donné en héritage à Jésus-Christ, son Fils ; que la fontaine de toute grâce ne se retrouve que dans l'Église, où s'est assis, s'est établi Jésus-Christ, ayant dit lui-même : Voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles : *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ab consummationem sæculi* (*Matth.*, XXVIII) ; et enfin, qu'il faut venir chercher la grâce dans l'Église, et que c'est par l'Église qu'elle se répand par tout le monde. En second

(1) Hæc omnia innuunt aliquid ; attentos nos faciunt ; et ut pulsemus hortantur (Tractat., XV, *in Joan.*).

lieu, les Samaritains étaient eux aussi, Hébreux d'origine. C'étaient les peuples des dix tribus, qui, par la révolution que fit Jéroboam, au temps de Roboam, fils de Salomon, s'était détachées du peuple de Dieu ; mais qui en se détachant de la Synagogue et de Jérusalem, avaient fini par altérer, par perdre les vrais traditions juives, et par tomber dans la superstition et l'idolâtrie, comme les protestants de nos jours, en se détachant de l'Église catholique de Rome, ont, peu à peu ; altéré, perdu les vrais traditions chrétiennes et sont tombés en grande partie dans le rationalisme et l'incrédulité.

Par cette particularité, que la fontaine de Jacob était tout près de la ville de Sichar, capitale de la Samarie, l'Évangéliste a donc voulu nous rappeler, dit Théophylacte, que comme la fontaine et les champs de Jacob, que les patriarches avaient achetés par leur foi, avaient été enlevés aux Juifs et étaient restés au pouvoir des Samaritains, de même le royaume de Dieu ou la vraie Église, avec la fontaine de la grâce, qui ne se trouve que chez elle, seraient, un jour, passés des Juifs aux Gentils (1).

Il est à remarquer aussi que les Samaritains, Hébreux ou Israélites, eux aussi par la race, mais idolâtres déjà par la religion, représentaient à eux seuls les grandes divisions d'israélites et de païens dans lesquelles était partagé alors le genre humain. En nous apprenant donc que le prodige s'est opéré à Samarie, saint Jean a voulu nous avertir que la grâce, qui fortifie les vrais croyants, sert à éclairer aussi les infidèles, qu'elle est le remède pour les maladies de toute l'humanité, et qu'elle s'offre et se donne à tout le monde.

La Samaritaine pourtant, étrangère au peuple juif, venant d'une ville schismatique et idolâtre se convertir à Jésus-Christ, a été, dit saint Augustin, le type, la figure de la vraie Église, qui n'avait pas été justifiée encore, mais qui n'allait pas tarder à l'être, venant des Gentils étrangers aux Juifs (2).

On ne peut pas dire de Celui qui est partout qu'il va en

(1) Ex commemoratione fontis et prædii edocemur quod ea, quæ patriarchæ propter fidem adepti sunt, Judæ propter impietatem perdiderunt; et eorum loco gentibus tradita sunt. Quare nihil novi nunc accidit quod Gentiles pro Judæis regnum cœlorum consecuti sint (*Expos.*).

(2) Hæc mulier est forma Ecclesiæ, non justificata, sed justificans, quæ ventura erat de gentibus, et alieno a genere Judæorum (*Loc. cit.*).

quelque lieu que ce soit. Or, Jésus-Christ, en tant que Fils de Dieu et Dieu lui-même, était partout. Lorsqu'on dit donc qu'il a voyagé, cela ne peut s'entendre, dit saint Augustin, que par rapport à sa qualité d'homme et à sa chair visible, par laquelle il est venu visiblement jusqu'à nous. Le voyage de Jésus-Christ ne signifie donc que sa vie mortelle dans l'humanité qu'il a prise de nous ; et Jésus-Christ qui, fatigué de sa route, vers la sixième heure, s'assied pour prendre du repos, n'indique que Jésus-Christ devant, à la fin de sa carrière mortelle et par la faiblesse de son humanité, se reposer à la sixième heure, en mourant sur la croix (1).

Oh ! que ce mystère est beau et touchant ! Si Jésus-Christ ne se lasse pas, ne se fatigue pas, ne s'assied pas près de la source de l'eau, vers la sixième heure, cette eau n'a pas d'efficacité et la Samaritaine ne se convertit pas. Et qu'est-ce que cela signifie, si ce n'est que la suavité et la force de la grâce du Sauveur, l'efficacité de ses sacrements ne résultent que de sa lassitude, de sa vie laborieuse, humble, pénitente, et de sa douloureuse Passion, aussi bien que du repos de sa mort sur la croix, qui a été la source intarrissable de tout mérite, de toute grâce, de toute conversion, de tout salut ? C'est au pied de cette croix, c'est des plaies cruelles de Jésus crucifié que jaillirent ces pieuses fontaines du Sauveur auxquelles, selon la prédiction des prophètes, toutes les nations, figurées par la Samaritaine, devaient venir, pleines de joie, puiser les eaux mystérieuses de leur salut : *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris* (*Isa.*, XII).

Jésus-Christ, dit encore saint Augustin, est fort et faible en même temps. Il est fort, parce qu'il est le Verbe de Dieu ; il est faible, parce que ce Verbe de Dieu s'est fait homme. La lassitude de Dieu nous a créés, son infirmité nous a rachetés. C'est par la force de sa parole qu'il a créé le monde et a fait que ce qui n'était pas fût ; et c'est par les souffrances endurées dans son humanité qu'il a restauré le monde et a fait que ce qui était n'allât pas en perdition (2). O lassitude pré-

(1) Qui enim ubique est, quo it ? Nisi quia non veniret ad nos, nisi foram visibilis carnis assumeret. Iter ipsius nihil aliud est nisi caro pro nobis assumpta, et fatigatus ex itinere, nihil aliud est nisi fatigatus in carne.

(2) Invenies Jesum fortem et infirmum. Fortem, quia Verbum Dei ;

cieuse ! dit encore saint Augustin. Nous devons à cette lassitude notre fermeté. Si elle nous abandonne, nous devenons faibles; si elle est en nous et avec nous, nous devenons forts (1).

En Jésus-Christ, notre force est sortie de sa faiblesse, aussi bien que notre repos de son labeur, notre joie de ses pleurs, notre gloire de son opprobre, notre guérison de ses plaies, notre vie de sa mort !

Voyez, donc, mes frères, combien est admirable l'économie de l'Écriture sainte. Puisqu'il s'agit, dans cette histoire de la Samaritaine, de l'action de la grâce sur les âmes, le Saint-Esprit a commencé par nous indiquer : 1° la source de cette grâce, dans la lassitude et la mort de notre divin Sauveur; 2° le lieu où la grâce se trouve dans la vraie Église; 3° enfin, les personnes auxquelles la grâce est gratuitement offerte : à tous les peuples, même Gentils et étrangers au peuple de Dieu, en un mot, à tout le monde. Ce sont les caractères généraux, les qualités essentielles de la grâce. Hâtons-nous de voir son action forte et suave en même temps sur l'âme humaine.

A peine Jésus-Christ, comme un homme fatigué d'une longue course, s'était assis près de la fontaine de Jacob, que voilà une femme qui, sortant de la ville voisine, de la schismatique Sichar, vient puiser de l'eau à cette fontaine : *Venit mulier de Samaria haurire aquam* (v, 7.)

Voulez-vous savoir son nom? Elle s'appelle Photine. Voulez-vous savoir son état? elle est veuve. Voulez-vous savoir sa vie? elle est une courtisane. Et le moyen de s'y tromper, rien qu'en la voyant, au front hautain, à l'œil invérécond, à la contenance dégagée, à la mise coquette ! Ames pures et honnêtes, n'ayez pas répugnance de la regarder un instant, puisque le Dieu de la pureté et de l'innocence ne dédaigne pas d'arrêter sur elle le regard de sa miséricorde et de converser avec elle.

Il était là, seul, ce divin Sauveur, car ses disciples étaient

infirmum, quia Verbum caro factum est. Fortitudo Christi te creavit; infirmatas Christi te recreavit. Fortis, fecit ut esset quod non erat ; infirmus, fecit ut quod erat non periret (*Loc. cit.*).

(1) Non frustra fatigatur per quem fatigati recreantur. Quo deserente fatigamur ; quo præsente firmamur.

allés dans la ville acheter de quoi manger : *Discipuli enim ejus abierant in civitatem, ut cibum emerent* (v,8) ; et la femme de Samarie, ayant puisé son eau, s'en allait sans daigner le regarder, sans se douter de la grâce qu'elle évite, ni du bonheur qui l'attend. Mais Jésus l'arrête dans son chemin, en lui disant : « Femme, j'ai soif, donne-moi à boire ; *Dicit ei Jesus : Da mihi bibere* (*Ibid.*). »

A cette demande inattendue de Jésus-Christ, Photine répondit avec un ton d'impatience et de surprise en disant : « Comment, vous qui êtes Juif, me demandez-vous à boire, à moi qui suis une femme Samaritaine ? Vous devriez vous rappeler qu'il n'y a rien de commun entre les Samaritains et les Juifs : *Dicit ergo ei mulier illa Samaritana : Quomodo tu, Judæus, cum sis, bibere a me poscis, quæ sum mulier Samaritana* (V, 9) ? » En effet, après le schisme dont je viens de parler, il existait un divorce si complet, une haine si profonde entre les Samaritains et les Juifs que, comme le remarque l'évangéliste, il n'y avait entre eux aucune espèce de commerce : *Non enim coiituntur Judæi Samaritanis* (*Ibid.*), et qu'ils auraient cru commettre un sacrilége en se servant seulement les uns de la vaisselle des autres. Mais le Fils de Dieu, en se montrant prêt à boire à la cruche de la Samaritaine, nous a appris que, dès ce moment, il abolissait toutes les inimitiés, tous les scrupules superstitieux qui divisaient les peuples d'origine, de langage, et de mœurs différents ; qu'il aurait établi entre eux une fraternité véritable, qu'il les aurait tous réunis en un seul peuple, en une seule famille, s'assayant à la même table et buvant au même calice de l'Eucharistie, auquel il aurait bu lui-même le premier.

Mais est-ce que la fontaine pouvait jamais avoir soif ? Jésus-Christ demandant à boire est donc, dit saint Ambroise, Jésus-Christ demandant à boire non pas de la boisson de l'homme, mais de son salut ; est Jésus-Christ désirant non pas l'eau elle-même, mais la rédemption du genre humain (1).

Saint Augustin a dit aussi : Cette soif du Sauveur est moins la soif de sa langue que la soif de son cœur. Il ne cherche point l'eau de la Samaritaine, mais sa foi ; car cet aima-

(1) Non poterat fons sitire. Sitiebat plane non potum hominum, sed salutem; non aquam mundi, sed redemptionem generis humani (*Serm.*33).

Sauveur a soif de la foi de tous les hommes, pour qui il a répandu tout son sang (1). Cette demande de Jésus-Christ : « Femme, donne-moi à boire », n'est donc, ajoute saint Augustin, que la divine Vérité, s'offrant la première à l'homme qui ne pense pas à elle, qui ne la cherche pas (2). C'est la grâce première, la grâce tout à fait gratuite, la grâce de la vocation première, grâce produisant les prémices de la foi, et ne dépendant pas, comme l'enseigne la théologie catholique, du mérite de la prière. C'est la grâce allant la première à la recherche de l'homme, faisant les premiers pas, appelant l'homme, courant après lui pour l'arrêter dans sa marche, sur la voie de la perdition ; sans quoi, dit saint Bernard, l'homme ne chercherait jamais Dieu, ne penserait jamais à Dieu (3).

Mais cette grâce est tout à fait gratuite dans son principe, et indépendante de tout mérite, de toute prière de l'homme ; autrement, comme raisonne saint Paul, la grâce ne serait pas la grâce : *Si autem gratia, jam non ex operibus ; alioquin gratia jam non est gratia* (*Rom.*, XI) ; mais cette grâce, dis-je, que Dieu ne refuse à personne, cette grâce tout à fait gratuite dans son principe, est aussi douce dans son action que puissante dans ses résultats : *Attingens a fine usque ad finem fortiter, et disponens omnia suaviter*. Elle prend toutes les formes, dit l'apôtre saint Pierre, parle tous les langages, se plie à tous les goûts de l'homme pour triompher de lui sans lui faire violence : *Multiformis gratia Dei* (*I Pet.*, IV). Elle choisit, ajoute saint Augustin, les voies les plus faciles, les côtés les plus faibles du cœur pour y pénétrer (4).

C'est pour cela, dit lui aussi, saint Cyrille, que, comme pour convertir les Mages, qui étaient des astronomes, la grâce se choisit une étoile, comme pour appeler Pierre et André, qui étaient des pêcheurs, la grâce se servît de la pêche miraculeuse ; de même, aujourd'hui, puisque la Samaritaine

(1) Sitiebat Jesus mulieris fidem : eorum enim sitit fidem pro quibus fudit sanguinem (*Loc. cit.*).

(2) Est bonus Deus qui ultro se offert non quærenti.

(3) Noverit anima se præventam ; nisi quæsita non quæreret ; nisi vocata reverteretur.

(4) Vocat quomodo scit congruere.

était venue chercher de l'eau, la grâce prend de l'eau même occasion d'entamer avec elle l'entretien qui doit la convertir (1). Car, sachez-le bien, mes frères, que ce n'est que l'homme qui exploite l'homme, qui asservit l'homme, qui dégrade, qui méprise, qui tue l'homme, qui veut se faire heureux par le malheur de l'homme; mais le Dieu créateur de l'homme, le Dieu maître véritable de l'homme, respecte l'homme, honore l'homme, aime l'homme, caresse l'homme, sa créature bien-aimée et son image; et, selon l'admirable expression des Livres Saints, il traite l'homme avec la plus grande révérence: *Cum magna reverentia disponis nos* (*Sap.* XII). Ce n'est donc pas par la violence que la grâce nous attire, mais par la douceur : *Disponens omnia suaviter ;* tout comme le père, dit saint Augustin, attire à lui son petit enfant en lui offrant des noix, tout comme le berger se fait suivre par sa brebis en lui montrant une poignée d'herbe (2).

Mais la parole dure et presque insolente par laquelle Photine répond à la première parole si douce que lui adresse le Sauveur, que signifie-t-elle ? si ce n'est le premier mouvement d'impatience avec lequel l'homme, en l'entendant, cherche à étouffer la voix de la grâce, venant le troubler par le remords, dans le sommeil funeste, dans la paix menteuse de son péché. Mais la grâce, si mal accueillie par l'homme, repoussée par l'homme, ne se tait pas, ne cesse pas de le supplier, de l'appeler par de nouveaux cris, ne cesse pas de frapper par de nouveaux coups à la porte de son cœur. Et c'est pour nous apprendre d'une manière sensible cette longanimité patiente de sa grâce, appelant toujours l'âme infidèle et ingrate, que Jésus-Christ, loin de montrer le moindre ressentiment du vilain trait de Photine, refusant de le désaltérer et lui tournant le dos : Femme, lui dit-il, avec le même ton d'une inaltérable bonté, oh ! si tu connaissais le don que Dieu t'offre dans ce moment ; oh ! si tu savais qui est celui qui te demande à boire, non-seulement tu ne lui refuserais pas quelques gouttes de ton eau, mais tu lui demanderais peut-être de la sienne ; et il te donnerait cette eau à lui, qui est toujours toute vive : *Si scires donum Dei, et quis est*

(1) Ab ipsa re quam mulier faciebat, facto collocutionis initio (*Expos.*).
(2) Puero ostendis nuces, et trahis, ramum viridem ostendis ovi, et trahis.

qui dicit tibi : Da mihi bibere ! tu forsitan petisses ab eo, et dedisset tibi aquam vivam (v. 10).

Quelle douceur, quel charme, quelle amabilité, dit saint Augustin, ne recèlent pas ces paroles (1) ! Mais en disant : « Si tu connaissais le nom de Dieu, » Jésus-Christ, ajoute saint Cyrille, se révèle Dieu lui-même. Car ce n'est que Dieu qui peut conférer l'eau de Dieu, la grâce de Dieu, le don de Dieu par excellence (2) ; mais un Dieu plein d'amour et de miséricorde, une grâce pleine de suavité : *Disponens omnia suaviter ;* ce qui ne l'empêche pas, cette grâce, de déployer une force qui lui assure son triomphe : *Attingens a fine usque ad finem fortiter.*

Photine commence, en effet, à se sentir changée en une nouvelle femme. Elle rabat de sa légéreté et de sa hauteur, abaisse les yeux, prend la contenance de la modestie et de la pudeur ; et celle qui, il y a un instant, paraissait dédaigner le Sauveur comme un odieux juif, la voici le reconnaissant comme un Maître miséricordieux, comme un Seigneur à qui elle est prête à obéir. Car, d'un ton d'humilité et de respect : « Seigneur, lui dit-elle, expliquez-moi encore mieux votre parole. » Comment pourriez-vous me donner de votre eau vive ? où la tenez-vous cachée ? Le puits est trop profond, et vous n'avez pas avec quoi puiser : *Domine, neque in quo haurias habes, et puteus altus est ; unde ergo habes aquam vivam* (v. 11) ? Seriez-vous par hasard un personnage plus grand et plus puissant que notre père Jacob ? Pourriez-vous improviser ici une autre fontaine meilleure que celle-ci, qu'il nous a laissée, et où il a bu lui-même, et ses enfants et ses troupeaux ? *Numquid tu major es patre nostro Jacob, qui dedit nobis puteum, et ipse ex eo bibit, et filii ejus et pecora ejus* (v. 12) ?

O Dieu, grand et puissant autant que vous êtes miséricordieux ! Oh ! que l'action de votre grâce est forte et suave en même temps ! Voici l'aurore du soleil de la vérité commençant à poindre pour la Samaritaine ! Une idée confuse de la divinité de Jésus-Christ rayonne déjà dans son esprit ; une étincelle de l'amour divin s'allume déjà dans cette âme glacée par le froid de la volupté. Son cœur commence déjà à de-

(1) Quid ista hortatione suavius ! Quid benignius !
(2) Deum se ostendit ; nemo potest enim Dei donum largiri, nisi Deus.

viner le cœur de Jésus ; il entend ses voix secrètes, et il y répond. Photine trouve de l'attrait dans la conversation du Seigneur ; elle cherche à la prolonger ; elle lui propose des doutes ; elle veut être instruite. Eh bien ! le Seigneur l'instruit en effet, car il ne demande pas mieux que de se faire connaître par les esprits qui le cherchent, que de se donner aux cœurs qui le désirent. « Écoute donc ceci, dit-il à la Samaritaine : Quiconque boit de l'eau de ce puits-ci aura encore soif : *Omnis qui bibet ex aqua hac, sitiet iterum* (v. 13). » Ce qui est très-vrai, dit saint Augustin, par rapport à l'eau naturelle et par rapport à l'eau allégorique dont l'eau naturelle est la figure (1).

L'eau dans le puits, ajoute ce grand docteur, signifie la volupté charnelle cachée dans les profondeurs ténébreuses du cœur, et qu'on puise au moyen de la convoitise ; car c'est par la convoitise qu'on est poussé à la volupté. Mais, hélas! il n'est que trop vrai que, comme en buvant, même en abondance, de l'eau matérielle, on n'est satisfait que pendant quelques heures, et la soif revient toujours ; de même, après que l'homme s'est désaltéré, jusqu'au dégoût, dans les jouissances charnelles, il en éprouve une soif plus ardente qu'auparavant, la volupté ne disant jamais : C'est assez (2) ! Au sens figuratif donc, aussi bien qu'au sens littéral, rien n'est plus vrai que cette parole du Seigneur : « Quiconque boit de cette eau a encore soif : *Omnis qui bibit ex aqua hac, sitiet iterum.* »

Mais il n'en est pas de même, dit encore à la Samaritaine le divin Sauveur, il n'en est pas de même de l'eau que je t'offre, et que moi seul puis donner. Celui qui boira de cette eau à moi, de cette eau d'une qualité toute particulière, n'aura jamais soif : *Qui autem biberit ex aqua, quam ego dabo ei, non sitiet in æternum* (v. 13). Cette eau mystérieuse que je donne, forme, en celui qui en boit, une fontaine dont le jet s'élève jusqu'à la vie éternelle : *Sed aqua, quam ego dabo ei,*

(1) Quod verum est et de sensibilli aqua, et de aqua quam illa significat.

(2) Aqua in puteo est sæcularis voluptas in tenebrosa profunditate. Hic eam hauriunt homines, hydria cupiditatum. Nam qui non præmiserit cupiditatem, non pervenit ad voluptatem. Cum autem ad eam pervenerit, numquid non sitiet iterum ?

fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam (v. 14). Or, quelle est cette eau miraculeuse à laquelle le Seigneur fait allusion par ces paroles? Il nous l'a dit lui-même. Rappelons-nous qu'un jour ce divin Sauveur, s'étant placé debout au milieu du temple de Jérusalem, se mit à crier, en disant : « Quiconque a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Qui croit en moi verra, comme dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive coulant de son sein : *Clamavit dicens : Si quis sitit, veniat ad me, et bibat. Qui credit in me, sicut dicit Scriptura, flumina aquæ vivæ fluent de ventre ejus* (*Joan.*, VII, 37, 38). Et saint Jean, l'interprète le plus éclairé et le plus fidèle des mystères de l'amour de Dieu, en nous rapportant cette exclamation amoureuse de Jésus-Christ, y a ajouté ce commentaire : « Par ces paroles, Jésus a voulu signifier l'abondance du Saint-Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui : *Hoc autem dixit de Spiritu quem accepturi erant credentes in eum* (*Ibid.*, V, 39). »

Il n'y a donc pas de doute, reprend saint Augustin, que l'eau vive dont Jésus-Christ parle aujourd'hui à la Samaritaine ne soit la grâce du Saint-Esprit, qu'il donne à ceux qui croient en lui avec une foi amoureuse et un amour fidèle ; car c'est là le vrai don de Dieu (1).

Oh ! qu'elle est expressive, gentille, charmante cette idée que nous a donnée de la grâce Celui qui en est le principe et l'auteur, et qui par conséquent en connaît bien le secret, la nature, l'usage et la force ! Oh ! qu'elle est expressive, gentille, charmante cette idée que Jésus-Christ nous a donnée de la grâce en la comparant à l'eau vive !

Car 1° L'eau lave le corps et en fait disparaître toute souillure ; et la grâce aussi purifie les âmes de toutes les taches et immondices du péché ;

2° L'eau rafraîchit ; et la grâce calme les ardeurs de la concupiscence ;

3° L'eau désaltère ; et la grâce éteint la soif des jouissances ;

4° L'eau fait grandir les plantes ; et la grâce augmente nos vertus ;

5° L'eau réjouit rien qu'en la voyant ; et la grâce porte la joie de Dieu dans nos cœurs ;

(1) Spiritum sanctum recte intelligimus aquam vivam, quod est donum Dei

6° A la différence de l'eau croupissante, l'eau vive est toujours en mouvement ; et la grâce est en nous toujours agissante et active ;

7° L'eau est la boisson la plus nécessaire à la vie du corps, et la grâce est le secours le plus indispensable pour la vie de l'âme ;

8° L'eau enfin, jaillit en fontaines ; et la grâce, comme l'a dit le Sauveur lui-même, se transforme dans le cœur de l'homme en source mystérieuse et jaillissante de grâces nouvelles ; *Fiet in eo fons aquæ salientis.*

Avec cette différence que l'eau matérielle coule toujours de haut en bas, tandis que l'eau spirituelle, la grâce, suit une direction toute contraire ; elle coule de bas en haut, et, en emportant tout ce qu'elle rencontre, elle l'élève de bas en haut, de la terre au ciel ; elle élève sur la pointe de son jet et pousse vers le ciel le cœur même d'où elle jaillit, et le met en possession de la vie éternelle. Car la grâce est la condition nécessaire, le titre indispensable pour obtenir la gloire de la vision de Dieu ; *Fons salientis in vitam æternam.*

O précieux jet, s'écrie un interprète, jet énergique, puissant de cette fontaine sacrée de la grâce, nous faisant monter toujours jusqu'à la maison de Dieu ! (1) c'est par la grâce qu'en restant encore sur la terre nous pouvons faire, comme l'a dit saint Paul, notre conversation au ciel ; *Nostra conversatio in cœlis est Philipp.*, III).

C'est par la grâce que, après avoir fait notre séjour au ciel par la pensée et le désir, nous nous y logerons de nos personnes, et comme le dit l'Écriture, nous y trouverons à volonté des torrents de délices divines, de l'abondance, des douceurs de la maison de Dieu ; *Torrente voluptatis tuæ potabis eos. Inebriabuntur ab ubertate domus Dei* (*Psal.*, XXV). C'est ainsi que, comme on nous l'a promis, nous n'aurons à jamais ni faim ni soif ; *Neque esurient, neque sitient amplius* (*Apoc.*, II) ; et c'est ainsi que s'accomplira cette grande et magnifique parole du Seigneur : « C'est celui qui boit de l'eau de ma grâce n'aura plus soif pour toute l'éternité ; « *Qui biberit ex aqua, quam ego dabo ei, non sitiet in æternum.* »

Mais, ainsi que nous l'a dit saint Paul, l'homme charnel,

(1) Magnus hic saltus est. Sursum versus feruntur sacrorum fluminum fontes (Cornelius a Lapide, *in Joan.*)

les femmes voluptueuses ne peuvent pas comprendre, ne peuvent pas goûter les mystères sacrés de l'esprit de Dieu ; *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Spiritis Dei* (*Corinth.*, II). Comme l'œil des hystériques voit tout jaune, l'esprit maladif par le désordre de la volupté voit tout chair, ne voit que chair, même dans les choses les plus spirituelles et divines. C'est pour cela que les Juifs, les hérétiques, les incrédules ne comprennent pas ce que renferme de grand, de sublime, de délicieux les saintes Écritures. Enfoncés dans les délices des sens, ils ne sont presque plus intelligents ; ils sentent beaucoup les choses de ce monde, mais ils ne conçoivent rien en matière de religion ; *Animalis homo non percipit*.

La Samaritaine était entachée de cette poix du vice de la chair. Du fond de son cœur corrompu par la débauche s'élevaient encore des vapeurs qui l'empêchaient de voir la sainte lumière de Dieu, et de reconnaître le grand mystère qui venait de lui être révélé. Photine prit donc au sens matériel les paroles toutes spirituelles du Sauveur. Elle crut que Jésus-Christ avait le secret d'une eau toute particulière, capable d'éteindre la soif à jamais ; et avec le sentiment d'humble confiance que l'aimable Sauveur avait commencé à lui inspirer : Seigneur, lui dit-elle, veuillez me donner, je vous en prie, de cette eau si extraordinaire et si prodigieuse, afin que je n'aie plus soif, et que je n'aie plus besoin de venir ici puiser de l'eau pour boire ; *Domine, da mihi hanc aquam, et non sitiam, neque veniam huc haurire* (V. 15). »

Saint Augustin remarque qu'étant Samaritaine, Photine ne pouvait pas ignorer les prodiges que le prophète Élie avait opérés dans le royaume de Samarie. Sachant donc que Dieu avait accordé à ce prophète de pouvoir, pendant quarante jours, se passer de toute nourriture et de toute boisson, elle pensa que Jésus-Christ avait aussi le pouvoir de composer pour lui-même et de dispenser aux autres une espèce d'eau qui, une fois bue, les aurait affranchis pour toujours du besoin de boire, et c'est dans cette persuasion qu'elle demande au Fils de Dieu l'eau vive dont il venait de lui parler (1).

Ainsi, reprend saint Chrysostome, cette femme qui, au commencement, n'avait vu en Jésus-Christ qu'un mauvais

(1) Dederat Deus servo suo Eliæ ut per quadraginta dies nec esuriret, nec sitiret. Tali delectata munere, rogat ut ei aquam vivam daret.

juif, à présent y voit un personnage divin, capable d'opérer des prodiges. Voyez donc comment la sainte voix du Seigneur résonnant à son oreille, et bien plus, l'action secrète de la grâce opérant dans son cœur, élèvent peu à peu l'esprit de la Samaritaine à la haute connaissance de l'Auguste personne de Jésus-Christ et du mystère de sa divinité? (1)

En attendant voilà, dit saint Augustin, cette femme, qui avait refusé au Seigneur quelques gouttes d'eau naturelle, réduite à lui demander son eau spirituelle. Ah! mes frères, c'est que le Seigneur ayant soif de la foi de la Samaritaine, et ne voulant pas lui imposer violemment cette foi divine, mais la lui accorder sur sa prière, il excite dans le cœur de cette femme le désir d'obtenir le Saint-Esprit, qui est la source de la foi, et l'amène à lui demander, comme une grâce cet Esprit-Saint que Jésus-Christ lui-même est bien plus empressé de lui communiquer qu'elle ne l'est de l'obtenir (2).

Oh! que ce procédé de la grâce est plein de sagesse et de miséricorde! La grâce est plus impatiente de se donner à nous que nous ne le sommes de la recevoir! Cependant, à l'exception de la grâce première, de la grâce prévenante, de la prière, grâce tout à fait gratuite, et qui n'est refusée à personne, toute la grâce concomitante ne se donne qu'à qui la désire, la demande et la cherche; et c'est pour cela qu'elle commence par exciter en nous le désir d'elle-même et l'esprit de prière. Et si l'homme, en s'y rendant, prie, il obtient comme par un effort délibéré de son cœur, ce qui, au fond, n'est que l'effet de la grâce première, du don tout à fait gratuit, descendant du cœur miséricordieux de Dieu. C'est, mes frères, le mystère ineffable de la grâce, dans lequel le mérite de l'homme se concilie avec la gratuité du don de Dieu; et ce qui, dans son principe, n'est qu'une largesse de la bonté de Dieu, devient une récompense de la prière de l'homme. Telle est l'économie de la grâce, la suavité de ses attraits, la douceur de son action : *Disponens omnia suaviter.*

Mais, tout en croyant que le don dont lui parle le Seigneur

(1) Vide qualiter paulatim mulier ad dogmatum altitudinem ducitur. Primum unicum existimavit Judæum ; poste a credidit quoniam posset, sua aqua, sitis necessitatem tollere (*Homil.*, 32, in *Joan.*,).

(2) Quia ipse sitiebat fidem ejus, eidem sitienti Spiritum Sanctum dare cupiebat.

était une chose matérielle, Photine n'a pas moins le désir sincère et ardent de le mériter, n'est pas moins disposée à tout faire pour l'obtenir. Parvenue donc à cette disposition heureuse par l'opération secrète de la grâce, voici Jésus-Christ lui imposant le sacrifice qu'elle était déjà décidée d'accomplir. Car il lui dit : « Femme, je ne te donnerai pas ce que tu me demandes tant que tu es seule ici ; va donc appeler ton mari, et reviens vite ici : *Dicit ei Jesus : Vade, voca virum tuum, et veni huc* (v. 16). »

A cette répartie, à laquelle Photine était bien loin de s'attendre, elle rougit d'elle-même ; et d'une voix tremblante : « Seigneur, dit-elle, je n'ai pas de mari ; *Respondit mulier et dixit : Non habeo virum* (v, 17). » Et Jésus la prenant au mot : « Photine, lui dit-il, tu as raison d'affirmer que tu n'as pas de mari, car tu as eu, il est vrai, cinq hommes, mais ils n'ont pas plus été tes maris que celui avec lequel tu vis à présent. Tu a dit vrai en cela : *Dicit ei Jesus : Bene dixisti : Quia non habeo virum. Quinque enim viros habuisti ; et nunc quem habes non est tuus vir. Hoc vere dixisti* (v. 18). »

Cette réponse de Jésus-Christ eut deux sens elle aussi ; un sens est littéral, par lequel le Sauveur voulut faire entrevoir à la Samaritaine que rien ne lui était caché et qu'il était Dieu ; l'autre sens est tropologique, et, d'après l'opinion des Pères, le Seigneur l'eut aussi directement en vue en prononçant ces dernières paroles. Voici la belle doctrine de saint Augustin sur ce mystérieux et obscur passage de l'Évangile.

Les premiers cinq hommes dont a parlé Jésus-Christ, dans ce passage, signifient les cinq sens du corps, qui sont comme les aides de l'opération, les époux, dans l'état actuel de l'âme (1). Mais tant que l'âme ne vit que dans les sens et par les sens et n'obéit qu'aux sens, les sens ne sont point des époux, mais des hommes illégitimes, adultères, qui la dégradent et la corrompent.

Le sixième homme est l'intellect. Celui-ci est le vrai époux de l'âme, son époux par excellence ; car l'âme qui, voulant bien régler sa vie, écoute l'intellect et non pas les sens, est bien dirigée dans ses opérations (2). Mais si l'intellect n'est

(1) Quinque pejores viros animæ possumus accedere, quinque corporis sensus.

(2) Intellectus est vir animæ. Cum enim ordinata fuerit vita, intellectus animam regit.

pas écouté, si on le fait servir aux sens ou aux intérêts de l'erreur et des passions, ce noble pouvoir de l'âme n'est pas plus son vrai époux que les sens ; et dans un tel état, l'âme, tout en ayant les cinq sens et l'intellect, qui pourrait l'aider dans la voie du bien, ne fait que du mal, et n'est qu'une femme ayant six hommes, et point de mari. *Bene dixisti : Quia non habeo virum. Quinque enim viros habuisti ; et nunc quem habes non est tuus vir.*

Le Seigneur donc, en disant à la Samaritaine : Allez chercher votre mari et revenez ici en sa compagnie, » ce fut comme s'il lui eût dit : Photine, avant que tu puisses entendre et goûter les révélations que je vais te faire, afin que tu puisses recevoir les grâces que je te prépare, il est de nécessité que tu abjures toutes tes jouissances charnelles ; que tu t'élèves au-dessus de tes sens ; que tu n'écoutes que l'intellect ; que tu te décides à ne dépendre que de lui ; et c'est seulement avec son aide et en sa compagnie que tu pourras tirer profit de mes doctrines, rétablir l'ordre dans la maison de ton cœur et bien régler ta vie (1).

O femmes chrétiennes, qui avez eu le malheur de suivre la Samaritaine dans ses écarts, prenez cette grande parole du Seigneur comme une leçon qu'il adresse particulièrement à vous. Allez, allez vite chercher votre intellect, ce flambeau que Dieu a allumé, a établi en vous, époux auquel il a uni votre âme ; et pour le retrouver, cet époux véritable de l'âme, dont vous êtes séparées, faites ce que faisait David, recourez à la prière ; dites à Dieu : « Rendez-moi, Seigneur, l'intellect que j'ai perdu, afin que je puisse connaître les obligations que votre loi m'impose, les récompenses qu'elle me promet : *Da mihi intellectum, et scrutabor legem tuam* (*Psal.*, CXVIII). » Sous le guide de cet intellect que, par l'organe du même prophète, Dieu a promis à tous ceux qui le lui demandent, vous pourrez reprendre la voie droite du salut, dont vous vous êtes égarées, y marcher sans danger et sans crainte, et attirer sur vous le regard et les complaisances de Dieu : *Intellectum tibi dabo, et instruam te in via qua gradieris ; firmabo super te oculos meos* (*Ibid.*, XXXI) ; et gardez-vous bien, vous dit encore le Seigneur, de vous

(1) Voca virum tuum ; id est præsenta intellectum tuum, adhibe intellectum tuum, virum qui me intelligat, per quem docearis et regaris.

ravaler jusqu'aux brutes, qui, n'ayant pas d'intellect, se laissent entraîner par l'instinct aveugle qui les domine : *Nolite fieri sicut equus et mulus, quibus non est intellectus* (*Ibid.*) Oh ! que vous serez malheureux si vous continuez à être du nombre de ceux qui méprisent les lumières de l'intellect éclairé par la foi, et qui ne veulent pas bien entendre, afin qu'ils ne soient pas forcés de bien vivre : *Noluit intelligere, ut bene ageret* (*Psal.*, XXXV).

En attendant, que de miséricorde, que de bonté, que de douceur ne respirent pas ces paroles du Seigneur à la Samaritaine : « Vous avez bien dit que vous n'aviez point de mari ; car vous avez eu cinq hommes, et ils n'étaient pas plus vos maris que celui que vous avez à présent! »

Il découvre par là à Photine toutes ses liaisons scandaleuses, toutes ses turpitudes : mais il ne la gronde pas, il ne la méprise pas, il ne l'effraie pas, cette ignoble courtisane, mais il l'invite simplement à jeter un regard de son intellect sur elle-même, à se reconnaître elle-même, à rougir d'elle-même, à se repentir, à se corriger d'elle-même : *Voca virum tuum et veni huc !* Oh ! qu'elle est suave cette action de la grâce : *Disponens omnia suaviter !* Mais qu'il est beau le triomphe que, par des moyens si doux, la grâce obtient de cette femme perdue ! La voilà sautant d'un bond de la voie du désordre sur la voie de la vertu. La voilà changée tout d'un coup, de pécheresse dévergondée qu'elle était, en pénitente sincère : *Attingens a fine usque ad finem fortiter.*

Considérez-la, en effet, nous dit saint Chrysostome, cette femme, il y a un instant si impudente et si fière ; elle entend Jésus-Christ lui reprochant ses mauvaises habitudes et ses vices, et elle ne s'en offense pas, ne s'en indigne pas, ne se met pas en colère ; elle ne tourne pas le dos au médecin charitable qui ne lui découvre toutes ses plaies que pour les guérir. Elle reconnait la honte de sa vie ; elle s'en afflige, mais sans se courroucer ; elle s'en humilie, mais sans s'irriter ; elle s'en confond, mais sans se laisser abattre ; et honteuse de ses fautes, elle demeure en présence du Sauveur, tout ébahie, stupéfaite de tant de bonté de sa part unie à tant de lumières (1) Et, poussant un soupir du fond de son

(1) A Christo reprehensa, non contristata est, nec eum dimittens aufugit. Admiratur et immoratur. (Hom. 32).

cœur, d'une voix humble, respectueuse et dolente : « Ah ! Seigneur, » s'écrie-t-elle, « ce que vous dites n'est que trop « vrai ! Je vois que vous lisez a fond des âmes, et que vous « êtes un prophète à qui rien n'est caché ; *Domine, video « quia propheta es tu* (v., 19). » O Photine ! lui dit ici saint Augustin, oh ! qu'elle est belle cette confession que vous venez de faire tomber de vos lèvres ! Mais je n'en suis pas surpris. Sur le commandement que vous en avait fait le Seigneur, et bien plus encore sur l'impulsion secrète de sa grâce, vous avez répudié déjà les cinq hommes adultères qui vous tenaient en esclavage ; vous vous êtes élevée au-dessus de vos sens ; vous venez d'appeler le sixième homme, l'intellect, qui n'étant pas encore votre homme non plus, va le devenir par la docilité avec laquelle vous êtes prête à écouter sa voix, à suivre ses conseils. Avec ce secours, il n'est pas étonnant que vous commenciez déjà à entrer dans la foi des mystères de Dieu (1).

Et voyez, en effet, reprend saint Chrysostome ; Photine a déjà perdu tout à fait de vue les intérêts du temps, pour ne s'occuper que des intérêts de l'éternité. Elle ne parle plus de l'eau miraculeuse qu'elle avait demandée au Seigneur, que le Seigneur avait semblé lui promettre, et qui devait éteindre à jamais la soif de son corps ; elle ne s'en soucie plus, de cette eau, elle n'y pense plus ; désormais elle ne cherche qu'à connaître les doctrines célestes qui peuvent rafraîchir, désaltérer, laver et sauver son âme (2).

Car, en indiquant de sa main le mont Garizim, qui était tout près de là, et sur lequel Melchissédech, Abraham, Jacob, Josué, David avaient adoré le vrai Dieu : Nos pères communs, dit-elle au Seigneur, les patriarches, dont, nous autres Samaritains, descendons aussi bien que vous autres Juifs, ont rendu à Dieu, sur cette montagne, un culte véritable, et ont plu à Dieu. Pourquoi donc, vous autres Juifs, soutenez-vous toujours que ce n'est qu'à Jérusalem qu'il faut adorer Dieu, et que toute adoration qu'on lui rend hors de cette ville ne peut pas lui être agréable ? *Patres nostri in*

(1) Jam cœpisti intellectu adesse ; jam præsente viro, est qui in te credat.

(2) Non molestantur sitiendo ; pro doctrinis sollicita, nihil mundanum eum interrogavit.

monte hoc adoraverunt ; et vos dicitis quia Hierosolymis est locus in quo oportet adorare (v. 20)? C'était, comme on le voit, entamer la grande question sur la vraie religion qu'il faut suivre pour se sauver. C'était dire au Seigneur : Vous autres Juifs, vous nous regardez comme des schismatiques, comme des apostats de la vraie religion ; et cependant nous suivons encore les pratiques religieuses que suivaient les patriarches, qui sont nos pères aussi bien que les vôtres. Expliquez-moi, Seigneur, cette énigme ; éclairez-moi sur ce point important, et le plus important de tout ce qui importe. Suis-je dans la vraie religion ou dans la fausse ?

Par cette question, Photine montra un sincère désir de connaître la vraie religion et une confiancee sans bornes en Jésus-Christ ; car elle crut que celui qu'elle venait d'appeler « Prophète, » tout juif qu'il était, l'aurait instruite sur la religion avec autant de vérité que celle avec laquelle il lui avait découvert tous les secrets de son cœur. Une pareille question donc, inspirée à la Samaritaine, moins par une vaine curiosité, propre aux femmes, que par le désir sincère du salut de son âme, ne pouvait rester sans réponse de la part du Sauveur des âmes. Voici donc le Fils du Très-Haut, le Fils de Dieu se mettant, avec une bonté infinie, à instruire cette pauvre et simple créature, empressée de connaître la vérité, et lui expliquant la nature et l'esprit de la vraie religion. Écoutons, mes frères, cette sublime leçon de notre divin Maître ; car c'est aussi pour nous et pour le monde entier qu'elle a été faite et enregistrée dans l'Évangile.

Jésus-Christ dit donc à la Samaritaine : « Femme, croyez-moi, l'heure est venue où vous n'adorerez le Père ni sur cette montagne ni à Jérusalem. Vous adorez ce que vous ne connaissez point ; mais nous, nous adorons ce que nous connaissons, car le salut vient des Juifs. Mais l'heure qui devait venir est celle-ci, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. Car ce sont là les adorateurs que cherche le Père. Dieu est esprit ; et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité. » *Dicit ei Jesus : Mulier, crede mihi, quia venit hora, quando neque in monte hoc, neque in Hierosolymis adorabitis Patrem. Vos adoratis quod nescitis ; nos adoramus quod scimus : quia salus ex Judæis est. Sed venit hora, et nunc est, quando veri adoratores adorabunt*

Patrem in spiritu et veritate. Nam et Pater tales quærit qui adorent eum. Spiritus est Deus ; et eos, qui adorant eum, in spiritu et veritate oportet adorare (v. 21-24).

O leçon ! ô parole ! qu'elle est grande ! qu'elle est profonde, qu'elle est majestueuse, qu'elle est sublime ! Ah ! c'est vraiment Dieu, et ce ne peut être que Dieu celui qui parle ainsi ! Tâchons de bien comprendre cette parole et cette leçon. La plus importante question que l'homme puisse se proposer, la question touchant la vraie religion y est résolue dans les termes les plus clairs.

Jésus-Christ a donc voulu nous dire que Dieu étant un esprit, ne demande avant tout qu'un culte spirituel, fondé non pas sur la matérialité des lieux, mais sur la vérité des croyances et sur la sainteté des œuvres : *Spiritus est Deus ; et eos, qui adorant eum, in spiritu et veritate oportet adorare ;* que ni le mont Garizim, dont les Samaritains étaient si fiers, ni le temple de Jérusalem, dont s'enorgueillissaient tant les Juifs, ne constituaient à eux seuls la vraie religion ; en preuve de quoi le Seigneur prédit, dès ce moment, qu'on verrait des hommes qui, quoique étrangers à cette montagne et à ce temple, n'en rendraient pas moins à Dieu, son Père, le culte véritable qu'il demande ; et que la vraie religion, allant se répandre par tout le monde, par la prédication évangélique, aurait changé le monde entier en vrai temple de Dieu.

Le divin Sauveur a dit aussi que ce n'était pas parce qu'ils ne fréquentaient pas le temple de Jérusalem que les Samaritains étaient en dehors de la vraie religion ; mais que c'était parce qu'ils avaient abandonné les traditions et les doctrines de vérité de Jérusalem ; que c'était parce qu'ils avaient corrompu les Livres saints, altéré l'idée du vrai Dieu, en faisant de lui l'idole d'une localité, et en mêlant au culte de Dieu le culte des idoles ; en sorte que le vrai Dieu n'était plus connu parmi eux, et que les Juifs seulement avaient conservé l'idée de ce Dieu et le culte qui lui était dû dans toute sa pureté. Enfin, le divin Maître a dit que ce qui était nécessaire pour la profession de la vraie religion, ce n'était pas la visite au temple de Jérusalem, mais que c'était la conservation de la foi de Jérusalem : car c'était en cette ville qu'existait le dépôt des traditions, du sens des Écritures et des doctrines

du salut, et qu'on ne pouvait renoncer, en tout ou en partie, à ces doctrines, sans se mettre en dehors des voies du salut : *Quia salus ex Judæis est.*

Voici donc d'abord, disent Origène et saint Chrysostome, dans cette magnifique leçon, une éclatante prophétie de ce qui est, en effet, arrivé après la mort du Sauveur, c'est-à-dire que le lieu de l'adoration véritable ne serait ni le mont des Samaritains ni le temple des Juifs, mais le monde entier, l'Église répandue par tout le monde, dans laquelle des hommes de toutes les parties du monde, en comprenant bien les doctrines et les lois toutes spirituelles de l'Évangile, ont offert à Dieu une oblation toute sainte, des victimes toutes spirituelles, et lui ont rendu un culte véritable et tout à fait digne de lui (1).

C'est dans cette Église, substituée à la Synagogue des Juifs, que se trouvent la vraie victime, le vrai sacrifice, le vrai culte, parce que c'est chez elle que se trouve la vraie foi ; et ce n'est qu'en elle et par elle qu'on peut espérer le salut.

Les hérétiques donc qui se sont séparés de Rome, comme les Samaritains qui s'étaient séparés de Jérusalem, ne sont pas hors de la vraie religion, parce qu'ils n'adorent pas Dieu dans les églises de Rome et ne suivent pas tous les rites de Rome ; mais parce que, par leur schisme d'avec Rome, ils ont nié ou corrompu les doctrines et la foi de Rome. En effet, comme les Samaritains encore, qui, tout en se vantant d'adorer Dieu selon le rite des anciens patriarches, n'avaient pas moins détruit chez eux le vrai culte de Dieu, de même les hérétiques, selon la remarque de Théophylacte, tout en se vantant d'avoir réformé le christianisme et de l'avoir rappelé à la simplicité du culte spirituel du temps des Apôtres, n'ont pas moins altéré, chez eux, la vraie doctrine de Jésus-Christ (2). Car les anciens manichéens et les luthériens modernes ont nié la prescience de Dieu, comme les anciens nestoriens et les modernes calvinistes ont nié sa bonté, et ont fait de Dieu,

(1) Dixit hoc de Ecclesiâ, in quâ est vera adoratio Dei et Deo congrua ; ubi vera oblatio et spirituales victimæ offeruntur ab iis qui spiritualem legem intellexerunt.

(2) Dixit hoc quia multi putant secundum spiritum Deum adorare, non rectam de Deo opinionem habentes, sicut hæretici.

ceux-là un être stupide, ceux-ci un être cruel. Ajoutez encore qu'il n'y a pas une seule des lois de l'Évangile que ces schismatiques de Rome n'aient foulée aux pieds ; pas un des conseils évangéliques qu'ils n'aient rejeté ; pas un des sacrements qu'ils n'aient détruit ; pas une des doctrines sur la justification, sur la grâce, sur l'action de Dieu sur l'homme, qu'ils n'aient corrompue. En sorte qu'il est vrai que toute hérésie est une altération plus ou moins profonde de la vraie idée des communications de Dieu à l'homme, de l'action de Dieu sur l'homme, des rapports entre Dieu et l'homme ; et par conséquent de la nature de Dieu et de la vraie religion. On peut donc dire à ces faux adorateurs de Dieu et de Jésus-Christ : « Vous adorez un Dieu que vous ne connaissez pas, ne le connaissant plus comme vous devriez le connaître, et comme vos pères dans la foi l'avaient connu. C'est nous, catholiques seuls, qui connaissons le Dieu que nous adorons, le connaissant et l'adorant comme il veut être connu et adoré, et en conservant pur et intact dans notre Église le dépôt des vraies idées de Dieu, de sa nature, de ses attributs, de son médiateur, de ses lois, de son culte, de sa religion, et par conséquent, c'est nous seuls qui sommes dans la vraie voie du salut. Car la vérité ne peut se trouver que dans l'une des deux doctrines opposées ; le salut ne peut rejaillir que d'un côté : il ne peut venir que de Rome, comme jadis il ne venait que des Juifs. » *Vos adoratis quod nescitis ; nos, quod scimus adoramus : quia salus ex Judæis est.*

Surprise, étonnée, ravie en une espèce d'extase, d'enchantement et de bonheur, en entendant le divin Sauveur lui parlant de si importantes et sublimes choses avec tant de bonté, dans la confusion de son esprit, dans le bouleversement de son cœur, la Samaritaine ne sait dire que ces mots : « Seigneur, je sais que le Messie, qu'on appelle le Christ, va venir, s'il n'est pas venu déjà. C'est lui qui, lorsqu'il viendra, nous révélera toutes choses : *Scio quia Messias venit (qui dicitur Christus) ; cum ergo venerit ille, nobis annuntiabit omnia* » (V. 25).

Par ces belles paroles la Samaritaine, dit saint Augustin, a donné à voir qu'elle savait déjà que c'était au Messie à l'instruire sur la vraie religion, quoiqu'elle ne se doutât pas encore que le Messie était précisément celui-là même qui,

dans ce moment, l'instruisait déjà sur ce grave sujet (1). La Samaritaine avait donc déjà une foi solide en la venue du Messie et des idées plus pures, plus exactes sur le but tout spirituel de sa mission que la plupart des Juifs. Ceux-ci l'attendaient et l'attendent encore comme un prince temporel devant rétablir le trône de Juda et affranchir les corps, tandis que Photine l'attend comme le précepteur, le maître et le Sauveur des âmes; *Ille annuntiabit nobis omnia!* Comme parmi nos frères que l'hérésie a séparés de nous se trouvent dans la classe du peuple bien des chrétiens qui, ayant conservé intactes les traditions catholiques, malgré le protestantisme et en plein protestantisme, ont des idées plus justes, des sentiments plus tendres touchant Jésus-Christ que bien de ces soi-disant catholiques eux-mêmes qui du catholicisme n'ont conservé que le nom.

Par ces mêmes paroles la Samaritaine a donné à voir encore qu'elle attendait déjà impatiemment la venue du Messie ; qu'elle sentait déjà sa patience ; que, ne le connaissant pas encore, elle ne brûlait pas moins de l'envie de le connaître, et qu'elle n'était pas moins prête déjà à croire à lui et à tout ce qu'il aurait voulu lui apprendre ; *Annuntiabit nobis omnia !* Ces paroles furent donc en même temps un acte de foi vive dans le Messie et une humble prière au Messie. Il n'était pourtant pas possible que Jésus, le bon, le miséricordieux Jésus, refusât de se révéler à une âme si bien disposée, si humble, si sincère et si impatiente de le connaître. Voilà donc ce qui arrive. Les Juifs, insistant un jour auprès de Jésus-Christ, lui disaient : « Jusqu'à quand nous tiendrez-vous en suspens ? Si vous êtes le Messie, vous n'avez qu'à nous le dire franchement ; *Usquequo animam nostram tollis ? Si tu es Christus, dic nobis palam* (*Joan.*, X). » Mais les Juifs, remarque saint Chrysostome, ne faisaient pas au Seigneur cette sommation insolente pour croire en lui, mais pour le calomnier. Le Seigneur ne leur répondit donc que d'une manière mystérieuse et obscure (2). Mais Photine ne demandait à connaître le Messie que dans toute la simplicité de son cœur (3), pour lui obéir et l'adorer. Voilà donc ce

(1) Sciebat quis eam posset docere; sed jam docentem non agnoscebat.
(2) Judæis quærentibus non manifeste revelavit seipsum.
(3) Hæc vero ex simplici corde loquebatur.

même Sauveur qui s'était rendu impénétrable à la haine orgueilleuse des Juifs se révélant sans ambiguïté et sans énigme à l'humble docilité, au désir affectueux de cette pauvre petite femme. Car il lui dit : Femme, le Messie que vous avez tant d'envie de connaître, je le suis, moi qui vous parle ; *Dicit ei Jesus : Ego sum qui loquor tecum* (v. 26).

Mais en prononçant cette grande parole : Je suis, *Ego sum*, que Dieu seul peut prononcer de lui-même, car c'est par rapport à Dieu seul qu'elle est une vérité ; en prononçant, dis-je, de sa douce voix cette grande parole à l'oreille de la Samaritaine, le Seigneur la lui répéta, par sa grâce, d'une manière ineffable dans l'intérieur de l'âme, en éclairant son esprit, en excitant dans son cœur les sentiments de respect, de confiance et d'amour vers le Messie. Photine crut donc à l'instant même au Messie, et elle l'aima ; et quoique l'Évangéliste ne le dise pas, il est clair, par tout le contexte, que, comme le fit plus tard l'aveugle-né, Photine fit une confession explicite de sa foi, et que, se prosternant aux pieds de Jésus-Christ, elle l'adora profondément, à la manière dont, ainsi que le Seigneur venait de le lui apprendre, Dieu doit être adoré, c'est-à-dire en esprit et en vérité ! La voilà donc cette femme si fière, qui avait commencé par regarder Jésus-Christ comme un Juif digne de mépris, prosternée maintenant à ses pieds, le reconnaissant pour le vrai Messie, l'adorant comme son Dieu ! Oh ! le grand chemin qu'elle a parcouru en peu d'instants ! Ah ! que l'on marche bien, que l'on arrive vite lorsqu'on ne s'oppose pas à la grâce, et que c'est elle qui nous conduit par la main: *Attingens à fine usque ad finem fortiter !*

SECONDE PARTIE.

L'action de la grâce dans la conversion des concitoyens de la Samaritaine.

En se relevant changée en une tout autre femme qu'elle n'avait été jusque-là, la Samaritaine laissa aux pieds du Seigneur la cruche qu'elle venait de remplir d'eau, courut vers la ville et disparut ; *Reliquit ergo hydriam suam mulier, et abiit in civitatem* (v., 27).

En même temps, les disciples vinrent, et ils s'étonnaient de ce que leur maître parlait avec une femme. Néanmoins, tel

était le respect qu'ils avaient pour leur divin Maître et l'opinion qu'ils avaient de sa sainteté, qu'aucun d'eux n'osa lui dire : « Que voulez-vous de cette femme ? » ou « De quoi parlez-vous avec elle ? » *Et continuo venerunt discipuli ejus, et mirabantur quia cum muliere loquebatur. Nemo tamen dixit : Quid quæris ? aut, Quid loqueris cum eâ* (v., 28) ?

Oh ! que cette circonstance, remarquée avec tant de précision et d'à-propos par l'Évangéliste, est instructive pour les ministres de l'Évangile, et même pour les femmes ! Cet étonnement des disciples en voyant leur Maître parlant avec la Samaritaine nous indique assez, dit saint Cyprien, que notre divin Sauveur n'avait pas l'usage de parler avec des femmes en particulier, et cela afin de donner l'exemple de la circonspection, de la réserve que tous les fidèles, mais particulièrement les clercs, les prêtres, les prédicateurs, les missionnaires, les religieux, doivent mettre dans leurs relations spirituelles avec les femmes. On ne doit instruire les femmes qu'à l'église, en public, ainsi que Jésus-Christ l'a fait aujourd'hui. Quant à les visiter en particulier, les saints des deux Testaments, dit encore saint Cyprien, ont évité la familiarité des femmes, ont tous été d'avis que par ces visites on s'expose à un grand danger, et qu'on n'obtient que fort peu de profit, même touchant le salut. La pudicité des uns et des autres y perd souvent ; la réputation toujours (1).

Mais ce n'est pas sans mystère, dit saint Augustin, que l'évangéliste a encore enregistrée la circonstance que la Samaritaine convertie abandonna à l'instant la cruche et l'eau. La cruche, remplie de l'eau du puits, ainsi que le grand Docteur vient de nous l'apprendre, signifie la convoitise par laquelle l'homme puise, du fond du puits obscur des passions charnelles, les eaux bourbeuses de la volupté (2).

(1) Insolitum fuit Christo seorsim loqui cum muliere, idque hoc fine ut castitatis et honestatis omnibus fidelibus, sed maxime clericis, sacerdotibus, prædicatoribus, religiosis daret exemplum. Hinc Elisæus et omnes Sancti tantopere fugerant colloquia mulierum, ideoque communis fuit illis omnium sensus : feminas parvo fructu, sed magno periculo adiri ; periculo, inquam, pudicitiæ, propriæ vel illarum, quæ sæpe vultus virorum tacite delibant et depascuntur ; vel certe periculo famæ. Mulieres in publicâ concione doceantur, uti Christus hic fecit (Apud Cornelium a Lapid., in IV, *Joan.*). »

(2) Hydria amorem hujus sæculi significavit, id est cupiditatem quâ homines e tenebrosâ profunditate, cujus imaginem puteus gerit, hauriunt aquam.

Photine, donc, abandonnant extérieurement sa cruche, c'est Photine, dit encore saint Augustin, qui vient d'abondonner intérieurement, et pour toujours, les plaisirs sensuels du monde. Car on ne peut pas croire vraiment en Jésus-Christ sans renoncer à la chair aussi bien qu'au monde (1). Et Origène a dit aussi que, par cet acte d'avoir laissé extérieurement aux pieds du Seigneur sa cruche, la Samaritaine donna à voir qu'intérieurement elle venait de laisser aux pieds du Seigneur ses anciennes mœurs, ses habitudes impudiques pour devenir un vaisseau d'honnêteté et de pudeur (2).

O changement étonnant ! ô conversion merveilleuse ! s'écrie donc saint Ambroise. Oh ! qu'il est beau de voir l'eau vive de la grâce purifiant en un instant une femme impudique et en faisant une sainte ! Oh ! qu'il est beau de voir cette femme, courtisane ignoble lorsqu'elle est arrivée à la fontaine où était assis Jésus-Christ, devenue chaste lorsqu'elle en est partie ! Oh ! qu'il est beau de voir cette femme, qui n'était venue chercher que de l'eau matérielle, ne remporter que le trésor tout spirituel de la sainte pudicité (3) ! Ah ! suivez-la du regard, nous dit encore saint Ambroise : la voilà, — ô femme heureuse ! — ne portant plus sa cruche dans ses mains, mais portant la grâce dans son cœur ; délivrée de tout poids extérieur, la voilà enrichie dans l'intérieur de l'âme du précieux trésor de sainteté (4).

Apprenez par là, femmes chrétiennes, que ce n'est pas à la lecture des romans, mais à la lecture de l'Évangile ; que ce n'est pas aux spectacles, mais aux églises ; que ce n'est pas aux maximes des hommes, mais à la doctrine de Jésus-Christ, à votre conversation avec lui, à sa grâce, à ses sacrements que vous devez aller demander l'esprit de pudeur et de chasteté, qui est votre plus bel ornement et (passez-moi

(1) Oportebat autem ut, Christo credens, sæculo renuntiaret ; et, relictâ hydriâ, cupiditatem sæcularem se reliquisse monstraret.

(2) Facta est mulier receptaculum honestæ disciplinæ, quod prius sapiebat deponens.

(3) Mulierem fornicantem vivi meatus unda purificat. Mulier quæ ad puteum meretrix advenerat, a Christi fonte casta regredit ur ; et quæ aquam petere venerat pudicitiam reportavit (*Serm.*, 30).

(4) Ad civitatem non fert hydriam, sed refert gratiam. Vacua videtur recenti onere, sed plena revertitur sanctitate (*Ibid.*).

ce mot) votre plus charmante toilette, votre grandeur, votre puissance et votre dignité.

Mais ce n'est pas tout, poursuit toujours saint Ambroise ; il y a quelque chose de plus admirable dans cette conversion. Photine n'était qu'une pauvre pécheresse lorsqu'elle est venue où était le Seigneur, et la voilà convertie en une prédicatrice généreuse, et même elle ne s'est hâtée de se dépouiller de ses convoitises que pour être plus apte à annoncer, à prêcher la vérité (1).

Oh ! qu'il est donc grand, éclatant, magnifique ce triomphe que la grâce du Sauveur vient de remporter par les armes de la douceur ! *Attingens fortiter et disponens suaviter.* Le Seigneur, dit Origène, n'a pas effrayé Photine par des menaces, ne l'a pas alléchée par des promesses ; mais rien qu'avec le charme de sa parole, rien qu'avec une étincelle de son divin amour qu'il lui jeta dans le cœur, il l'a toute enflammée du feu sacré du zèle, et a converti une femme de scandale en un apôtre de vertu et de vérité (2).

Mais non, dit saint Chrysostôme, Photine n'est pas seulement un apôtre, elle est aussi un véritable évangéliste de Jésus-Christ ; car voilà que l'ayant connu à peine elle-même, ce divin Jésus, elle est impatiente de le faire connaître aussi aux autres, d'en révéler la divinité non-seulement à un homme, mais à une ville tout entière (3).

Et voyez comment elle remplit la sainte et noble mission dont la grâce l'a chargée ! Elle entre dans la ville ; et hors d'elle-même à cause du bonheur qu'elle éprouve d'avoir rencontré le Messie, le cœur inondé de la paix du repentir, de la confiance du pardon ; les yeux étincelants de la plus grande joie ; la langue enflammée du zèle le plus ardent, elle parcourt toutes les rues de la métropole en criant : « Citoyens, mes amis, venez, venez avec moi voir un personnage qui vient de lire dans mon cœur toute l'histoire honteuse de mes désordres, toutes les turpitudes et les scandales de ma vie.

(1) Quæ venerat peccatrix revertitur prædicatrix. Projecit cupiditatem et properavit annuntiare veritatem !

(2) Quasi quodam apostolo hac muliere utitur ; adeo verbis eam inflammaverat!

(3) Evangelistarum opus fecit; et non unum tantum vocat, sed integram civitatem.

Ne serait-il point celui-là, le Messie? *Venite et videte hominem qui dixit mihi omnia quæcumque feci. Numquid ipse est Christus*? (v. 29)

O parole! ô bel exemple que celui d'une pénitence humble et sincère! Avant de confesser Jésus-Christ, Photine se confesse et s'accuse en public elle-même. Elle avoue, en présence de tout le monde, qu'elle a été la plus mauvaise femme du monde ; elle ne cache plus, n'excuse plus les égarements de son cœur, les scandales de sa conduite ; elle les publie, les raconte elle-même; elle les déteste et en demande pardon à ses concitoyens : *Videte, omnia quæcumque feci!*

Mais quel besoin avait-elle de faire cette confession publique de sa mauvaise vie? C'était le besoin qu'elle éprouvait de faire avant tout connaître et glorifier Jésus-Christ. C'est du zèle aussi sage et éclairé, qu'il est pur, ardent et empressé. Si elle avait dit tout simplement : « Je viens de rencontrer le Messie, » personne n'avait ajouté foi à sa parole ; personne, sur le témoignage d'une femme d'une réputation aussi mauvaise, n'aurait cru à la venue du Messie, à ce grand événement qui intéressait à un si haut degré la politique, et bien plus encore la religion. «Allons donc, aurait-on dit, si le Messie était vraiment venu, il n'aurait pas commencé par se révéler à une courtisane. »

Mais en disant qu'elle a rencontré un personnage qui lui a dévoilé tous ses péchés et l'a rappelée à la pénitence ; en commençant par la publication du grand prodige de sa conversion, qui, par cela même qu'il l'humiliait, ne pouvait pas être attribué à un rêve de son esprit, à un calcul de ses passions, elle prépara habilement, dit saint Cyrille, les esprits de ses concitoyens à croire, à reconnaître Jésus-Christ pour Messie (1); et aussi généreuse qu'elle est sincère, ajoute Théophylacte, dans l'intérêt de la vérité de Dieu, elle commence par fouler aux pieds sa propre réputation (2).

Et remarquez encore la délicatesse, la discrétion avec lesquelles elle annonce cette grande vérité. Elle ne dit pas d'un ton affirmatif : « Ce personnage prodigieux n'est et ne peut être que le Messie. » Elle dit simplement d'un ton dubitatif : Un pareil personnage ne serait-il pas, ne pourrait-il pas être le Messie ? *Numquid ipse est Christus?* Par cette manière de

(1) Miraculi narratione prœposita, præparavit auditores ad fidem.
(2) Contemnit gloriam, ut prædicet veritatem.

s'exprimer elle réveille l'attention, excite la curiosité de ses auditeurs. Glorieuse conquête de la grâce, elle s'en fait à son tour l'organe et le ministre. Elle dispense à ces concitoyens la première des grâces de Dieu, le désir de Dieu, qui est le premier pas pour arriver à la connaissance et à l'amour de Dieu. Pour convertir ses concitoyens, elle fait usage des mêmes armes, de la douceur et de la suavité dont Jésus a fait usage pour la convertir elle-même : *Disponit omnia suaviter.*

Remarquez enfin l'humble défiance d'elle-même que manifeste cette nouvelle convertie. Elle invite tout le monde en disant : « Venez et voyez : *Venite et videte.* » C'est-à-dire, comme l'a remarqué saint Chrysostome, qu'elle ne prétend pas qu'on la croie sur sa parole ; qu'elle ne demande autre chose à ses concitoyens que de venir se convaincre par leurs propres yeux et par leurs propres oreilles de la grande vérité que Jésus-Christ était le Messie (1). « Il n'est pas possible de voir ce Jésus et de ne pas le reconnaître pour ce qu'il est, de le reconnaître et de ne pas l'aimer. Oh ! si mes concitoyens entendent seulement le son délicieux de sa voix ! Oh ! s'il voit seulement l'amabilité de son visage, la douceur de ses regards, la bonté de ses manières, la majesté divine de sa personne ! Oh ! s'ils goûtent la sublimité de ses doctrines, la charité de ses sentiments, ils en seront charmés, entraînés, comme j'en ai été charmée, entraînée moi-même à croire en lui, à l'aimer, à l'adorer (2) ! »

Mais que ces qualités, ces artifices de la prédication de la Samaritaine ne vous étonnent pas, mes frères. C'est le feu céleste de l'amour de Dieu, que la grâce de l'Évangile allume dans les cœurs ; c'est particulièrement dans les âmes pénitentes qu'elle déploie toute sa force, toute sa sagesse et toute sa vivacité ; en sorte que les prodiges de l'esprit de pénitence ne sont que des prodiges d'amour.

Parmi les âmes pénitentes, c'est chez la femme que cette flamme sacrée pétille d'une force et d'une grâce toute particulière. Oh ! que la religion est belle, attrayante dans la femme ! Oh ! que la pénitence chez elle rivalise de zèle et de grâce

(1) Volebat non ex propria annonciationne, sed ex auditu proprio eos inducere.

(2) Noverat enim quod solum gustando ex illo fonte eadem passuri erant quæ et ipsa.

avec l'innocence! Oh! que de charmes la vraie pénitence étale chez la femme! quelles formes gracieuses elle revêt! quels attraits elle déploie! quel ascendant elle exerce! Malheureusement heureuse et forte pour attirer au mal lorsqu'elle ne suit que la voie du mal, elle est encore plus forte et plus heureuse pour attirer au bien lorsqu'elle revient sincèrement au bien elle même. Femmes, comprenez donc votre mission et votre dignité. Dieu ne vous a pas accordé l'empire de la grâce pour scandaliser, mais pour édifier.

Oh! que vous êtes donc grandes, que vous êtes sublimes lorsque vous faites servir vos attraits, qui perdent tant d'hommes, à les ramener à Dieu, à les convertir, à les sauver!

Mais revenons à la Samaritaine.

La prédication si humble et si chaleureuse que Photine répète en porcourant toute la ville porte ses fruits. Par les attraits de la suavité et de la douceur, elle obtient, elle aussi, les conquêtes et les triomphes de la force. *Attingit fortiter, disponens suaviter.* Rien que sur le témoignage de cette femme, d'impure qu'elle était changée en sainte, et disant à tout le monde : « Il m'a deviné tous les désordres de ma vie, » un grand nombre de citoyens de Sichar, avant même d'avoir vu Jésus-Christ, crurent qu'il était le Messie : *Ex civitate autem illa multi crediderunt in eum Samaritanorum, propter verbum mulieris testimonium perhibentis : Quia dixit mihi omnia quæcumque feci* (v. 30). C'est ainsi que plus tard nos pères gentils, sans avoir vu de leurs yeux le Rédempteur divin, crurent en lui sur le témoignage de Rome, d'idolâtre qu'elle était devenue chrétienne.

En attendant, le divin Jésus, présent de son corps auprès du puits, suivait de l'œil de son âme et de sa divinité Photine rentrée dans la ville et remplissant avec tant de succès la mission que sa grâce lui avait confiée, et nourrissait, restaurait son cœur de Sauveur des âmes de la pensée que bientôt les Samaritains se convertiraient à sa foi et à son amour.

En vain donc les Apôtres le prient et le pressent, en lui disant : Maître, prenez un peu de nourriture ; *Interea vocabant eum discipuli, dicentes : Rabbi, manduca* (v. 31). Ah! leur dit le Sauveur, j'ai toute prête une autre nourriture, bien plus substantielle et plus délicieuse que la vôtre, et dont vous ne vous doutez pas : *Ille autem dicit eis : Ego*

cibum habeo manducare, quem nescitis (v. 32). Les Apôtres ne comprirent rien à cette réponse de leur divin Maître, et dans leur simplicité grossière ils se dirent entre eux : « Quelqu'un, en notre absence, lui aura apporté quelque chose de recherché pour manger : *Dicebant ergo discipuli ad invicem : Numquid aliquis attulit ei manducare* (v. 33) ?

Mais qu'elle soit bénie cette simplicité des Apôtres ! Elle nous a valu une révélation nouvelle de la part de notre bien-aimé Sauveur. Car, ayant deviné leurs pensées : Non, non, leur dit-il, ce n'est pas ce que vous croyez. Il ne s'agit pas d'une nourriture corporelle, mais d'une nourriture toute spirituelle. Sachez que ma véritable nourriture est de faire la volonté de mon Père divin, qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre, la conversion des âmes : *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus, qui misit me, ut perficiam opus ejus* (v. 34).

O déclaration douce et consolante pour notre espérance, précieuse pour notre foi ! Par ces ineffables et sublimes paroles, par cette touchante déclaration, nous savons, de manière à n'en pouvoir plus douter, que l'œuvre de Dieu par excellence, *Opus ejus*, n'est pas la création du monde, mais le conversion de l'homme égaré, sa sanctification et son salut, que c'est là le désir, la volonté de Dieu, que l'accomplissement de cette volonté et de ce désir, l'exécution de cette œuvre est la nourriture, l'aliment, les délices propres au cœur de Jésus-Christ.

Ce délicieux passage de l'Évangile nous rappelle la révélation que saint Paul, instruit par Jésus-Christ lui-même, nous a faite sur le même sujet en nous apprenant qu'au ciel encore, à la droite de son divin Père, notre aimable Sauveur ne s'occupe que de la même œuvre, de nous appeler, de nous attirer, de nous convertir à lui, pour nous sauver, en priant, en intercédant incessamment pour nous ; et que cette occupation est l'aliment de sa vie immortelle au sein de la gloire, comme elle le fut de sa vie mortelle au sein de ses souffrances et de ses opprobres : *Semper vivens ab interpellandum pro nobis* (*Hebr.*, VII).

Cela nous explique la promptitude des secours, l'abondance des grâces, le comble des consolations que reçoit le pêcheur quand à peine il a conçu la résolution sincère de se

convertir. C'est que Jésus-Christ, au ciel même, s'occupe sérieusement de lui, s'intéresse vivement à lui, comme au seul mets délicieux dont il se nourrit, dont il est heureux ; *Meus cibus est ut perficiam opus ejus.* Dans l'affaire de notre conversion il ne s'agit donc que de vouloir ; et vouloir, c'est faire. Car tout le reste est accompli par la grâce de l'intercession perpétuelle de notre Médiateur divin. C'est cette grâce qui aplanit les obstacles, fait disparaître les difficultés, augmente nos forces, raffermit notre volonté et nous fait triompher de nous-mêmes : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.*

Voyez le beau commentaire que cet aimable Seigneur a ajouté à ses dernières paroles ; car, en continuant à parler sur le même sujet à ses disciples : Ah ! leur dit-il, vous ne comprenez pas maintenant cette œuvre divine de la conversion des âmes ; mais dans un instant vous allez la voir s'accomplir sous vos yeux. Ne disiez-vous pas tout à l'heure : Encore quatre mois, et la moisson viendra ? Cela est vrai de la moisson matérielle. Mais voici une moisson bien plus importante et plus heureuse, la moisson spirituelle qui est déjà venue. Levez les yeux, et voyez des champs mystérieux qui blanchissent déjà, et le blé parvenu à sa maturité n'attendant que la main qui doit le moissonner : *Nonne vos dicitis quod adhuc quatuor menses sunt, et messis venit? Ego dico vobis : Levate oculos vestros, et videte regiones quia albæ sunt jam ad messem* (v. 35).

Dans l'ordre spirituel, dit encore le Seigneur, se vérifie aussi ce proverbe touchant l'ordre temporel : Autre est celui qui sème, et autre est celui qui moissonne ; car je vous ai choisis pour vous envoyer où vous n'avez pas travaillé ; d'autres ont travaillé avant vous, et vous allez entrer dans leurs travaux : *In hoc enim est verbum verum : « Quia alius est qui seminat, et alius est qui metit. » Ego misi vos metere quod vos non laborastis. Alii laboraverunt, et vos in labores eorum introistis* (v. 37 et 38).

Je vous dis encore que celui qui moissonne de ce blé spirituel reçoit sa récompense, et recueille les fruits pour la vie éternelle, afin que Dieu qui sème se réjouisse avec celui qui moissonne : *Et qui metit, mercedem accipit, et congregat fructum in vitam æternam, ut et qui seminat simul gaudeat et qui metit* (v. 36).

Par ces simples et touchantes paroles, le Seigneur a fait allusion aux anciens patriarches, aux prophètes, aux vrais savants, qui, depuis le commencement du monde, avaient répandu la semence de la révélation primitive, de la vérité de Dieu par tout le monde ; qui, pendant quatre mille ans, avaient travaillé au sol où cette semence divine des traditions et des révélations divines se trouvait étouffée par l'ivraie des erreurs que l'*ennemi de l'homme y avait sursemée* (*Matth.*, XIII) ; et il constate que le temps était déjà arrivé où devait s'accomplir la grande prophétie de David ; que, en parcourant le monde, — ce champ dans lequel les anciens justes avaient travaillé, et qu'ils avaient arrosé de leurs larmes en y répandant leurs semences, les Apôtres seraient entrés dans les travaux de ces justes, auraient tiré parti des traditions qui y étaient restées debout, en auraient fait ressortir le blé des doctrines de l'Évangile, et seraient revenus au Seigneur, l'âme comblée de joie et les mains pleines de gerbes d'âmes converties et sauvées : *Euntes ibant et flebant mittentes semina sua ; venientes autem venient in exsultatione portantes manipulos suos* (*Psalm.*, CXXX). Et remarquez aussi un autre trait du vif intérêt de ce divin Sauveur pour notre salut, en ce que, pour encourager ses Apôtres et leurs successeurs, tous les missionnaires, tous les ecclésiastiques et même les laïques zélés, et même les femmes, à travailler à la conversion des âmes, il leur promet une riche récompense ; il déclare qu'en travaillant à cette moisson si agréable à son cœur divin, ces heureux moissonneurs ramasseront un fruit abondant pour eux-mêmes, c'est-à-dire qu'ils assureront leur propre salut en coopérant au salut des autres, et combleront les anciens justes qui avaient semé le blé, de la même joie qu'éprouveront ceux-mêmes qui l'auront moissonné : *Et qui metit mercedem accipit et congregat fructum in vitam æternam, ut et qui seminat simul gaudeat et qui metit* (1).

Or, les prémices de cette moisson divine, de cette conversion du monde, que les Apôtres et leurs successeurs allaient accomplir après la mort du Sauveur, commençaient déjà en figure, en essai, dans le pays de Samarie, que sa correspon-

(1) Ces explications sont un résumé des doctrines des Pères. Voyez *Cornelius a Lapide*, sur le quatrième chapitre de saint Jean.

dance et sa docilité à la prédication de la Samaritaine avaient rendu mûr déjà pour sa conversion et son salut. C'est donc à cette conversion toute prête que le Fils de Dieu fit directement allusion en disant aux disciples : « Levez vos yeux, et voyez les champs qui blanchissent déjà pour la moisson. »

En effet, il n'avait pas encore achevé cette magnifique et touchante allocution, que voilà la ville entière de Sichar que Photine avait évangélisée, venir à la recherche, à la rencontre de Jésus-Christ : *Exierunt ergo de civitate, et veniebant ad eum* (v. 39). Et en le voyant si beau et si majestueux, assis près du puits, dans une attitude si humble et si imposante, si attrayante et si gracieuse, avec ces lueurs de divinité qui, d'après Origène et saint Jérome, rayonnaient toujours de sa figure aux yeux des âmes droites et sincères, les Samaritains en furent étonnés, enchantés, ravis.

Il n'y avait donc que quelques jours que les perfides habitants de la fidèle Judée, malgré la grande quantité de prodiges que le Seigneur y avait opérés, l'avaient chassé de leurs villes comme un méchant sujet ; et voilà que les Samaritains schismatiques, sans avoir encore vu d'autre prodige de sa puissance divine que celui de Photine convertie à la pudeur, s'approchent de Jésus-Christ avec respect, l'environnent de leurs hommages et de leur amour, le prient de vouloir bien se rendre dans leur ville, et se disposent à l'y recevoir, à l'y honorer comme un Dieu : *Cum venissent ergo Samaritani ad illum, rogaverunt eum ut ibi maneret* (v. 40). Jésus-Christ, cédant à des instances si empressées et si sincères, entre dans la ville de Sichar. Il est accueilli en triomphe, fêté avec transport, écouté avec satisfaction, obéi avec docilité ; et dans les deux jours que l'aimable Seigneur daigna passer chez ces braves gens : *Et mansit ibi duos dies (Ibid.)*, en les instruisant par ses discours et en les édifiant par ses exemples, ils ne se rassasiaient pas de le voir, de l'entendre, de l'honorer. Attirés par sa douceur, domptés par sa bonté, charmés par sa parole, ravis de sa sagesse divine, ils crurent en lui en un plus grand nombre et le reconnurent et l'adorèrent comme le véritable Messie : *Et multo plures crediderunt in eum, propter sermonem ejus* (v. 41) ; et, dans un transport de joie aussi affectueux que pur et sincère, ils disaient à Photine : « Maintenant, ce n'est plus sur ton té-

moignage que nous croyons en lui ; car, l'ayant vu de près, l'ayant entendu parler nous-mêmes, nous nous sommes convaincus par nous-mêmes, nous savons certainement et nous croyons que ce Jésus est vraiment le Sauveur du monde : *Et mulieri dicebant : Jam non propter tuam loquelam credimus ; ipsi enim audivimus et scimus quia hic est verè Salvator mundi* » (v. 41).

Oh ! que le témoignage de ce bon peuple est magnifique et beau ! Les Samaritains déclarent donc qu'ils croient que le monde est perdu et qu'il a besoin d'un personnage divin qui le sauve ; qu'ils attendaient ce Sauveur, et que ce divin Sauveur, ce Sauveur véritable est Jésus-Christ, qui, ainsi qu'il venait de le faire avec Photine, aurait converti les hommes à la justice et à la sainteté, et les aurait délivrés du joug de Satan et des châtiments du péché : *Scimus quia hic est vere Salvator mundi.*

Oh ! que de vérité, de sagesse, de bon sens, n'y a-t-il pas dans cette belle parole des Samaritains ! Voyez ce que c'est que le peuple ! Combien il est juste dans ses jugements, droit dans ses instincts, franc dans ses acclamations, lorsqu'il n'est pas trompé, égaré par des hommes qui veulent l'exploiter et en faire le jouet de leurs doctrines et l'instrument de leurs passions ! Quel sujet donc d'humiliation pour les prétendus savants de nos jours, ne voyant en Jésus-Christ que tout au plus un homme éclairé, une homme de bien, un homme charitable, un sage, un philosophe ; tandis que tout le peuple de Samarie, un peuple naguère à demi-idolâtre, l'a reconnu pour le vrai Messie, le vrai Dieu ; car Dieu seul est le vrai Sauveur du monde : *Vere est Salvator mundi !* Quelle leçon pour ces orgueilleux politiques prétendant, à l'exclusion de la doctrine de Jésus-Christ, de sa grâce, de ses exemples, de sa religion, pouvoir sauver l'homme et la société, et se posant comme les sauveurs du monde, eux, pauvres imbéciles, qui n'ont su jamais rien sauver, et qui n'ont pas su se sauver eux-mêmes ! En attendant, que ce triomphe de notre divin Sauveur est beau, éclatant, magnifique et propre à nous le révéler pour le vrai Fils de Dieu ! Quel roi, quel héros du monde, fort d'une grande armée, a jamais pu accomplir une conquête plus grande, plus rapide, plus importante que celle que Jésus-Christ a obtenu aujourd'hui rien

qu'avec le charme de sa douceur ? *Attingit a fine usque ad finem fortiter, et disponens omnia suaviter.* C'est, mes frères, que tout homme est bon à subjuguer les peuples par la force des armes ; et qu'il n'y a que Dieu qui puisse, en un instant, dompter les esprits, convertir les cœurs par sa grâce. Mais encore quelques mots d'édification sur l'ensemble de l'histoire de la conversion de la Samaritaine.

TROISIÈME PARTIE.

L'exemple de la Samaritaine.

L'esprit de Jésus-Christ, dit un grand interprète, en convertissant les âmes, leur inspire un zèle extraordinaire de convertir à lui les autres (1).

Le feu céleste de l'amour de Dieu, dit saint Chrysostome, une fois allumé dans l'âme, elle perd de vue, à l'instant même, tous les intérêts humains et terrestres ; elle ne s'occupe plus que de cette flamme divine ; et c'est cette flamme qui devient le principe, la règle, le but de tous ses mouvements, de toutes ses opérations. Elle ne cède qu'à ce feu sacré ; elle ne vit, n'agit que sous les impressions de cet incendie mystérieux qui la possède et la domine (2). C'est ce qui est arrivé à l'heureuse femme de Samarie dont je vous ai aujourd'hui raconté la conversion. A peine le feu de l'amour divin s'attacha à son cœur, elle s'y livra tout entière ; elle en fut pénétrée, saisie, et dès cet instant elle ne vécut plus que de lui et pour lui. Dès ce jour, elle, aussi bien que ses deux sœurs et ses enfants, qu'elle avait convertis à la foi du Messie, se mit à la suite de Jésus-Christ ; et comme la Chananéenne, elle devint l'une des disciples les plus ferventes et les plus fidèles du Sauveur. Elle le suivit partout, avec les autres pieuses femmes, jusqu'au Calvaire. Elle se trouva au cénacle lorsque le Saint-Esprit descendit sur les premiers chrétiens. Ayant reçu le baptême de la main des Apôtres, elle fut l'une des plus saintes et des plus vénérables femmes de l'Église naissante.

(1) Spiritus Christi zelum a se conversis alios convertendi injicit (*Cornelius a Lapide*, hic). »

(2) Cum ignita fuerit anima igne divino, ad unam solam, quæ eam detinet, flammam, et ad nihil earum quæ sunt in terra, adspicit. (*Homil.*, 33). »

Elle ne cessa jamais d'annoncer à Jérusalem les miséricordes, les grandeurs et les gloires du Sauveur du monde. Ce zèle lui attira d'abord la persécution des Juifs, qui la reléguèrent en Afrique, avec toute sa famille, et ensuite la persécution des païens aussi, qui, sous l'empire de Néron, la dix-septième année après la mort du Seigneur, lui firent subir, ainsi qu'à ses enfants et à ses sœurs, les plus affreux tourments, et lui firent terminer la vie d'une sainte par la mort d'une héroïque martyre. Ses reliques, transportées à Rome, se trouvent à la basilique de saint Paul ; Dieu ayant disposé par là que la première prédicatrice des Gentils reposât à côté du premier des Apôtres des Gentils, et qu'à Rome fût particulièrement vénérée cette heureuse femme dont la conversion, l'humilité, la foi, le zèle, figurèrent si bien d'avance la conversion, l'humilité, la foi et le zèle de Rome. (Cornelius a Lapide, *In IV. Joan.*)

Mais, en rappelant avec tant de satisfaction et de bonheur ces souvenirs glorieux de la Samaritaine, je ne puis m'empêcher de penser avec effroi à ce qu'elle serait devenue si elle n'avait pas été docile, obéissante et fidèle à la première grâce. Si, lorsque le divin Sauveur l'appela et lui demanda à boire, Photine lui avait tourné le dos et avait continué son chemin, elle n'aurait pas reçu la révélation du Messie ; elle n'aurait pas entendu ses leçons sublimes ; elle ne se serait pas convertie à sa foi et à son amour ; elle aurait continué à croupir dans la pourriture de ses vices, à s'aveugler dans la nuit de ses erreurs, et aurait terminé par une mort affreuse une vie de crimes et de désordres !

Oh ! que de fois ce terrible mystère se renouvelle ! Combien d'âmes gémissent au nombre des réprouvés, aux enfers, qui jouiraient du bonheur éternel du ciel, si elles n'avaient pas opposé une résistance opiniâtre, orgueilleuse et coupable à la grâce du Dieu Sauveur, les appelant à la conversion, au pardon, à une vie sainte et parfaite ! En refusant de prêter l'oreille à cet appel divin, qui leur était transmis par une tendre sœur, par une mère affectueuse, par une domestique chrétienne, par un ami sincère ou par un prédicateur zélé ; en rejetant cette première grâce, elles se sont privées des autres grâces qui en auraient été la continuation et la conséquence. Elles ont brisé elles-mêmes cette

chaîne mystérieuse d'amour réciproque entre le Créateur et la créature, dont le dernier chaînon est la persévérance finale et le salut éternel ! Jésus-Christ est Sauveur et en même temps Dieu : Sauveur, il doit à sa miséricorde d'appeler souvent le pécheur ; Dieu, il doit à sa justice, à sa grandeur, à sa dignité de ne pas appeler toujours le pécheur, de ne pas le tolérer toujours.

Ce serait faire servir sa patience et sa bonté à l'encouragement du crime, au jouet et au caprices des passions de l'homme. Jésus-Christ, selon les expressions des Livres saints, tolère, et se lasse ; crie, et se tait ; appelle, et passe. Heureuse l'âme pécheresse qui, au premier essai de cette tolérance divine, au premier cri de l'aimable Sauveur, au premier appel de sa grâce, abandonne à l'instant le système d'une vie de scandales et d'achoppement, comme Matthieu ; les soins illicites des intérêts terrestres, comme Zachée ; les liaisons d'un amour coupable, comme la Samaritaine et la Madeleine ; et se met, sans délai, à la suite de Jésus-Christ ! Il en fait, en peu d'instants, des apôtres et des saints. Mais malheur à ceux qui ne se rendent pas à l'appel divin, qui ne se répète pas souvent, qui ne se répète pas toujours ! C'est ce qui faisait dire à saint Augustin : « Je ne crains pas Jésus-Christ qui humilie mon orgueil, qui abaisse ma fierté, qui par des moyens inattendus entrave mes coupables excès et répand l'amertume dans les sentiers de mes passions ; ce que je crains le plus, c'est Jésus-Christ qui appelle et passe, et laisse le pécheur à lui-même, s'étourdissant toujours davantage dans la sécurité trompeuse de ses erreurs, dans la paix funeste de ses péchés (1). »

Mais voyez ce qu'a valu à la Samaritaine sa docilité au premier appel de la grâce. Elle a vu se réaliser dans son cœur le grand mystère de cette même grâce que le divin Sauveur avait révélé à son esprit. A peine tombée sur l'âme de la Samaritaine, terre desséchée, brûlée par le feu de la volupté, l'eau mystérieuse de la grâce la rendit féconde ; fit jaillir dans son cœur une fontaine de grâces toujours plus puissantes et plus précieuses ; une fontaine dont le jet, en montant toujours davantage et en emportant avec lui cette âme bienheureuse, l'éleva, selon la parole du Seigneur, à une

(1) Timeo Jesum transeuntem.

grande sainteté pendant sa vie et au salut éternel après sa mort : *Aqua, quam dedit ei, facta est in ea fons aquæ vivæ salientis in vitam æternam.*

Imitateurs de cette femme vivant dans le désordre, tâchons donc de l'imiter aussi dans sa docilité à la voix de la grâce, qui, depuis si longtemps, et en tant de manières, résonne à nos oreilles. Car ces illuminations soudaines, que de temps en temps nous éprouvons dans notre esprit, et qui nous font entrevoir la misère de notre état, la sévérité des jugements de Dieu, l'horreur d'une punition éternelle ; ces appréhensions effrayantes de nous perdre qui s'excitent dans notre cœur on ne sait comment, et qui, en interrompant notre sommeil, nous font frissonner pendant la nuit, et nous font trembler et nous attristent pendant le jour ; ces dégoûts du vice, ces désirs de la vertu, ce vide, ces amertumes, ces épines que nous rencontrons à chaque pas dans les voies de nos désordres ; ces attraits qui, lorsque nous nous y attendons le moins, nous arrachent violemment à la terre, et nous poussent, malgré nous, vers le ciel ; ces angoisses, ces peines, ces remords, ces frayeurs que nous éprouvons au fond de l'âme en rentrant par hasard dans une église, en écoutant un sermon, en lisant un livre de piété, en apprenant la mort subite d'un parent, d'un ami, en rencontrant sur la rue un cadavre qu'on mène au tombeau ; tous ces phénomènes moraux que nous éprouvons en nous-mêmes, ce sont, sachons-le bien, le travail de la grâce, les invitations, les appels de la grâce ; ce sont les voix du Seigneur, les accents de son amour désolé en vue de notre perte, et nous demandant à boire l'eau de nos larmes et de notre pénitence, afin de pouvoir, lui ensuite, effacer nos péchés ; nous demandant à boire de l'eau de notre foi, de notre piété, de notre amour, afin de nous combler de ses trésors éternels (1).

Et si nous sommes dociles à entendre, prompts à accueillir, fidèles à accomplir ces avertissements si amoureux, si doux, si suaves de la grâce, elle déploiera en nous aussi une force merveilleuse qui nous fera triompher de nos mauvaises habitudes, de nos honteuses passions ; nous fera passer

(1) Aquam postulat ut peccata dimittat. Sitire se dixit, ut sitientibus æternam gratiam largiatur. (Saint Ambroise).

des frontières du vice à celles de la vertu, de la terre au ciel : *Attingens a fine usque ad finem fortiter, et disponens omnia suaviter.* Ainsi soit-il. (1)

HOMÉLIE

Sur la Samaritaine

PAR M. L'ABBÉ BAYLE

Chanoine honoraire de Marseille
Docteur en théologie, professeur d'éloquence sacrée à la faculté de Théologie d'Aix (2).

Si scires donum dei.
Si vous connaissiez le don de Dieu.
(*St-Jean*, ch. IV. v. 10.)

Mes frères, quelque soit l'orgueil qui nous trompe sur nos défauts, nous ne pouvons pas nous faire complétement illusion sur notre faiblesse et notre pauvreté. Nous sentons en nous sans cesse des désirs inassouvis, une ambition, que rien ne contente, une indigence que rien n'enrichit. Nous n'avons pas en nous assez de force pour réaliser nos rêves et apaiser nos douleurs. Irrités de notre impuissance nous nous tournons vers les hommes avec l'espérance qu'ils nous donneront ce qui nous manque. Nous prions les uns de nous donner des richesses, les autres, de nous donner de la gloire, les autres de nous donner de l'amour. Nous attendons de tous le bonheur de recevoir quelque chose, un don qui comble nos souhaits et diminue le vide cruel de nos cœurs. Mais hélas! les hommes ne peuvent nous donner que ce qu'ils possèdent c'est-à-dire, des chimères, des mensonges, des chagrins, des vanités et des larmes. Leurs richesses n'illuminent pas l'esprit, leur amour ne remplit pas le cœur, leur gloire est mêlée de dédains amers. Toute créature gémit, dit saint Paul, par conséquent toute créature ne répond à nos plaintes que par des gémissements et à nos ennuis que par des déceptions.

Mais il est un don plus élevé que la terre, plus étendu que l'espace, plus durable que le temps. Il est un don qui satisfait si bien celui qui le possède qu'il ne désire plus rien. Il est un don qui console de la privation de tous les biens, et que

(1) On trouve les homélies sur les femmes de l'évangile du R. P. Ventura, chez M. Vaton, libraire éditeur, 77, boulevard St-Germuin, à Paris.

(2) Cette homélie de M. Bayle est inédite.

nul bonheur de ce monde ne peut égaler. Ce don n'est pas au pouvoir des hommes, c'est le don de Dieu, et Dieu seul peut l'accorder. C'est don de la vie, le don de l'état de grâce sur la terre, le don de l'état de gloire dans le ciel. O enfants des hommes, d'où vient que vous ne soupirez pas après ce don? D'où vient que vous ne le demandez pas avec d'énergiques et persévérantes supplications? Ah ! c'est que vous ne le connaissez pas. Toujours préoccupés de ce que vous pouvez gagner ici-bas, vous ne songez pas aux trésors d'en-haut. Ah ! si vous connaissiez le don de Dieu ! *Si scires donum Dei !* Si vous saviez ce qu'il vaut, vous n'auriez plus d'autre aspiration. Vous feriez tout pour l'acquérir, puis heureux de le posséder vous feriez tout pour ne plus le perdre.

Jésus-Christ ne demande qu'à vous enrichir de ce don précieux. Tandis que vous ne songez pas à le mériter, il songe à vous l'accorder. Que son amour est ingénieux, si je puis dire, pour presser votre âme et l'exciter à recevoir le don de la vie surnaturelle. Que de mystères de tendresse et de bonté divine dans l'histoire de chaque conscience ! ces mystères nous serons revélés au jour du jugement; mais déjà nous pouvons les entrevoir en méditant sur la miséricorde que Jésus-Christ fit éclater dans la conversion de la Samaritaine. Cet exemple nous indique assez comment notre divin Sauveur ramène doucement les âmes de la mort du péché à la vie de la grâce. Sa bonté agit maintenant d'une manière invisible sur les âmes coupables, comme elle a agi d'une manière visible sur la pécheresse, qui entendit de sa bouche cette parole touchante: Oh ! si vous connaissiez le don de Dieu : *Si scires donum.*

Dans cet entretien nous admirerons à la fois la conduite de Jésus-Christ envers la Samaritaine, et sa conduite envers les pécheurs.

Remarquons d'abord avec quel soin le divin Maître prépare la conversion de la Samaritaine. Il ne lui reprochera pas ses fautes en public, ni même dans le secret de sa maison. Il lui parlera en un lieu et dans un moment où nul ne pourra l'entendre. Il semblera ne la rencontrer que fortuitement. Il cache les desseins de sa providence, et tout paraît arriver naturellement. En quittant la Judée, Notre-Seigneur se dirige vers une ville de Samarie. Auprès de cette ville était creusé le puits de Jacob. Fatigué par le chemin qu'il avait parcouru, le

Sauveur s'assit sur le bord du puits. Il était midi. Ne dirait-on pas que c'est seulement pour se reposer à l'heure la plus chaude du jour que Jésus-Christ s'assied sur le puits de Jacob? Il n'est là cependant que pour attendre une pécheresse et la convertir. Il est seul. Ses disciples sont allés à la ville voisine pour acheter de la nourriture. Ce qu'il va dire à la Samaritaine est trop secret pour que ses disciples puissent l'entendre. Il lui épargnera cette confusion, qui eût été peut-être un obtacle à son retour à la vertu. Elle arrive, elle approche du puits, où le Sauveur est assis. Elle vient puiser de l'eau et ne se doute pas de la grâce qui l'attend. Elle croit n'être amenée là que parce qu'elle n'a plus d'eau dans sa maison et qu'elle a besoin de remplir ses amphores. Elle ne songe pas au mouvement providentiel qui dirige ses pas vers le Sauveur, afin qu'elle reçoive de lui la vie et le salut.

C'est ainsi que Jésus-Christ prépare pour la plupart des pécheurs d'heureuses occasions de se convertir. Il en est sans doute qui sont arrachées tout à coup à leurs voies mauvaises par des événements merveilleux qui ne leur laissent pas le temps de réfléchir et d'hésiter, qui les poussent à se jeter éperdus entre les bras de Dieu qui les appelle. Ainsi, saint Paul fut renversé sur le chemin de Damas et de persécuteur devint un vase d'élection. Mais Jésus-Christ agit sur la plupart des pécheurs avec une influence plus douce et plus mystérieuse. Il prépare une occasion favorable et il l'attend. Il ne saisit pas l'âme égarée dans le tumulte du monde et la joie de ses fêtes, elle n'entendrait pas sa voix. Mais par moments le feu des passions se relentit, le monde fait silence, le plaisir est sans attraits : le cœur est fatigué. Une amertume soudaine a corrompu la douceur de ses plus chères affections. L'amitié le trompe, l'adversité l'éprouve, la maladie l'abat. Le voilà seul, cherchant un peu de repos, et de rafraichîssement. Pendant ces heures de solitude Jésus-Christ s'approche. Il a pitié de ce cœur altéré qui a puisé à toutes les sources de bonheur pour étancher sa soif toujours avide, et qui a oublié la seule source intarissable où se calmerait son ardeur dévorante. Il réveille sa conscience endormie. Il va commencer avec lui un colloque intime. Il va l'inviter, le presser, le gagner. En entrant dans son isolement et en se séparant avec tristesse d'un monde qui l'a blessé, ce pécheur ne pensait qu'à trouver un repos

à ses fatigues et une trêve à ses ennuis; mais plus heureux il y trouvera son salut, pourvu qu'il prête l'oreille aux paroles de Jésus-Christ, et qu'il ne résiste pas aux avances de son amour. Quel moment pour une âme souillée que celui où la grâce agit sur elle, quoiqu'elle ne s'attende pas à cette faveur divine! Quel moment que celui où l'âme entend au fond d'elle-même une voix secrète dont les paroles l'étonnent, quoiqu'elle ne distingue pas d'abord si elles viennent de la terre ou du ciel!

La Samaritaine n'a pas reconnu son Sauveur et son Dieu dans cet homme fatigué, assis à l'ombre, sur le bord du puits où elle vient chercher de l'eau. Jésus-Christ lui parle, mais il ne se révèle pas entièrement à elle dans le premier mot qu'il lui adresse, il se fera connaître par degrés. Il lui dit d'abord simplement : Donnez-moi à boire, *Da mihi bibere*. Plus tard il lui apprendra qu'il est le fils le Dieu et lui reprochera l'impudeur de sa vie ; mais le moment de frapper ces grands coups n'est pas encore venu. Pour atteindre avec force la fin qu'il s'est proposée il commence par agir avec douceur et suavité, et, au lieu de l'exhorter énergiquement à changer de conduite il se contente de la prier simplement de lui donner un peu d'eau: *Da mihi bibere*. Jésus-Chrit agit avec la même précaution et la même douceur à l'égard des pécheurs dont sa grâce sollicite la conversion. Il ne leur demande pas d'abord des œuvres pénibles, dont la difficulté les effraierait, des sacrifices douloureux, qui rebuteraient leur courage, mais quelque chose de simple qui leur semblera conseillé par la nature plutôt que par la grâce. Il demande à ce riche de donner à boire à ceux qui ont soif, de donner à manger à ceux qui ont faim ; s'il suit le bon mouvement qui le pousse à faire l'aumône, une grâce nouvelle l'excitera à une nouvelle vertu. A cette mère de famille, Jésus-Christ demandera une vigilance ininterrompue sur ses enfants ; à cette jeune personne que le monde commence à gâter, il demandera simplement la fuite du scandale ; à cet homme honnête selon le monde et qui néglige ses devoirs religieux, il demandera une prière en des moments d'affliction, une bonne lecture durant des loisirs inoccupés. Oh ! bienheureux ceux qui répondent aussitôt à ces premières invitations de la grâce ! leur conversion ne tarde pas être consommée ; mais souvent on résiste, et, comme la Samaritaine,

au lieu de faire ce que Jésus-Christ demande, on l'afflige par un triste refus et de vains prétextes.

Il semble qu'en voyant la fatigue du Sauveur la Samaritaine aurait dû se hâter de lui donner à boire; mais, au lieu de lui offrir l'eau qu'il réclame, elle lui parle de la sorte : Comment me demandez-vous à boire, vous qui êtes Juif? Ne voyez-vous pas que je suis Samaritaine? et ne savez-vous pas que les habitants de la Judée n'ont aucun commerce avec les habitants de la Samarie? Ne dirait-on pas qu'elle reproche au Sauveur de lui avoir demandé un service? Elle le regarde comme un étranger et presque comme un ennemi. Notre divin Maître aurait pu laisser la Samaritaine dans son aveuglement et ne plus lui parler, puisque ses premières paroles avaient excité si peu de bonne volonté. De même Jésus-Christ pourrait se retirer des pécheurs qui opposent un lâche refus aux premiers conseils de la grâce. D'où me vient cette pensée de donner aux pauvres une portion de mes biens, répond ce riche coupable à la voix de sa conscience qui le presse de mériter ainsi la grâce de sa conversion? Qui peut m'y obliger? Ne suis-je pas le maître de ce que je possède? Je n'ai dépouillé personne et j'ai le droit de ne pas me dépouiller moi-même. Il ne sent pas que la voix, qui lui conseille l'aumône, est la voix de Celui qui a créé toutes chose et qui seul est le maître absolu de tous les trésors. D'où me vient cette pensée d'écouter une instruction religieuse, de faire une bonne lecture? demande cet homme qui vit sans songer à Dieu. Que peuvent m'apprendre les livres et les prédications? Ne sais-je pas tout ce qu'il faut savoir pour être honnête et ne faire de tort à personne? Il ne sent pas que c'est Dieu qui le pousse à l'œuvre de piété la plus simple et la plus facile, afin d'éclairer son âme et de l'enrichir d'une précieuse vertu qui lui manque, la vertu de religion.

D'où me vient, demande cette femme mondaine, d'où me vient ce remords soudain qui me trouble, ce scrupule inattendu sur les péchés dont je suis volontairement la cause, sur le mal profond que je consens à produire dans les âmes par l'immodestie de mon habillement? Elle ne sent pas que c'est Dieu qui veut d'abord la rappeler au sentiment de la pudeur, afin de la rappeler ensuite peu à peu au sentiment de la piété.

Jésus-Christ pourrait bien se retirer et ne plus solliciter une âme sur qui ses premiers conseils n'ont fait aucune impression salutaire, mais sa miséricorde n'est pas si promptement rebutée; il insistera auprès de cette âme insensible, il l'ébranlera par une plus forte impulsion. Voyez comme il touche la Samaritaine ! comme il éclaire son âme d'une clarté plus vive et commence à lui révéler sa divinité !

Si tu connaissais le don de Dieu et quel est celui qui te dit : donne-moi à boire, peut-être c'est toi qui lui eusses fait cette demande, et il t'aurait donné de l'eau vive. *Tu forsitan petisses ab eo et dedisset tibi aquam vivam.* Comprenons bien tout le sens de ces paroles. Elles font sentir à la fois et l'excellence des dons que Dieu nous accorde et la bonté immense dont il fait preuve en nous les accordant. C'est comme si le Sauveur eût dit : O pécheresse, si tu savais tout ce que ton Sauveur peut te donner; si tu savais que je suis Dieu, moi qui te parle et qui descends jusqu'à te demander un service ; si tu savais que je suis le don suprême que Dieu ait fait aux hommes, le Fils de Dieu, son Verbe, sa sagesse, donné en échange des âmes, tant les âmes sont aimées par leur créateur, oh ! tu n'eusses pas attendu ma demande; mais toi-même tu m'eusses prié de te donner une eau vive pour te purifier et te rafraîchir, et je n'aurais pas fait comme toi qui ne m'as rien offert. Moi je ne sais rien refuser à ceux qui me prient; je t'aurais fait boire à longs traits à une source qui donne la vie et l'immortalité : *Petisses ab eo et dedisset tibi !*

Jésus-Christ n'excite pas autrement les pécheurs qui ont d'abord résisté à sa grâce. Continuant à leur parler dans le secret de leur conscience, il leur fait comprendre deux choses : premièrement, que tout ce qu'il leur demande n'est rien à côté des bienfaits ineffables dont il les a comblés ; en second lieu, que la générosité qu'ils doivent déployer au service de Dieu n'est rien à côté de la générosité que Dieu a déployée pour les racheter et les sauver. O pécheurs aveugles, leur dit-il, si vous saviez ce que Dieu veut vous donner après cette vie d'épreuves, la félicité qu'il réserve à ceux qui sur la terre ont voulu le connaître, l'aimer et le servir, les délices éternelles de ce ciel où tout est joie, pureté, louange, amour, oh ! vous mépriseriez tous les biens d'ici-bas qui

trompent vos affections et qui les souillent, vous n'auriez que du dégoût pour ce qui change, pour ce qui passe, pour ce qui meurt, et toute votre aspiration serait de partager un jour avec les élus le bonheur du paradis. Si vous saviez le don que Dieu vous a fait en vous livrant son Fils unique fait homme pour vous, mort sur la croix pour vous, les trésors de sagesse divine et d'amour divin contenus en ce Dieu incarné, couronné d'épines et percé de clous, vous ne pourriez penser à Jésus-Christ sans émotion; vous comprendriez que tous les dévouements humains, que toutes les tendresses des créatures sont bien faibles à côté de cette charité infinie; vous sentiriez qu'il y a un abîme d'ingratitude dans les cœurs qui n'aiment pas un Dieu qui les a tant aimés. Toute croix vous paraîtrait légère à porter, tout Calvaire vous paraîtrait doux à gravir à la suite de votre Sauveur. Si vous saviez quels dons de paix et de force Dieu accorde à ceux qui reçoivent la grâce des sacrements, quels dons de consolante résignation descendent sur les âmes en prière, rien ne vous serait plus doux que l'Eucharistie; jamais les discours des hommes ne vous feraient oublier de parler à Dieu, et une heure passée à l'ombre des saints tabernacles vous serait plus précieuse que les plus longues veilles passées dans les demeures où le Seigneur est offensé. Mais vous ne connaissez pas les dons de Dieu... Dès que vous les connaîtrez, vous n'attendrez pas que Jésus-Christ vienne à vous et se fatigue à votre poursuite, vous vous hâterez de courir à lui. Dieu vous a parlé et vous avez refusé de lui obéir. Que vous demandait-il de trop difficile? Comparez ce qu'il veut que vous fassiez pour lui à ce qu'il a fait pour vous. A-t-il refusé de vous tirer du néant, de vous former à son image et à sa ressemblance, de vous donner une âme libre, riche de pensée et d'amour? Quand par une première faute, vous avez mérité d'être à jamais privés du bonheur du ciel, Dieu a-t-il refusé de vous sauver, de descendre du ciel, de prendre un corps et une âme tels que les vôtres, de souffrir et de mourir? Et maintenant Dieu refuse-t-il de se donner à vous dans le sacrement de l'autel, de vous consoler quand vous êtes affligés, de tarir vos larmes, de soulager les blessures saignantes de vos cœurs? Dieu ne vous refuse rien et vous lui refusez tout. Ah! laissez-vous gagner par la reconnaissance; faites ce qu'aurait dû

faire la Samaritaine; demandez à Jésus-Christ les sources d'eau vive, les flots qui purifient, le breuvage qui sauve et ressuscite; demandez-le, et il vous le donnera : *Petisses ab eo et dedisset tibi.*

Le don de Dieu, l'eau vive dont le Sauveur vient de lui parler donnent à penser à la Samaritaine. Elle voudrait connaître ce don mystérieux et goûter de cette eau promise à ceux qui la demandent. Mais elle n'a pas encore une entière confiance dans les paroles du divin Maître. Il lui semble impossible de recevoir les faveurs qu'elle vient d'entrevoir et de désirer. Elle répond à Jésus-Christ avec plus de douceur, mais elle continue à ne pas se rendre à ses volontés. Elle est touchée déjà, mais elle n'est pas gagnée : « Seigneur, dit-elle, vous n'avez point d'amphore pour puiser de l'eau, et le puits est profond. Comment pourrez-vous avoir cette eau vive que vous promettez? Êtes-vous plus puissant que notre père Jacob qui nous a donné ce puits et qui s'y est désaltéré, lui, ses fils et ses troupeaux? »

C'est ainsi que les pécheurs qui commencent à comprendre le bonheur d'une âme sanctifiée par la grâce désespèrent de pouvoir jouir de ce bonheur. Ils le désirent, mais il leur semble qu'il n'est pas fait pour eux. L'abîme où ils sont tombés leur paraît trop profond, *Puteus altus est,* aucune eau salutaire ne pourra laver leurs souillures, *Unde habes aquam vivam?* Ils ne voient dans leur conversion que ce qu'il y a de difficile; ils ne supposent pas qu'ils puissent rompre leurs engagements; ils ne croient pas qu'ils puissent résister à telle et telle tentation, s'abstenir de tel et tel plaisir, embrasser tel genre de vie, être fidèles aux pratiques religieuses qu'on leur dit nécessaires. Comment sortir de l'abîme profond où je suis plongé à jamais, comment Jésus-Christ peut-il faire d'un pécheur tel que moi un juste digne du ciel? Oh ! qu'ils sondent leur conscience, qu'ils aient horreur de leur état, que la vue de leurs fautes les épouvante ; mais qu'ils ne désespèrent pas de la bonté de Dieu. Ils peuvent s'écrier que le puits est profond, mais ils ne doivent pas douter de Jésus-Christ, en disant avec la Samaritaine : Seigneur, comment pourrez-vous avoir une eau vive qui me purifie? *Unde habes aquam vivam?* O pécheurs, déjà ébranlés, vous demandez d'où Jésus-Christ puisera ces secours puissants qui vous aideront

à rompre les chaînes de vos habitudes mauvaises. Ah ! il les puisera à la source inépuisable de ses mérites qui ne demandent qu'à se répandre et dont toutes les grâces de conversion ne sont qu'un écoulement. Il les puisera dans les trésors de sa puissance infinie à qui tout est facile, qui peut amollir les cœurs les plus endurcis, et, comme dit l'Écriture, changer les pierres mêmes en enfants d'Abraham. Il les puisera dans sa miséricorde qui choisit souvent les plus indignes pour leur prodiguer ses faveurs, et qui se montre d'autant plus compatissante que les misères sont plus lamentables. Il les puisera à la même source où il a puisé les grâces qui ont converti de siècle en siècle tant d'autres pécheurs aussi coupables que vous, et devenus ce que vous pouvez devenir, des amis de Dieu, des chrétiens fervents, des saints.

La Samaritaine continue à ne voir en Jésus-Christ qu'un homme ordinaire. Elle croit qu'il ne lui parle que d'une eau terrestre puisée, comme celle de la fontaine de Jacob, pour les besoins journaliers de la vie. Le divin Sauveur prend soin de la détromper. Il lui révèle plus clairement sa puissance et lui fait sentir le prix inestimable du don qu'il veut lui accorder : « Quiconque boit de l'eau de ce puits, lui dit-il, se désaltère un instant, mais bientôt il ressent de nouveau l'aiguillon de la soif. Mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai apaisera sa soif à jamais. Il ne sera plus altéré, car l'eau que je donne devient une source dont les flots jaillissent pour la vie éternelle. » Comme les désirs de la pécheresse sont excités ! Celui qui lui parle avec une bonté si tendre est donc plus puissant, en effet, que Jacob. Son pouvoir n'est pas borné par la vie présente, il s'étend jusque dans l'éternité. Comme ses idées sont changées ! Elle ne songeait qu'à venir chercher une eau qui lui coûte des efforts renouvelés chaque jour; on lui promet une eau qu'il suffit de boire une fois pour n'avoir plus soif et qui rafraîchit éternellement. Ce n'est donc pas un simple juif qui lui parle, mais un envoyé de Dieu plein de force et d'autorité.

C'est ainsi que Dieu achève de se faire connaître aux pécheurs avec toute sa miséricorde. Il leur fait sentir combien sa conduite est différente de celle des hommes et leur fait avouer que les biens qu'il donne méritent qu'on prenne au moins autant de peine pour les acquérir qu'on en prend pour

acquérir les biens de la terre. Vous êtes épouvantés par le souvenir de vos fautes, leur dit-il, mais n'oubliez pas que je suis Dieu. Gardez ce doute, cette défiance, cet effroi pour les offenses que vous avez commises envers les hommes, car vous n'êtes pas sûrs d'en recevoir le pardon. Mais, moi je ne veux pas la mort du pécheur, je veux sa conversion et sa vie ; moi je vous appelle, je vous tends les bras, je suis le bon pasteur qui court après la brebis égarée, je suis le Père toujours tendre qui pardonne à l'enfant le plus prodigue. Ne craignez donc pas que je méprise un cœur contrit et humilié. Venez, je vous laverai et vous serez purifié, vous serez plus blanc que la neige ; venez vous plonger dans la source de lumière, d'amour, de bonheur dont les flots jaillissent pour la vie éternelle. Mais ce n'est pas de Dieu peut-être que vous vous défiez, ô pécheurs, c'est de vous-mêmes. Il vous semble trop dur de changer de vie. Il faut faire pour se convertir trop de choses difficiles. Vous vous exagérez les difficultés, mais si grandes qu'elles soient, elles restent moins pénibles que les fatigues incessantes que vous vous imposez pour obtenir ces joies, ces richesses, ces honneurs, ces plaisirs qui vous damnent. Si seulement vous acceptiez pour le service de Dieu la même somme de privations et d'assujettissements que vous coûte le service du monde ! Quoi ! vous vous lassez tous les jours pour des jouissances qui ne laissent après elles qu'amertumes ; vous abrégez votre vie pour des biens aussi vides que le néant, pour un bonheur après lequel on a toujours soif, et vous craignez de vous imposer un sacrifice pour des joies qui dureront toute l'éternité, pour le seul bonheur qui puisse contenter votre soif et vous désaltérer jusqu'à la mort et au-delà même de la mort ! — Quelle que soit votre position en ce monde, que de douleurs vous avez endurées pour devenir ce que vous êtes ! Ne reculez donc pas devant l'effort généreux qu'il faut faire pour devenir ce que sont les saints. Le ciel vaut bien une heure de sacrifices ; l'éternité vous consolera de tout.

La Samaritaine est gagnée par les promesses que le Seigneur lui a faites. Elle croit en ses bienfaits, elle espère les recevoir. Elle les demande, elle sent qu'il n'y a qu'à prier pour obtenir. « Seigneur, dit-elle, donnez-moi de cette eau vive, afin que je n'aie plus soif et que je ne vienne plus ici pour

en puiser. *Domine da mihi hanc aquam ut non sitiam neque veniam huc haurire.* « Sa demande sera exaucée, le Sauveur n'attendait que sa prière. » Bientôt elle sera convertie, et de pécheresse deviendra une apôtre. C'est que la prière est à la fois nécessaire et toute puissante. On ne peut se sauver sans elle, mais avec elle on est sûr de son salut. Il faut demander pour recevoir. Dieu est prêt à tout accorder, mais il veut qu'on tombe à genoux, qu'on se reconnaisse indigent et qu'on implore sa puissance. Tant que le pécheur ne prie pas, il a beau être dégoûté de ses fautes et apprécier la beauté de la vertu, il est sans force pour sortir du mal. Accablé sous le fardeau de sa mauvaise conscience, il ne peut pas s'en débarrasser. Il voudrait jouir de la paix de l'âme ; il nourrit toujours les mêmes remords : mais s'il se prosterne, s'il se frappe la poitrine, s'il fait jaillir de ses lèvres une ardente prière, Dieu se hâte de le secourir. Sa conversion commence ; elle se développera peu à peu ; la vie de la grâce refleurira en son âme consolée. Oh! bienheureux le pécheur, qui sentant sa faiblesse, s'écrie comme la Samaritaine : *Domine, da mihi hanc aquam.* Seigneur, donnez-moi, je vous en supplie, donnez-moi ce qui manque à mon cœur ; donnez-moi votre amour ; donnez-moi d'être juste, d'être pur, d'être votre enfant ; donnez-moi votre corps et votre sang adorables, afin que je n'aie plus soif de rien, que rien ne me tente et que rien ne me trouble, que j'aie la paix et les vertus qui fructifient dans la paix, *Ut non sitiam.* Donnez-moi ce que vous seul pouvez donner, afin qu'heureux de vos dons, je ne demande plus au monde les chimères qui m'ont trompé si longtemps, afin que je ne cherche plus auprès des créatures ces affections qui ne m'enivraient que pour m'endormir et me conduire insouciant jusqu'au seuil de l'éternité, *Neque veniam huc haurire.*

La prière cependant ne produirait que des fruits avortés, si deux choses ne l'accompagnaient : le repentir des fautes commises et une humble confession. Le Sauveur excite à la contrition la Samaritaine qui vient de le prier avec ardeur ; il lui facilite même l'aveu de ses crimes. Cette femme est depuis longtemps dans le désordre: celui qui partage sa vie n'est pas uni à elle par des liens sacrés. Le Sauveur lui rappelle cette honteuse existence, qui en ce moment ne la fait pas rou-

gir; il veut l'engager à manifester son repentir et à confesser sa faute : *Va*, lui dit-il, *appelle ton mari et viens ici.* Cette simple parole devait la faire rentrer en elle-même. Il semble qu'elle aurait dû révéler aussitôt sa conduite scandaleuse et s'écrier : Pardonnez-moi, Seigneur, je ne suis qu'une pécheresse ! mais cet aveu lui pèse ; elle tâche de l'éluder Elle répond au Sauveur : je n'ai point de mari. Dissimulation insensée ! elle ne peut tromper Jésus-Christ : il connaît aussi bien qu'elle sa conscience, il le lui prouve par un reproche qui ne pouvait lui être adressé que par celui qui sonde les reins et les cœurs : « Tu as bien répondu, dit-il, en me disant : je n'ai point de mari, car tu as eu cinq maris déjà, mais celui que tu as maintenant n'est pas ton mari. » A ces mots la lumière se fait dans l'esprit de la Samaritaine. Elle ne résiste plus, elle ne cache plus rien, elle confesse tout, elle se repent. Je le vois bien, Seigneur, s'écrie-t-telle, je le vois bien, vous êtes un prophète, *video quia propheta es tu.* Vous me connaissez bien, et je suis bien ce que vous dites. Je suis bien coupable, j'habite une ville condamnée, j'ignore beaucoup de choses, mais je sais que le Messie, qui est appelé le Christ, doit venir. Quand il viendra, il nous apprendra tout. » Après un tel repentir et une telle confession, c'en est fait ; le Sauveur se fait connaître tout entier: « C'est moi, lui dit-il, moi qui te parle qui suis le Christ. » O bonheur de la Samaritaine ! elle connaît le Sauveur ! le Messie lui a parlé ! le fils de Dieu s'est révélé à cette pécheresse. Elle l'écoute, elle l'aime, elle l'adore, elle lui appartient.

Combien de pécheurs seraient heureux comme elle, si, comme elle, ils se repentaient de leurs fautes et les confessaient humblement ! Mais ils cherchent à se tromper eux-mêmes sur l'état de leur conscience, ils s'efforcent d'échapper à la lumière qui les accuse. Ils fuient les ministres de Jésus-Christ. S'ils entendent une prédication, ils ne veulent pas se reconnaître dans les tableaux qu'on leur fait des vices dont ils sont les esclaves. Ils ferment l'oreille aux paroles qui peignent le mieux leur état lamentable, ils ne prennent que ce qui leur plaît de la morale chrétienne qu'on leur expose On a beau leur dire que leurs péchés ne seront pardonnés qu'après que Jésus-Christ représenté par ses prêtres, en aura reçu la confession, que le tribunal de la pénitence es

un tribunal de miséricorde où les larmes du repentir se changent en larmes de joie : ils répondent comme la Samaritaine : je n'ai rien à révéler, *virum non habeo*. D'autres ne font connaître leur conscience qu'à demi, excusant leurs passions et présentant leurs vices sous un faux jour. Ah ! Jésus-Christ sait tout. Reconnaissez-le pour le Messie et le Fils du Dieu vivant. Faites comparaître devant vous votre vie entière. Examinez toutes vos œuvres, toutes les affections de votre cœur, toutes vos criminelles habitudes, tous les malheureux effets de vos passions. Appréciez tout le désordre de votre concience. Prenez en main le flambeau de l'Évangile pour vous juger sur toutes vos intrigues, sur tous vos plaisirs, sur tous vos scandales, sur votre mollesse, sur vos superfluités, sur votre orgueil, sur votre cupidité, sur vos injustices, puis vous viendrez demander votre pardon, vous viendrez recevoir le don de Dieu : *Vade, voca virum tuum et veni huc.*

Venez, accusateur volontaire de vos fautes passées, venez seul, sans témoins, poussé uniquement par le désir d'être purifié de vos souillures, venez aux pieds d'un juge qui ne peut prononcer qu'une sentence d'absolution, venez à ce tribunal de la pénitence dépouillé de tous les emblèmes sévères de la justice et orné seulement des plus touchants symboles de la miséricorde ; venez à ce tribunal placé entre les fonts sacrés du baptême, et le tabernacle eucharistique, pour vous rappeler l'innocence que vous avez perdue et le Dieu qui veut se donner à vous. Venez recouvrer la pureté de votre enfance, venez vous rendre digne de recevoir encore au pied de l'autel le Dieu qui a réjoui votre jeunesse : venez, venez, ne tardez pas : *Veni huc ! veni huc !*

Le repentir, l'aveu, l'absolution changeront votre âme ; vous serez allégé du fardeau de vos remords; vous connaîtrez Jésus-Christ, non-seulement de tout votre esprit, mais de tout votre cœur ; les sentiments dont vous serez rempli déborderont. O Jésus, direz-vous dans la joie de votre conscience régénérée, ô Jésus ! vous êtes mon Sauveur, mon maître, mon ami, mon Dieu, mon espérance, mon bonheur : *Domine, propheta es tu.*

Vous ferez plus encore. Votre bonheur vous paraîtra si grand que vous ne voudrez pas en jouir seul, mais vous vous efforcerez d'y associer tous ceux que le péché retient captifs.

Quel n'est pas le zèle de la Samaritaine, dès que Jésus-Christ s'est fait connaître à elle, dès qu'elle a reçu le don de Dieu ! Elle oublie les soins matériels qui l'ont amenée au puits de Jacob, elle ne songe plus à l'eau qu'elle venait puiser. Elle laisse sa cruche et s'en va vers la ville d'un pas précipité. Pourquoi cette hâte ? Le zèle l'emporte, elle est pressée de dire à tous ceux qu'elle rencontre : Venez voir l'envoyé du ciel qui m'a dit tout ce que j'ai fait, venez et dites s'il n'est pas le Christ : *Venite et videte, numquid ipse est Christus.* Que sa reconnaissance est vive ! Elle voudrait que le monde entier connût Jésus-Christ et l'adorât. Elle n'épargne pas sa réputation. Elle confesse à haute voix qu'elle a fait beaucoup de fautes, elle montre le juge qui lui a pardonné, le médecin qui l'a guérie. Ce qu'il a fait pour moi, il le fera pour vous, dit-elle, venez et voyez, *venite et videte.* Admirez le prompt succès de son apostolat. On sortit en foule de la ville, on accourut vers Jésus, plusieurs crurent en lui, à cause du témoignage de la pécheresse convertie, qui devint pour eux une heureuse occasion de salut : *Multi crediderunt propter verbum mulieris.* Voilà ce que produisit la parole d'une femme.

Après leur conversion, les pécheurs doivent être animés du zèle ardent de la Samaritaine, travailler comme elle à faire connaître Jésus-Christ, à étendre son règne, à rendre témoignage de sa puissance et de sa bonté. Déjà leur exemple agit fortement sur ceux qui ont eu moins de courage qu'eux et moins de docilité à la grâce ; mais ils sont obligés à un apostolat plus actif que celui de l'exemple. Leurs discours doivent être pleins de Jésus-Christ; au sein de leur famille, à l'oreille de leurs amis, ils doivent dire ce que Dieu a fait pour eux,ce qu'apporte à l'âme de douceur et de joie une sincère conversion. Ils n'ont pas de plus sûr moyen de prouver au Sauveur leur reconnaissance. Mais à vous aussi, chrétiens fervents, la reconnaissance fait un devoir du zèle des âmes. Montrez que vous aimez Jésus-Christ en le faisant aimer. Pour mieux vous sauver, aidez les autres à se sauver avec vous. Il fut un temps où vous fûtes pécheurs. Avec quelle bonté Dieu vous a rappelés peu à peu à la vie de la grâce. Souvenez-vous de cette bonté pour en témoigner beaucoup à tous ceux à qui vous pouvez faire quelque bien.

Touchés par votre langage, ils prêteront plus facilement l'oreille au langage de Jésus-Christ. Peut-être serez-vous assez heureux pour qu'ils vous disent comme les hommes appelés par la Samaritaine : Oh ! maintenant, si nous croyons, ce n'est point seulement à cause de votre parole, nous avons entendu Jésus-Christ lui-même et nous savons qu'il est véritablement le Sauveur du monde : *Ipsi enim audivimus.* Puissent les pécheurs, s'il en est ici, avoir le bonheur d'être rapprochés de Jésus-Christ par le zèle d'une âme pieuse ; puissent les chrétiens fervents avoir le bonheur d'être pour quelques pécheurs une occasion de salut. C'est la grâce que je vous souhaite.

HOMÉLIE

Sur la femme adultère

PAR LE R. P. VENTURA.

Ipse autem transiens per medium illorum ibat. (Luc. IV).

Voilà donc où va aboutir la fureur infernale dont la Synagogue était enflammée contre Jésus-Christ, au dire de l'évangile de ce jour: *Et repleti sunt omnes in Synagoga ira.* Le peuple et les magistrats se lèvent comme un seul homme contre le Sauveur ; ils le chassent hors de la ville et l'entraînent sur le sommet d'une montagne voisine pour l'y faire mourir. Mais une puissance secrète et irrésistible les empêche d'accomplir un si barbare dessein; malgré leur animosité et leurs forces, ils ne peuvent faire aucun mal au Fils de Dieu qui, à leur rage, passe et circule paisiblement au milieu d'eux : *Ipse autem transiens per medium illorum, ibat.* Ils ne pourront pas le sacrifier, dit saint Augustin, avant que l'heure soit arrivée où il daignera consentir lui-même à être sacrifié (2). Jusque-là le divin Maître déjoua les demandes insidieuses par lesquelles ses ennemis cherchaient à l'embarrasser et à le surprendre, aussi facilement qu'il rendit vaine leur aveugle fureur ; il démasqua leur noire hypocrisie, et

(1) On trouve les homélies sur les femmes de l'Évangile du R. P. Ventura, chez M. Vivès, libraire, rue Delambre, 13, à Paris.

(2) Non tenebatur, quia adhuc pati non dignabatur (*Tract.* 33, *in Joan.*).

toujours, quand il lui plut, il sortit libre et triomphant de leurs mains, et confondit leurs sophismes.

Nous en avons vu déjà une preuve dans la guérison de l'hydropique. L'évangile de ce jour en donne une autre plus éclatante dans la conversion de la femme adultère. Je me fais un devoir de vous la rapporter comme l'un des traits les plus beaux et les plus importants de la vie du divin Fils de Marie.

Le Prophète avait dit que le Messie devait admirablement conduire à bonne fin le grand ouvrage du salut des hommes, en résumant merveilleusement en lui la justice, la mansuétude et la vérité : *Propter veritatem, mansuetudinem et justitiam deducet te mirabiliter dextera tua.* Le Docteur de la grâce nous apprend que le Sauveur des hommes apparut, en effet, dans le monde, revêtu de ces trois vertus : de la justice, par laquelle il pénétrait les cœurs ; de la vérité, par laquelle il était maître des esprits ; de la mansuétude, par laquelle il rachetait le genre humain (1). Or, ces trois vertus caractéristiques du divin Messie ne se trouvent réunies, ne brillent de leur éclat un et triple tout ensemble, dans aucun trait de sa vie précieuse, comme dans celui de la régénération, par l'absolution de l'épouse infidèle. Considérons donc attentivement le prodige pour apprendre à écouter Jésus comme notre Maître, à le craindre comme notre juge et à l'aimer comme notre libérateur.

PREMIÈRE PARTIE.

Ce n'est d'abord pas sans un mystérieux dessein que l'évangéliste fait précéder cette admirable histoire de ces paroles : « Jésus vint sur la montagne des Oliviers, et, au commencement du jour, il parut de nouveau dans le temple (2). » La montagne des Oliviers signifie, dit le vénérable Bède, la sublimité de la divine miséricorde, et le temple Jérusalem, la Synagogue et aussi l'Église. Jésus-Christ, après avoir passé la nuit sur la montagne des Oliviers, en descendant au point du jour dans le temple, montre qu'après avoir passé les quatre mille ans de la nuit du péché, caché sur la mon-

(1) Attulit veritatem, ut doctor ; mansuetudinem, ut liberator ; justitiam, ut cognitor (*Tract. in Joan.*).

(2) Perrexit in montem Oliveti, et diluculo iterum venit in templum (*Joan.*, VIII, 1, 2).

tagne de sa miséricorde, il en descend enfin au jour de la Rédemption, apportant dans ses mains cette miséricorde, pour la répandre sur les vrais fidèles réunis dans son Église (1). Le texte sacré dit que le Seigneur vint une seconde fois dans le temple : *Venit iterum in templum*, parce que, la première fois qu'il y était descendu, c'était dans l'obscurité des figures et des symboles ; cette seconde fois ce fut en personne et à découvert ; non plus comme la première en Maître sévère et puissant, mais en libérateur indulgent et compatissant.

Cesse donc de tenir tes regards fixés sur les monts éternels d'où pouvait seulement venir ton secours, ô humanité affligée (2) ! La miséricorde en personne est descendue de la montagne de la miséricorde ; Dieu l'a envoyée pour ton salut : *Misit Deus misericordiam suam.* Le véritable Orient est venu, avec toutes ses tendresses, visiter son peuple (3). Comme il est plein de douceur et de bonté ! L'évangéliste a soin de nous en prévenir, en disant que le divin Maître s'assit pour instruire le peuple : *Et sedens, docebat eos.*

Jésus-Christ *debout*, signifie, dans le langage sacré, qu'il est dans la gloire de sa majesté, et Jésus-Christ *assis*, y indique l'humiliation de son incarnation, par laquelle il a répandu les trésors de sa miséricorde sur notre pauvre humanité (4). Tout le peuple qui se presse religieusement autour de sa personne adorable, précisément parce qu'il la voit assise dans un maintien propre à exciter sa confiance : *Et omnis populus venit ad eum*, figure dès lors la multitude des Gentils qui devaient accourir entendre sa parole et croire en elle, du jour où elle se serait rendue visible dans la bassesse de notre nature (5). Jésus est donc maintenant assis, confir-

(1) Mons quippe Oliveti sublimitatem dominicæ pietatis et misericordiæ designat. — Venit diluculo in templum, ut misericordiam, cum incipiente Novi Testamenti lumine, fidelibus in templo videlicet suo pandendam præbendamque significet (*Caten.*).

(2) Levavi oculos meo in montes, unde veniet auxilium mihi (*Ps.* CXX).

(3) Per viscera misericordiæ Dei nostri, in quibus visitavit nos Oriens ex alto (*Luc.* I, 78).

(4) Sessio Domini humilitatem incarnationis insinuat, per quam nobis misereri dignatus est (Beda),

(5) Sedente Domino, venit ad eum populus ; quia postquam per sus-

mant solennellement dans le temple les dispositions pleines d'amour avec lesquelles il est descendu vers nous, par sa miséricorde envers la femme adultère, gage de celles dont il usera, à l'égard de la gentilité, dans son Église.

Les Scribes et les Pharisiens lui présentèrent donc cette femme coupable, et ils dirent : « Voici une infâme créature, tout-à-l'heure surprise en faute, convaincue d'infidélité envers son légitime époux. Il nous est ordonné par la loi de la faire lapider. Or, qu'en dites-vous (1) ? »

Quelle hypocrite vénération, s'écrie le vénérable Bède ! Quel respect simulé, pour cacher la perversité de leur esprit plein d'artifices (2) ! L'évangéliste lui-même observe que ces traîtres interrogent Jésus comme un maître, afin de pouvoir ensuite l'accuser comme un ennemi ; c'est ainsi qu'ils dressent des embûches à son innocence, en se montrant pleins de zèle pour la justice (3) !

Ils savaient par expérience que le Sauveur était aussi miséricordieux que juste ; car la mansuétude sans la justice est faiblesse, et la justice sans la mansuétude est dureté et oppression. Ils n'ignoraient pas combien le Christ compatissait à toutes les misères des hommes, et quel était son zèle pour l'observation de la loi de Dieu. Et, par cette insidieuse demande, ils lui tendent un piége dont il ne pourra, c'est leur secrète espérance, sortir sans démentir en lui l'une ou l'autre de ces vertus, devant nécessairement se montrer ou injuste, ou sans pitié (4) : si ce Jésus-Christ, se disaient-ils entre eux, ordonne que cette femme soit lapidée, il contredira sa réputation d'homme indulgent et compatissant, qui lui a valu une si grande popularité et tant d'affection ; si, au con-

ceptam humanitatem visibilis apparuit, ex omnibus gentibus crediderunt in eum (Alcuinus, *Caten.*).

(1) Magister, hæc mulier modo deprehensa est in adulterio. In lege autem Moyses mandavit nobis hujusmodi lapidare. Tu ergo, quid dicis (*Joan.* VIII, 4, 5) ?

(2) O captiosa veneratio ! o simulatum captiosæ mentis obsequium (Beda) !

(3) Hoc autem dicebant tentantes eum, ut possent accusare eum (*Joan.*, VIII, 6).

(4) Interrogant, non ut quod rectum est discant, sed ut veritati laqueos nectant. Sperabant posse se ostendere vel immisericordem, vel injustum (Beda).

traire, il s'oppose au supplice de cette malheureuse, il violera la justice et nous fournira l'occasion de l'accuser et de le condamner comme prévaricateur et comme ennemi de la loi divine. Puis ils savaient que le Sauveur était bien plus porté à la douceur qu'à la rigueur, au pardon qu'au châtiment ; et ils ne doutaient nullement qu'il ne préférât les intérêts de la charité aux droits de la loi. Ils se tenaient donc déjà pour assurés de leur triomphe. Nous venons d'entendre saint Augustin (1).

Mais leur folie n'est égalée que par leur perversité, continue le même Père : ils ont oublié qu'il n'y a ni science, ni conseil, ni force qui vaille contre Dieu, et que toute l'astuce des méchants reste confondue devant sa sagesse (2). Cette sagesse infinie, qui habite en Jésus-Christ, saura bien trouver, dans sa réponse, le moyen de faire miséricorde sans violer la justice (3).

Que fit donc le Sauveur ? Ayant entendu cette maligne interrogation, il se tut, et, s'inclinant, il se mit à écrire de son doigt sur le sol (4). Or, cette action du Christ fut aussi mystérieuse. Les Scribes, en effet, lui avaient d'abord cité la loi donnée à Moïse : *In lege mandavit Moyses,* et nous savons, par le livre de l'Exode, qu'elle fut écrite sur des tables de pierres de la main même de Dieu (5). Le Sauveur, en écrivant aussi sur les dalles du temple, voulut donc montrer tout d'abord que lui-même était ce Dieu législateur du Sinaï (6). Mais pourquoi l'évangéliste dit-il que le Sauveur écrivit sur la *terre,* puisqu'il est certain qu'il écrivit sur la pierre : *scribebat in terra.* Pour comprendre cela, dit saint Ambroise, il faut savoir que les noms des pécheurs et des réprouvés s'é-

(1) Si eam dimitti censuerit, justitiam non attendit, et reum faciemus eum tanquam legis prævaricatorem. — Animadverterunt eum nimium esse pium (*Expos.*).

(2) Non est concilium, non est scientia contra Dominum (*Prov.*, XXI).

(3) Sed Dominus in respondendo, et justitiam servabit, et a mansuetudine non recedet (Aug., loco cit.).

(4) Jesus autem inclinans se deorsum, digito scribebat in terra (*Joan.*, VIII, 6).

5) Ferens Moyses tabulas lapideas scriptas utrasque digito Dei (*Exod.*, XXXI).

(6) Per hoc quod digito scribebat in terra, illum se esse monstravit qui quondam legem scripsit in lapide (Beda).

crivent sur la terre, tandis que ceux des élus s'écrivent dans le ciel (1). Que les noms des justes s'écrivent dans le ciel, cela est clair par ces paroles de Jésus-Christ à ses disciples : « Ne vous glorifiez point de ce que les démons vous sont soumis, mais réjouissez-vous plutôt de ce que vos noms sont écrits dans le ciel (2). Que les noms des pécheurs soient écrits sur la terre, cela est aussi certain, d'après ces paroles du prophète Jérémie : « Tous ceux qui vous abandonnent, Seigneur, et qui vous méprisent, seront un jour couvert d'opprobre, et leurs noms seront écrits sur la terre (3). » Partant de là, j'explique ainsi l'action du Sauveur dans le temple. Il a écrit alors sur la pierre, pour montrer qu'il est l'auteur de la loi et le juge suprême à qui seul appartiennent le jugement et la vindicte. Mais l'Évangile dit cependant qu'il *écrivit sur la terre :* c'est pour nous faire comprendre qu'il exerçait en ce moment même sa justice contre les Pharisiens, venus pour lui faire outrage : justice prompte, sévère et terrible ! Ils avaient cherché des prétextes pour accuser le Fils de Dieu, et ce Dieu fait homme les juge et les condamne à l'instant même où ils commettent ce grand crime ; il écrit dès lors leurs noms dans le livre des réprouvés, et il fait entendre qu'eux-mêmes sont précisément ces malheureux, cités par Jérémie, qui seront confondus et dont les noms, inconnus au ciel, seront écrits dans le livre de la terre (4).

Or, permettez-moi, mes frères, de vous demander dans lequel des deux catalogues dont je viens de parler est écrit le nom de ceux qui se trouvent ici réunis. Quelle pensée ! Sommes-nous inscrits en lettres d'or sur cette liste précieuse à la tête de laquelle se trouve le nom adorable de Jésus, le chef des prédestinés ; ou bien le sommes-nous, au contraire, en lettres de charbon sur cette page funeste où le premier inscrit est Lucifer, le chef des réprouvés ? Sommes-nous auprès des Apôtres dans le livre du ciel, ou auprès des Phari-

(1) Peccatores in terra, justi scribuntur in cœlo.

(2) Nolite gaudere, quia spiritus subjiciuntur vobis ; gaudete autem, quia nomina vestra scripta sunt in cœlis (*Luc.*, X).

(3) Omnes qui te derelinquunt, confundentur, et recedentes a te in terra scribentur (Hier., XVII).

(4) Tanquam illos tales in terra scribendos significaret, et non in cœlo Aug.).

siens dans le livre de la terre ? Il n'est pas difficile, nous dit saint Paul, de le deviner ; jetons un regard sur nous-mêmes. Si notre *conversation* est au ciel (1), nous appartenons certainement au second Adam venu du ciel : *Secundus homo de cœlo, cœlestis ;* et alors nous sommes nous-mêmes célestes avec lui et en lui, et nos noms sont certainement écrits dans le ciel : *Qualis cœlestis, tales et cœlestes.* Mais si, au contraire, nous ne cherchons que les honneurs, les richesses, les délices de la terre, traînant misérablement notre cœur et notre esprit dans la fange de ce bas monde, ah ! nous appartenons au premier Adam, qui a été formé d'un limon fangeux : *Primus homo de terra, terrenus ;* nous sommes terrestres comme lui, et, dès à présent, la divine justice écrit nos noms sur la terre : *Qualis terrenus, tales et terreni* (*I Cor.*, XV.

Il y a plus : le langage de l'homme trahit la patrie. Par exemple, on reconnaît le Grec, l'Arabe à leur parole. De même celui qui parle la langue du ciel, appartient au ciel, et quiconque tient celle de la terre, profère des mensonges, des médisances, appartient à la terre ; or, de la terre on tombe en enfer. O mon divin Sauveur ! de grâce effacez nos noms du catalogue funeste destiné à l'abîme, le catalogue aussi de nos péchés ! Daignez les écrire, avec une plume trempée dans votre précieux sang, dans le livre de la vie, sur la liste des candidats du ciel !

Mais revenons.

Les Pharisiens insistent ; ils attendent avec impatience la réponse du Sauveur (2). Or, la voici, cette réponse, non telle que leur hypocrisie et leur malice l'espéraient, mais telle qu'il convenait à Celui qui est la sagesse et la justice de Dieu de la donner. Le Sauveur venait, comme le veut saint Jérôme, d'inscrire sur la terre, non-seulement les noms de ces criminels, mais encore tous leurs péchés (3). Il se redressa enfin, *erexit se,* c'est-à-dire, il prit l'attitude de juge et de Seigneur, et il leur dit d'un ton grave et solennel, en leur montrant ce qu'il avait écrit : « Que celui d'entre vous qui est sans péché jette la première pierre à cette malheu-

(1) Nostra autem conversatio in cœlis est.
(2) Cum ergo perseverarent interrogantes eum (*Joan.*, VIII, 7).
(3) Eorum qui accusabant, peccata descripsit.

reuse (1). » Saint Augustin fait observer que le Juge divin ne dit pas : Je ne veux pas qu'elle soit lapidée, et cela pour ne pas s'opposer aux paroles de la loi. Bien moins encore voulut-il dire : Il faut la lapider, car il était venu pour sauver les pécheurs pénitents, et non pour les perdre. Il dit seulement : « Que celui qui est innocent punisse cette femme coupable ! » Qu'il est facile ici de reconnaître la sentence et les paroles d'un Dieu ! C'est sa sagesse même qui parle ; c'est sa justice qui décide. Oui, voulait-il dire, que la coupable soit punie, mais non par votre ministère, vous qui êtes les plus grands transgresseurs de la loi (2) ! Comment peut, en effet, ajoute saint Grégoire, se constituer juge des péchés d'autrui, celui qui ne reconnaît point ses propres fautes et ne s'en corrige pas ? Comment pourrait-il condamner les passions des autres, celui qui est le triste jouet des siennes (3) ?

Ainsi s'accomplit l'oracle de Jérémie, que nous avons rapporté tout à l'heure ; car les Pharisiens et les Scribes furent non-seulement inscrits sur la terre, mais démasqués et couverts de confusion. En effet, à ce défi terrible du Fils de Dieu, en jetant un regard sur eux-mêmes, ils se reconnurent coupables du même délit qu'ils voulaient punir dans la femme adultère, car ils étaient adultères de corps et d'esprit : ils violaient les droits sacrés du mariage, et ils altéraient la parole et la loi de Dieu. Enfin, voyant que le divin Maître les connaissait mieux qu'ils ne se connaissaient eux-mêmes, puisqu'il avait écrit sur le sol l'histoire honteuse de leur propre cœur, ils n'osèrent plus insister sur la condamnation de la femme coupable, et ils demeurèrent interdits et anéantis. Se sentant comme percés par un trait de la justice divine et avilis par le spectacle qu'ils donnaient publiquement de leur ignominie ; n'en pouvant plus de honte et de confusion, ils commencèrent, pleins de terreur et sans dire mot, à se

(1) Et dixit eis : Qui sine peccato est vestrum, primus in illam lapidem mittat (*Joan.*, VIII, 7).

(2) Non dixit : Non lapidetur mulier, ne contra legem dicere videretur. Absit autem ut diceret : *Lapidetur ;* venit enim non perdere quod invenerat, sed quærere quod perierat. — Qui sine peccato est vestrum, lapidem mittat. — Hæc vox justitiæ est : Puniatur peccatrix, sed non a peccatoribus ; impleatur lex, sed non a prævaricatoribus legis (Aug.).

(3) Qui enim seipsum non judicat, quid in alio reatum judicet ignorat.

retirer les uns après les autres, les plus vieux tout les premiers, parce qu'ils étaient d'autant plus chargés de vices qu'ils étaient plus avancés en âge : *Audientes autem unus post unum exibant, incipientes a senioribus* (1). Ce jugement particulier du Fils de Dieu est réellement la figure du jugement général, où le Seigneur dévoilera les mystères d'iniquités qui, sur la terre, restent ensevelis dans le fond des cœurs sous les apparences d'une probité affectée et pleine d'hypocrisie (2) ; où la conduite de la miséricorde de Dieu, toujours si contrariée dans le monde par l'injustice diabolique des âmes perverses, triomphera et sera vengée (3). En ce grand jour de colère, de consternation et d'épouvante, les pécheurs, confus en lisant l'histoire de leurs péchés dans le livre où il n'y a rien d'omis, en se voyant démasqués à la face de l'univers, subiront leur dernière condamnation sans hasarder une seule excuse et sans prononcer une seule parole ; puis ils tomberont dans les abîmes éternels (4).

Revenons encore.

Quel beau triomphe pour la puissance de notre Sauveur ! Les Pharisiens étaient venus au temple comme accusateurs, et ils en sortirent convaincus d'être de grands coupables ; ils voulaient insulter à la majesté du Fils de Dieu, et ils demeurèrent couverts de honte devant tout le peuple ; ils étaient accourus pour le juger, et ils trouvèrent en lui leur juge, leur Seigneur et leur Dieu. Ils restèrent, comme l'avait annoncé le Prophète, pris dans les piéges qu'ils avaient dressés à l'innocence (5).

Maintenant que nous avons entendu la voix de la justice de Jésus-Christ, écoutons, dit saint Augustin, le langage de sa mansuétude et de sa bonté (6).

Saint Jean remarque qu'au départ de ses accusateurs, Jésus resta seul avec la femme pécheresse, toute trem-

(1) Non ausi sunt damnare mulierem, qui, seipsos intuentes, similes invenerunt. — Cum percussisset eos telo justitiæ (Aug., loco cit.).

(2) Illuminabit abscondita tenebrarum, et manifestabit consilia cordium (*I Cor.*, V).

(3) Et vincas cum judicaris (*Ps.* L).

(4) Omnis iniquitas oppilabit os suum (*Ps.* CVI).— Et ibunt in supplicium æternum (*Matth.*, XXV).

(5) Comprehenduntur in consiliis quibus cogitant.

(6) Audivimus vocem justitiæ; audiamus vocem mansuetudinis. (Aug.)

blante devant lui (1). Ainsi se trouvent en présence l'un de l'autre, dit saint Augustin, la coupable et le Sauveur, l'infirme spirituelle et le céleste Médecin, la misère de l'homme et la miséricorde de Dieu (2). Or, serait-il possible que le pécheur se repente de son péché devant Jésus, sans en recevoir le pardon? Se peut-il que l'âme malade découvre sa maladie au céleste Médecin, et qu'elle n'en reçoive pas la guérison? Non, mes frères, cela n'est pas possible, et c'est ce que l'évangéliste enseigne en ajoutant cette circonstance, à première vue insignifiante, mais très-mystérieuse, que la femme adultère resta au milieu du vestibule DEBOUT, en présence du Sauveur: *Et mulier in medio* STANS. C'est plutôt l'âme de cette femme que la posture de son corps que saint Jean a voulu nous dépeindre par les paroles citées. Il a voulu nous la montrer rétablie dans l'état dont parle aussi l'apôtre saint Paul, en ces termes: « Que celui qui *est debout* fasse bien attention de ne pas tomber: *Qui stat, videat ne cadat;* » c'est-à-dire de ne pas déchoir de l'état de grâce et d'amitié avec Dieu. Il a voulu nous dire, en un mot, que cette femme, qui d'abord gisait à terre spirituellement, victime de la mort du péché s'était relevée tout-à-coup, et qu'elle était comme ressuscitée par sa confession et sa douleur. Au reste, ne soyons pas trop surpris, car Jésus nous montre, par ce prodige, qu'il est le Dieu qui, d'une main, abat et précipite l'orgueilleux, tandis que, de l'autre, il élève et exalte l'humble. Après avoir, par l'autorité de sa justice, abaissé jusqu'à terre ses superbes accusateurs, il a voulu, par un trait particulier de sa bonté, relever de son abjection la pauvre accusée qui s'humiliait (3). Ainsi cet Homme-Dieu, après avoir confondu ses adversaires par la force de sa parole, jette des regards miséricordieux sur une pécheresse (4). Observons cependant que cette infortunée n'est ressuscitée à la grâce: *Mulier stans*, que lorsque Jésus se fut incliné vers elle: *Je-*

(1) Remansit solus Jesus, et mulier in medio (*Joan.*, VIII, 9.)

(2) Remansit peccatrix et Salvator; remansit ægrota et medicus; remansit miseria et misericordia (Aug.).

(3) Qui accusatores justitiæ auctoritate prostravit, eam quæ accusabatur, magno pietatis munere sublevavit (Eric., *Caten.*).

(4) Qui adversarios ejus repulerat lingua, oculos mansuetudinis in illam levavit (Aug.).

sus inclinavit se deorsum. Il a fallu que sa miséricorde s'abaissât jusqu'à terre, pour que la pécheresse pût remonter jusqu'au ciel (1). Ah ! combien il est heureux pour nous que Jesus s'humilie de la sorte ! La femme adultère renaît à la vertu dès que le Sauveur se rapproche d'elle. Ainsi l'homme ne s'élève que parce que Dieu s'incline, il ne monte que parce que le Créateur descend, et il ne vit que parce que Jésus meurt pour le sauver. La faiblesse de notre Sauveur fait notre force ; son humiliation est notre gloire, et c'est dans sa mort que nous trouvons la vie. Enfin, depuis qu'il est descendu jusque sur la terre, nous avons reçu comme des ailes pour nous élever jusqu'au ciel (2).

Jusqu'ici, mes frères, nous avons vu notre doux Jésus dans l'éclat de sa justice et de sa mansuétude ; considérons maintenant comme il fit, dans le même événement, régner et briller sa vérité ; car c'est par l'union de ces trois vertus qu'il accomplit l'œuvre admirable de notre salut (3).

SECONDE PARTIE.

La femme adultère se tenait donc devant le Fils de Dieu, pénétrée de crainte et de honte, attendant sa condamnation ; car lui, le pur et le juste, parce qu'il était seul sans péché, pouvait seul la condamner (4). Mais soudain le Souveur adoucit cet air sévère qu'il avait pris contre les Pharisiens, et lui dit : « Femme, où sont ceux qui t'accusaient ? Aucun d'eux ne t'a condamnée ? » Et cette pauvre femme répondit : « Personne, Seigneur, personne. » Eh bien ! répondit le Sauveur, je ne te condamne pas non plus.

Mais quoi ! l'adultère n'est-il pas le plus grand de tous les attentats contre le mariage et la famille ? N'est-ce pas le délit qui porte le plus atteinte à la plus jalousée des propriétés, qui viole la foi la plus sacrée, qui profane la sainteté du lit nuptial, qui brise un lien que Dieu lui-même a consacré, qui divise les cœurs, détruit la pudeur et introduit dans le

(1) Liberata est misera, labente misericordia (Emis).

(2) Descendit Deus ad terram, ut homo ascenderet in cœlum (Aug.).

(3) Propter veritatem, et mansuetudinem, et justitiam, deducet te mirabiliter dextera tua.

(4) Credo, territa est mulier, et ab illo se puniendam expectabat, in quo peccatum invenire non poterat (Aug.).

sanctuaire de la maison conjugale l'homicide, la discorde, l'infamie et l'infortune ? N'est-ce pas le crime que les Grecs et les Romains, les Parthes et les Arabes, les Perses et les Égyptiens, nations barbares et sauvages, ont toujours puni du dernier supplice? N'est-ce pas ce péché pour lequel la loi mosaïque condamnait à périr sous une grêle de pierres ? Comment se fait-il donc que ce péché, que le Dieu de l'ancienne lui ordonne de punir si sévèrement, soit excusé du Dieu de la nouvelle ? Vos ennemis, Seigneur, ne vous accuseront-ils pas de favoriser l'un des plus grands forfaits de la terre (1) ? Non, il n'en sera pas ainsi : l'auteur de la justice, la source de la miséricorde veut aussi rendre hommage à la vérité. Et d'abord, en disant à cette femme : « Où sont ceux qui t'accusent ? » il lui inspira, dit le savant interprète Corneille de Lapierre, une vraie douleur de ses péchés ; il lui inspira la prière pour en implorer le pardon et l'espérance pour l'obtenir (2). Alors, dit saint Augustin, s'accomplit cette prophétie : « L'abîme appelle l'abîme ; » car l'abîme de la profonde misère de cette pécheresse appela, pour le combler, l'abîme de la divine miséricorde qui pardonne le péché (3). En effet, par sa réponse au Sauveur : « Personne, Seigneur, ne m'a condamnée, » la femme adultère voulait dire : J'espère et j'ai la confiance que, selon ma prière ardente, vous ne me condamnerez pas non plus. Le Fils de Dieu ne sera pas moins miséricordieux que les enfants des hommes. Si ceux-ci ont cessé de m'accuser, vous aussi, Seigneur, précisément parce que vous êtes le Seigneur, vous vous abstiendrez de me condamner. Je vous supplie de m'accorder cette grâce, et je l'implore avec la certitude de l'obtenir de votre bonté. Qu'il en soit ainsi, afin qu'en ce jour je reçoive mon pardon de tous : du ciel et de la terre, de Dieu et des hommes, et que je puisse répéter en toute vérité : « Personne ne m'a condamnée, personne : *Nemo te condemnavit ? nemo, Domine.* »

Le divin Maître voit donc l'humilité avec laquelle cette pécheresse reconnaît et confesse son péché, et la juste punition

(1) Quid est, Domine ? Faves peccatis (Aug.) ?

(2) Inspiravit dolorem de peccatis.

(3) Tunc abyssus abyssum invocavit : abyssus miseriæ, abyssum misericordiæ.

qu'elle mérite ; il voit le repentir avec lequel elle déteste sa faute et la patience avec laquelle elle supporte d'être exposée au mépris de tout un peuple ; il voit la ferveur de sa prière, la confiance de son espérance (1). A la vue d'un repentir si sincère, d'une espérance si ferme, d'une confession si entière, il lui accorde bénignement son pardon : *Neque ego te condemno ;* il l'absout, dit Bède, et de la peine, et de la faute : de la peine, parce qu'il en a pitié comme homme ; de la faute, parce qu'il peut l'anéantir comme Dieu (2). C'est ainsi qu'en faisant éprouver les douceurs de sa bonté, il fait triompher la vérité des promesses qu'il a répétées si souvent dans les divines Écritures, à savoir, que le repentir humble, efficace est sincère et oujours assuré d'obtenir de Dieu le pardon. La miséricorde et la vérité se sont donc rencontrées dans cette pénitente (3).

Mais écoutez encore, dit saint Augustin, et admirez comment, dans cette circonstance, le Sauveur rend témoignage et à la vérité de ses promessses, et à la vérité de ses menaces. En renvoyant la pécheresse absoute : « Va, lui dit-il, mais prends bien garde de ne plus pécher. » Donc le fils de Dieu a absous le pécheur et il a condamné le péché. Il n'a point excusé le mal ; car il n'a pas dit à celui qui l'avait commis : Va et vis comme il te plaira, assuré de toujours obtenir mon pardon. Non, ce n'est pas ce qu'il affirme. En pardonnant les fautes du passé, il ne promit point l'impunité pour les fautes futures. Bien au contraire, en disant : « Fais bien attention de ne plus pécher, » il voulait dire : Rassure-toi pour le passé, mais tremble pour l'avenir (4).

De cette sorte, le bon maître découvre à tous le danger du retour au péché et de l'habitude du crime. Il donne un exemple de miséricorde, afin que personne ne désespère ; mais il ajoute un avertissement sévère, afin que personne ne présume et que chacun se rappelle ce qu'il avait prêché dans d'au-

(1) Cum sciret quod illa toto corde pœniteret (Eutim.).

(2) Quia Deus et homo erat ; misereturut homo ; absolvit ut Deus (Loco cit.).

(3) Misericordia et veritas obviaverunt sibi (*Ps.*).

(4) Attende quod sequitur : « Vade, et jam amplius noli peccare. » Ergo et Dominus damnavit non hominem, sed peccatorem. Non dixit : Vade et vive sicut vis, de mea liberatione esto secura. — Non dixit : Quantumcunque peccaveris, ego te ab inferni ardoribus liberabo. Facta secura de præterito, cave futura (Aug., loco cit.).

tres circonstances, à savoir, que celui qui se livre au péché, dans la prétendue espérance d'obtenir miséricorde, quand il cherche celle-ci, ne la trouve plus pour l'ordinaire et meurt dans son péché (1), comme il le mérite. Qu'ils écoutent cette grande leçon, s'écrie saint Augustin, ceux qui se plaisent à ne considérer que la grandeur de la miséricorde ; qu'ils tremblent aux menaces divines (2).

Le Dieu qui a promis le pardon au repentir n'a pas promis une longue vie à la présomption. Craignons qu'une mort prochaine, précipitée, imprévue ne prévienne et ne rende impossible notre pénitence ; ne tardons pas, comme l'Esprit-Saint nous en avertit par la bouche de l'Ecclésiastique, ne tardons pas, maintenant que la grâce nous appelle, que la santé nous assiste, d'exécuter ces plans de conversion formés tant de fois et jamais exécutés. Cessons de les renvoyer de jour en jour à un temps qu'il n'est pas en notre pouvoir d'obtenir, si nous ne voulons nous exposer à la colère divine, qui, lorsque l'heure de la vengeance est venue, éclate à l'improviste, surprend et disperse sans pitié ceux qui ont abusé de la divine miséricorde (3).

HOMÉLIE

Sur la Madeleine. — L'amour pénitent.

PAR M. GÉRARD.

Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.
Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.
(*Luc.*, VII, 47.)

Heureux privilége de l'amour dans un cœur contrit et humilié ! il remet tout, il efface tout, il fait abonder la justice et la grâce où a abondé l'iniquité.

Qui a plus péché que Madeleine ? pécheresse par goût, par

(1) Quæretis me, et non invenietis, et in peccato vestro moriemini.
(2) Intendant ergo qui amant in Domino mansuetudinem, et timeant veritatem (*Ibid*).
(3) Ne tardes converti ad Dominum, neque differas de die in diem ; subito enim veniet ira illius, et in tempore vindictæ disperdet te (*Eccli.*, V.).

habitude, par état, si je puis ainsi parler, ses jours, ses moments étaient marqués par ses crimes : *In civitate peccatrix.* (*Ibid.*, 37.) Et cependant son cœur s'ouvre à la pénitence : émue, touchée, convertie, elle aime tendrement, vivement, ardemment, son Dieu, son Sauveur ; ses péchés lui sont remis, et Jésus-Christ lui-même se rend son défenseur et son appui, et elle devient, par sa constance et ses vertus, par les faveurs de son divin époux, la plus illustre de toutes les pénitentes ; quels motifs, et quel modèle de conversion pour tous les pécheurs ! Ames infidèles, que le poids de vos péchés accable, mais que la pénitence effraie, qui ne savez ni comment la faire, ni si vous pourrez en supporter les rigueurs, étudiez, imitez Madeleine ; aimez, comme elle, un Dieu qui vous aime et qui vous appelle encore ; et votre conversion, en prenant tous les traits de l'amour pénitent, en aura aussi tous les charmes.

Les caractères et les récompenses de cet amour, c'est t ut le plan de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE

Les plus pures lumières, le courage le plus héroïque, la sensibilité la plus vive, la fidélité la plus entière et la plus constante, voilà ce que produit en nous l'amour pénitent. Éclairé, généreux, tendre et fidèle, tels furent aussi ses principaux caractères dans Madeleine.

Et d'abord, mes frères, représentez-vous cette pécheresse comme une de ces âmes vaines et sensibles tout à la fois, que leur vanité a séduites, que leur sensibilité a égarées, qui ont cherché à plaire au monde, et que le monde n'a que trop aisément charmées ; qui ont voulu tendre des piéges, et qui se sont creusé des abîmes ; une éducation molle, une vie dissipée, le désir de paraître, une recherche affectée des modes et des parures, le goût des spectacles, des lectures et des entretiens frivoles, ont éveillé en elles l'amour des plaisirs, y ont excité de premiers penchants, ont amené des occasions dangereuses, ont préparé leur chute et causé leurs malheurs. C'est ainsi que Madeleine se livra elle-même à tous les périls, au lieu d'apprendre à les craindre, et de mettre tous ses soins à les prévenir. Elle voulait plaire, et on lui plut ; elle voulait inspirer des sentiments, et elle en conçut malgré elle

Sa sensibilité dégénéra bientôt en faiblesse ; la vanité et l'amour devinrent l'écueil de son innocence. Le secret couvrait la honte de ses premiers excès ; mais ensuite la légèreté, l'indiscrétion la trahirent. N'ayant plus rien à perdre, elle se mit au-dessus des bienséances de son sexe, et finit par se faire un front qui ne savait plus rougir.

C'est dans le temps même de ses plus grands désordres qu'elle apprend qu'un nouveau prophète a paru dans Jérusalem.

Le bruit de sa doctrine et des merveilles qu'il opère excite en elle le désir de le voir et de l'entendre. Elle accourt, elle est frappée de cet air de dignité et de grandeur qui brille dans toute sa personne, de cette bonté aimable et touchante qui en tempère l'éclat, de cette simplicité noble qui règne dans ses discours, de ce ton de persuasion et de douceur qui les accompagne. Il publie la justice de Dieu et sa miséricorde, il invite les pécheurs au repentir, il leur propose les paraboles les plus consolantes, il leur peint en traits de feu et l'horreur de leur égarement et la facilité du retour. Madeleine sent s'élever dans son âme un trouble secret. Elle a peine à se défendre des charmes qu'elle trouve en Jésus-Christ, de la force de sa parole, des attraits de sa grâce ; inquiète, combattue, elle s'étonne des impressions qu'elle ressent. Quel est donc, se dit-elle à elle-même, quel est cet homme qui parle avec tant d'autorité, si toutefois ce n'est qu'un homme ? Il semble qu'il n'ait parlé que pour moi. Elle veut fuir, et un intérêt plus pressant la ramène. Elle prête de nouveau l'oreille, et elle entend, dit saint Chrysostome, le Sauveur qui s'écrie : Je ne suis pas venu dans ce monde pour que les pécheurs périssent, mais pour qu'ils aient la vie ; je ne suis pas venu pour juger le monde, mais pour le sauver ; je donne ma vie pour mes brebis. Une si grande bonté la pénètre, des invitations si douces la rassurent, son cœur s'ouvre à l'espérance, un amour chaste et pur commence à s'y faire sentir, et vient y prendre la place de tout amour impur et profane. Elle reconnaît son libérateur, son sauveur, et, touchée du plus vif repentir, elle puise dans cet amour d'un cœur contrit et pénitent, les plus vives lumières. Sortant de la foule, se retirant à l'écart, seule avec elle-même, mais déjà en esprit aux pieds de Jésus-Christ, elle s'interroge

elle s'accuse, elle se condamne, elle se fait les reproches les plus vifs et les plus touchants ; et c'est encore saint Chrysostome qui met dans sa bouche ce langage si intéressant : Infortunée pécheresse, âme impure, âme infidèle ! jusqu'à quand traînerai-je une vie malheureuse et coupable ? Toujours en proie à de vaines alarmes, trouvant les remords au sein des plaisirs, n'éprouvant qu'un vide affreux au milieu d'un bonheur apparent, parmi des joies trompeuses et des passions déréglées, poursuivant un repos qui me fuit : *Quousque à malis et à peccatis non recedo* ? Jusqu'à quand me refuserai-je à la miséricorde d'un Dieu qui m'appelle, qui vient au-devant de moi, comme un tendre pasteur au-devant d'une brebis égarée, qui incline les cieux et descend sur la terre pour me sauver ? *Quousque Dei misericordiam mecum non reputo ?* O mon âme ! sois remplie de confiance ; repose-toi sur sa bonté ; approche sans crainte. Ce n'est pas seulement pour les justes qu'il est venu, mais pour appeler les pécheurs à la pénitence. *Voici le temps favorable et les jours de salut* (*II Cor.*, VI, 2) ; *voici celui qui efface les péchés du monde* (*Joan.*, I, 29) ; qui t'arrête, et qu'attends-tu ? *Quid manes ?* Mais, indigne pécheresse, oserai-je bien en effet m'approcher de celui qui n'a point connu le péché ? oserai-je bien, couverte de fange et d'horreur, toute souillée de mes impuretés et de mes crimes, me présenter devant celui qui est l'innocence et la sainteté même ? *Sed vereor ego peccatrix !* Hé ! pourquoi craindrais-je ? N'ai-je pas le gage précieux de sa miséricorde dans ces mêmes paroles : Venez à moi, pécheurs : *Venite ad me* (*Matth.*, XI, 28) ? Il ne me dit pas : Éloignez-vous, mais, venez. Ah ! j'irai donc; j'entrerai dans la maison du pharisien, où il est invité ; je me jetterai à ses pieds ; je répandrai sur eux les plus doux parfums ; je laverai mes péchés par mes larmes, et je les effacerai par ma pénitence. Plus de défiance, plus d'incertitude, plus de retard : *Quid moras nectam et attendam ?*

Ici paraît dans toute sa force la générosité, la grandeur de son courage et de son amour. Éclairée par l'amour même sur sa misère et sa bassesse, sur l'excès et l'énormité de ses crimes, sur la clémence et la bonté de son Dieu, sur la nécessité de la pénitence, cette âme généreuse, parce que l'amour l'a rendue telle, retranche tous les délais, surmonte tous les

obstacles. Dès qu'elle apprend que Jésus-Christ est dans la maison de Simon, elle y court, elle y vole : *Ut cognovit* (*Luc.*, VIII, 37). Loin d'elle les irrésolutions qui laissent tous nos bons desseins s'affaiblir, la lumière s'éteindre, l'imagination s'effrayer, les difficultés s'accroître, la nature et les sens se révolter, la raison humaine se prévenir, le monde et le démon s'armer de tous leurs enchantements et leur pouvoir, et l'occasion favorable s'échapper pour toujours.

Elle sent trop bien qu'il faut rompre tout à coup avec l'habitude qui jusqu'ici l'a retenue captive ; qu'elle risquerait trop de mettre le plus léger intervalle entre les vives impressions de la grâce qui la presse, et la fidélité à y répondre ; qu'une conversion qui n'est qu'en projet, où l'on balance, où l'on raisonne, où l'on compte avec soi-même, est une conversion sans réalité, sans effet, et qui, après bien des jours, des années d'incertitude, de vaines promesses, de résolutions vagues, d'efforts impuissants, se termine par l'endurcissement et l'impénitence.

Douée, il est vrai, de tous les charmes de la jeunesse, de tous les agréments de la nature, d'une imagination vive et d'un cœur sensible, Madeleine a des amis qui lui sont chers et qui l'idolâtrent ; elle est environnée d'un monde qui lui plaît et qui l'adore ; elle est dans une situation et dans un âge à pouvoir y vivre encore longtemps avec une sorte d'agrément : eh ! quoi donc ? avec tant d'avantages ne pourrait-elle pas attendre pour retourner à Dieu que les rides aient défiguré ses traits, que le vice ne lui offre plus que des dégoûts et des amertumes, que le monde lui ait fait sentir, par ses dédains et ses rebuts, qu'il est temps de rompre avec lui ? non, c'est lorsque le sacrifice peut avoir encore quelque prix, qu'elle va s'empresser à le faire ; elle sait que Jésus-Christ l'attend, que l'amour l'appelle, et rien n'est assez fort pour la retenir : *Ut cognovit*.

Cependant ira-t-elle affronter les mépris du pharisien dur et superbe ? Ira-t-elle fixer les regards curieux de tant de conviés caustiques et méchants ? Fera-t-elle parler tout un public qui a vu ses désordres, et qui traitera d'hypocrisie ses démarches, ou ne fera que rire de sa pénitence ? Ne pourrait-elle pas ménager un peu plus sa faiblesse, chercher d'autres lieux, d'autres temps, des circonstances moins dé-

licates pour l'amour-propre, et l'occasion d'une entrevue plus secrète? Ainsi, eussiez-vous pensé, âmes lâches et timides, que la moindre difficulté déconcerte, que le respect humain arrête, qui auriez peur de vous donner en spectacle, qui craignez partout l'affectation et la singularité, et qui, de prétextes en prétextes, de ménagements en ménagements, perdez l'heureux moment marqué par la grâce, et vous ôtez enfin tout espoir de vous convertir jamais. Ah ! dans Madeleine, l'amour pénitent a bien un autre caractère ; plus fort que la honte, plus fort que la mort, il surmontera tout, et rien ne sera capable de l'ébranler. Que dira le monde? ce n'est point là ce que demande Madeleine : eh ! que lui importe tout ce que peut dire un monde qu'elle voit tel qu'il est, un monde bizarre et volage, un monde insensé qu'elle méprise, auquel elle renonce pour toujours? Que lui importe, pourvu qu'elle plaise à son Dieu et qu'elle fasse son salut. Ah ! bien plutôt, que dira son Sauveur? il la louera, il la verra d'un œil de complaisance, il bénira son empressement et récompensera son courage. Elle perce donc la foule ; elle entre dans la maison de Simon ; elle est aux pieds de Jésus et les arrose de ses larmes. Ame tendre et sensible, toute sa sensibilité tourne au profit de son amour. Elle verse des larmes : doux pleurs ! heureuses larmes ! que vous soulagez son cœur et que vous peignez bien sa tendresse !

Tel est donc encore le caractère de l'amour pénitent : amour tendre, il a le sentiment le plus délicat et le plus vif en partage. Loin d'ici ces âmes froides et indolentes que la seule crainte retient ou ramène, mais qu'aucun transport n'émeut, qu'aucun feu ne brûle et ne dévore, qu'aucun désir n'enflamme, et qu'un repentir amer ne fit jamais pleurer.

Ah ! quand le cœur est bien pénétré, les larmes coulent sans effort : que dis-je? elles trahissent malgré nous nos douleurs, et forcent même notre résistance. Leur langage muet est l'expression la plus vraie et la plus touchante ; cette femme pécheresse, dit saint Chrysostome, ne parlait pas : *Nec vocem quidem mittebat ;* ses sentiments se seraient mal exprimés par des paroles ; elles n'auraient pu suffire à son amour ; mais, se taisant de la bouche, son cœur parlait, son silence, ses larmes parlaient pour elle : *Tacebat ore, corde loquebatur.*

Madeleine pleure le souvenir de ses infidélités, la grandeur de ses offenses, le mauvais usage de tant de dons, l'abus de tant de grâces, la patience de son Dieu, l'étendue de ses miséricordes ; tout la pénètre, et, dans l'excès de sa douleur, elle ne fait que pleurer ; elle n'a vécu que pour outrager l'Être infiniment bon qui l'a créée. Cette vie qu'il lui conservait encore par un autre effet de sa bonté, elle ne l'a fait servir qu'à multiplier ses désordres. Ses facultés, ses talents, ses attraits, elle a tout armé en faveur du vice ; elle a tout employé à faire mourir la grâce dans tous les cœurs, à ravir au Seigneur des conquêtes, à faire périr des âmes qu'à si grands frais il venait racheter : voilà ce que Madeleine se reproche et ce qui la fait pleurer. Hélas ! se dit-elle à elle-même, je m'abandonnais, et mon Dieu ne m'a point abandonnée : bien loin de là, il m'a attendue, il m'a prévenue, il m'a recherchée ; aujourd'hui il me reçoit, et, après que j'ai tout fait pour me perdre, il fait tout pour me sauver. Voilà ce que pense Madeleine, et elle pleure ; et toute sa vie elle n'a cessé de pleurer.

O vous ! âmes infidèles, n'avez-vous donc pas les mêmes motifs pour répandre des larmes ? Avez-vous donc un cœur moins tendre et moins sensible qu'elle ? Ah ! dans ses passions criminelles, dans ses désirs déréglés, il est si vif, si ardent et si tendre, ce cœur que Dieu vous a donné ! Pour le monde, pour les hommes, il est si susceptible d'impressions fortes, de mouvements impétueux ! il est si plein de reconnaissance ! Hé quoi ! ne sera-t-il ingrat, insensible que pour Dieu seul ? Vous pleurez sur des objets vains et frivoles ; et sur la perte du salut, sur le mépris de la rédemption, sur les offenses faites à votre Dieu, vous ne sauriez pleurer. Mais est-ce donc pour des choses viles, pour des intérêts de néant, pour des goûts et des caprices d'un moment, que Dieu vous a doués d'un cœur si noble, si délicat et si tendre, ou plutôt, ce cœur, n'est-ce donc pas pour lui qu'il l'a formé ? Ah ! c'est la vivacité même de vos penchants qui eût dû rendre votre pénitence plus vive et votre amour plus sensible. Le même fond, qui dans les âmes mondaines fait les grandes passions, dans l'âme pénitente fait la piété la plus vraie et la charité la plus ardente ; et, comme on l'a si bien dit de la pécheresse de notre Évangile, Madeleine qui aima si vivement le mon-

de, et Madeleine qui aime si tendrement son Dieu, c'est toujours Madeleine qui aime ; mais parce que son amour a si heureusement changé d'objet, et qu'elle a enfin trouvé le seul être qui mérite d'être aimé pour lui-même, le seul qui puisse fixer notre cœur, l'amour pénitent est aussi en elle un amour fidèle.

Il l'a été dans ses effets ; il l'a été dans sa durée. Ici, mes frères, observez comme elle fait servir à expier ses crimes tout ce qu'elle faisait servir auparavant à les multiplier. Autrefois sa démarche hautaine et superbe semblait exiger les adorations et l'hommage de tous les cœurs ; maintenant humiliée, prosternée aux pieds de Jésus, elle répare sa vanité par ses abaissements : *Stans retro secus pedes ejus* (*Luc.*, VII, 38). Elle n'a point cette confiance et cette audace de bien des pénitents de nos jours, qui, sans avoir passé par les humiliations et les épreuves, s'approchent impunément de la table du Seigneur, et, sans le moindre délai, s'y confondent avec les justes. Elle se tient à l'écart : *Stans retro ;* elle ne se montre pas de front aux regards du Sauveur ; elle craindrait d'en souiller la pureté par sa présence ; c'est à ses pieds qu'elle s'arrête : *Stans retro secus pedes ejus.*

Autrefois ses yeux ne lançaient que des regards impurs, ils allaient allumer jusque dans des âmes innocentes le feu des passions dont elle brûlait elle-même ; elle prostituait ses larmes au dépit, à la jalousie, à la feinte et à l'artifice. Aujourd'hui ses humbles et tendres regards ne se portent que sur son Sauveur ; ses larmes ne coulent que pour le repentir : *Lacrymis cœpit rigare pedes ejus* (*Ibid.*). Autrefois les parfums les plus exquis, les plus douces odeurs, suffisaient à peine à irriter ses passions, à flatter ses sens, à répandre autour d'elle le poison de la volupté. Aujourd'hui elle les abandonne pour elle-même, et les consacre au plus saint ministère : *Et unguento ungebat* (*Ibid.*).

Autrefois ses cheveux tressés avec art, noués sur sa tête avec tout l'appareil du luxe et de la vanité, ornaient son front, qu'eussent bien mieux embelli les charmes de la pudeur, et devenaient autant de piéges où bien des cœurs se laissaient prendre. Aujourd'hui, dénoués, sans ordre, sans grâce, elle les mêle, elle les confond, elle en essuie les pieds de Jésus-Christ..... *Capillis capitis sui tergebat*, tandis que

sa bouche, si souvent profanée, les couvre des plus chastes baisers. *Osculabatur pedes ejus.*

Ainsi les soins et la beauté du corps sont oubliés; elle déteste ces vaines parures, ces ornements frivoles, ces pompes criminelles, les armes les plus sûres du monde et du démon; et elle donne à la pénitence tout ce dont elle abusa si longtemps pour le vice. Ainsi, selon la pensée de saint Grégoire, l'amour pénitent lui fait trouver, jusque dans les instruments de ses passions, la matière de ses expiations et de ses sacrifices : *Quot habuit oblectamenta, et de se tulit holocausta.* A en juger par ces traits, ah ! mes frères, que les vraies pénitences sont rares, et que la plupart des conversions sont illusoires !

Mais ne croyez pas que cet amour, fidèle à réparer tant d'offenses, ait pu jamais les oublier. Madeleine ne termina qu'avec sa vie les rigueurs de sa pénitence, et ne fit que croître en ferveur et en amour le reste de ses jours. Après avoir reçu de Jésus-Christ la douce assurance que ses péchés lui sont remis, elle ne s'attache, elle ne se dévoue qu'à lui seul ; elle lui donne tous ses empressements et ses soins ; elle s'associe à ces saintes femmes qui partout accompagnaient ses pas ; elle lui est fidèle jusque dans ses humiliations et ses tourments, et quand ses disciples l'abandonnent, dit saint Chrysostome, elle le suit au Calvaire. Après sa mort elle veut visiter son sépulcre ; elle veut embaumer son corps pour lui rendre ses derniers devoirs ; elle précède l'aurore. O douleur ! le sépulcre est ouvert, et elle n'y trouve plus le corps de son divin Maître. Elle se répand en plaintes et en soupirs ; elle s'écrie : Ils ont enlevé mon Sauveur, et je ne sais où ils l'ont mis. Dans le trouble qu'elle ressent, elle s'adresse à lui sans le connaître, et lui demande à lui-même des nouvelles du seul objet qui l'intéresse. Dites-moi si c'est vous qui l'avez enlevé ; dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai : car, hélas ! quel fardeau n'est pas léger pour celui qui aime? *Et ego tollam eum.* (*Joan.*, XX, 15.) Il se fait connaître à elle: O mon Maître ! s'écrie-t-elle à l'instant, et elle tombe à ses pieds, et elle veut les embrasser encore ; et lorsqu'il lui échappe, lorsqu'elle le perd de vue, elle ne quitte l'endroit où elle l'a retrouvé, que pour annoncer sa résurrection à ses apôtres. Pour elle, n'ayant plus rien qui

l'attache au monde, dès qu'elle n'y retrouve plus l'objet qui lui est cher, elle s'ensevelit dans la retraite la plus profonde, et ne veut plus, jusqu'à la mort s'occuper que de lui seul.

Voilà, mes frères, le modèle de pénitence et d'amour que l'Évangile vous propose, Madeleine, dont l'amour a été si éclairé, si généreux, si tendre et si fidèle. O vous qui, moins coupables qu'elle aux yeux des hommes, ne l'êtes pas moins peut-être devant Dieu, et qui ne l'avez que trop imitée dans d'autres genres, par l'abus des grâces et le grand nombre de vos infidélités, imitez-la dans sa pénitence, et vous recevrez de cet amour les mêmes récompenses qu'elle; c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Avouons-le, mes frères, ce qui retient tant d'âmes infidèles dans les liens du péché, ce qui souvent les dégoûte et les fatigue, ce ne sont pas tant les charmes du vice que l'idée qu'elles se forment des rigueurs de la pénitence. Ah! qu'elles se convertissent, qu'elles aiment comme Madeleine, et elles éprouveront comme elle combien au contraire l'amour pénitent a de douceurs. La protection d'un Dieu puissant et ses faveurs, la réconciliation la plus prompte et la plus sûre, la paix la plus douce et la plus constante, telles sont les récompenses qui leur sont offertes dès cette vie même.

Madeleine a fait un généreux effort; elle a surmonté toute crainte, elle a bravé la honte et les vains jugements des hommes; sans égard pour leur mépris et leur censure, elle fait la démarche la plus humiliante en apparence; elle se prosterne, elle se confond; déjà le pharisien s'étonne de voir Jésus-Christ même la souffrir si près de lui; il insulte tout à la fois et aux égarements de cette pécheresse et à la pénétration du Sauveur. *Si cet homme*, dit-il en lui-même, *était un prophète, il saurait quelle est celle qui l'approche, et que c'est une femme de mauvaise vie* (*Luc.*, VII, 39.) Il n'a donc pour elle, ce pharisien superbe, qu'un air de dédain, qu'un hauteur insultante et une secrète horreur. Sa fausse vertu lui fait croire qu'une telle femme n'a plus aucun droit à la pitié, et n'a mérité que des rebuts.

Madeleine souffrira en silence tous les jugements qu'on

porte d'elle. Elle boira jusqu'à la lie le calice d'opprobre et de confusion. Mais que dis-je? c'est au moment même où on la méprise, où on la juge, où on la condamne sans miséricorde, que Jésus-Christ la défend et la protége. Il a paru d'abord ne faire que peu d'attention à sa démarche; il l'a laissée longtemps à ses pieds, presque sans consolation, sans espoir, et tourné enfin vers elle, il dit au pharisien : *Voyez-vous cette femme?* « *Vides hanc mulierem?* » (*Ibid.*, 44.) Vous la méprisez ; vous vous croyez juste, et vous ne la voyez que comme une pécheresse ; vous ne daigneriez pas même faire comparaison de votre état avec le sien; et moi, je vous déclare qu'à mes yeux, par sa pénitence et son amour, elle a plus de mérite que vous. Il reprend en détail tout ce qu'elle vient de faire : *Vous ne m'avez pas présenté de l'eau,* selon la coutume, *pour me laver les pieds, et elle n'a cessé de les arroser de ses larmes. Vous ne m'avez pas donné en entrant le baiser de paix, et depuis qu'elle est ici elle n'a cessé de baiser mes pieds. Vous n'avez pas versé de l'huile sur ma tête, et elle a répandu jusque sur mes pieds ses parfums.* (*Ibid.*, 44, 46.) Ainsi Jésus-Christ en relevant aux yeux de Simon jusqu'aux moindres circonstances de ce qu'a fait Madeleine, met l'amour de cette femme qu'il méprise bien au-dessus du sien.

Mais quel témoignage pour elle ! et que cette protection qu'il lui accorde est douce et consolante ! Telle est la récompense que le Sauveur des hommes accorde encore tous les jours à l'amour pénitent. Soit qu'il parle au cœur d'un pécheur converti, soit qu'il s'explique par notre bouche, ce ne sont pour cette âme qui se repent et qui aime, que des assurances d'une protection, d'une faveur toute spéciale, et souvent même que des marques de préférence.

Oui, mes frères, et puissiez-vous le bien comprendre, ô vous qui redoutez si fort les amertumes de la pénitence ! Celui qui revient à Dieu de tout son cœur, n'entend au dedans de lui qu'une voix de miséricorde et de bonté, qui lui dit que rien n'est perdu de ce qu'il fait pour son Dieu ; que ses soupirs, ses gémissements, ses larmes, ses combats, ses victoires, tout est vu, tout est compté, tout sera récompensé ; que, tandis que le monde insulte à son repentir, traite d'hypocrisie sa pénitence, sa douleur, tourne sa piété en ridicule et

raille sa fidélité, le souverain juge, le seul juge équitable, le voit tel qu'il est, apprécie ses mérites et ses efforts, envisage d'un œil de satisfaction sa correspondance à la grâce, loue sa vigilance, bénit ses travaux, sanctifie ses peines, se dispose à couronner en lui ses dons, et lui garde pour le ciel le dépôt précieux des bonnes œuvres qu'il lui fait faire ; tandis que sur la terre et dans les enfers tout semble conjurer sa perte, que le vice s'arme de nouveau de tous ses attraits pour le séduire, que le monde met tout en œuvre pour l'ébranler, que l'ennemi du salut l'attaque avec acharnement, avec fureur, que les sens frémissent, que la nature se révolte, Dieu, plus fort que les hommes, que les démons, que la chair et le monde, le couvre de ses ailes, le défend, le protége, l'environne de sa lumière, l'excite, l'encourage, le soutient par ses caresses, et lui donne pour gage de ses miséricordes des délices ineffables et les joies les plus pures.

Et nous, mes frères, ministres du Dieu de bonté, et les interprètes de sa charité envers le pécheur pénitent, nous le rendons l'objet de notre zèle le plus ardent et de nos soins les plus doux ; nous n'avons à lui porter que des paroles de consolation et de grâce, à lui offrir que des motifs d'encouragement et de persévérance ; nous nous édifions nous-mêmes de son repentir et de son amour ; nous admirons, nous bénissons en lui les prodiges du Tout-Puissant et les merveilles de sa grâce ; nous lui en faisons sentir tout le prix, et à mesure qu'il aime davantage, nos entrailles s'ouvrent encore plus pour lui que pour le juste même en faveur duquel Dieu a moins fait souvent et qui souvent aussi dans toute sa vie plus uniforme, mais pas aussi fervente, aura moins fait pour son Dieu.

Et le monde lui-même, mes frères, revient enfin aux mêmes impressions, aux mêmes sentiments que nous. Après avoir raillé, censuré, tourné en dérision le retour du pécheur à Dieu et à la vertu, convaincu malgré lui de sa sincérité par sa persévérance, saisi d'étonnement à la vue de son courage et de sa fidélité, il conçoit pour lui cette estime, ce respect que la vertu bien éprouvée arrache en dépit d'eux-mêmes aux cœurs les plus dépravés ; on la loue, on l'admire, on est tenté de l'imiter, et l'on finit par se dire : Il est vrai, ce pécheur, cette pécheresse convertie fait honneur à la grâce et vaut infiniment mieux que nous.

Première récompense de l'amour pénitent, une protection et des faveurs toutes spéciales. Mais il en est une autre bien plus précieuse encore dans la rémission des péchés : *Remittuntur ei peccata multa.* Ce sont les paroles, si douces à prononcer et à entendre, que Jésus-Christ adresse au pharisien en faveur de Madeleine. *Vous voyez cette femme :* « *Vides hanc mulierem.* » C'était une grande pécheresse ; ses infidélités étaient montées à leur comble; ses dettes envers la divine justice, devenues presque innombrables, semblaient la rendre insolvable ; mais en un moment elle a tout acquitté par l'amour; parce qu'elle a beaucoup aimé, beaucoup de péchés lui seront remis : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.*

Quelle sentence favorable, quelle nouvelle destinée pour Madeleine? Ses péchés lui sont remis ; elle est donc rentrée en grâce avec son Dieu ; elle est sûre de son amour pour elle comme il veut bien l'être du sien. Purifiée par son repentir et par ses larmes, elle peut prétendre de nouveau à tous les priviléges de la justice et de l'innocence. O merveille ! ô puissance de l'amour ! Elle peut se dire : J'étais il y a peu de temps un objet d'horreur, une âme adultère, un enfant déshérité, une malheureuse victime des passions humaines en butte à toute la colère d'un Dieu ; et maintenant il m'a rendue l'objet de ses complaisances; il me met au nombre de ses amantes fidèles, de ses épouses chéries, de ses enfants bien-aimés, et me destine le plus précieux héritage.

Ici, mes frères, reconnaissez-vous l'heureux sort et la douce consolation d'une âme qui, pénétrée de la componction la plus vive, a mérité, par sa douleur et son amour, que le ministre de Jésus-Christ lui fît entendre en son nom ces paroles : Je vous absous, vos péchés vous sont remis. Dès qu'elle se repent vivement, dès qu'elle aime, une voix intérieure la rassure contre toutes les incertitudes et les alarmes, et lui répète au fond du cœur : *Ayez confiance, vos péchés vous sont remis.* (*Matth.*, IX, 2.) Maintenant donc le glorieux titre d'enfant de Dieu vous est rendu, l'abîme est fermé sous vos pas, le ciel vous est ouvert, l'Esprit-Saint habite en vous, toutes vos prières seront agréables au Seigneur, toutes vos œuvres opérées dans la charité seront méritoires et tous vos mérites seront récompensés.

Douce assurance que l'amour seul peut donner ! Oui, mes frères, aimez comme Madeleine, et dans le secret de votre âme l'amour vous rassurera comme elle. Une conversion que la crainte seule opère, où l'on ne sait que trembler et frémir, où le cœur n'est point ouvert à la tendresse et à la reconnaissance, où la terreur des jugements de Dieu n'est point tempérée par la douce impression que font sur nous le sentiment de sa miséricorde, et la vue de ses perfections et de ses charmes, a je ne sais quoi de trop équivoque aux yeux mêmes de celui qu'on absout ; il n'éprouve point cette onction secrète de la grâce qui accompagne presque toujours la véritable pénitence. Il n'ose rentrer en lui-même pour goûter les douceurs de la réconciliation et en recueillir les fruits, et il a peine à dire, comme le disait saint Augustin : Oui, Seigneur, mes fers sont rompus et je sens que je suis à vous.

Aimez donc, vous tous pécheurs qui m'écoutez, aimez un Dieu qui, pour vous pardonner et vous combler de ses grâces, ne demande que votre amour. Eh ! quelle infidélité si grande, quels crimes si énormes et si multipliés rendraient votre retour impossible ? Ah ! pourriez-vous bien, selon la pensée de saint Bernard, désespérer encore, lorsque, par sa pénitence, une pécheresse comme Madeleine obtient de Jésus-Christ la rémission de ses fautes et une des premières places dans son royaume ?

Aimez, et comme elle vous jouirez de la paix la plus douce, dernière récompense de l'amour pénitent. *Allez*, dit le Sauveur à Madeleine, *allez en paix :* « *Vade in pace.* » (*Ibid.*, 50.) Tel est le don précieux que lui fait Jésus-Christ pour les passions qu'elle lui sacrifie, la paix que le monde ne peut donner. Au milieu du monde, livrée à ses penchants déréglés, elle n'avait que des joies fausses et des tourments réels, qu'une ombre de félicité et des soins dévorants ; elle cachait le trouble de son cœur et ne montrait que ses amusements et ses doux plaisirs. Maintenant elle ne goûtera plus de ces joies bruyantes et frivoles que l'ivresse accompagne, mais que suit le repentir ; elle n'aura plus de ces moments de délire où la raison s'égare, où la réflexion est importune, où l'on s'étourdit pour se croire heureux et d'où l'on ne sort, le moment d'après, que pour sentir davantage sa honte et sa misère.

Mais elle va éprouver le calme d'une conscience pure; son âme va jouir d'elle-même, son cœur embrasé de la plus vive flamme jouit déjà de son Dieu et trouve en lui la félicité suprême. Les prestiges du monde ont fait place à la véritable lumière ; le sentiment de l'ordre, le goût du vrai, l'amour du bien lui ouvrent une source intarissable de plaisirs dignes d'elle. Quand son bien-aimé aura quitté la terre, dans une douce et tranquille retraite elle contemplera à loisir les vérités éternelles; elle se rappellera ce qu'elle a vu, ce qu'elle a entendu à l'école de son divin Maître ; il parlera de nouveau à son cœur ; elle versera encore, devant l'image sacrée de Jésus mourant pour la sauver, des larmes de repentir et d'amour; et jusque dans ses larmes elle trouvera la paix et le bonheur. *Vade in pace.*

Voilà, mes frères, ce qui vous est offert comme à Madeleine, si vous l'imitez dans sa pénitence : le repos du cœur que vous n'avez pu trouver dans vos égarements. Les assujettissements du monde et ses lois bizarres ne vous tiendront plus comme autrefois dans une captivité honteuse et toujours pénible ; les vains désirs, les jalousies cruelles, les soucis dévorants, les chagrins de l'amour-propre et de la vanité ne feront plus le malheur de votre vie et le tourment de vos plus beaux jours ; des fleuves de paix inonderont votre âme, le vide affreux qu'elle éprouvait sera rempli ; à la jouissance inquiète des plaisirs tumultueux succédera le doux exercice des vertus paisibles, et les saints transports du divin amour vous donneront sur la terre comme un avant-goût des délices du ciel. Aimez seulement à proportion des péchés qu'on veut bien vous remettre ; aimez, comme Madeleine, d'un amour éclairé, généreux, tendre et fidèle ; et comme elle vous recevrez pour récompense la protection la plus éclatante de la part de votre Dieu, la réconciliation la plus prompte et la plus entière, la paix la plus douce et la plus constante ; comme elle vous précéderez les justes mêlés dans la gloire que je vous souhaite.

HOMÉLIE

Sur la Madeleine. — Les effets de l'amour de Dieu.

PAR M. L'ABBÉ RICHARD

Chanoine de Paris.

Dilexit multum.
Elle a beaucoup aimé.
(*Luc.* VII, 47.)

Voilà, dans ces courtes paroles, l'histoire abrégée des égarements et de la pénitence de Madeleine. A voir Madeleine livrée au monde et à ses vanités, enchantée de ses plaisirs, idolâtre d'elle-même ; à la voir porter dans tous les cœurs le feu mortel qui la dévore, souffler et respirer tour à tour le poison contagieux de la volupté, forger ses fers de ses propres mains et se faire une félicité de son esclavage, je ne puis m'empêcher de m'écrier : Hélas ! elle n'a que trop aimé : *Dilexit multum.*

Mais, lorsque la scène venant à changer, je la vois confuse, touchée, convertie, arrachant de son cœur les idoles qui l'enchantaient, renonçant à ce qui avait fait jusque-là le bonheur de sa vie ; lorsque je vois le feu de ses yeux éteint dans ses larmes, sa bouche ne se prêter plus qu'aux soupirs, son cœur devenu l'autel d'un sacrifice de douleur ; lorsque je la vois payer de mille regrets les plaisirs coupables qu'elle s'était permis, rendre au Seigneur, par son retour, autant de gloire qu'elle lui en avait ôté par ses égarements, et faire, des instruments même de sa vanité, autant d'instruments de sa pénitence, c'est alors que je me sens encore plus forcé de m'écrier qu'elle a beaucoup aimé : *Dilexit multum.*

Non, ce n'est plus cette pécheresse connue dans la cité, et la fable de la nation : c'est une pénitente illustre dont le nom sera porté partout où sera prêché l'Évangile de Jésus-Christ. Ne cherchez plus en elle les traces de la corruption du vieil homme. Son amour, il est vrai, n'est pas détruit, mais il a changé d'objet. L'amour avait outragé le Seigneur, et l'amour le venge ; l'amour avait fait le crime de Madeleine, et l'amour en fait la justification ; l'amour était autrefois sa honte, et l'amour est aujourd'hui sa gloire.

Admirons ici, mes frères, ce changement prodigieux, et les effets qu'il opère dans Madeleine. Quand on aime beaucoup, le premier pas que l'on fait, c'est de se détacher, quoiqu'il en coûte, de tout ce qui déplaît à l'objet aimé; le second, c'est de s'attacher dans tous les temps au service et aux intérêts de l'objet aimé. Tel fut le double effet que l'amour divin produisit dans notre sainte pénitente. Il la détache du péché malgré les nœuds qui l'y attachaient étroitement; il l'attache au Sauveur par des nœuds qui l'unissent invariablement à lui. En deux mots, le triomphe de l'amour de Madeleine : 1° Dans son détachement courageux du péché ; 2° dans son attachement parfait à Jésus-Christ ; c'est tout mon dessein. Sujet également utile aux pécheurs et aux justes ; les uns y apprendront comment ils doivent sortir des voies de l'iniquité, les autres, comment ils doivent marcher dans les sentiers de la justice.

PREMIER POINT.

Pour bien juger de la force de l'amour, il faut considérer les difficultés qu'il surmonte. Plus elles sont grandes, plus son ardeur et sa vertu se manifestent. Ainsi, pour vous faire connaître l'étendue de la charité de Madeleine, je dois vous retracer la grandeur des obstacles qu'elle eut à vaincre pour se détacher des objets qui pouvaient l'empêcher d'aller à Jésus-Christ. Madeleine est femme, elle est femme pécheresse, elle est connue pour telle dans la ville : *Ecce mulier quæ erat in civitate peccatrix. (Luc.*, VII,37.) Obstacle du côté de son esprit aveuglé et séduit par les illusions du siècle : *Ecce mulier ;* obstacle du côté de son cœur corrompu et asservi par les liens de l'habitude : *Quæ erat peccatrix ;* obstacle du côté du monde dont elle est connue et dont elle craint les jugements : *In civitate :* c'est de ces trois grands obtacles que l'amour divin rend cette pénitente pleinement victorieuse. Il la détrompe des fausses illusions du siècle, il la dégage des funestes liens de l'habitude, il la fortifie contre les vains jugements des hommes. Triple victoire qui fait la matière du premier triomphe de l'amour de Madeleine, et dont la difficulté vous fera convenir qu'elle a beaucoup aimé : *Dilexit multum.*

Le monde avait séduit Madeleine par les mêmes maximes

qu'il répète encore tous les jours, et qui n'ont cessé d'être dans la bouche de ses partisans : que les modes, les divertissements, les usages les plus condamnables sont des choses que la coutume autorise, et qui ne peuvent alarmer que les âmes pusillanimes ; qu'il faut donner les belles années aux plaisirs; qu'on aura toujours le loisir d'embrasser le parti de la dévotion ; qu'un âge plus mûr amènera des mœurs plus sérieuses ; que le Seigneur est trop miséricordieux pour vouloir nous perdre ; qu'un repentir momentané à la mort effacera les désordres de la plus longue vie. Monde imposteur, de tout temps l'organe du mensonge, telles furent les funestes maximes dont tu infectas l'esprit de Madeleine ; et, par cet art infernal, dans combien d'autres Madeleines n'as-tu pas produit les plus pernicieux effets! Qui détrompera cette pécheresse de ses erreurs ? L'amour divin.

Toute la Judée retentit du nom d'un nouveau prophète. Les peuples en foule le suivent, l'admirent, le comblent d'éloges et de bénédictions. Madeleine, dit saint Grégoire, sent quelque envie de le voir et de l'entendre ; et c'est par ce mouvement de curiosité que la grâce l'attire pour en faire sa conquête. Elle voit, elle entend Jésus-Christ ; il déploie la grandeur infinie de Dieu, les richesses de sa miséricorde et les rigueurs de sa justice ; il dépeint les charmes de l'innocence, les récompenses de la vertu et l'état déplorable d'une âme criminelle. Les paroles de vie qui sortent de sa bouche, et qui portent des traits célestes et une onction ineffable dans les cœurs, pénétrent bien avant dans celui de Madeleine. Elles y font naître, dit saint Augustin, une étincelle de cet amour divin qui, tout tout à coup, fait éclore la lumière du sein des ténèbres, et dissipe le nuage qui lui cachait le jour du salut.

Ciel ! quelle révolution dans ses idées ! sous quelle nouvelle face les objets se présentent à son esprit ! comme elle est saisie et frappée de ce qu'elle voit ! Dieu avec ses perfections, son âme avec toutes ses misères ! Elle voit que Dieu est le bien unique et suprême, qu'il ne faut s'attacher qu'à lui, n'aimer que lui, ne vivre, ne respirer que pour lui. La voilà désabusée du monde où elle ne trouve plus qu'un affreux néant : sortie comme d'une profonde léthargie, elle est épouvantée, à son réveil, de se voir si opposée à la souveraine justice et à la sainteté infinie qu'elle découvre en Dieu ; elle

s'abîme, s'anéantit en sa présence ; elle comprend tout ce qui lui est dû par ses créatures d'hommages, de soumission, de dévouement et d'amour ; elle sent que, quand elle aurait mille cœurs, elle ne pourrait l'aimer autant qu'il le mérite ; mille vies, elle devrait s'empresser de les lui consacrer : et elle a abusé de ses dons, violé ses lois, souillé, défiguré en elle son image. Ingrate, rebelle, corrompue, elle est à ses propres yeux un objet d'horreur, et se regarde comme indigne de vivre. Il faut qu'elle sorte d'une situation devenue si pénible et si violente par les nouvelles lumières que l'amour divin fait luire dans son cœur.

Tel est le premier effet de cet amour. Le propre de l'amour profane est d'aveugler l'esprit: de là le bandeau que les anciens lui avaient mis sur les yeux ; mais le propre de l'amour divin est de détromper, d'instruire, d'éclairer. Voulez-vous, dit saint Augustin, voir ce que vous ne voyez pas, savoir ce que vous ne savez pas ; aimez : la mesure de votre amour sera celle de vos connaissances : *Vis scire quæ nescis, ama : quantum quisque amat, tantum intelligit.*

Si donc telle personne, que Dieu voit peut-être dans cette assemblée, est aujourd'hui si éprise des vanités du siècle, si aveugle sur l'état de sa conscience, si insensible aux vérités de la foi, c'est qu'elle n'aime pas Dieu, c'est qu'elle aime trop le monde, c'est qu'elle ne trouve dans cet amour désordonné qu'un casuiste trompeur, qu'un casuiste relâché, toujours prêt à décider en sa faveur, toujours disposé à justifier ce qu'elle aime. Mais substituez l'amour divin à cet amour profane qui la domine ; mettez dans son cœur une étincelle de ce feu sacré, elle y portera la lumière, et lui fera voir, comme à Madeleine, les vérités du salut et la difformité de sa conduite dans un tout autre jour. Ame mondaine, et à quoi tient-il que l'amour n'établisse son empire dans votre cœur ? Madeleine eut-elle plus de facilités et de secours que vous pour lui ouvrir le sien ? Vit-elle Jésus-Christ dans les premières démarches de sa conversion sous des traits aussi touchants et aussi aimables que ceux qui le peignent aux yeux de votre foi ? Cette croix où il expire, ces autels où il réside, cet appareil auguste de toute sa religion, ces consolations ineffables que l'on goûte à son service, les délices du ciel qui en sont le terme, les supplices mêmes de l'enfer dont il vous

a préservée jusqu'à présent, ne sont-ce pas là autant de liens par lesquels il s'efforce de vous attirer à lui ? Craignez qu'il ne se lasse de frapper à la porte de votre cœur, et de solliciter en vain votre amour. Aimez le Seigneur, c'est le premier et le plus grand de tous ses préceptes. Si vous ne ne l'aimez pas, vous êtes dans un état de mort et de réprobation ; si vous l'aimez, vous allez marcher sur les traces de Madeleine convertie. Elle était aveuglée par les illusions du siècle : *Ecce mulier*, l'amour la détrompe. Elle était asservie par les chaînes de l'habitude : *Quæ erat peccatrix ;* l'amour la dégage et la rend victorieuse de ce deuxième obstacle.

Quel obstacle, mes frères, qu'elle étrange tyrannie le démon exerce sur une âme dont il s'est rendu le maître ! avec quel ascendant il l'entraîne au mal et l'y retient comme malgré elle ! Sans doute Madeleine, qui avait été longtemps dominée par cet esprit immonde, éprouva bien des combats intérieurs qui semblèrent quelque temps laisser la victoire incertaine. Son âme fut déchirée par des traits d'autant plus douloureux qu'elle tenait plus étroitement aux objets dont il fallait se séparer. Combien de fois les plaisirs sensuels, avec tous leurs charmes, se présentèrent-ils à ses yeux pour lui dire comme à Augustin: Est-ce ainsi que vous nous abandonnez : *Dimittisne nos ?* Mais Madeleine aima beaucoup : *Dilexit multum*, et l'amour qui est fort comme la mort, brisa tous les liens par où elle tenait au crime ; comment cela ? En la portant à se séparer de tout ce qui avait occasionné ses désordres, à sacrifier tout ce qui avait servi à ses désordres, à s'assujettir à tout ce qui pouvait la prémunir contre ses désordres.

Madeleine aima beaucoup, et l'amour divin la sépara de tout ce qui avait occasionné ses désordres. L'un était une suite nécessaire de l'autre : l'amour sacré qui a pris possession de son âme, en tournant toutes ses affections vers Dieu, ne lui laisse que de l'éloignement et de l'horreur pour le monde. Le moindre commerce avec ce monde, où le Dieu qu'elle aime uniquement est oublié, outragé, serait un crime à ses yeux et un supplice pour son cœur. Elle jure un éternel divorce avec lui ; elle a renoncé pour toujours à ses jeux, à ses fêtes, à ses assemblées profanes ; ne l'y cherchez plus, vous ne la trouverez que dans le silence et l'obscurité de la retraite. Si quelquefois ses pensées se reportent vers les lieux

ou les objets de ses plaisirs, elle en tirera de nouveaux motifs de pleurer amèrement les ravages que le péché a faits dans son âme, et de dédommager le Seigneur de ses infidélités passées par un redoublement de zèle, d'ardeur et de tendresse.

Bien différente de ces demi-pénitents qui veulent se détacher du péché sans fuir ses perfides amorces, vivre en chrétiens, mais sans cesser d'être mondains, appartenir à Jésus-Christ sans se séparer de Bélial : bizarre partage, alliance monstrueuse, qui allume la colère d'un Dieu jaloux et scrutateur des cœurs. Point de pénitence plus visiblement fausse et hypocrite que celle qui n'évite pas les écueils où l'innocence a fait un triste naufrage. C'est être encore esclaves des passions, que de ne pouvoir s'arracher à ce qui les réveille et les flatte. O vous qui, après avoir imité Madeleine dans ses égarements, voulez, à son exemple et par une conversion solide et durable, pourvoir aux intérêts de votre éternité, fuyez le monde; séparez-vous du monde, éloignez-vous des scandales et de la corruption du monde. Cette démarche si importante, si indispensable, sera une marque sûre de la sincérité de votre conversion. Alors, loin de tous les objets de la vanité, renfermé dans les bornes de votre état et dans l'enceinte de vos devoirs, vous pourrez dire à Dieu : Seigneur, mon cœur est à vous, puisque j'ai fait dans ma conduite et mes mœurs tous les changements qui dépendaient de moi. Étendez votre main, soutenez ma faiblesse, afin qu'elle surmonte encore les obstacles intérieurs que la nature oppose à l'ouvrage de ma sanctification et de mon salut.

Madeleine aima beaucoup, et l'amour divin lui fit sacrifier tout ce qui avait contribué à ses désordres. Voyez avec quelle sainte indignation elle foule aux pieds ce vain attirail de mondanités et de parures, dont elle s'était servie pour plaire et obtenir des hommages ! Avec quel empressement elle y substitue les dehors modestes et sombres de la pénitence ! Ils n'attireront pas sur elle les regards des hommes, mais elle en sera plus agréable aux yeux du Seigneur. Pense-t-elle encore à cette beauté fragile, dont elle fut si longtemps idolâtre, et craint-elle, à force de pleurer, d'en ternir l'éclat ? Non; ces yeux, qui ont jeté ou occasionné des regards criminels, ne seront plus occupés qu'à les effacer par des torrents de larmes ; ces cheveux, qui ont été le sujet ordinaire

de sa vanité, deviendront l'instrument de ses humiliations ; ces parfums, qui ont flatté ses sens et nourri sa délicatesse, elle les répandra avec profusion sur les pieds adorables de Jésus-Christ ; elle lui sacrifiera ou lui consacrera tout ; elle saura faire de la matière de son péché un moyen de sanctification, et trouvera dans son luxe même de quoi honorer le Fils de Dieu.

Et c'est ainsi, âmes mondaines, qu'après être sorties des tristes voies de l'iniquité pour porter le joug aimable du Seigneur, il faudra que vous fassiez servir à sa gloire et à votre salut les mêmes choses dont vous vous êtes servies pour le déshonorer et vous perdre, en employant au soulagement des pauvres ces mêmes biens qui ont été l'aliment de votre cupidité et de votre faste ; en assujettissant à la prière cette même langue qui a publié tant de médisances ou débité tant de discours licencieux ; en condamnant aux larmes ces mêmes yeux qui ont lu tant de livres pernicieux ou allumé tant de passions injustes ; en consacrant à la décoration des autels ces mêmes ornements qui ont été l'invention de votre orgueil ou de votre mollesse ; en imitant les femmes d'Israël, qui, après avoir sacrifié ce qu'elles avaient de plus précieux pour fournir aux frais de l'idole qu'un peuple ingrat avait fait fabriquer pendant l'absence de Moïse, réparèrent glorieusement quelque temps après la honte de leur idolâtrie. A peine Moïse leur a-t-il proposé la dépense qu'il prétend faire pour le sanctuaire, que ces mêmes femmes ne mettent plus de bornes à leurs profusions : elles n'épargnent ni l'or ni la pourpre ; elles apportent à l'envi leurs pierreries et tous les instruments de la vanité pour décorer le tabernacle ; trop heureuses de pouvoir tourner contre le péché les mêmes armes qu'elles avaient employées à en établir le règne. Imitez-les, imitez surtout Madeleine ; ne pas en venir à ce retranchement de tout ce qui a servi de matière à vos désordres, et ce que vous prodigâtes au luxe et à des amusements profanes, le refuser à la charité, à la piété, c'est n'avoir pas les premières idées d'une véritable conversion.

Madeleine aima beaucoup, et l'amour divin l'assujettit à tout ce qui pouvait la prémunir contre ses désordres. Les rigueurs, les austérités, les larmes de la pénitence seront désormais son unique partage. Elle ne croira pas qu'il y ait des

plaisirs innocents pour qui s'est porté à tant de satisfactions coupables, ni des châtiments trop rigoureux pour une chair qui a mérité tant de fois des supplices éternels.

Telle est la sainte haine que l'amour divin inspire à une âme vraiment pénitente, puisqu'il n'est pas possible d'aimer Dieu sans haïr un corps qui nous en a si fort éloignés, ni de le haïr sans le combattre, le dompter et le punir. Ce n'est que par là que l'on peut se dégager des liens de l'habitude; c'est par là que Madeleine vint à bout de briser ceux qui l'y retenaient captive.

Mais quel éclat dut faire sa conversion dans toute une ville où elle était si fort connue : *Mulier in civitate peccatrix !* Qu'est-ce qui lui fit mépriser la censure des mondains que son exemple condamnait et dont elle avait peut-être été l'idole ? Qu'est-ce qui lui inspira le courage de braver les discours du public ? L'amour divin. Armée des traits victorieux de cet amour, elle s'éleva au-dessus des jugements du monde, et triompha par là d'un des plus redoutables ennemis de la vertu, le démon du respect humain. Hélas ! n'est-ce pas lui qui balance dans un cœur touché et à demi-converti les puissants efforts de la grâce, et les rend trop souvent inutiles ? Que de tristes victoires il remporte tous les jours sur elle ! Que de projets de conversion dissipés, que de soupirs étouffés dès leur naissance, que de larmes taries dans leur source ! Combien d'âmes que le repentir de leurs péchés commençait à ramener dans le chemin du salut, et que la crainte des discours entraîne de nouveau dans le précipice !

Vains jugements des hommes, plus redoutés néanmoins que le glaive des tyrans, vous ne pûtes rien sur le cœur de Madeleine ; *elle aima beaucoup :* « *Dilexit multum,* » et un grand amour ne connaît ni ménagement ni délais ; il s'inquiète peu de ce que dira le monde ; y pense-t-il seulement ? Il n'est occupé que de son objet; tous les autres ont disparu à ses yeux. Madeleine n'était touchée que de ses crimes, et ne soupirait qu'après son pardon; pressée par la grâce, et portant dans le cœur le trait dont le céleste amour l'a blessée, voyez-la traverser les rues de Jérusalem, triste, gémissante, empressée d'aller mettre aux pieds de Jésus-Christ sa honte et sa douleur, ses désirs et ses larmes.

Elle entre dans la maison d'un homme dur, enflé de son prétendu mérite, et devant qui la vertu même aurait peine à trouver grâce. Elle paraît dans une assemblée d'hommes vains et orgueilleux qui s'établissent les juges de tout, et ne trouvent rien qui ne soit digne de blâme : à son aspect inattendu, les murmures, les plaintes, les reproches éclatent de toutes parts ; elle n'en est point ébranlée. Le pharisien superbe lance sur elle un regard d'indignation. Venir troubler par des larmes importunes, la joie d'un festin ; choisir un lieu, un moment si peu favorable pour faire un aveu public de ses désordres, quel oubli de toutes les bienséances ! Les conviés l'accablent de tous les traits du ridicule et du mépris : mais il lui importe peu que les hommes la condamnent, pourvu que Dieu la regarde d'un œil de compassion, et lui ouvre le sein de sa miséricorde. Elle s'abaisse encore plus devant lui qu'elle n'est humiliée aux yeux de ces fiers censeurs. Tombée aux pieds sacrés du Sauveur, elle s'accuse elle-même par son silence, et boit à longs traits tout l'opprobre de sa vie, pour mieux venger Dieu, et se punir elle-même des hommages insensés qu'elle reçut avec une criminelle complaisance dans le cours de ses égarements. Mais que le monde la méprise, elle le méprise à son tour : en cessant de l'aimer, elle a cessé de le craindre ; elle le verrait soulevé, déchaîné contre elle, que, s'élevant avec une sainte fierté au-dessus de ses menaces et de ses censures, elle n'en marcherait pas avec moins d'ardeur dans la nouvelle route où elle est entrée. O courage héroïque d'une âme pénitente ! Quelle sublimité de sentiments la grâce fait naître dans un cœur docile à ses impressions et revenu sincèrement à Dieu !

Mais aussi, mes frères, ne faut-il pas avouer que ce fantôme du respect humain, présenté par l'esprit des ténèbres, n'épouvante que les cœurs lâches ou encore esclaves du péché ? Quelle lâcheté de craindre si fort des discours d'un moment, que, pour les faire cesser, on sacrifie sa liberté, son repos, son salut ! Quelle marque plus sûre que l'on tient encore au monde et à ses vanités, que de prendre tant de soins et de précautions pour le ménager et allier Jésus-Christ avec lui !

Quand l'univers entier obéirait aux ordres d'Antiochus, disait autrefois un fervent Israélite, on ne me verra pas en-

censer des idoles que je déteste, ni trahir le Dieu que j'adore. (I *Mach.*, II, 19, 20.) Tel est à peu près le langage d'une âme vraiment pénitente : que m'importe ce que dira le monde ? Qu'il trouve mauvais tant qu'il voudra que je conforme ma conduite à ma créance, que je mette le ciel au-dessus de tous les biens, l'enfer au-dessus de tous les maux ; que je préfère les intérêts de l'éternité à ceux d'une vie courte et passagère je plaindrai son aveuglement, et je n'en suivrai pas moins la lumière qui m'éclaire et qui me guide. Les discours du monde passeront, et il passera avec eux. Les hommes parlent aujourd'hui, demain ils ne sont plus ; la mort les transporte au tribunal du souverain Juge, pour y réformer leurs jugements sur les siens. Mais dès à présent ne rendent-ils pas au-dedans d'eux-mêmes un hommage forcé à la piété, à la vertu ? La vertu ! elle a des droits imprescriptibles sur le cœur de l'homme. Je n'ai qu'à soutenir le nouveau plan de vie que je lui consacre ; ceux qui me condamnent tout haut me vengeront en secret de cette injustice, et m'accorderont malgré eux leur estime : estime vaine et frivole pour qui ne cherche qu'à plaire à Dieu. Ainsi Madeleine, en méprisant la censure des hommes, a mérité leurs éloges, et s'est couverte d'une gloire immortelle.

Cette dernière victoire, que son amour remporte sur le monde, achève de briser tous les nœuds qui l'attachaient étroitement au crime ; mais c'est pour en former de nouveaux qui l'uniront plus étroitement à son libérateur. Vous venez de voir le premier triomphe de l'amour de Madeleine dans son détachement courageux du péché : voyons le second triomphe de ce même amour dans son attachement parfait à Jésus-Christ : c'est le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

C'est une des plus consolantes vérités de la religion, que Dieu ne rejette point le sacrifice d'un cœur contrit et humilié, et que, lorsqu'un ardent amour en est le principe, l'âme la plus souillée, la plus noircie de crimes, devient à l'instant plus blanche que la neige, plus pure que les astres, parce que la charité parfaite couvre, efface la multitude des péchés. Devons-nous donc être surpris que Jésus-Christ ait fait à Madeleine un si favorable accueil ? Nous l'avons lais-

sée aux pieds du Sauveur du monde, versant des torrents de larmes, dans lesquelles, dit saint Cyprien, elle se lave et se baptise elle-même : *Fletibus se abluit, et lacrymis se baptizat.* Ces larmes sont, ajoute saint Grégoire de Nice, le sang de son cœur blessé par l'amour.

Mais il faudrait voir le fond de ce cœur et découvrir la source de ses larmes : cet amour sacré, dont elle se sent pénétrée pour l'auteur de son être et le Dieu de son salut ; qui, après avoir dévoré, consumé toutes ses affections profanes, ne lui laisse de goût et d'attrait que pour la beauté suprême dont elle entrevoit avec ravissement les charmes infinis, à qui elle se consacre par mille protestations d'un dévouement éternel ; cette douleur amère où elle est plongée au souvenir de ses égarements, qui, ne connaissant point de plus grand malheur que celui d'avoir outragé le Dieu qu'elle aime et qu'elle adore, ne met point de bornes à la vivacité de ses regrets. Elle n'a pas la force de proférer une seule parole ; elle ne peut s'exprimer que par ses gémissements et ses pleurs. Il faudrait voir cette humilité profonde qui la tient abattue et prosternée aux pieds de Jésus-Christ ; qui, lorsqu'on reproche à cet Homme-Dieu de la souffrir à ses pieds, se croit encore plus indigne d'y être soufferte ; lorsqu'on la raille se tait, lorsqu'on la blâme se confond, lorsqu'on l'outrage s'anéantit et se met au-dessous des plus viles créatures.

Humilité, douleur, amour, dont les divers mouvements l'agitent, la pénètrent, font au-dedans d'elle-même une telle impression, que ce qu'elle en laisse voir au dehors par un abaissement si extrême, par des larmes si abondantes, des soupirs si enflammés, n'est rien en comparaison de ce qui se passe dans son âme : spectacle touchant, qui faisait dire à saint Grégoire, pape, que la situation de Madeleine, aux pieds de Jésus-Christ, lui arrachait des larmes et lui ôtait la parole : *Lubet magis flere quam dicere.* Effets merveilleux du pouvoir de la grâce sur une âme pénitente, pourquoi êtes-vous devenus si rares dans le christianisme ? O si tous les pécheurs qui se convertissent éprouvaient les sentiments de Madeleine ! ils en recueilleraient les mêmes fruits, et associés à son bonheur par une réconciliation parfaite avec Dieu, ils feraient comme elle de tels progrès dans la vertu, qu'ils surpasseraient bientôt ceux qu'une vie exempte de crimes rend moins empressés et moins fervents.

Jésus-Christ accorde à Madeleine sa grâce et sa paix. Il déclare hautement que tous ses péchés lui sont pardonnés Elle était le scandale de la cité ; la voilà mise au rang des justes, au-dessus même de ceux qui se croient plus justes qu'elle. Elle sort brûlant du désir de témoigner à Jésus-Christ sa reconnaissance et la fait éclater en effet en s'attachant à lui par les nœuds de l'amour le plus tendre, le plus généreux, le plus constant. Ouvrons l'Évangile : les différents traits qu'il rapporte de la tendresse, de la générosité, de la constance de son attachement, nous donneront sujet de nous écrier encore qu'elle a beaucoup aimé : *Dilexit multum.*

Il n'est que trop ordinaire de voir les conversions les plus ferventes dégénérer en une triste tiédeur ; on s'est déchargé au tribunal de la pénitence du fardeau de ses crimes ; on se félicite d'être réconcilié avec Dieu, et au lieu de lui marquer sa reconnaissance par un saint empressement à lui plaire, et par un tendre regret de lui avoir déplu, on se repose dans une oisive tranquillité. Des péchés une fois pleurés, mais pas encore expiés, on les oublie ; et parce qu'on se flatte d'en avoir obtenu le pardon, on se croit en droit de vivre avec moins de gêne et de contrainte. On veut jouir du bienfait de sa justification, sans remplir les devoirs auxquels il engage : de là tant de rechutes qui anéantissent les fruits de la pénitence et font triompher l'ennemi du salut.

A un abus si déplorable et si commun, l'Évangile oppose l'exemple de Madeleine : ce qu'elle avait été pour le monde, tendre, sensible, extrême dans ses attachements, elle l'est encore plus pour Jésus-Christ. Esclave du monde, on l'avait vue s'assujettir à ses usages et à ses maximes, épier les occasions et les moyens de lui plaire, sacrifier tout au désir de mériter ses faveurs : amante de Jésus-Christ, on la voit aujourd'hui le chercher avec ardeur, voler dans tous les lieux où elle le sait, prévenir ses moindres désirs et s'y conformer avec la plus entière exactitude. Partout elle soutient ce caractère de vivacité et de ferveur qui a commencé sa conversion. Tout ce que l'amour a de plus ardent et de plus tendre, elle le sent pour son libérateur.

Tantôt, prosternée à ses pieds, elle n'est occupée que du soin de recueillir ses oracles, de profiter de ses leçons, de s'unir étroitement à son souverain bien ; *Sedens secus pedes*

Domini audiebat verbum illius (*Luc.*, X, 39) ; tantôt attachée à ses pas, elle le suit dans les villes et les bourgades de la Judée, sans se rebuter ni de la rigueur des saisons, ni de la continuité de ses courses : *Iter faciebat per civitates et castella, et cum illo Maria Magdalene* (*Luc.*, VIII, 2) ; tantôt empressée de fournir à ses besoins, elle signale son amour envers lui par de pieuses largesses, trop heureuse de contribuer à l'entretien d'une vie si précieuse, de nourrir celui à qui elle est redevable de son salut : *Et ministrabat ei de facultatibus suis* (*Ibid.*, 3). Enfin toutes les marques de l'attachement le plus tendre, elle les lui donne : elle n'a plus de cœur que pour lui en consacrer toutes les affections, plus d'esprit que pour s'occuper de ses charmes, plus de mémoire que pour se rappeler ses bienfaits, plus de langue que pour exalter ses miséricordes, et si les expressions lui manquent, ses yeux s'exprimeront par des larmes plus éloquentes que les paroles les plus énergiques. Quelle époque remarquable dans la vie publique de Jésus-Christ, quel lieu honoré de sa présence n'a pas vu couler les larmes de Madeleine? Lorsqu'elle en arrosait ses pieds sacrés dans la maison du pharisien, son cœur frappé comme le rocher du désert s'entrouvrit pour donner cours à des sources abondantes. Les pleurs qu'elle ne cesse presque plus de répandre sont les interprètes continuels de sa reconnaissance et de son amour. Elle pleure à Béthanie, elle pleure dans Jérusalem, elle pleure sur le Calvaire, elle pleure au sépulcre; et c'est là que ses yeux noyés dans ses larmes méritent d'être les premiers témoins de la résurrection du Sauveur. A ces différents traits pouvez-vous ne pas reconnaître la tendresse de son attachement, et ne pas vous écrier qu'elle a beaucoup aimé : *Dilexit multum?*

Mais, dans le caractère de son tendre amour, reconnaissez-vous quelque conformité avec le vôtre, vous à qui le Seigneur a tendu la main et fait entendre ces paroles consolantes : Vos péchés vous sont pardonnés ? Par quels effets se manifeste votre amour reconnaissant ? est-ce par votre fidélité à vous tenir en sa présence et à ses pieds, comme Madeleine, faisant vos délices de converser avec lui dans le calme de la retraite et la ferveur de la prière, vous retraçant le souvenir de sa miséricorde infinie, et lui disant, avec le Roi-

Prophète : Vous avez rompu mes liens, Seigneur ; je vous offrirai tous les jours de ma vie un sacrifice de louanges et d'actions de grâces ? (*Psal.*, CXV, 16, 17). Est-ce par votre empressement à écouter sa divine parole, soit qu'elle vous soit annoncée par la bouche de ses ministres, soit qu'elle emprunte l'organe muet d'une lecture sainte, à la recueillir, à vous en nourrir comme Madeleine, à en tirer de nouvelles forces pour avancer dans le chemin de la vertu ? est-ce par votre assiduité à venir l'adorer dans les sanctuaires où il repose, à le recevoir chez vous et dans vous avec le même respect et les mêmes préparatifs que Madeleine ? est-ce par votre ardeur à le secourir, à le soulager dans ses membres souffrants, à verser dans le sein des malheureux, à qui il a transporté ses droits, ce qu'il ne peut plus recevoir lui-même, et à racheter vos péchés par l'aumône ?

Telle est, dit saint Chrysostome, la conduite d'une âme chrétienne que Dieu a tirée de l'abîme du péché, et qui sent tout le prix de cette insigne faveur. C'est ainsi qu'elle imite Madeleine justifiée et sanctifiée par la grâce, et ne pas l'imiter, ô mon Dieu ! est-ce être véritablement converti ? Mais à quelles épreuves ne la mîtes-vous pas ? et, si l'on ne vit jamais d'amour plus tendre, en fut-il jamais de plus généreux ?

S'attacher à Jésus-Christ dans le temps des consolations et des douceurs n'est pas la marque la plus sûre d'un grand amour. Un Dieu qui caresse toujours, et qui toujours favorise, peut bien fixer l'inconstance du cœur humain. Souvent on croit aimer l'auteur des dons, et ce ne sont que les dons qu'on aime. Tel se soutient, dans le temps du calme, qui ne peut résister au fort de l'orage. Le même jour qu'il voit tarir le cours des faveurs célestes voit souvent s'éteindre l'ardeur de son amour.

Il n'en fut pas ainsi de vous, généreuse amante : c'est surtout dans les périls et les disgrâces qu'éclate la générosité de votre amour. Il n'aurait pas été surprenant que vous eussiez aimé Jésus-Christ lorsqu'il confondait la fausse justice du pharisien pour relever le prix de vos larmes, qu'il imposait silence aux murmures du traître Judas, pour louer l'action de piété que vous veniez de faire en sa personne ; qu'il modérait, en prenant votre défense, les mouvements trop empressés de Marthe ; qu'il rendait le frère, arraché des

bras de la mort, aux instantes prières de la sœur affligée. Jusque-là, mes frères, Madeleine est favorisée et tranquille. Mais le calme est-il suivi de la tempête, ce beau jour qui luisait dans son âme est-il éclipsé par d'épaisses ténèbres? son amour n'en est que plus ardent et plus ferme : c'est un feu qui s'irrite par les efforts que l'on fait pour l'éteindre ; c'est un torrent qui s'enfle, qui devient plus impétueux par la résistance qu'il trouve dans son cœur.

Quelles durent être ses larmes, lorsqu'elle vit son divin Maître livré à la fureur de ses ennemis ! A cette heure fatale de la puissance des ténèbres, tout se retire, tout fuit, tout se disperse. La terreur, qui s'est emparée de tous les cœurs, semble avec le sang des disciples, avoir glacé leur amour. La troupe bien-aimée prend l'épouvante: le seul qui ait osé suivre Jésus-Christ, Pierre devient en un moment un perfide, un parjure ; le pasteur est frappé, le troupeau est dissipé. Une seule brebis lui est fidèle, ne peut s'en séparer, veut mourir avec lui plutôt que de lui survivre, et quelle brebis encore ! c'est cette brebis autrefois égarée, c'est Madeleine ramenée dans le bercail. Elle l'accompagne dans les rues de Jérusalem, malgré les insultes de la populace; elle fend la presse sans crainte des soldats et des bourreaux ; elle va s'attacher aux pieds de la croix de son libérateur, pour payer, par des empressements réciproques, les soins qu'elle lui a coûtés, et pour donner autant de larmes à ses souffrances qu'il va répandre de sang pour ses péchés.

Qui pourrait peindre sa situation? Éplorée, accablée, mourante, elle ressent dans son cœur tout ce que souffre Jésus dans son corps. Blessée de la main de l'amour, elle attend vainement que l'amour achève de faire sur elle l'office des bourreaux. Contrainte de vivre, l'impossibilité de mourir est pour elle le plus grand de tous les supplices : c'est, ô mon Dieu ! qu'une mort avancée laisserait imparfait le sacrifice douloureux dont Madeleine vous doit l'hommage. Généreuse héroïne, à qui vous comparerai-je, et où trouver quelque chose d'égal à vos maux? L'abîme de vos douleurs est semblable à une vaste mer; votre amour pour Jésus n'a point de mesure, et votre tristesse d'autre mesure que votre amour : *Dilexit multum.*

Vous admirez, mes frères, l'étendue et la générosité d'un

tel amour : mais une âme véritablement convertie n'aura pas moins d'ardeur que Madeleine à suivre Jésus-Christ sur le Calvaire, et lui demeurera fidèle au milieu des plus terribles épreuves. Elle dira ce qu'il faut que tout chrétien puisse dire avec saint Paul : Qu'est-ce qui me séparera de la charité de Jésus-Christ ? sera-ce la tribulation, l'indigence, le péril, la persécution ? non ; ni la faim, ni la soif, ni le fer, ni le feu, ni la mort ne pourront briser les liens qui m'unissent à lui. (*Rom.*, VIII, 35-39.)

Ah ! Seigneur, eussé-je toujours marché dans les voies de l'innocence et de la justice, je devrais être disposé à tout sacrifier et à tout souffrir, s'il le fallait, pour vous témoigner mon amour. Mais après avoir eu le malheur de vous offenser, et depuis que vous avez daigné me pardonner et vous réconcilier avec moi, quels pressants motifs n'ai-je pas de tout faire et de tout endurer pour vous, pour réparer tant d'outrages faits à votre gloire, pour acquitter mes dettes immenses envers votre justice, pour reconnaître les faveurs de votre miséricorde, pour avancer dans la route du salut et achever l'ouvrage de ma satisfaction ! Disgrâces, humiliations, souffrances, voilà quel doit être le partage d'une âme trop longtemps criminelle, et à quoi je me soumets. Une vie douce et tranquille me rendrait ma conversion suspecte. C'est dans les adversités et les peines, c'est aux pieds de votre croix qu'à l'exemple de Madeleine, je vous donnerai la preuve d'un amour véritable et d'un regret sincère de vous avoir déplu ; et puisque vous ne châtiez que ceux que vous aimez, frappez, Seigneur, ma plus grande consolation sera de voir que vous ne m'épargnez pas, et que j'adore, je chéris toujours la main d'où partent les coups qui me blessent : *Et hæc mihi sit consolatio, ut, affligens me dolore, non parcat.* (*Job*, VI, 10.)

Précieuse et sainte leçon que nous fait Madeleine par son attachement inviolable à Jésus-Christ ! Elle l'aima tendrement, tandis qu'elle fut heureuse et favorisée : elle l'aima généreusement, lors même qu'il devint pour elle un époux de sang et de douleur ; et ce qui fait le dernier trait de son éloge, elle l'aima constamment et avec de nouveaux redoublements d'amour jusqu'au dernier soupir : *Dilexit multum.*

En effet, quels durent être les accroissements de sa ferveur

et de son amour, depuis que Jésus-Christ ressuscité eut daigné se montrer à ses yeux ! Comme il n'avait plus rien de terrestre et de mortel, que son humanité sacrée était absorbée dans l'éclat de la Divinité qu'elle renfermait, et toute pénétrée de ses rayons ; qu'il se montrait entièrement Dieu, dit saint Bernard, chaque fois qu'il lui apparut dans cet état glorieux et céleste, qui pourrait dire quelle nouvelles flammes s'allumèrent dans son cœur ?

Mais que devint-elle après qu'elle l'eut vu s'élever dans les cieux et se dérober à jamais aux regards du monde ? l'Évangile ne le dit pas ; mais Dien a voulu nous l'apprendre et suppléer au silence de l'Évangile par une tradition constamment respectée dans l'Église et qui, soumise dans le dernier siècle à l'examen de la plus sévère critique, en est sortie victorieuses des attaques de quelques esprits incrédules, débarrassée de tous les nuages de l'incertitude et du doute, et offrant à des yeux attentifs tous les caractères de la vérité.

Que devint Madeleine, lorsque Jésus-Christ eut privé le monde de sa présence sensible ? Ah ! le monde ne fut plus pour elle qu'un désert ! elle n'y trouve plus son bien-aimé, elle renonce à tout commerce avec les hommes, elle va s'ensevelir toute vivante dans une retraite écartée et profonde, pour ne s'y occuper que de son Sauveur et de son Dieu, et hâter par ses vœux le moment fortuné où il daignera l'appeler à lui. Rocher solitaire où Madeleine, cachée et morte au monde, ne vivait, ne respirait que pour Dieu, anges témoins de ses soupirs et de ses larmes, dites-nous dans quels saints exercices d'une pitié enflammée et d'une austère pénitence elle passa tant d'années qui prolongèrent encore ici-bas son exil; par quels jeûnes, quelles veilles, quelles prières, quelles macérations elle acheva de s'immoler au céleste amour, soupirant sans cesse, comme l'épouse des Cantiques, après l'objet unique de ses affections, s'élançant de toute l'impétuosité des désirs de son cœur vers le lieu où était son trésor, sa félicité ; baignant la terre de ses pleurs et de son sang, pour expier des péchés encore présents à son souvenir : ils lui ont été pardonnés, mais elle ne se les pardonne pas. C'est l'amour qui la perce d'un glaive de douleur ; plus elle aime, plus elle fait retentir sa grotte de ses gémissements ; plus le Seigneur a été miséricordieux à son égard, plus elle est cruelle

envers elle-même : elle ne cessera de pleurer et de se punir qu'en cessant de vivre. Victime de la charité et de la pénitence, consumée par les feux de l'une et par les rigueurs de l'autre, elle est enfin arrivée au moment de briser ses liens ; son âme quitte sa dépouille mortelle, et va s'abîmer avec transport dans le sein de son Créateur. C'est ainsi que son amour, croissant jusqu'au dernier soupir, et vainqueur de la mort-même, puisqu'il persévère après la mort, dans les délices et les ravissements que lui cause l'éternelle jouissance du Dieu de son cœur, justifie cet oracle de Jésus-Christ, que Madeleine a choisi le partage le plus heureux, et qui ne lui sera pas enlevé : *Maria optiman partem elegit, quæ non auferetur ab ea (Luc.*, X, 43.)

Voilà, mes frères, un grand modèle, un modèle de conversion qui, consacré par l'Évangile et montré d'âge en âge aux enfants de l'Église, a produit dans tous les temps des fruits admirables de pénitence et de sainteté. Je le présente ici aux pécheurs et aux justes, en leur adressant ces paroles de Jésus-Christ.

Vides hanc mulierem ? (*Luc.*, VII, 44). Pécheurs, voyez-vous cette femme ? vous avez eu le malheur de la suivre dans les égarements de sa vie, ayez le courage de l'imiter dans son retour à Dieu. Rien ne doit plus vous arrêter, ni la force et la tyrannie de l'habitude : elle était esclave de la plus impérieuse de toutes les passions ; elle a remporté sur elle, avec le secours de la grâce, la plus éclatante victoire, et la grâce s'offre à vous pour rompre vos chaînes : ni le nombre et l'énormité de vos crimes ; ses désordres en avaient fait le scandale de la cité ; en les pleurant aux pieds de Jésus-Christ, elle en a obtenu le pardon, et un égal pardon est promis à votre repentir : ni les difficultés que vous trouvez dans votre situation, ou que vous suggèrent encore la nature et l'amour-propre ; elle en éprouva de plus grandes, et les surmonta toutes. Que le spectacle de sa douleur, de son amour, de ses larmes, de sa pénitence ne vous ait pas été montré en vain ; cédez à l'attrait puissant d'un exemple plus éloquent que tous nos discours, et qui a ramené à la vertu tant d'âmes criminelles : hélas ! c'est peut-être ici le dernier coup que la grâce porte à votre cœur, et qui décidera de votre salut ou de votre perte éternelle.

Vides hanc mulierem ? Justes, voyez-vous cette femme ? Du moment qu'elle eut donné son cœur à Jésus-Christ, elle ne se démentit point, elle n'oublia point ses promesses et ses saintes résolutions, elle vola sur des ailes de feu jusqu'au comble de la perfection évangélique. Quel contraste forment à vos yeux son courage et votre lâcheté, ses sacrifices et vos réserves, l'ardeur de son amour et la tiédeur du vôtre ! Eussiez-vous reçu comme elle de la bouche de Jésus-Christ l'assurance du pardon de vos péchés, ne vous faudrait-il pas encore beaucoup de vigilance et de ferveur pour vous maintenir dans l'heureux état de la grâce et y persévérer jusqu'à la fin ? sainte ferveur, source de la paix et du bonheur que l'on goûte au service de Dieu, au lieu qu'il n'y a que trouble et qu'amertume pour les cœurs partagés entre lui et le monde. Le Seigneur ne se montre libéral qu'envers ceux qui lui sont fidèles ; il se plaît à répandre sur les âmes étroitement unies à lui l'abondance de ses dons. Qui pourrait dire les faveurs célestes dont Madeleine fut comblée dans son désert, quelles lumières, quels sentiments, quels transports lui firent goûter une joie pure et divine au milieu de toutes ses privations et de ses austérités ? Efforçons nous de marcher sur ses traces : en la suivant dans les sentiers de la pénitence et de la justice, et en aimant comme elle, nous mériterons comme elle, et les consolations secrètes de la vertu dans cette vie et le bonheur ineffable dont elle jouit dans l'autre. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

Sur la Madeleine (1)

PAR M. L'ABBÉ BAYLE.

chanoine honoraire de Marseille,
Docteur en théologie, professeur d'éloquence sacrée à la faculté de théologie d'Aix.

Erat in civitate peccatrix.
Il y avait dans Jérusalem une femme pécheresse.

Mes Frères, lorsque le saint Évangile nous parle de sainte Magdeleine pour la première fois, il nous la présente sous

(1) Cette homélie de M. Bayle est inédite.

des traits honteux. Il y avait dans Jérusalem une femme pécheresse, qui scandalisait toute la ville par les désordres de sa vie. Sept démons étaient sortis de son corps lorsque notre divin Sauveur l'arracha au pouvoir des esprits maudits. Abandonnant son cœur à toute sorte d'affections coupables, elle avait changé en moyens de péché les dons splendides qu'elle avait reçus de Dieu pour inspirer la vertu. Elle avait abusé des charmes de son caractère pour mettre son âme en péril ; de la beauté de son corps pour déshonorer son cœur ; de sa brillante jeunesse pour détruire sa pureté. Cette pécheresse, dont Jérusalem condamnait les égarements, que les pharisiens accablaient de leurs mépris, tout le peuple chrétien chante sa gloire en ce jour, se prosterne au pied de ses images, se réunit dans les temples pour entendre parler d'elle. D'où vient que tant d'honneurs ont succédé à tant de mépris ? D'où vient que cette femme dont les Juifs avaient horreur comme d'une véritable pécheresse, proclamée aujourd'hui sainte et illustre parmi toutes les saintes, reçoit tant d'hommages et tant de prières ? Ah ! ne soyons pas surpris d'un tel changement. Dans la doctrine catholique le repentir est véritablement une seconde innocence. Dieu pardonne les péchés de celui qui se repent, il daigne les oublier : pourquoi les hommes en garderaient-ils le souvenir ? Nous tous, que sommes-nous autre chose que des pécheurs à qui Dieu a pardonné ? Sainte Madeleine, glorifiée en ce jour par toute la terre, nous enseigne quelle est aux yeux de Dieu la valeur du repentir. Comblée des faveurs les plus privilégiées par celui qui, en considération de son grand amour, lui a remis tous ses péchés, sainte Magdeleine nous excite à remercier Notre-Seigneur Jésus-Christ qui nous a sauvés en attachant à notre repentir le prix de ses infinis mérites. Que béni soit Dieu qui n'a pas voulu que l'innocence fût notre seul chemin pour aller au ciel et qui a montré aux âmes coupables le repentir sincère comme un autre chemin sûr pour arriver au salut. Que les pécheurs tressaillent d'allégresse, en voyant à quel degré de gloire le Seigneur a élevé la mieux convertie et la plus pénitente des pécheresses, que la pensée de leurs fautes ne leur inspire plus une injuste défiance de la bonté de Dieu et un effrayant désespoir. Ils peuvent encore, en aimant beaucoup Dieu, obte-

nir le pardon de beaucoup d'iniquités. Ils peuvent entendre cette parole qui leur rendra la paix : Allez, vos péchés vous sont remis. Deux enseignements ressortent avec éclat de tout ce que l'Évangile nous raconte de la Madeleine éloignée de Dieu ; nous y voyons la conduite que doivent tenir les pécheurs qui désirent rentrer en grâce avec Dieu. Nous admirons la grande bonté de Dieu à l'égard des pécheurs qui veulent se convertir. Je dois donc vous montrer comment Madeleine pécheresse, renonçant aux désordres de sa vie mondaine, devint la plus aimante et la plus fidèle disciple de Jésus-Christ, et comment Madeleine pénitente, pour prix de son repentir et de son amour, eut de Dieu pendant tout le cours de sa vie les faveurs les plus glorieuses.

Un pharisien que le saint Évangile appelle Simon avait invité notre divin Sauveur à se reposer dans sa maison et à y prendre un repas. Jésus accepta l'hospitalité du pharisien. Comme il était à table, avec un grand nombre d'autres personnes, le bruit de son arrivée se répandit dans toute la ville. La nouvelle en parvint aux oreilles de Marie-Madeleine, dont sept démons possédaient l'âme criminelle. Frappée par une lumière soudaine, elle rentra dans sa conscience, et les désordres de sa vie lui apparurent dans toute leur laideur. Elle comprit l'affreux abus qu'elle avait fait des précieux dons du Seigneur. Elle répandit les premières larmes du repentir. Poussée par un mouvement du Saint-Esprit qui souffle quand il veut et où il veut, elle se lève, elle choisit un vase d'albâtre plein d'un parfum délicieux, elle se hâte d'aller au festin, où elle trouve le Fils de Dieu. Elle sait que Simon le pharisien la méprise, elle ne craint pas son indignation, non plus que les regards insultants des nombreux convives ; elle veut donner des marques publiques de son repentir et de son désir sincère de changer de conduite. Ses dispositions étaient connues du divin Maître qu'elle allait chercher : c'était lui qui l'avait prévenue dans sa démarche par les bénédictions de sa grâce et qui attirait vers lui ses pas. Il chassa au même instant les démons qui la possédaient et leur interdit à jamais l'entrée de son âme et de son corps. Le vase de parfum qu'elle portait en ses mains était un emblème de l'holocauste intérieur que le repentir enflammait en elle. Animée par l'espérance d'un entier pardon, elle arrive auprès du

Sauveur. Quelle conversion prompte et généreuse ! Dès que la grâce l'a touchée, elle ne délibère plus, elle n'hésite plus, elle ne renvoie pas au lendemain, elle ne demande pas une occasion plus favorable. Aucun obstacle ne l'arrête ; il faut qu'elle arrive jusqu'à son Sauveur et son Dieu. Ni les attraits du péché, ni les railleries du monde ne retardent son empressement.

L'exemple de Marie Madeleine enseigne aux pécheurs qui veulent se convertir qu'ils doivent renoncer à leurs actions coupables, à leurs mauvaises habitudes, dès que la grâce de Dieu leur en fait concevoir de l'horreur, et que ce changement de conduite doit être à la fois prompt et généreux. Une des plus terribles tentations dont le démon se sert pour retenir les âmes dans l'habitude du péché, est sans contredit le délai de la conversion, que les pécheurs que la grâce sollicite et qui, refusant témérairement de se rendre à ses invitations, remettent leur conversion à un autre temps, à l'extrême vieillesse, peut-être à l'heure de leur mort. Malheureux ! ce temps sur lequel vous comptez, avec une aussi aveugle confiance, est-ce quelque chose qui vous appartienne ? Dieu seul augmente ou diminue le nombre de nos jours. Craignez qu'il n'abrége votre inutile pèlerinage ici bas, pour vous punir de votre longue résistance aux invitations de sa grâce. C'est une étrange folie, c'est bâtir sur le sable mouvant, que de remettre à un avenir incertain, à une vieillesse qu'on n'atteindra peut-être jamais, l'œuvre si importante de sa conversion. D'ailleurs, plus vous tardez, plus il vous sera difficile de changer de vie ; il est rare qu'un homme quitte en ses dernières années le chemin qu'il a suivi pendant la jeunesse et l'âge mûr. Les os du pécheur, dit le Saint-Esprit, seront remplis des vices de son adolescence et ils dormiront avec eux dans la poussière de la tombe ; *Ossa ejus replebuntur vitiis adolescentiæ suæ et cum eo in pulvere dormient.* A mesure que les années s'accumuleront sur votre tête, les infirmités de l'âge rendront votre lâcheté plus insurmontable, vous sentirez s'accroître vos remords et vos frayeurs en voyant que chacune de vos journées vous rapproche du tribunal redoutable du souverain Juge. — Ce qui empêche de se convertir promptement, c'est le manque de générosité. On voudrait ne plus offenser Dieu, mais on n'a

pas le courage de renoncer aux joies criminelles, aux plaisirs défendus, dont on s'en fait une chère habitude ; on a horreur du péché, mais on n'est pas assez fort pour surmonter le respect humain, mépriser la raillerie de ceux qui ne se convertissent pas et marcher le front levé, sans honte comme sans orgueil, dans la voie étroite des commandements de Dieu. On comprend combien nos plus impérieux devoirs et nos intérêts les plus sacrés s'unissent pour nous obliger à rentrer en grâce avec Dieu, mais on a des oppositions dans sa famille, dans ses amis, il faudrait renoncer à des biens acquis injustement, à des affections réprouvées, il faudrait pardonner à un ennemi. On recule devant ces sacrifices, on continue d'offenser Dieu, on attend, on espère un jour plus propice où l'on aura moins d'obstacles à vaincre pour embrasser le joug de la religion chrétienne. Oh ! qu'il faut plaindre une pareille lâcheté ! Comment ! l'amitié de Dieu ne vaut donc pas la peine qu'on s'impose quelque sacrifice ? Ah ! le ciel n'est pas pour des pécheurs aussi dénués de générosité ; il est pour ceux qui se font violence ; *Violenti rapiunt illud.*

Marie Madeleine pénétrée d'horreur à la vue de ses fautes, ne se contente pas d'y renoncer promptement et généreusement, elle s'empresse de venir implorer son pardon et de montrer au divin Sauveur combien est vif son regret de l'avoir offensé. Elle entre dans la salle du festin, portant ses regards sur les convives, elle aperçoit de loin Jésus-Christ : à cette vue elle se prosterne et l'adore, puis elle se relève et s'approche respectueusement de la couche où le Sauveur était placé ; là, pleine de confiance, ouvrant son cœur à la componction et ses yeux aux larmes, elle arrose les pieds de Jésus-Christ ; elle les essuie avec ses longs cheveux, elle les baise, elle répand sur eux tout le parfum contenu dans son vase d'albâtre. Avec quelle humilité profonde elle se reconnaît et se déclare pécheresse devant la foule des convives qui sont étonnés de la voir à genoux ternissant l'éclat de cette chevelure dont elle était si orgueilleuse. — Le pécheur qui se convertit ne doit pas seulement renoncer à sa vie coupable, il doit aussi demander pardon pour toutes ses fautes passées et les confesser humblement.

Pour remettre les péchés commis après le baptême, Dieu pouvait exiger des pécheurs une confession publique semblable à celle de sainte Marie Madeleine, semblable à celle que des chrétiens plus fervents pratiquèrent quelquefois pendant les premiers siècles de l'Église ; mais pour ménager notre orgueil, Dieu, pour remettre nos péchés dans le sacrement de pénitence, n'a exigé de nous qu'une déclaration secrète, humble, fidèle, de nos fautes à quelqu'un de ceux qui ont reçu le pouvoir merveilleux contenu dans cette parole divine : Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. Les hommes devraient chaque jour rendre grâce à Dieu de ce qu'il a daigné dans sa miséricorde instituer le sacrement de la confession, l'instituer dans des conditions si simples, si faciles à remplir, que c'est à peine si l'aveu secret de leurs fautes est accompagné d'un peu de honte. Je ne puis pas comprendre comment cette honte légère empêche une conversion complète, comment des pécheurs qui changent de vie et renoncent à leurs habitudes mauvaises reculent devant l'obligation qui leur est imposée de confesser leurs fautes à un prêtre pour en recevoir avec la parole sacramentelle un absolu et divin pardon. Le démon exagère aux pécheurs les difficultés de la confession, il offusque leur esprit, il charge leur mémoire de mille prétextes, de mille mensonges. Il essaie de leur persuader qu'ils auront le temps de se confesser à l'heure de la mort. Heureux ceux qui ne se laissent pas tromper par ces tentations dont l'orgueil est le complice ! Heureux ceux qui se jettent aux pieds de Jésus-Christ, qui ne craignent pas de tomber à genoux, de faire voir leurs larmes et qui confessent fidèlement toutes leurs fautes ! Ils se relèveront consolés, disposés à imiter le troisième exemple que leur donne sainte Madeleine, en faisant servir à sa pénitence tout ce qui pour elle avait été une occasion d'offenser Dieu.

Madeleine accomplit ce que saint Paul recommanda plus tard aux âmes vraiment converties. Comme vous avez fait servir les membres de votre corps à l'impureté et à l'injustice pour commettre l'iniquité, faites les servir maintenant à la justice pour la sanctification de votre vie. Sa chevelure qu'elle enrichissait de pierreries et qu'elle disposait avec art pour relever le beauté de son visage, elle s'en sert maintenant

pour essuyer les pieds du Sauveur arrosés de ses larmes. La bouche qu'elle a souillée de tant de coupables caresses, de tant de paroles séductrices ou orgueilleuses, elle la tient attachée maintenant aux pieds de Jésus-Christ. Ce parfum qui tant de fois a coulé sur elle pour augmenter encore ses dangereux attraits, elle le verse sur les pieds et la tête de Jésus-Christ, ne pouvant plus supporter qu'avec une amère douleur la pensée de l'usage criminel qu'elle en a fait si longtemps. — Madeleine se soumet aux plus pénibles humiliations pour se punir de la fierté mondaine qui l'animait et la faisait se vanter de ses égarements. L'Évangile nous la montre prosternée aux pieds du Sauveur et choisissant cette place comme la seule qui convienne à une pécheresse, *Stans retro secus pedes ejus*. Elle ne se met pas avec les convives, elle n'ose pas approcher, elle se tient debout et en arrière comme un esclave qui attend un commandement. Elle ne se présente pas aux yeux du Sauveur, elle craint de blesser la pureté de ses regards, elle s'arrête à ses pieds, loin de sa vue, tout le reste de sa vie elle se tint près de ces pieds sacrés. Lorsqu'elle se fut attachée aux leçons de Jésus-Christ jusqu'à s'attirer les reproches de Marthe, sa sœur, elle ne s'éloigne pas des pieds de son divin Maître. C'est là qu'elle établit son repos après y avoir trouvé un asile. C'est de là qu'elle écoutait sa doctrine et ses avis : *Stans secus pedes Domini audiebat verbum illius*. — C'est ainsi que les pécheurs véritablement convertis doivent montrer dans leur conduite, le changement qui s'est opéré dans leur âme. Tout ce qui pour eux a été une occasion d'offenser Dieu doit devenir un moyen de servir Dieu. Si le désir déréglé des richesses vous a porté à faire tort au prochain, à recourir à des fraudes injustes pour faire prospérer votre commerce, à louer aux pauvres à des prix odieux des logements insalubres, vous devez prouver votre conversion par votre charité envers les malheureux, par l'abondance de vos aumônes, par votre participation empressée à toutes les bonnes œuvres. Si des liens coupables, des affections défendues vous ont retenu longtemps éloigné de la pratique des devoirs chrétiens, si vous avez abandonné sans frein votre cœur à l'empire des passions sensuelles, si vous avez fait d'une créature votre idole, remplissant de sa pensée et de son impur amour votre vie entière, vous devez prou-

ver votre conversion par l'austérité de vos mœurs, par une attention constante à fuir toutes les occasions où succomberait votre vertu chancelante, par votre courage à mortifier vos yeux, en éloignant d'eux toute lecture dangereuse, à mortifier vos oreilles en leur défendant d'écouter des conversations pleines de vanité, de flatterie et de mensonge. Si dans votre indifférence en matière religieuse vous avez durant des années sans nombre omis soir et matin toute prière, si vous avez négligé la confession de chaque année, la communion pascale, l'audition de la messe chaque dimanche, si vous contentant du titre vague d'honnête homme, d'honnête femme, vous vous êtes dispensé de tout ce qu'il aurait fallu accomplir pour être un homme chrétien, une femme chrétienne, ne rendant à Dieu dans son temple aucun des devoirs que sa loi vous prescrit, vous devez prouver votre conversion par une observation exacte des commandements de Dieu et de l'Église, par votre assistance assidue aux offices publics, par votre zèle et même votre rigueur à vous interdire tout travail défendu les jours de dimanche, à éloigner de votre table tout aliment gras, aux jours marqués par l'Église. En agissant ainsi, vous réjouirez les fidèles, vous exciterez les pécheurs par le spectacle d'une conversion sincère, d'un changement véritable. Votre vie nouvelle ne sera pas regardée comme le caprice d'un cœur inconstant, mais comme l'inébranlable résolution d'une âme que la grâce de Dieu a transformée. Il ne vous restera plus qu'à persévérer dans cette résolution, marchant toujours de vertus en vertus, en témoignant à Dieu comme fit Madeleine après sa conversion, une reconnaissance de plus en plus vive, un amour de plus en plus généreux.

Notre divin Sauveur a lui-même rendu témoignage de ce grand amour de Madeleine. En lui pardonnant il lui dit que beaucoup de péchés lui seront remis parce qu'elle a beaucoup aimé. Ainsi, plus tard, lorsqu'il reçut l'hospitalité dans la maison de Lazare, Marthe se livrait avec inquiétude à tous les soins domestiques ; Madeleine restait assise aux pieds du Sauveur, écoutant sa parole. S'approchant du divin Maître, Marthe lui dit : Seigneur ! ne considérez-vous pas que ma sœur me laisse tout préparer ? dites-lui donc de venir à mon aide. Marie entend ces plaintes de sa sœur ; elle ne répond

rien, elle abandonne sa défense au Sauveur: Marthe, Marthe vous vous empressez beaucoup. Or, il y a une chose nécessaire, c'est d'être toujours uni à Dieu. Voilà la meilleure part, c'est celle que votre sœur Marie a choisie ; elle ne lui sera point ôtée, car sa contemplation, son amour, et les désirs que la foi commence en elle ne finiront jamais ici-bas et trouveront dans le ciel leur consommation.

Nous trouvons Marie Madeleine au milieu des saintes femmes qui suivent Jésus-Christ sur la route douloureuse du Calvaire; nous la trouvons au pied de la croix, nous la trouvons auprès du tombeau où est enseveli le corps du Sauveur. Lorsque son divin Maître est remonté à la droite de son père, elle ne vit que pour penser à lui. Retirée dans une solitude impénétrable, elle repasse en sa mémoire le souvenir de ses paroles; elle contemple sa gloire dans les cieux; elle s'entretient par un colloque ineffable avec son bien-aimé Sauveur. Tout son cœur, toute son âme, toutes ses pensées, toutes les forces de son être sont occupées à aimer Dieu.

Les pécheurs qui se convertissent devraient ressentir pour Dieu un amour véhément. Ils y sont plus obligés, à ce précepte de l'amour, fin suprême de toute loi, que les justes qui ont persévéré fidèlement dans les voies de l'innocence. Leur reconnaissance doit être plus grande et proportionnée à la grandeur du bienfait qu'ils ont reçu. Irrité par une longue vie d'iniquités, Dieu pouvait détourner d'eux ses regards ; sa miséricorde a eu pitié de leur misère; il leur a pardonné. Qu'ils prouvent par la vivacité de leur tendresse filiale combien ils sont touchés de cette paternelle bonté. Qu'ils disent, comme saint Augustin, revenu de ses erreurs: *Sero te amavi*, trop tard je vous ai connue, trop tard je vous aimée, ô beauté de mon Dieu toujours ancienne et toujours nouvelle; mais pendant les quelques jours qu'il me reste encore à passer sur la terre, l'énergie de mon amour compensera ces années de désordre et d'oubli à jamais dignes de mes regrets; ô Dieu dont l'autel avait réjoui mes jeunes années, pourquoi me suis-je laissé emporter loin de vous par le vent des passions? Et maintenant, contrit et repentant, je vous apporte un cœur qui s'est usé au service du monde. Agréez, Seigneur, ses tardifs remords. Comme Madeleine, je me tiendrai aux pieds de la croix pour recevoir votre sang rédempteur, pour

écouter vos dernières paroles, pour m'exciter aux plus difficiles sacrifices. Je me tiendrai, fidèle adorateur, auprès de votre sanctuaire, auprès de votre tabernacle, tombeau mystique où chaque jour vous ensevelissez votre gloire; et puissent mes prières, ma dévotion, mon silence recueilli, vous être aussi agréables que ces parfums et ces aromates que Madeleine apporta pour embaumer votre corps divin.

La grande pécheresse de Jérusalem est donc devenue la plus aimante et la plus fidèle disciple du Sauveur ; mais comment le Sauveur a-t-il récompensé cette généreuse pénitente ? O miséricorde ineffable ! Il l'a comblée de tant de faveur, qu'il l'a présentée à l'admiration des hommes et des anges comme la plus sublime glorification du repentir.

Rien n'est plus capable de nous exciter à un amour généreux que le souvenir de la bonté de Jésus-Christ pour les pécheurs. L'Évangile nous montre à chaque page notre divin Sauveur accueillant les pécheurs avec une tendre compassion, leur pardonnant avec une indulgence inépuisable, leur faisant goûter les douceurs de son amitié, les enrichissant de grâces privilégiées. Rappelons-nous les paraboles de l'Enfant prodigue, de la Brebis perdue et retrouvée par le Bon Pasteur : quels touchants symboles de la bonté de Jésus-Christ pour les pécheurs ! Rappelons-nous le jugement de la Femme adultère, l'histoire de la Samaritaine, le pardon accordé au bon larron; quelle âme coupable ne s'ouvrirait pas à l'espérance après de si éclatants témoignages de la grande miséricorde de notre divin Sauveur ? Sainte Madeleine est une preuve de plus, et la plus magnifique de toutes celles que nous pouvions apporter, pour vous convaincre que Dieu ne veut pas la mort des pécheurs mais leur conversion et leur vie.

Comment ne pas admirer l'affectueux accueil que Jésus-Christ fait à Madeleine pécheresse ? Il l'excuse auprès de ceux qui la condamnent. Le pharisien qui avait invité le Sauveur à sa table fut saisi d'une surprise mêlée d'indignation en voyant Marie Madeleine qui venait embrasser les pieds de Jésus-Christ. Il dit, en murmurant en lui-même : Si cet homme était prophète, il connaîtrait le passé aussi bien que l'avenir ; il saurait quelle est celle dont il se plaît à recevoir les hommages, et à quelles mains il permet de le

toucher. A ces paroles du pharisien, le Dieu qui sonde les reins et les cœurs, fit cette réponse : Simon, j'ai quelque chose à vous demander. Un créancier avait deux débiteurs, dont l'un lui devait cinq cents deniers et l'autre cinquante. Comme ils n'avaient pas de quoi le payer, il remit la dette à l'un et à l'autre. Eh bien ! je vous le demande, quel est de ces deux débiteurs celui qui devait aimer davantage son créancier ? A ces mots le pharisien ne sachant pas que c'était à lui que s'appliquait cette comparaison, la plus simple et la plus courte qu'on pût apporter, répondit : Je crois que c'est celui à qui le créancier a remis la plus forte somme. — Vous avez bien jugé, dit le Seigneur ; aussitôt se détournant de la table pour regarder Marie Madeleine, il découvre à ses yeux son divin visage et porte sur elle des regards pleins de douceur et de sérénité. Cependant avant de lui parler il veut la venger du mépris des convives, et sans détourner d'elle, ses regards il dit avec sévérité au pharisien : Voyez-vous cette femme ? *Vides hanc mulierem*? Alors énumérant les marques de piété qu'elle lui a données en lui lavant les pieds, en les essuyant, en les oignant de parfum, en les baisant, il déclare qu'il a reçu avec satisfaction ces expressifs témoignages. Reprochant sans détour au pharisien de n'avoir rien fait de semblable à son égard, il lui dit, en opposant circonstance à circonstance : Je suis entré dans votre maison où vous m'aviez vous-même invité, et vous ne m'avez offert pour laver mes pieds, ni de l'eau de votre citerne, ni de celle du fleuve, ce qu'on a coutume de faire cependant à l'égard des hôtes que l'on reçoit ; celle-ci a fait un acte de piété inouï jusqu'à ce jour, en lavant mes pieds avec ses propres larmes, en les essuyant avec ces cheveux, bien plus précieux que tous les linges destinés à cet usage. Vous ne m'avez pas donné le baiser des amis ni aucun autre signe d'affection, et celle-ci ne m'a pas rendu seulement une fois ce devoir, mais depuis qu'elle est entrée, elle n'a cessé de baiser mes pieds. Vous n'avez point répandu d'huile sur ma tête, ce qui serait une marque de dévouement et celle-ci a répandu sur mes pieds non pas simplement de l'huile, mais un parfum mêlé du baume le plus pur. C'est pourquoi je vous le déclare, beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé ; celui à qui on pardonne moins aime moins, et celui à qui on par-

donne davantage aime davantage. Puis le Sauveur voulant mettre fin aux larmes que Marie-Madeleine ne cessait de répandre en baisant ses pieds sacrés, lui dit ces délicieuses paroles : Vos péchés vous sont pardonnés. L'ardeur de votre amour a consumé la malice de tous vos crimes. Les convives se dirent en eux-mêmes : Quel est donc celui qui prétend remettre les péchés ? Mais le Sauveur, sans répondre à ceux qui roulaient dans leur esprit de pareilles pensées, acheva de consoler Marie en lui disant : « Votre foi vous a sauvée en vous donnant la confiance d'obtenir ce que réclamait votre piété ; allez en paix. »

Jésus-Christ ne se contente pas d'accueillir Marie-Madeleine avec tendresse et de lui pardonner ses péchés. Il la fait jouir des douceurs de son amitié et la favorise de ses grâces les plus rares. Le jour de la résurrection du Fils de Dieu, Marie-Madeleine arrivant au sépulcre et le voyant vide, crut qu'on avait enlevé le corps du Sauveur ; dans la vivacité de son affliction, elle fondit en larmes. Deux anges vêtus de blanc, assis devant le sépulcre, lui disent : Femme, pourquoi pleurez-vous ? Ah ! répond-elle, c'est qu'ils ont enlevé mon Sauveur, et je ne sais où ils l'ont mis. Elle se relève alors, et comme elle se tournait d'un autre côté, Jésus-Christ se présente à ses regards, mais il ne se fait pas reconnaître, et lui dit aussi : Femme, pourquoi pleurez-vous ? qui cherchez-vous ? En entendant cette nouvelle interrogation, Madeleine redouble ses gémissements. Elle répond par des sanglots entrecoupés à ce Dieu ressuscité qui se montre à elle avant même de se montrer aux Apôtres. Le prenant pour un jardinier elle s'écrie : Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis et je l'emporterai. Alors le Sauveur qui était venu pour la consoler ne put se cacher plus longtemps à elle, la voyant toute épuisée de douleur. Il l'appela donc par son nom, lui disant avec sa douceur incomparable : « Marie, reconnaissez-moi, me voici, ne pleurez pas ; me voici, moi que vous cherchez. » Marie reconnut la voix de Jésus à cette suavité qu'elle avait toujours ressentie lorsqu'il prononçait son nom. Les paroles lui manquent, elle ne sait que dire : Rabboni, ô mon Maître ! Et s'approchant des pieds de Jésus-Christ, elle veut les embrasser, mais elle entend le Seigneur qui lui dit : Ne me touchez point, car je ne suis point

encore remonté vers mon Père : *Noli me tangere.* Le jour approche où vous me toucherez, c'est-à-dire, où vous jouirez de moi d'une manière plus sainte et plus digne de mon état divin. Quand je serai monté au ciel, vous jouirez de toute l'étendue de mon amitié, je vous donnerai part non-seulement à l'esprit et à l'état de ma résurrection, mais aussi à l'esprit et à l'état de mon ascension ; ce qui est la plus sublime participation qu'on puisse avoir avec mes mystères, et l'état le plus éminent.

Ces promesses, cachées dans ces simples paroles : *Noli me tangere nondum enim ascendi ad Patrem,* ces promesses, Jésus-Christ les a remplies fidèlement pendant le séjour de Marie-Madeleine à la Sainte Baume. Après la Pentecôte, les disciples du Sauveur persécutés par les Juifs, se dérobèrent à leur colère par la fuite. Sainte Marie-Madeleine, sainte Marthe et Maximin, et plus tard saint Lazare, abordèrent sur les côtes de Provence, envoyés de Dieu pour annoncer la bonne nouvelle du salut à des peuples ensevelis dans les ténèbres du paganisme. Marie-Madeleine, qui désirait vaquer à la contemplation céleste et goûter pleinement la meilleure part qu'elle avait choisie, se transporta par l'ordre du Seigneur dans une solitude escarpée, en un lieu que les anges lui avaient préparé. Elle demeura trente ans inconnue à tous les hommes, nourrie d'aliments célestes, occupée à prier et à louer le Seigneur. La grotte où cette bienheureuse amante de Jésus-Christ se tint cachée, est située dans le flanc d'une montagne abrupte. Il n'y coulait alors aucun filet d'eau, il n'y croissait aucun brin d'herbe. Sept fois le jour, Madeleine était élevée dans les airs par la main des anges. Elle entendait le concert des chœurs célestes. Lorsqu'elle avait été rassasiée de ces aliments très-suaves, les anges la reportaient de nouveau dans sa grotte obscure. Ne soyons pas surpris de cette retraite de Marie-Madeleine dans la grotte de la Sainte Baume, de sa vie de trente ans sans le secours d'aucun aliment terrestre, de ses ravissements, de ses assomptions quotidiennes dans les airs, par le ministère des anges. Admirons ces faveurs divines accordées à celle qui, après la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu, fut animée pour Jésus-Christ du plus grand amour que jamais créature ait ressenti. Ces faveurs n'ont rien qui étonnent ceux qui connaissent les opérations de la grâce dans les saints,

Dieu s'est choisi quelques saints pour leur faire exprimer d'une manière sensible tel ou tel de ses mystères. Ainsi saint François d'Assise fut choisi de Dieu pour exprimer le mystère de la Passion de Jésus-Christ ; l'esprit de Notre-Seigneur crucifié a été si pleinement répandu en lui qu'il a rejailli jusque sur sa chair et que ses pieds, ses mains et son côté, ont porté les stigmates de sa Passion. Sainte Madeleine a été choisie de Dieu pour participer aux mystères de la Résurrection et de l'Ascension de Jésus-Christ. Cette participation lui fut communiquée avec tant de plénitude, qu'elle opéra des effets merveilleux même sur son corps. C'est ce qui explique pourquoi elle a été conservée miraculeusement dans son désert, sans le secours d'aliments terrestres, comme la tradition nous l'apprend ; pourquoi elle a vécu trente ans dans cette solitude profonde, ignorée du reste des hommes, pourquoi chaque jour elle était élevée sept fois dans les airs par les saints anges, qui étaient devenus comme ses serviteurs.

Et maintenant, je vous redirai la parole que Jésus-Christ adressait au pharisien, *Vides hanc mulierem*. Voyez-vous cette femme ? Voilà comment Dieu traite les pécheurs qui reviennent sincèrement à lui. Vous tous qui êtes en état de péché mortel, revenez à ce Dieu qui accueille les pécheurs avec tant de compassion, qui leur pardonne avec tant de bonté, qui les élève aux plus hautes vertus, qui les enrichit de ses faveurs. Il y a plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui se convertit que pour cent justes qui persévèrent ; convertissez-vous donc, ô pécheurs, vous réjouirez les saints et les anges, vous consolerez le cœur de Jésus-Christ affligé par tant de chrétiens infidèles qui persévèrent dans l'iniquité, malgré les avances de son amour. Convertissez-vous, et la joie dont vous animerez les cieux redescendra vive et pure dans votre âme, vous goûterez une paix qui surpassera tout sentiment. — Et vous, âmes justes, *Vides hanc mulierem*, voyez-vous cette femme ? Qu'un tel exemple vous apprenne à ne pas mépriser les pécheurs. La grâce de Dieu peut soumettre à son empire les cœurs les plus enfoncés dans le mal. Le repentir peut s'élever aux plus sublimes degrés de la charité. Ceux que les démons ont possédés peuvent devenir tellement saints, que les anges s'estimeront heureux de se mettre à leur service. En présence des pécheurs ne pen-

sez jamais avec orgueil à vos vertus et à vos bonnes actions. Humiliez-vous en vous rappelant que sans la grâce de Dieu qui vous soutient, vous seriez pires peut-être que les pécheurs les plus scandaleux. Priez pour que Dieu change toutes les Madeleines pécheresses et les transforme en Madeleines pénitentes, faites de votre côté tout ce qui dépendra de vous pour favoriser la conversion des pécheurs. Amenez aux pieds de Jésus-Christ les âmes que le souvenir de leurs fautes épouvante, apprenez-leur à verser aux pieds de Jésus-Christ tout ce qui leur reste de parfum, tout ce qui leur reste de bons sentiments et de pensées généreuses. Dieu vous récompensera de votre zèle ! Il vous comptera au nombre de ceux qui l'ont beaucoup aimé, et, dans le ciel, il vous fera trouver cette meilleure part que Madeleine eut le bonheur de choisir dès ce monde.

HOMÉLIE

Sur les trois femmes dans la passion de Jésus-Christ.

PAR M L'ABBÉ CODANT,

chanoine de Versailles. missionnaire apostolique.

Mes frères, déjà du temps de Notre-Seigneur, les chrétiens pouvaient se reconnaître.

Trois femmes, pendant sa Passion douloureuse, se trouvèrent en rapport avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, et chacune de ces trois femmes, tenant à son égard une conduite fort différente, peut nous donner le thème d'une instruction salutaire.

La première, est cette misérable portière et servante, qui fit tomber saint Pierre dans une horrible apostasie : c'est pour nous, mes frères, le type de la femme mondaine avec tous ses caractères.

La seconde, est la femme de Ponce-Pilate, qui essaya, mais ne réussit pas, à sauver Notre-Seigneur de sa condamnation : c'est pour nous, mes frères, le type de la femme tiède avec tous ses caractères.

La troisième, c'est sainte Véronique, qui, fidèle à Notre-Seigneur, l'assista jusqu'à sa dernière heure : c'est pour nous, mes frères, le type de la femme pieuse et fervente de la vraie chrétienne, enfin.

L'étude de ces trois caractères fera le partage et l'objet de cet entretien.

O Marie, en parlant des saintes femmes qui donnèrent à J.-C. les consolations dernières, nous ne vous oublierons pas, mais dès à présent même, nous pensons à vous, et nous vous demandons avec l'ange votre particulière assistance. *Ave Maria !*

I

Après que les soldats et une populace armée de bâtons, sans qualité, sans ordre, furent venus prendre et enchaîner Notre-Seigneur au Jardin des Oliviers, ils le menèrent tout d'abord au tribunal de Caïphe, le grand-prêtre, car on tenait surtout à faire à Notre-Seigneur un procès de religion, et à l'accuser de lèse-majesté divine.

Mais tout le monde ne pouvait entrer dans la cour de ce premier prétoire. Saint Pierre et saint Jean avaient, d'assez loin, suivi la foule ; saint Pierre désirait entrer là pour considérer, dit l'Évangile, la tournure et la fin que prendraient les choses, *ut videret finem.*

Mais, comment faire pour entrer? Saint Jean, que son petit commerce de pêcheur avait mis en relation avec la portière, lui recommanda son ami, *et dixit ostiariæ.* Pierre entra donc et saint Jean disparut. Après son départ... cette femme observe le visage tout décontenancé de ce timide apôtre... elle se doute bien de quelque chose, et lui dit :

« Est-ce que vous n'êtes pas des amis de cet homme qu'on va condamner: » *Numquid et tu ex discipulis es* ?

Dicit ille: Non sum.

Après cette première enquête, voilà saint Pierre qui entre dans la cour ; mais la servante, préposée à la porte, l'a suivi, et s'adressant à une servante de sa compagnie, elle l'engage à demander la vérité à cet inconnu qui semble vouloir cacher sa tête derrière les autres.

« Et vous aussi, lui dit cette femme, vous êtes galiléen ; car votre accent vous fait bien reconnaître... *nam et loquela tua manifestum te facit.* —Et il répondit : *Nescio quid dicis:* Je ne connais pas cet homme que vous dites.

« Saint Pierre, dont l'embarras redoublé, change de place et vient se mêler à quelques soldats qui se chauffaient dans la cour du grand prêtre. La silhouette de son visage est re-

produite sur la muraille, et frappée d'une lumière singulière qui s'échappe, au milieu de cette nuit sacrilége, du foyer entouré de soldats: l'inconnu est remarqué, et la même femme, qui prend, sans doute, à ce jeu terrible un très-malicieux plaisir, l'aborde encore et lui dit: « Décidément on voit bien que vous êtes des amis de cet homme. » Et, comme on lui dit cela devant tous ces soldats qui écoutent, voilà saint Pierre qui rougit, et qui se met à jurer de toutes ses forces : « Moi, dit-il, pour qui me prenez vous? moi? mais je ne connais pas seulement cet homme ! »

« *Et cœpit jurare et anathematisare: quia nescio hominem istum.* »

C'était pour la troisième fois que saint Pierre renonçait et reniait son divin Maître, et c'était assez... le coq chanta. Notre-Seigneur entouré d'un sinistre cortége, traversait le prétoire ; ses yeux divins, *respexit Petrum*, rencontrèrent le regard de l'infidèle apôtre, et la suite de l'histoire vous est suffisamment connue.

Telle est, mes frères, la première scène dans laquelle une femme vient de jouer un rôle, et quel rôle, grand Dieu ! Assurément saint Pierre est coupable, mais vous avez vu l'acharnement de cette malheureuse qui semble avoir juré sa perte.

C'est exactement l'image, ce sont tous les caractères de la femme sans foi, sans conscience.

1° C'est d'abord une femme curieuse... qui s'occupe constamment des autres... il lui faut tout voir; il lui faut tout entendre. Ce premier trait est bien désigné par la profession de celle que nous étudions ici, c'est une portière : *Dixit ostiariæ.*

Donc, premier caractère des mondaines : la curiosité.

2° La démangeaison de parler... le bavardage, la loquacité... Vous l'avez vue sortir de sa modeste loge... il faut qu'elle parle et qu'elle dise ses impressions à des gens qui ne lui demandaient rien.

3° Le sarcasme et l'ironie... Elle en accable saint Pierre... c'est un genre que se donnent dans le monde certaines femmes... O... Elles sont recherchées... Elle a de l'esprit.... Cette propension est dangereuse... La servante a condamné Notre-Seigneur, elle pouvait se taire ; mais elle se met, bien

entendu du côté des soldats, de la foule ameutée, et de toute la masse qui ne raisonne jamais.

4° Le quatrième caractère de la femme mondaine, c'est de s'occuper à faire tomber les âmes dans le péché... Rappelez-vous les persécutions... les poursuites infligées à ce pauvre saint Pierre : elle ne veut pas lâcher sa proie ; et quand elle l'entendit abjurer pour la troisième fois son Dieu et son Maître... elle était contente... Et l'homme la quitta pour commencer à pleurer : *Et egressus foras, flevit amare.*

O mon Dieu ! par votre amour pour tous vos enfants vous avez voulu qu'une femme fût présente aux principaux événements de votre douloureuse Passion... et elle a abusé de votre grâce.

Oh ! mes frères, Dieu a donné à la mère de l'homme une si grande puissance pour le bien... *adjutorium simile tibi !* Oh ! chrétiennes, prenez bien garde, fuyez ces caractères de la mondanité et servez-vous de vos attraits pour amener à Dieu le cœur de l'homme que vous avez facilement conquis.

II

Au sortir du tribunal de Caïphe, Notre-Seigneur fut conduit chez Anne, le beau-père, puis chez le gouverneur romain qui se nommait Hérode ; mais il revint en dernier lieu à la maison de Ponce-Pilate, gouverneur romain, qui avait seul le droit de toute justice.

Comme la mort de Jésus avait été sollicitée, il fallait bien le déférer à la seule autorité qui pouvait le condamner à mort.

Pourtant Pilate n'était pas un méchant homme ; il était là à Jérusalem, tout comme il eût été gouverneur à Alexandrie ; c'était un honnête homme de fonctionnaire, très-ami de la paix avec son monde, et enchanté de faire un plaisir au roi nominal de la Judée.

Les affaires de religion d'ailleurs ne l'occupèrent guère, et si Jésus-Christ n'eût pas été traduit à sa barre, il n'aurait pas été le chercher ; un homme d'esprit comme lui s'occupe de son gouvernement et de sa préfecture, dévoué au pouvoir dont il espère de l'avancemet, mais ne descend pas jusqu'à ces querelles religieuses qui agitent les masses populaires de la nation juive.

Voilà donc l'espèce d'homme auquel la vérité divine est conduite et livrée... On pressent déjà l'issue. Mais la divine bonté avait donné à cet homme, d'un type de nos jours si vulgaire, une femme bonne, droite et d'une bonne volonté. Pendant que Pilate, contrarié, siége à son ennuyeux tribunal, un valet lui apporte un billet, c'est un message de Claudia Procula, sa femme. « Ne vous impliquez pas, écrivait-elle, dans les affaires de ce juste ; ayez soin de ne pas « vous en mêler, car pendant la nuit dernière j'ai beaucoup « souffert d'une vision à son sujet. »

Pilate lut ce singulier avertissement, et comme vous le savez, ne sauva pas Notre-Seigneur ; mais c'est qu'aussi nous ne voyons pas de la part de Claudia de nouvelles tentatives. Reconnaissez-vous, mes frères, dans Claudia, le second type de la femme chrétienne ? C'est celui de la femme tiède.

1° La femme tiède est instruite : *Multa passa sum per visum*. Les Pères pensent les uns que c'est l'esprit de Dieu, d'autres le démon pour empêcher la rédemption du monde, en sauvant Jésus-Christ ; mais enfin, la femme tiède est instruite...

Vous avez eu une pieuse éducation ; mais vous êtes devenue tiède par le contact de la tiédeur des autres, d'un mari païen comme Pilate... Vous êtes instruite, et cette instruction vous rend plus coupable.

2° La femme tiède a de bons moments ; elle reconnaît ses torts ; une retraite, un carême, une bonne confession, un péché grave... ses yeux s'ouvrent : Je ne fais pas mon devoir d'épouse, de mère... Claudia reconnaît bien que Jésus-Christ est un juste... *Nihil tibi et justo illi.*

3° La femme tiède commence, essaie, mais mollement.

Ainsi Claudia pourrait se déranger, venir elle-même se jeter aux genoux de son mari, proclamer en plein tribunal, et sans respect humain sa vision... Elle ne le fait pas. Peut-être ainsi l'eût-elle sauvé, et sauvé son mari de la vengeance divine.

4° La femme tiède ne réussit à mener rien à bonne fin.

Claudia n'a pas sauvé Notre-Seigneur, — et elle le pouvait. — Sa démarche eut sur son mari toute l'influence que pouvait obtenir une demi-mesure... A partir du moment où le billet lui est remis, Pilate hésite... il tremble... On voit

évidemment un homme qui ne veut pas condamner Jésus... *Ecce homo... quid male fecit?... Rex Judæorum... quod scripsi, scripsi*; le lavement des mains, tout cela prouve un homme poursuivi par les menaces que sa femme lui a transmises, un homme qui aurait sauvé Jésus s'il n'eût pas été seul de son avis... Claudia l'eût soutenu, mais elle n'en a pas pris la peine. Que voulez-vous? C'est la tiédeur.

Cette réserve aussi peut être inspirée à cette tiède épouse par deux considérations plus humaines encore : « Mon mari « ne sera-t-il pas mécontent? Ne pourrait-il pas se compro- « mettre et perdre son crédit, en soutenant ce singulier pré- « venu?... Ne vais-je point prôner ridiculement pour un vi- « sionnaire, etc., etc. ? »

Elle n'a pas plus sauvé son mari qu'elle n'a sauvé son Dieu. Deux ans plus tard, *Pontius Pilatus* encourait la disgrâce de l'empereur Claude et s'en allait mourir tristement en exil, dans le midi de notre France.

Et tel est toujours le sort de ces femmes tièdes qui veulent à moitié servir et suivre la pensée divine dans leur famille, mais qui veulent ménager le mari... avoir la paix. Vous ne sauverez ni l'un ni l'autre ; c'est un méchant et sot compromis. Si vous vous confessez moins souvent, vous vendez Dieu pour un homme et vous ne sauvez ni Jésus ni Pilate. Soyez prudentes et discrètes toujours, mais lâches et timides jamais, *Non est pax impiis.*

Vous seriez plus coupables que la faible épouse de Pilate, car vous connaissez l'illustre accusé ; pour elle c'était un juste, pour vous c'est un Dieu. Et cependant voyez, mes frères, jusqu'où va la reconnaissante bonté de notre divin Maître... Pour récompenser ses petits efforts, il se fit connaître à elle, et le martyrologe des saints primitifs nous fait lire en lettres d'or le nom de la femme de Pilate, Claudia Procula.

III

Le cœur est attristé par les excès de la mondanité, et par les défaillances de la tiédeur chez les personnes chrétiennes...

Hâtons-nous, mes frères, de reposer nos yeux troublés sur un plus doux et consolant spectacle.

Après les impuissantes et demi-tentatives de Ponce-Pilate, Notre-Seigneur est emmené de son inique demeure... le voilà chargé de sa croix... il traverse toute la ville... Ah ! ce cortége, ces cris tumultueux, ce divin souvenir... ce sang qui ruisselle et teint le pavé des rues de Jérusalem... il est foulé aux pieds... Notre-Seigneur épuisé arrive au pied de la haute montagne, lieu ordinaire des exécutions... Dès les premiers pas, le voici qui retombe... On le frappe pour le relever... Une seconde, une troisième fois, il retombe... Pourquoi dans cette populace ameutée ne pas prendre et appeler un homme pour aider au divin patient ? C'est qu'aucun d'eux ne voudrait peut-être... ou bien que Dieu envoyait là tout exprès, sans qu'il s'en doutât, le pauvre Simon de Cyrène qui fut forcé aussi de porter cet adorable fardeau.

Au moment de sa troisième chute, il entend derrière lui des gémissements et des pleurs... Comme il n'oublie les maux de personne que de lui-même, il a entendu ces cris... il se retourne et console avec tendresse ces femmes de Jérusalem qui le suivent. A la vue de cet adoré visage couvert de tout ce qu'ont pû laisser de traces le sang, la sueur, les crachats, les larmes... ces saintes femmes, amies dévouées et sûres, comme le sont toujours les saintes femmes, laissent éclater tout haut les sentiments d'horreur et d'amour qui les possèdent.

Une d'entre elles, nommée depuis sainte Véronique, se détache du groupe compatissant... s'avance à travers les ennemis du divin Maître, écarte les soldats, et, se mettant à deux genoux... elle applique un linge de fin lin sur ce visage adorable. Notre-Seigneur accepte ce service, que ne pouvait encore lui rendre sa sainte Mère, éloignée de là, par sa condition de femme pauvre... Et, ô miracle ! la face adorée du Sauveur se trouve représentée sur ce linge qui, à Rome, se conserve encore.

O mes frères ! reconnaissez ici la piété, la ferveur chrétienne.

1° Le premier caractère de la piété, recueillement des âmes vraiment ferventes, c'est l'imitation de Jésus... Oui, suivre Jésus, le placer devant soi premièrement comme inspecteur ; deuxièmement comme modèle.

Femmes pieuses, est-ce lui que vous suivez ? Ne suivez-vous pas souvent le monde... le mari.. vous-même ? Com-

ment ferait Notre-Seigneur dans ma situation? *Et sequatur me !*

2° Le second caractère de la ferveur, c'est le sacrifice : suivre Jésus comme les saintes femmes dans la voie douloureuse du Calvaire.

Aimez-vous le bien-être, les beaux appartements... votre cœur est-il attaché à ces vanités du luxe ? Vous n'êtes pas de saintes femmes.

3° Le courage... les femmes pieuses manquent souvent de caractère... La timide Véronique n'a pas peur : ni premièrement du monde ; ni deuxièmement du mal... des soldats ; ni troisièmement de l'humiliation, pas de respect humain ; elle surmonte même ce sentiment de timidité qui serait respectable, s'il n'était une paresse déguisée : « Je n'ose pas me montrer, me mettre en évidence. » Il faut se produire, comme Véronique : obéissez et moquez-vous du monde.

4° Le quatrième caractère de la ferveur, c'est de remporter avec soi l'image de Notre-Seigneur. *Alter Christus, unà Pauli, unà Christi.* C'est l'imitation de Notre-Seigneur, c'est la jouissance de sa divine présence en ce monde et en l'autre. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

prononcée dans la cathédrale de Poitiers, le dimanche de la solennité de St Pierre.

PAR MONSEIGNEUR PIE

évêque de Poitiers.

Plus d'une fois, nos très-chers frères, nous vous avons expliqué l'évangile de la messe de ce jour. Cette année nous nous attacherons à l'épître, et nous commencerons par vous donner lecture du chapitre douxième des *Actes des Apôtres* d'où elle est extraite.

(1) On trouve les œuvres de Mgr. Pie, évêque de Poitiers, chez M. Oudin, rue de l'espérance, 4, à Poitiers, et chez M. Palmé, rue Grenelle St-Germain, 25, à Paris.

Non-seulement ce chapitre n'a pas besoin d'être expliqué, mois c'est à peine s'il a le droit d'être exposé. Croyez-le bien, tout ce que je me propose en accomplissant aujourd'hui, comme chacun des jours de fête, le devoir de ma charge, c'est de fortifier votre foi et de ranimer votre espérance, c'est de vous rassurer sur les destinées de l'Église et de la papauté, que nous voyons de si bonne heure en butte aux persécutions les plus violentes. Je m'en tiendrai d'ailleurs littéralement au commentaire du savant Corneille de Lapierre que j'ai ici sous mes yeux.

Je vois trois choses dans le récit de saint Luc : 1° Hérode qui fait du mal à l'Église et qui met la main sur Pierre ; 2° Dieu qui sauve Pierre miraculeusement ; 3° enfin Dieu encore qui fait périr Hérode misérablement.

I. — HÉRODE PERSÉCUTEUR.

« En ce temps-là, Hérode employa sa puissance à maltraiter quelques membres de l'Église. » Ce n'était point le vieil Hérode, Hérode l'Ascalonite, qui avait si cruellement ensanglanté le berceau du Sauveur. Ce n'était pas non plus Hérode Antipas, qui avait décollé Jean-Baptiste et qui s'en faisait un titre de gloire : *Joannes quem ego decollavi* (Marc., VI, 16), qui avait insulté Jésus-Christ en le traitant comme un roi de théâtre, et que le Sauveur lui-même a qualifié de renard : *Ite et dicite vulpi illi* (Luc., XIII, 32). C'était un troisième Hérode, Hérode-Agrippa, fils d'Aristobule et père d'un quatrième Hérode dont il est question au chapitre vingt-cinquième des *Actes*.

Herodes, non Ascalonita qui infantes in ortu Christi occidit ; nec Antipas qui Joannem Baptistam decollavit et Christum illusit ; sed Agrippa filius Aristobuli, etc. (Cornel. à Lap., *in hunc locum*).

Nota. *Quatuor fuerunt Herodes : primus Ascalonita ; secundus Antipas, filius Ascalonitæ ; tertius hic Agrippa ; quartus Agrippa junior de quo.* C. XXV, ibid.

Or, Hérode avait commencé la persécution, il s'était attaqué à plusieurs membres éminents de l'Église ; il avait fait périr par l'épée Jacques, frère de Jean. Cela lui avait donné du succès auprès des Juifs, mortels ennemis du christianisme naissant. Se voyant honoré de leur faveur, il complota de

mettre la main sur Pierre : *Videns quia placeret judæis, apposuit ut apprehenderet et Petrum.* Remarquez : *ET Petrum ;* c'était plus et mieux que Jacques.

Τὸ *ET œque ac* apposuit *emphasim habent, quod, occiso Jacobo, crevit animus et improbitas Herodis, ut etiam in ipsum Ecclesiæ primatem, puta sanctum Petrum, auderet manus sacrilegas injicere.* Ibid., v. 3.

Pierre, dit un saint docteur, c'est-à-dire le premier, le primat de l'Église ; Pierre, car Hérode et les siens savaient qu'ils auraient facilement raison de tous les autres, s'ils se défaisaient de celui-là : *Si Petrum apostolum sustulissent, facile reliquos superarent* (S. Proclus., *ibid.*). Il le fit donc enfermer dans une prison bien gardée.

Or, pendant que Pierre était ainsi captif, l'Église entière faisait sans cesse des prières pour lui, non-seulement le jour, mais encore la nuit, comme nous verrons bientôt : *Ecclesia orabat pro sancto Petro, quasi pro capite et pontifice suo, quem intime diligebat et colebat ; æstimans si Petrus capite mulctaretur, non tam illi quam sibi caput truncandum.* En priant pour Pierre, elle priait pour sa tête, pour son chef. Elle estimait que, Pierre mis à mort, ce ne serait pas tant lui que le christianisme tout entier qui serait décapité.

Cependant, « dans la nuit même de devant le jour où Hérode devait accomplir son dessein, Pierre dormait lié de deux chaînes, entre deux soldats, tandis que des gardes qui étaient devant la porte gardaient la prison, » Quand Jésus-Christ dormait sur le navire, Pierre, alors bien différent de ce qu'il nous est montré aujourd'hui, Pierre, effrayé comme les autres disciples, éveilla le Seigneur : « Maître, sauvez-nous, ne voyez-vous pas que nous périssons ? » — « Où est votre foi ? » répond le Sauveur : *Ubi est fides vestra?* (Luc., VIII, 25).

Mais, maintenant que Pierre a entendu les promesses, maintenant qu'il a l'assurance du secours immanquable d'en haut, Pierre est dans la sécurité ; il dort, à son tour, à l'heure du danger. *Quasi quiescens in Dei providentia, cui se esse curæ sciebat, prout Deus norat expedire ad majorem sui nominis gloriam et Ecclesiæ bonum* (Cornel. a Lapid., in vers. 6). J'aime ce sommeil placide de Pierre entre ses deux gardiens, cette tranquillité dans la dernière nuit qui doit précéder le crime. Apprenez ici, disent les commentateurs, que Dieu se

plaît à laisser Pierre et les fidèles arriver jusqu'aux moments extrêmes, afin d'éprouver leur confiance dans ses promesses, et de venir à leur secours par une intervention plus éclatante, par un miracle même s'il en est besoin : *In ipsa nocte : Disce hic Deum sinere sanctum Petrum et fideles adigi ad extrema, ut probet eorum in se confidentiam, ut tum illustriori eos opere liberet, etiam per miraculum si opus est* (Ibid.).

II. — PIERRE SAUVÉ MIRACULEUSEMENT.

Et en effet, voici que Dieu va délivrer Pierre miraculeusement. L'ange paraît dans ce lieu, il éveille Pierre en le secouant par le côté. Les chaînes tombent ; Pierre suit l'ange ; ils traversent les premières et les secondes gardes de nuit ; ils arrivent à la porte de fer qui s'ouvre d'elle-même devant eux ; ils suivent une longue rue ; l'ange disparaît. Et Pierre, revenu à soi, s'écrie : « C'est bien à cette heure que je reconnais que Dieu m'a envoyé son ange et qu'il m'a délivré de la main d'Hérode et de toutes les machinations et les espérances coupables du peuple juif. » Alors commence une scène admirable. Pierre va frapper à la maison de la mère de Jean Marc, là où une élite de disciples offrait à Dieu une prière si persévérante, si véritablement ininterrompue : *sine intermissione*, qu'elle durait encore au cœur de la nuit. La servante (on a gardé son nom : Rhode ou Rose) avait le mot d'ordre de ne pas ouvrir, à cause des embûches des ennemis. On conçoit l'importance de cette consigne. Toute l'Église à peu près était là ; elle pouvait d'un seul coup être comme étouffée dans son berceau. Rhode va donc pour écouter ; elle reconnaît la voix de Pierre. Alors, non pas à cause du mot d'ordre qui n'avait point son application, mais dans le transport de sa joie, au lieu d'ouvrir aussitôt elle-même, elle court vers les disciples. Elle veut leur laisser l'honneur et la joie d'aller eux-mêmes au-devant de leur chef. Ceux-ci croient qu'elle rêve. Cependant Pierre frappe toujours, il frappe en maître : il s'agit d'entrer chez lui, il est le chef de cette maison qui contient l'Église. Ils ouvrent, ils sont saisis d'étonnement. Pierre leur fait signe de se taire ; il leur raconte comment le Seigneur l'a retiré de la prison, les chargeant d'en informer Jacques et tous les autres frères.

Ah ! que de fois, mes frères, dans le cours des siècles, Pierre a été ainsi délivré ! Dans ces miraculeuses restaurations de la papauté, le monde entier a été transporté de joie, d'admiration, d'ébahissement : *viderunt et obstupuerunt.* Qu'on lise les belles allocutions de Pie VII, après chacun de ses retours à Rome ; l'allocution de Pie IX, après son retour dans la ville éternelle : n'est-ce pas encore Pierre racontant à ses frères comment Dieu l'avait délivré : *Petrus narravit quomodo Dominus eduxisset eum ?*

III. — HÉRODE PUNI

Maintenant, c'est Hérode puni misérablement par le ciel. Le trouble, l'épouvante est parmi les soldats, qui ne comprennent rien à ce qui est arrivé. Hérode entre en colère ; il fait torturer les gardes ; puis il s'en va furieux à Césarée. Là il veut se consoler de son échec par un autre genre de succès. Les Tyriens et les Sidoniens, contre lesquels il a été irrité, veulent rentrer en grâce auprès de lui. Le jour a été fixé à cet effet. Hérode est vêtu de son plus beau costume royal ; il s'assied sur son trône, qui est en même temps une tribune aux harangues. Hérode est parleur, il a des prétentions à l'éloquence ; le voici qui pérore devant ces étrangers et devant la multitude. Et le peuple émerveillé, le peuple, trépignant d'admiration, criait de toutes parts : « C'est ici la parole d'un dieu, ce n'est point une parole d'homme : *Populus acclamabat : dei voces et non hominis.* » (Act., XII, 22.)

Propos dangereux. Quand un homme respire un tel encens, quand il se laisse appeler dieu, quand il tolère qu'on lui attribue l'essence incommunicable de la divinité, il est à la veille d'un châtiment. Ainsi Nabuchodonosor veut qu'on lui rende des honneurs divins et qu'on se prosterne devant sa statue d'or ; en punition de ce crime, il est changé en bête. (Dan., IV, 22 et seq.) Ainsi Antiochus Épiphane s'enorgueillit au delà de toute mesure humaine, il veut élever son trône jusqu'aux astres ; mais bientôt, en proie à d'horribles tortures, il ne lui reste plus de vie que pour reconnaître qu'il est juste d'être assujetti à Dieu, et qu'un mortel n'a pas le droit de s'égaler au Très-Haut. (II Machab., IX, 12.)

Ainsi il en advint du roi de Judée. L'adulation populaire, en faisant du roi un dieu, a fait de l'homme un cadavre :

Adulatio quæ ex rege facit deum, ex homine fecit cadaver. (Cornel. a Lapid., in vers. 22.) L'ange le frappa subitement, parce qu'il n'avait pas donné gloire à Dieu. Il fut consumé des vers, et il ne tarda pas à expirer.

Ces mêmes châtiments se sont renouvelés durant toute la série des âges. Dès les temps païens, un apologiste du christianisme, Lactance, a écrit un livre intitulé : DE LA MORT DES PERSÉCUTEURS : *De morte persecutorum.* Combien de pages à ajouter à ce livre depuis dix-huit siècles ! Le pape qui siége sur le trône de Pierre vient de le dire : « Dieu sera toujours le vengeur opportun de son Église : *Aderit Ecclesiæ suæ opportunus vindex.*

Enfin, mes frères, voici le dernier trait de ce chapitre douzième des *Actes :* « Cependant la parole de Dieu faisait de grands progrès et se répandait de plus en plus. » (Act., XII, 24.)

On afflige les enfants de l'Église, on tue Jacques, on met la main sur Pierre ; l'ange du Seigneur délivre Pierre ; un autre ange frappe Hérode : au milieu de tout cela, et durant ces vicissitudes diverses, la parole du Seigneur continue à croître, le verbe divin se répand et se multiplie dans les âmes : *Verbum autem Domini crescebat et multiplicabatur.* Ainsi en sera-t-il jusqu'à ce que le ciel ait recruté le nombre complet des élus, tel qu'il a été fixé dans les décrets de Dieu.

Une tempête violente s'abat sur l'Église ; la barque de Pierre est plus terriblement agitée que jamais ; des doctrines subversives de toute l'économie du christianisme sont jetées à profusion au milieu des masses ; l'air est tout chargé des miasmes pestilentiels de l'erreur ; de toutes parts le feu est attisé contre l'Église, contre la sainte hiérarchie, contre la tribu cléricale. Cependant, « la parole de Dieu fait des conquêtes, et le verbe divin se multiplie dans les âmes. »

C'est le consolant spectacle que nous avons vu nous-même de nos yeux durant cette longue visite pastorale que nous venons d'achever. C'est le phénomène qu'ont constaté pareillement cette année plusieurs de nos vénérables frères, dans les diocèses mêmes les moins religieux de la France. Les missions évangéliques y produisent des fruits de conversion sur lesquels il ne semblait pas possible de compter : *Verbum autem Domini crescebat et multiplicabatur.*

Jusqu'à la fin des temps, Dieu accordera à son Église ce genre de consolations. Plus les obstacles extérieurs grandiront autour d'elle, plus les miracles de la grâce éclateront dans les âmes. C'est là une des revanches qui conviennent le mieux à la miséricorde du Seigneur : *Aderit Deus Ecclesiæ suæ opportunus vindex.*

HOMÉLIE

prononcée à l'occasion du rétablissement de la statue de la Sainte Vierge, dans la crypte de la cathédrale de Chartres.

PAR MONSEIGNEUR PIE

évêque de Poitiers.

Nolo te vacuam reverti ;
Je ne veux pas que tu retournes vers les tiens les mains vides.
(*Ruth.*, ch. 3.)

Monseigneur,

Quand Esdras venait de dédier le nouveau Temple après soixante-dix ans d'émigration, quand Judas Machabée venait de rétablir l'autel après une longue et horrible profanation, c'étaient dans tout Israël des acclamations, des transports, c'était une ivresse de bonheur, c'étaient des cris et des larmes de joie, c'était un attendrissement universel. (I, Esdr. III. — I, Macch. IV.)

Quelque chose d'analogue, mes frères, va s'accomplir aujourd'hui. Ce beau temple, sans doute, avait retrouvé depuis plus d'un demi-siècle son sacrifice, son autel, ses solennités, ses pompes. La Vierge Marie y avait repris possession de sa puissance et de sa gloire. Mais dans cette grotte sacrée qui est plus ancienne, et, en un certain sens, plus auguste que le temple lui-même, puisqu'elle a donné naissance au temple ; dans cette grotte sans laquelle le temple, si vaste qu'il soit, est néanmoins insuffisant et incomplet, parce que la construction, la composition de la basilique supérieure ont présupposé l'existence de la basilique inférieure ; dans cette grotte récemment rouverte à notre piété, nos yeux

cherchaient encore vainement l'image de Marie, telle que nos ancêtres l'avaient vue, l'avaient aimée, l'avaient invoquée pendant tant de siècles. Désormais, cette absence regrettable va cesser.

Qu'ils seront beaux vos pas, ô sainte Dame de Chartres, alors qu'escortée de toute cette foule, et comme portée en triomphe sur ces milliers d'épaules, vous retournerez vous asseoir là où nos pères vous ont tant louée : *ubi laudaverunt te patres nostri* (Isa. LXIV, 11), là où ils ont si souvent mis votre puissance à l'épreuve, là où ils ont tant de fois vu vos œuvres, constaté vos prodiges et ressenti votre intercession : *probaverunt et viderunt opera mea* (Ps. XCIV, 9.)

Pour moi, mes frères, j'ai désiré d'un grand désir de voir ce jour et de célébrer cette fête du retour de Marie dans son église souterraine de Chartres. Que de fois, le soir des grandes solennités, après les saints offices terminés, je suis allé m'agenouiller dans cette crypte obscure et abandonnée ! J'entendais au-dessus de ma tête la foule, s'écouler, heureuse et attendrie du spectacle des grandes pompes religieuses auxquelles elle venait d'assister. Mais, à mon sens, les plus belles de ces fêtes étaient encore incomplètes ; il restait au fond de mon cœur un désir, un regret. Au milieu des ténèbres et du silence, je me demandais si ce désert ne retrouverait pas un jour la vie, si cette solitude n'était pas destinée à refleurir ; si ces vieilles nefs, enveloppées du linceul de la nuit, ne reverraient plus jamais les longues files de vierges aux robes blanches, les anciennes et célèbres processions de lévites en vêtements sacrés, si ces voûtes assombries ne s'illumineraient pas encore de ces milliers de cierges portés aux mains des fidèles et des prêtres, en un mot, si ce lieu si cher à la piété des âges précédents, ce lieu qui a été le rendez-vous de tous les saints, ne reconquerrait pas sa sainteté et sa gloire.

M. F. mille fois béni soit le Seigneur, qui a mis au cœur de votre vénéré Pontife l'heureuse inspiration, la sainte et forte résolution d'opérer la restauration de ce sanctuaire souterrain et d'y établir enfin l'image de Notre-Dame de Chartres ! D'aujourd'hui va se renouer la chaîne des merveilles primitives ; d'aujourd'hui va recommencer l'ère des miracles ! Nous tous qui appartenons à cette génération qui a déjà

vieilli, plus d'une fois en comparant l'état actuel du pèlerinage de Chartres avec son ancienne splendeur, son ancienne célébrité, nous nous étions écriés tristement comme le prophète Daniel : *Domine, imminuti sumus :* « Seigueur, nous avons été diminués, amoindris. (Dan. III, 37.) Quoique l'action intérieure de la grâce ait toujours été sensible dans ce temple, quoique la puissance de Marie n'ait jamais cessé de s'y révéler, même par des miracles éclatants, toutefois, les prodiges étaient moins multipliés, les signes moins manifestes qu'aux anciens jours : *in illis diebus, non erat visio manifesta* (I. Reg. III, 1.) La vertu de ce sanctuaire s'était-elle donc affaiblie? Non, assurément. Mais si richement pourvue que soit cette église des dons et des trésors divins, il ne se pourrait faire qu'elle en négligeât impunément la plus abondante et la plus féconde. Vous le savez, mes frères, il n'est pas au pouvoir de l'homme qui ferme une source d'en faire jaillir une autre à côté. Cette fontaine que vous auriez refoulée, vous en recueilleriez peut-être quelque épanchement, quelque infiltration dans le bassin contigu ; mais l'onde vive et bouillante, vous ne la ferez pas sourdre d'une autre veine que de celle que Dieu a ouverte : on ne déplace pas une source. Et s'il en est ainsi dans la nature, il en est de même dans l'ordre surnaturel. La grâce divine est souveraine et indépendante dans son choix des lieux comme des temps et des personnes. Or, en ce qui est de l'influence de Marie à Chartres, la source est là ; elle est sous cette grotte taillée dans le rocher. Si vous comparez la basilique de Chartres et tout ce qui se rattache à un grand fleuve dont les eaux se sont répandues au loin, je vous dirai que dans cette grotte est la petite fontaine qui s'est accrue, qui s'est enflée et qui a produit le grand fleuve : *fons parvus crevit in fluvium maximum et in aquas plurimas redundavit.* (Esth. XI, 10.) Assurément, le temple tout entier est rempli de la majesté et de la puissance de Marie ; la source s'est épanchée en mille nappes d'eau ; elle s'écoule, elle se communique par mille conduits. Mais au moins, faut-il que la source ne soit pas négligée, ne soit pas profanée, ne soit pas fermée ; et son onde possédera toujours une vertu plus efficace et plus active que celle des ruisseaux qui en dérivent.

Vous m'arrêtez peut-être et vous me dites : « La sainte

crypte est rouverte ; mais la statue qu'on va y replacer n'est plus la statue antique et miraculeuse qu'ont vénérée nos pères. Qui nous garantit que le ciel y attachera la même puissance? » Non, mes frères, il est vrai, cette statue n'est plus celle qu'ont vénérée nos pères, mais reproduite d'après les principales données de la tradition chartraine ; j'affirme que ce soir, en allant reprendre la place de sa devancière, elle héritera de toute sa vertu. Déjà la prière puissante et authentique de l'Église a séparé, discerné ce bois inanimé du domaine des choses profanes ; l'eau sainte l'a non-seulement purifié, mais sanctifié et consacré pour être à jamais la représentation de la Vierge qui était l'attente des nations aussi bien que d'Israël, de la Vierge qui devait enfanter le Sauveur. A cette bénédiction de l'Église va se joindre la consécration des siècles passés. Et cette image sacrée n'aura pas plus tôt été inaugurée sur un emplacement antique et traditionnel, qu'aussitôt tous les souvenirs des âges écoulés, des anciens prodiges opérés, viendront l'investir et la pénétrer, se grouperont au-dessus de sa tête comme le nuage qui planait sur l'arche d'alliance et qui révélait la présence de la divinité. Puis tant de larmes dont le parvis du temple a été mouillé ; tant de vœux, tant de soupirs, tant de prières qui, comme une vapeur d'encens, se sont attachés aux parois des murailles et des voûtes ; en un mot, tout ce qu'il y a de sainteté répandue dans toutes les parties du temple, viendra se réunir, se renfermer dans cette image bénie, l'imprégner et la traverser. Et toutes ces générations de saints pontifes, de saints prêtres, de saints rois, de saints confesseurs, de saintes vierges, de saintes veuves, qui sont venus invoquer la puissance de Marie en ce lieu ; toutes ces légions de fidèles serviteurs de Notre-Dame de Chartres qui sont présentement dans la gloire, étendront de concert leurs mains pour faire descendre d'en-Haut sur cette statue la même vertu divine qui s'est autrefois échappée de la statue antique pour leur sanctification.

Enfin, outre la bénédiction de l'Église, outre la consécration des souvenirs du passé, cette statue possèdera bientôt la consécration qui résultera de ses propres prodiges. Et ici je reviens aux paroles de mon texte que j'ai trop longtemps perdues de vue.

Au moment où Ruth s'apprêtait à retourner vers les siens, dont elle s'était momentanément éloignée, Booz lui dit : — Étends ton manteau et tiens-le des deux mains. Et Ruth, tenant ainsi son manteau ouvert, Booz y versa six mesures de froment. Ruth alors rentra dans la cité. Et comme on lui demandait : que s'est-il passé ? elle répondit : Voici les provisions dont le seigneur Booz a rempli mon manteau et mes mains, et il m'a dit : Je ne veux pas que tu retournes vers les tiens les mains vides : *Nolo te vacuam reverti.*

Mes frères, le Seigneur Jésus n'est pas moins généreux que son ancêtre Booz. Il a vu notre nouvelle Ruth qui s'apprête à rentrer dans sa demeure, à retourner dans sa famille, et il lui a dit : Tiens ton manteau ouvert et élargi, tiens-le à deux mains : *Expande pallium et tene utraque manu.* Et il a versé six grandes mesures de froment, c'est-à-dire, il y a mis une abondante provision de ses grâces les plus exquises ; car le Seigneur ne veut pas que Marie revienne vers nous les mains vides : *Nolo te vacuam reverti.*

Vierge sainte, donnez-nous donc, donnez-nous de votre plénitude. *Innova signa, immuta mirabilia* : Renouvelez vos prodiges d'autrefois, et faites succéder de nouvelles merveilles aux merveilles anciennes. Glorifiez toujours en ce lieu votre main et votre bras droit : *Glorifica manum et brachium dextrum.* Ayez pitié de cette cité de Chartres dont le nom ne peut être prononcé dans aucune partie de l'univers sans rappeler aussitôt le vôtre : *Miserere plebi tuæ super quam invocatum est nomen tuum ;* et conservez toujours votre prédilection à ce peuple qui se glorifie d'être votre premier-né : *Et Israel quem coæquasti primogenito tuo.* Remplissez cette autre Sion de l'effet de vos assurances et de vos promesses : *Reple Sion inenarrabilibus verbis.* Vous vous êtes vous-même qualifiée Reine et Dame de Chartres ; que cette inénarrable parole ne soit jamais privée de son accomplissement. Rendez témoignage à ceux qui se flattent d'être, depuis l'origine, vos créatures et vos clients : *Da testimonium his qui ab initio creaturæ tuæ sunt.* Vérifiez les prédictions que les anciens augures ont prononcées ici à votre gloire : *Suscita prædicationes quas locuti sunt in nomino tuo prophetæ priores ;* ils vous ont appelée la Vierge qui devait enfanter ; justifiez et rajeunissez cette appellation en enfan-

tant toujours ici Jésus-Christ dans les âmes : *Suscita prædicationes.* Enfin, accordez une récompense particulière à ceux qui ne se sont pas lassés, qui ne se sont pas découragés, et qui n'ont jamais désespéré de la cause de votre sanctuaire souterrain : *Da mercedem sustinentibus te.* Et afin que la confiance qu'ils ont dans leur cœur et qu'ils cherchent à communiquer à leurs frères ne soit pas vaine ; afin qu'ils soient trouvés des prophètes fidèles, ne permettez pas que personne aille jamais vous présenter ses prières aux pieds de votre image de sous-terre sans être aussitôt exaucé : *Ut prophetæ tui fideles inveniantur, exaudi orationes servorum tuorum.* Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

prononcée dans la cathédrale de Poitiers, à l'occasion du couronnement de la Vierge des clefs.

PAR MONSEIGNEUR PIE

évêque de Poitiers.

Posuisti in capite ejus coronam de lappide pretioso.
Vous avez posé sur sa tête une couronne de pierre précieuse.
(*Psalm.* XX, 4.)

I

Il est écrit que la sagesse élève ceux qui s'attachent à elle, qu'elle glorifie ceux qui l'embrassent, qu'elle ajoute à leur tête un accroissement de grâce, et qu'elle ceint leur front d'une spendide couronne : *Arripe illam, et exaltabit te ; glorificaberis ab ea cum eam fueris amplexatus ; dabit capiti tuo augmenta gratiarum. et corona inclyta proteget te* (1).

Cette sagesse qui a le pouvoir d'ennoblir ses adeptes, cette sagesse qui fait briller une auréole au front de ses disciples, vous l'avez tous nommée, Messeigneurs et mes Frères, c'est la Sagesse vivante, substantielle et éternelle, apparue ici-

(1) *Prov.* IV, 8-9.

bas dans la plénitude des âges. Et le roi dont parle le Psalmiste, le roi sur la tête du quel a été posé un diadème de pierre précieuse, c'est avant tout le Fils de Marie, celui dont la sainte humanité a été élevée au rang souverain par la plénitude de la divinité qui réside corporellement en lui (1). Oui, ô Christ Jésus, vous êtes mon roi, car vous êtes mon Dieu : *Tu es ipse rex meus et Deus meus* (2) ; vous êtes mon roi, et votre couronne est inamissible, car elle est tellement incrustée sur votre chef qu'elle s'y est incarnée, et ne fait plus qu'un avec vous ; et cette couronne est indestructible, car elle formée d'une seule pierre, d'une pierre qui ne peut être taillée et divisé, attendu qu'elle est la personnalité divine et unique du Verbe, et partant l'essence une et indivisible de Dieu. O Dieu, vous avez posé sur la tête du roi, votre Fils, une couronne de pierre précieuse : *Posuisti in capite ejus coronam de lapide pretioso.*

Mais, entendez ce mystère mes Frères. Le Christ est un tel souverain, qu'il n'a et ne veut avoir pour sujets que des rois. Le servir et régner, c'est une même chose. Quand, par la vertu infuse de la foi, vous avez saisi cette sagesse incarnée, et qu'elle-même vous a saisis par la grâce du baptême, à l'instant elle vous donne une taille plus haute, une stature supérieure : *Arripe illam et exaltabit te ;* quand, par la libre adhésion de votre intelligence et de votre volonté, vous l'avez embrassée dans une étreinte d'adoration et d'amour, alors elle vous pénètre de ses rayons, et elle vous investit de sa gloire : *Glorificaberis ab ea cum eam fueris amplexatus* ; elle ajoute à votre tête un surcroît de grâce, ou plutôt elle-même devient votre tête véritable, sans laquelle vous seriez toujours écourté et tronqué : « Je veux que vous sachiez, dit « saint Paul, que la tête de tout homme, c'est le Christ, « comme la tête du Christ c'est Dieu. » *Volo autem vos scire quod omnis viri caput Christus est* ; *caput vero Christi, Deus* (3). En sorte que la grâce surnaturelle, la qualité de chrétien, n'est pas seulement pour notre front un couronnement désirable, mais un couronnement nécessaire, faute duquel notre nature serait démunie et vraiment décapitée : *Dabit*

(1) *Coloss.* II, 9.
(2) *Ps.* XLIII, 5.
(3) *I Corinth.* XI, 3.

capiti tuo augmenta gratiarum, et corona inclyta proteget te. Aussi, mes Frères, considérant cet immense auditoire, je n'arrête point mes yeux aux différences d'âge, de sexe, de condition, de fortune qui vous discernent les uns des autres ; mais, parce que tous vous avez le bonheur d'être baptisés, parce qu'aucun de vous n'a le malheur d'être apostat de son baptême, parce que tous vous êtes appelés à la même grâce et à la même gloire, je me tourne vers le Seigneur, et je lui dis dans l'effusion de ma gratitude : « O Dieu, vous avez prévenu chacun de ses êtres des bénédictions de votre amour, et vous avez mis sur leur tête une couronne de pierre précieuse. » Chacun d'eux a la sienne, assortie à sa propre tête ; et cependant c'est toujours une même couronne, et cette couronne est toujours faite de la même et unique pierre, de cette pierre de choix qui est le Christ Jésus, couronne de tous les saints et de tous les élus : *Posuisti in capite ejus coronam de lapide pretioso.*

Tous sont rois, tous sont couronnés, parce que tous sont fils, et qu'en leur qualité de fils ils sont héritiers, et qu'en leur qualité d'héritiers ils ont déjà reçu le sacre royal ; si bien que la couronne de la gloire céleste qui les attend ne sera que l'épanouissement radieux et nécessaire de la couronne de la grâce déjà inaugurée à la cime de leur âme. Mais si tous sont couronnés, parce qu'ils sont fils, que dire de celle qui est Mère? Celle-ci a appréhendé la sagesse, elle l'a attirée à elle, et elle l'a possédée d'une façon unique et singulière : il y aura donc pour elle un piédestal à part, une exaltation sans égale : *Posside sapientiam ; arripe illam, et exaltabit te.* Elle a conçu à la fois dans son esprit et dans sa chair, elle a embrassé et contenu dans son cœur comme dans ses entrailles cette sagesse suprême et infinie qui est la splendeur de la gloire de Dieu et la figure de sa substance ; il y aura donc autour d'elle une irradiation immense de lumière, une auréole incomparable de gloire : *Glorificaberis ab ea, cum eam fueris amplexatus.* Jésus, qui a reçu d'elle cette nature humaine par laquelle il est devenu la tête de l'humanité entière, fait refluer vers sa Mère des torrents de grâce et de splendeur, et il entoure son front d'une couronne de préservation, d'innocence, de sainteté, de puissance, de majesté, qui ne le cède en éclat qu'à la couronne même de Dieu : *Dabit*

capiti tuo augmenta gratiarum, et corona inclyta proteget te.

Oui, ô Marie, le Seigneur a posé sur votre tête une couronne d'un prix infini. Ou plutôt, mes frères, comme ces heureux candidats qui ont le privilége de moissonner à eux seuls toutes les palmes, Marie a droit à tous les genres de couronnes à la fois : la couronne du mérite et de la vertu, *laurea virtutis*, car elle est la seule créature humaine qui n'ait jamais commis ni contracté le péché, et elle dépasse en sainteté les chérubins et les séraphins; la couronne de la science et de la doctrine, *laurea doctoralis*, car elle a connu tous les secrets du Verbe, et le livre de vie lui a été révélé ; la couronne du combat et de la victoire, *corona triumphalis*, car elle a terrassé les phalanges infernales, et elle a tué toutes les hérésies ; la couronne du dévouement et du courage civique, *corona muralis*, car elle a défendu les murs de la Ville Sainte contre la rage des assiégeants et contre la défaillance des assiégés, et c'est par elle que nous avons tous reconquis le droit de cité dans les cieux ; la couronne de fiancée et d'épouse, *corona nuptialis*, car sans perdre son diadème virginal, elle a été associée par un mariage ineffable à la fécondité de la nature divine ; enfin la couronne royale et sacerdotale, *corona regni, infula sacerdotii*, parce qu'ayant donné le jour à celui qui est le roi et le prêtre par excellence, elle a participé et elle participera éternellement à l'autorité de son commandement et au mérite de son immolation. Voilà, mes frères, toutes les grandeurs, toutes les gloires, par conséquent toutes les couronnes de Marie, qu'il faut énumérer et admirer dans leur détail quand nous célébrons la fête de son couronnement, mais qui, finalement, se résument toutes en une seule: Marie est la Mère de Jésus; et Jésus, pierre unique, est la couronne suprême et totale de sa Mère: *Posuisti in capite ejus coronam de lapide pretioso.*

Et maintenant, mes très-chers frères, vous me demandez quel peut être le sens de la solennité que nous célébrons aujourd'hui, et quelle signification, quelle valeur peut avoir ce couronnement fait de main d'homme, après que Marie a été si loyalement et si divinement couronnée dans sa gloire. Accordez-moi encore quelques moments d'attention.

II.

Le plus bel attribut de la royauté, c'est la miséricorde. Ma-

rie, qui est reine, est la mère de miséricorde par excellence. L'Église joint ces deux titres dans sa salutation: *Salve, Regina, mater misericordiæ.* Au ciel, la Reine des anges et des saints ne trouve point matière à la miséricorde, parce que la misère n'y existe pas. Mais la terre lui offre un vaste théâtre où elle peut satisfaire ce besoin de son cœur. Aussi longtemps que les hommes seront placés dans l'état d'épreuve, aussi longtemps qu'il y aura des souffrances à guérir, des larmes à essuyer, des pécheurs à convertir, des justes à perfectionner, des âmes à sauver, Marie considérera que sa gloire et sa félicité n'ont pas atteint leur comble, que sa couronne n'a pas obtenu tout son éclat. Jésus est la pierre unique de cette couronne ; mais le Fils de Marie, à meilleur titre que le fils de Rachel (1), est doué d'une puissance de multiplication, d'une vertu de fructification : *Filius fructificationis.* Il n'aura toute sa plénitude que par le complément de son corps mystique, qui sont les saints. Or, jusqu'à ce que le corps de son Jésus ait recruté tous ses membres, ait réalisé tout son accroissement, Marie est en quelque sorte partagée entre la jouissance et le travail, entre la possession et la recherche; sa béatitude est, pour ainsi dire, à la fois au terme et dans la voie; Jésus, son Fils premier-né, est assis à la droite de Dieu le père ; mais des milliers d'autres fils sont encore exposés ici-bas à toutes les chances périlleuses du voyage. Mère de tous les élus, elle endure les transes et les douleurs de la parturition jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en tous.

De là cette assistance efficace, sensible, surnaturelle, quelquefois miraculeuse, que Marie accorde à ceux qui l'invouent. Et parce que la grâce, dans ses rapports avec l'homme, s'accommode à la double nature de l'homme, revêtant les conditions de temps et de lieu par lesquelles elle peut se rendre palpable et visible, la puissante intercession de la Mère de Dieu a coutume d'éclater de préférence dans certains sanctuaires, au pied de certains autels, où il lui plaît de se manifester davantage. La terre entière est couverte de monuments élevés à Marie par la confiance, par la dévotion, par la gratitude du peuple chrétien. Or, quand un de ces sanctuaires, quand une de ces images antiques de la Mère de Dieu a reçu le culte, les vœux, les offrandes d'une longue suite

(1) *Genes.* XLIX. 22.

de générations, quand la voix publique leur attribue des bienfaits, des prodiges, des miracles de miséricordieuse protection, le Siége apostolique, auquel il appartient de connaître et de signaler les phénomènes de la grâce, se plaît à joindre ses hommages à ceux des fidèles. En signe de sa propre piété, mais aussi comme marque de sanction et comme encouragement à la dévotion publique, le Pontife romain, après une information suffisante, daigne couronner de ses mains, personnellement ou par délégation, la statue séculaire déjà consacrée, déjà couronnée par la foi et l'amour des peuples. Du reste, c'est toujours à la Mère du Christ qu'est offerte cette couronne, puisque le diadème décerné par le Chef de l'Église tend surtout à glorifier la fécondité surnaturelle, la seconde maternité par laquelle Marie procure l'achèvement du corps de son divin Fils.

Après cela, mes Frères, vous avez le mot de la solennité de ce jour. Je n'ai point à vous dire en quel honneur est parmi vous, depuis les temps les plus reculés, le chef-d'œuvre d'architecture qui porte le nom de Notre-Dame-la-Grande. Je n'ai point à vous apprendre en quelle vénération est la statue que vos pères ont constituée gardienne et dépositaire des clés de la cité. Vous connaissez les antiques récits consignés dans vos annales municipales, récits discutables et savamment discutés, quant à plusieurs des détails et des circonstances, mais incontestables et jusqu'ici incontestés, en tant qu'ils posent un fait historique à l'origine de la tradition qui se conserve et de la manifestation annuelle qui se renouvelle depuis plusieurs siècles. Enfin, vous savez tous ou presque tous, par votre propre histoire, par les confidences de vos mères, par les souvenirs de votre enfance, par le spectacle souvent offert à vos yeux, que la Vierge des Clefs est la vraie Notre-Dame des Poitevins, qu'elle est la confidente, la conseillère, la consolatrice de toutes les familles, de toutes les maisons. Est-il un seul de vous qui, même avant l'heure de sa naissance, n'ait été offert, voué, peut-être par sa mère selon la nature, à cette Mère céleste ? Est-il un seul de vous qui n'ait essayé ses premiers pas, balbutié ses premières prières, étrenné ses premiers vêtements sous les yeux de cette Reine de la cité ? Est-il un seul de vous qui, aux jours fervents de son adolescence, plus tard, aux jours orageux de sa

jeunesse, puis enfin, aux jours laborieux de la vie plus avancée, n'ait apporté là des prières, des vœux, des larmes, des désirs, des résolutions? Donc, mes Frères bien-aimés, votre cœur ne pouvait pas être indifférent, ne pouvait pas être insensible à ce qui va s'accomplir, vous en avez tous senti le prix. Le Pontife au nom duquel nous allons attacher le diadème au front de la Vierge de Poitiers, c'est un Pape dont le nom occupera une place d'honneur dans l'histoire du culte de Marie, un Pape dont la figure resplendira aux yeux de la postérité comme la plus douce et la plus virile, la plus sainte et la plus royale de cet âge. A ce seul titre, nous comprendrons tous que la couronne qui va être posée sur la tête de Notre-Dame-la-Grande est une couronne incomparablement précieuse : *Posuisti, Domine, in capite ejus coronam de lapide pretioso.* Et dès aujourd'hui nous vouons tous à la Mère de la cité un tribut plus exquis d'honneur, un redoublement de confiance et d'amour.

III.

O Marie, ô notre libératrice, notre gardienne, notre ressource, notre espérance, notre salut, daignez aussi, à partir de ce jour, nous accorder des marques nouvelles de votre tendresse, et faites avec ce peuple, avec cette province, un pacte encore plus étroit, une alliance encore plus intime! Ah ! je le dis avec fierté, parce que c'est avec vérité : ce peuple, malgré les malheurs des temps, malgré des exceptions affligeantes, malgré des défaillances partielles et temporaires, ce peuple est toujours digne de votre amour, parce que c'est un peuple enraciné dans la foi, un peuple fondé, établi, confirmé dans l'amour de Jésus-Christ et de son Église. La terre du Poitou est restée, elle restera à jamais une terre fidèle. A la différence de beaucoup d'autres contrées, ici c'est le fonds qui est chrétien : l'impiété ne dispose guère que des surfaces. On peut tromper, égarer les esprits : cela se peut toujours, et cela se peut partout ; mais, dans ce pays de foi, la vérité conserve des intelligences au fond des âmes ; et, l'orage passé, les âmes se redressent dans toute la sérénité de la croyance et de la pratique chrétiennes. Par les mains de nos premiers apôtres et confesseurs, par les mains de Martial, d'Hilaire, de Martin, de Radegonde et de tant d'autres,

une couronne a été mise sur la tête de ce peuple ; une couronne qui le discerne, qui le signale entre beaucoup d'autres ; une couronne de grand prix, puisque la pierre précieuse dont elle est faite, c'est Jésus-Christ. *Posuisti, Domine, in capite ejus coronam de lapide pretioso.* O cité de Poitiers ! province bénie de Dieu, tiens bien ce que tu as, et que personne ne te prenne ta couronne : *Tene quod habes, ut nemo accipiat coronam tuam* (1). Ne livre pas ta gloire et tes richesses indigènes au caprice des étrangers qui veulent te les ravir (2).

Vierge Marie, je vous offre, je vous dédie aujourd'hui toute cette grande famille que vous m'avez confiée ; je vous consacre de nouveau et l'indigne pasteur et le troupeau entier. Tendre mère, j'ai été jeté entre vos bras dès mon entrée dans la vie ; de bonne heure, j'ai été caché à l'ombre de votre sanctuaire ; vous m'avez conduit par la main du plus bas de la vallée jusqu'aux plus hauts sommets de la montagne sacerdotale ; durant le trajet, vous avez dirigé mes pieds à travers les innombrables dangers du chemin ; tous les biens me sont venus avec vous ; vous avez été le conseil de ma vie, l'inspiratrice de mes actions, l'assaisonnement de toutes mes joies, l'adoucissement de toutes mes épreuves ; je ne revendique qu'un titre d'honneur en ce monde, celui de vous appartenir ; vous êtes mon blason, vous êtes ma devise ; je ne voudrais pas connaître en moi un atome qui ne fût de vous et à vous : *Tuus sum ego.* Or, vous m'avez fait l'évêque, le pasteur d'un grand peuple ; et ce que je vous demande à genoux, dans cette grande et solennelle circonstance, c'est que ce peuple garde toujours sa couronne, la couronne de la foi, la couronne du courage et de l'honneur chrétiens, et qu'il ne descende jamais de la hauteur où sa religion l'a placé.

Mais c'est là un vœu trop restreint. La double famille à laquelle nous appartenons tous, c'est l'Église et c'est la France. Vierge sainte, lisez dans mon cœur tous les vœux qui ne peuvent arriver sur mes lèvres, puisque la multitude immense qui déborde et reflue jusqu'au-delà des portes du temple a fini par couvrir ma voix. O Vierge des Clefs, protégez celui qui tient entre ses mains les clefs du royaume céleste ! Qu'il soit toujours couronné sur la terre, celui au nom

(1) *Apoc.*, III, 11.
(2) *Eccli.*, XLIX, 8.

duquel nous allons vous couronner tout à l'heure. Enfin, ô Marie ! jetez un regard de pitié sur le monde. La religion de Jésus-Christ avait été pour les nations chrétiennes le principe d'une stabilité, d'une liberté, d'une gloire que n'avaient pas connues les peuples et les siècles païens. « Comment cette couronne est-elle tombée de notre tête : » *Quomodo cecidit corona capitis nostri?* Ah ! le prophète a fait la réponse : « Malheur à nous, parce que nous avons péché : » *Væ nobis quia peccavimus !* Reine de l'univers, ramenez-nous, ramenez le monde entier à Dieu, ramenez les nations à Jésus-Christ : vous rendrez ainsi à la société terrestre sa plus noble couronne, sa couronne de pierre précieuse ; ou plutôt vous rendrez à cette société mutilée et décapitée sa véritable tête, qui est Jésus votre Fils. A lui soient louange, amour, puissance et empire pendant tous les siècles des siècles ! Amen.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

XXI[e] Dimanche après la Pentecôte. — Évangile 1
Homélie sur le Pardon des injures, par M. Ricaud. 1
Autre homélie, sur la parabole du Débiteur injuste, par le cardinal de La Luzerne 11
Autre homélie (sur le même sujet), par M. Roy 30
XXII[e] Dimanche après la Pentecôte. — Évangile 40
Homélie sur le Tribut dû à César, par M. Ricaud 41
Autre homélie : Jésus-Christ enseigne ce qui est dû à César, par le cardinal de La Luzerne 56
Autre homélie sur ce que nous devons être à l'égard de Dieu et du prochain, par M. l'abbé Charles Breton 73
XXIII[e] Dimanche après la Pentecôte. — Évangile 79
Homélie sur la guérison de l'Hémorroïsse, par M. Ricaud. 80
Autre homélie : Jésus-Christ guérit une femme malade d'une perte de sang, et ressuscite la fille d'un chef de la synagogue, par le cardinal de La Luzerne 95
Autre homélie sur la Foi qui doit accompagner une bonne communion, par M. Roy 114
XXIV[e] Dimanche après la Pentecôte. — Évangile 123
Homélie sur la punition des Juifs infidèles et le châtiment des mauvais chrétiens, par M. Ricaud 124
Autre homélie, sur Prophéties, par le cardinal Giraud. . . . 142
Autre homélie, sur le jugement particulier, par Mgr Dupanloup 151

PARABOLES.

Le Mauvais riche, par le R. P. Champigny 161
Même parabole, par Monmorel 178
Même parabole, par M. Gérard 196
L'Enfant Prodigue, par M. le cardinal Giraud 214
Même parabole, par l'abbé Duquesnay 231
Même parabole, par l'abbé Combalot 245
Même parabole, par l'abbé Bayle 259
Le Grain de Sénevé, par le R. P. Lacordaire. 274
Les Trois Pains qu'un ami demande à son ami, par l'abbé Alix 285

Les Filets de saint Pierre, par l'abbé Deguerry 292
Les Vierges sages et les Vierges folles, par l'abbé Hébert . 300
Le Lazare. — Le Pécheur d'habitude, par M. Robinot . . . 308
La Résurrection de Lazare, par le R. P. Ventura 316
La Chananéenne. — La Prière, par M. Gérard 339
Même sujet, par le R. P. Ventura 358
Même sujet, par l'abbé Bayle 382
La Samaritaine. — La Grâce, par M. Gérard 396
Même sujet, par le R. P. Ventura 413
Même sujet, par l'abbé Bayle 453
La Femme adultère, par le R. P. Ventura 467
La Madeleine. — L'Amour pénitent, par M. Gérard 480
Même sujet, par l'abbé Richard 495
Même sujet, par l'abbé Bayle 513
Les Trois Femmes dans la Passion de Jésus-Christ, par l'abbé Codant 527
Homélie pour la solennité de saint Pierre, par Mgr Pie. . 534
Autre homélie, pour le rétablissement de la statue de la Sainte Vierge dans la crypte de la cathédrale de Chartres, par Mgr Pie 540
Autre homélie pour le couronnement de la Vierge des Clefs, par Mgr Pie 545

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME

TABLE GÉNÉRALE ET ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES

contenues dans les quatre vol. d'Homélies

NOTA. — *Les chiffres en caractères romains indiquent le volume, les autres, la page.*

A

Afflictions (avantages des) . . . . . I 324
— . . . . . I 84
— . . . . . I 340
— . . . . . III 438
Ambition . . . . . III 477
Amour de Dieu et du prochain . . . . . III 487
Amour de Dieu (effets de l') . . . . . IV 495
Amour du prochain. . . . . II 500
— . . . . . III 520
Amour pénitent . . . . . IV 480
Animosité des Juifs contre Jésus-Christ . . . . . II 149
Apparitions (deux) de Notre-Seigneur. . . . . II 208

B

Bon pasteur . . . . . II 242
— . . . . . II 265
Bonté du Sauveur . . . . . II 587

C

Caractère de Jésus-Christ . . . . . II 163
Causes qui excluent du royaume des cieux . . . . . III 103
Ce que nous devons être à l'égard de Dieu et du prochain . IV 73
Ceux qui se scandalisent de Jésus-Christ . . . . . I 51
— . . . . . I 73
Chananéenne . . . . . IV 339
— . . . . . IV 358
— . . . . . IV 382

Colère . . . . . III 19
Communion indigne . . . . . II 123
Communion pascale . . . . . II 171
Conduite du vieillard Siméon et de la prophétesse Anne . . . I 168
Connaissance des hommes et de nous-mêmes . . . . . III 71
Correction fraternelle . . . . . II 135

D

Démon muet . . . . . II 70
Détachement des biens de la terre . . . . . III 361
Devoirs des maîtres et des serviteurs . . . . . I 283
— . . . . . I 301
— . . . . . I 315
Différence du sort des justes et de celui des pécheurs . . . . II 292

E

Église . . . . . II 163
Enfant prodigue . . . . . IV 214
— . . . . . IV 231
— . . . . . IV 245
— . . . . . IV 259
Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem . . . . . II 181

F

Fausseté de la paix que promet le monde . . . . . II 223
Femme adultère . . . . . IV 467
Femmes (les trois) dans la passion . . . . . IV 527
Filets de St Pierre . . . . . IV 292
Foi . . . . . III 612
Foi qui doit accompagner une bonne communion . . . . . IV 114

G

Grain de Sénevé . . . . . IV 274
Guérison de l'aveugle de Jéricho . . . . . I 547
Guérison de l'Hémoroïsse . . . . . IV 80
— . . . . . IV 95
Guérison du paralytique . . . . . III 529
— . . . . . III 545
Guérison du sourd-muet . . . . . III 238
— . . . . . III 250

I

Impossibilité de servir deux maîtres . . . . . III 378
Innocence de Jésus-Christ . . . . . II 149

J

Jésus-Christ annonce à ses apôtres la descente du St-Esprit et les persécutions qu'ils auront à subir . . . . . II 443
Jésus-Christ explique le grand commandement de la loi et confond les pharisiens . . . . . III 502
Jésus-Christ guérit dix lépreux . . . . . III 332
— . . . . . III 349
Jésus-Christ guérit le fils d'un officier . . . . . III 627
— . . . . . III 645
Jésus-Christ guérit un hydropique, explique le précepte du Sabbat, commande l'humilité . . . . . III 460
Jésus-Christ pleure sur Jérusalem et chasse les vendeurs du temple . . . . . III 171
Jésus-Christ prescrit la prière, il est prêt de retourner à son Père. . . . . II 398
Jésus-Christ prédit à ses apôtres qu'il va s'éloigner d'eux pour leur envoyer le St-Esprit . . . . . II 354
Jésus-Christ prédit à ses apôtres son absence et son retour . II 309
Jésus-Christ, ruine et résurrection . . . . . I 198
Jugement particulier. . . . . IV 151
Jugement universel. . . . . I 1
— . . . . . I 20
— . . . . . I 38
Justice (fausse) des Pharisiens . . . . . III 19

L

Larmes de Jésus-Christ . . . . . III 188
Lazare. Le pécheur d'habitude . . . . . IV 308
Lazare (Résurrection du). . . . . IV 316
Lèpre spirituelle . . . . . III 318

M

Madeleine ( ). — Amour pénitent . . . . . IV 480
— Effets de l'amour Dieu . . . . . IV 495
— . . . . . IV 513

Mariage. . . . . I 246
— . . . . . I 256
— . . . . . I 273
Miséricorde de Jésus-Christ et de l'Église . . . . . II 555
Multiplication des pains. . . . . II 89
— . . . . . II 109
— . . . . . III 61

O

Obligations du baptême . . . . . I 583
Orgueil . . . . . III 447
Orgueil et humilité . . . . . III 197

P

Paix de la bonne conscience . . . . . II 232
Parabole des trois pains. . . . . IV 285
Parabole du débiteur injuste et impitoyable. . . . . IV 11
Parabole de l'économe infidèle. . . . . III 131
Parabole du prêtre, du lévite et du samaritain. . . . . III 293
Parabole des conviés qui refusent de se rendre au festin . . II 535
— — — . . III 581
Parabole d'un aveugle conduisant un autre aveugle . . . . II 515
Parabole de la brebis égarée et de la drame perdue . . . . . II 569
Parabole du fort armé . . . . . II 41
— . . . . . II 58
Parabole de l'ivraie et du bon grain . . . . . I 366
— — . . . . . I 383
— — . . . . . I 397
Parabole du sénevé et du levain . . . . . I 401
— — . . . . . I 424
— — . . . . . I 442
— — . . . . . IV 274
Parabole du pharisien et du publicain . . . . . III 215
— — . . . . . III 228
Parallèle entre le tribunal de la pénitence et le tribunal du jugement universel . . . . . I 38
Pardon des injures . . . . . IV 1
— . . . . . IV 30
Parole de Dieu . . . . . I 503
— . . . . . I 522
— . . . . . I 535
Pauvreté (Avantages de la) . . . . . III 150

Petit nombre des élus . . . . . I 452
— . . . . . I 473
— . . . . . I 492
— . . . . . III 567
Paralytique . . . . . III 560
Pêche miraculeuse . . . . . II 592
— . . . . . II 608
— . . . . . II 627
Péchés des chrétiens . . . . . III 160
Pénitence . . . . . I 126
— (Tribunal de la) . . . . . I 38
Perfection dans les actions ordinaires . . . . . III 268
Piété (Fausse) . . . . . III 1
Possibilité du salut . . . . . III 599
Prédication de saint Jean-Baptiste . . . . . I 138
Prophètes (Se garantir des faux) . . . . . III 84
Prophéties de Siméon et d'Anne sur Jésus-Christ . . . . . I 180
— — — . . . . . IV 142
Providence . . . . . III 47
— . . . . . III 391
— (Confiance dans la) . . . . . III 378
Prière . . . . . II 380
— . . . . . IV 339
Punition des Juifs infidèles et châtiment des mauvais chrétiens . . . . . IV 124

Q

Quatre-Temps . . . . . I 157

R

Recouvrement de Jésus au temple . . . . . I 207
— — . . . . . I 220
Résurrection spirituelle . . . . . II 282
— de Notre-Seigneur . . . . . II 200
— du fils de la veuve de Naïm . . . . . III 400
— — . . . . . III 423
Richesses . . . . . III 115
Riche (Mauvais) . . . . . IV 161
— . . . . . IV 178
— . . . . . IV 196
Rogations . . . . . II 417

S

Saint Pierre . . . . . IV 534
St-Esprit (Descente du) sur les apôtres . . . . . II 472
— — . . . . . II 490
St-Esprit (De la venue du) . . . . . II 428
— (Mission du) . . . . . II 337
Sainteté. . . . . III 37
Samaritain . . . . . III 276
— . . . . . III 308
Samaritaine. . . . . IV 396
— . . . . . IV 413
— . . . . . IV 453
Soumission à la volonté de Dieu . . . . . II 371

T

Témoignages (Trois). . . . . II 462
Témoignage de Jean-Baptiste . . . . . I 91
— . . . . . I 106
— . . . . . I 121
Tempête apaisée . . . . . I 355
Tentations . . . . . I 621
— . . . . . I 593
— . . . . . I 608
Transfiguration de Notre-Seigneur . . . . . II 1
— . . . . . II 21
— . . . . . II 36
Tribut dû à César . . . . . IV 41
— . . . . . IV 56

U

Unité dans la foi et dans la charité . . . . . II 326

V

Vierges sages et Vierges folles. . . . . IV 300
Vierge (Sainte la) . . . . . IV 540
— (Couronnement de la). . . . . IV 545

Z

Zèle (Nécessité du). . . . . I 235

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES CONTENUES DANS LES QUATRE VOLUMES D'HOMÉLIES.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES AUTEURS DES HOMÉLIES

ET

DES SUJETS TRAITÉS PAR EUX

NOTA. — Les chiffres en caractères romains indiquent le volume, les autres, la page.

A

Alix (M. l'abbé), chapelain honoraire de Ste-Geneviève, vicaire à St-Thomas-d'Aquin, à Paris :

Parabole des trois pains . . . . . IV 285

Anot (M. l'abbé), ancien chanoine de Reims, docteur en théologie :

La nécessité du zèle . . . . . I 235

La paix de la bonne conscience . . . . . II 232

Arromand (M. l'abbé Saint-), premier vicaire à St-Éloi, à Paris :

Le paralytique . . . . . III 560

B

Barthélemy (M. l'abbé), chanoine de Reims, de Périgueux et d'Orléans :

Le caractère de Jésus-Christ. — L'Église . . . . . II 163

La pêche miraculeuse . . . . . II 627

Bayle (M. l'abbé), docteur en théologie, professeur d'éloquence sacrée à la Faculté de théologie d'Aix, chanoine honoraire de Marseille :

Le mariage . . . . . I 273

Devoirs des maîtres et des serviteurs . . . . . I 315

Le sénevé et le levain . . . . . I 442

Soumission à la volonté de Dieu . . . . . II 371

La parabole sur l'enfant prodigue . . . . . IV 259

La Chananéenne . . . . . IV 382

La Samaritaine . . . . . IV 453

La Madeleine . . . . . IV 513

Borderies (Monseigneur), ancien évêque de Versailles :
Les avantages de la pauvreté . . . . . III 150
La perfection dans les actions ordinaires . . . . . III 268
Le Samaritain . . . . . III 308
Breton (M. l'abbé), chanoine honoraire de Rodez, ancien chapelain de Ste-Geneviève, directeur de l'Université catholique de Louvain, membre de plusieurs sociétés savantes, curé doyen d'Haroué :
Les afflictions . . . . . I 84
Ce que nous devons être à l'égard de Dieu et du prochain . IV 73

C

Codant (M. l'abbé), chanoine de Versailles, missionnaire apostolique :
Les trois femmes dans la Passion de Jésus-Christ . . . . . IV 527
Champigny (R. P.), de la Compagnie de Jésus :
Le mauvais riche . . . . . IV 161
Combalot (M. l'abbé), missionnaire apostolique :
La parabole de l'enfant prodigue . . . . . IV 245

D

Deguerry (M. l'abbé), ancien curé de la Madeleine, à Paris :
Les filets de St Pierre . . . . . IV 292
Delalle (Monseigneur), évêque de Rodez :
La parole de Dieu. . . . . I 535
Deplace (M. l'abbé), archiprêtre de Notre-Dame de Paris :
Parallèle entre le tribunal de la pénitence et le tribunal du jugement universel . . . . . I 38
Devrais (M. l'abbé) :
La guérison du fils du gouverneur de Capharnaüm. . . . . III 645
Doucet (M. l'abbé) :
Le témoignage de Jean-Baptiste. . . . . I 121
Les tentations. . . . . I 621
La transfiguration de Notre-Seigneur Jésus-Christ. . . . . II 36
La communion indigne. . . . . II 123
La bonté du Sauveur . . . . . II 587
La sainteté . . . . . III 37
La multiplication des pains. . . . . III 61
Des causes qui excluent du royaume des cieux . . . . . III 103
La providence . . . . . III 391
Les afflictions . . . . . III 438

Dupanloup (Monseigneur), évêque d'Orléans :
Le Jugement particulier . . . . . IV 151
Duquesnay (M. l'abbé), curé de St-Laurent à Paris, aujourd'hui évêque de Limoges :
La Parabole sur l'enfant prodigue . . . . . IV 231

G

Gérard (M. l'abbé), chanoine de Paris :
La descente du St-Esprit sur les Apôtres . . . . . II 490
La Chananéenne . . . . . IV 339
La Samaritaine . . . . . IV 396
La Madeleine, l'amour pénitent . . . . . IV 480
Giraud (cardinal), archevêque de Cambrai :
Les Quatre-temps . . . . . I 157
Le petit nombre des élus . . . . . I 492
La résurrection spirituelle . . . . . II 282
L'unité dans la foi et la charité . . . . . II 326
Les Rogations . . . . . II 417
Les trois témoignages . . . . . II 462
Le Pharisien et le Publicain . . . . . III 228
La guérison des dix lépreux . . . . . III 349
Les prophéties . . . . . IV 142
L'Enfant prodigue . . . . . IV 214

H

Hamon (M. l'abbé), curé de St-Sulpice à Paris ;
L'amour du prochain . . . . . III 520
Hébert (M. l'abbé) :
Les vierges sages et les vierges folles . . . . . IV 300

L

Le Courtier (Monseigneur), archevêque de Sébaste, chanoine de St-Denis :
La tempête apaisée . . . . . I 355
Le Démon muet . . . . . II 70
La Communion pascale . . . . . II 171
Lacordaire (R. P.), de l'ordre des Frères Prêcheurs :
Le grain de Sénevé . . . . . IV 274
Luzerne (cardinal de la), ancien évêque de Langres :
Jésus-Christ annonce le jugement dernier . . . . . I 20

Députation de St Jean vers Jésus-Christ et éloge de St Jean par Jésus-Christ. . . . . I 70
Députation des Juifs vers Jean-Baptiste et ses réponses . . I 106
Commencement de la prédication de St Jean-Baptiste . . . I 138
Prophéties de Siméon et d'Anne sur Jésus-Christ . . . . . I 180
Jésus-Christ dans le temple au milieu des docteurs . . . . I 220
Noces de Cana . . . . . I 256
Jésus-Christ guérit un lépreux et le domestique d'un centenier . . . . . I 301
Jésus-Christ apaise une tempête élevée pendant son sommeil I 340
Parabole de la semence du bon grain et de l'ivraie . . . I 383
Parabole du grain de sénevé et du levain . . . . . I 424
Parabole des ouvriers envoyés pour travailler à la vigne . . I 473
Parabole de la semence tombée sur différents terrains . . . I 522
Jésus-Christ prédit sa passion, sa résurrection et guérit un aveugle auprès de Jéricho . . . . . I 570
Tentation de N. S. Jésus-Christ . . . . . I 608
Transfiguration de N. S. Jésus-Christ . . . . . II 21
Jésus-Christ guérit un possédé muet, répond aux critiques des Pharisiens et propose les paraboles du fort armé et du retour de l'esprit impur. . . . . II 58
Jésus-Christ nourrit cinq mille personnes avec cinq pains et deux poissons. . . . . II 109
Jésus-Christ défie les Juifs de lui trouver un péché; animosité des Juifs contre lui. — Ses réponses . . . . . II 149
L'Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem. . . . . II 181
Apparitions (deux) de Notre-Seigneur. Jésus-Christ après sa résurrection . . . . . II 208
Parabole du Bon Pasteur . . . . . II 265
Jésus-Christ prédit à ses apôtres son absence et son retour . II 309
Jésus-Christ prédit à ses apôtres qu'il va s'éloigner d'eux pour leur envoyer le St-Esprit . . . . . II 354
Jésus-Christ prescrit la prière, il est près de retourner à son Père. . . . . II 398
Jésus-Christ annonce à ses apôtres la descente du St-Esprit et les persécutions qu'ils auront à essuyer . . . . . II 443
La descente du St-Esprit sur les apôtres . . . . . II 472
Précepte de la miséricorde : parabole de l'aveugle conduisant un autre aveugle, et de la poutre et de la paille dans l'œil II 515
Parabole des conviés qui refusent de se rendre au festin . . II 535
Parabole de la brebis égarée et de la drachme perdue . . . . II 569
De la pêche miraculeuse. . . . . II 608
Jésus-Christ prescrit une justice plus abondante que celle des pharisiens, et proscrit la colère . . . . . III 19

Se garantir des faux prophètes: les reconnaître à leurs fruits. III 84
Parabole de l'économe infidèle. . . . . III 131
Jésus-Christ pleure sur Jérusalem et chasse les vendeurs du temple . . . . . III 171
Parabole du pharisien et du publicain . . . . . III 215
Guérison du sourd-muet . . . . . III 250
Parabole du prêtre, du lévite et du samaritain. . . . . III 293
Jésus-Christ guérit dix lépreux . . . . . III 332
Impossibilité de servir deux maîtres : confiance dans la providence . . . . . III 378
La résurrection du fils de la veuve de Naïm . . . . . III 423
Jésus-Christ guérit un hydropique, explique le précepte du Sabbat, commande l'humilité . . . . . III 460
Jésus-Christ explique les grands commandements de la loi et confond les pharisiens . . . . . III 502
La guérison du paralytique. . . . . III 545
Parabole des conviés aux noces qui refusent d'y aller et de l'homme qui y vient sans la robe nuptiale . . . . . III 581
Jésus-Christ guérit le fils d'un officier . . . . . III 627
Parabole du débiteur injuste et impitoyable. . . . . IV 11
Jésus-Christ enseigne ce qui est dû à César. . . . . IV 56
Guérison de l'Hémoroïsse . . . . . IV 95

M

Monmorel (M. l'abbé), aumônier de Madame la duchesse de Bourgogne :
Parabole sur le mauvais riche. . . . . IV 178

P

Pie (Monseigneur), évêque de Poitiers:
Homélie pour le dimanche de la solennité de St Pierre . . . IV 534
Homélie prononcée à l'occasion du rétablissement de la statue de la Sainte Vierge, dans la crypte de la cathédrale de Chartres. . . . . IV 540
Homélie prononcée dans la cathédrale de Poitiers, à l'occasion du couronnement de la Vierge des clefs- . . . . . IV 545

R

Rainerie (M. l'abbé) :
La possibilité du salut . . . . . III 599
Ricaud (M. l'abbé), ancien vicaire-général de Marseille :

Le jugement universel	I	1
Ceux qui se scandalisent de Jésus-Christ	I	51
Le témoignage de Jean-Baptiste	I	91
La pénitence	I	126
La conduite du saint vieillard Siméon et de la prophétesse Anne	I	168
Le recouvrement de Jésus au temple	I	207
Le mariage	I	246
Les devoirs des maîtres et des serviteurs	I	283
Les avantages des afflictions	I	324
Parabole de l'ivraie et du bon grain	I	366
Parabole du sénevé et du levain	I	401
Le petit nombre des élus	I	452
La parole de Dieu	I	503
La guérison de l'aveugle de Jéricho	I	547
Les tentations	I	593
La transfiguration de Notre-Seigneur Jésus-Christ	II	1
Parabole du fort armé	II	41
La multiplication des pains	II	89
La correction fraternelle	II	135
Le bon pasteur	II	242
Différence du sort des justes et de celui des pécheurs	II	292
La mission du St-Esprit	II	337
La prière	II	380
La venue du St-Esprit	II	428
L'Amour du prochain	II	500
La miséricorde de Jésus-Christ et de l'Église	II	555
La pêche miraculeuse	II	592
La fausse piété	III	1
La Providence	III	47
Connaissance des hommes et de nous-mêmes	III	71
Les richesses	III	115
Les péchés des chrétiens	III	160
L'orgueil et humilité	III	197
La guérison du sourd-muet	III	238
Le samaritain	III	276
La lèpre spirituelle	III	318
Le détachement des biens de la terre	III	361
La résurrection du fils de la veuve de Naïm	III	400
L'orgueil	III	447
L'amour de Dieu et du prochain	III	487
La guérison du paralytique	III	529
Le petit nombre des élus	III	567

La foi . . . . . III 612
Le pardon des injures . . . . . IV 1
Le tribut dû à César. . . . . IV 41
La guérison de l'hémorroïsse. . . . . IV 80
La punition des Juifs infidèles et le châtiment des mauvais chrétiens . . . . . IV 124
Richard (M. l'abbé), chanoine de Paris :
La Madeleine. — Les effets de l'amour de Dieu. . . . . IV 495
Robinot (M. l'abbé), ancien vicaire général de Nevers.
Jésus-Christ, Ruine et résurrection. . . . . I 198
Les larmes de Jésus-Christ. . . . . III 188
Le Lazare. . . . . IV 308
Roy (M. l'abbé), ancien curé de St-Paul-St-Louis, à Paris :
Les Obligations du baptême . . . . . I 583
L'Ambition . . . . . III 477
Le Pardon des injures . . . . . IV 30
La foi qui doit accompagner une bonne communion. . . . IV 114

V

Ventura (M. l'abbé), de l'ordre des Théatins :
La fausseté de la paix que promet le monde . . . . . II 223
La résurrection de Lazare. . . . . IV 316
La Cananéenne . . . . . IV 358
La Samaritaine. . . . . IV 413
La femme adultère . . . . . IV 467

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS DES HOMÉLIES.

Avignon. — Imprimerie F. SEGUIN aîné, rue Bouquerie, 13.

252
M663

65760

Encyclopédie de la Prédication
AUTHOR

Contemporaine
TITLE

Homélies Tome IV.

DATE DUE	BORROWER'S NAME
	STORAGE - CBPL

65760